



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF



B 3 315 998





ACHAT ET VENTE  
LIVRES ANCIENS ET MODERNES  
JOSEPH BOUDOT LAMOTTE  
84, RUE BONAPARTE  
PARIS (VI)



THE LIBRARY  
OF  
THE UNIVERSITY  
OF CALIFORNIA  
DAVIS









11

**Jean BIANQUIS**

PASTEUR

40, Rue Duguay-Trouin

ROUEN

---





# **LUTHER**

**SA VIE ET SON ŒUVRE**



**L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.**

**Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1883.**

# LUTHER

## SA VIE ET SON OEUVRE

PAR

FÉLIX KUHN

---

TOME PREMIER

(1483 — 1521)



PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET THUILLIER

PAUL ROBERT, SUCCESSION

4, rue de Tournon, 4.

NEUCHÂTEL | GENÈVE

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

—  
1883

LIBRARY  
UNIVERSITY OF CALIFORNIA  
DAVIS

Digitized by Google





## PRÉFACE

---

Les grandes révolutions ont toujours de grandes causes et des racines profondes. Plusieurs générations passent avant que le travail sourd et lent qui les prépare éclate au dehors. A l'heure décisive, quand la lumière s'est faite, quand les pensées qui longtemps ont fermenté dans les âmes se sont précisées, les esprits s'exaltent, toutes les passions s'émeuvent; et alors s'engage au milieu des incertitudes, des déchirements et des malheurs publics la lutte de l'ancien et du nouveau. Vertus et vices, tout alors aussi double de valeur. Les hommes, acteurs ou témoins des événements qui s'accomplissent, soulevés par la grande idée qui les maîtrise, acquièrent des énergies inconnues. De fortes individualités apparaissent, personnifiant en elles, et les entraînements, et les grandeurs du siècle. Les hommes vivent d'une forte vie, créent des formes nouvelles, jettent les fondements solides d'institutions qui doivent leur survivre. Ils constituent un âge classique, essentiellement créateur; et, grâce à eux, l'humanité tout entière entre dans une phase nouvelle.

Tel nous apparaît le profond ébranlement des esprits qui s'est produit au seizième siècle, et dont les effets se font encore sentir aujourd'hui. Telle se présente à nous

la figure de Luther, le héros de cette révolution. Personne, en effet, ne s'expose plus au ridicule de rechercher dans une mesquine jalousie de moines l'origine et la cause du plus grand événement des temps modernes.

Autour de cet homme, bien des passions ardentes, bien des colères se sont agitées. En essayant, après tant d'écrivains distingués, de refaire le tableau de cette vie si extraordinaire, je n'ai nul souci de polémique et n'apporte à cette œuvre nul esprit sectaire. Voir, comprendre, déterminer les causes et les effets, entrer le plus avant possible dans la pensée et dans l'âme du réformateur religieux, assister au remarquable enfante-ment d'une forme nouvelle et très-puissante du Christia-nisme, faire revivre, sans parti pris de dénigrement ni d'apologie, une grande et féconde époque de l'histoire de l'Église chrétienne, une personnalité bien humaine et d'un incomparable attrait, tel est le but que je me suis proposé. Le lecteur jugera jusqu'à quel point ce but difficile a été atteint.

Paris, novembre 1883.



## BIBLIOGRAPHIE

---

### 1. OEUVRES DE LUTHER.

#### *Oeuvres complètes.*

Édition de Wittenberg, en 12 volumes allemands et 7 latins, in-fol., 1539-1558.

Édition de Jena, en 8 volumes allemands et 4 latins, in-fol., 1555-1558; avec le supplément en 2 volumes in-fol. de Eisleben, 1564 et 1565.

Édition d'Altenbourg, en 10 volumes allemands, in-fol., 1561-1564; avec le supplément en un volume in-fol. de Halle, 1702.

Édition de Leipzig, en 22 volumes allemands et 1 volume de supplément, in-fol., 1729-1740.

Édition de Halle, par Walch, en 24 volumes allemands, in-4°, 1740-1753.

Édition d'Erlangen, la partie allemande par Plochmann et Irmischer, en 67 volumes in-8°, 1826-1868; la seconde édition, par Enders, vol. 1-15, Francfort, 1862-1870.

La partie latine, *Opera latina varii argumenti ad reformationis historiam imprimis pertinentia*, par Schmidt, vol. 1-5, Francfort, 1865-1868; et *Opera exegetica* et le Commentaire sur l'Épître aux Galates.

C'est l'édition la dernière, la plus complète de toutes, donnant les œuvres de Luther dans leur langue originale.

#### *Les lettres.*

Édition de De Wette, avec un volume de supplément par Seidemann, 6 volumes in-8°, Berlin, 1825-1828-1859.

Voir aussi le 21<sup>e</sup> volume de l'édition de Walch.

Burkhardt, *Martin Luther's Briefwechsel*. Leipzig, 1866.

#### *Les propos de table. (Tischreden.)*

Réunis d'abord par Aurifaber, édités en 1 volume in-fol. à Eisleben, 1566, puis réimprimés à Eisleben et à Francfort-sur-le-Mein,

u

Édition de Stangwald, 1 vol. in-fol. à Francfort-sur-le-Mein, 1571, souvent réimprimée.

Édition de Selnecker, 1 vol. in-fol. à Leipzig, 1577, souvent réimprimée.

Édition de Walch, dans le 23<sup>e</sup> vol. des œuvres complètes.

Édition critique de Foerstemann et Bindseil, en allemand, 1844-1848, à Leipzig et Berlin, 4 v. in-8<sup>o</sup>.

Édition critique de Bindseil, en latin. D. Mart. Luth. Colloquia, etc., 3 vol. in-8<sup>o</sup>.

Lauterbach, Tagebuch auf das Jahr 1538, source principale de Tischreden, édité par Seidemann, Dresde, 1872.

### *Les Psaumes. — Les Cantiques.*

Ph. Wackernagel, Martin Luther's geislliche Lieder, etc., Stuttgart, 1848.  
Passig, D<sup>r</sup> Mart. Luther's geistliche Lieder. Leipzig, 1845.

## 2. NOTICES BIOGRAPHIQUES CONTEMPORAINES.

Ph. Mélanchthon, Historia de vita et actis M. Lutheri. Wit. 1546. Traduction allemande de Creutziger, Wit. 1546, l'une et l'autre souvent réimprimées; et dans le Corpus reformatorum, 6, 155 ss.

Casp. Cruciger, Tabulæ chronologicæ actorum M. Lutheri. Witt. 1553.

Mathesius, Historie von des ehrwürdigen in Gott seligen theuren Mannes Gottes Doctoris Martini Lutheri Anfang, Lere, Leben und Sterben. Nürnberg, 1565; souvent réimprimées.

Dresser, Historia M. Lutheri, Lips. 1598.

Selnecker, Historia narrativa et oratio de D<sup>r</sup> M. Luthero, Lips. 1575.

Notices nombreuses dans les diverses éditions complètes, de Mélanchthon, Bugenhagen, Jonas, Spalatin, Myconius, Aurifaber, Coelius, etc.

Ratzeberger, Handschriftliche Geschichte über Luther und seine Zeit, éditée par Neudecker. Jena 1850.

Valent. Bavarus, Rhapsodiæ de dictis et scriptis Lutheri, etc., et le Codex charticus bibl. duc. Gothæ, reproduit en partie par Seckendorf. (V. Theol. Studien und Kritiken 1871, p. 13 ss.)

Cochleus, Commentaria de actis et scriptis M. Lutheri, etc., Mayence 1549; œuvre d'un adversaire sans scrupule.

## 3. OUVRAGES RELATIFS A LA RÉFORME. — RECUEILS DE PIÈCES.

Sleidan, De statu religionis et reipublicæ, Carolo V Cæsare, commentarius. Arg. 1855, in-fol. Traduction française avec notes par Le Courrayer. La Haye, 1767, 3 vol. in-4<sup>o</sup>.

Seckendorf, Historia Lutheranismi, seu commentarius historicus et apologeticus de Lutheranismi. Lips. 1691, in-fol. Cet admirable ouvrage est une

réponse à l'histoire du Luthéranisme, du Père Louis Maimbourg, de la Compagnie de Jésus.

Tentzel, Historischer Bericht vom Anfang und Fortgange der Reformation, etc., édité avec un grand nombre de pièces originales, par Cyprian. Leipzig 1717.

Spalaun, Annales reformationis, etc., édition de Cyprian.

Spalaun, Chronicon sive annales, dans Mencken, Script. res Germanicarum, t. II, Lips. 1728.

Spalaun, Historischer Nachlass und Briefe, par Neudecker et Preller. Iena 1851.

Myconius, Historia Reformationis, édition Cyprian.

Lescher, Vollständige Reformationis acta et documenta (1517-1520). 3 vol. in-4°, Leipz. 1720.

Von der Hardt, Histor. litt. reformationis. Francfort et Leipzig 1717.

Kapp, Kleine Nachlese einiger, grössentheils noch ungedruckten Urkunden, Leipz. 1727-1733, 4 vol. in-8°.

Corpus Reformatorum, de Bretschneider, 9 vol. in-4°, 1834-1842.

Foerstemann, Liber Decanorum facultatis theol. Acad. Vit. Leipz. 1838.

Chytraeus, Chronic. Saxonie. Rost. 1590, 2 vol. in-fol.

Ericeus, Sylvula sententiarum, etc.

Planck, Geschichte des protestantischen Lehrbegriffs, etc., 1791, 3 vol.

Ranke, Deutsche Geschichte im zeitalter der Reformation. Berlin 1842.

Janssen, Geschichte des deutschen Volkes, etc., 3 vol. in-8°, 7<sup>e</sup> édition, Fribourg en Brisgau, 1881.

### *Principales biographies.*

Walch, tome XXIV des Oeuvres de Luther.

Keil, Luther's merkwürdige Lebensumstände, 2<sup>e</sup> édition, Leipzig, 1746. 4 vol. in-4°.

Lingke, Reisegeschichte Luthers. Leipz. 1760, in-4°.

Biographies de Schroëck (1773), de Uckert (1817), de Stang (1835), de Pfizer (1836), de Ledderbosc (1836), etc., etc.

Jürgens, Luther's Leben von seiner geburt bis zum Ablassstreite. Leipz. 1846 et 1847, 3 vol. in-8°.

Meurer, Luther's Leben, aus den Quellen erzählt, 2<sup>e</sup> édition, Dresden 1852.

Kahnis, Die deutsche Reformation. Leipz. 1872. Un seul volume a paru.

Koestlin, Mart. Luther, sein Leben und seine schriften, 2 vol. gr. in-8°. Elberfeld 1875, la seconde édition en 1883.

Ortmann, Möhra, der Stammort Dr M. Luthers, Salzungen, 1844, in-8°.

Krumhaar, D. M. Luther's Vaterhaus zu Mansfeld. Eisleben 1845, in-8°.

Motschmann, Erfordia litter. Erfr. 1729, in-8°.

Kampschulte, Die Universität Erfurt, etc., Trèves 1858-1860.

Nous n'avons, en français, que les premiers volumes de l'Histoire de la Réformation de Merle d'Aubigné, les Mémoires de Luther, par Michelet (3 vol. 1854), les biographies populaires de Hoff et de Hosemann, et une biographie catholique d'Audin, d'après l'Histoire du Luthéranisme du Père Maimbourg (1841).



Voir, pour l'ensemble de la littérature : Fabricii Centifolium Lutheranium, 1728-1730, et Vogel, Bibliotheca bibliographica Lutherana. Cette littérature est immense et s'enrichit chaque année de savantes dissertations. Les premiers mois de cette année (Jubilé de la naissance de Luther) ont vu éclore un nombre infini de biographies, de réimpressions, d'ouvrages de toutes sortes, parmi lesquels il n'y a guère à citer que la biographie populaire de feu G. Plitt et Petersen (D<sup>r</sup> Mart. Luth. Leben und Werken), et les *Analecta Lutherana*, de Kolde.

## PRINCIPALES ABRÉVIATIONS.

W.	Walch, édition allemande des œuvres de Luther, 24 volumes, Halle, 1739-1750.
ERL.	OEuvres de Luther, édition d'Erlangen, de Plochmann et Irmischer.
OP.	OEuvres latines de l'édition d'Erlangen, Francfort.
OP. EX.	OEuvres exégétiques, même édition.
GAL.	Commentaire de l'Épître aux Galates, même édition.
DE W.	Lettres de Luther, éditées par De Wette. Berlin, 1825-1828; le tome VI édité par Seidemann. Berlin, 1856.
B. K.	Luthers Briefwechsel, par Burkhardt.
T. R.	Tischreden, par Förstemann et Bindseil.
COL.	Colloquia, édition Bindseil.
LAUT.	Lauterbachs Tagebuch, par Seidemann, 1872.
C. R.	Corpus Reformatorum.
MEL.	Mélancthon. Vita Lutheri.
MATH.	J. Mathesius, Historie von des ehrwürdigen in Gott seligen theuren mannes Gottes doctoris Martini Lutheri Anfang, Lere, Leben und Sterben. Nürnberg, 1570.
RATZ.	Ratzeberger. Handschriftliche Geschichte über Luther und seine Zeit, édit. Neudecker, 1850.
MYC.	Myconii Historia reformationis, édition Cyprian.
SPAL., ANN.	Annales de Spalatun, édition Cyprian.
COCHL.	Cochläus. Acta et Scripta Luth. Paris, 1565.
HUTT.	Épîtres de Hutten, édition Böcking.
SECK.	Seckendorf. Historia Lutheranismi.
TENTZ.	Tentzel, Hist. Bericht v. Anfang, etc., der Reform., édition Cyprian.
LÖSCHER.	Vollständige Reformations Acta et Documenta. Leipz. 1720-1729.

# LUTHER

## SA VIE ET SON OEUVRE

---

### INTRODUCTION

#### I

Quel que soit le jugement que l'on porte sur cette longue période de l'histoire qui commence à la chute de l'empire romain; qu'on ne voie en elle que la nuit douloureuse pendant laquelle l'humanité sommeille comme dans son tombeau, ou qu'on y reconnaisse un âge de création puissante, personne aujourd'hui n'en méconnaît plus la grandeur ni la poésie. La génération qui précède immédiatement la nôtre a, la première, découvert le moyen âge. Les beaux travaux qu'elle nous a laissés ont ouvert des horizons nouveaux et tiré de l'oubli une des plus grandes pages de l'histoire de l'humanité; et bien que depuis, une réaction naturelle et légitime se soit accomplie, nous éprouvons quelque chose encore des sentiments qui l'ont tant émue.

D'où vient cet attrait singulier que l'« âge de fer et de ténèbres » exerce sur nos imaginations? — C'est que toutes nos origines sont là; c'est que nous y retrouvons les deux sources les plus profondes de la sympathie, la religion et la race.

Deux grands faits, dans leurs développements naturels,

constituent toute cette histoire, l'apparition des peuples germaniques, et le contact de ces peuples avec le christianisme, seule force vive restée debout après la ruine de la civilisation romaine : d'un côté, une race jeune, énergique, âpre comme nos climats du nord ; de l'autre, l'Église chrétienne, façonnée depuis trois siècles au régime administratif, habituée au despotisme romain, mondanisée ; en un mot, le christianisme de Sidoine Apollinaire, grande puissance spirituelle pervertie, conservant néanmoins, avec quelques vertus apostoliques, la faculté de se transformer. De ce contact naquirent l'unité catholique et la féodalité, c'est-à-dire un monde essentiellement nouveau, d'une sauvage énergie, ayant les instincts du barbare et les hautes aspirations morales du mysticisme chrétien.

Cet homme du Nord, que Tacite nous dépeint dans sa hutte solitaire auprès d'une source, à la lisière de la forêt, dans une indépendance farouche, rêvant les aventures, vivant de guerre et de pillage, apportait au christianisme un sang jeune, une enfantine spontanéité d'impressions, un sentiment très-particulier et très-vivant que n'ont jamais éprouvé, à ce degré du moins, les races grecque et latine, le sentiment de l'idéal, le rêve de l'au delà, la souffrance de l'infini, la mélancolie, le mysticisme. Il lui apportait aussi ses instincts guerriers, ses dieux géants, son Walhalla et ses sombres imaginations. Le ciel chrétien devient le reflet de ses pensées troublées, de sa vie aventureuse, de ses désirs charnels. Là aussi se livre l'héroïque combat du bien et du mal. Il y place son dieu Thor, et il le nomme saint Sébastien ou saint Martin ; les cohortes d'anges maudits, guidées par Lucifer, font assaut au roi du ciel et à ses anges.

De même que dans les romans du cycle carlovingien la grande figure de l'empereur Charlemagne se dérobe sous celles de ses vassaux, ainsi dans ce nouvel Évangile le Père éternel entre dans l'ombre et s'évanouit. C'est le Fils qui règne, *Christus Judex*, dans sa redoutable majesté.

Celui-ci n'est plus la manifestation de l'infinie miséricorde; il est le Puissant dont il faut apaiser la colère. Ces violents ne connaissent dans l'homme que la violence. A la femme seule, à la mère, à l'épouse, appartiennent les attributs de la grâce. L'ancienne Église avait entouré Marie de respect et de vénération. Au moyen âge, elle est la reine du ciel, la consolatrice des affligés, le refuge des pécheurs, la porte du salut.

Ce monde de poésie païenne s'adapta admirablement au christianisme et le pénétra si bien qu'il se confondit avec lui. Il fallut sans doute des siècles pour opérer la fusion; mais elle se fit merveilleusement. Ces races nouvelles sorties de leur néant avaient reçu de Dieu l'œuvre interrompue de l'antique civilisation :

*Vite lampada tradunt.*

Et dans ces mille ans durant lesquels elles bégayent les éléments altérés du christianisme, elles créent des institutions, un art, une science, une théologie, des mœurs qui, à la distance où nous sommes de ce monde disparu, nous étonnent et nous charment encore par leur vitalité autant que par leur caractère grandiose.

## II

On raconte qu'un humble et pauvre prêtre était allé annoncer l'Évangile aux populations païennes de la Poméranie. Il voyageait à la manière des apôtres, seul et n'ayant d'autre prestige que celui de sa foi. — On l'éconduisit. — Il semblait ridicule à ces hommes grossiers qu'un ambassadeur du roi du ciel se présentât avec l'apparence d'un esclave ou d'un mendiant. Quand plus tard Otto de Bamberg vint à eux dans sa double dignité épiscopale et prin-

cière, ils accueillirent celui-ci avec transports, et se convertirent au christianisme.

Voilà ce que l'Église de Rome comprit de fort bonne heure. Elle eut l'intelligence des besoins et des aspirations de ce monde barbare, avec l'intuition de ses grandes destinées. Elle s'en fit l'éducatrice et la maîtresse. Science, philosophie, politique, lumières, tout lui vint d'elle. Il fallait à ces peuples enfants une organisation forte qui leur inspirât le respect, une discipline divine qui les défendît contre eux-mêmes et leur inculquât le sentiment de l'humanité, un culte plein d'images et de splendeurs, un ciel abaissé, de sensuelles espérances, des châtiments et des expiations. Elle leur donna tout cela ; elle les enserra par la grandeur, la beauté de sa hiérarchie, qui du dernier prêtre montait jusqu'au trône de Dieu. C'est un spectacle grandiose que celui de cette force spirituelle aux prises avec ces natures sensuelles et violentes. Rome triompha, mais en abaissant l'Évangile à leur niveau.

Il advint en effet, par le cours naturel des choses, que cette puissance, toute morale dans son essence, conquît la terre en même temps qu'elle perdait ses vertus dans l'ordre spirituel. Intervenant dans toutes les luttes politiques, prenant et donnant des couronnes, la papauté se comparait volontiers au soleil qui partout répand la vie. Ses légats, dans tous les pays, se comportaient en maîtres ; le clergé pesa d'un poids énorme sur toutes les institutions. Ce rêve de domination universelle que Rome avait osé concevoir se réalisa et porta tous ses fruits amers.

Ce qu'il y a d'étonnant dans le christianisme du moyen âge, tout dégénéré qu'il nous apparaisse, c'est qu'il enlace la vie dans un cercle infranchissable, et s'empare de l'homme tout entier. L'homme n'est qu'un enfant placé sous une sainte tutelle qui règle la croyance, soumet la volonté, dispense la grâce, console, menace, dispose de la terre et du ciel. Nulle distinction entre la vie civile et la vie ecclésias-



tique, entre les choses d'ici-bas et les choses d'en haut. La pensée de ces siècles est purement et uniquement religieuse. La science n'est que le commentaire sacré de la révélation, et cette science embrasse tout, le monde supérieur et le monde visible, Dieu, l'homme, la nature. Elle eut de merveilleuses découvertes dans tous ces domaines; mais comme elle manquait de liberté, elle finit par se dessécher et par enchaîner la pensée dans des formules étroites et stériles.

On a beaucoup parlé de l'uniformité de ces siècles; cette uniformité n'est qu'apparente. Le progrès, au contraire, est réel, immense, si l'on considère le point de départ et l'œuvre accomplie. Il se continue jusqu'au jour où les principes qui ont constitué cette grande société incohérente aboutirent à leurs dernières conséquences.

L'enthousiasme extraordinaire qui dès le onzième siècle avait saisi l'Europe et l'avait jetée sur l'Orient fut la grande et dernière manifestation de la vie au moyen âge. Il y eut alors un admirable épanouissement de l'Esprit et comme une exaltation des âmes. Tout un monde en sortit : des arts originaux, une poésie, un puissant essor de l'intelligence et du sentiment religieux, essor désordonné, outre-passant la nature, tombant dans le rêve, créant des formes grandioses. De cet élan naquirent la chevalerie, les lourdes épopées, les grands monuments de pierre, les sectes des douzième et treizième siècles, de nouvelles institutions monastiques. Le caractère général en fut le mépris du réel et de la nature : les âmes transportées hors d'elles-mêmes cherchèrent l'impossible.

Cet état dura peu, deux siècles à peine. En toutes choses cette époque va à l'extrême, et d'un seul bond. Ainsi saint François d'Assise fait aimer la vie pauvre, détachée de la terre, et fonde une société idéale par la destruction du corps et le rejet de la vie présente. Bientôt aussi se répandirent en

Italie les doctrines révolutionnaires de l'*Évangile éternel*. Le christianisme subit alors une violente transformation. Toutes ces générations pénétrées de la poésie de l'Orient sont éprises du merveilleux; la vie ordinaire, le culte, la morale, se haussent jusqu'à la chimère et au fantastique.

Au quinzième siècle, l'enthousiasme était passé, et la superstition resta. Ces sentiments généreux qui avaient poussé l'homme au delà de la nature s'étaient évanouis. De cette poésie il ne demeura qu'une vulgaire tradition d'école et une sensualité grossière. Les derniers souffles d'enthousiasme s'éteignirent dans les exaltations malsaines et ridicules qui traversèrent l'Europe comme une épidémie.

A cette rapide esquisse il manque quelque chose encore. On n'en saisit bien le charme que lorsqu'on a pénétré plus avant et qu'on a découvert sous ce monde d'institutions théocratiques, de violences, de dialectique raffinée, de légendes et de superstitions, le fil d'or qui le relie à l'Évangile primitif, la sève vigoureuse qui toujours circule sous l'écorce desséchée, la spontanéité extraordinaire du sentiment religieux, la foi immédiate, souvent mal formulée, qui s'empare des réalités éternelles, et s'attache au Christ. Jamais ce courant évangélique n'a été interrompu; on en peut toujours suivre la trace aux époques même les plus malheureuses et les plus stériles.

Quand on disait à Luther : « Vous n'êtes que d'hier, où sont vos ancêtres? » il en appelait avec confiance aux Pères de l'Église œcuménique, à saint Augustin, à Tertullien, Cyprien, Jovinien et Vigilance, à saint Anselme, à Pierre Lombard et à saint Bonaventure, à cette lignée de mystiques qui prêchaient le christianisme intérieur, à ces grands adversaires condamnés de la théocratie romaine, les pauvres de Lyon, les Vaudois, Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague,

Savonarole; et c'est ainsi qu'il montrait que son œuvre, loin d'être une nouveauté, se rattachait à la meilleure, à la plus sainte tradition de l'Église. Une même pensée en effet relie tous ces hommes les uns aux autres; et cette pensée ne consiste en nulle autre chose qu'à faire de l'union vivante, personnelle, immédiate de l'âme avec Dieu le centre du christianisme et de la théologie. Nul besoin pour eux d'intermédiaires ecclésiastiques; nulle autorité, que la Sainte Écriture, que l'expérience du salut. La grâce opposée à la loi, le sacerdoce universel primant le sacerdoce ecclésiastique; une perpétuelle protestation contre la tradition erronée, voilà les idées qui les caractérisent tous.

Chacun de ces hommes et chacun de ces partis ont reproduit à leur manière et selon l'esprit du temps quelques-uns des traits immortels du christianisme intérieur. Leur œuvre, quelque mêlée qu'elle fût, a été dans l'Église le ferment qui au milieu de la décadence universelle a maintenu la pureté des croyances et la sainteté de la vie.

### III

Le quinzième siècle, celui à la fin duquel Luther est né, est une époque de douleur et d'affaissement. Nul grand courant n'apparaît, nulle idée générale et victorieuse. Rien ne semble être à sa place. Au premier abord, on ne perçoit que lassitude, impuissance, quelque chose comme une grande ruine. La religion changée en un rite sans rapport avec la morale; l'Église, divinité terrestre, avilie, méprisable, et cette belle science théologique qui aux brillantes époques du moyen âge avait jeté de si grandes lueurs, finie désormais et tombée dans un insupportable radotage. Tout en ce siècle s'aplatit et meurt.

Quel que soit le côté que l'on touche, on ne rencontre que l'universelle désorganisation. Les Ordres anciens avaient perdu leurs règles; les couvents passaient pour des sièges d'impudicité, d'ignorance et de paresse; les deux Ordres nouveaux n'étaient pas en meilleur état.

L'Ordre des Dominicains, après avoir donné à l'Église ses derniers docteurs, s'était fait le champion de tous les abus. Le rôle que les Dominicains jouèrent dans la répression de l'hérésie leur devint funeste. Au quinzième siècle, la terreur qu'ils avaient inspirée est bien passée; leur puissance, immense pendant longtemps, s'est évanouie. On les méprise, on les bafoue. Ils représentent l'ignorance et la niaiserie. C'est dans leurs rangs que nous allons trouver les adversaires les plus décidés de la Réformation.

Plus rapide encore a été la chute de l'Ordre de Saint-François. Né pour la défense de la papauté, il en fut dès le treizième et le quatorzième siècle le plus redoutable ennemi. Mêlé au peuple, pauvre, il eut du peuple toutes les folies et tous les entraînements. C'est de son sein que sortaient ces bandes d'enthousiastes qui à époques fixes étonnent la chrétienté par leur délire. C'est chez eux que parut cette doctrine singulière de l'*Évangile éternel*, un rêve d'égalité et de communisme :

« L'Ancien Testament n'est que la clarté des étoiles, le vestibule du temple, le brôu de la noix; le Nouveau est la clarté de la lune, l'enveloppe, tandis que l'*Évangile éternel* apporte au monde la clarté du soleil, le Saint des saints, la noix elle-même. Il introduit parmi les hommes la félicité universelle par la pureté des spirituels et des parfaits et par la communauté des biens. L'Église romaine ne possède que le sens littéral du Nouveau Testament et n'en a pas l'intelligence spirituelle; aussi les spirituels ne sont pas tenus d'obéir à l'Église, ni d'acquiescer à son jugement pour les choses qui sont de Dieu. »

« Ni le Christ ni ses saints apôtres n'ont été parfaits dans

la vie contemplative. L'Ordre des contemplatifs peut seul édifier, gouverner, sauver l'Église. »

« Nous fuyons non pas l'Ordre, mais ses murailles; non pas l'habit, mais les haillons; non pas la foi, mais le masque de la foi; non pas l'Évangile, mais une synagogue aveugle; non pas le berger, mais le loup qui dévore le troupeau. Comme après la mort de l'Antéchrist, ses partisans seront exterminés, ainsi après la mort du Pape, seront exterminés tous nos persécuteurs, et à jamais révoquées toutes les sentences iniques prononcées contre nous, ou plutôt contre le Christ, contre la vie, contre la perfection, contre l'Évangile. »

L'Église en fut troublée dans ses profondeurs; les papes sévirent; la répression fut confiée aux Dominicains : elle fut terrible. On brûla en ce siècle plus de Franciscains que de Templiers, et l'Ordre déclina dès lors, se mêlant au peuple, dont il avait les goûts et les allures.

« Rome, qui instruisit l'univers, avait deux soleils éclairant les deux routes qui mènent au monde et à Dieu. L'un des deux a éteint l'autre. Rome est tombée dans la fange et s'est souillée, elle et son fardeau. (DANTE, *Purgatoire*, chant XVI, vers 98.)

Telle est la plainte qui pendant ce siècle s'élève contre cette puissance énervante qui partout tarissait les sources de la vie, arrêtait l'essor national. Rome et Avignon, c'est Sodome et Babylone dans la pensée de tous. Les mœurs étaient infâmes, les hautes charges ecclésiastiques appartenaient à la naissance ou à qui pouvait les acheter; les choses saintes et toutes les grâces de l'Église étaient matières à argent; le bas clergé se recrutait d'hommes ignorants et vils. Le cri universel de l'époque, c'est que l'Église est morte; la plainte monotone ne cesse pas. Les témoignages de l'effrayante corruption sont irrécusables. Les auteurs



catholiques ne la nient point; à peine cherchent-ils à l'atténuer, et les protestants n'ont rien exagéré. Il faut remonter aux plus mauvais jours de la Rome païenne, pour retrouver une dépravation qui approche de celle dont la papauté offre le spectacle.

Pas une voix ne s'élève dans l'immense concert de plaintes qui ne soit une accusation ou un aveu d'impuissance. Tout le monde parle, écrit, bataille; nul ne veut du présent. C'est l'universelle lamentation.

On sonde toutes les plaies, on soulève toutes les hontes, hardiment, sans rien ménager. Les vices du clergé, les abus ecclésiastiques, les mensonges sacrés, les hérésies de doctrine, l'avarice, la simonie, le luxe effréné des papes, des cardinaux, la bassesse générale, les extorsions des puissants, rien n'est oublié, c'est presque une affaire de mode. Ceux-là même qui vivent des abus les flétrissent. En bas, on rit des moines; en haut lieu, à Rome, à la cour des princes, on parle ouvertement de la chute de l'Église. Les légistes remontent aux sources, font l'histoire des usurpations romaines : « Les anciens empereurs, disent-ils, ne se faisaient pas couronner par les papes; les évêques de Rome ne sont point les successeurs de saint Pierre; d'ailleurs nul apôtre n'a eu de primauté sur ses collègues. » Les savants étudient les Saintes Écritures et opposent la simplicité de l'Évangile aux exorbitantes prétentions de la papauté. Les rois et les princes parlent un langage menaçant : « *Perdam nomen Babylonis*, Je détruirai le nom de Babylone », dit Louis XII, roi de France. En 1429, l'employé de l'Ordre Teutonique écrit d'Italie au Grand Maître :

« Ne vous effrayez pas de l'excommunication, le diable n'est pas si noir qu'on le dit, l'interdit n'est pas si grand que les papes le font. En Italie, on ne tient plus nul compte du Pape. Il n'y a que nous pauvres Allemands qui nous imaginons encore qu'il est Dieu sur la terre. Croyons plutôt qu'il est le diable incarné. »

L'opposition descendue dans les masses ne connut plus de bornes. Toutes les forces nouvelles, rois, peuples, savants, hommes pieux, étaient d'accord pour réduire Rome et tenter une réforme générale. Tel est le prélude ordinaire des révolutions. Elles commencent par des hardiesses de langage, et cela dure jusqu'à ce que, le branle étant donné, l'édifice social oscille sur sa base, et la tragédie commence.

#### IV

L'ère des grands conciles généraux marque l'effort suprême de l'Église dans cette universelle détresse. Les désordres de la papauté, le schisme, la longue et scandaleuse lutte de trois papes s'anathématisant les uns les autres et remplissant le monde de leurs débordements, l'impossibilité d'une plus longue tolérance, amenèrent un réveil.

La société chrétienne à la veille de périr saisit le pouvoir des mains avilies de la papauté, proclama sa propre suprématie et son omnipotence par ses conciles généraux (Pise, Constance, Pavie, Sienne, Bâle, Bologne, Ferrare). L'excès des maux seul la poussa à cette forte résolution. Dès la fin du quatorzième siècle, l'opinion commune est qu'il faut réformer l'Église dans son chef et dans ses membres, limiter les pouvoirs énormes du Pape et lui enlever la puissance de mal faire.

Dans cette longue crise, chacun mit sa chimère, chacun ses passions; mille intrigues traversèrent les meilleures intentions. Dès l'abord, il fut visible que la chrétienté n'était plus une; les divergences nationales s'accrochèrent, les églises particulières prirent conscience d'elles-mêmes, et l'œuvre de Grégoire VII y périt.

Réformer l'Église par l'Église fut le rêve de cette malheureuse époque. Ni les hommes ni les volontés ne firent défaut, mais l'œuvre était impossible.

Toutes les plaies furent mises à découvert par les voix les plus saintes et les plus autorisées du siècle : Nicolas de Clémanges, Gerson, d'Ailly.

Clémanges écrit un livre qu'il intitule hardiment *De ruina Ecclesiæ*, De la mort de l'Église, et sans ménagement dévoile tous les scandales.

« L'Église est ruinée ; la faute en est à la cour de Rome, qui n'est qu'orgueil, malice, dépravation, « *usque ad nau-  
« seam et oblivionem sui* » ; le Pape est devenu le serviteur des serviteurs de la France ; les cardinaux vivent dans le luxe et la simonie. Là tout est corruption : « *Immensa et inexcusa-  
« bilis vorago concupiscentiæ*. » L'ignorance et l'impudicité du clergé sont un scandale pour les peuples, les moines sont les successeurs des pharisiens, la piété est morte partout. Quel est le remède à tant de maux ? — Nul secours humain n'est efficace, tous les efforts grandissent la ruine. Dieu seul peut nous sauver, en soulevant les nations et les princes contre nous. »

Gerson est tout aussi véhément. Il usa sa vie à la dernière tentative de réforme. Finalement il se retira désespéré, pleurant ses illusions perdues, n'entrevoyant plus le moyen de sauver l'Église et le monde. Sans patrie, exilé sur la terre étrangère, il écrivit son livre : *De la consolation théologique*, où, comme un autre Jérémie, il se lamente sur le malheur universel, et il se réfugia dans une vie cachée en Dieu, enseignant aux petits enfants à dire : « Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Gerson. »

Cet appel à la pitié de Dieu est, du reste, le dernier mot de la sagesse et de la foi de l'époque. La meilleure, la plus haute théologie d'alors est un désenchantement de toutes les choses d'ici-bas et une aspiration impatiente vers le ciel, le seul monde où l'âme délivrée puisse vivre et se mouvoir. L'Évangile que prêchent ces doux mystiques est l'Évangile de la résignation.

L'illusion de ces grands hommes fut courte et douloureuse. Ils avaient cru que l'Église pouvait s'arrêter sur la pente de

sa ruine, et que pour la réformer il suffirait d'y apporter une volonté ferme et de poser des limites aux abus. Ils ne firent qu'entrevoir la réforme doctrinale, qui seule pouvait y mettre un terme.

Néanmoins les conciles firent une chose très-grande. Ils accomplirent la déchéance politique de la papauté et brisèrent la suprématie de Rome.

Chaque nation, à l'exemple de la France, prit contre elle ses garanties et conquit son indépendance. La papauté temporelle devint une puissance italienne, et dès lors eut assez à faire pour maintenir sa place dans l'équilibre politique de l'Europe.

Les résultats moraux furent insignifiants. On restreignit les usurpations de la cour romaine; on coupa les canaux qui amenaient l'argent à Rome; on mit des formes à la simonie. C'est là tout ce qu'on tenta de faire; et les voix plus rudes qui s'attaquaient à la décomposition morale de l'Église se perdirent sans écho.

Les princes y gagnèrent le plus, car ils y conquièrent leur indépendance spirituelle (Pragmatique Sanction, Concordats).

A la fin du quinzième siècle, tous les grands États modernes de l'Europe s'étaient définitivement constitués; et le droit civil, un droit nouveau, s'était formulé parallèlement au droit ecclésiastique, et en opposition à ce dernier. Les juristes, puissance toute laïque, acquirent dès lors une importance considérable; et Rome, vaincue par les armes, allait bientôt l'être aussi sur le terrain de la jurisprudence.

Chose singulière! Rome, cessant d'être un pouvoir inquiétant, laissa dormir tous ses beaux projets de réforme, resserra, n'étant plus crainte, ses prétentions absolues. Quand au bout de quelques années l'Europe fut lasse, elle regagna en théorie tout ce qu'elle avait perdu par l'œuvre des conciles. De fait, cependant, elle n'était plus qu'une puissance secondaire, et son double sceptre était brisé.

La fin de ces grands débats fut donc la victoire apparente

de la papauté. Après les conciles de Constance et de Bâle, vint celui de Latran. Là, sur le sol italien, au milieu de la lassitude générale, la papauté, mettant à profit les troubles de l'Europe, tenta de reconstituer une partie de sa puissance.

Les conciles, notamment celui de Constance, s'étaient déclarés au-dessus des papes. Pie II (14 janvier 1460) défend sous peine d'excommunication tout appel du Pape à un concile. La doctrine de l'infailibilité pontificale est développée jusqu'en ses dernières conséquences. Au concile de Latran (1512), le Dominicain Thomas de Gaëte convie le Pape à la domination universelle. Autour de lui se serrent toutes les forces de l'Église, les universités poussent à bout les doctrines théocratiques, le clergé, délivré des réformes, fait de son corps un rempart autour du Pape, l'inquisition poursuit partout l'hérésie. Il semble qu'on assiste à la résurrection de la papauté, et cependant la révolution est à la porte.

Il y eut alors, particulièrement en Allemagne, à la veille même de la Réformation, durant les cinquante dernières années de ce siècle, une recrudescence singulière de dévotion populaire. Toute la pensée religieuse de ces tristes années semble concentrée sur un point unique, mais formidable : conjurer la mort, fléchir les puissances divines, vengeresses, échapper au jour de la colère. La vie séculière s'est pénétrée de piété monastique. Le prêtre est peu de chose dans cette société; le moine est tout. C'est lui qui prêche, qui confesse et qui dirige les âmes. On travaille beaucoup à des réformes partielles; les chefs des communautés religieuses s'appliquent à y ramener les mœurs, la stricte observance. Des confréries se fondent de toutes parts, des pèlerinages à des lieux consacrés s'organisent. Il y a partout une recherche inquiète de moyens nouveaux, extraordinaires de salut et de dévotions nouvelles. Le culte de Marie s'est décidément sub-

stitué à celui du Christ, qui n'est plus que le « *Rex tremendæ majestatis* ».

*Maria, virgo virginum,  
Deposce nobis omnium  
Remissionem criminum  
Tuum placando Filium.*

« Marie, apaise ton Fils et demande pour nous la rémission de nos crimes. » — Au culte de Marie vient s'ajouter celui de sainte Anne, « la mère de Celle qui a été conçue sans péché ». En peu de temps toute l'Allemagne y est prise comme dans un filet. C'est un universel engouement. Les confréries de Sainte-Anne deviennent plus nombreuses que celles de Marie, et des indulgences innombrables y sont attachées. L'oraison joue un grand rôle dans cette ardente piété. L'oraison est le grand acte de la vie, ayant ses promesses, ses saintes formules, une action magique. Telle prière procure vingt-quatre mille ans; telle autre, quatre-vingt mille ans d'indulgence pour les péchés mortels; telle autre préserve de la mort subite, de la mort sans confession. On invente des combinaisons de mots, de savantes répétitions qui procurent des grâces certaines. La littérature pieuse est considérable et très-enfantine. On ne voit partout que des *Jardins de l'âme*; les *Artes moriendi* abondent, avec de gracieux cantiques. Un courant de mysticisme pratique, souvent touchant, circule dans ce monde; la connaissance des Saintes Écritures se répand dans les cloîtres et déjà dans le peuple. C'est un mouvement sérieux dont les écrivains protestants ont trop souvent méconnu la portée. C'est le terrain profondément labouré sur lequel Luther s'est élevé et a grandi. C'est l'atmosphère tiède dans laquelle il a passé toute sa jeunesse.





## LIVRE PREMIER

DE LA NAISSANCE DE LUTHER A SES DÉBUTS

COMME PROFESSEUR A WITTENBERG

1483-1512

---

### CHAPITRE PREMIER.

NAISSANCE DE LUTHER, SA FAMILLE, SON ENFANCE <sup>1</sup>.

Luther naquit à Eisleben, en Thuringe, le 10 du mois de novembre de l'année 1483, entre onze heures et minuit. Le lendemain de sa naissance, il fut baptisé à l'église de Saint-Pierre, et reçut le nom de Martin en l'honneur du saint dont on célébrait la fête en ce jour.

Il y a bien quelque incertitude au sujet de cette date. Mélanchthon, dans son histoire du réformateur, rapporte qu'« ayant plusieurs fois interrogé la mère de Luther sur

<sup>1</sup> *Sources des premiers chapitres* : Les œuvres de Luther, Lauterbach, Ratzeberger, les Annales de Spalatin, Mathesius, Ericeus, Mélanchthon, Cochläus, Tentzel, Seckendorf et Keil. — ORTMANN, *Möhra, der Stammort D. M. Lutheri*, 1844. — KRUMHABER, *Luthers Vaterhaus zu Mansfeld*, 1859. — SEIDEMANN, *Erläuterungen z. Ref. Gesch.*, et *Beiträge z. Ref. Gesch.* — JURGENS, *Luthers Leben bis zum Ablassstreit*, 1<sup>er</sup> vol. — Articles de SEIDEMANN, dans le *Sächsisches Kirchen und Schulblatt*, 1857-1873, et dans les *Studien und Kritiken*, 1874; — de KNAKE, dans la *Zeitschrift für Luth. Theologie*, 1872; — de KOSTLIN, dans les *Studien und Kritiken*, 1872-1874. — KOSTLIN, *Mart. Luther*, 1<sup>er</sup> vol., la biographie la plus parfaite de Luther et d'une admirable précision.

l'époque où son fils était né, celle-ci lui répondit qu'elle se souvenait bien du jour et de l'heure, mais qu'elle était incertaine touchant l'année. Elle affirmait qu'il était né le 10 novembre pendant la nuit, après onze heures, et qu'on avait donné à l'enfant le nom de Martin parce que le lendemain, où il fut uni à l'Église de Dieu par le baptême, était le jour de saint Martin. Son frère Jacques, homme honnête et intègre, disait que selon l'opinion de la famille, il était né l'an de Christ 1483. »

On a conservé jusqu'en 1812 à la Bibliothèque de Danzig un psautier hébreu, sur lequel Luther avait écrit de sa main : « Anno 1483 natus ego. » Justus Jonas, Ratzeberger, Mathesius, ses disciples et ses amis, placent également sa naissance en l'année 1483.

D'un autre côté, Ericeus<sup>1</sup> rapporte un témoignage qu'il dit être de Luther lui-même, et qui donne la date de 1484 : « Anno 1484 natus ego sum Mansfeldi, certum est. Anno 1497 missus sum in Scholam Magdeburgam, etc. » Aux dernières pages d'une chronique du monde écrite de sa main, on lit aussi : « Je suis né seize ans avant Charles-Quint, l'an du monde 5427, l'an de grâce 1484. » Mélanchthon, qui s'occupait d'astrologie, penchait pour l'année 1484, qui répondait mieux à ses calculs, et Luther accepta cette date pendant un certain temps. Dans la suite, il revint à celle de 1483<sup>2</sup>.

Nul présage n'annonçait les grandes destinées qui l'attendaient. Plus tard, quand il eut rempli le monde de sa renommée, ses amis et ses adversaires tirèrent son horoscope et cherchèrent dans le ciel les signes heureux ou funestes de sa redoutable mission. Quelques auteurs catholiques le font naître d'un esprit incubé, d'autres le nomment le frère de

<sup>1</sup> ERICEUS, *Sylvula sententiarum*, 1566.

<sup>2</sup> Voir, pour la fixation de la date de la naissance de Luther, les articles de J. KOSTLIN dans les *Studien und Kritiken*, 1873 et 1874, et de KNAAKE dans la *Zeitschrift für lutherische Theologie*, 1872.

Lucifer, et trouvent dans son nom le nombre 666 de la bête de l'Apocalypse<sup>1</sup>.

L'orthographe du nom varie beaucoup : à Möhra et à Mansfeld, on écrivait Luder, Luider, Lüder; le registre de l'Académie d'Erfurt porte *Martinus Ludher ex Mansfeld*. Lui-même signe Luder, ou Lother, et dès l'année 1517 ordinairement Luther. En 1544, il écrit : « *Meiner Haus frauen Käthe Ludern.* » Il dérivait son nom de Lotharius ou de Lauter (pur); il le latinisa fort rarement, et seulement dans les premiers temps de la Réforme : « *Mart. Eleutherius; Mart. Luther, Christi lutum*<sup>2</sup>. »

Son père, Jean Luther, et sa mère, Marguerite Ziegler, appartenaient à cette classe du peuple qui touche à la bourgeoisie, race fortement trempée, rude au travail, habituée à la peine et aux privations. C'est là qu'ordinairement naissent les hommes forts. Les premiers pas dans la vie y sont un apprentissage de patience et de vertu. Luther aimait à rappeler cette modeste origine. « Je suis le fils d'un paysan, disait-il; mon père, mon grand-père, mes aïeux étaient de vrais paysans<sup>3</sup>. »

Assez récemment quelques-uns de ses admirateurs lui ont cherché une origine plus noble. On voit, en effet, apparaître au quatorzième siècle un Wigand de Luther dont l'arrière-petit-fils aurait été anobli par l'empereur Sigismond. Il existait aussi dans la Hesse une ancienne et noble famille de ce nom, mais qui n'a nul rapport avec celle du réformateur. Luther, d'ailleurs, n'y fait jamais allusion, et Mélanchthon, d'accord avec tous les contemporains, dit simplement qu'il

<sup>1</sup> Voir dans Seckendorf, dans Bayle (article LUTHER), dans J. Möller (*Lutherus defensus*, Francfort-sur-le-Mein, 1684), et dans Fabricius (*Centifolium Lutherianum*, Hambourg, 1728), les horoscopes dressés par Junctin, Cardan, Gauric, etc. Florimond de Rémond, afin de confirmer les prédictions astrologiques de Junctin, fait naître Luther le 22 octobre.

<sup>2</sup> DE W., 5, 400. Voir JURGENS, 1, 12, ss. KÜSTLIN, 1, 21. SECKENDORF, 68.

<sup>3</sup> COL., 2, 153.

descendait d'une ancienne et pauvre famille, « *vetus familia propagata mediocrium hominum*<sup>1</sup> ».

La famille, en effet, était ancienne et fort répandue dans la Thuringe, particulièrement à Möhra, petit village situé aux approches de la montagne, entre Eisenach et Saltzungen, où elle s'est maintenue jusqu'à nos jours<sup>2</sup>.

Selon le droit coutumier du pays, un seul des fils, le plus jeune, recueillait l'héritage et le champ paternel. Jean Luther, qui paraît avoir été l'aîné, quitta son village peu de temps avant la naissance de son premier enfant, et vint s'établir dans le pays de Mansfeld, où l'attirait le travail des mines<sup>3</sup>.

Une tradition légendaire plus que suspecte rapporte qu'ayant eu le malheur de tuer un paysan qui faisait paître son bétail dans les prés, il s'était volontairement éloigné de son village, où tout lui rappelait ce souvenir douloureux, et était allé chercher une fortune plus heureuse à Eisleben<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> KRUMHABER, *D. M. Luthers Vaterhaus*, p. 52. Articles de Köstlin et de Knaake, l. c.

<sup>2</sup> D'après un rôle des contributions de l'année 1836, recueilli par Brückner (*Archiv für sächsische Geschichte*, II, 2), il y avait encore à Möhra cinq familles de ce nom, appartenant toutes à la classe des paysans propriétaires (*Grundbesitzende Bauern*).

<sup>3</sup> RATZEBERGER. — Des autres frères de Jean Luther nous ne connaissons que Veit (Vitus) et Heintz; ce dernier vivait encore en 1540. Le grand-père se nommait Henri, la grand-mère mourut, très-âgée, à Mansfeld, en 1521. V. KÖSTLIN, I, 23 et 24.

<sup>4</sup> Rapport d'un employé de Kupfersuhl près Möhra en 1702. Seidemann a attiré l'attention sur ce passage de Witzel, qui abjura la Réforme après en avoir été le chaud partisan (1537) : « *Si ita commodet causæ publicæ possim ego patrem Lutheri homicidam dicere, etc.* » Dans un pamphlet anonyme publié à Paris sous ce titre : *Pro evangelistarum maxime Lutheranismi peste reprimenda admonitio* (1565), on lit ces mots : « *Antequam nasceretur filius homicidæ Moresis, non fuit Evangelium in Germania.* » Il est à remarquer que les adversaires de Luther, qui ont relevé dans sa vie tout ce qui pouvait lui être défavorable, ne lui ont point reproché d'être le fils d'un homicide, et qu'il n'a jamais eu à s'en défendre. Bien mieux, après la diète de Worms (1521), il va à Möhra avec son frère Jacques, visite toute sa parenté qui était nombreuse, et celle-ci l'accueille avec joie. Jean Luther fut revêtu de dignités municipales dans la ville de

D'après un autre récit, les parents de Luther s'étant rendus à la foire de cette ville, sa mère y fut prise des douleurs de l'enfantement, et comme Marie, donna naissance à son fils premier-né dans l'isolement et l'abandon <sup>1</sup>.

Six mois après, la misère, sans doute, chassa d'Eisleben la pauvre famille, qui vint se réfugier à Mansfeld, où le travail des mines offrait des ressources plus certaines.

La petite ville de Mansfeld, à deux lieues d'Eisleben, assise au pied d'un rocher escarpé que couronnait le château des comtes du pays, était à cette époque le centre d'une industrie florissante. Ses bourgeois exploitaient les mines de cuivre des environs, dont les produits s'exportaient aux villes du Midi et jusqu'à Venise. Cette population de mineurs, ardente au travail et au plaisir, avait pour devise : « Dures semaines et joyeuses fêtes. » Elle prospérait sous la domination assez paternelle de ses seigneurs.

Les premières années du séjour de Jean Luther à Mansfeld paraissent avoir été fort pénibles. Il lui naquit de nombreux enfants : quatre fils et trois filles au moins. Un seul des fils nous est connu, Jacques, le compagnon de jeux du réformateur et son ami de toute la vie. Deux fils moururent en bas âge. Trois des filles se sont mariées et ont laissé des enfants ; leurs maris étaient des bourgeois de Mansfeld nommés Polner, Mackenrod et Kaufmann <sup>2</sup>.

« Mes parents, dit Luther, ont d'abord été très-pauvres, et

Mansfeld, qui appartenait à la même juridiction que Möhra. On peut donc considérer cette tradition comme absolument controuvée. Chose singulière ! depuis une trentaine d'années qu'on en parle dans la presse, cette légende s'est popularisée à Möhra, où l'on montre même le pré où le meurtre aurait été commis. V. KÖSTLIN, *Stud. u. Krit.*, 1871, 24.

<sup>1</sup> Seckendorf rapporte cette tradition d'après le témoignage de N. Rebhan, surintendant à Eisenach, au commencement du dix-septième siècle. Il semble que l'in vraisemblance, dans les détails du moins, en est démontrée par ces deux faits : 1° Eisleben est à seize milles de Möhra, 2° les foires de cette ville se tenaient en avril, mai et septembre jusqu'en l'année 1515. Or Luther naquit en novembre.

<sup>2</sup> KÖSTLIN, 1, 27.

ma mère, pour nous élever, a souvent porté son bois sur le dos. Ils ont fait ce que personne ne ferait aujourd'hui<sup>1</sup>. »

Cette mère « qui porte son bois sur le dos » paraît avoir été d'une origine plus relevée que son mari. Elle se nommait Marguerite Ziegler, avait de nombreux parents à Eise-nach<sup>2</sup>.

C'était une femme vaillante, douée des humbles vertus de son sexe. Spalatin fait la remarque que Luther lui ressemblait beaucoup de visage et de maintien. Elle avait, avec une piété toute craintive, de la vivacité, de l'esprit, de la fantaisie. Luther a gardé le souvenir d'une petite chanson très-fine qu'elle lui chantait dans son enfance :

Mir und Dir ist Niemand hold,  
Das ist unser beider Schuld.

« A toi, à moi, nul ne sourit. N'est-ce pas notre faute à tous deux ? » — « Que de fois, ajoute-t-il, n'ai-je pas chanté

<sup>1</sup> Col., 3, 160.

<sup>2</sup> Les anciens biographes, Mélanchthon, Mathésius, l'appellent simplement Marguerite; aucun d'eux ne donne le nom de sa famille. Plus tard, on trouve tantôt Ziegler, tantôt Lindemann; et depuis Seckendorf, dont l'autorité est si grande, le nom de Lindemann prévalut. Knaake, par une étude attentive des quelques documents qui nous ont été transmis, a mis fin au débat en montrant avec une évidence suffisante que le nom de Lindemann appartient à la grand'mère de Luther, le nom de Ziegler à sa mère. Il s'appuie sur le témoignage suivant de Cyriacus Spangenberg, ami de la famille, qui pendant vingt ans fut pasteur à Eisleben et à Mansfeld :

« J'affirme, sur le témoignage des personnes les plus honorables, que Hans Nase, Sylvius, Cochläus, etc., calomnient Luther quand ils disent qu'il a été conçu du démon et qu'il est né d'une servante de bains en dehors du mariage; ils mentent sciemment et contre leur propre conscience. Nous savons au contraire, et nous pouvons en donner la preuve, que Hans Luder ou Luther, avec l'assentiment de son père, Henri Luder, et de sa mère Marguerite Lindemann, morte à Mansfeld dans un âge avancé, a épousé Marguerite Ziegler, saintement, publiquement, selon les us de l'Eglise, au village de Möra. Depuis, les deux époux se sont rendus à Eisleben, au comté de Mansfeld. Hans Luder a travaillé aux mines avec zèle et probité, aidé par un riche fondeur, Jean Lüttich, et il est devenu lui-même propriétaire. Pendant plus de cinquante ans ils ont vécu ici dans la paix et par la bénédiction de Dieu, engendré une honorable famille. » V. KNAAKE, *Luthers Mutter eine geborene Ziegler* (Stud. u. Krit., 1881, 684 et suiv.).

depuis la chanson de ma mère <sup>1</sup> ! » Mélanchthon, qui l'a beaucoup connue, rapporte, avec un peu de cette emphase cicéronienne particulière aux humanistes, « qu'aux grâces naturelles elle unissait la piété et la crainte de Dieu, et que toutes les honnêtes femmes admiraient en elle un modèle de toutes les vertus » .

Jean Luther était un homme de mœurs sévères, loyal, droit, ferme jusqu'à l'entêtement. Tel il nous apparaîtra dans le cours de cette histoire en des circonstances où sa volonté pèsera sur les décisions de son fils. Sa rigidité était extrême : « Mon père me corrigea un jour si fort que j'eus peur et le fuis jusqu'à ce qu'il m'habituaît de nouveau à lui. Un jour aussi ma mère me fouetta pour une pauvre noix, tellement que le sang en jaillit. Mes parents ne voulaient sans doute que mon bien ; mais ils ne savaient pas discerner les esprits, et ne mesuraient pas la peine en conséquence. Il faut toujours, en punissant, que la pomme soit près de la verge <sup>2</sup> . »

Cet homme, sous sa rude enveloppe de mineur <sup>3</sup>, aimait les choses de l'esprit, la science, celle particulièrement, dit Mélanchthon, qui touche à la piété ; mais il avait un grand dédain pour la moinerie. Lorsqu'à la misère succédèrent des jours plus heureux, et qu'il se vit à la tête de quelques fourneaux de forge, il recherchait l'entretien des gens instruits ; il s'acquittait ainsi, par son travail et son intelligence, l'estime de ses concitoyens, l'amitié particulière des comtes de Mansfeld, et devint un des magistrats de la ville <sup>4</sup>.

Luther passa les treize premières années de sa vie au sein

<sup>1</sup> ENL., 63, 352.

<sup>2</sup> Conrad Schlusselfburg (dans son *Oratio de vita et morte Lutheri*) ajoute que « Jean Luther priait souvent à genoux devant le berceau de son enfant et demandait à Dieu d'en faire un instrument de sa grâce pour le maintien de la pure doctrine » .

<sup>3</sup> Le Suisse Ketzler, qui vit en 1522 les parents de Luther, dit qu'ils étaient « de petites et courtes personnes, aux yeux bruns » . J. KETZLER, *Sabbata*, 123.

<sup>4</sup> En 1491, Jean Luther est nommé le premier des quatre bourgeois (conseillers de la ville). V. KRUNHAAR, *Luthers Vaterhaus zu Mansfeld*.



de sa famille à Mansfeld. On voudrait pouvoir percer le mystère de son enfance et chercher dans ces premières heures les germes de son développement ultérieur; mais les sources si abondantes pour le reste ne nous fournissent ici que des renseignements à moitié légendaires, quelques anecdotes dont le caractère historique n'est pas entièrement certain. Ses lettres et ses écrits nous donnent plutôt des indications que des faits précis. Sur la fin de sa vie, il avait promis à ses amis d'écrire pour eux les souvenirs de sa jeunesse et de ses premières années de lutte. Il mourut avant d'avoir pu exécuter ce projet, et les récits de Mélanchthon, de Mathésius et de Ratzeberger ne comblent point cette lacune.

Tout jeune encore, il fut conduit à l'école. Un enfant plus âgé que lui, Nicolas Oemler, « son vieil et bon ami », l'y portait dans ses bras et le ramenait au logis paternel <sup>1</sup>.

Rien ne saurait nous donner une idée de ce qu'était alors l'enseignement de la jeunesse. Les écoles latines, comme celle de Mansfeld, étaient dirigées par un maître et quelques aides. Ce maître était un moine mendiant ou quelque clerc, qui, pour un salaire des plus modiques, prenait soin de l'enfance. Les aides étaient des jeunes clercs ou d'anciens élèves plus avancés que les autres, sachant quelque peu de latin et de musique. On les engageait pour un an ou deux tout au plus. C'était, du reste, une race voyageuse, émigrant volontiers de ville en ville, offrant partout des services peu retribués, gens aventuriers, ignorants, diseurs de bonne aventure, bateleurs et chercheurs de trésors.

On enseignait aux enfants les principes de l'écriture et de la lecture, les premiers éléments du latin, quelques prières, les dix commandements, le chant surtout, les belles com-

<sup>1</sup> DE W., 5, 709. Luther écrit en 1544 dans la Bible de son *vieil et bon ami* : « Nous ne savions pas alors qu'un beau-frère portait son beau-frère. » — L'école existe encore, le premier étage en a été conservé. On la nomme depuis 1839 l'« École de Luther ».

plaintes et les noëls que les pauvres écoliers allaient chanter de porte en porte <sup>1</sup>.

A un âge plus avancé, on abordait le *Cisio Janus*, merveilleux produit de folies scolastiques, calendrier latin où l'enfant s'abêtissait à déchiffrer d'impossibles rébus. Le temps se passait à ce grimoire, et les belles années de la jeunesse s'écoulaient ainsi sans enseignement réel.

Dans les écoles plus relevées, celle de Magdebourg et d'Eisenach, par exemple, on allait jusqu'au *Donat* et au latin barbare des moines. On y ajoutait le *Doctrinale* du Franciscain Alexandre; on en apprenait les règles versifiées, puis on passait au « *Regulæ pueriles* », aux lourds écrits du cardinal Hugo, aux églogues de Théodule, aux sentences de Caton. Quelques pages d'Ésope et de Térence achevaient l'éducation littéraire. La plupart des classiques étaient encore inconnus ou suspects d'hérésie.

« Combien je regrette, disait Luther, de n'avoir pas lu plus de poètes et d'historiens! Personne, hélas! ne les enseignait <sup>2</sup>. »

A défaut d'instruction, l'enfant se façonnait à l'obéissance. La discipline y était si insensée qu'en un seul jour il reçut quinze fois la verge. Évidemment une éducation pareille exerça sur sa jeune âme une influence déprimante.

C'était une nature nerveuse, assez indocile, portée aux vives imaginations et, comme sa mère, aux excès de la piété. Il y avait précisément alors un singulier réveil du sentiment religieux, une épidémie de mysticisme malsain, qui s'emparait des classes populaires; la piété se nourrissait de sombres légendes; la foi au monde surnaturel, ce tourment de l'âme humaine, trouvait sa satisfaction dans des croyances étranges, fantastiques. On ne voyait partout que l'action des puissances démoniaques, qui, se mêlant à la vie,

<sup>1</sup> ERL., 5, 23.

<sup>2</sup> REHKOPF, *Gesch. des Schul- und Erziehungswesen in Deutschland*.

troublent les rapports des hommes entre eux, jettent l'effroi, sèment la mort. Des populations entières s'adonnaient au culte du diable; tout pauvre village avait ses êtres redoutés, ses sorciers qu'on apaisait quand on ne pouvait les brûler.

Luther raconte que sa mère fut longtemps tourmentée, elle et ses enfants, par les enchantements diaboliques d'une voisine qu'il fallut gagner par des présents. Cette même femme fit périr en le précipitant mystérieusement à l'eau un prêtre qui l'avait rudement tancée<sup>1</sup>. — Toute son enfance est dominée par cette foi, par ces terreurs, et il n'en guérit jamais bien.

« Nous pâlissions, dit-il, au seul nom du Christ, car il ne nous était jamais représenté que comme un juge sévère, irrité contre nous. On nous disait qu'au jugement dernier il nous demanderait compte de nos péchés, de nos pénitences, de nos œuvres. Et comme nous ne pouvions nous repentir assez et faire des œuvres suffisantes, il ne nous demeurerait, hélas ! que la terreur et l'épouvante de sa colère. »

C'est une chose remarquable que le sérieux avec lequel cet enfant avait compris la vie, et la force inaccoutumée du sentiment religieux dans ce qu'il a de poignant, à un âge où les affections de cette nature sont si légères et d'ordinaire si souriantes.

« Quand j'étais enfant, ajoute-t-il, je m'attristais de cette parole du psaume deuxième : « Servez le Seigneur avec « crainte. » Je ne pouvais comprendre pourquoi l'on devait s'effrayer de Dieu ! » C'est ainsi que, sans le savoir, il agissait dans son esprit enfantin le grand et redoutable problème de l'union de l'âme avec Dieu.

Il priait, jeûnait et veillait parfois « pour payer ses péchés », invoquant la Vierge, la sainte Mère de Dieu; il la suppliait de détourner la colère de son Fils, et quand celle-ci ne semblait pas y suffire, il appelait saint Georges

<sup>1</sup> COL., 3, 9.

et sainte Anne, patronne des mineurs, les apôtres et tous les saints du paradis.

Ne serait-ce pas au souvenir de sa pauvre enfance que dans un sermon il prononça un jour ces belles paroles :

« Rien au ciel ni sur la terre n'est plus délicat que la conscience et ne supporte moins de souillures. On dit que l'œil est une chose bien tendre ; mais combien la conscience l'est plus, surtout quand elle est encore jeune et commence à s'ouvrir <sup>1</sup> ! »

Voilà tout ce qu'on sait de ces treize premières années de sa vie. A cet âge, d'ailleurs, il n'y a pas d'événements ; l'âme vit de sensations, et sur le déclin de l'existence ces sensations reviennent comme une douce poésie qui console de beaucoup de maux. Jamais une plainte ne s'est élevée dans son cœur sur ce pénible apprentissage. Ses parents, dont la sévérité fut une des causes qui le poussèrent au cloître <sup>2</sup>, ne reçurent jamais de lui que des témoignages d'amour. Il aime à rappeler leur bonté, « *charitas suavissima et dulcissima conversatio* ». « C'est par mon père que Dieu m'a tout donné. Ce sont ses sueurs qui m'ont fait ce que je suis <sup>3</sup>. »

La dure patrie aussi s'est transfigurée à ses yeux. Rien ne lui fit jamais oublier la belle vallée, « la riche et forte nature qui appelle le travail de l'homme », les mines profondes, pleines de mystères, les sombres légendes, Dietrich de Berne, le fidèle Eckart, Tannhäuser, et les rudes compagnons de ses jeunes années.

<sup>1</sup> V. JURGENS, 1, 158 ss. — ERL., 5, 23. 4, 101 ss. 6, 241. 24, 347. 31, 339, Oper. ex., 18, 230. MATH., 16.

<sup>2</sup> « Ce fut leur sévérité qui, dans la suite, fit que je m'enfuis dans un couvent et que je devins moine. » ERL., 61, 274.

<sup>3</sup> DE W., 4, 33.

## CHAPITRE II.

### LES ÉCOLES DE MAGDEBOURG ET D'EISENACH.

Lorsque Luther eut atteint sa quatorzième année, ses parents l'envoyèrent à Magdebourg, dont les écoles étaient en grande renommée. L'enseignement donné à Mansfeld ne suffisait plus, car l'ambition du père était de faire un savant de son fils.

Celui-ci donc partit, à la grâce de Dieu, en compagnie d'un ami, Jean Reineke, qui lui resta fidèle et devint lui-même un homme distingué.

Il y avait à Magdebourg deux écoles latines : celle des Franciscains et celle des Lollards (Nollbrüder). Ceux-ci étaient des « frères de la vie commune » venus d'Hildesheim et des Pays-Bas, zélés pour l'instruction du peuple, adonnés au mysticisme et rêvant une réforme de l'Église. Le jeune Luther entra dans leur école <sup>1</sup>.

Peu de souvenirs se rattachent à son séjour dans cette ville, qui fut de courte durée, la misère, paraît-il, l'en ayant chassé au bout d'un an. Avec les enfants de l'école, il allait de porte en porte, chantant ses belles complaints pour un morceau de pain qu'on ne lui refusait pas toujours.

« Ne méprisez pas, disait-il plus tard au souvenir de ses peines, ne méprisez pas les pauvres écoliers qui vont demander en chantant un peu de pain pour l'amour de Dieu,

<sup>1</sup> V. RATHMANN, *Gesch. der Stadt Magdeburg*, III, 296. — DE W., 2, 212.

« *panem propter Deum* ». J'ai été comme l'un d'eux, j'ai mendié aux portes des maisons <sup>1</sup>. »

« Un jour, ajoute-t-il, pendant la fête de Noël, nous parcourions les villages voisins, allant de maison en maison, et nous chantions en chœur les cantiques de l'Enfant Jésus né à Bethléhem. Quand nous arrivâmes à la dernière maison du village, le fermier, qui nous avait entendus, sortit et de sa grosse voix de paysan nous cria : « Où êtes-vous, garçons? » — En même temps il nous apportait des saucisses. — Mais son rude accent nous avait tellement effrayés que nous nous étions mis à fuir dans toutes les directions. Nous n'avions certes nul sujet de crainte, car le fermier nous faisait charitablement l'aumône. Nous fuyions sans doute parce que nos cœurs étaient devenus craintifs sous les menaces quotidiennes et la tyrannie dont usaient à cette époque les mattres d'école envers les pauvres écoliers. Enfin le paysan nous rappela, et nous revînmes prendre l'aumône qu'il nous présentait <sup>2</sup>. »

Chose singulière! ce qui le frappa le plus dans cette grande ville si pleine d'industrie, de commerce, d'activité, ce fut la vue d'un pauvre prince d'Anhalt, fils d'une des plus grandes maisons de l'Allemagne, que son père avait mis dans les Ordres, ainsi que trois autres de ses enfants, pour les sauver des péchés auxquels il avait lui-même succombé.

On voyait ce malheureux jeune homme, en habit de cordelier, le sac au dos, mendiant dans les rues de la ville, accompagné d'un gros frère qui se prélassait à ses côtés. Il tombait à chaque pas, était si maigre, si défait, si décharné, qu'il inspirait la pitié et jetait sur l'Ordre un reflet de sainteté. Au couvent, on le chargeait des travaux répugnants. Il ne résista pas à cette vie et mourut au bout de quelque temps. « Son aspect, dit Luther, nous remplissait de religieuse

<sup>1</sup> ERL., 20, 38.

<sup>2</sup> Op. ex., 10, 259. Ce trait peut se rapporter aussi à l'époque où Luther suivait l'école d'Eisenach.

vénération, et nous faisait rougir de la vie séculière <sup>1</sup>. »

Une maladie grave redoubla l'amertume de ce triste séjour. L'enfant était seul au lit, souffrant d'une fièvre brûlante. C'était un vendredi ; tout le monde de la maison était à l'église. Tourmenté de soif, il se lève avec peine, gagne en tâtonnant la cuisine et s'empare d'un vase plein d'eau fraîche qu'il vide avec délices. A peine put-il regagner son lit. Un profond sommeil le saisit, et la fièvre disparut <sup>2</sup>.

C'en était assez ; se sentant seul, abandonné dans cette grande ville, il retourna à la maison paternelle (1498).

Pendant les quelques jours que Luther passa dans sa famille, le vieux comte de Mansfeld tomba malade, et Jean Luther fut mandé au château pour le veiller <sup>3</sup>. De retour au logis, celui-ci raconta aux siens les derniers moments de son seigneur : « Il a laissé, leur dit-il, un admirable testament : il a déclaré qu'il quittait le monde, se confiant uniquement aux amères souffrances et à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Il y a dans ces paroles un écho des mystiques dont les écrits populaires se répandaient partout. « J'étais alors tout jeune écolier, remarque Luther, et je me demandai ce qu'il pouvait y avoir là d'admirable. Il me semblait qu'il eût accompli quelque chose de plus magnifique si, en mourant, il eût fait quelque legs considérable en faveur de l'église ou d'un couvent. »

Quelques jours après, il partit pour Eisenach, où il entra à

<sup>1</sup> ERL., 31, 239.

<sup>2</sup> RATZEBERGER, 41, ss. — Dans une lettre (1522) à Storm, bourgmestre de Magdebourg, Luther rappelle qu'ils ont été invités tous deux chez un certain docteur Mosshauer, officiel de l'évêque. (D. W., 2, 222.) — Il est possible aussi que Wenceslas Link fût un de ses condisciples. — Prolès, le célèbre vicaire de l'Ordre des Augustins, a professé à Magdebourg, mais il n'est pas certain qu'il y fût à cette époque.

<sup>3</sup> *Récit de Ratzeberger*, 42.

l'école latine de **Saint-Georges**. Deux motifs l'y attiraient : la réputation de l'école et l'espoir d'être assisté par la parenté de sa mère. Les forges de Mansfeld suffisaient à peine à faire vivre la famille agrandie, et l'on espérait que les parents d'Eisenach viendraient en aide au jeune enfant : mais cet espoir ne devait pas se réaliser. Soit qu'ils fussent pauvres eux-mêmes, soit qu'ils ne se soucièrent pas de lui, ils ne lui furent pas d'un grand secours. La vie pénible recommença comme à Magdebourg, le jeune écolier reprit ses chants et mendia avec les camarades que lui associait une commune misère.

La pitié d'une femme le sauva de cette détresse et changea sa destinée. Tout le monde connaît la gracieuse tradition que rapportent Ratzeberger et Mathésius :

Un jour qu'il avait éprouvé de durs refus à trois portes différentes, il alla frapper à celle d'un riche bourgeois nommé Conrad Cotta. La femme de celui-ci, « la bonne Ursule », éprouvait depuis longtemps une tendre compassion pour l'enfant délaissé. Quand le dimanche à l'église, elle le regardait prier avec onction, elle ne pouvait retenir ses larmes. Ce jour-là, une soudaine pitié la prit. Elle le fit entrer dans sa maison, le combla de présents, et quelque temps après, l'admit définitivement à sa table et au foyer de la famille.

Les Cotta étaient nobles et originaires d'Italie ; ils avaient à Eisenach une forte maison de commerce. Ursule Cotta (qui mourut en 1511) appartenait à une riche famille Shalbe dans laquelle Luther fut reçu avec une grande affection. C'est là qu'il se lia avec le vicaire Braun, à qui il adressa la première lettre que nous avons de lui.

Dès ce jour sa vie fut transformée. L'étude plus joyeuse, la reconnaissance, le cœur ouvert, le contact avec une existence plus fine, des mœurs distinguées, firent épanouir pour quelque temps du moins les côtés sereins, aimables de sa nature, qu'une éducation rigide, jointe à la misère, avait refoulés jusqu'ici.



Il y avait dans la nature simple et modeste de cette femme des trésors d'indulgence et de bonté. Luther cite d'elle un mot charmant :

« Rien au monde n'est plus doux que l'amour d'une femme<sup>1</sup>. »

Longtemps après, quand il fut devenu le grand docteur de l'Allemagne, il accueillit chez lui son fils qui était venu étudier à l'université de Wittenberg ; et c'est sans doute en souvenir de celle qui l'avait aimé dans son abandon qu'il fit de sa propre demeure l'asile toujours ouvert à l'infortune et à la maladie.

Quatre années s'écoulèrent ainsi heureuses sous ce toit hospitalier. Le jeune homme étudiait avec une ardeur surprenante ; il apprit la musique, et chantait des motets de sa belle voix d'alto. Ses progrès furent si rapides qu'il dépassa bientôt tous ses camarades « non-seulement par la vigueur précoce de son intelligence, mais encore par une éloquence particulière et une grande aptitude au style et à la composition ».

Parmi ses maîtres se trouvait un homme remarquable autant par la solidité de son enseignement que par son caractère. Cet homme, nommé Jean Trébonius, était le recteur de l'école. Il témoignait à la jeunesse un grand respect et savait, contre la coutume du temps, relever l'enfant à ses propres yeux. Lorsqu'il entrait dans sa classe, il se découvrait et marchait tête nue jusqu'à son pupitre. Il disait aussi : « Il y a parmi ces jeunes gens des hommes dont Dieu fera un jour de respectables magistrats, des échevins, des docteurs, des bourgmestres, et bien que vous ne les reconnaissiez point encore, il est juste pourtant de leur témoigner le respect qui leur est dû<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> T. R. 4, 75, et dans une glose à sa traduction de la Bible, au livre des Proverbes, 31, 11.

<sup>2</sup> Luther se souvint aussi, à l'occasion d'un de ses maîtres nommé Wigand,

Pendant que Luther poursuivait ses heureuses études, à deux pas de l'école, au fond d'un cachot, un pauvre prisonnier prophétisait :

« Moines, il va venir un héros qui vous frappera tous, et vous ne saurez lui résister<sup>1</sup>. »

Cet homme était le célèbre Jean Hilten, moine franciscain qui avait enseigné à Erfurt, puis à Eisenach. Il avait lu la Sainte Écriture et peut-être aussi les écrits des Vaudois. Gagné aux idées nouvelles, il les avait prêchées sans crainte, dénonçant les abus de la papauté, parlant du mépris où étaient tombées les Écritures, reprenant les vices du clergé. Enfermé par les Frères de son Ordre dans un cachot du couvent d'Eisenach, il ne rétracta jamais ses doctrines. Les douleurs de l'emprisonnement le plongèrent dans d'extatiques rêveries et dans des spéculations chimériques sur la fin du monde et le jugement dernier. Il vécut ainsi prophétisant jusqu'à l'époque de son martyre, qui eut lieu en l'année 1502.

Luther sans doute ne savait rien de tout cela, et le nom seul d'hérésie renfermait un tissu de crimes inconnus dont s'épouvantait son imagination d'enfant. Ces années heureuses passèrent vite. En juillet 1500, il quitta « sa chère ville d'Eisenach » pour se rendre à l'université. Le souvenir de cet âge où toutes les peines sont si vite oubliées lui fut toujours très-doux : « Laissez avec confiance étudier vos fils, disait-il, quand même ils devraient mendier leur pain. Ne faut-il pas que les enfants du peuple se tirent de la poussière et souffrent beaucoup? Vous donnez à Dieu un morceau de bois brut qu'il sculpte lui-même et dont il fera des hommes. Toujours est-il que ton fils et mon fils, c'est-à-dire les enfants du peuple, conduiront le monde, l'Église et l'État<sup>2</sup>. »

devenu pasteur à Waltershausen, auquel on ne payait pas sa pension. Il le recommanda au duc Jean Frédéric. « Il ne faut pas que dans ses vieux jours il soit réduit à la mendicité. » (13 juin 1526.)

<sup>1</sup> « En 1516 viendra celui qui vous reformera et accomplira contre vous mes prophéties. » MATH., p. 4.

<sup>2</sup> ERL., 60, 286.

### CHAPITRE III.

#### L'UNIVERSITÉ D'ERFURT <sup>1</sup>.

1501-1505.

A dix-huit ans, Luther avait déjà connu la douceur de l'étude. Il aspirait à la science de toute son âme, et l'université lui apparaissait comme la source pure où il pourrait puiser les connaissances dont il était avide.

Ses parents résolurent de l'envoyer à Erfurt, dont l'académie avait une grande réputation de savoir. Leur but était de faire de lui un homme instruit, un juriste qui leur fit honneur dans le monde, mais non un prêtre ou un moine, car Jean Luther avait pour l'état ecclésiastique une répugnance invincible.

Le jeune homme partit donc le cœur plein d'espérance, d'autant plus que maintenant une certaine aisance permettait à son père de pourvoir à ses besoins. « Il mit, disait-il plus tard, tout son amour à m'entretenir à l'université d'Erfurt. » Il entra à l'université sous le rectorat de M. Jodocus Trutvetter, et fut inscrit au registre des candidats et à la faculté de philosophie sous le nom de *Martinus Ludher ex Mansfelt*. (Premier document dont la date soit parfaitement authentique <sup>2</sup>.)

<sup>1</sup> Sources. — Les mêmes que pour les précédents chapitres. — SELNECCER-VALENTIN BAVARUS, *Rhapsodiæ et dicta quædam ex ore D. M. Lutheri*. — Lettres de HUTTEN. — MOTSCHMANN, *Erfordia litterata*. — KAMPSCHULTE, *Die Universität Erfurt*, 1858. — KÖSTLIN, *Luthers Theologie*. — JURGENS, I, 302 ss.

<sup>2</sup> MOTSCHMANN, *Erford. lit.*, I, 696.

Erfurt, « la fille fidèle de l'évêché de Mayence », brillait au milieu des autres universités allemandes par sa science et par ses souvenirs. Les grandes maisons d'Allemagne y envoyaient leurs fils; des collèges nombreux, une riche bibliothèque, de grandes ressources intellectuelles y attiraient un concours considérable d'étudiants. A l'époque où Luther y fit ses études, elle était dans toute sa gloire. Plus tard elle déclina : la peste à diverses reprises décima la ville. « C'était une Bethléhem féconde; mais la bénédiction s'est changée en malédiction<sup>1</sup>. » Elle n'est jamais revenue depuis à son ancienne splendeur.

L'enseignement académique commençait par la philosophie, c'est-à-dire par l'ensemble des connaissances humaines. Aristote, interprété par les Arabes, défiguré dans d'ignorantes traductions, était le héros de l'école. Toutes les sciences physiques, l'astrologie, la musique, la rhétorique, la versification rentraient dans ce cadre immense. Enseignement subtil, fastidieux, analysant l'ombre et l'apparence, passant à côté de la réalité, mais puissante gymnastique intellectuelle, tournée vers les raffinements et les distinctions. Les têtes faibles s'y brisaient; les médiocrités s'y façonnaient à l'art des sophistes, et les âmes généreuses traversaient ce dédale scolastique en soupirant après les belles réalités du monde antique. C'est à cette école que Luther fit ses premières armes. « Ah! dit Mélanchthon, telle était la puissance de son esprit qu'il se fût bientôt approprié tous les arts libéraux, s'il eût trouvé des docteurs capables de l'instruire et d'adoucir la véhémence de sa nature par la discipline plus douce de la véritable philosophie. »

Ce fut néanmoins une noble science que la scolastique : l'effort immense des jeunes races pleines d'élan pour s'approprier par la pensée le christianisme. Du neuvième au

<sup>1</sup> COL., 3, 103.

douzième siècle l'œuvre se poursuivait. Tous ces grands docteurs qui illustrèrent le moyen âge ne songeaient à rien moins qu'à donner la formule raisonnable du christianisme, à identifier la révélation et la spéculation, à faire rentrer dans leurs catégories intellectuelles le monde supérieur et le monde visible, Dieu, l'homme, la nature. Au douzième siècle, l'œuvre est accomplie. Les siècles qui suivent vivent de cet héritage; la force active est domptée, la puissance créatrice est arrêtée, et la vie s'en va peu à peu. Au quinzième siècle, la scolastique n'est plus qu'une science pétrifiée qui se survit. Nul élan, nulle invention, mais des questions bizarres, des niaiseries. « Le Pape peut-il renverser la doctrine des apôtres, introduire un nouvel article dans le symbole? Est-il plus grand que le Christ qui n'a jamais, à ce qu'on sache, tiré une âme du purgatoire? etc. »

Des esprits d'une prodigieuse subtilité la poussèrent à bout, et la vieille science ne nous apparaît plus guère à cette époque que comme un arsenal de formules et de textes à l'usage, à la gloire de l'ultramontanisme.

Erfurt avait eu vers le milieu du quinzième siècle un docteur illustre, Jean de Wesel (Johannes Wesalia), dont les écrits philosophiques dominaient encore l'enseignement à l'époque où Luther étudiait. Cet homme, qui en philosophie s'était borné à reproduire les doctrines nominalistes d'Occam et de Gabriel Biel, avait eu de grandes hardiesses religieuses. En 1450, il avait attaqué la doctrine des indulgences avec plus de force et de netteté que Luther lui-même ne le fit en ses premières années <sup>1</sup>. Déplorant les hontes de l'Église, il avait proclamé la chute de celle-ci, et prophétisé la venue de « Celui qui briserait un jour le joug de Babylone ». Dogmes et institutions ecclésiastiques, conciles et papes, il avait tout jugé au point de vue de la doctrine de la grâce. Poursuivi par les Dominicains de Cologne, il mourut dans

<sup>1</sup> ERL., 25, 325.

les prisons de l'Inquisition, deux ans avant la naissance de Luther.

Les traces de cette hérésie avaient disparu, et Luther ne connut la théologie de Wesel que lorsqu'il eut lui-même accompli son œuvre. Les maîtres dont il suivit les leçons appartenaient tous aussi à l'école nominaliste. C'étaient des hommes instruits, modérés, qui jetaient de l'éclat sur leur université. Il y avait entre autres :

Jodocus Trutvetter, surnommé le docteur d'Eisenach, dialecticien éminent. Sa réputation s'étendait jusqu'en France. Il avait des idées particulières sur la nature ; son esprit était élevé, mais enchaîné dans les formes scolastiques. Il publia en 1507 un traité de logique, en 1517 une *Summa philosophiæ naturalis*, et mourut en 1519 <sup>1</sup>.

Gérard Hecker, moine augustin, homme très-éclairé, qui plus tard embrassa quelques idées de la Réforme.

Jean Grevenstein, qui s'occupait d'histoire et s'exprima un jour très-vivement sur la condamnation de Jean Huss.

Bartholomæus Arnoldi de Usingen, augustin qui vivait au couvent où Luther entra. Il poussa celui-ci à une étude profonde de la philosophie. Il passait pour un physicien distingué.

Si ces hommes mêlaient à leurs enseignements quelques velléités de libéralisme, ils n'en étaient pas moins de vrais scolastiques dominés par les vieilles doctrines du moyen âge, soumis à l'Église et inaccessibles aux nouveautés. Il n'est point probable que Luther ait puisé auprès d'eux autre chose qu'un enseignement conforme aux antiques traditions de l'école. Les efforts qu'il fit, lors de l'affaire des indulgences, pour les gagner à sa cause, échouèrent complètement. Ils devinrent ses ennemis. « Ma théologie, disait-il, est pour ceux d'Erfurt comme des charbons ardents. »

Il approfondit sans peine les subtilités de la philosophie

<sup>1</sup> V. Plitt. *Jod. Trutvetter v. Eisenach*, etc. 1876.

scolastique et s'y donna tout entier. Si sa première protestation fut contre la vaine science de l'école, c'est qu'il en avait porté les chaînes plus que nul autre : « J'ai appris leur science, disait-il, et la connais, hélas ! trop bien aujourd'hui ; je sais par cœur leur philosophie, mieux qu'eux tous ; j'ai été élevé dans cette étude dès ma jeunesse, et je sais parfaitement quelle en est la profondeur et l'étendue <sup>1</sup>. »

Mais l'esprit de la Renaissance répandu dans l'Europe entière avait soufflé sur Erfurt <sup>2</sup>. Il y avait là aussi un groupe important d'humanistes. Maternus Pistoris y avait introduit l'étude des classiques de Rome. Nicolas Marschalk y enseignait le grec, et publiait en 1501 le premier livre grec sorti des presses allemandes. Le célèbre Mutianus Rufus, après ses voyages d'Italie, était venu se fixer à Gotha, à quelques lieues d'Erfurt. Autour de ces hommes s'était groupée une jeunesse intelligente, enthousiaste. C'étaient : Jean Lange, ami excellent de Luther, savant gréciste ; Georges Spalatin (G. Burkardt, de Spelt dans l'évêché d'Eichstädt), qui va jouer un rôle considérable dans la vie du réformateur ; Crotus Rubianus (J. Jäger de Dornheim), l'un des auteurs des *Epistolæ obscurorum virorum* ; Peter Eberbach, Kaspar Schalb et Eoban Hess, le plus brillant de tous. Luther l'appelle *Regius poeta et poeticus rex*. Il versifia les psaumes de David <sup>3</sup>.

Ces jeunes gens, ses compagnons d'étude, et ses amis, épris de la belle antiquité, demandaient une sagesse nouvelle aux grands orateurs, aux poètes d'Athènes et de Rome. A cette heure ils étaient encore en fort bons termes avec les docteurs scolastiques. Luther, attiré vers eux, ne leur appartenait pourtant pas entièrement. Il cherchait plus haut ; il n'était pas homme à sacrifier aux élégances de la forme. Sans cesse il s'excuse de sa mauvaise latinité.

<sup>1</sup> Dans une lettre à Spalatin, il s'accuse d'avoir causé la mort de Trutvetter par le chagrin que lui donna sa théologie. DE W., 2, 213, I, 108. DE W., 2, 213. 1, 108, 109. 3, 373.

<sup>2</sup> HAGEN, *Deutschlands lit. und rel. Verhältnisse*, I, 37 ss.

<sup>3</sup> V. KNAUSE, *H. E. Hesus*, 1879.

« Je suis un barbare, comme le berger Coridon <sup>1</sup>. »

Néanmoins il apprit beaucoup, et son esprit fut plus engagé dans cette direction qu'il ne le pensait lui-même. Il lut les grands écrivains de Rome, Cicéron, Virgile, Tite-Live. Il les lut en homme, non pour apprendre des mots et des phrases, mais pour s'initier à la vie de l'humanité. Sa ferme et fidèle mémoire retint tout. « C'est ainsi, dit Mélanchthon, qu'il brillait parmi la jeunesse, et que son génie faisait l'admiration de toute l'académie <sup>2</sup>. »

Son zèle était grand. « Il ne manquait jamais une leçon, interrogeait ses mattres, s'entretenait d'études avec ses con-disciples et ne quittait la classe que pour la bibliothèque. » Aussi un an après son entrée à l'université (1502), reçut-il le premier grade académique, le baccalauréat en philosophie. Il était alors âgé de dix-neuf ans. « C'était à cette époque, dit Mathésius, un jeune compagnon de bonne et joyeuse nature, livré aux douces études et à la musique qu'il aimait toute sa vie. » — « Vous étiez alors dans notre cercle un philosophe et un musicien habile », lui rappelle Crotus Rubianus.

Ces brillantes apparences cachaient une âme inquiète. L'étude, la fréquentation des hommes les plus sérieux, la pensée toujours repliée sur elle-même, cette délicatesse extrême de sa conscience qui poursuivait l'idéal, avaient ravivé chez ce jeune homme aux allures si vives, si franches, cette ferveur mélancolique, cette piété craintive qui avait caractérisé son enfance. Il s'était appliqué le mot de saint Bernard : « Prier avec zèle, c'est plus de la moitié de l'étude. » — Ce fut le mot de toute sa vie. — Chaque matin il entrait à l'église avant de commencer ses leçons, et y passait quelque temps en prières. Il fit même le vœu d'aller à Rome en pèlerinage <sup>3</sup>. Sa jeunesse était pure, et ses ennemis, nombreux à Erfurt, n'ont pu y trouver une seule tache.

<sup>1</sup> DE W., I, 21.

<sup>2</sup> Il est probable qu'il n'aborda pas alors l'étude du grec.

<sup>3</sup> M. LUT., *Curriculum in Cod. Chart. bib. duc. Goth.*



L'année même de son baccalauréat, il fut atteint d'une grave maladie, causée par des travaux excessifs et aussi par les peines de l'esprit. De sombres pensées l'agitaient; il désespérait de sa santé. « Consolez-vous, lui dit un ami, mon cher bachelier, vous ne mourrez pas de cette maladie. Notre Dieu fera de vous un grand homme qui en consolera plusieurs. Il pose sa sainte croix pour un temps sur les épaules de celui qu'il aime et veut mettre à son service. A cette école les hommes patients apprennent beaucoup<sup>1</sup>. »

Cette parole le frappa, et il ne l'oublia point; mais le temps où elle devait s'accomplir était encore éloigné !

Un jour (c'était dans sa troisième année d'études) qu'il était selon sa coutume dans la bibliothèque de l'université, feuilletant des livres divers, il fit la découverte d'une bible latine, la première qu'il eût vue encore. Il remarque avec étonnement qu'elle renfermait plus de textes qu'on n'a l'habitude d'en lire à l'église. Il la poursuit avec avidité et lit dans l'Ancien Testament l'histoire touchante d'Anne et de Samuel. Arrivé à ces paroles : « Le Seigneur appauvrit les riches et élève les pauvres » : « Ah ! s'écrie-t-il, c'est pour de pauvres écoliers comme moi que ces consolations sont écrites. » Il referme le livre, la joie dans le cœur, et se met à désirer que Dieu lui fasse le don d'une bible pareille.

Il avait reçu à la lecture de ce livre une impression mystérieuse et vague qui lui disait que peut-être il existait une autre source de vie que l'enseignement des écoles. Il songea dès lors à se consacrer à Dieu comme Samuel, et se demanda si le chemin qu'il suivait était bien celui qui devait le conduire au salut. Quant au livre désiré, il ne put le relire souvent; il acheta une *Postille* qui du moins contenait plus de choses qu'on en lisait dans le cours de l'année<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Mathésius dit : un vieux moine. Luther, Valentin Bavarus et le Codex Charticus disent : un ami, un étudiant de Meiningen. (V. *Stud. u. Krit.*, 1871, p. 41.)

<sup>2</sup> Матт., 1, — Кол., 3, 271.

Quelque temps après, aux vacances de Pâques de l'année 1503 (?), il se rendit avec un ami en visite chez ses parents, et selon la coutume des étudiants, il portait une épée. Dans sa maladresse, il s'embarrasse dans cette épée, la lame sort et lui coupe une des artères du pied. Son compagnon de voyage court chercher du secours à Erfurt, dont ils n'étaient encore éloignés que d'une lieue. Cependant le sang s'échappait à flots, et rien ne pouvait l'arrêter. Luther alors se met sur le dos, élève la jambe en l'air et presse le doigt sur la blessure. Sa jambe enfle d'une manière effrayante. Se voyant mourir, il s'écrie : « Marie, aide-moi ! » — Un chirurgien vint qui pansa la plaie, et le blessé fut ramené à Erfurt. Dans la nuit, une nouvelle hémorrhagie se déclara, et il s'évanouit en appelant la Sainte Vierge.

« Je serais mort, dit-il, en m'appuyant sur Marie <sup>1</sup>. »

Le génie de Luther commençait à exciter l'admiration de l'université. En 1505, il reçut le grade de maître en philosophie, et par le conseil de ses parents et de ses amis, qui désiraient mettre en lumière de si belles facultés et les faire servir à la chose publique, il se voua à l'étude du droit.

L'obéissance, non la vocation, l'y décidèrent. Jean Luther ne voulait en aucune façon que son fils devînt prêtre, moine ou évêque, et « vécût grassement sur le bien d'autrui au lieu de se nourrir de son travail ». — Le jeune magister suivit les leçons du docteur Hennig Göde, qui devint plus tard son collègue à Wittenberg. Son père lui avait acheté un magnifique *Corpus juris*, ouvrage précieux et cher pour le temps. Mais il ne trouva pas dans l'étude du droit la vie après laquelle il soupirait. D'autres pensées l'obsédaient, et au-dessus de la science il plaçait la piété <sup>2</sup> :

« Que je me serais cru heureux, si alors j'avais pu comprendre l'Évangile et quelque psaume ! L'Écriture

<sup>1</sup> VAL. BAV., I, 237. ERIC., 235. COL., 3, 170.

<sup>2</sup> ERIC., 174.

était si profondément enfouie ! Nous avions si faim et si soif d'elle ! et il n'y avait personne qui pût nous l'enseigner. »

Cette peine que dans son enfance il éprouvait à l'idée de la justice de Dieu ne cessait de le tourmenter. Ses maladies, ses expériences intimes n'avaient fait qu'augmenter son anxiété. Il avait la conscience troublée non d'une vie impure, mais du sentiment amer de ses péchés et de la frayeur des jugements de Dieu. Douloureuses pensées d'une conscience délicate et constamment repliée sur elle-même.

« Souvent, dit Mélanchthon, quand il songeait à la colère de Dieu et à ses jugements, une telle épouvante le saisissait qu'il en rendait presque l'âme. Je l'ai vu moi-même, en parlant sur un point de doctrine, entrer si avant dans cette pensée et en être tellement frappé qu'il se jeta sur un lit dans un cabinet voisin, et je l'entendis répéter ces mots qui revenaient sans cesse dans sa prière : « Il les a tous enclos « dans la condamnation afin d'avoir pitié d'eux tous<sup>1</sup>. »

« J'ai été moine pendant quinze ans, dit-il lui-même, sans compter les années antérieures, et jamais alors la pensée de mon baptême n'a pu me consoler. Je me disais sans cesse : O si tu pouvais être vraiment pieux, satisfaire ton Dieu, mériter ta grâce ! Ce sont là les pensées qui m'ont jeté au couvent<sup>2</sup>. »

Cette voie, dans l'esprit de l'époque, aboutissait directement au cloître. Là était la vie selon Dieu, la vie sainte, impossible dans le monde, là était l'apaisement de ses terreurs. Les exemples ne manquaient pas : quelques-uns de ses maîtres vénérés étaient dans les Ordres ; il avait vu deux des plus célèbres docteurs en droit d'Erfurt déplorer à leur mort d'avoir vécu dans le siècle et demander d'être ensevelis dans un froc de moine. Deux événements extraordinaires vinrent donner la dernière impulsion au secret désir de son cœur.

<sup>1</sup> MEL. 7.

<sup>2</sup> ERL., 15, 90.

D'après un récit dans lequel il est difficile de séparer la vérité de la légende, Luther se disposait à entreprendre un voyage à Mansfeld; un ami devait l'y accompagner. De bonne heure il frappe à la porte de celui-ci et le trouve baignant dans son sang : des meurtriers l'avaient assassiné pendant la nuit <sup>1</sup>.

L'autre événement mieux attesté décida de sa vie.

C'était en 1505; la peste décimait Erfurt; l'académie était dispersée; la colère de Dieu semblait frapper le pays. Par une journée brûlante de l'été, Luther se promenait à la campagne. Entre Erfurt et le village de Sottersheim, un orage fond sur lui, la foudre éclate et tombe à ses côtés. Dans une mortelle épouvante, le jeune homme s'écrie : « Sainte Anne, sauve-moi ! et je me fais moine <sup>2</sup> ! »

Il rentra en ville, résolu d'accomplir son vœu. Quinze jours se passèrent, non dans l'incertitude, car il ne pensa pas à revenir sur sa détermination, mais dans l'angoisse et le trouble le plus profond. — D'un côté, toutes ses espérances mondaines brisées, son père justement irrité d'une conduite qu'il réprouvait : c'était sa première désobéissance. De l'autre, une vie sainte qui s'ouvrait devant lui, la seule voie de salut qui lui restât.

« Ce n'est pas volontiers que je suis devenu moine. Enveloppé des terreurs de la mort, j'ai fait un vœu forcé.

« J'abandonnai le monde et j'entrai au couvent, désespérant de moi-même.

<sup>1</sup> D'après Selnecker et Seckendorf, Luther n'en dit rien. Mathésius dit que son ami a été assassiné; Mélanchthon, qu'un ami est mort de « je ne sais quel accident... » Cet ami s'appelait-il Alexis? ou Luther est-il entré au couvent le jour de la Saint-Alexis? Cet ami a-t-il été tué par la foudre à côté de lui? Les deux événements séparés par la légende n'en constituent peut-être qu'un seul. V. SECKENDORF et SELNECKER. (*Oratio p. Lutheri*, p. 2.) MEL., *Vita Luth.*

<sup>2</sup> COL., 3, 18. On a sur cet événement une lettre de Crotus Rubianus : « *Te redeuntem a parentibus cœleste fulmen veluti alterum Paulum ante oppidum Erfurdianum in terram prostravit atque intra August. septa compulit.* »

« Ah Seigneur! comment de pauvres consciences auraient-elles pu agir autrement? Ils enseignaient que celui qui éprouvait de la joie à vivre parmi les hommes n'aurait jamais de communion avec les saints anges. Ils appelaient la vie du cloître une vie angélique; ils ravissaient aux hommes le penchant que Dieu leur a donné pour la nature humaine. Et moi... je partageais leur erreur; je pensais qu'autrement Dieu n'aurait jamais pitié de moi ! »

La veille de la Saint-Alexis, le 16 juillet 1505, Luther reçoit ses amis et veut une fois encore goûter cette joie mondaine à laquelle il va renoncer pour toujours. Les conviés sont nombreux, la musique égaye la soirée, le plaisir anime toute cette jeunesse. On veille fort avant dans la nuit. Aux premières lueurs du jour, il fait le récit du terrible événement, il leur raconte ses angoisses, ses doutes, le vœu qui l'engage. Tous s'étonnent, s'attristent, essayent de le dissuader; mais lui, répond : « Aujourd'hui vous me voyez encore, bientôt vous ne me verrez plus. » Alors il s'échappe, emportant son Plaute et son Virgile, et vient frapper à la porte du couvent des Augustins. Il avait vingt-deux ans <sup>1</sup>.

Le lendemain, il renvoya son anneau de magister à l'université et ses habits séculiers. Il écrivit à ses parents et à ses

<sup>1</sup> Un document manuscrit (Codex Charticus) rapporte qu'avant d'accomplir son projet, il s'en ouvrit à son précepteur Staffelstein et à quelques matrones, qui le conduisirent au couvent des Franciscains, mais qu'il hésita et se donna aux Augustins. Le fait, reproduit par Jürgens et Neudecker se rapporte non à Luther, mais à F. Myconius.

<sup>2</sup> « Dieu traduisit mon vœu en langue hébraïque; car Anna veut dire la grâce et non la loi. Je m'en repentis ensuite, et plusieurs essayèrent de m'en dissuader. Mais je persévérerai, et la veille de la Saint-Alexis, j'invitai quelques-uns de mes meilleurs amis pour leur dire adieu, et pour qu'ils me conduisissent le matin au couvent. Comme ils me priaient encore d'y renoncer, je leur dis : « Aujourd'hui, vous me voyez encore, puis vous ne me verrez plus jamais. » Alors ils me conduisirent en pleurant, et mon père fut fort irrité de mon vœu. Je persévérerai dans mon projet. Je pensais ne jamais sortir du couvent; j'étais bien mort au monde, jusqu'au temps que Dieu avait prescrit et jusqu'à ce que, maître Tetzl prêcheant son indulgence, le docteur Staupitz m'excita contre le Pape. » (Col., 3, 187.)

amis pour les remercier du fond de son cœur de l'affection qu'ils lui avaient témoignée.

Pendant plusieurs jours ceux-ci vinrent le redemander avec instances; mais les portes du couvent ne s'ouvrirent pas. Ils se lassèrent enfin <sup>1</sup>. Bientôt après, la peste qui sévissait à Erfurt les dispersa. Crotus partit pour Cologne; Eoban Hess, pour la Thuringe; Spalatin, pour le couvent de Georgenthal près de Gotha. Ainsi finit cette réunion charmante et fortuite de jeunes hommes distingués dont tous étaient destinés à un brillant avenir.

Son père, froissé dans ses idées les plus chères, répondit à sa lettre qu'il lui retirait son cœur. Pour mieux lui témoigner son mépris, il le tutoyait, ce qu'il n'avait pas fait depuis le jour où Luther avait été revêtu de la dignité magistrale.

<sup>1</sup> SELNEC., p. 18.

## CHAPITRE IV.

### LE COUVENT D'ERFURT<sup>1</sup>.

1505-1508.

Maintenant suivons Luther dans cette vie du cloître qu'il a embrassée en un moment d'épouvante, et qu'il considère comme l'unique voie de son salut. — Pénétrons avec lui dans cette étroite cellule où il va souffrir, lutter, désespérer. Un drame intérieur prélude à la révolution du seizième siècle. Ces quelques années, passées dans la retraite et dans les combats de l'esprit, sont si pleines, si émouvantes ; elles renferment des enseignements si hauts et si profonds qu'il convient de nous y arrêter. — C'est ici, à n'en pas douter, le berceau de la Réformation<sup>2</sup>.

Constitué définitivement au treizième siècle par une bulle du pape Innocent IV, l'Ordre des *Ermites Augustins*<sup>3</sup> se distinguait des autres Ordres mendiants par des mœurs plus pures, une règle plus austère. Des réformes introduites par

<sup>1</sup> OEuvres, particulièrement les Tischreden et les Lettres. — MATHESIUS, ERICEUS, VALENT. BAVARUS, TENTZEL, MÉLANCHTHON, SELNECCER, RATZEBERGER, MYCONIUS, *Historia reformationis*. Ed. Cyprian. — COCHLEUS, KAMPSCHULTE, SEIDEMANN, *Beiträge*, etc. — SECKENDORF, JURGENS, 2<sup>e</sup> vol.

V. KOLDE, *Die deutsche Augustiner Congregation und Joh. V. Staupitz*, Gotha, 1879.

<sup>2</sup> La cellule de Luther, avec son unique et étroite fenêtre donnant sur le jardin du couvent, a été détruite par un incendie en 1872.

<sup>3</sup> *Constitutiones fratrum heremitarum sancti Augustini ad apostolicorum privilegiorum formam pro reformatione Alemaniæ*. (Très-rare. Un exemplaire à la bibliothèque de Jena.)

les trois derniers vicaires généraux y avaient mis en quelque honneur les études et les recherches bibliques. — En se réfugiant dans leur couvent d'Erfurt, Luther céda au double attrait de la science et de la vie intérieure; il y retrouvait d'ailleurs quelques-uns de ses maîtres, Usingen et Hecker. Les docteurs les plus célèbres de l'université d'Erfurt, Dobelin, Dorsten, Zachariæ, avaient vécu dans ses murs; ce dernier y avait son tombeau.

L'Ordre comptait des illustrations toutes récentes : Prolès, l'ancien vicaire, et le docteur Jean de Paltz.

Prolès, un organisateur qui avait rétabli la discipline et réformé les couvents, un moine qui recherchait la gloire de Dieu et le salut de l'Église dans la vie ascétique. Ses contemporains vantaient ses dons extraordinaires.

Jean de Paltz, le prédicateur de l'indulgence du jubilé, violent et inspiré. Il s'intitulait « commissaire des grâces romaines ». Dans sa *Mine céleste* (*Cœlifodina*), il enseigne les voies d'obéissance qui mènent au ciel, l'excellence angélique de la prêtrise et l'adoration de Marie, dont les souffrances ont été plus amères que celles de son fils.

Ces moines de Saint-Augustin n'avaient d'ailleurs nulle connaissance de la théologie de leur patron, ni velléité aucune de doctrines nouvelles. La papauté les avait comblés de privilèges; ils en étaient les défenseurs zélés.

Les premières heures furent pleines d'enchantement. Retiré dans sa cellule « et mort au monde », le jeune novice laissait son Plaute et son Virgile pour une belle Bible latine que les frères lui avaient donnée, car les statuts de l'Ordre en prescrivaient la lecture. Il en faisait son étude favorite, lisant, méditant, retenant dans sa mémoire fidèle les plus beaux passages de l'Écriture, n'ayant d'autre ambition que de devenir un bon *localis biblicus*. Il éprouvait à cette lecture ce que tout le monde ressent quand l'initiation n'est pas faite, un étonnement, un attrait mystérieux. Souvent pendant un jour entier, il remuait dans sa pensée une seule



phrase dont le sens lui échappait. Les prophètes le remplissait d'admiration sans qu'il les comprît encore ; aussi soupirait-il ardemment après un maître qui lui en ouvrit l'intelligence.

« Dès mon entrée au couvent, je demandai une Bible, et les frères m'en donnèrent une qui était reliée en cuir rouge. Je la lus avec un si grand zèle que je pouvais dire à quelle page, à quel endroit se trouvait chaque passage. Si je l'eusse conservée, je serais devenu un excellent *localis biblicus*. Nulle étude ne me plaisait autant que celle de la Sainte Écriture ; je la lisais sans cesse, je la gravais dans ma mémoire. Souvent pendant un jour entier un passage difficile occupait ma pensée. Je me souviens encore combien certaines paroles des prophètes, celles-ci d'Ezéchiel, par exemple : « Je ne veux pas la mort du pécheur », occupaient mon esprit. Je les méditais sans fin, mais je ne parvenais pas à les comprendre. »

Cette étude, qui ne rapportait rien au couvent, déplaisait aux Frères. Bien que ceux-ci eussent accueilli avec une grande faveur le jeune et déjà célèbre maître ès arts, heureux d'une si belle conquête sur le siècle, ils n'admettaient pourtant pas que la science pût lui donner une supériorité quelconque, et ils méprisaient l'application extraordinaire dans laquelle ils le voyaient plongé. — Si le Frère étudie, pensaient les bons moines, c'est qu'il cherche à nous dominer, et sur cette belle pensée, ils le chargeaient des travaux les plus humiliants ; ils lui faisaient balayer l'église, garder la porte, remonter l'horloge, nettoyer les cabinets, et pour abaisser son orgueil, ils l'envoyaient quêter par la ville.

« A toi comme à nous ; le sac au dos ! — *Sic tibi, sic mihi ; saccum per nackum !* » lui disaient-ils en leur latin barbare. « Ce n'est pas en priant, c'est en mendiant qu'on enrichit les couvents ! »

<sup>1</sup> *Codex Chart.*, p. 26.

Ainsi chargé de son sac (*cum sacco per civitatem*), il s'en allait de maison en maison, de porte en porte, dans cette ville témoin de ses premiers succès, et où il avait tant d'amis, offrant son humilité et son obéissance comme un sacrifice agréable à Dieu <sup>1</sup>.

L'Université d'Erfurt s'émut de voir un de ses membres employé à de pareils travaux. Elle fit des représentations au prieur, qui consentit à décharger Luther de ses occupations manuelles, et à lui laisser plus de temps pour ses chères études. — Pour lui, jamais, ni alors, ni depuis, il ne fit entendre une plainte à ce sujet <sup>2</sup>.

Il y a deux faces distinctes dans la vie du cloître. Le vulgaire s'y matérialise; de là cette crasse ignorance, cette gloutonnerie et cette débauche dont on retrouve les types immortels dans les *Lettres des hommes obscurs*, dans Rabelais, Hutten et les satiriques du moyen âge. Il y en a même des traces dans le couvent d'Erfurt. Les Frères se glorifiaient de leur « saine ignorance ». Ils avaient une haine décidée contre la science et les savants. Leur piété tout extérieure et mécanique éludait sans grande difficulté les exigences de la règle. L'un d'eux, par exemple, pendant une absence de quelques mois, avait laissé ses heures s'accumuler. Au retour, il paye deux Frères pour l'aider à prier et en finir au plus tôt. Un autre, grand et fort compagnon, ne se laissa jamais employer au service de la maison. « Si j'y mets une fois la main, pensait-il, on ne me laissera plus de repos <sup>3</sup>. » — Les efforts de Prolès et de Staupitz pour y introduire les études et des mœurs plus sévères avaient en partie échoué. La matière dominait, le ventre était Dieu; les jeûnes, de

<sup>1</sup> T. R., 3, 336. Op. ex., 4, 112, 164.

<sup>2</sup> MART. I. — RATZ., 46. — D'après Seckendorf, ce serait le vicaire général Staupitz qui aurait fait des représentations au prieur. Toutefois il n'est pas prouvé que Staupitz ait connu Luther dans l'année de son noviciat.

<sup>3</sup> Op. ex., 9, 242.

franches repues<sup>1</sup>. Le bon vicaire prenait la chose en patience et disait philosophiquement : « Il faut labourer avec les chevaux que l'on trouve, et si l'on n'a pas de chevaux, labourer avec des bœufs. »

Mais à côté de cette sale prose, il y avait aussi des hommes remués par la conscience, travaillés par la puissance du sentiment religieux, portés vers les choses idéales, malades de cette maladie du cloître dont on guérissait par le mysticisme ou par des exercices d'une grande austérité. — C'est ainsi que, durant tout le moyen âge, on distingue ce double courant, la force et l'aspiration mystique, la joie bouffonne et l'épouvante, un esprit qui pousse à l'ignoble, au diable, et un esprit de sublime idéalité qui fonde les œuvres durables et jette un flot de poésie sur cette sombre époque. — La cathédrale, cette œuvre admirable de foi et de piété, à côté de sa colonne hardie, de ses dentelures idéales, montre la hideuse et diabolique gargouille. L'esprit même de Luther, esprit si moderne à tant d'égards, offre la même particularité.

On pourrait intituler ce chapitre, l'Histoire d'une âme, car il n'y a pas d'autres événements à nous connus que les incidents monotones d'une vie régulière et cloîtrée, mais combien cette vie est douloureuse !

Luther avait pris au sérieux sa vocation. Non-seulement il se soumit aux règles de l'Ordre, règles minutieuses, puériles, mais il les outre-passa. Son austérité, sa tristesse singulière,

<sup>1</sup> « Il leur était plus facile de jeûner qu'à nous de manger. A un jour de jeûne succédaient deux jours de ripailles. Chaque moine recevait à la collation du soir deux canettes de bonne bière, une canette de vin avec des gâteaux et du pain salé, afin de mieux boire. Les pauvres Frères ressemblaient alors à des anges enflammés. Quelques-uns seulement aspiraient à être de saints moines. J'étais du nombre de ces derniers. » COL., I, 124.

sa piété exaltée frappaient d'étonnement et de stupeur les bons moines qui, autour de lui, priaient, jeûnaient et menaient selon la règle sans trop se préoccuper de la lecture des œuvres de saint Augustin et de l'étude des Écritures tant aimée du vicaire général<sup>1</sup>.

En embrassant la vie régulière, il avait cru échapper à ce trouble intérieur qui lui représentait sans cesse un Dieu irrité, n'ayant pour attribut que la vengeance. Il espérait trouver la paix dans l'entier accomplissement des observances de son Ordre. Rien autour de lui ne pouvait lui ouvrir une voie plus large. Tous étaient dans les mêmes pensées. Les jeunes moines ne parlaient que des mérites de la vie monastique; ils se racontaient leurs visions et leurs songes, lisaient les légendes des saints, mais nul d'entre eux n'éprouvait ses angoisses. « C'étaient, dit Luther, de braves gens, pleins de sécurité, bien habitués à la douce existence du couvent, qui de leur vie n'ont connu une tentation spirituelle. »

Si dur que fût son noviciat, il n'eut pas même un regret pour la vie du monde qu'il avait quittée; pas même la pensée qu'il s'était engagé dans une route sans issue. A la fin de son année d'épreuve, il fut admis à faire profession. — Voici quel était l'ordre de cette cérémonie : conformément aux coutumes de l'Ordre, la communauté s'assemble dans l'église au son des cloches; le prieur se place sur les marches de l'autel, et quand le novice s'est agenouillé devant lui, il lui parle en ces termes :

« Tu as appris à connaître la vie sévère de notre Ordre; décide maintenant si tu veux retourner au monde ou te consacrer à Dieu, »

Le novice alors se dépouille de sa robe, le prieur le revêt solennellement de l'habit de l'Ordre et lui dit :

« Aujourd'hui tu as revêtu le nouvel homme ! »

<sup>1</sup> Luther a parlé souvent et longuement de ses luttes spirituelles pendant son séjour au couvent. La matière abonde, mais il est impossible d'en établir la suite avec quelque précision.

Les Frères entonnent l'hymne : « *Magne Pater Augustine !* »  
Le novice reçoit l'imposition des mains, puis répond :

« Je fais profession et vœu d'obéissance au Dieu tout-puissant, à la Vierge céleste et éternelle, et à toi mon Frère ; je promets de vivre jusqu'à la mort selon la règle de mon Ordre <sup>1</sup>. »

On lui met alors un cierge entre les mains ; le prieur entre en oraison, les Frères chantent l'hymne : *Veni Sancte Spiritus*, et conduisent le jeune homme au chœur, où il reçoit de tous le baiser de paix.

Luther eut en ce jour une illusion de bonheur. L'accomplissement de ses vœux était pour lui comme un baptême nouveau, une renaissance. Il reçut de ses Frères les félicitations accoutumées, et leurs douces paroles lui allaient au cœur.

Hélas ! cette paix ne dura guère. Cette belle assurance fondée sur l'état bienheureux auquel il venait d'être admis, cédaient devant les premières tentations. « J'étais, dit-il, l'homme le plus misérable sur la terre ; jour et nuit ce n'était que cris et désespoir, et nul n'y pouvait rien ; car je ne connaissais point Jésus-Christ, ou plutôt je le regardais comme un juge sévère que je cherchais à fuir sans pourtant y parvenir jamais. »

En faisant ses vœux, il avait quitté le nom de Martin et reçut celui d'Augustin. Dans la suite, cette renonciation à un nom qu'il avait reçu de son père lui parut être un reniement de son baptême <sup>2</sup>.

Pour le moment, nul doute n'effleure sa pensée ; nulle autre influence que celle de l'Église ne pénètre en son âme. L'opposition à la hiérarchie, les tendances réformatrices, les plaintes sur la ruine de l'Église, tout ce grand mouvement extérieur

<sup>1</sup> V. SEIDEMANN, *Beitr.*, p. 24.

<sup>2</sup> Luther ne signe que deux fois du nom d'Augustin : en 1514, *Frater Martinus Augustinus*, et en 1516, *Frater Martinus Lutherus Augustin*. (DE W., 1, 14, 19.)

qui depuis longtemps agitait les esprits lui est demeuré étranger.

Jamais âme n'a été liée, dominée comme la sienne par la puissance ecclésiastique. L'hérésie lui fait horreur; le Pape, c'est Dieu sur la terre.

« Nul homme plus que moi, avant la renaissance de la lumière évangélique, n'a eu une si profonde vénération pour les décrets du Pape et les traditions des Pères. J'étais tout zèle et tout flamme, je les considérais comme la sainteté même, comme choses indispensables au salut... J'avais une si grande vénération pour le Pape qu'il me semblait que différer de lui sur le moindre article était un péché digne de la damnation éternelle... Pour défendre son honneur, j'aurais allumé le feu destiné à brûler l'hérétique, et j'aurais cru témoigner ainsi à Dieu ma plus haute obéissance... Si quelqu'un avait enseigné ce que par la grâce de Dieu je crois et j'enseigne aujourd'hui, je l'aurais déchiré de mes dents. »

Un jour, il trouve dans la bibliothèque du couvent les sermons de Jean Huss. Désireux d'apprendre ce que le « prince des hérétiques » a enseigné, il ouvre le livre et lit... « J'y trouvai, dit-il, des choses telles que je m'indignai à la pensée qu'on eût brûlé un homme qui savait manier l'Écriture avec tant de puissance et un si grand sentiment chrétien <sup>1</sup>.

« Mais tel était l'effroi que m'inspirait sa condamnation, qu'il me semblait qu'à la seule pensée de son nom les murs de la salle allaient se noircir, et le soleil perdre sa clarté. Je fermai le livre et m'enfuis, le cœur douloureusement frappé. Puis je me consolai en disant : Sans doute, il aura écrit ces choses avant d'être devenu hérétique; car, à cette époque, je ne connaissais pas l'histoire du concile de Constance <sup>2</sup>. »

Son angoisse avait ses racines profondes, non-seulement

<sup>1</sup> *Commentaire sur l'Épître de saint Paul aux Galates*, ch. 1.

<sup>2</sup> *Erl.*, 65, 66.

dans ses conceptions religieuses, mais dans la nature même de son esprit. Avec moins de profondeur, il eût, comme tant d'autres, trouvé la paix dans la sainteté de sa vie et les mérites particuliers de sa profession; mais sa conscience, d'une délicatesse extrême, perçait à jour cette fausse sainteté; sa vertu même était son martyre. Jamais il n'a perdu le souvenir de ces années, il y revient sans cesse, à tout propos, avec indignation, avec colère; chacun de ses innombrables écrits en porte la trace.

« J'observais, dit-il, mes vœux jour et nuit avec le plus grand zèle, et pourtant je n'avais aucune trêve... J'étais un moine pieux, attaché à mon Ordre, tellement que j'ose dire : si jamais moine est entré au ciel par sa moinerie, j'y puis entrer aussi. C'est ce que peuvent d'ailleurs attester tous les Frères du couvent qui m'ont connu. Si ma peine eût duré plus longtemps, je me serais martyrisé jusqu'à la mort, à force de veilles, de prières et d'exercices... Ma vie avait aux yeux du monde une grande apparence de sainteté; à mes yeux elle n'était rien. J'avais un esprit brisé, et j'étais toujours triste '... »

Attribuant cette mélancolie profonde à sa lâcheté, il redoublait d'austérité, jeûnait jusqu'aux premiers avertissements de la mort<sup>1</sup>, et non content de se soumettre aux prescriptions de la règle, il s'était créé pour son usage une discipline particulière. « J'étais, dit-il, le persécuteur et le meurtrier de ma chair. » Les anciens branlaient la tête et n'en auguraient rien de bon. Les Frères ne comprenaient rien à ces tristesses et pensaient qu'il voulait leur imposer par sa singularité ou qu'il avait un commerce avec le démon.

Cochlæus, son adversaire et son biographe, raconte à ce

<sup>1</sup> ERL., 31, 273.

<sup>2</sup> La sobriété de Luther est proverbiale. Elle faisait l'étonnement de Mélanchthon : « Bien qu'il fût d'une forte constitution, je l'ai vu passer quatre jours entiers sans manger ni boire. Souvent aussi il allait plusieurs jours ne mangeant qu'un peu de pain et un hareng. »

sujet une étrange aventure <sup>1</sup>. Un jour que le prêtre lisait à l'évangile de la messe l'histoire du démoniaque muet, Luther saisi de terreur s'écrie tout à coup : « *Ha! non sum, non sum!* » et il tombe de son haut sur le pavé de l'église, frappé comme d'un coup de foudre.

A une lutte pareille, il n'y avait d'issue possible que la mort ou quelque miraculeuse délivrance. L'œuvre que dans le silence il avait entreprise, œuvre inouïe à cette époque, au milieu des basses vulgarités du cloître, était un essai gigantesque d'arriver à la sainteté par la mort de l'homme extérieur, de refaire sur lui-même la tentative mille fois échouée d'accomplir cette justice parfaite au bout de laquelle est le ciel; vrai combat de Titan! « J'aurais voulu, dit-il, escalader le ciel! » — C'était l'œuvre d'un catholicisme idéal, héroïque, exalté, la justice par les œuvres, l'ascétisme dans sa plus grande austérité.

Le 2 mai 1507, Luther fut consacré à la prêtrise. C'était un grand jour, celui où le jeune prêtre disait sa première messe. Parents et amis accouraient à la cérémonie. Le prêtre dansait avec sa mère, et toute l'assistance pleurait de joie. Si celle-ci était morte, il disait la messe à son intention, et il la délivrait du purgatoire.

Il s'y était préparé avec une angoisse indicible. Il écrit à Jean Braun, vicaire d'Eisenach, qui devait lui servir de parrain :

« Le Dieu saint et glorieux a daigné m'élever magnifiquement, moi qui suis un indigne et misérable pécheur. Il m'appelle par sa seule miséricorde à son glorieux ministère. Pour lui marquer ma reconnaissance d'une grâce si haute et si divine, je dois remplir de tout mon cœur l'office qui m'a

<sup>1</sup> COCHL., p. 16. — Ses adversaires en ont conclu qu'il avait des attaques d'épilepsie, et qu'il était possédé du diable.



été confié, autant du moins que la poudre peut le faire <sup>1</sup>. »

Bien que cette lettre respire un certain enthousiasme, le doute n'en est pas moins logé en son cœur. — Aussi, quand l'évêque Jean de Lasphe lui remettant le calice entre les mains prononce à haute voix ces paroles : « *Accipe potestatem sacrificandi pro vivis et mortuis* », il se trouble. — « Si dans cet instant, raconte-t-il, la terre ne nous a pas engloutis, ce fut à tort et par la grande patience et la longanimité de Dieu. » — A ces mots de l'offertoire : « Je t'apporte ce sacrifice, ô Dieu éternel et vivant », il s'arrête saisi de crainte; il va quitter l'autel quand son *præceptor* l'arrête et l'y retient. « Hélas! pensait-il, qui peut, sans médiateur, subsister devant la majesté divine? Quelle audace de s'adresser directement à Dieu, quand les hommes osent à peine parler à un roi! »

Son Dieu, à cette heure, est Jéhovah, le Dieu terrible et menaçant; Jésus, c'est le Christ du dernier jugement, le Christ vengeur dont la vue remplit l'âme d'une sainte terreur. Il avait étudié le canon de la messe dans le fameux livre de Gabriel Biel. « Mon cœur, dit-il, saignait chaque fois que je le lisais <sup>2</sup>. » Il s'était préparé à sa première messe avec angoisse, et il était à la fois troublé par le sentiment de son indignité et par celui de la présence redoutable de Dieu. Jamais ces sombres impressions ne s'effacèrent entièrement. Quelques années avant sa mort, en 1542, il assistait à la Sainte Cène. Le ministre officiant laisse tomber quelques gouttes du calice. Le docteur Bugenhagen et lui se lèvent précipitamment de leurs sièges et lèchent à terre le vin répandu <sup>3</sup>.

De nombreux invités assistaient à l'imposante cérémonie. Le père de Luther, résigné, mais non soumis, y était venu

<sup>1</sup> DE W., 1, 3.

<sup>2</sup> LAUT., 18.

<sup>3</sup> JURGENS, 1, 685.

avec un cortège d'amis et de parents. Après la messe, on se mit à table, et bientôt les langues se délièrent :

« Cher père, dit Luther, pourquoi vous êtes-vous tant opposé à ce que j'entrasse dans la vie monastique ? N'est-ce pas une vie heureuse et divine ? Aujourd'hui même ne vous reste-t-il pas encore de la tristesse ? »

Le père alors se lève et dit : « Messieurs les savants, n'avez-vous pas lu dans l'Écriture Sainte qu'il faut honorer son père et sa mère ? »

Puis se tournant vers son fils, il ajoute :

« Vous nous avez abandonnés, moi et votre mère, au mépris de ce commandement, alors que dans notre vieillesse nous aurions dû recevoir de vous assistance et consolation. J'avais fait pourtant de grandes dépenses pour vos études ; mais vous êtes entré au couvent contre notre volonté. »

Luther parle alors de cette effrayante apparition du ciel qui l'a déterminé à quitter le monde. Des amis interviennent :

« Dieu veuille, répond le père obstiné, que tout cela ne soit pas un mensonge et une apparition diabolique. »

La tristesse était dans tous les cœurs : « Il faut, ajouta-t-il, que je mange et que je boive. Que ne suis-je loin d'ici ! »

« Par mes prières et par ma piété, je vous servirai plus dans mon Ordre que si j'étais resté dans le monde. »

« Plaise à Dieu, dit enfin le vieillard, qu'il en soit ainsi ! »

« Il ne voyait dans l'état monastique, fait observer Luther, qu'hypocrisie et luxure ; mon cœur était endurci dans sa piété ; toutefois il m'était impossible de mépriser les paroles de mon père <sup>1</sup>. »

« A tous les malheureux que le temps est long ! Il n'est rapide que pour ceux qui sont dans la joie. Qu'il est long

<sup>1</sup> VAL. BAV., 2, 752. ERL., 24, 350 ; 31, 313, 331 ; 28, 65.  
T. R., 3, 336. ERIC., 177.

surtout à ceux qui souffrent les douleurs intimes de l'âme, à ceux qui sont délaissés de Dieu et privés de sa vue ! Une pareille souffrance est comme un avant-goût de l'enfer et de l'éternelle damnation. Elle éprouve les os, elle consume les forces, elle dessèche la sève, la vie, l'homme tout entier ! »

Celui qui a décrit ainsi le douloureux état des âmes brisées a dû faire sur lui-même l'expérience de cette souffrance. — En effet, Luther était désespéré. — « Ma vie, dit-il, avait aux yeux de tout le monde une grande apparence, mais non point aux miens. J'avais un esprit brisé, j'étais toujours triste. Toutes les consolations que je tirais de ma justice et de mes œuvres étaient impuissantes. Je me préparais avec de grandes dévotions à la messe, à la prière ; néanmoins je montais à l'autel désespéré, et j'en revenais désespéré. Je faisais pénitence, mais le désespoir ne me quittait pas. Notre opinion à tous était que nous ne pouvions vraiment prier et être exaucés que si nous étions purs et sans péché comme les anges du ciel. »

Tout entier à l'étude des auteurs scolastiques, il y cherchait en vain la réponse à ses doutes et à ses terreurs. Gabriel Biel, Pierre d'Ailly, Occam, Gerson et saint Bonaventure étaient ses maîtres préférés ; il savait les deux premiers par cœur, et son application était si grande que souvent il oubliait de dire ses heures<sup>1</sup>. Alors il s'enfermait dans sa cellule, et sans manger ni boire il accomplissait ses exercices interrompus. Il en perdit le sommeil et en eut l'esprit troublé. — De tout temps

<sup>1</sup> Voici le jugement qu'il en porte dans une conversation avec Amsdorf (1539) :

« Duns Scot, Bonaventure, Gabriel, Thomas, sous la papauté florissante, étaient des hommes de beaucoup de loisirs ; aussi se jetaient-ils dans la fantaisie. Gabriel écrivit sur le canon de la messe un livre qui me paraissait alors excellent. Mon cœur saignait en le lisant. L'autorité de la Bible était nulle à côté de la sienne. Je possède encore ces livres qui m'ont tant martyrisé. Scotus a admirablement écrit sur le troisième livre des sentences. Occam, très-soucieux de la méthode, est un esprit très-ingénieux. Il s'applique à étendre et à amplifier les choses à l'infini. Thomas est extraordinairement verbeux : il a été séduit par la métaphysique. » LAUT., 18.

les ascètes se sont plaints de leurs tentations. Des rêves, des visions, l'image du péché passent sans cesse devant leurs yeux; les jeûnes agissent physiquement; les macérations qui ont pour but d'amortir les sens, les aiguissent au contraire. Luther était un jeune homme fort et robuste, chaste dans toute sa vie, mais l'âme troublée usait le corps<sup>1</sup>.

Rien ne lui donnait la paix, ni la prière, ni la confession. — « Nous fatiguions nos confesseurs, et eux nous effrayaient par leurs absolutions conditionnelles. Ils nous absolvaient en ces termes : « Je t'absous par les mérites de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la vierge Marie, de tous « les saints, de notre Ordre, à cause de la confession de ta « bouche, de la contrition de ton cœur, et des bonnes œuvres « que tu as faites et que tu feras encore. » Cette dernière condition nous rejetait dans le doute<sup>2</sup>. »

D'ailleurs, nul d'entre eux ne comprenait son état. Ils ne songeaient qu'aux péchés de la chair, et ne pouvaient se faire une idée de l'angoisse spirituelle qui accablait cette pauvre âme toute pleine de désespoir. « Ils m'imposaient des messes et des pèlerinages; mais ils ne délivraient pas ma conscience...

« J'étais malade et à l'infirmerie. Les tentations les plus cruelles épuisaient mon corps et le martyrisaient. Je pouvais à peine respirer, et personne ne me consolait. Tous ceux auxquels je me plaignais, répondaient : « Je ne sais pas. » Alors je me disais : « Suis-je donc le seul qui doit être si « triste en esprit? » Oh ! que je voyais de spectres et de figures horribles !

« Je gardais mes vœux de chasteté, d'obéissance, de pauvreté. Je ne faisais que jeûner, veiller, prier; mais sous cette apparence de sainteté et de fausse confiance en ma propre justice, je n'avais au cœur que des sentiments de défiance,

<sup>1</sup> « Il m'arriva à moi, qui pourtant étais peu sujet à ces tentations, que plus je me macérais, plus je brûlais. » *Col.*, 2, 352.

<sup>2</sup> *Col.*, 1, 69.

de doute, de crainte, de haine et de blasphèmes. Comme saint Paul, j'étais un persécuteur du Christ <sup>1</sup>. »

Toutes les forces de son âme étaient tendues vers un seul but : arriver à la paix par les efforts d'une sainteté extraordinaire, offrir à Dieu le sacrifice d'une vie sanctifiée par toutes les macérations du cloître. — Hélas ! sa conscience lui montra bientôt le néant de tous ses efforts. — Ce qui l'accablait, c'était le sentiment d'une misère sans bornes et de l'effrayante justice de Dieu. Comme Moïse, il avait vu la face de l'Éternel et en restait épouvanté. Avec ce Dieu terrible il avait engagé une lutte dans laquelle l'homme voulait vaincre en remportant d'assaut son salut. — Les hommes de notre siècle ne comprennent plus guère ces luttes intimes exaltées par la solitude et le recueillement du cloître. Elles restent néanmoins toujours le douloureux privilège des âmes qu'obsède la pensée de Dieu.

Rien ne guérissait cette plaie. Il en vint à douter entièrement de son salut et tomba dans un profond désespoir. — Alors parut l'homme qui devait lui rendre la vie.

<sup>1</sup> *Commentaire sur l'Épître aux Galates.*

## CHAPITRE V.

### STAUPITZ<sup>1</sup>.

Cet homme était le docteur Staupitz, un obscur mystique qui exerça sur la Réformation à son début une influence d'autant plus sérieuse qu'elle resta plus intime et plus concentrée. Le demi-jour dans lequel l'histoire nous le montre, lui donne une physionomie étrange, mystérieuse, qui contraste fortement avec les vives et puissantes individualités de ce siècle. Il a présidé à toutes les nouveautés, à tous les premiers combats de la Réforme. Il a cherché Luther dans sa cellule, l'a conduit pas à pas à la connaissance de l'Évangile, a ouvert son âme à la vérité, l'a armé pour la lutte, lui a inspiré un esprit de résistance, a contribué à faire de lui l'homme de cette grande révolution; puis, découragé, las de la vie, il s'est retiré du combat pour aller mourir dans un cloître. D'un caractère indécis et timide, il fut puissant par la pensée, mais nul pour l'action; et si la piété reconnaissante de Luther ne lui avait élevé un monument immortel, on douterait qu'il eût jamais été autre chose qu'un moine pieux.

Ce qui attache en lui, c'est qu'il est bien le représentant de ces bonnes et timides natures, telles qu'il s'en rencontre à toutes les grandes crises de l'humanité, âmes délicates que

<sup>1</sup> KNAKE, *Joh. Staupitii opera quæ reperiri potuerunt omnia*, 1867. — GRIMM, D. Staupitz dans la *Zeitschrift für histor. Theol.* Erlangen, 1837, 3<sup>e</sup> cahier. — ULLMANN, *Reformatoren vor der Reformation*. — KÖSTLIN, *Luthers Theologie*. — JURGENS. — KOLDE, *Die Augustiner congregation u. Joh. von Staupitz*, 1879.

trouble la lutte et qui, aveuglées par l'orage du moment, désespèrent facilement du lendemain. Partagé entre deux courants opposés, appartenant à deux mondes différents, il n'a jamais su se dégager entièrement de l'un ni de l'autre. Qui sait? Peut-être ne lui a-t-il manqué que l'élan du cœur, un sang plus jeune, un tempérament plus enthousiaste pour devenir l'un des héros de la Réforme.

Jean de Staupitz descendait d'une noble et très-ancienne maison de la Misnie. Un des siens, Dieterich de Staupitz, accompagna Albert le Hardi dans son voyage au Saint Sépulcre; ses frères se distinguèrent dans la carrière des armes, et sa sœur Madeleine était l'une de ces jeunes filles nobles qui plus tard s'échappèrent de leur couvent et vinrent demander un asile à Luther. — C'était un homme de grand air et de belle apparence, nullement déplacé dans le monde et y portant son froc de moine avec une dignité singulière<sup>1</sup>. On ne sait rien ni de son enfance ni de sa jeunesse. Quand il apparaît pour la première fois à l'académie de Tubingue, où il se fait inscrire en 1497, il est déjà moine et lecteur des Augustins. Bientôt après, il fut nommé prieur du couvent de son Ordre, établi dans cette ville, et en 1500 il fut revêtu de la dignité de docteur en théologie.

Tubingue était à cette époque un des centres du mouvement puissant qui, de toutes parts, se formait contre la théologie de l'école. Là, professaient avec un grand éclat Conrad Summerhardt et Paul Scriptoris, qui mettaient la sainteté de la vie au-dessus de la science, et enseignaient ouvertement les doctrines nouvelles, c'est-à-dire le néant des bonnes œuvres, l'expiation par le sang du Christ, l'Écriture Sainte, source unique de la connaissance chrétienne, et la haine des superstitions. — Paul Scriptoris, suspecté d'hérésie, perdit sa charge et fut chassé de Tubingue; mais à sa voix

<sup>1</sup> Un homme précieux, dit Luther, qui ne brillait pas seulement par sa science dans l'école et dans l'église, mais qui tenait son rang dans le monde, à la cour, auprès des grands. T. R., 4, 604.

Staupitz abandonna les études scolastiques et se tourna vers la mystique et l'Écriture. Nommé en 1503, dans une assemblée générale tenue à Eschwege, vicaire général des Augustins pour toute l'Allemagne <sup>1</sup>, il inaugura son administration par une réforme de l'Ordre, réforme timide, il est vrai, mais où se trahissaient néanmoins ses tendances évangéliques.

Staupitz a laissé plusieurs traités édifiants sur l'amour de Dieu et l'imitation de Jésus-Christ <sup>2</sup>. Écrivant en langue vulgaire et frayant ainsi la voie à Luther, il abandonne volontiers les hauteurs spéculatives, les analyses délicates où se complait son maître et son modèle, saint Augustin, le plus grand des Pères de l'Église, et se limite au domaine plus restreint du sentiment et du cœur. Les doctrines du péché originel, de la grâce et de l'élection, qui vont bientôt recevoir une illustration nouvelle, restent chez lui assez indécises et vagues. Elles sont plutôt le point de départ que le centre de sa théologie. — Ce qu'il enseigne avec une prédilection marquée, c'est l'amour de Dieu sauvant sa créature élue, l'amour manifesté en Christ, et qui enflamme le cœur du croyant, l'amour que l'âme reçoit par une inspiration du Saint-Esprit, l'amour qui transforme, régénère le pécheur et le pousse irrésistiblement à l'accomplissement de la loi. Croire ou aimer, c'est une même chose. La foi délivre l'âme de son

<sup>1</sup> Ou vicaire pour la Thuringe et la Saxe. Il est possible qu'il n'ait été nommé vicaire pour toute la province d'Allemagne qu'en 1515.

<sup>2</sup> Il est nécessaire de distinguer soigneusement entre les premiers ouvrages de Staupitz et ceux qui datent de 1516. Ces derniers, écrits entièrement sous l'influence de Luther, accentuent davantage les doctrines de l'élection et de la grâce.

Voici les titres de ses principaux ouvrages :

1° *Ein Büchleyn von der Nackfolung des willigen sterbens Christi*, etc. 1515.

2° *Libellus de Eccutione eterne prædestinationis. Fratrís Joannis de Staupitz.*

3° *Ein nutzbarliches Büchlein von der entlichen Volziehung ewiger Fürsorgung*, etc. 1517.

4° *Ein seligs neues Jar von der Lieb Gottes*, etc. 1518. — Traduit en français sous ce titre : *Jésus, ou De l'amour de Dieu, petit traité composé par Jean de Staupice*. Amsterdam, 1676.



péché, ce que ne sauraient faire ni pénitence, ni confession, ni aucune œuvre humaine. Croire en Christ, c'est le posséder. Sans lui, il n'y a ni vertu, ni paix, ni bonheur. Avec lui, tout est grâce, certitude, pardon. Le croyant s'applique à suivre Christ dans ses souffrances et dans sa mort; il ne se repose que lorsqu'il a trouvé l'union avec Dieu.

Nous retrouvons dans sa théologie les trois degrés bien connus ou les trois étapes de l'amour que le fidèle éprouve pour son Dieu : le commencement, la croissance, la perfection. Les parfaits, arrivés au degré suprême, méprisent la vie présente et soupirent après la mort, afin que rien n'empêche plus l'ineffable union. Abandonnés aux mains de Dieu, ils ne vivent plus que pour lui seul. Le Saint-Esprit, comme un feu dévorant, brûle et consume l'âme, la réduit à néant afin que Dieu soit tout en toutes choses.

Lorsque le cœur de celui qui aime est vide de toutes les créatures, lorsqu'il cesse de penser à lui-même, à sa vie, à son mérite, à son salut, ne recherchant que la volonté divine, dût-il en être frappé, alors Dieu demeure en lui, et lui est plein de Dieu. Voilà l'union complète et la suprême félicité. — Il avait pris pour devise ces belles paroles :

*« Jesus, tuus sum ego, salvum me fac. »*

Staupitz désirait amener les couvents placés sous son autorité à l'étude de la Bible et à la connaissance de la théologie dans laquelle il avait lui-même trouvé la paix; aussi les visitait-il avec beaucoup d'assiduité. Sans heurter de front les vieux usages monastiques et laissant la foule à l'obéissance de la règle établie, il savait, grâce à une profonde connaissance des hommes qui lui était naturelle, trouver les âmes capables de le comprendre, et les initiait silencieusement aux croyances qui faisaient sa vie. — C'est d'ailleurs ainsi que pendant tout le moyen âge les idées mystiques se sont répandues et transmises à l'ombre du secret. Quelque pauvre moine, méprisé des hommes grossiers qui l'entou-

raient, priait, renfermé dans son étroite cellule, devenue au milieu de ses extases et de son amour un paradis terrestre. Ce n'est le plus souvent qu'à sa mort que quelques paroles extraordinaires trahissaient la foi qu'il avait portée dans son cœur comme un trésor.

La première fois que Staupitz vit Luther, celui-ci ressemblait plus à un mort qu'à un vivant; une longue figure pâle, amaigrie, les joues creuses, les yeux noirs et brillants, profondément enfoncés dans leurs orbites, la démarche triste; tout en lui annonçait une grande peine de l'âme et la flamme du génie. Staupitz arrivait à temps, car Luther se mourait dans une incurable mélancolie.

Il est impossible de préciser l'époque où commencèrent leurs relations. Durant les deux premières années de son séjour au cloître d'Erfurt, nous voyons Luther livré tout entier à lui-même et à ses sombres pensées. Ce n'est qu'à la fin de la seconde année que l'influence de Staupitz se révèle; encore ne faut-il pas croire que leurs relations fussent très-suivies et très-confidentielles dans le commencement. Staupitz ne vit d'abord en lui qu'un jeune homme de génie en proie à une maladie par laquelle il avait passé lui-même; il lui témoigna une bienveillance inaccoutumée, l'encouragea dans ses études et obtint du prier qu'il serait traité avec plus d'indulgence que par le passé.

S'il lui avait expliqué les consolants mystères de sa théologie, celui-ci n'y eût rien compris ou l'eût repoussé avec effroi, tellement elle différait des idées et des sentiments auxquels son éducation l'avait profondément attaché. L'excellent homme s'y prit avec plus de simplicité: il jeta quelques semences dans un cœur qui ne demandait qu'à être consolé, et il attendit avec patience.

Le seul point où ils se rencontrassent était leur naturel amour pour la Sainte Écriture. Staupitz y puisait toute sa doctrine, et Luther éprouvait pour elle un attrait mystérieux d'autant plus fort qu'il était moins partagé. « Laissez-donc, lui

disait-on, ce livre hérétique, cette masse informe, obscure, difficile à comprendre <sup>1</sup>. »

— Obscure et difficile à comprendre ! Hélas ! il le voyait bien. Tout ce qu'il y entendait, c'est qu'elle parlait une langue qui n'était pas celle de la scolastique, et qu'elle éveillait en son âme des émotions extraordinaires dont il ne savait pas se rendre compte. Il aurait donné tout au monde pour en avoir l'intelligence ; mais dans cette nuit profonde nul ne l'éclairait.

« La vraie lumière, dit-il, m'était ôtée de devant les yeux. »

— Il la lisait en effet avec ses préjugés monastiques et une certaine défiance. Les Frères du couvent, par exemple, se révoltaient à l'idée de patriarches qui engendrent. Luther fut donc bien soulagé en entendant le chef de l'Ordre lui recommander la lecture d'un livre qu'il aimait, mais que tous méprisaient autour de lui. Il s'y mit avec une ardeur nouvelle, et sous la direction de Staupitz, y chercha du moins d'autres pensées que celles qui l'angoissaient.

Puis il se confessa à cet homme qui lui témoignait une bienveillance si affectueuse. Il lui ouvrit son cœur, lui révéla les peines de son âme, les troubles de sa conscience. Il lui dit, en pleurant, de quelles horribles pensées il était tourmenté. Son état était d'autant plus triste qu'il ne se comprenait pas lui-même. — A ses questions Staupitz répondait au commencement comme tous les autres confesseurs : « Je ne sais pas ; je n'ai rien éprouvé de semblable. » Alors le pauvre jeune homme se disait : « Hélas ! personne au monde que moi n'a eu de semblables tentations. »

Plus tard, il crut voir clair dans son âme : « Ah ! si saint Paul vivait aujourd'hui, que je voudrais savoir de lui-même quel genre de tentations il a éprouvé ! Ce n'était certes pas l'aiguillon de la chair ; ce n'était point Thécia la bien-aimée,

<sup>1</sup> « J'avais enfin trouvé la Bible dans la bibliothèque, et je la relisais sans cesse, au très-grand étonnement de Staupitz. » (COL., 3, 271.)

« Le docteur Carlstadt, quand il fut promu au doctorat, n'avait jamais lu la Bible. Au couvent d'Erfurt, j'étais seul à la lire. » (COL., 2, 240.)

comme le révent les papistes. Oh ! non ; ce n'est point là le péché qui lui déchirait la conscience. C'était quelque chose de plus haut encore que le désespoir causé par ses péchés. C'était plutôt la tentation dont parle le Psaume : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu délaissé ? »

« Dans ces tentations suprêmes qui brisaient tout mon corps, je rendais presque l'âme, et personne ne pouvait m'en consoler. Tous ceux à qui je me plaignais, me répondaient : « Je ne sais pas » ; et je me disais alors : « Suis-je le seul qui « endure un tel esprit de tristesse ? » Que de spectres j'ai vus ! Mais Dieu m'a fortifié, il y a dix ans, par ses anges, en me poussant à lutter et à écrire... J'ai expérimenté ce verset : « Chaque nuit je baigne ma couche de mes larmes. » Je m'étonnais souvent, au milieu de mes tentations, d'avoir encore en moi quelque chose de mon cœur. Satan est un homicide, mais il ne l'emportera pas ; il s'est brûlé à Jésus-Christ <sup>1</sup>.

« Saint Jérôme et les autres Pères n'ont pas éprouvé de semblables tentations ; ils n'en ont eu que de charnelles et de puérides, qui ont certes bien leur désagrément. Augustin et Ambroise ont eu la peur du glaive ; mais tout cela n'est rien à côté de cet ange de Satan qui vous frappe de ses poings (*colophizantem*). Quand un homme est attaché à cette potence, toutes ces tentations d'enfant qu'ont éprouvées saint Jérôme et les autres, s'évanouissent. — Si je désire vivre encore quelque temps, c'est pour écrire un livre sur les tentations. Sans elles aucun homme ne peut ni comprendre la Sainte Écriture, ni aimer, ni craindre Dieu <sup>2</sup>. »

Belles paroles de Gerson : « Christ a institué la Sainte Cène, pour nous mettre dans sa communion, et afin que nous ne fussions pas seuls. » Il a très-bien vu que le diable nous pourchasse comme des brebis perdues. Seul il a écrit sur les tentations de l'esprit ; les autres, Augustin, Ambroise, Ber-

<sup>1</sup> COL., 2, 297.

<sup>2</sup> COL., 2, 315 ss.

nard, Scotus, Thomas, Richard, Occam, ne connaissent que les tentations charnelles; ce sont les seules qu'ils aient éprouvées. Gerson seul a écrit sur la pusillanimité de l'âme. L'église, en vieillissant, doit éprouver ces tentations de l'esprit, et nous appartenons à la vieillesse de l'église <sup>1</sup>.

« Pourquoi vous tourmenter en vain par de pareilles pensées? lui disait Staupitz. Regardez à Christ qui a donné son sang pour vous. »

Tout étranges que lui paraissaient ces paroles, elles lui plaisaient; mais il n'en restait pas moins désolé.

Un jour qu'il était à table accablé de douleur, et qu'il ne mangeait pas, l'excellent homme se sentit ému de pitié, et s'approchant de lui: « Pourquoi donc êtes-vous si triste, Frère Martin? — Ah! répond-il, que dois-je devenir? *Wo soll ich hin?* » Toute son âme était dans cette parole. — « Vous ne savez pas, reprend Staupitz d'un ton solennel, que ces tentations vous sont bonnes et nécessaires. Sans elles vous n'arriveriez à rien de bon <sup>2</sup>. »

Les paroles et les entretiens familiers de Staupitz, en déposant dans le cœur du jeune moine les germes des sentiments qu'il n'avait point encore éprouvés, n'avaient fait, pour le moment, qu'apporter un nouvel élément de tristesse. Quand le vicaire général quittait le couvent, où il ne séjourrait que peu de jours, les luttes et les angoisses recommençaient; alors il redoublait ses macérations et ses jeûnes. « Je disais chaque jour la messe, et à chaque messe j'invoquais trois patrons; je macérais mon corps de jeûnes et de veilles; j'espérais ainsi satisfaire à la loi et rassurer ma conscience angoissée; mais rien n'y faisait: plus j'avais dans cette voie, plus j'étais épouvanté. »

En vain il se livrait avec une ardeur incroyable à l'étude de la scolastique; en vain il invoquait l'un de ces vingt et un saints qu'il avait choisis pour patrons; en vain il appelait à

<sup>1</sup> Col., 2, 297.

<sup>2</sup> De W., 4, 187.

son aide la vierge Marie dont le cœur de femme lui semblait devoir être pitoyable ; en vain il lui disait la prière des mourants :

*Maria, mater gratiæ,  
Tu nos ab hoste protege,  
In hora mortis suscipe !*

Le désespoir ne faisait qu'augmenter. « A quoi te sert-il, se demandait-il enfin, d'être entré dans un cloître ? Voilà ; toutes tes bonnes œuvres sont vaines ! »

Telle était la solidité de sa nature foncièrement religieuse qu'il devait aller jusqu'au bout dans cette voie, et éprouver par lui-même le néant de la doctrine catholique, non dans ses abus, mais dans son essence. On est effrayé lorsqu'on se demande : Que serait-il devenu, si Staupitz ne se fût pas trouvé là pour l'arrêter à temps sur ce chemin de désespoir et de mort où il se trouvait fatalement engagé ? Que l'influence de ce digne Père fut douce et bienfaisante ! Quelle tendresse ressort de toutes ses paroles, et quelle prudence en même temps ! — Aux confessions avaient succédé des entretiens plus intimes. Chaque visite du maître apportait une consolation, et un commerce épistolaire, dont malheureusement il n'est rien resté, affermissait Luther dans la direction nouvelle où il venait d'entrer. »

Staupitz avait enfin compris que les angoisses du jeune homme avaient leur source dans ses croyances mêmes ; dans une conscience d'une délicatesse si subtile qu'elle lui faisait un péché mortel de la moindre inobservance ; dans ses idées sur la justice inflexible de Dieu et sur la majesté de Christ qui lui apparaissait comme le juge vengeur et le dominateur sévère de la terre. Alors il l'initia à la vraie doctrine évangélique : il lui annonça l'amour de Dieu envers ses pauvres créatures ; le salut, non comme une œuvre, mais comme une grâce imméritée. Il le conduisit directement à Jésus, le sauveur et la rançon des pécheurs... « Un jour, raconte Luther, j'écrivis au docteur Staupitz : « O mon péché, mon

péché, mon péché! » Il me répondit : « Vous ne voudriez pas être un pécheur; et que sont pourtant vos péchés! Christ est le pardon des vrais pécheurs, des parricides, des blasphémateurs, des adultères. Voilà de vrais péchés. Vous devriez avoir un registre où de pareils péchés soient inscrits. Si vous voulez que Christ vous aide, ne venez pas à lui avec ces misères d'enfants, et de la moindre incongruité ne faites pas un péché mortel... Vous voudriez vraiment n'être qu'un pécheur en peinture : et pour vous, Jésus aussi n'est qu'un sauveur en peinture. Accoutumez-vous donc à le regarder comme un vrai sauveur, et vous comme un vrai pécheur. En nous donnant son Fils, Dieu ne plaisante pas et ne joue pas une comédie. »

Puis il l'humilia et lui ravit sa couronne de sainteté monastique. Ce n'était certes pas difficile; mais encore fallait-il lui faire comprendre la vanité de ses austérités et le danger de la propre justice qui, facilement, sous le masque de la plus ardente piété, devient, sans qu'on y pense, le plus intraitable de tous les orgueils. — « Ah! cher seigneur, lui disait Luther, Dieu agit d'une façon si terrible avec le monde! Qui donc peut le servir, ce Dieu qui frappe sans cesse autour de lui? — Mon ami, répondait Staupitz, apprenez à mieux juger Dieu. S'il n'agissait pas ainsi, pourrait-il dompter les têtes rebelles? Il taille les grands arbres afin que ceux-ci ne s'élèvent pas jusqu'au ciel. Il frappe pour guérir et nous sauver ainsi de la perdition <sup>1</sup>. »

Aux troubles de la conscience s'ajoutaient les fausses subtilités de l'esprit, les vaines recherches de la science dans une jeune tête pleine de lectures et de pensées, qui veut saisir le plan de Dieu et reste abîmée devant l'insondable mystère de la prédestination. « Pourquoi Dieu, dans sa puissance, n'a-t-il pas empêché la chute de l'homme? Pourquoi a-t-il laissé le monde courir à sa perte? Pourquoi est-ce qu'il

<sup>1</sup> DE W., 5, 680.

ne le convertit pas? Si Christ est mort pour les prédestinés, es-tu l'un de ses élus? »

« Je ne savais si j'étais vivant ou mort. Satan m'a jeté dans un désespoir tel que je ne savais s'il existait un Dieu. J'avais cessé de le connaître.

« La tentation de l'incrédulité est une souffrance si grande que nulle parole ne saurait l'exprimer. » — Ces pensées le jetaient dans de folles terreurs et dans un mortel désespoir. Parfois il se croyait prédestiné à la damnation et en éprouvait un horrible tourment.

Ici encore Staupitz le ramène au vrai, à la simplicité, à l'abandon dans l'amour.

« C'est dans les plaies du Christ, lui dit-il, qu'il faut chercher la prédestination. Pourquoi vous tourmenter ainsi de ces hautes spéculations? Hors du Christ, Dieu est incompréhensible. Tenez-vous simplement à sa Parole : c'est là qu'il s'est révélé; c'est là qu'est le véritable chemin du salut et du bonheur; mais il faut y croire ! »

C'est ainsi qu'avec deux mots magiques, la grâce et l'amour, cet homme simple bat en brèche tous les enseignements de l'école, porte le trouble dans la pensée et les conceptions du jeune moine, lui dessille les yeux et l'initie à une piété plus sereine, plus profonde, pour laquelle son cœur était fait. Nul spectacle n'est plus beau; nul enseignement n'est comparable à celui-là. Luther ne l'oublia jamais; et quand il eut à son tour à consoler d'autres âmes troublées, chose remarquable! il leur redit les paroles mêmes qu'il avait reçues de Staupitz<sup>1</sup>.

L'Église catholique a fait de la pénitence une œuvre tout

<sup>1</sup> COL., I, 80.

<sup>2</sup> « Moi aussi, j'étais enfoncé dans ces pensées, et si le docteur Staupitz, ou plutôt Dieu par lui, ne m'en eût tiré, je m'y serais noyé, et depuis longtemps j'aurais été précipité dans l'enfer, car ces pensées diaboliques jettent les cœurs faibles et qui doutent de la grâce de Dieu, dans le désespoir, et font des âmes fortes et courageuses des ennemis de Dieu et des blasphémateurs. » (DE W., 5, 513.)



humaine et toute matérielle. Regretter la faute commise, la confesser et accomplir les satisfactions exigées par le confesseur, c'est là tout. Pour la foule, rien de plus facile. Pour une âme sérieuse, c'est un insupportable martyre, qui ne laisse qu'incertitude et doute. Qui peut avoir assez regretté? Qui peut tout confesser? Qui peut satisfaire entièrement?

Il y a toujours une porte ouverte pour le désespoir. Les pénitences de Luther en sont un exemple effrayant. — D'un mot Staupitz détruisit toutes ses erreurs : « La pénitence, lui dit-il, naît de l'amour de Dieu, et non point seulement de l'horreur du péché. »

« Je me souviens, ô vénérable Père, lui écrit plus tard Luther, que dans vos entretiens si pleins de grâce et de vie au moyen desquels le Seigneur Jésus me consolait, une parole surtout revenait fréquemment sur vos lèvres. Cette parole me causait une joie aussi vive que si elle m'eût été révélée du ciel. La vraie repentance, disiez-vous, commence avec l'amour pour la justice de Dieu; et la chose qui, selon les papistes, constitue la fin et la perfection de la pénitence, en est au contraire le commencement. Quelle compassion nous avions alors pour les pauvres âmes angoissées, auxquelles les confesseurs, ces géôliers des consciences, ne savent que prescrire d'insupportables fardeaux<sup>1</sup>!... »

Le saint Sacrement ne l'épouvantait pas moins. Un jour, cet effroi fut si grand qu'il en pensa mourir et alla se confesser en tremblant à son vieil ami. — « Vos pensées, lui répondit celui-ci, ne sont pas selon Christ; car Christ n'effraye point; il console. »<sup>2</sup> Et pour détruire enfin tout ce qui pouvait lui rester de propre justice et d'esprit monacal, il lui cite son propre exemple : « J'ai fait plus de mille fois le vœu

<sup>1</sup> DE W., I, 116, 30 mai 1518.

<sup>2</sup> Ego semel territus, quando Staupitius sacramentum deferebat. Dixi Staupitio in confessione qui dixit : Non est Christus, quia Christus non terret, sed consolatur. COL., 2, 292.

d'être un saint ; mais je ne l'ai jamais tenu, et je sais que je ne le tiendrai jamais. Désormais je n'aurai plus la hardiesse de faire à Dieu une semblable promesse, car je ne veux plus mentir... Si Dieu ne veut pas me faire grâce pour l'amour de Christ, et m'accorder la mort des justes, alors que je quitterai cette vallée de misères, c'en est fait de moi ; car ni mes vœux ni mes bonnes œuvres ne sauraient me faire subsister devant lui. »

Ces jours de douloureux enfantement sont rappelés par Luther comme un long martyre, car dans son âme avait commencé la grande lutte de l'ancien et du nouveau, lutte intime, renfermée, persistante, pour la paix et le salut, lutte mêlée d'accabllements fréquents, de retours subits et terribles à la cruelle discipline, aux jeûnes, aux austérités corporelles, et rendue plus pénible encore, s'il est possible, par le doute qui le reprenait au moment où il espérait gagner la victoire. « Je ne suis pourtant pas digne que Dieu me fasse une telle grâce, pensait-il. Ah ! que c'est une grande chose de croire à sa miséricorde ! »

D'autant plus grande que ces nouvelles croyances étaient diamétralement opposées à toutes ses anciennes convictions, à tout ce qu'il avait appris, pensé, senti, vécu depuis son enfance, opposées à tout ce qu'il recevait encore chaque jour de son entourage et de ses maîtres autorisés. Quand Staupitz, par exemple, l'initiait à cette plénitude de la grâce, aux mérites de la mort de Christ, et lui montrait le néant des œuvres les plus saintes, les scolastiques, ses maîtres, lui déclaraient, avec saint Thomas, que le Christ n'a souffert que pour le péché originel, et que chacun doit satisfaire pour soi-même. Lorsqu'il essayait de dissiper ces folles subtilités qui angoissaient sa conscience, ceux-ci lui rappelaient que toute faute, toute erreur même dans l'observance de ses vœux pouvait être un péché mortel. S'il lui révélait le Dieu d'amour et de miséricorde, la scolastique lui montrait le juge impitoyable, le purgatoire, l'enfer, en un mot un Dieu qui

exigeait un accomplissement de la loi tel qu'il se sentait incapable de le produire. S'il lui parlait de notre incapacité pour le bien, autour de lui on répondait par le libre arbitre et les mérites des saints.

Entre ces deux doctrines l'opposition est irréconciliable; mais chose singulière, c'est à peine si Staupitz en a conscience, ou, du moins, ne croit-il être opposé qu'à la scolastique, aux enseignements des académies, et point à l'Église qu'il aime avec tendresse, tout en déplorant les abus qu'elle tolère. Aussi avait-il la parole hardie; et l'iniquité, même accomplie par ceux de son Ordre, ne trouvait pas grâce devant ses yeux.

Un jour qu'il se promenait avec Luther, dans le cloître, il s'arrêta devant le portrait de Zachariæ, un des chefs de l'Ordre, qui avait joué un grand rôle au concile de Constance. Zachariæ était peint avec la barrette ornée de la rose d'or que lui avait accordée le Pape pour prix de ses services. Il le lui montra, et à ce sujet lui raconta en ces termes la conversation qu'il avait eue avec Prolès, le vicaire général auquel il avait succédé.

« — Hélas! me dit Prolès, en examinant ce tableau, je ne voudrais ni de l'honneur ni de la rose.

« — Pourquoi donc?

« — Au concile de Constance il a fait condamner Jean Huss en lui faussant sa Bible. S'il ne s'est point repenti de son crime, il doit être en enfer. »

Jamais jusqu'alors Luther n'avait entendu prononcer le nom de Jean Huss sans qu'il frémit d'horreur à la pensée de ses damnables hérésies. Ce qu'il entendit de Staupitz était une révélation <sup>1</sup>.

Insensiblement la paix, sinon la lumière, se faisait en son âme. D'ailleurs, il n'était plus seul. Si l'influence de Staupitz n'avait pas été assez puissante pour réformer les couvents de l'Ordre; si ses plans les plus beaux étaient éconduits;

<sup>1</sup> COL., 3, 154. — T. R., 4, 389.

si Erfurt, par exemple, sous la direction d'hommes tels que Usingen et Trutvetter, négligeait l'Écriture et saint Augustin, quelques âmes cachées vivaient là en silence d'adoration et d'ardeur mystiques, et bientôt elles se révélèrent au jeune néophyte, et le poussèrent dans la voie nouvelle où l'avait introduit le vicaire général. Ainsi, ce confesseur inconnu qui brusquement répond à ses tristes plaintes : « Tu es un fou ; Dieu n'est pas irrité contre toi ; c'est toi qui l'es contre lui. » Ainsi ce vieux *Præceptor*, qui lui commande de croire au pardon des péchés, lui présente l'espérance comme un devoir et lui dit le mot suprême de la théologie : *L'homme est justifié par la foi* <sup>1</sup>.

Mais un cœur si profond n'abandonne pas facilement les convictions de toute une vie. Il faut que sa théologie tombe pièce à pièce, lentement, douloureusement. L'obstacle était pour lui non-seulement dans sa vie, mais dans son intelligence, dans l'essence même de sa pensée. L'étude seule et un travail opiniâtre parvinrent à accomplir cette œuvre d'affranchissement.

Avec le fil conducteur qu'il vient d'acquérir, il étudie la Sainte Écriture qui enfin se révèle à lui. Mais laissons-le parler :

« Je brûlais du désir de bien comprendre l'épître de saint Paul aux Romains ; mais toujours ce mot de *Justitia*, cette justice de Dieu qui selon l'apôtre se révèle dans l'Évangile, était l'obstacle. Je haïssais ce mot qu'à l'exemple de tous les docteurs j'entendais naturellement à la façon des philosophes. Je comprenais par là le sentiment grâce auquel Dieu exerce sa justice et punit les pécheurs. Bien que ma vie fût sans tache, je me sentais néanmoins un grand pécheur devant

<sup>1</sup> Mel. Op. ex., 19, 100. — Dans la première année de son séjour au couvent, son *Præceptor* (le précepteur des novices), homme excellent, vrai chrétien « sous son froc maudit », lui fit lire un écrit d'Athanase sur la Trinité. (De W., 4, 427.) — Il se loue beaucoup de sa bonté, de sa sagesse. (Laut., 197.) Le docteur Usingen, « *Frater Bartholomæus* », vivait au couvent, et Luther dit avoir reçu de lui beaucoup de consolations.

lui; ma conscience était angoissée, et je ne me confiais pour me réconcilier avec lui ni à mes satisfactions ni à mes mérites. Aussi je n'aimais point ce Dieu juste et vengeur; je m'irritais même contre lui, et souvent je me disais : N'est-ce pas assez qu'il nous condamne à la mort éternelle à cause du péché de nos pères, qu'il nous rende la vie si misérable par tant de peines et de calamités? N'est-ce pas assez qu'il menace et effraye dans sa loi? Faut-il donc encore qu'il augmente notre misère et notre tourment par son Évangile, et que même là il nous fasse annoncer sa justice et sa colère? — J'en avais la conscience troublée; et nuit et jour je méditais ce passage de saint Paul. Enfin je reconnus qu'il fallait comprendre ainsi : la justice qui est révélée dans l'Évangile, c'est la justice, par laquelle Dieu, dans sa grâce et sa miséricorde, nous justifie, la justice dont il est dit : le juste vivra de sa foi. Aussitôt, je me sentis renaitre; il me semblait que la porte du Paradis s'ouvrait toute large devant moi. Dès lors la Sainte Écriture m'apparut tout autre; j'en repassai le contenu entier, autant que ma mémoire me le permit, je comparai les textes et trouvai que tel est bien le sens qu'il faut attribuer à la justice de Dieu, de même que par ces mots : l'œuvre de Dieu, il faut entendre l'œuvre que Dieu opère en nous, la force qu'il manifeste en nous, etc. — Ce mot avait été pour moi un objet de haine; il devint dès lors le plus doux, le plus consolateur; et c'est ainsi que ce passage de saint Paul fut pour moi la vraie porte du Paradis<sup>1</sup>. »

Maintenant il est délivré de ses sombres terreurs, et il chante avec Augustin :

« O felix culpa! »

Cette pensée que le Dieu saint, vengeur du péché, est en même temps le Dieu de miséricorde, le remplit tout entier. Il a trouvé le mot qui délivre : « Le juste vivra par la

<sup>1</sup> DE W., I.

foi. » — Cette foi, c'est le pouvoir divin de saisir dans sa réalité vivante le Rédempteur, de le posséder avec une joie immense, de se donner à lui dans le sentiment le plus profond de son péché, dans le dépouillement de toute justice propre et dans une inaltérable sécurité. Dès lors l'Évangile éclate à ses yeux dans sa vertu rédemptrice et sa sainteté.

Toutefois cette splendide lumière n'est encore qu'un éclair dans sa nuit. Que de retours! que de chutes! que de moments de doute! « Ah! ne croyez pas, dit-il, qu'on puisse en un jour comprendre et posséder ce grand article de la justice chrétienne! » Il se livre à des études nouvelles; il lit saint Augustin avec amour, car une parenté spirituelle le rattache à ce grand homme aussi bien qu'à saint Paul. De là, il passe aux Pères, qui l'initient à d'autres pensées, on pourrait dire à une autre Église que celle qu'il a sous les yeux; à Gerson, qui chercha et trouva dans le mysticisme le remède aux blessures de son âme<sup>1</sup>. Enfermé dans sa cellule, il médite, il prie; il prête l'oreille aux bruits du dehors; il s'aperçoit qu'autour de lui tout le monde travaille, et qu'un souffle nouveau commence à pénétrer dans tous les rangs de la société.

D'où naquit ce grand et universel mouvement des esprits qui, au quatorzième siècle, commence en Italie, puis s'étend comme une trainée de poudre sur l'Europe entière, s'empare invinciblement de tous les peuples, brise les institutions

<sup>1</sup> « Les saints Pères ont écrit beaucoup d'excellentes et pieuses choses. Il faut les lire avec discernement. Saint Hilaire et Augustin, pressés par les hérétiques, ont admirablement écrit sur la Trinité et la Justification. Grégoire de Nazianze n'est rien, Cyprien est un homme pieux. Tertullien, Hilaire, n'ont composé que des histoires. Saint Bernard a aimé Jésus autant qu'homme peut aimer; mais dans la discussion il n'est plus saint Bernard. Les manichéens ont provoqué Augustin à si bien écrire. Les papistes, qui ne le comprennent pas, disent que son langage est excessif. » (Col., 3, 152.)

anciennes et introduit partout une forme de pensées supérieure, une civilisation nouvelle <sup>1</sup>?

On lui assigne bien des causes diverses : l'avènement de la bourgeoisie, la lente formation de la société laïque, l'existence générale devenue plus facile ou moins malheureuse, les sciences retrouvées une à une et venant étendre le domaine des connaissances positives, les traditions de la Grèce apportées en Italie par les fugitifs de Constantinople, la découverte de l'Amérique et des Indes, ouvrant un monde nouveau, changeant la figure de la terre, l'invention de l'imprimerie, etc., etc.

Chacune de ces causes a concouru pour sa part et à des degrés divers à la magnifique transformation qui s'opéra alors. Ce siècle s'est trouvé tout à coup puissant et maître d'un monde de forces et d'inventions. L'homme du moyen âge, courbé sous tant de dominations, a ouvert les yeux, et pour la première fois, entrevoyant les horizons nouveaux que la Providence ouvrait devant lui, il s'est senti libre et roi de la création.

Luther (au milieu de sa vie) en était vivement frappé :

« Depuis la naissance du Christ, dit-il, l'histoire n'offre rien de pareil à ce qui s'est accompli dans ces cent dernières années. Jamais on n'a tant vu planter et bâtir ; jamais on n'a vu un tel abus dans le manger et le boire. Le luxe des hôtels est si grand qu'il ne saurait augmenter. Quand a-t-on vu comme aujourd'hui le commerce s'étendre et embrasser le monde entier ? La peinture, la sculpture, tous les arts prospèrent. Une foule d'hommes instruits, intelligents, révèlent les secrets des choses ; les langues et les sciences fleurissent. Tout ce que Jésus nomme « les soucis de la vie » atteint son développement suprême. C'est une lumière qui éclate, c'est un jour nouveau, quel qu'il soit, qui se lève. Jamais la chré-

<sup>1</sup> STRAUSS, *Ulrich de Hutten*. — KAMPSCHULTE. — HAGEN, *Deutschlands literat. u. rel. Verhältnisse im Reformations zeitalter*. — *Vie de Reuchlin*, par MEYERHOFF (1839) ; par GEIGER (1871).

tiement n'a assisté à un tel essor de l'esprit, de l'intelligence dans les choses de ce monde. Je passe sous silence les inventions nouvelles, l'imprimerie, les canons, les instruments de guerre. Mais ce n'est pas seulement dans les choses temporelles qu'un tel élan se remarque, il en est de même dans les choses spirituelles. Jamais depuis le commencement du monde on n'a été témoin de si grandes erreurs, de tant de mensonges. » — Il en conclut la fin du monde <sup>1</sup>.

En même temps qu'apparaissait ce monde nouveau, les vieilles institutions : féodalité, hiérarchie, tout l'édifice social et religieux s'en allait usé, ayant perdu depuis longtemps l'esprit qui l'avait créé; édifice immense qui depuis deux siècles ne subsistait plus que par son poids et ses fortes racines. En ce siècle l'ivresse est grande, les hommes sont forts, amants de la liberté, pleins d'audace, et néanmoins le résultat fut mesquin. La Renaissance a été une grande œuvre d'émancipation, mais rien de plus; elle a brisé des chaînes, mais elle n'a pas communiqué à l'humanité un souffle de vie.

De ce mouvement universel, rien de durable n'est sorti. En Italie, un art charmant, mais sensuel; dans le reste de l'Europe, une littérature diffuse, maniérée, audacieuse en même temps qu'étroite; un retour sans portée au langage et aux pensées antiques; rien de très-original, si ce n'est dans la satire et le pamphlet.

En ressuscitant le paganisme, on n'évoquait qu'une idée vaincue déjà par le christianisme et la société chrétienne. La sombre époque du moyen âge avec sa scolastique, ses moines et ses superstitions, est supérieure à la civilisation d'Athènes et de Rome. Ici la barbarie de l'époque nous trouble la vue, et pour comprendre il est nécessaire d'aller au fond des choses. Malgré ses après dehors, l'âme vaut mieux, l'homme moral est en progrès.

<sup>1</sup> ERL., 10, 52, ss.



Là où l'esprit de la Renaissance l'a emporté exclusivement, il n'a fait que des ruines et une grande corruption : le corps social s'est décomposé. Telle fut l'Italie au seizième et au dix-septième siècle. La Réforme, en renouvelant la pensée chrétienne, a sauvé les autres pays de l'Europe d'une ruine semblable. C'est à elle que la France, l'Allemagne et l'Angleterre durent leur salut.

La Renaissance revêtit en Allemagne un caractère particulier. Ce peuple a peu de goût pour la beauté sensible, il ne comprend bien que la beauté intérieure, celle des âmes et des esprits. Ses peintres n'ont jamais su rendre les pures et splendides formes ; sa statuaire est roide et gauche. Les arts du midi lui répugnent ; ce paganisme gracieux, cette vie au dehors, expansive, toute à l'heure présente, n'a rien qui la charme. Il pense, il rêve et se plait dans le monde des esprits.

Voilà son domaine réel, sans limites. C'est là que ses facultés se développent et qu'il met en œuvre sa puissance d'abstraction qui crée les systèmes philosophiques, jette l'âme dans une haute poésie, souvent dans la chimère.

Un autre caractère de ce peuple, c'est qu'il fait tout avec conscience. Veut-il comprendre un objet ? Il ne le saisit pas rapidement et par intuition : mais il l'examine sous toutes ses faces, lentement, patiemment le tourne, le retourne et ne laisse rien qu'il n'ait étudié, analysé, commenté. On vante la science bénédictine : elle n'est rien à côté de la science allemande. Tel obscur commentateur a mis sa vie à l'étude d'un imperceptible phénomène. Il a tout vu ; après lui il ne reste plus rien à trouver ; le sujet est épuisé.

La Renaissance n'a enfanté en Allemagne ni une poésie ni un art nouveau. L'art, dans ce pays, naquit de la pensée religieuse, de l'Évangile retrouvé. Hans Sachs et Albert Durer, le poète et le peintre des émotions intérieures, datent de Luther.

Ce n'est pas que beaucoup d'hommes ne se piquassent alors

de poésie : tous ont bu aux sources antiques ; le vers latin coule sous leur plume, abondant, intarissable ; ils assujettissent au mètre classique leurs pensées les plus vulgaires, imitent Plaute, Ovide, Martial. Jamais on n'a écrit plus de vers, jamais le vers ne fut plus prosaïque. Tous leurs efforts n'aboutissent qu'à faire d'eux de bons grammairiens, d'excellents philologues. Tandis que l'Italie retrouvait le grand courant de la poésie païenne, les Allemands s'arrêtaient au lexique et à la grammaire.

Ce fut leur faiblesse, ce fut leur force, car ces hommes n'eurent rien de plus pressé que d'appliquer les connaissances nouvellement acquises, à ce qui leur tenait le plus au cœur, aux grandes questions ecclésiastiques et sociales. La renaissance des lettres leur donna uniquement un instrument nouveau (*novum organum*), la science philologique, instrument redoutable, révolutionnaire ; et grâce à cette science ils soumièrent à une critique rigoureuse toutes les sources suspectes de la vérité : traditions, usages recus, dogmes ecclésiastiques, prétentions du clergé. Rien ne resta debout. De toutes ces choses ils firent des ruines et travaillèrent consciencieusement à la démolition de l'Église.

On a dit avec raison que Luther fut le premier à remettre la Bible en honneur. Néanmoins avant lui un grand nombre d'hommes érudits, courageux, l'avaient commentée, relevée de son abaissement, mise en opposition avec les dogmes reçus.

L'Allemagne arrivée tard tenait à se mettre au niveau des autres nations. La science lui venait de l'autre côté des monts, de France (Paris) et aussi des Pays-Bas. Dans les cercles des Frères de la vie commune, à côté des Pères on lisait les traités pratiques de Sénèque et de Cicéron. Dès le commencement du quinzième siècle, deux grands érudits, Félix Hamerlein et le célèbre Æneas Sylvius, s'efforçaient d'initier leurs compatriotes à l'étude des belles-lettres. Ce dernier particulièrement s'adresse aux grands, à l'empe-

reur Frédéric; il leur fait honte de leur ignorance, leur cite l'exemple des grands capitaines, des grands orateurs de l'antiquité :

« Voulez-vous être un homme parfait, un vrai prince, ne négligez pas les sciences; appliquez-les à la conduite de l'État, comme l'ont fait Platon, Aristote, Démosthènes, Jules César, Pline. »

Peu de prêtres, peu de moines, mais beaucoup de nobles, de bourgeois et quelques évêques entrent dans cette voie. Aussi dès le principe les hommes de cette tendance se distinguent-ils par un caractère commun d'opposition à la hiérarchie <sup>1</sup>.

C'est le monde laïque qui vient à la lumière. Un simple chevalier, Grégoire de Heimbürg, est à la tête des érudits de son temps. « Avec lui, dit Æneas Sylvius, le Latium a été transporté en Allemagne. » — Bientôt la science a dans chaque ville des représentants; l'Alsace, le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, toute l'Allemagne du Sud a ses hommes distingués. Les Universités se fondent partout sur le modèle de celles de Bologne et de Paris (Bâle, Vienne, Tubingue, Cologne, Erfurt, Leipzig, Rostock, Würzburg, Heidelberg, Trèves, Mayence, Ingolstadt). La scolastique y règne avec les Dominicains; mais l'esprit nouveau n'y manque pas de représentants.

Bref, à la fin du quinzième siècle, la Renaissance est une puissance laïque, éclairée, ardente au combat, agressive; et grâce à elle un ferment agite les esprits et prépare le terrain pour la liberté et la lumière.

Deux hommes, Érasme et Reuchlin, dominent, l'un par son génie, l'autre par sa vaste érudition, la foule des humanistes.

Érasme de Rotterdam est l'homme en qui se personnifiait la science du siècle et toutes ses aspirations libérales. Hol-

<sup>1</sup> Voir, par exemple, l'opposition de la nation allemande au concile de Bâle.

landais de naissance, il appartient à l'Allemagne par son activité, à l'Europe par son génie et son influence.

Sa vie entière n'a été qu'une lutte en faveur des lumières, de la belle civilisation antique, de l'adoucissement des mœurs et de la tolérance. Il n'a eu qu'une passion, la haine de la barbarie scolastique ; et comme plus tard Voltaire, auquel il ressemble sous tant de rapports, il a mis une activité prodigieuse et une incalculable puissance d'esprit au service de cette cause.

Rien ne lui est resté étranger : il a fait revivre le monde antique, édité les classiques et les Pères, publié le texte grec de Nouveau Testament, commenté l'Écriture sainte dans un esprit très-libre. Puis, et c'est là sa force, il a ri de tout, des docteurs scolastiques, des moines, du clergé, des superstitions, des indulgences, de tous les hommes, et il a montré, aux applaudissements de son siècle, la folie de chaque état <sup>1</sup>. Il a couvert la noïnerie d'un irrémédiable ridicule ; toute l'Europe, princes, évêques et Pape, a ri avec lui. Ses écrits d'un style élégant, ses conseils, son exemple ont donné une impulsion puissante à la culture des lettres. Petit, craintif, d'un caractère pusillanime, il a rempli le monde de sa renommée, a eu les grands et les souverains à ses pieds ; il a été la lumière intellectuelle du seizième siècle.

On le trouve au commencement de toutes les réformes, de toutes les révoltes, sans qu'il s'y engage jamais bien avant. Il a applaudi aux attaques dont Rome a été l'objet, sans cesser d'être le familier de la papauté. Ses ennemis ont pu l'accuser de toutes les hérésies, et la Réforme n'a jamais pu le compter au nombre de ses adhérents.

La lutte entre l'esprit nouveau et l'ancien ordre de choses éclata quand l'humanisme fut devenu une puissance. Un homme d'un esprit modéré et d'une très-grande douceur, Jean Reuchlin, en fut à la fois le héros et la victime. C'était

<sup>1</sup> L'Éloge de la folie parut en 1509.

un infatigable travailleur, plus épris des sciences que des formes brillantes de la culture italienne. L'antiquité lui était apparue comme la mine inépuisable où gisaient les éléments épars de toute connaissance, et il s'y était jeté avec l'ardeur d'un homme qui n'a pas assez d'une vie pour posséder toutes ces richesses. Il passa du latin au grec, collectionnant, copiant les manuscrits retrouvés au delà des Alpes; il donna ainsi Homère à l'Allemagne. Puis il étudia l'hébreu, que personne avant lui ne connaissait plus dans la chrétienté, en écrivit la première grammaire.

Les rabbins juifs qui l'avaient initié à cette langue lui communiquèrent aussi le goût de la Kabbale et des recherches mystiques sur les noms. A tout cela il mêlait des spéculations platoniciennes. Ce fut cet homme qui, tout entier à ses chères études, loin des bruits du monde, porta sans le vouloir le coup de mort au parti obscurantiste.

Un ancien rabbin, Pfefferkorn, converti à l'âge de cinquante ans et devenu prêtre après avoir abandonné sa femme et ses enfants, avait publié un écrit dans lequel il accusait ses anciens coreligionnaires de superstitions païennes et de blasphèmes insupportables contre le christianisme. Les théologiens de Cologne demandèrent à l'Empereur qu'on livrât au feu le Talmud et les livres des Juifs. Reuchlin, dont les conseillers impériaux demandèrent l'avis, opina en faveur du maintien des livres. Alors commença une guerre à outrance.

Pamphlets, réponses passionnées de Reuchlin, recours à l'autorité, sentences du tribunal de l'Inquisition présidé par J. Hochstraten, son plus violent adversaire, appel à Rome, etc., etc.<sup>1</sup>.

Tout l'Ordre des Dominicains combattit; toute la phalange humaniste, par contre, se leva pour Reuchlin, aux applaudissements de l'Europe. Celui-ci en fut brisé; mais la cause des lumières remporta une victoire juridique et une victoire plus

<sup>1</sup> Jacob Hochstraten, inquisiteur du diocèse de Cologne. La faculté de Cologne se vantait d'être la gardienne rigide de l'orthodoxie.

éclatante dans l'opinion publique. L'obscurantisme, l'inquisition furent bafoués. Les Dominicains tombèrent dans le mépris et sous les coups du ridicule. Des pamphlets inondèrent l'Allemagne. C'est alors que parut (1516) un livre qui donna le coup de grâce à l'obscurantisme : il était intitulé : *Lettres des hommes obscurs (Epistolæ obscurorum virorum)*. Dès l'abord rien de plus innocent : c'est la correspondance de quelques moines qui épanchent naïvement dans le sein l'un de l'autre leur douleur, gémissent sur la chute de tout ce qu'ils aiment et sur la victoire de l'esprit nouveau ; le tout en un latin de moinerie si bien imité que les Dominicains eux-mêmes s'y trompèrent un moment. Mais on ne se figure pas quelle malice, quelle verve, quelle audace se cachent sous cette apparente naïveté. Jamais la « moinerie » n'apparut sous des dehors plus repoussants et plus gais en même temps.

« Cher Frère, prie Dieu pour nous afin qu'il nous délivre des méchants laïques. » Chaque page, pour ainsi dire, reproduit la haine envieuse de l'ignorance, les appétits sensuels, le langage équivoque du prêtre, la gloutonnerie, les sales plaisirs des moines, les basses vengeances, le tout entremêlé de lourdes questions scolastiques où s'étale la bêtise idiote. Le moine apparaît ici comme un personnage grotesque, avec des mœurs de mauvais lieux, inspirant le dégoût.

La verve caustique n'épargne rien : les légendes sont ridiculisées, la fameuse tunique de Trèves n'est qu'une guenille, les trois rois de Cologne, trois paysans westphaliens ; les prédicateurs d'indulgences, des bouffons qui séduisent les femmes ; les Frères Dominicains, des ânes dont toute la science consiste à savoir crier :

« Au feu, au feu l'hérétique ! »

Rien n'échappe au sarcasme, ni la médecine, ni la nécromancie, ni les Universités, ni le Pape.

« *Papa est lex animata in terris*. Le Pape est la loi vivante ici-bas. S'il est la loi ; il peut faire ce qu'il veut sans regarder à personne. Après avoir dit oui, il peut très-bien dire non.

Et nous devons avoir une bonne confiance, *et debemus habere bonam confidentiam.* » — Voilà pour l'infailibilité.

D'un bout à l'autre du pamphlet ce n'est que persiflage, esprit sûr de lui-même et joyeux, qui culbute la bêtise et la méchanceté. — Il eut un immense succès parce qu'il redisait les dégoûts populaires. Du reste, il n'a pas d'autre portée. Il a été en Allemagne ce que le *Pantagruel* de Rabelais a été en France : une arme terrible, mais qui ne guérit pas les blessures qu'elle fait.

## CHAPITRE VI.

### APPEL DE LUTHER A WITTENBERG <sup>1</sup>.

1508-1510.

Toute cette époque appartient aux études, à la science. Les lettres fleurissent, la civilisation gagne du terrain. L'Allemagne, jusqu'ici tributaire de la France et de l'Italie, fonde au quinzième siècle ses grandes écoles. Les Pays-Bas, cette vieille patrie des mystiques; le Rhin, cette grande route de la civilisation, cessent d'être le centre unique de la vie intellectuelle; l'est de l'Allemagne se peuple et arrive à la lumière.

Tandis que Luther souffre, prie, travaille dans son cloître d'Erfurt, loin des bruits du dehors, la grande lutte contre l'ignorance, la sottise et la corruption du siècle a commencé et se poursuit d'un bout à l'autre de l'Europe.

L'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, sur les instances de son frère, l'évêque de Magdebourg, avait, en 1502, décrété la fondation d'une Université dans sa petite ville de Wittenberg <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> MATHESIUS. — FÖRSTEMANN, *Lib. Decanorum*, etc. — GROHMANN, *Ann. de l'Université de Wittenb.*, 1865. — KAMPSCHULTE. — JURGENS, — RANKE, *Die römischen Päpste*, etc. — STIER, *Wittenberg im Mittelalter*. — PLITT.

<sup>2</sup> La maison de Saxe était divisée en deux branches : la branche Ernestine, possédant l'Électorat, la Thuringe, etc., avait alors pour chef le duc Frédéric



Wittenberg n'était alors qu'une agglomération de chaumières. Assise sur les bords de l'Elbe, à l'entrée des sables du Brandebourg, et, selon l'expression pittoresque de Luther, aux frontières de la civilisation, *in termino civilitatis*, elle n'avait ni commerce ni activité quelconque <sup>1</sup>. Aussi quand le prince apprit le choix que ses conseillers avaient fait de cette ville, il se prit à rire; mais Pollich de Melrichstadt, l'un d'eux, lui répondit :

« Wittenberg, par la lumière qu'elle jettera dans le monde, obscurcira la gloire des autres Universités <sup>2</sup>. »

En effet, si le lieu était mal choisi, les hommes qui y furent appelés étaient pour la plupart entrepreneurs et jeunes. L'Université fut consacrée à Dieu, à la Vierge, à saint Augustin et à saint Paul.

Pollich de Melrichstadt en fut le premier recteur. Il était médecin de l'Électeur, qu'il avait accompagné en Terre Sainte (1493). Excellent humaniste, il combattait la philosophie d'Aristote et préférait ouvertement la belle poésie antique. Ses contemporains l'avaient surnommé emphatiquement la lumière du monde, *lux mundi*!

Les autres professeurs étaient :

Nicolas de Amsdorf, d'une noble famille de Misnie, de quelques semaines plus jeune que Luther, zélé scotiste, l'un de ses collaborateurs futurs et le plus ferme appui de sa doctrine.

André Bodenstein, plus connu sous le nom de Carlstadt, sa ville natale. Cet homme doué d'un esprit vif et remuant était fort versé dans les langues; il avait voyagé en Italie, vu Rome, et il enseignait avec grand éclat la théologie de saint

et n'avait pas d'Université; la branche Albertine, représentée par le duc Georges, possédait la Misnie, le pays de Dresde, etc. Son Université était à Leipzig. Erfurt était sous l'autorité de l'archevêque de Mayence, bien que les princes de Saxe y exerçassent certains droits. (Köstr., 1, 89.)

<sup>1</sup> Le prince Frédéric y avait un château, où parfois il résidait; il fit reconstruire l'église et le couvent des Augustins.

<sup>2</sup> MYC., 27; MATH., 16; COL., III, 101.

Thomas. On disait de lui à Wittenberg : « Si nous avions plusieurs Carlstadt, nous en remonterions à ceux de Paris. »

Wenceslas Link, un Augustin qui de très-bonne heure avait connu Staupitz. Il était avec Lang et Spalatin un des amis de cœur de Luther et le compagnon de ses peines, « son très-doux frère ». C'était une grande et sérieuse nature<sup>1</sup>.

Il y avait aussi des juristes fort distingués : Stählin, Voland, Jérôme Schurf, Christophe Scheurl, qui lisait les poètes latins, Göde; à côté d'eux, non comme professeur, mais comme prédicateur de la cour et secrétaire du prince, un homme que nous retrouvons dans toutes les affaires importantes, le célèbre Georges Spalatin, dont l'influence fut si grande et sur Frédéric et sur Luther.

Staupitz, l'un des fondateurs de l'Université, fut le premier doyen de la faculté de théologie. Il enseignait sans beaucoup d'éclat. Cet homme tout plein de pensées et de hardiesses d'esprit n'avait pas le don d'enflammer son auditoire. La foule l'effrayait, et dans ses cours, il ne s'élevait pas au-dessus des idées régnantes. — Comme prédicateur, il était, si l'on peut dire, plus faible encore. C'était le temps d'ailleurs où l'on ne prêchait partout que légendes et miracles; aussi la foule délaissait-elle le vieux mystique et courait aux sermons de quelque moine déclamateur dont les bruyantes sorties savaient amuser et plaire<sup>2</sup>.

La prophétie de Melrichstadt ne tarda pas à se réaliser. Staupitz appela Luther à Wittenberg, et les premiers pas de celui-ci dans la carrière de l'enseignement révélèrent aux

<sup>1</sup> Le scolastique Trutvetter y vint aussi d'Erfurt en 1507; mais son séjour à Wittenberg ne fut pas de longue durée (1507-1510).

<sup>2</sup> Tel est le jugement de Luther sur l'éloquence de Staupitz. Nous voyons au contraire, par les lettres de Scheurl, que sa prédication était singulièrement goûtée. A Nuremberg, il était l'idole d'un cercle d'amis et de disciples. V. KOLBE (l. c., 273). Staupitz, très-occupé des affaires de l'Ordre et presque toujours en voyage, n'eut pas à Wittenberg un enseignement régulier, mais il fit entrer à l'Université un grand nombre de jeunes Augustins.

yeux attentifs l'homme extraordinaire qui allait bientôt attirer sur lui l'attention du monde.

Sur l'ordre du maître vénéré, le jeune moine avait quitté Erfurt précipitamment, sans même prendre congé de ses amis<sup>1</sup>. Un chroniqueur du temps, grand ennemi de la Réforme, rapporte qu'au cloître on n'eut pas grand chagrin de son départ, « car, dit-il, il disputait volontiers et voulait toujours avoir raison<sup>2</sup> ».

Il arriva à Wittenberg vers la fin de l'automne (1508) et débuta à l'Université par l'enseignement de la dialectique et de la physique d'après Aristote. — « Cette étude de la philosophie me rebute, écrit-il après quelques jours à Jean Braun son ami<sup>3</sup>. Combien je voudrais l'échanger contre celle de la théologie, je veux dire contre celle qui saisit le cœur de la noix, la pulpe du blé et la moelle des os! Mais Dieu est Dieu; l'homme souvent ou plutôt toujours se trompe dans ses jugements. Le Seigneur est notre Dieu qui éternellement nous conduira par sa miséricorde. »

Son ardent désir s'accomplit bientôt; car le 9 mai 1509, il reçut le premier grade théologique, le baccalauréat biblique (*baccalaureus tanquam ad Biblia*). Ce titre lui conférait le droit de faire des leçons sur la Sainte Écriture<sup>4</sup>.

Jusqu'alors l'enseignement biblique avait été sans importance dans l'école. Pendant quelques mois on lisait les *Dicta Patrum* et l'on passait à l'étude plus haute de la scolastique. Luther suivit une marche différente. — Cherchant dans la Bible la vie et le salut, il l'opposa, dès le principe, aux enseignements de la scolastique. Peu versé encore dans les langues originales, il les interprétait aussi bien qu'il le pouvait, avec l'aide de saint Jérôme, de saint Ambroise et de saint Augustin. Toutefois l'unique réforme qu'il opérait alors,

<sup>1</sup> Dans le semestre d'hiver 1508-1509. DE W., I, 5.

<sup>2</sup> OLDEKOP., *Annales*.

<sup>3</sup> DE W., I, 5.

<sup>4</sup> *Liber Dec.*, 4.

consistait à laisser les Pères de côté, à mettre les Saintes Écritures au premier plan et à développer la théologie qu'il avait reçue de Staupitz; mais en passant par ses lèvres, celle-ci prenait une forme jeune, audacieuse. Il maniait admirablement l'arme de la dialectique; et bien qu'il ne s'attaquât aux subtilités de l'école qu'avec une certaine retenue, il y avait dans ses allures et surtout dans sa manière d'exalter la Bible quelque chose de suspect aux yeux de ceux qui savaient l'usage que de tout temps les hérétiques ont fait de ce livre<sup>1</sup>. Le vieux Pollich étonné s'écriait : « Ce moine déconcertera tous nos docteurs; il apportera une doctrine nouvelle et reformera l'Église, car il s'appuie sur les écrits des prophètes et des apôtres, il se tient à la Parole de Jésus-Christ. Voilà ce que ni la philosophie, ni la sophistique, ni les albertistes, ni les thomistes ne parviendront jamais à empêcher et à détruire<sup>2</sup>. »

Lui, ne pensait pas aller si loin. Il ne songeait qu'à glorifier l'Église et son Ordre par sa soumission. Ses sentiments ne sont encore à cette époque ni clairs, ni fermes; mais déjà la grande activité de son esprit et ses devoirs nouveaux ont chassé la tristesse. Il se livre avec ardeur à l'étude, relit les auteurs classiques, étudie les Pères, l'Écriture, les scolastiques. Il grandit dans l'opinion des siens et devient un personnage. Lecteur du couvent, il lit aux Frères saint Augustin et s'affermir dans la doctrine de la grâce. Enfin Staupitz l'appelle à la prédication.

Luther prêcha d'abord au cloître devant la communauté; plus tard l'affluence fut telle qu'il fallut se transporter dans l'église paroissiale. Rien n'a été conservé de ses premiers sermons, rien des premières et fortes impressions de sa jeune éloquence qu'une poétique description de Myconius<sup>3</sup> :

« Au cloître des Augustins à Wittenberg, on avait déjà

<sup>1</sup> Oper., V, 400.

<sup>2</sup> МЭЛ.-МАТН., 1.

<sup>3</sup> Мтс., 24.

bien posé les fondements de l'église, mais seulement jusqu'à fleur de terre. Au milieu des constructions commencées, il y avait une vieille chapelle en bois, recouverte de terre, menaçant ruine et étayée de tous les côtés. Elle avait à peu près trente pieds de long sur vingt de large. Il y avait une petite galerie sur laquelle vingt personnes à peine pouvaient se placer. Du côté du midi, était adossée au mur une chaire faite de vieilles planches non façonnées, élevée d'une aune et demie au-dessus de terre. En somme, cette église avait l'aspect de l'étable de Béthléhem où Christ naquit, telle que les peintres la représentent. C'est dans cette pauvre et misérable chapelle que Dieu a fait naître son saint Évangile et le cher petit Enfant Jésus. C'est là qu'il l'a fait se développer et qu'il l'a montré au monde... Bientôt après l'église fut trop petite, et Luther reçut l'ordre de prêcher dans l'église paroissiale. C'est ainsi que l'Enfant Jésus fut porté au temple. »

Tous ces premiers temps de l'activité de Luther sont fort douteux. Les registres du Décanat où sont inscrites les promotions des maîtres nous apprennent qu'il n'a pas reçu à Wittenberg le grade de *Sententiarius* qui vient après celui de bachelier, car il était retourné à Erfurt; et l'on n'y retrouve son nom que le 4 octobre 1512, époque de sa promotion à la licence et au doctorat. Nous avons d'un autre côté une lettre à la date de 1514, dans laquelle il se justifie du reproche d'avoir, en demandant à Wittenberg la dignité doctorale, manqué au serment qu'il avait prêté à Erfurt en recevant le titre de *Sententiarius*<sup>1</sup>. Il y dit entre autres choses, qu'il ne se souvient pas d'avoir prêté ce serment, mais qu'il a été placé pendant près d'un an et demi sous les statuts de l'Université.

<sup>1</sup> DE W., 6, 5.

Il semble résulter de là que dans cette année même de 1509 où il fut avec Link promu bachelier, on le rappela à Erfurt, et qu'il y professa jusqu'à l'époque de son voyage à Rome. — Nous ne savons rien de ce séjour à Erfurt ni des motifs qui l'y conduisirent, ni de ceux qui le firent rappeler. C'est une lacune d'un an et demi que rien ne comble<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> V. KÖSTLIN, 1, 98.

## CHAPITRE VII.

### VOYAGE A ROME <sup>1</sup>.

1511.

Rome attirait Luther. Plusieurs fois il avait désiré de s'y rendre en pèlerinage; il espérait trouver au tombeau des apôtres, à la source sacrée, la paix de son esprit, le repos de sa conscience.

Il étudiait « avec un zèle extraordinaire » l'épître de saint Paul aux Romains, quand Staupitz lui donna l'ordre de partir pour la ville éternelle <sup>2</sup>. N'est-il pas singulier de voir cet homme pousser partout Luther à ses destinées? Staupitz travaillait ardemment à réunir sous sa juridiction tous les couvents de l'Ordre épars en Allemagne. Ceux-ci luttant pour leurs antiques franchises, soutenus par les magistrats de Nuremberg, en appelaient à Rome. Luther devait y plaider la cause de la congrégation et de son Père spirituel <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Narratio de profectioe Lutheri in urbem Romam* (DRESSERI, *Hist. Luth.*). — LINGKE, *Reisegeschichte Luthers*, 1769. — BRANDÈS, *Luthers Reise nach Rom*. — SEIDEMANN, *Beiträge*, etc. — SECKENDORF. — *Bzovii annales*. — JURGENS. — KÖSTLIN, *Stud. u. Krit.*, 1874. — KOLDE, *Die deutsche Augustiner Congregation*, 1879.

<sup>2</sup> Mélanchthon dit à tort qu'il l'expliquait à l'Université; ce n'est que plus tard qu'il fit un cours sur cette épître.

<sup>3</sup> Les sources sont confuses, incertaines, et sur la cause et sur la date du voyage à Rome. Luther n'indique d'autre motif que son désir de renouveler une confession générale qu'il avait faite deux fois à Erfurt. (COL., 3, 169.) Mélanchthon et Cochläus disent qu'il y fut envoyé au sujet d'une contestation qui s'était élevée entre les couvents de l'Ordre en Allemagne. Bzovius, analyste catholique, précise et dit que cette contestation était survenue entre le provincial Staupitz et sept couvents de l'Ordre, dont Luther

Nous ne pouvons plus bien comprendre tout ce qu'était Rome dans l'imagination du pauvre moine. Élevé loin du monde, ignorant les événements, enfant du peuple, il la voyait, dans ses rêves, redoutable et trois fois sainte par le sang de ses martyrs. C'était la ville des nations, la mère de la chrétienté, *mater et caput omnium ecclesiarum orbis*, le centre de l'unité visible, le cœur du monde. De tous les coins de la terre les pèlerins y affluaient; les âmes pieuses y venaient mourir comme en une terre sanctifiée; les empereurs venaient y faire bénir leur couronne; tous les peuples y avaient leurs représentants, leurs asiles, leurs institutions charitables. C'était la commune patrie. La siégeait le Vicaire de Dieu, le juge souverain des consciences à qui l'univers obéissait et dont la domination s'étendait jusqu'au ciel. Là se trouvaient la cour la plus splendide, les hommes les plus doctes, les prêtres les plus saints, les chefs suprêmes de tous les Ordres monastiques. Voir cela, s'abreuver à cette source de bénédictions et de sainteté, c'était le rêve de sa vie; et ce rêve allait s'accomplir!

Obéissant à l'ordre du vicaire général, il prit le bâton de pèlerin, et accompagné d'un Frère Augustin, Jean de Mecheln, ancien prieur d'Enkhuizen, il s'achemina, le cœur plein d'espérance, vers la ville sainte. On leur avait remis dix florins d'or pour leur avocat devant la curie romaine.

Il traverse à pied la Souabe et la Suisse. Dans les couvents

aurait été le mandataire. La *Narratio de professione*, etc., dit que Luther était chargé d'obtenir pour les moines la licence de rompre le jeûne aux jours de maladie. JURGENS (II, 171) conclut de ces contradictions qu'il s'est rendu à Rome simplement pour accomplir un vœu. KOLDE (*Aug. Cong.*) paraît en avoir donné le motif réel, que nous avons résumé dans le texte. — Quant à la date, Paul Luther, d'après un récit de son père, la fixe à 1510; Mélanchthon, à 1511. — Si dès l'année 1509 Luther a été rap-pelé à Erfurt, et s'il y a séjourné un an et demi, il est difficile de supposer qu'il ait pu entreprendre son voyage avant l'automne de 1511, et son retour à Wittenberg aurait ainsi eu lieu au printemps de 1512. (V. *Studien und Krit.*, 1874, p. 323, ss., et 1871, p. 48, ss. V. aussi KOLDE, *Die Augustiner Congregation*, 241.)



de l'Ordre, sa réputation le précède; il prêche en chemin; on l'accueille avec cordialité<sup>1</sup>. Mais de l'autre côté des Alpes, la scène change. Il entre dans les grasses plaines de la Lombardie et regrette la patrie allemande. La splendeur, la richesse des couvents, le luxe auquel il n'est pas habitué, les mœurs relâchées de l'Italie l'étonnent et l'irritent; mais la nature l'enchant, et bien des années après, il aimera à s'en souvenir et racontera à ses enfants ces beaux fruits du Midi, ces orangers chargés de pommes d'or, ces oliviers qui croissent dans les fentes des rochers et qui lui rappellent ces paroles du Psaume (78): « Il a fait sortir des ruisseaux de la roche, et en fait découler des eaux comme des rivières<sup>2</sup>. »

Le voyage fut long et pénible. Dresser rapporte qu'arrivé dans un couvent, il y trouve les moines faisant grasse chair et menant joyeuse vie<sup>3</sup>. C'était un vendredi. Le bon Allemand, dans son indignation, adresse aux Frères de sérieuses représentations; il leur rappelle avec quelque vivacité les défenses ecclésiastiques. — Les moines, plus surpris encore, s'effrayent. Ils savent que Luther se rend à Rome; ils redoutent une dénonciation et concertent entre eux pour se défaire du Frère trop indiscret. C'en était fait de lui, si le portier ne l'eût averti du danger et ne l'eût fait échapper secrètement. — Un jour que le docteur Basilius parlait à sa table de la méchanceté des Italiens, si habiles dans l'art des poisons: « Ce sont, dit Luther, des meurtriers subtils et pleins de

<sup>1</sup> Une vieille chronique de Heidelberg dit qu'il passa par cette ville, y prêcha, y disputa. Il y a sans doute confusion avec son séjour à Heidelberg en 1518.

<sup>2</sup> Col., 1, 376.

Luther a gardé de profonds souvenirs de son voyage. Il a vu beaucoup et bien, et il se plaisait à parler de l'Italie. — Il dépeint bien les villes par lesquelles il a passé: Milan, Padoue, Sienn, les mœurs et les usages particuliers, les établissements d'utilité publique, les hôpitaux. Il rapporte qu'à Milan, on lisait le canon de la messe selon le rite ambrosien. (*Laut.*, 103; Col., 2, 283.)

<sup>3</sup> L'authenticité de cette histoire n'est pas prouvée. DRESSER, *M. Luth. historia* (Leipz., 1598).

ruses ; leurs poisons endorment les sens et tuent sans laisser de traces<sup>1</sup>. »

Malade, souffrant de maux de tête et d'insupportables bourdonnements d'oreilles, un mal qui ne le quitta jamais, l'esprit attristé, il traversa l'Italie à pied, passant par Padoue, Florence, Bologne et Sienne. Une tradition, légendaire sans doute, rapporte qu'il prêcha à Padoue devant un immense concours d'étudiants. — Un moment, il faillit périr d'une fièvre maligne pour avoir passé toute une nuit, les fenêtres de sa chambre ouvertes. La marche lui était devenue impossible aussi bien qu'au Frère qui l'accompagnait. Quelques grenades leur rendirent la santé<sup>2</sup>.

Enfin Rome apparaît à ses yeux. A l'aspect de la ville éternelle, il tombe la face contre terre, élève les mains et s'écrie : « Salut ! Rome la sainte<sup>3</sup> ! »

Non loin de la porte del Popolo, on voit à main gauche une petite église où l'on prétend qu'il a dit la messe en entrant à Rome. Quoi qu'il en soit de cette tradition, nous savons par ses lettres et ses récits qu'un seul sentiment alors remplissait son cœur, sentiment puissant, irrésistible : apaiser ses doutes, courir d'église en église, se rassasier de dévotions.

« Quand j'arrivai à Rome, fou de sainteté, je parcourais toutes les églises et toutes les cryptes, je croyais tous les mensonges qu'on y débitait. J'y ai dit bien des messes, et j'avais comme un chagrin de ce que mon père et ma mère vécut-ent encore. Avec quelle joie ne les aurais-je pas tirés du purgatoire par mes messes, mes œuvres et mes prières ! Il court à Rome un proverbe qui dit : « Heureuse la mère à l'intention de laquelle son fils dit la messe un dimanche « soir, dans l'église de Saint-Jean. » Avec quel bonheur n'aurais-je pas sauvé la mienne<sup>4</sup> ! »

<sup>1</sup> COL., 1, 373.

<sup>2</sup> COL., 1, 374. LAUT., 165.

<sup>3</sup> COL., 1, 165.

<sup>4</sup> COL., 1, 162, ss., 3, 107; DE W., 4, 183; ERL., 40, 284.

Mais l'illusion fut courte et le réveil terrible. La Rome que le pauvre moine de Thuringe avait vue dans ses rêves, la Rome sanctifiée par le sang des martyrs, la lumière du monde, la fontaine de justice (*Fons justitiæ*), comme on l'appelait encore dans les vieux livres, n'existait plus. — Elle était devenue la Rome d'Alexandre VI, de Jules II, la grande Babylone décrite par Machiavel, le foyer du paganisme et de la plus grande corruption qui fut jamais <sup>1</sup>.

Nul doute à ce sujet : toutes les voix sont d'accord ; les témoignages, unanimes. Rome était le grand marché du monde où se faisait ouvertement le trafic des choses saintes. La papauté avilie et pourtant redoutée, le haut clergé incrédule ou athée, le peuple livré à la plus dégradante superstition, et partout l'étalage de la corruption sans voile, tel est le spectacle qui s'offrit aux yeux de Luther. Quant aux grandes choses qu'offrait l'Italie, aux arts, aux sciences qui florissaient au milieu de toutes ces hontes, il les vit, il sut les admirer, car il avait une imagination et une nature d'artiste ; il fut frappé surtout de la majesté des ruines ; mais la pensée du ciel le dominait, et il n'y avait alors pas de place en son âme pour d'autres impressions.

Dépayé au milieu de ce monde qui se jouait des choses saintes, il s'aperçut bientôt qu'il était à peu près seul à prendre au sérieux ses pèlerinages aux lieux consacrés. Sa conscience fut bouleversée de tout ce qu'il vit et apprit à Rome, et le souvenir lui en est resté comme une flèche dans son cœur <sup>2</sup>.

« Je ne puis, dit-il, y penser sans frémir. Entre autres infamies débitées à table par les courtisans, je les entendis se vanter en riant de la façon dont on y disait la messe. En consacrant le pain et le vin, plus d'un prêtre prononçait ces paroles : « *Panis es, et panis manebis ; vinum es, et vinum*

<sup>1</sup> « Le gouvernement y est excellent et dur ; et pourtant la vie qu'on y mène est affreuse. » (COL., 163.)

<sup>2</sup> ERL., 31, 327, 72.

« *manebis*. — Pain tu es, pain tu resteras; vin tu es, vin tu resteras. » Pour moi, j'étais un jeune moine bien zélé, bien pieux, et ces propos me faisaient mal au cœur. Qu'en devais-je penser? Hé quoi? me disais-je, ici à Rome, dans la ville sainte, il est donc permis de tenir en public de tels discours! Que serait-ce donc si tous, Pape et cardinaux disaient de pareilles messes!

« Et moi qui en ai tant ouï, quelle pauvre dupe serais-je! Je ne puis sans dégoût me rappeler l'indécente prestesse avec laquelle ces prêtres italiens débitaient leurs offices. Le tout avait l'air d'une jonglerie plutôt que d'un acte sérieux. Je n'en étais pas encore à l'évangile que le prêtre officiant à côté de moi, arrivé au pas de course (*rips raps*) au bout de sa messe, me criait : *Passa, passa!* Finis, finis donc! »

L'angoisse dans le cœur, tout entier à la redoutable pensée qui l'obsédait, il s'en allait d'église en église, d'autel en autel, visitant les tombeaux des martyrs, les milles lieux consacrés à la dévotion, les merveilles de Rome (*mirabilia Romæ*), demandant au passé ce que le présent lui refusait, ne songeant qu'à faire pénitence et à gagner des pardons <sup>1</sup>. — Ainsi il arrive à la Scala Sancta, au fameux escalier de Pilate, en monte les degrés à genoux, lorsque soudain cette grande parole du prophète Habakuk qu'il avait tant méditée : « Le juste vivra par la foi », retentit à ses oreilles comme une voix de tonnerre, et l'arrête <sup>2</sup>.

Quinze jours, ou tout au plus un mois après, il quittait Rome, emportant dans son cœur le mépris de tout ce qu'il a vu. Il est probable qu'il accomplit avec succès la mission

<sup>1</sup> Le livre des *Mirabilia Romæ*, paru en 1475, fut souvent réimprimé (1481, 1499, 1500, 1510). Ce livre est la description et l'histoire fabuleuse de la ville sainte, de ses merveilles, de ses légendes, de ses trésors sacrés, et le dénombrement des indulgences que le pèlerin peut y gagner par ses dévotions.

<sup>2</sup> Le récit est de G. Mylius, de Jena (*G. Mylii in epist. ad Romanos... explicatio*, 1595), d'après un rapport de Paul Luther.

conciliatrice qui lui avait été confiée, car dès lors on voit s'établir dans l'Ordre des Augustins les rapports les plus fraternels. Mais entre l'Église romaine et son idéal, il y a désormais un abîme que rien ne comblera.

« Je n'ai trouvé là, disait-il, que des hommes d'une grande ignorance qui m'ont blessé et non édifié.

« Il se commet à Rome des crimes incroyables. Pour croire à une si grande méchanceté, il faut s'en être persuadé soi-même par ses yeux, ses oreilles, son expérience. Un proverbe dit : « S'il existe un enfer, Rome doit être bâtie dessus. » Tous les vices s'y donnent carrière : l'avarice, le mépris de Dieu, le parjure, les crimes de Sodome, etc.

« Jules César n'eût jamais supposé que sa Rome deviendrait un tel cadavre. Scipion l'a prévu <sup>1</sup>.

« Le cardinal Bembo, qui connaissait bien Rome, dit qu'elle est la sentine des hommes les plus corrompus de la terre.

« Un autre a écrit ces vers :

*Vivere qui sancti vultis, discedite Roma.  
Omnia hic licent, non licet esse probum.*

« O vous qui désirez vivre saintement, sortez de Rome. Ici tout est permis, sinon d'être honnête homme. »

Lorsque des hommes simples et loyaux ont une fois découvert que ce qu'ils ont aimé jusqu'au fanatisme, avec adoration, est impie, méprisable, cette découverte est irrévocable et décisive. — Luther en eut l'âme transpercée. Rome devint à ses yeux la grande prostituée, la Babylone maudite, la puissance de l'enfer. « Je ne voudrais pas pour cent florins ne pas avoir vu Rome, dit-il ; je serais resté dans l'inquiétude de faire peut-être injustice au Pape <sup>2</sup>. » — C'est dans ses souvenirs qu'il puisa les couleurs du sinistre tableau qu'il fit plus tard de la cour romaine <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> COL., 3, 169, 1, 166, 161, 165.

<sup>2</sup> COL., 1, 161.

<sup>3</sup> Lettre à la noblesse allemande.

« Avez-vous de l'argent? Ici toutes les iniquités deviennent licites. Ici l'usurier devient honnête homme, le bien volé se change en innocente acquisition. Ici l'on délie de tous les vœux, on légitime les enfants des prostituées. Ici tout déshonneur se change en dignité, et l'infamie est ennoblie, le vice est armé chevalier. Quelle avidité! quelle avarice! Les lois canoniques sont des chaînes que l'argent délie. Ici Satan lui-même est saint, est Dieu. Ce que ni le ciel ni la terre ne peuvent faire, ici, dans cette maison, on le fait! etc. »

Luther, pour le moment, conservant une entière vénération pour la personne du Pape, « agneau placé au milieu des loups », renferma sa douleur et vint pleurer ses illusions perdues auprès du vieil ami, du confesseur bien-aimé. Staupitz, qu'il rejoignit à Salzbourg (fin de février 1512), reçut ses confidences et lui répondit par les siennes; lui aussi avait fait le voyage de Rome quelques années auparavant, sans doute pour la même cause, et il avait vu ce que Luther lui racontait avec éloquence :

« Prenez patience, lui disait-il; rien ne demeure impuni. Toutes les histoires témoignent que Dieu viendra bientôt. »

Et il ajouta :

« Il existe à Rome même une prophétie qui dit qu'un ermite s'élèvera contre le Pape<sup>1</sup>. »

Puis il engagea Luther à repousser ses tristesses, à étu-

<sup>1</sup> Les prophéties concernant la chute de Rome étaient nombreuses :

« L'an 1510, le docteur Staupitz fut à Rome. Il y entendit cette prophétie que tout le monde racontait : Sous le pape Léon X surgira un ermite qui s'opposera à la papauté. Cette prophétie s'est accomplie jusqu'au mépris. » (Col., 3, 185.)

« Staupitz a entendu cette prophétie d'une Minorite : Sous le pape Léon surgira un ermite qui brisera la papauté. Nous ne pouvions la comprendre à Rome, parce que nous contemplions le visage du Pape; aujourd'hui nous avons fait fi de sa majesté et nous le regardons au derrière. » (Col., 1, 165.)

« Un licencié de Magdebourg dit : Il y a à Rome une antique prophétie : Ἀτλῆτα ἐκεῖνα, qui veut dire : Cela doit casser. » (Col., 1, 165.)

dier de plus près l'Écriture et particulièrement l'épître de saint Paul aux Romains. — Et timidement il opérait lui-même une réforme dans la pratique de ses couvents. — Jusqu'alors, on lisait à table aux Frères assemblés les écrits de saint Augustin ; il leur substitua la Bible, et Luther devint le *lector* du cloître de Wittenberg.

## LIVRE II

### DES DÉBUTS DE LUTHER A WITTENBERG

#### AUX THÈSES SUR LES INDULGENCES

1512-1517

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### LE DOCTORAT. LES PREMIERS TRAVAUX<sup>1</sup>.

Au mois de mai 1512, la congrégation des Augustins tint à Cologne un chapitre où Staupitz fut de nouveau élu vicaire général, Wenceslas Link prieur du couvent de Wittenberg et Luther sous-prieur. C'est tout ce que nous savons de sa vie jusqu'au jour où il obtint le grade de docteur en théologie.

Staupitz attiré vers l'Allemagne du sud, sans cesse en tournée pour affaires de l'Ordre, ayant d'ailleurs éprouvé à Wittenberg des désagréments dont nous ignorons la nature<sup>2</sup>, songeait depuis longtemps à se démettre de ses fonctions de professeur, et avait jeté les yeux sur son jeune ami pour lui

<sup>1</sup> MATHÉSIUS. — MÉLANCHTHON. — FOERSTEMANN, *Liber Decanorum*. — SCHNEIDER, *Luthers Promotion zum Doctorat*, 1860. — JURGENS. — KÖSTLIN, *Luthers Theologie*. — PLITT, *Einleitung in die Augustana*. — RIEHM, *Luthers älteste Psalmen Erklärung* (St. und Krit., 1875). — KOLDE, *Die Augustiner congregation*.

<sup>2</sup> « Docteur Staupitz... *pertæsus abeundi petiit consensum*. » (SCHEURL, *Briefbuch* I, 78, oct. 1511.)



succéder. Il avait obtenu l'assentiment du général de l'Ordre, et la communauté avait décidé qu'on lui enjoindrait, malgré sa jeunesse, de prendre le grade de docteur<sup>1</sup>. Staupitz lui fit part de cette résolution, et lui en parla, dit Mathésius, sous le grand arbre du jardin du couvent.

« Je suis malade et faible, répondit Luther, et n'ai plus à vivre longtemps. Choisissez un homme à la fois plus robuste et plus capable que moi. » — Staupitz répliqua en souriant : « Il y a toute apparence qu'avant peu, le bon Dieu aura beaucoup de besogne au ciel et sur la terre. Il lui faudra alors un grand nombre de docteurs jeunes et laborieux qu'il puisse charger de ses affaires. Soit donc que vous viviez, soit que vous mouriez, Dieu a besoin de vous dans son conseil. Faites ce que votre Ordre vous demande, et ne voyez que l'obéissance à laquelle vous êtes tenu envers lui et envers moi par votre profession. Pour ce qui regarde les dépenses, notre gracieux prince l'électeur Frédéric y pourvoira pour le bien de Dieu, de l'Université et de notre couvent<sup>2</sup>. »

L'Électeur, en effet, l'avait entendu prêcher, et il avait admiré la force de sa parole. Il fournit la somme nécessaire (cinquante florins), que Luther dut aller chercher lui-même à Leipzig. La quittance qu'il donna à cette occasion a été conservée; elle est du 4 octobre 1512<sup>3</sup>.

Le 4 octobre 1512, jour de la Saint-Luc, en présence des membres de l'Université et d'un nombreux concours de savants, Luther, après une conférence publique, reçut le grade de licencié en théologie des mains du docteur Andréas Bodenstein (Carlstadt), archidiacre de l'église de Tous-les-Saints.

Quelques jours après, le 18 octobre, dans une séance

<sup>1</sup> « A Erfurt, on n'est promu docteur qu'à l'âge de cinquante ans. Beaucoup s'étonnaient de me voir docteur à l'âge de vingt-huit ans. C'est Staupitz qui m'y a poussé. Puis, la jeunesse est téméraire. » LAUT., 160.

<sup>2</sup> COL., 154. — LAUT., 102. — MATH., 1.

<sup>3</sup> DE W., 1, 11.

solennelle, en présence des mêmes personnages, il fut élevé à la dignité de docteur de la sainte théologie. Carlstadt présidait encore la cérémonie. Les parrains étaient un Augustin, son ami Wenceslas Link et Nicolas Viridimontanus (Grünberger), curé de l'église paroissiale de Wittenberg. Luther prêta serment à Dieu, aux Saintes Écritures et à l'Université; le 22 il fut introduit au sénat académique<sup>1</sup>.

Ceci était plus qu'une cérémonie : c'était un grand acte qui le sortait des étroites limites de son Ordre, le jetait dans la vie séculière, et tout en lui imposant des devoirs nouveaux, le mêlait à toutes les luttes qui depuis le commencement du siècle remuaient l'Europe.

Dans la suite il y vit le doigt de Dieu et le signe matériel de sa vocation : « Ce serment, dit Mathésius, devint pour le docteur, dans tous les troubles intérieurs et extérieurs de sa vie si agitée, une des principales sources où il puisait ce courage inébranlable avec lequel il soutint sa cause, c'est-à-dire la cause de Dieu, et la défendit vaillamment, à la gloire de Jésus-Christ, et pour le salut de beaucoup d'hommes. » — Dans ses heures de doute, il se disait à lui-même : « Docteur Luther, tu ne fais que ce que ton Dieu t'a ordonné de faire. Cette cause n'est pas la tienne, c'est celle de Dieu; et c'est contre ton gré qu'il t'a astreint par son serment. »

Les années qui vont suivre apportent les premiers fruits de cette lente et douloureuse éducation. Déjà de grands changements se sont opérés entre Staupitz et lui, les rôles sont intervertis : l'ami reste, mais le conseiller n'a plus grand'chose à dire. Il avait employé presque la violence pour forcer Luther

<sup>1</sup> Ni le discours, ni les thèses doctorales de Luther n'ont été conservés. Schütze, dans le deuxième tome de ses *Lettres inédites de Luther*, donne une pièce qu'il croit être le discours que Luther a prononcé lors de sa promotion au doctorat. Cette pièce est authentique, mais c'est un discours que Luther a prononcé lors de la promotion de Petrus Palladius, en 1538. — L'anneau doctoral, don de l'Électeur, se trouve encore au musée de Brunswick.

à accepter la dignité de docteur. Il avait fallu l'autorité de l'Ordre pour le contraindre à monter en chaire ; mais à peine y est-il qu'il devance toutes ces vieilles têtes et change à la fois l'enseignement et la prédication.

Dès lors il devint le principal personnage de la faculté. Pollich était mort l'année d'auparavant, Trutvetter était retourné à Erfurt, et Staupitz lui-même ne fit plus à Wittenberg que de courts séjours.

Mélancthon raconte en ces termes ses débuts dans l'enseignement public :

« Il commença, dit-il, à faire des cours sur les Romains, puis sur les Psaumes <sup>1</sup>, et il expliquait ces écrits de telle façon que, selon le jugement de tous les hommes pieux et savants, c'était, après une longue et profonde nuit, comme une nouvelle lumière de doctrine qui commençait à poindre. Tantôt il enseignait la différence qu'il y a entre la loi et l'Évangile, tantôt il combattait cette erreur alors régnante dans les écoles et dans les chaires, que l'homme mérite par ses œuvres la rémission de ses péchés et peut ainsi être juste devant Dieu, ainsi que l'enseignent les pharisiens. Luther amenait de nouveau les cœurs des hommes au Fils de Dieu. De même que Jean-Baptiste montrait à la foule l'Agneau de Dieu qui porte nos péchés, lui aussi annonçait que les péchés nous sont remis par la miséricorde du Fils de Dieu, et que ce grand bienfait ne peut être reçu que par la foi. »

Tout un monde de pensées nouvelles apparaissait ainsi pour la première fois dans l'enseignement académique. Le fait même de prendre la Sainte Écriture comme sujet unique de ses leçons était une révolution dans l'école, et seul il explique déjà ce mot de Pollich : « Le moine déconcertera

<sup>1</sup> « L'an XII, jour de la Saint-Luc, j'ai été promu par le seigneur André Carlstadt, docteur en théologie. Bientôt après j'enseignai le Psautier, l'épître aux Hébreux, puis les épîtres aux Romains et à Tite. » (COL., III, 178.) Rien n'a été conservé de ces leçons sur l'épître de saint Paul aux Romains.

tous les docteurs<sup>1</sup>. » Certainement Luther donnait un corps aux vagues sentiments qui commençaient à poindre de toutes parts. Il marchait pas à pas, sans système ; et la lente évolution de sa pensée était une force, car tous les esprits pouvaient le suivre.

*L'Explication des Psaumes*, qu'il fit en 1513, est le premier travail de lui qui nous ait été conserve. Il existe encore à la bibliothèque de Wolfenbüttel. Cet ouvrage consiste simplement en notes écrites entre les lignes et dans les marges d'un psautier latin, texte de la Vulgate<sup>1</sup>. On y voit son portrait, et sous ce portrait ce vers, qui probablement est de la main de Mélanchthon :

*Fulmina erant lingue singula verba tuæ.*

Ce sont des éclairs en effet que ces premières leçons publiques ; ce n'est pas encore la pleine lumière du jour. Si l'on excepte le point central, la justification par la foi, la grâce, reflet vigoureux de l'épître de saint Paul aux Romains, sa théologie est très-incomplète encore. Ses principes exégétiques ne diffèrent pas de ceux de l'école ; il suit les Pères saint Augustin, saint Bernard, Bonaventure, Lyra ; il en est aux vieilles méthodes d'herméneutique, et sous le sens littéral des Psaumes, cherche le sens caché, mystique. Son commentaire est une perpétuelle allégorie. Érasme et Reuchlin dont il utilise les travaux sont, sous le rapport de l'intelligence du texte, plus avancés que lui. Quant aux

<sup>1</sup> Mathésius dit que, depuis son doctorat, il eut toujours présente la pensée de la mort. МАТН., 14. C'est à Wittenberg qu'il entreprit sérieusement l'étude du grec et de l'hébreu. Le dictionnaire hébreu de Reuchlin est de 1506 ; sa grammaire, de 1510.

<sup>2</sup> L'ouvrage parut en juillet 1510, imprimé par Gronenberg, à Wittenberg. V. RIEHM, *Luthers älteste Psalmen Erklärung*, dans les *Studien um Kritiken*, 1875, 1<sup>er</sup> cahier. — Seidemann a retrouvé à la Bibliothèque royale de Dresde le manuscrit entier, de la main de Luther, des cours qu'il y fit sur les Psaumes, de 1513 à 1516. — Il l'a publié sous ce titre : *Martin Luther's erste und älteste Vorlesungen über die Psalmen*. Dresden, 2 v. in-8°, 1876.

croyances générales, il n'a pas même le sentiment d'un désaccord entre son point de vue et celui de l'Église. Pénétré des grandes vérités qui lui ont été révélées, il leur demande uniquement la paix et ne songe nullement à en rechercher les conséquences.

Luther jugea dans la suite ses premiers travaux avec une grande sévérité. Dans sa préface à la première partie de ses œuvres latines, il s'exprime en ces termes :

« Je supplie avant tout le lecteur chrétien, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de lire ces écrits avec prudence et d'être indulgent pour moi. Qu'il sache bien qu'alors j'étais un moine et un forcené papiste... Excusez mes erreurs ; excusez ce que mes adversaires appellent perfidement mes contradictions. Il ne faut les attribuer qu'au temps où j'écrivais et à mon ignorance. » Plus loin il ajoute : « Je pensais encore que mon froc de moine devait plaire à Dieu et m'ouvrir le chemin du ciel. »

Ce qu'il enseignait alors était la théologie du cœur, ce christianisme de Staupitz agrandi et développé. Plus de ces vaines discussions scolastiques, plus de ces froides subtilités d'école, mais la Parole de Dieu dans sa grandeur et sa simplicité. Il commentait les Psaumes avec la pensée de saint Paul, « amenant tout à Christ ».

Le charme de son enseignement consistait surtout en ce qu'il redisait avec émotion ce qui l'avait consolé et fortifié dans ses angoisses ; car, sans le savoir, il faisait devant tous l'histoire de son propre cœur. Devant un auditoire jeune, et enthousiasmé par sa parole, il disait, avec une éloquence entraînante, les détresses du péché, l'abandon de Dieu, le doute cruel, la puissante consolation qui succède au désespoir, la certitude, l'assurance parfaite que donne la foi. Staupitz avait mis l'accent sur l'amour ; lui, appuyait davantage sur la foi et la délivrance. « On ne saurait croire, disait-il, combien les larmes de la foi et de l'espérance restaurent une âme ! »

Il y a dans les Psaumes quelque chose du poète, du voyant, du prophète, du sage et du héros<sup>1</sup>; et comme son âme était à la hauteur de ces sublimes inspirations, il redonnait à l'Écriture sainte une réalité si puissante, une vie si vraie, que tout le monde en était ravi. Quand il s'écriait, par exemple: « Ce qu'au bétail est le pâturage, à l'homme sa maison, à l'oiseau son nid, au chamois son rocher, au poisson le torrent, l'Écriture sainte l'est à l'âme du croyant », il révélait la Bible à tout un peuple.

Puis, s'appuyant sur sa douloureuse expérience, il dépeignait l'incapacité de l'homme pour accomplir la volonté de Dieu, la vanité de ses efforts, le néant de ses œuvres les plus belles, l'insuffisance et la faiblesse de la loi qui n'inspire qu'un esprit de crainte et de servitude. Il appelait les âmes découragées au pied de la croix de l'Homme-Dieu dont les souffrances nous sauvent; il rajeunissait cette grande et consolante doctrine de la grâce, conservée comme la perle de grand prix par les mystiques du moyen âge dont il était l'héritier. Avec Staupitz il enseignait la vie pauvre, méprisée au sein de la lutte et de la souffrance jusqu'au grand jour de Dieu. Il représentait la vie présente comme le douloureux passage à la vie éternelle, et montrait la mort comme la délivrance de l'âme qui soupire après la victoire tardive. Lors même qu'il ne dépasse pas l'horizon étroit d'une mysticité pratique, il y a déjà dans sa manière de dire un caractère héroïque. Il parle avec enthousiasme des luttes du croyant: le chrétien est un athlète qui doit gagner une bataille, souffrir la persécution et porter au mal une haine vigoureuse.

De hautes pensées remplissent son cœur: l'amour du Christ, la grâce, la vie en Dieu. Les disciples lui viennent, se groupent autour de lui; et tandis que ses lettres vont

<sup>1</sup> Le docteur Luther lisant les Psaumes admirait l'esprit de David. « Grand Dieu, disait-il, quels hommes que ceux-là! Ce David était époux, roi, guerrier, tout occupé d'affaires extérieures, et il a pu écrire un tel livre. » (Col., 2, 211.)

dans les cloîtres réveiller les pauvres Frères, une jeunesse studieuse se presse à ses cours, avide de la science et de la théologie nouvelles.

Spalatin était à Wittenberg depuis 1511 ; il dirigeait deux jeunes ducs de Brunswick-Lünebourg, neveux de l'électeur Frédéric, qui faisaient leurs études à l'Université. — Son ami Lange y vint déjà en 1515, peut-être en 1513. De nombreux Augustins se firent dès lors inscrire à l'Université et prirent des grades <sup>1</sup>.

Il nous reste malheureusement fort peu de souvenirs de cette première activité et des savantes disputes dans lesquelles Luther exposait les principes de sa théologie. Un homme qui fut son contemporain et son adversaire, Oldekop <sup>2</sup>, rapporte dans ses *Annales* qu'en 1513 il fit paraître son premier livre, intitulé : *Præceptorium D. Martini Lutheri*. Ce livre était un travail sur le Décalogue, tout plein de matières à dispute ; « car, ajoute-t-il, le jeune docteur aimait passionnément à discuter, et en chaire il reprenait violemment les vices, sans crainte et sans égard pour personne ». Rien de tout cela n'a été conservé. Quelques lettres se rapportant, il est vrai, aux années 1515 et 1516 nous le montrent sous cet aspect nouveau. Il était d'une nature ardente, passionnée, et plus hardi que son maître Staupitz. Déjà sans doute il oppose l'enseignement de la Bible à la théologie de l'école et aux doctrines pélagiennes d'Aristote. Quand ses adversaires objectaient que les docteurs autorisés possèdent seuls la vérité, il répondait : « C'est ce qu'il ne suffit pas de supposer, il faut le prouver. Et c'est ainsi, ajoute-il, qu'insensiblement je me détachais des sophistes, et que je poursuivais mes études en priant. »

Par cette parole il battait en brèche la vérité traditionnelle

<sup>1</sup> V. KÖSTLIN, I, 107.

<sup>2</sup> Oldekop était un prêtre catholique de Hildesheim ; il était à Wittenberg en 1515. — V. LUNTZEL, *Annahme der ev. Glaubensbeken t. V. Seiten der Stadt Hildesheim*, 1842, p. 154.

et la méthode scolastique toute-puissante dans les écoles et dans l'Église. Sans doute il se fit déjà quelques ennemis. Ses adversaires les plus vifs étaient ses collègues, Carlstadt et Petrus Lupinus. Il les battait, appuyé sur Augustin, et les força à le lire; vaincus, ils **devinrent bientôt ses émules. Sa querelle avec l'Université d'Erfurt et le docteur Nathin, au sujet de sa promotion au doctorat à l'Université de Wittenberg, put lui aliéner quelques esprits; ses collègues eux-mêmes ne le comprenaient pas entièrement; mais la jeunesse était avec lui.**

• En traitant ces points principaux de la doctrine chrétienne, Luther acquit une grande considération, d'autant plus que sa vie s'accordait avec sa doctrine, et l'on voyait que ses discours ne sortaient pas seulement des lèvres, mais du cœur. L'admiration qu'on avait pour une telle vie lui assura l'affection de tous ses auditeurs... C'est pourquoi, lorsque dans la suite il changea quelques coutumes reçues, les hommes honorables qui le connaissaient s'opposèrent moins à lui, à cause de l'autorité qu'il s'était acquise par l'éclat de ses bonnes doctrines et la sainteté de ses mœurs... Luther alors ne changeait encore rien aux usages reçus; au contraire, il était parmi les siens le sévère gardien de l'ordre établi. Il ne mêlait à son enseignement aucune opinion subtile, mais il faisait de plus en plus ressortir cette grande et nécessaire doctrine de la pénitence, de la rémission des péchés, de la foi, des vraies consolations de la croix... Tous les hommes pieux étaient fortement saisis de la douceur de cette doctrine. Et les érudits étaient heureux de voir sortir des ténèbres, de la prison, de la poussière, Christ, les prophètes et les apôtres; de saisir la différence entre la loi et l'Évangile, entre la philosophie et l'Écriture (ce que ni saint Thomas, ni Scot, ni d'autres n'ont compris), entre la justice intérieure et la justice civile.

« Grâce aux écrits d'Érasme, la jeunesse avait pris goût au latin, au grec, et ayant reçu les prémices d'un meilleur



enseignement, les hommes doués d'un esprit droit et sain prirent en dégoût l'enseignement barbare des moines. Luther lui-même s'était adonné à l'étude du grec et de l'hébreu, afin de pouvoir, grâce à cette connaissance des langues, puiser sa doctrine à la source et en juger plus sûrement <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> MEL., 13.

## CHAPITRE II.

### LA MYSTIQUE <sup>1</sup>.

Deux lettres de Luther datées de 1516 nous montrent sous un jour nouveau le développement de sa pensée durant ces deux années d'études et de combats. La première est adressée à un Frère de l'Ordre, Georges Spenlein, à Memmingen. La voici tout entière :

« Je voudrais bien savoir où en est ton âme. Fatiguée de sa propre justice, a-t-elle mis enfin son assurance et sa joie dans la justice de Christ? De nos jours une folle présomption en séduit plusieurs, particulièrement ceux qui s'efforcent d'être justes et pieux. Ne comprenant pas la justice de Dieu qui nous est gratuitement accordée en Jésus-Christ, ils cherchent à faire par eux-mêmes assez de bien pour se présenter joyeusement devant lui, ornés de mérites et de bonnes œuvres. Mais cela est impossible. Quand tu étais près de nous, tu étais de cette opinion ou plutôt dans cette erreur. C'était aussi la mienne. Aujourd'hui encore je lutte contre elle et ne l'ai point surmontée. O mon frère! apprends à connaître Christ, Christ crucifié. Désespère de toi-même et crie-lui : « Seigneur Jésus, tu es ma justice; et moi, je suis ton péché. Tu as pris ce qui est à moi; — et tu m'as donné ce qui est à toi! » — Garde-toi bien de prétendre à

<sup>1</sup> PEIFFER, *Deutsche Theologie*. — PLITT, dans la *Zeitschr. f. d. g. Luth. Teol.*, 1865. — REIFENRATH, *Die deutsche Theologie des Francfurter Gottes freundes*, 1863. — SPIEKER, *Geschichte Luthers*. — JÜRGENS. — ULMANN, *Ref. v. der Refor.*

une sainteté telle que tu cesses à tes yeux d'être un pécheur, car Christ ne demeure qu'avec les pécheurs. C'est pour vivre avec eux qu'il est descendu du ciel où il habite avec les justes. Sonde bien cet amour, et tu y trouveras la plus douce consolation. Car si nous ne devons arriver au repos de la conscience que par nos travaux et nos combats, pourquoi Jésus serait-il mort?

« Ce n'est qu'en désespérant de toi-même et de tes œuvres, qu'en lui tu trouveras la paix. Il t'enseignera qu'en même temps qu'il t'accueille et fait siens tes péchés, il fait tienne sa justice. Si tu crois cela fermement (maudit est celui qui ne croit pas), reçois tes frères qui sont sans règle et sans connaissance, et partage avec eux tout ce que tu as de bon, ainsi que dit l'apôtre : « Recevez-vous les uns les autres, de même que Christ vous a reçus pour la gloire de Dieu. Ayez les mêmes sentiments que Jésus-Christ qui s'est anéanti lui-même. » Toi donc, si tu penses être meilleur que d'autres, ne te glorifie pas de ta vertu comme si elle t'appartenait à toi seul, mais sors de toi-même, oublie qui tu es, et sois, pour ainsi dire, un des leurs, pour les porter. Misérable est la justice de celui qui se compare aux autres, refuse de les supporter et ne songe qu'à fuir, à se retirer, tandis que par sa patience, ses prières et son exemple, il devrait leur être utile. N'est-ce pas enfouir son talent et refuser à ses compagnons de service ce qui leur appartient? C'est pourquoi si tu es une rose ou un lys de Christ, sache que tu dois vivre au milieu des épines, et prends garde de ne point devenir toi-même une épine par impatience, jugement prématuré, orgueil. Le royaume de Christ est tout enveloppé d'ennemis; pourquoi veux-tu qu'il en soit autrement? Demande à genoux à Notre-Seigneur Jésus-Christ ce qui te manque encore, et il t'enseignera toutes choses. Songe sans cesse à ce qu'il a fait pour toi, pour tous, et apprend de lui ce que tu dois faire pour les autres. S'il n'avait voulu vivre que parmi les justes et mourir pour ses seuls amis, pour qui donc serait-il mort,

avec qui aurait-il vécu sur la terre? Fais ainsi, mon frère, et prie pour moi! Que le Seigneur soit avec toi<sup>1</sup>. »

La seconde lettre est adressée également à un Frère, George Leiffer, du couvent d'Erfurt :

« La croix de Christ est répandue dans le monde entier; chacun en reçoit une part. Ne rejette point la tienne; place-la, au contraire, comme la plus sainte des reliques, non dans une châsse d'or ou d'argent, mais dans un cœur d'or, je veux dire dans un cœur doux et aimant. Le bois de la croix sanctifié par l'attouchement du corps de Christ et la trace de son sang, passe pour la plus précieuse des reliques. Mille fois plus saintes, toutefois, sont les souffrances, les injures, les persécutions, l'inimitié des hommes quand elles sont reçues, bénies, consacrées par l'amour et l'obéissance à sa douce volonté; car ici, la malédiction se change en bénédiction, l'injustice en bienfait, la souffrance en gloire, la croix en joie<sup>2</sup>. »

Luther, on le voit, n'est plus à cette époque ce jeune homme qui pleure dans le cloître, et doute de son salut. Déjà il cherche les âmes et les console; il communique aux autres le trésor qui fait sa joie. L'abandon et la sérénité que respirent ces deux lettres nous montrent quelle impression profonde et durable les entretiens du docteur Staupitz avaient produite dans son âme. Bien plus, celui-ci lui avait ouvert un domaine nouveau où son esprit s'était jeté avec tout l'élan dont il était capable. Las de la sécheresse scolastique, il se nourrissait maintenant de spéculations mystiques, lisait avec avidité ces écrits dédaignés, il est vrai, par l'école, mais pleins d'une manne cachée, que les amis de Dieu avaient contribué à répandre pendant plusieurs générations de suite. Il s'émerveillait de voir combien cette sagesse intérieure répondait aux besoins de son cœur, aux

<sup>1</sup> DE W., 1, 17 ss. (7 av. 1516.)

<sup>2</sup> DE W., 1, 19.

doutes de son esprit; il s'en appropriait les pensées, le langage; il avait trouvé comme un filon d'or pur et éprouvait une joie d'enfant à l'idée qu'il retrouvait là, négligée, oubliée par les sages du siècle, la vraie tradition de l'Évangile, l'écho de saint Paul et de saint Augustin.

Le mysticisme, cet effort des âmes pieuses pour saisir par le pur sentiment les choses inaccessibles à la raison, a trouvé dans la race germanique un sol si propice, si fécond, qu'il s'y est développé jusqu'à produire une théologie d'une originalité singulière, parfois admirable de hardiesse et de profondeur religieuse. Tantôt satisfait d'avoir trouvé la communion des âmes avec le Dieu vivant, il décrit, il exalte la vie intérieure, pauvre et crucifiée, l'imitation des humbles vertus d'un Christ tout humain et tout divin, les joies ineffables de l'obéissance, supérieure à toute science, à toute intelligence, le mépris du siècle et la possession de l'amour divin, seule réalité désirable. (Thomas à Kempis. *L'Imitation de Jésus-Christ*. — Staupitz, etc.) Tantôt, se ralliant à Denis l'Aréopagite et aux néoplatoniciens, il cherche dans les spéculations profondes le mystère de l'Être, l'union du fini avec l'infini, de l'univers et de Dieu. Eckart, Tauler, Suso, Ruishröck, le docteur *Extaticus*, sont les maîtres de cette science intérieure. Ils s'élèvent par la pensée à cette hauteur dangereuse où disparaît toute distinction entre Dieu et l'homme, entre le Christ et le chrétien, entre le bien et le mal. Les dogmes se dissolvent en allégories; l'histoire, en sainte fiction. La vie chrétienne devient contemplation, amour, extase, anéantissement.

Luther lut sans doute un grand nombre de ces écrits mystiques; mais là encore il sut distinguer, donna la préférence à ceux dont la tendance était édifiante et pratique, et jamais il ne se perdit dans les spéculations hasardées de Ruishröck et de Suzo. La nature n'avait pas fait de lui un contemplatif. Vivre et agir fut toujours l'impérieux besoin de son âme.

Dès l'année 1516, nous le voyons tourmenté du désir de faire connaître au monde ses auteurs aimés. Il publie ainsi les œuvres oubliées de Tauler, le bon Dominicain de Strasbourg, le *Doctor illuminatus* qui, tout en prêchant la pauvreté de Christ, appelait le peuple à la liberté et les puissants de la terre à la pitié; il le vante à ses amis comme une lumière incomparable.

« Si vous voulez avoir la jouissance d'étudier en langue allemande une théologie digne des temps anciens, procurez-vous les sermons de Jean Tauler. Ni en latin, ni en allemand je n'ai jamais trouvé une théologie plus saine, plus conforme à l'Évangile. J'y ai puisé plus de pure science que dans tous les livres des scolastiques réunis <sup>1</sup>. »

L'une des plus remarquables de ces productions mystiques des quatorzième et quinzième siècles porte un nom caractéristique : la *Théologie germanique*.

Ce livre redit avec simplicité, mais non sans mélange de pensées spéculatives, les idées familières aux mystiques : « Dieu, c'est l'Être en qui toute existence repose. Seul il existe réellement, tout le reste n'est que vaine apparence. L'âme, venue de lui, ne trouve qu'en lui son terme et sa vie. Déchue, elle cherche le bonheur dans les créatures, dans le monde fini, dans elle-même, et n'y trouve, hélas ! que misère et douleur, jusqu'au jour où, reconnaissant son propre néant et le néant de toutes choses, elle se quitte pour se donner tout entière à Dieu. Pour la sauver, Dieu est devenu homme dans la personne de Christ; et dans cette même personne, l'homme a été fait Dieu. Christ nous attire à lui, nous demande de mourir à nous-mêmes pour vivre en lui et devenir divins. Les épreuves, les croix douloureuses sont les moyens qu'il emploie pour nous amener à cette perfection. Il nous ravit ainsi à l'amour du monde et nous jette dans l'abîme insondable de son amour. Alors l'âme est

<sup>1</sup> DE W., 1, 40.

paisible, heureuse, patiente, douce au prochain, toute pleine du ciel. » — A côté de ces éléments pratiques, il y en a d'autres encore tels que l'assimilation du mal avec l'existence même, qui appartiennent à la spéculation panthéiste dans laquelle sont tombés les plus grands mystiques du moyen âge<sup>1</sup>.

On attribue ce livre à un prêtre de Francfort qui vivait au quinzième siècle. Chose singulière ! presque toute cette littérature de cloître est anonyme. Qu'importe l'auteur ? — C'est quelque pauvre moine savant et pieux qui doucement attire Jésus dans sa cellule, ne pouvant forcer les murs du couvent et se réjouir en plein soleil. Il appelle et cherche Dieu au fond de son cœur : et dans ce petit monde bien renfermé il y a fête et joie divine. Jésus est là avec ses trésors ; il en a chassé le monde et le péché ; le vieil homme est détruit, le nouvel homme est né, plein d'obéissance, de douceur et de charité. C'est désormais le frère de Christ, l'enfant de Dieu qui suivra, fidèle et consolé, au milieu des épreuves et des croix, le Sauveur bien-aimé. Et s'il jette un regard sur le monde et ses mystères, c'est pour dire comme plus tard Pascal :

« Toute la foi consiste en Jésus-Christ ; et toute la morale, en la concupiscence et en la grâce. »

La douce et consolante doctrine allait ainsi se répandant dans les cloîtres. La petite semence mystique, jetée au loin,

<sup>1</sup> Luther découvrit ce livre en 1516 ; il en publia une partie dans cette même année, puis l'ouvrage tout entier en 1518 avec une seconde préface. C'est probablement lui qui leur a donné le titre, de *Théologie germanique*. Le vrai titre, trouvé par M. F. Pfeiffer, est le *Franckforter*. L'auteur est un prêtre ou *custos* du couvent de l'Ordre Teutonique à Francfort-sur-le-Mein. Il appartenait à la société des Amis de Dieu. — La traduction de Luther eut plus de soixante-dix éditions.

Le manuscrit de la *Théologie germanique* est de 1497, d'après Pfeiffer. L'année suivante, furent imprimés à Leipzig pour la première fois les sermons de Tauler. En 1518, où Luther réimprima la deuxième édition de la *Théologie germanique*, parurent à Cologne les autres ouvrages de Tauler. (V. PLITT, *Zeitschrift, für die luth. Théol.* 1865, 1<sup>er</sup> cahier.)

germait lentement et préparait une forte génération d'hommes épris de vie intérieure et de mysticité pratique. Ce qui charmait surtout, c'est que les petits écrits parlaient la langue vulgaire, la langue du peuple et des pauvres. Le marchand en emportait dans sa valise, le bourgeois dans sa maison. On était surpris de retrouver, à côté de la savante théologie des écoles abandonnée aux docteurs, une théologie populaire, pratique, pleine de consolations et d'intimité, qui avait, comme l'autre, son passé, sa tradition <sup>1</sup>.

Luther s'attachait donc à cette filiation qui, à ses yeux, excusait ses premières hardiesses et faisait tomber l'accusation de nouveauté que déjà ses adversaires portaient sur ses doctrines. Ce livre de la théologie germanique, livre tout spirituel bien que très-spéculatif, il l'aimait à l'égal des sermons de Tauler et l'imprimait, pour le répandre au loin, en l'accompagnant d'une préface chaleureuse.

« Nous savons, y disait-il, que saint Paul était de chétive apparence, et cependant il a écrit des éptres admirables. Lui-même nous dit que sa parole n'était point revêtue de vains ornements, mais pleine de force et de richesse. Aussi voyons-nous que les merveilles de la grâce divine sont le mieux proclamées par des prédicateurs simples et modestes, car il est écrit : « Seigneur, tu tires ta louange de la bouche des petits enfants. » Quel livre que ce précieux petit traité de la théologie germanique ! Je rends grâce à Dieu de pouvoir lire en langue allemande de si belles paroles. Dieu veuille qu'il se répande de plus en plus. Il faudra bien reconnaître que les théologiens allemands sont les meilleurs. »

La tendance panthéiste du livre retrouvé lui échappait ; il n'y voyait que ces expressions vives qui dépeignent si bien

<sup>1</sup> Jean RIDER, dans son *Formicarius*, dit : « C'est une mode en Allemagne non-seulement parmi les hommes et les femmes des classes inférieures, mais aussi dans les familles nobles, de consacrer une heure au moins par jour à la méditation des souffrances de Christ, afin de se rendre plus aptes à supporter les peines et de s'exercer à la pratique des vertus. »



le néant des œuvres, ce sérieux moral, cette intimité profonde avec laquelle il décrit l'union de l'âme avec son Dieu... Plus tard le regard perçant de Calvin sut beaucoup mieux démêler le « venin caché » de cet ouvrage et de tout le mysticisme allemand <sup>1</sup>.

Quel que soit celui des écrits de Luther qu'on lise, on y remarque toujours cette veine profonde qui, semblable à un filon d'or pur, se cache sous les rudes apparences de sa polémique et donne tant de grâce à son éloquence. A l'époque qui nous occupe, il en est entièrement dominé. Dans la suite, grâce à ses études, à ses luttes, à ses adversaires, il brisa le cercle étroit, et dépassa l'horizon qui borne la vue des mystiques ordinaires; car il résolut, autant qu'homme de son siècle pouvait le faire, le double problème et accomplit la double tâche de la théologie chrétienne : la vie portée au dehors, la lutte, la conquête, d'un côté; et de l'autre, la contemplation et le repos intérieur. Il retrouva cette union des deux activités dont le secret semblait perdu depuis saint Paul. Et cela est une chose immense; car on lui doit en même temps que la restauration de la foi, l'affranchissement de la pensée moderne et l'émancipation de l'humanité.

<sup>1</sup> *Lettres de Jean Calvin*. Éd. BONNET, II, 259. HENRY, *Vie de Calvin*, III, 420.

## CHAPITRE III.

### LES PREMIERS SERMONS <sup>1</sup>.

En même temps que Luther exaltait la jeunesse studieuse par ses cours académiques, attirait à lui les Frères de l'Ordre par sa correspondance, il gagnait le peuple par ses prédications.

On se rappelle comment il fut amené à monter dans la chaire chrétienne. Ses premières prédications n'avaient eu pour auditeurs que les Frères de l'Ordre et les membres de l'Université. Dans ce cercle restreint, son succès avait été grand. C'est en l'année 1516 seulement que la maladie du titulaire, Simon Heins, lui ouvrit la chaire de l'église paroissiale <sup>2</sup>.

Tous les contemporains nous parlent de son éloquence. Luther fut en effet un grand orateur dans le meilleur sens de ce mot. Il eut surtout ce genre d'éloquence qui naît d'une forte pensée, d'un cœur ému et d'une belle imagination.

Entraîné, il entraînait; séduit, il séduisait. Il jetait à la foule sa pensée, et sous l'inspiration du moment. Le fond de

<sup>1</sup> COL. — MYCONIUS. — KÖSTLIN, *Luthers Theologie*. — PLITT, *Einl. in. d. Aug.* — HARRIES, *Luthers Lehre bis zum Jahre 1517*, dans les *Jahrb. : f. deutsche Theol.* 1861. — DIECKHOFF, *Luthers Lehrgedanken in ihrem ersten Gestalt*, dans la *Deutsche Zeitschrift*, 1852.

<sup>2</sup> Simon Heins, de Brück, frère du docteur Grégoire Brück, le célèbre chancelier de l'électeur de Saxe. Quelques auteurs, Spieker entre autres, prétendent, mais sans preuves convaincantes, qu'il y prêcha déjà en 1508 ou en 1509. — La chaire illustrée par l'éloquence de Luther a été conservée comme une relique précieuse jusqu'en 1806.

sa prédication était fort et préparé; la forme, abandonnée, lâche, populaire, sublime ou triviale selon que l'Esprit l'animait ou le délaissait. Du reste, nul artifice, nulle recherche d'effet oratoire. Il aimait le peuple et mettait au-dessus de tout le privilège et l'honneur de lui annoncer l'Évangile. Autour de lui, les savants estimaient peu cette façon d'agir; ils s'étonnaient de le voir composer avec soin des sermons allemands pour une foule ignorante. « Que Dieu m'accorde, leur répondait-il, de faire quelque bien à un seul homme du peuple, je l'en bénirai et m'en réjouirai. Quant à mes livres, je les abandonne volontiers au sort qui les attend. »

Il parlait simplement, fortement, sans autre désir que celui d'être compris et d'instruire, et il conseillait aux autres prédicateurs de suivre sa méthode. « Prêchez avec simplicité, dit-il un jour à l'un de ses amis; ne regardez pas aux grands, mais aux âmes ignorantes, grossières. Votre prince, après tout, est taillé dans le même drap qu'eux. Si dans mes sermons je regardais à Philippe Mélanchthon et à d'autres docteurs, je ne dirais rien de bon. Je prêche aux ignorants, et cela plaît à tous. Certes je sais le grec et l'hébreu, mais je garde ma science pour le moment où nous sommes réunis entre savants. Alors nous le prenons si haut que le bon Dieu lui-même en est émerveillé <sup>1</sup>. »

La plupart des discours de cette époque sont perdus, et c'est un malheur; car il n'y aurait pas de charme plus grand que de l'entendre, selon la belle expression de Mathésius, bégayer son Évangile. Les premiers sermons conservés sont de 1515. Ce sont de simples plans très-détaillés qu'il écrivait en latin et qu'il développait dans une libre improvisation. Ils reproduisent cet état de mysticité conquérante et déjà sûre d'elle-même qui caractérise les progrès accomplis de sa vie intérieure. Agressif contre les subtilités scolastiques, la science qui se paye de mots, la raison impuissante, la

<sup>1</sup> T. R., 2, 384-434.

conscience qui se méconnaît, il prêche la croix de Christ, la simplicité du cœur, la foi qui justifie, et cela avec les antithèses aimées des mystiques.

« La Parole a été faite chair pour que la chair devint la Parole.

« La force a été faite faiblesse pour que la faiblesse devint force.

« Le Verbe se revêt de notre forme, de notre figure, de notre ressemblance, pour nous revêtir de sa forme, de sa figure, de son image.

« La sagesse se fait folie, afin que la folie devienne sagesse, etc., etc. »

Sa puissance consistait surtout en ce qu'il apportait au peuple une conception nouvelle, profonde, de la doctrine chrétienne. Il parlait avec clarté une langue limpide, faisait appel au bon sens, à la raison, à la conscience, au sentiment. Rien alors de violent, de recherché non plus, mais un ton très-modeste qui charmait.

Soutenu, inspiré par la foule qui se pressait à ses sermons, il acquérait d'année en année plus d'assurance et plus de précision. Ici, comme dans ses cours, il révélait la Sainte Écriture, y puisait à la fois sa force et son onction, et portait en chaire la discussion du dogme, prêchant contre la fausse sainteté et la fausse justice. Tout ce qui nous est resté de cette époque a un caractère bien marqué d'onction et de douceur. Luther songe peu alors à ce qui se passe dans le monde; il est l'homme de la vie intérieure, de la piété intime. L'influence des mystiques est plus marquée que dans ses Psaumes. Ce n'est plus seulement la délivrance des âmes qu'il exalte, mais la communion avec Christ et la joie de l'union mystique.

Un fragment de ces sermons de sa jeunesse pourra nous donner une idée assez exacte de sa méthode et des sentiments dont il était alors animé.

SERMON POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE MARIE<sup>1</sup>.

(1516)

« Quel admirable exemple d'humilité profonde et de vraie gratitude nous donne la vierge Marie ! Désormais, dit-elle, tous les siècles m'appelleront Bienheureuse ! Pourquoi ? Est-ce parce qu'elle a fait de grandes choses, parce qu'elle était de race royale et qu'elle a donné naissance au Fils de Dieu ? — Elle ne se vante d'aucun mérite, d'aucune œuvre ; elle confesse au contraire qu'elle n'a rien fait que recevoir humblement une grâce. Je suis heureuse, dit-elle, parce que Dieu m'a fait de grandes choses, heureuse du don qu'il m'a accordé. Ce n'est donc pas elle qui est louée, mais c'est Dieu qui est loué en elle ; et en la déclarant bienheureuse nous songeons moins à elle qu'aux grâces qui lui ont été accordées. Ainsi tout doit être rapporté à Dieu, qui seul a la puissance et dont le nom seul est saint...

« C'est donc à Dieu qu'appartient la louange et la gloire. A nous le bonheur, à nous la joie ; à nous de nous glorifier d'être les objets de sa miséricorde. Les amis et les proches de sainte Élisabeth la félicitent de ce que Dieu a exercé sa miséricorde envers elle ; aussi la Vierge bénie veut-elle nous dire : Ceux qui entendront parler des grandes choses que Dieu m'a faites, ne m'exalteront pas, mais me féliciteront et me diront bienheureuse.

« O qu'elle est belle, cette Vierge qui rapporte tout à Dieu ! O quelle détestable coutume d'exalter aujourd'hui les hommes, au mépris de Dieu qu'on prive indignement de sa gloire !...

« Réjouissons-nous, car les grandes choses que Dieu lui a faites, il nous les fait aussi. Elle ne possède rien que nous ne possédions avec elle. Elle porte le Fils de Dieu dans son

<sup>1</sup> Op. 1, 116.

sein ; nous, dans notre cœur ; elle est sa mère terrestre, mais Jésus a dit : Celui qui fait la volonté de mon Père est ma mère, ma sœur, mon frère. Elle l'a allaité de ses mamelles virginales ; nous, de nos chastes et pures méditations ; elle le pressait dans ses bras, et nous l'entourons des fervents transports de notre amour. Il repose aimé sur son cœur et sur notre cœur. O mère heureuse ! O sainte Vierge, souviens-toi de nous, fais que Dieu accomplisse en nous ces grandes choses !

« Remarquons enfin que par ces grandes choses, la Vierge bienheureuse n'entend pas seulement la faveur qui lui a été faite de donner naissance au Fils de Dieu dans la chair, mais en général toutes les grâces qui nous viennent de Dieu ; et ces grâces sont si hautes que nous ne saurions assez les magnifier. Dieu te crée de rien ; il tire du néant ce qui t'est nécessaire, il te donne et te conserve ces étonnantes forces du corps et de l'âme ; cela n'est-il pas admirable?... Mais nous sommes des aveugles qui ne se souviennent plus des dons de Dieu. »

Les grandes charges dont Luther se trouva revêtu dès l'année 1515 eurent une influence marquée sur son développement ; la nécessité d'agir, l'activité du dehors l'arrachèrent peu à peu aux joies de la vie intérieure, et tout en le lançant dans un tourbillon d'affaires, le mirent en des rapports intimes, directs avec toutes les classes de la société. C'était un enfant du peuple. Avec le peuple il avait passé son enfance. Il en avait les goûts, la libre allure, le trait, la joie et la naïveté, et comme don particulier, une fleur de poésie et un soupir constant vers le ciel. Jamais il ne parla d'autre langue que la langue du peuple, mais avec quel charme ! avec quelle abondance d'idées et de sentiments ! La prédication était la tâche qui lui agréait le plus et qui, par son allure libre, allait le mieux à son génie naturellement prime-sautier et ennemi de toute gêne.

Se sentant soutenu et aimé de la foule, il se prit à lui dire en chaire tout ce qui le préoccupait intérieurement, tout ce qui remplissait son âme, ses pensées nouvelles, ses convictions chèrement acquises, ses rêves de réformes et par-dessus tout sa chère doctrine de la justification par la foi, du haut de laquelle il jugeait toutes choses : institutions ecclésiastiques, mœurs, coutumes, abus de toute nature.

Rien ne pouvait le détourner de cette œuvre de prédication. Chaque dimanche il montait en chaire dans l'église paroissiale, prêchait sur l'Évangile du jour un beau sermon de doctrine, et dans la même journée il exposait encore les grands principes de la morale et de la vie chrétienne en développant devant le peuple les dix commandements de Dieu<sup>1</sup>.

Ces discours sur le Décalogue commencés en 1516 et achevés en 1517 parurent si beaux à ses amis que déjà dans cette même année 1517 ceux-ci, sous la direction du jeune maître sans aucun doute, les rédigèrent en latin sur ses notes et les livrèrent à l'impression<sup>2</sup>. Dès 1518 une nouvelle édition devint nécessaire, et depuis ils ont été souvent réimprimés, traduits en allemand et même en langue bohème (1520). Nous n'en avons donc qu'une copie, fidèle il est vrai ; le fonds y est tout entier, moins l'éclat, moins la vie du premier jet.

Le Décalogue jouissait alors, et il faut le dire, dans tout le moyen âge, d'un grand honneur ; les théologiens y appuyaient leurs systèmes de morale ; les juristes, le droit civil ; les fanatiques, leurs rêves politiques. — L'Église, qui avait perdu le sens du pur christianisme, gardait encore ce trésor, grâce à son esprit légal ; mais la seule morale qu'elle comprît alors,

<sup>1</sup> « Le travail vous vieillit. J'ai prêché souvent quatre fois dans la même journée. Pendant tout un carême, je prêchais deux fois par jour, et je faisais une leçon ; à l'époque surtout où je prêchais sur les dix commandements avec une grande affluence de monde, car cette prédication sur le catéchisme était nouvelle et insolite. » (LUTH., 66.)

<sup>2</sup> Op. v. a., 1, 165 ss.

c'était l'ascétisme monacal et une casuistique sans principes sûrs et sans importance pour la vie.

Luther, grâce à la profondeur où il avait déjà saisi la pensée chrétienne, avait depuis longtemps dépassé l'horizon étroit de cette morale extérieure.

La morale lui apparaissait comme une vie intérieure, complexe, liée aux dispositions de l'âme. Par son appel à la conscience chrétienne, par la distinction qu'il formule avec netteté entre la loi et l'Évangile, entre la vie non régénérée et la vie de l'homme placé sous la grâce; par cette doctrine d'une profondeur étonnante, il affranchissait les consciences d'une tyrannie dont nous ne pouvons plus comprendre aujourd'hui la puissance. — En un mot, il créait la morale des hommes libres. « Où est l'amour, disait-il, la loi est inutile; si l'amour manque, aucune loi ne saurait le suppléer. »

Mille choses qui nous paraissent aujourd'hui simples et communes frappaient d'étonnement ses auditeurs; et l'on ne saurait trop admirer la hauteur de sa raison, la vigueur de son bon sens, et le sérieux avec lequel il transformait toute cette casuistique arbitraire en une science vraiment divine, qui, tout en répondant merveilleusement aux besoins éternels des âmes, grandissait le devoir, la responsabilité, et rattachait les actes de la vie aux prescriptions impérieuses de la conscience et de la Parole de Dieu.

Ramener toutes choses à leur centre, telle était sa méthode. Ainsi à propos du premier commandement, en parlant de l'idolâtrie, il touche à peine aux idolâtries communes, et dit simplement : « Tous les hommes qui n'ont pas été délivrés par la grâce de Dieu sont plongés dans l'idolâtrie, car n'aimant pas Dieu de tout leur cœur, ils fléchissent le genou devant la créature. En elle seule ils mettent leur confiance et leur amour, ils lui sacrifient ce qu'ils ont de meilleur, leur âme.

« Mais aussitôt que tu crois que Jésus a souffert pour toi,



la confiance, le doux amour naissent dans ton cœur. L'amour des créatures s'évanouit comme un amour indigne. Christ seul te semble alors nécessaire ; et en effet il te suffit pleinement. Renonçant à tout, tu le possèdes, tu espères tout de lui, et tu l'aimes par-dessus toutes choses. »

Descendant de ces hauteurs, il prend à corps toutes les idolâtries connues, les présages célestes, la profanation des choses saintes, l'astrologie « qui voudrait bien être une science, si elle pouvait sortir de sa folie innée », les arts diaboliques et tout le sombre cortège des superstitions populaires. Chose singulière ! ces superstitions, il les partage entièrement encore. Né au sein d'une race ignorante, parmi les mineurs, le peuple le plus superstitieux du monde, il ne doute ni de la sorcellerie ni des conjurations et des possessions ; mais sa raison puissante, mal éclairée sans doute, le met en garde contre les excès ; et sa pensée chrétienne lui fait réprouver ces abominations comme des pièges que Satan dresse aux pauvres âmes.

On n'apprécie bien la partie réformatrice de ces sermons que si l'on a devant les yeux le tableau de cette décadence morale, de ce paganisme grossier qui enlaçait la vie et, comme une immense végétation parasite, avait couvert la piété chrétienne d'une couche de superstitions et de fables.

La fin du quinzième siècle avait été étonnamment féconde en inventions de ce genre : le culte des saints et de la vierge Marie s'était substitué au culte de Dieu ; le peuple sans Évangile se nourrissait de merveilleuses légendes ; partout s'établissaient de nouveaux lieux de pèlerinage où la foule affluait en quête de guérisons, de miracles et aussi de débauches <sup>1</sup>.

Voilà ce que Luther eut le courage d'attaquer de front, au nom de la conscience chrétienne, apportant dans ce combat

<sup>1</sup> Le pèlerinage à la sainte tunique de Trèves date de 1513.

les vaillantes armes dont la nature l'avait doué : le bon sens, l'indignation, l'ironie.

« Aujourd'hui nous voulons tout apprendre et tout enseigner, hormis la vérité éternelle. Chaque jour on bâtit de nouveaux lieux de culte ; la foule insensée abandonne ses églises et court à ces pèlerinages que le Diable lui-même a établis. On abandonne maison, femme, enfants, pour s'y ruer et pour y perdre à la fois son temps, son argent et son âme. Ils disent que c'est l'esprit qui les y pousse. Non, le Saint-Esprit commande à l'épouse de rester auprès de son époux, au serviteur de demeurer auprès de son maître. Le Saint-Esprit est ennemi du désordre. Ta femme, tes domestiques crient-ils à tes oreilles que l'Esprit les pousse aux pèlerinages ? suis mon conseil, sanctifie leur dos en leur donnant une bonne volée de chène vert. Tu verras comme à ce signe de Dieu le Diable va s'enfuir.

« Chaque métier a son saint particulier. Les orfèvres ont saint Éloi ; les cordonniers, saint Crépin et saint Crispinien ; les drapiers, saint Séverin ; les peintres, saint Luc ; les médecins, saint Côme et saint Damien ; les juristes, saint Yves ; les étudiants, sainte Catherine et Aristote aussi. Chaque pays a ses saints... Voyez comment ils les honorent. Nul ne songe à imiter leurs vertus, à suivre leur exemple. On entend une messe et l'on passe la journée dans l'oisiveté et dans les plaisirs, dans les danses et dans les chansons. C'est le jour où leur cœur semble le plus éloigné de Dieu ; et leur dévotion même est une insulte au saint qu'ils font profession d'honorer. Leurs fêtes ressemblent aux bacchanales et aux saturnales des païens, et jamais ceux-ci n'ont célébré les fêtes de leurs idoles avec plus d'indécence qu'on ne célèbre aujourd'hui les fêtes des saints. Un porc ne voudrait pas d'un tel culte. Le colère de Dieu est sur nous ; elle nous a envoyé un esprit de vertige qui nous ôte la conscience et la raison. »

On retrouve dans ce long travail sur le Décalogue le génie

naturel de Luther avec ses fortes contradictions, ce mélange de rudesse et de douceur, de fantaisie et de sagesse qui le caractérise. La note qui domine est le sérieux moral. Il s'adresse à tous les états, à toutes les conditions; il prêche à un peuple rude et grossier la discipline, l'ordre, l'obéissance; il dénonce sans ménagements le vice, les pilleries des nobles, la violence, l'usure, l'esprit de révolte; il vante la vie de famille, les mœurs douces et chastes. On ne sait vraiment d'où ce moine a pris ces pensées si saines et si pures sur les sujets les plus délicats.

Si l'on compare sa prédication à celle des sermonaires du temps, d'un Murner ou d'un Geiler de Kaisersberg, par exemple, on est frappé de son incontestable supériorité. S'il accuse le clergé et ses dérèglements, c'est avec douceur et retenue. Il se plaint des plaisanteries et des contes graveleux dont celui-ci est l'objet; il parle de lui avec compassion; et ne pouvant nier la corruption, il dit: « Revenons aux origines, aux usages de la première Église. Là est le remède; là est la vie. »

Cette prédication hardie et douce néanmoins lui gagna les cœurs. Prince, évêques, prélats, bourgeois disaient qu'ils n'avaient jamais entendu annoncer ainsi Christ et l'Évangile; aussi quand vint l'affaire des indulgences, tout Wittenberg fut avec lui. — Il y avait bien sans doute quelques oppositions : plusieurs se plaignaient qu'il allât trop vite en besogne. « Il se rit des saints », disait-on (Oldekop); mais ces plaintes isolées restaient sans écho, et sa popularité allait croissant de jour en jour. Il termina au mois de février ses sermons sur les dix commandements, qui furent imprimés en latin et en allemand au mois d'août de la même année. En les envoyant à son ami Lange, il pouvait dire hardiment : « N'ai-je pas enseigné évangéliquement le Décalogue? »

## CHAPITRE IV.

### LE VICARIAT <sup>1</sup>.

Tandis que Luther, poursuivant ses études et ses combats, avance d'un pas rapide dans la voie où il s'est engagé, Staupitz, son maître et son initiateur dans la doctrine de la grâce, s'en va, sur la prière de l'Électeur Frédéric de Saxe, recueillir au loin des reliques pour l'Église de Wittenberg, déjà l'une des plus riches du monde en ces sortes de choses. Qui penserait, en voyant le digne moine partir à la recherche d'objets de sainteté, que nous sommes à la veille de la Réformation?

L'Église de Tous les Saints, à Wittenberg, qu'il s'agissait d'enrichir encore, était la gloire de Frédéric et le monument de sa piété. Ce prince y avait dépensé des sommes considérables. Les reliques qu'il y avait amassées de toutes parts, classées et numérotées, offraient à la vénération des fidèles des os innombrable de martyrs, d'évangélistes, de prophètes, de patriarches. On y contemplait trois cent trente et un objets divers ayant appartenu à Notre-Seigneur Jésus-Christ : des vêtements, des dents, des cheveux, les restes des jeunes enfants égorgés par Hérode à Bethléhem, des pierres du Sinaï, du lait de la vierge Marie, des fils de sa quenouille, de la paille et du foin de l'étable où Jésus naquit, des morceaux de la vraie croix, etc., etc. Le chiffre de ces reliques se montait à six mille sept cent cinq objets, dont on faisait une

<sup>1</sup> Lettres. — LINGKE. — SECKENDORF. — JÜRGENS. — KOLDE, *Aug. Congr.*

exhibition solennelle le dimanche des Miséricordes. A chaque pièce principale étaient attachés cent jours d'indulgence; en tout plus de mille quatre cent quarante ans <sup>1</sup>.

Pour complaire à la piété de Frédéric, Staupitz se mit en route pour la Belgique, à la recherche de ces précieux trésors.

L'année précédente (avril 1515), un chapitre de l'Ordre tenu à Gotha avait nommé Luther vicaire de district (*Decanus vicarius*) pour les couvents de la Misnie et de la Thuringe <sup>2</sup>. Staupitz, avant son départ, voulut l'initier à la tâche difficile remise entre des mains si jeunes, et visita avec lui plusieurs couvents.

Accompagnés de Wenceslas Link, ils arrivèrent à Grimma. On allait se quitter lorsque Staupitz reçut une lettre qu'on lui écrivait de Würzen. — Son correspondant lui mandait qu'un Dominicain nommé Tetzcl faisait un odieux trafic d'indulgences. « Cet homme, disait-il, dépasse en audace tout ce qu'on a vu jusqu'ici, et assure à la foule stupéfaite qu'aussitôt que la pièce d'argent résonne dans sa caisse, l'âme du trépassé s'échappe du purgatoire. En outre, il prétend être muni des pleins pouvoirs du Pape. »

Sans doute depuis longtemps les prédicateurs d'indulgences parcouraient l'Allemagne. Il semblait même qu'on eût pris à tâche de froisser les instincts religieux de la nation; et plus l'opposition des hommes éclairés et pieux se montrait imposante et unanime, plus grandissait aussi la hardiesse de ceux qui s'employaient à cette œuvre; mais jamais les choses n'avaient été poussées à cette extrémité.

Quand Staupitz eut achevé la lecture de cette lettre, Luther

<sup>1</sup> SCHADOW, *Wittenbergs Denkmäler der Bildnerei, Baukunst und Malerei*. 1825.

<sup>2</sup> V. KOLBE, p. 264. L'Ordre élisait tous les trois ans des vicaires de district pour la surveillance des couvents. L'opinion selon laquelle Luther aurait été nommé suppléant de Staupitz pendant son absence, est erronée. La nomination de Luther comme vicaire de district est de 1515. Le voyage de Staupitz dans les Pays-Bas est de 1516 (en été).

s'écria : « Eh bien ! s'il plait à Dieu, je ferai un trou dans son tambour ! »

Le soir même, à la prière de Staupitz, il prit la plume ; mais cette première résolution n'eut pas de suite. Luther n'était pas suffisamment préparé, et le scandale n'était pas arrivé à son comble. Dès ce jour, toutefois, il conçut le dessein de s'opposer à la vente des indulgences.

Cet événement de Grimma explique cette parole célèbre : « J'étais comme mort au monde, lorsque, par la volonté de Dieu, Tetzel me provoqua par ses indulgences, et le docteur Staupitz me pressa de m'élever contre le Pape. »

De Grimma Staupitz partit pour le pays des mystiques, et Luther poursuivit seul sa tournée d'inspection <sup>1</sup>.

Il parcourut ainsi la Thuringe et la Misnie, et visita les couvents de l'Ordre <sup>2</sup>.

Les récits, malheureusement trop succincts, qui ont été conservés, les lettres que lui-même a écrites pendant l'exercice de sa charge, nous le montrent sous un jour très-beau. Cet homme qui n'avait vécu jusqu'ici que d'une vie intérieure, laisse apparaître subitement, sans y être préparé, toutes les qualités d'un administrateur sage, prudent et ferme, unies à une douceur, à une humilité pleines de charme. — Jamais autorité presque souveraine ne fut exercée avec plus de tact et de mesure ; car tout en commandant l'obéissance, il séduisait les cœurs et les attirait à lui.

À la fin d'avril 1516, nous le trouvons à Dresde, où il exhorte les Frères à laisser Aristote et les scolastiques, à lire la Parole de Dieu, à croire à sa grâce et à vivre chastement. Un Frère du couvent, nommé Baumgartner, avait fui à Mayence après un acte d'inconduite. Cela avait causé du

<sup>1</sup> ERIC., 174. JÜRGENS, 2, 644. COL., 3, 290. — L'événement rapporté ici d'après une chronique de Grimma ne porte pas tous les caractères d'authenticité. La date est fautive (1515 au lieu de 1516) ; et le couvent de Grimma n'appartenait pas au district dont Luther avait la charge. V. KÖSTLIN, 1, 150.

<sup>2</sup> V. LIXKE, 2, 27, ss.

scandale. Luther écrit au prieur qui l'a recueilli pour le remercier et l'engager à ramener le fugitif <sup>1</sup>. « C'est ma brebis perdue, lui dit-il, je dois la chercher et la ramener au bercail. Qu'il revienne sans crainte; je le recevrai. Je sais qu'il faut qu'il arrive du scandale. Ce n'est pas un miracle qu'un homme tombe, c'en est un plutôt qu'un homme se relève et se tienne debout. Saint Pierre est tombé, et sa chute lui a appris combien il était homme. »

Il avait établi son ami Lange prieur à Erfurt. Il lui recommande la patience, la mansuétude. Lange était un homme au cœur droit, excellent gréciste et latiniste, mais enclin à la sévérité. « Soyez doux, lui écrit-il, avec le prieur de Nuremberg, précisément parce qu'il ne l'est pas; une tête dure n'en brise pas une autre; le Diable n'est pas chassé par le diable; mais la douceur l'emporte sur la rudesse, et le doigt de Dieu expulse le démon. »

Là comme ailleurs on souffrait du relâchement des mœurs; et Lange supportait inpatiemment les misères dont il était entouré :

« Ne vous chagrinez pas, ajoute-t-il, de ce qu'il nous faut souffrir ce scandale. C'est pour porter les fardeaux les uns des autres que nous avons été élus, baptisés, mis en charge; et nous devons couvrir le mal d'un voile d'honneur. Oui, tout membre doit voiler la honte de l'autre. Ainsi a fait Christ à notre égard; et il le fera éternellement, selon qu'il est écrit : « Tu es prêtre en toute éternité. » Prenez donc garde de n'être pas tellement pur que vous en veniez à repousser le contact des impurs, à ne vouloir ni porter, ni couvrir, ni laver leur abjection; vous avez une charge d'honneur qui consiste justement à porter la misère des autres. Il nous appartient, à nous, de nous glorifier de la croix et de la honte <sup>2</sup> ».

Chaque ville où il passa conserve une tradition, légendaire

<sup>1</sup> DE W., 1, 20.

<sup>2</sup> DE W., 1, 37.

souvent, de son séjour. A Gotha, à Nordhausen, les sermons qu'il prêcha eurent un immense retentissement. A Walkenried, célèbre par son église splendide, la tradition dit qu'il s'écria : « Le temps viendra où les loups gîteront dans tes murs ! »

La guerre de Trente ans réalisa cette prophétie.

Il avait souci de toutes choses, du rétablissement de la discipline, des études, des bonnes mœurs, et il entraînait dans les moindres détails de la vie matérielle. L'Ordre n'était pas riche ; à Wittenberg même, la disette se faisait parfois sentir, et les Frères y affluaient attirés par le goût des études. Accablé, il écrivait : « Croyez-vous que je sois riche et que je puisse entretenir ceux que vous m'envoyez ? Si tous ceux qui sont inscrits nous arrivent, et que la peste ne les arrête pas, je serai cette année-ci le trente-sixième ou quarantième frère du couvent <sup>1</sup>. Que pense le Révérend Père de Cologne ? A l'heure où j'écris, il me jette au cou deux moines qui viennent étudier, et cela sans me prévenir... J'ai assez de Frères inutiles, assez de sybarites, de Sardanapales. » — L'argent manque ; il en demande à Lange :

« Vous savez avec quelle impatience nos bons génies, nos lares et nos pénates l'attendent, et combien nos besoins sont grands ! »

Le trouble était au couvent de Neustadt. Michel Dressel, le prieur, gouvernait sans capacité et avec une grande faiblesse. Les plaintes arrivèrent de toutes parts ; les Frères accusaient leur chef ; celui-ci accusait ses moines. Luther répondit à Dressel :

« Vous cherchez sans doute la paix, mais vous la cherchez mal ; car vous désirez la paix selon le monde, et non celle que donne le Christ. Vous ignorez sans doute que Dieu, dans son conseil admirable, a mis la paix là où il n'y a pas de paix, c'est-à-dire au sein des tribulations ; car il est écrit : « Dieu

<sup>1</sup> De W., 1, 33, 41.



« règne au milieu de ses ennemis. » — Il n'a pas la véritable paix, celui que personne ne trouble ; car ce n'est là que la paix du monde. Celui-là seul la possède, qui, troublé par tous, supporte tout avec patience et joie. Vous dites avec Israël : « Paix, paix ! » Et il n'y a pas de paix. Dites plutôt avec Christ : « Croix, croix ! » Et il n'y a pas de croix. Car la croix cesse aussitôt que joyeusement on s'écrie : « O croix « bénie par-dessus toutes choses ! »

Comme la discorde continuait malgré cette lettre, il écrivit une seconde fois, mais avec l'autorité d'un chef, déposa le prieur et tint un langage sévère à la communauté<sup>1</sup> :

« J'apprends avec douleur, très-dignes Père et Frères, que vous continuez à vivre dans le trouble. Habitants d'une même maison, vous n'êtes point d'un même sentiment ; vous n'êtes point, selon la règle, un cœur et une âme dans le Seigneur. La cause de cette vie inutile et misérable, c'est que vous manquez d'humilité, car où est l'humilité, là est la paix. Peut-être faut-il en accuser ma négligence, ou plutôt la faute en est à nous tous qui n'avons pas prié le Seigneur de nous conduire. Ah ! combien il se trompe, il se trompe, il se trompe, celui qui pense conduire les autres et soi-même par son propre conseil ! Dieu n'accorde cette grâce qu'à la prière et à la dévotion ardente. C'est ainsi que Tobie dirige son fils et lui dit : « Toute ta vie, loue le Seigneur et prie-le de « dresser ton chemin. » Comme vous ne l'avez point ou mal fait, ne vous étonnez pas d'avoir été plutôt empêchés que conduits. — Que faire maintenant ? Une vie sans paix est dangereuse, car c'est une vie sans Christ ; c'est la mort plutôt que la vie. Acceptez donc ma décision avec une sainte obéissance, afin que le Dieu de paix daigne se manifester en vous. Tout votre malheur, ou du moins le plus grand, c'est que vous êtes en désaccord avec votre chef, le prieur, désac-

<sup>1</sup> DE W., 1, 26.

<sup>2</sup> DE W., 1, 31.

cord plus funeste que s'il s'agissait de simples Frères. C'est pourquoi, Frère Michel Dressel, en vertu de mon vicariat, je vous enjoins de déposer votre charge et le sceau. »

Puis il ordonne une élection nouvelle et ajoute : « Si vous n'obtenez pas par vos prières la grâce d'être dirigés, vous n'aurez ni paix ni bonheur, quand même saint Jean-Baptiste serait votre prier. »

C'est ainsi que par cet heureux mélange de sévérité et de douceur il s'attachait les membres les plus sérieux de son Ordre. Son influence déjà s'étend au loin. Nous voyons un Prémontré, le prieur de Leitzkau, le consulter sur des affaires intérieures. — Un moine s'est livré à de graves désordres. C'est l'éternelle histoire de ces temps de décomposition; la règle tombée en désuétude, tous les liens se relâchent, rien ne résiste plus. Que conseille Luther? D'appliquer la règle<sup>1</sup> : « Dans votre cœur soyez humble et plein de douceur pour lui; mais votre devoir est de lui montrer de la sévérité; car votre charge ne vous appartient pas, elle est de Dieu. »

Durant ces trois années (1515-1518), il noua des relations d'estime et d'amitié avec les principaux personnages de l'Ordre. Son influence douce et puissante s'étendit au loin, et la doctrine qu'il enseignait à Wittenberg pénétrait insensiblement dans les cloîtres sous le patronage vénéré de saint Augustin. Mêlé à beaucoup de misères, il en reçut une impression très-douloureuse; la ruine de l'Église se présenta vivement à son esprit, et l'avenir lui apparut sous les plus sombres couleurs. La pensée réformatrice qui déjà s'était emparée de lui devint dès lors plus intense et se changea en une véritable angoisse.

Un écrit remarquable portant la date de 1516 nous montre en effet combien déjà, au milieu de ses travaux et de ses combats intérieurs, il avait ouvert son âme à l'esprit nouveau. Cet écrit est un discours oratoire qu'il composa

<sup>1</sup> De W., 4, 56.

pour son ami le prieur de Leitzkau, et que celui-ci devait sans doute prononcer au concile de Latran que le Pape venait de réunir <sup>1</sup>.

La réformation était dans l'air; et ici, comme à tous les autres conciles, le grand point à résoudre, le thème perpétuel était la réforme de la chrétienté dans son chef et dans ses membres. — Luther dans son discours va droit au but. S'appuyant sur la maxime de saint Jean : « *Omne quod natum est ex Deo vincit mundum* », il expose la lutte qui se poursuit au sein de l'Église entre la puissance de Dieu et celle du péché, entre les hommes de l'esprit, nés de Dieu, de sa Parole, et les hommes de vanité, de mensonge, génération charnelle, qui séduisent les âmes en foulant aux pieds la vérité, en faussant la Parole de Dieu, et en répandant dans le monde le poison de leurs erreurs : « Oui, une réforme est nécessaire, mais cette réforme doit commencer en redonnant aux prêtres la connaissance et le respect de la vérité de Dieu; et puissent ici mes paroles retentir dans vos cœurs comme des paroles de feu et vous brûler comme des charbons ardents! Le monde est inondé de fausses doctrines. On ne voit qu'opinions humaines, superstitions au moyen desquelles on affole le peuple, et la Parole de vérité est cachée aux yeux de tous. »

« Telle doctrine, tel peuple. Cessez donc de vous étonner de voir la discorde, l'envie, l'orgueil, les débauches régner au sein du peuple de Christ, la charité, la foi disparues. C'est la faute des évêques et des prêtres aveugles qui, infidèles à leurs devoirs, et oubliant qu'ils doivent avant tout obéir à la Parole de vérité, n'ont de soin que pour les choses temporelles et ne nous enseignent plus que des fables. Chacun se plaint des désordres du clergé, de son impureté, de son ivrognerie, de son amour effréné du jeu. Voilà de grands

<sup>1</sup> Op., v. a. 1, 29 ss. Telle est l'opinion traditionnelle. D'après Knaake, ce n'est point au concile de Latran, mais à un synode du diocèse de Brandebourg tenu à Ziesar le 22 juin 1512 que le prieur Georges Mascov de Leitzkau aurait prononcé ce discours écrit par Luther.

scandales, je l'accorde; mais ces vices sont avoués de tous, ils apparaissent au dehors, ils émeuvent les esprits, tandis que l'oubli de la Parole de Dieu, l'adultération de la vérité, scandale plus grand, plus funeste, n'émeut personne. Voilà pourtant où est le mal. — Quel non-sens! Un prêtre aurait honte de pécher, et non de fausser la doctrine! Ils donnent au peuple comme vérité tout ce qui leur passe par l'esprit, et ils appellent cela prêcher, enseigner! »

« Quand un pontife ou un prêtre serait un saint homme, s'il cache l'Évangile, ce n'est qu'un loup au milieu du troupeau. Qu'il soit chaste, humain, savant, qu'il augmente ses revenus, qu'il édifie sa maison, qu'il fasse des miracles, qu'importe! Celui là seul est un pasteur qui est un envoyé de Dieu, je veux dire qui pait le peuple par la Parole de vérité et qui engendre des âmes au Seigneur. — Prenez dans ce saint concile les meilleures résolutions, si vous ne nous donnez pas des prêtres instruits qui prêchent la vérité, non des fables ou des doctrines humaines, je vous le déclare avec assurance, vous n'aurez rien fait, et c'est en vain que nous nous serons assemblés. Car c'est ici le point central de toute véritable réforme, c'est ici la substance de toute piété. Quelle démente! Vouloir régler les mœurs, sans penser à la base, n'est-ce pas édifier une maison sur le vent? L'Église, sachons-le, n'est rien par elle-même; elle ne subsiste que par la Parole de Dieu. Puisse cette vérité apparaître dans toute sa grandeur et ouvrir les yeux de ses chefs et de ses conducteurs!

« On se plaint aussi des vices et de la méchanceté du peuple. Eh bien, ici encore la cause du mal doit être cherchée dans notre défection de la vérité. L'Écriture sainte impute avec justice aux pasteurs la perte du peuple, et Dieu le redemandera de nos mains. Et ce peuple que nous aurions dû garder, nous l'accusons! Vous voyez le mal qu'il vous fait, vous ne voyez pas celui que vous lui avez fait.

« C'est par la foi que nous sommes victorieux du monde. Or la foi est la substance des choses non apparentes; elle

détourne l'esprit des choses visibles qui irritent nos convoitises, et nous jette dans le monde invisible. Quand la foi est présente dans un cœur, Christ y est, et Christ y étant présent, tout le reste est superflu. Je ne connais pas d'autre méthode pour vaincre le monde. Or la foi vient de la Parole de vérité; nous n'avons donc pas de devoir plus pressant que de rétablir au milieu de nous l'empire de l'Évangile ! »

Voilà où en était Luther. Tandis qu'autour de lui on soulève toutes sortes de misères et l'on cherche dans des réformes extérieures le remède à tant de maux, il va droit au cœur de la difficulté et demande une réformation spirituelle, seule capable d'arrêter l'Église sur la pente de sa ruine. Sa pensée n'est pas d'opposer une doctrine à une doctrine, mais de ramener la foi, la vie et les mœurs par le rétablissement de l'Évangile éternel. — C'était tout simplement une révolution radicale qu'il demandait et dans l'enseignement et dans la tradition de l'Église, un retour aux âges de foi, au berceau du christianisme.

Quel fut le sort de cette harangue? Le prieur de Leitzkau s'en est-il servi? a-t-elle été lue? On l'ignore. Nous ne trouvons dans la correspondance de Luther et dans les récits du temps nulle trace de cette affaire; mais l'authenticité du document est incontestable.

On voit par tout ce qui précède combien il avait grandi depuis quelques années. Son activité était incessante, et dès cette époque sa vie livrée à tout le monde ne connaît plus de repos. Il prêche, il fait des cours, il visite les couvents : « J'ai presque besoin de deux secrétaires, écrit-il à Lange; du matin au soir j'écris des lettres; aussi ne sais-je si je ne me répète pas. Je suis prédicateur au couvent et lecteur à table; je suis chaque jour appelé à prêcher dans la paroisse; je suis directeur des études, vicaire, c'est-à-dire onze fois prieur, administrateur des étangs de Leitzkau; à Torgau, je suis gérant de nos affaires; je fais un cours sur les épîtres de saint Paul et sur les Psaumes; — et comme je l'ai

dit, je passe la plus grande partie de la journée à écrire des lettres... Je trouve rarement le temps suffisant pour réciter mes Heures; sans parler de mes propres tentations avec la chair et le sang, avec le monde et le Diable. Vous voyez quel homme désœuvré je suis <sup>1</sup>. »

Mêlé non-seulement aux affaires de l'Ordre qu'il dirige avec une autorité presque souveraine, mais au mouvement réformateur qui se prononce avec une énergie croissante, sans pourtant être engagé dans aucun parti, entrant avec résolution dans une voie où personne n'est entré, il juge la ruine de l'Eglise plus grande, plus profonde que ceux qui avant lui en ont attaqué les désordres. Il a compris que c'est l'âme de l'Eglise qui souffre parce que son Dieu, son Christ n'est plus avec elle; et que si un remède existe encore, ce remède n'est que dans le rétablissement de la doctrine des apôtres et dans un retour vers ses divines origines.

Cette conviction déjà bien ancienne, mais fortifiée par l'expérience nouvellement acquise, le détermina à s'opposer nettement à la création d'un évêché pour Staupitz, son père spirituel.

Depuis quelque temps le duc Frédéric songeait à récompenser son vieux serviteur, et tout naturellement la pensée d'un évêché lui était venue. Luther, dans sa première tournée de visite, l'avait appris de la bouche de la sœur même de Staupitz, abbesse à Eisleben. De retour à Wittenberg, il trouva une lettre de Spalatin qui lui annonçait le projet du prince et lui demandait officieusement son avis. Il n'hésita pas et lui répondit en ces termes :

« Non, je ne veux pas que le vénérable père y donne son assentiment parce que la chose platt à votre prince. Bien des choses lui plaisent et brillent merveilleusement à ses yeux qui déplaisent à Dieu. Je ne nie certes pas que dans les affaires d'ici-bas, il ne soit d'une grande habileté; mais dans ce qui

<sup>1</sup> D<sup>r</sup> W., 1, 41.

concerne Dieu et le salut des âmes, je le regarde lui et votre Pfeffinger comme sept fois aveugle. Je ne dis pas ceci avec mystère, comme un calomniateur, et je ne veux pas que vous le teniez secret, car je suis prêt à le leur dire en face en toute occasion. Ah ! si j'étais certain que ce projet vint de Dieu, je voudrais que vos paroles fussent de feu, et Staupitz de chaume. Mais, cher Spalatin, ces temps-ci ne sont pas bons ; ce n'est pas un bonheur, c'est plutôt la plus grande des misères que d'être évêque. Ne savez-vous pas depuis longtemps que la vie qu'ils mènent est une vie grecque, sodomite, romaine ? Comparez donc les anciens évêques avec ceux de nos jours. Les meilleurs d'entre eux n'emploient-ils pas tout ce qu'ils ont de forces et de ruses, à la guerre, et n'ont-ils pas fait de leurs tribunaux des antres insatiables d'avarice ? Le Révérend Père est bien éloigné de ces vices ; mais pouvez-vous garantir que l'occasion s'en présentant, la nécessité l'y poussant (comme cela n'arrive que trop aujourd'hui), il ne sera pas entraîné dans le tourbillon et les tempêtes des cours épiscopales ? »

Cet avis fut écouté, et il ne fut pas donné suite au projet. Deux choses ressortent de cette lettre : l'influence indirecte que Luther exerçait même à la cour de l'Électeur, et son mépris pour l'abaissement dans lequel était tombée la puissance ecclésiastique. — L'homme doux et humble de cœur qui consolait si bien les pauvres consciences angoissées, se montre ici dur, hautain. Tel nous le retrouverons dans tout le cours de cette histoire : doux aux petits, intraitable avec les puissants. Il puisait cette force dans un grand mépris de ce que le monde estime le plus et dans la pensée à peu près constante de la mort.

Cette année, du reste, fut une année de grandes épreuves. La peste ravageait le pays<sup>1</sup>. « Ne m'envoyez plus de Frères pour étudier, écrit-il à Lange, la peste sévit autour de nous.

<sup>1</sup> DE W., 1, 24.

<sup>2</sup> 1516, en automne.

Souffrez, supportez, espérez, croyez tout ainsi que fait l'amour. » — A Dressel : « Priez pour que ceux que Dieu rappellera meurent dans sa grâce. »

En octobre, Wittenberg est frappé. « Elle est ici, la voilà, écrit Luther à Lange, elle frappe furieuse, rapide, surtout la jeunesse. Et vous me conseillez la fuite? — Où donc? — Je pense que le monde ne s'écroulera pas si Frère Martin périt. Si la peste augmente, je disperserai les Frères; mais ma place est ici, je dois obéir. Non que je ne craigne point la mort (je ne suis pas l'apôtre Paul, mais son commentateur); mais j'espère que Dieu me délivrera de ma crainte<sup>1</sup>. »

Il demeura donc à son poste et s'efforça de raffermir et de consoler le peuple par ses paroles.

« Ne croyez pas, dit-il dans un sermon, que la peste soit un signe de la colère de Dieu plutôt que de sa miséricorde. Non, comme toute autre chose, elle n'est par elle-même ni un bien, ni un mal, mais elle produit un bien. Dieu veut, en nous visitant, nous attirer à lui et fortifier notre foi. Sa bonté et son amour restent les mêmes; celui qui croit fermement cela dompte la calamité. Quand le ciel se couvre de nuages, nous savons néanmoins que le soleil reste avec tout son éclat; ainsi la bonté de Dieu demeure intacte, bien que l'épreuve s'appesantisse sur nous et nous voile sa face. »

Ce courage tranquille en face de la mort, nous le retrouverons chez Luther dans maintes circonstances. Plus tard, dans l'année 1527, la peste fit à Wittenberg une nouvelle apparition. Il fit de sa maison un hôpital.

<sup>1</sup> De W., 1, 30, 33, 36, 42.



## CHAPITRE V.

### LES THÈSES DE FELDKIRCHEN<sup>1</sup>.

Septembre 1516.

Confiant dans sa force, sûr de lui-même, entraîné par la magie des pensées qui remplissaient son âme, Luther poursuivait ses études avec un zèle dévorant, et brûlait du désir de répandre au loin ses convictions nouvelles si chèrement acquises. Tous ses efforts convergent dès lors vers un but unique : le rétablissement de la vérité chrétienne dans l'Église, en ruinant l'empire de la scolastique et en ramenant les intelligences aux enseignements de la Sainte Écriture.

Sa première haine fut contre Aristote. Sa correspondance d'alors est pleine de sorties contre ce « Grec qui illusionne les esprits, ce serpent à mille têtes dont sont sortis les Thomistes, les Scotistes, et qui enseigne, chose horrible, que toute justice est en nous ».

C'était toute une révolution. Il le savait ; mais il la croyait, sinon facile, au moins possible grâce au réveil des sciences ; et, il était loin d'avoir compris que la scolastique était l'âme même de l'Église catholique, telle que le moyen âge avait constitué celle-ci.

En octobre 1516, il commença à faire un cours sur l'épître de saint Paul aux Galates, dont le contenu a sans doute passé tout entier dans ses travaux postérieurs. Cette épître

<sup>1</sup> LÖSCHER. — SEIDEMANN, *Erläuterungen zur Reformations Geschichte.* — FORSTEMANN, *Liber Decanorum.*

était admirablement choisie pour faire ressortir l'opposition radicale entre la théologie paulinienne et la tendance judaïque de l'Église. — Löscher<sup>1</sup> parle aussi d'une *Harmonie de la Passion*, qui daterait de cette époque ou de 1518; ce travail n'a pas été publié.

Plongé dans la lecture de saint Augustin, il en comparait les enseignements à ceux des scolastiques et se plaisait à faire remarquer à ses auditeurs combien ce Père de l'Église, malgré la vénération dont celle-ci l'entourait, avait été peu compris, peu connu. — C'est sur un de ses ouvrages, le livre *De vera et falsa pœnitentia*, que l'école appuyait sa doctrine pélagienne de la pénitence, des satisfactions, de l'indulgence. Luther découvrit l'inauthenticité du livre; il le dit, il le prouva. A Wittenberg même on fut effrayé, Carlstadt lui-même s'en irrita. Il lui semblait que Luther commettait une imprudence impardonnable en repoussant un livre que Gratien et Pierre Lombard avaient tenu en si haute estime. Les Dominicains s'en émurent aussi; et déjà l'on accusait ouvertement le jeune maître de fomenter des opinions dangereuses.

Cette grande doctrine de la servitude de la volonté qui était au fond de sa pensée avait rencontré des adversaires décidés. Le docteur Eck, chancelier de l'Université d'Ingolstadt, avait eu déjà une dispute avec Carlsadt à ce sujet. Luther alors prit la résolution d'engager sur ce point décisif une discussion solennelle.

Il avait parmi ses disciples un jeune homme plein de feu nommé Bartholomæus Bernhardi, de Feldkirchen en Souabe<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Löscher dit qu'il a en sa possession cet écrit, et qu'il le publiera. Il ne l'a pas fait.

<sup>2</sup> B. B., né à Feldkirchen (Souabe) en 1487, étudia à Erfurt, y reçut le baccalauréat, passa successivement à Brandenbourg, Halberstadt, Coire. Dans cette dernière ville, il fut consacré à la prêtrise. Sa réputation de savant le fit appeler à Wittenberg, où il enseigna la physique d'Aristote, puis la théologie biblique (le livre de la Sapience et l'Apocalypse de saint Jean). Il a été l'un des premiers prêtres qui aient embrassé l'état de mariage. — Les

Ancien étudiant d'Erfurt, bien au fait des questions de philosophie qu'il enseignait à Wittenberg, versé dans la connaissance de la Bible, Feldkirchen avait compris la pensée du maître, et partageait sa répulsion contre les enseignements « monstrueux » des scolastiques. — Encouragé par Luther <sup>1</sup>, « et pour fermer la bouche » aux adversaires, il formula la doctrine nouvelle sur la grâce et le libre arbitre en une série de thèses, qu'il soutint avec éclat dans une dispute académique, à l'occasion de sa promotion au grade de *Sententiarius* (le 25 septembre 1516). Carlstadt, doyen de la faculté, durant ce semestre, céda la présidence à Luther, qui avait aidé Feldkirchen dans la rédaction de ses thèses et les avait accompagnées de corollaires et de conclusions <sup>2</sup> :

« L'homme peut-il par ses forces naturelles accomplir les commandements de Dieu dont il est l'image? peut-il faire ou penser quelque bien, aider à la grâce et se prévaloir d'un mérite?

« L'homme, dont l'âme est l'image de Dieu, conséquemment apte à la grâce, ne recherche par ses seules forces naturelles que soi-même, la créature, et ce qui est de la chair; il est soumis à la vanité.

« Le vieil homme, vanité des vanités, universelle vanité, rend vaines les autres créatures bonnes sans lui.

« Le vieil homme est charnel, non-seulement parce qu'il est sous l'empire de la concupiscence, mais parce que, serait-il chaste, sage, juste, il n'est pas né de Dieu par le Saint-Esprit.

« Bien que tous les hommes infidèles soient soumis à la vanité et ne fassent nul bien, ils ne souffriront pas tous une peine égale.

explications de Luther ajoutées aux thèses de Bernhardi sont de l'année 1518.

<sup>1</sup> DE W., 1, 34.

<sup>2</sup> Op. v. arg., 1, 232.

« L'homme hors de la grâce ne peut accomplir aucun des commandements de Dieu ; il ne peut non plus se préparer à la grâce, ni *de congruo* ni *de condigno*. Il est nécessairement sous le péché.

« La volonté de l'homme sans la grâce n'est pas libre ; elle est esclave.

« L'homme en faisant ce qui est de lui, pèche ; car de lui-même il ne peut rien vouloir ni rien penser de bon.

« La charité qui ne vient en aide que dans une extrême nécessité n'est qu'une charité inerte ou nulle, à moins que, par extrême nécessité, on entende non un péril de mort, mais la simple misère.

« Jésus-Christ, notre vertu, notre justice, qui sonde les cœurs et les reins, est le seul qui connaisse et juge nos mérites.

« Comme toutes choses sont possibles par Christ à celui qui croit, il semble que ce soit une superstition que de demander aux saints de nous secourir. »

C'était pour la première fois que la doctrine de la grâce était admise à l'honneur d'une discussion publique. Pour la première fois Luther affirmait scientifiquement les principes fondamentaux de sa théologie. — Sous une forme sèche, scolastique, il n'y a dans ces thèses et les explications qui les accompagnent que cette grande pensée mère qui est l'âme de sa vie, qui l'a consolé, tiré de son angoisse, et qui dans ses autres écrits revêt des couleurs si belles et si mystiques : L'homme est une pauvre créature déchue, privée de Dieu, à jamais incapable de sortir de son néant, et sauvée par une grâce pure, par un amour immense.

Déchu de la grâce, il ne peut rien ; ses efforts sont impuissants ; rien au monde ne le sauve. Dans la grâce il a tout, possède tout en son Christ ; rien au monde ne lui est plus nécessaire.

De la pensée de son néant, il fait tout sortir : joie, liberté, certitude.

Il enlève l'homme à l'homme pour le donner à Dieu seul.

La grâce est l'universelle délivrance. Ici toutes les chaînes tombent; cet immense échafaudage de devoirs, de prescriptions, d'institutions humaines est frappé à sa base.

La doctrine qui anéantit l'homme et lui déclare sa radicale incapacité, chose singulière! est la doctrine de la vraie liberté, celle qui l'émancipe et brise tous les jougs.

« On doit comprendre pourquoi, dans le principe, nous avons enseigné la grâce de Dieu. Les pauvres consciences étaient accablées de prescriptions humaines; tout ce qui pouvait consoler, sauver du désespoir les cœurs brisés, leur avait été enlevé : que devons-nous faire, sinon rétablir cela et ramener la vraie consolation? Nous étions repoussés, frappés; nous mourions comme Ismaël au désert. Il nous fallait des docteurs qui nous apportassent la grâce et nous apprirent les moyens de nous désaltérer <sup>1</sup>. »

Il y avait dans cette théologie en apparence si dangereuse une étonnante profondeur morale. Luther, au milieu de la dissolution générale, retrouvait une notion du péché que le monde ne connaissait plus. L'école, le peuple, le clergé, les humanistes eux-mêmes ne voyaient dans le péché qu'une faiblesse malheureuse de laquelle l'homme pouvait sortir par des moyens extérieurs. Lui, au contraire, avait reconnu en lui la puissance maudite, infinie, qui sépare à jamais l'homme de son Dieu. Nulle œuvre, nul effort, nul secours extérieur ne l'avait aidé à sortir de ses étreintes. La foi, le sentiment d'une grâce imméritée, de l'amour immense de Dieu, avaient seuls pu le guérir de ses peines.

Du pélagianisme de l'Église était née la grande immoralité du siècle. D'un sentiment nouveau du péché devait naître la régénération morale de l'humanité. Et si incomplète que fût la formule nouvelle, si prochains les excès et les abus d'interprétation, son immense mérite était de recréer l'homme

<sup>1</sup> *Genèse*, ch. xxi, v. XV. Walch, I, 2144.

moral et libre, en accentuant les deux pôles de la vie : le péché dans toute sa grandeur tragique, la grâce dans sa réalité absolue.

Elle répondait à un besoin universel de relèvement. Aussi fut-elle partout accueillie comme la doctrine du salut, ce qu'elle était au fond. Partout, en France, en Allemagne, en Italie, elle se répandit; et seule elle empêcha le monde de mourir dans sa corruption.

Nous ne savons rien de la manière dont se passa la discussion. La nouvelle doctrine froissait beaucoup d'habitudes, de préjugés. Les vieilles têtes ne savaient la comprendre. Cette seule thèse par exemple, sur l'amour du prochain qui n'attend pas pour se manifester, le péril suprême, étonnait les intelligences scolastiques.

L'école enseignait sur ce point qu'il n'y a péché mortel que lorsque l'assistance est refusée à la plus extrême des nécessités. A Wittenberg, à Erfurt, on s'en émut. Lange lui-même demanda des explications, et Luther n'eut pas de peine à lui montrer que l'amour véritable est l'amour qui s'oublie et se donne <sup>1</sup>.

Bientôt à l'étonnement, à la crainte, succède l'admiration. Wittenberg tout entier suit la forte impulsion que donne Luther. Carlstadt semble vouloir surpasser le maître. En avril 1517, il rédige pour la défense de l'augustinisme cinquante thèses qu'il envoie à la cour de l'Électeur par l'entremise de Spalatin. Luther les fait parvenir à Link, à Scheurl, à Nuremberg.

« Ce ne sont pas, dit-il, les paradoxes de Cicéron, mais les paradoxes de notre Carlstadt, de saint Augustin lui-même, d'autant plus excellents, d'autant plus remarquables que saint Augustin et Jésus-Christ sont au-dessus de Cicéron.

<sup>1</sup> DE W., 1, 53.

« Ce sont des paradoxes pour ceux dont ils révèlent la paresse et l'ignorance ; d'autres qui ne lisent ni saint Augustin ni saint Paul, dans leur stupidité les nommeront *Kakodoxes*. Mais à ceux qui les connaissent, ces thèses de Carlstadt paraîtront *Eudoxa*, et *Kaledoxa* ; pour moi, je les nommerai volontiers *Aristodoxa*. Dieu sait loué de ce que la lumière sort de nouveau du sein des ténèbres <sup>1</sup>. »

A Lange, en mai :

« Notre théologie et saint Augustin ont le plus heureux succès ; par la grâce de Dieu elle régit notre Université. Aristote perd insensiblement de son influence, il penche vers sa ruine éternelle. Les leçons des sententiaires ne causent plus que de l'ennui. Nul ne peut plus avoir d'auditeurs à moins d'enseigner notre théologie, c'est-à-dire l'Écriture et saint Augustin <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> DE W., 1, 55.

<sup>2</sup> DE W., 1, 57.

## CHAPITRE VI.

### LES PSAUMES PÉNITENTIAUX. L'ORAISON DOMINICALE. VOYAGE A DRESDE <sup>1</sup>.

Ni les études, ni les combats de doctrine, ni les travaux extérieurs n'arrachaient Luther à l'influence profonde qu'il avait reçue de Tauler et des mystiques allemands.

La mystique était devenue l'expression de sa vie spirituelle, le caractère de sa piété. Cette flamme intérieure qui échauffait son âme sans la brûler, il aimait à la répandre autour de lui; et si par ses luttes académiques il gagnait à la Réforme les théologiens et les hommes d'intelligence, il agissait avec non moins de puissance par ses écrits mystiques sur les âmes contemplatives et les pauvres moines enfermés dans les cloîtres.

C'est ainsi qu'après la dispute de Wittenberg parut de lui un livre plein de douces et consolantes pensées, l'explication allemande des sept Psaumes pénitentiaux <sup>2</sup>.

Le ton général de cet écrit est celui qu'on trouve déjà dans sa première explication des Psaumes, mais ici avec plus d'ampleur et un plus fort sentiment de paix, de certitude,

<sup>1</sup> PANZER, *Geschichte der deutschen Bibelübersetzung*. Lingke.—Seidemann, *Die Leipziger Disputation im Jahr, 1519*.

<sup>2</sup> ERL., 37, 340 ss. Paru en 1517 dans la première moitié de l'année. Une seconde édition parut en 1518 avec ce titre : *Die sieben Pusspsalm mit deutscher Auslegung nach dem schriftlichen Sinne, zu Christi und Gottes Gnaden, neben seines selben waren erkenntniss, gründlich gerichtet durch doct. Mart. LUTHER*.—L'ouvrage eut un grand nombre d'éditions : deux en 1519; puis en 1520, 1525, 1526.



de douceur évangélique. Son commentaire est pour ainsi dire un cantique sorti de son âme. La pensée mère est l'abandon de l'âme à Dieu. Se réfugier en Dieu dans toutes les peines et toutes les tentations, c'est toute la science. Désespérer de son propre moi, pleurer sa misère et languir après la grâce, c'est tout le mérite. Dieu ne vient que là où il trouve un pécheur désespéré. Sans un cœur brisé, l'homme, hélas ! ne recherche que soi et les créatures. Quand Dieu choisit une âme, il lui ôte tous ses appuis extérieurs, afin de lui faire goûter son éternelle consolation. C'est ainsi que les peines de la vie, les châtiments et les afflictions nous amènent à lui. — Unie à Dieu, l'âme souffre avec amour les peines de la mort et de l'enfer. Heureuses sont les tentations, car elles tuent nos mérites. La vie chrétienne est une vie crucifiée ; elle ne consiste pas dans des œuvres éclatantes, mais dans la mort constante du vieil homme et la recherche de l'homme nouveau. Humble et portant sa croix, enfant de la grâce, le chrétien monte à la vie éternelle, ne voulant, ne connaissant rien au monde que Christ.

« Vous ne savez donc, me dira-t-on sans doute, toucher qu'une seule corde, chanter qu'un seul air ? — Je réponds : Que chacun regarde à soi. Pour moi, j'avoue que lorsque dans l'Écriture j'ai cherché moins que Christ, je n'ai point été rassasié ; quand j'ai cherché plus que lui, je suis demeuré plus pauvre que je ne saurais dire. Dieu le Saint-Esprit ne veut non plus rien savoir que Jésus-Christ. Il est la grâce de Dieu, sa miséricorde, sa justice, sa vérité, sa sagesse, sa force, sa consolation, son salut donné gratuitement, sans aucun mérite. Il n'est pas seulement, comme le disent quelques aveugles, la cause extérieure de notre salut, nous donnant la justice et restant en dehors ; non ; cette justice-là est morte ; elle ne vient pas jusqu'à nous. Il faut que Christ soit en nous, de même que l'éclat du soleil, la chaleur du feu, ne sont rien, là où il n'y a ni soleil ni feu. »

Peu versé à cette époque dans la connaissance de

l'hébreu, il avait simplement traduit le texte latin avec les corrections de Reuchlin. — Il allégorise encore, met ses propres pensées et tout ce qui lui tient au cœur à la place du texte; mais il ne cherche déjà plus avec les scolastiques les sens multiples de l'Écriture. Déjà il suit une méthode d'interprétation plus simple et plus rationnelle. — Il n'en était pas trop satisfait lui-même, car, dans la préface de 1525, il dit modestement : « Ce petit livre parut bon et il plut, parce qu'il n'y avait rien d'autre à cette époque. »

Non-seulement il plut, mais il exerça une action forte, durable. — Dès cette époque nous voyons un courant de théologie mystique pénétrer dans l'enseignement et dans la chaire chrétienne. Les Frères de l'Ordre l'accueillent avec empressement, et s'appliquent à imiter les douces pensées édifiantes et le style de Luther <sup>1</sup>.

Ainsi un Augustin, Kaspar Guttel <sup>2</sup>, qui prêche le carême à Nuremberg; un autre, Scheurl, traduit en allemand les écrits de Staupitz; Spalatin lui demande quels ouvrages édifiants il peut traduire. Avec la transformation des croyances, commençait dans toute l'Allemagne une transformation littéraire, dont il était le principal ouvrier.

Après les Psaumes, il publia une explication populaire de l'*Oraison dominicale* <sup>3</sup>.

Il l'avait prêchée pendant le carême de 1517, et avait même fait des cours sur ce sujet. Un de ses disciples, J. Schneider, d'Eisleben (Agricola), écrivait pendant qu'il parlait. Celui-ci réunit le tout en un petit volume, qu'il publia dans l'année.

<sup>1</sup> On aimait en lui jusqu'à son goût bien décidé pour la rude langue allemande dédaignée des savants. « Mes Psaumes allemands me plaisent, écrivait-il à Lange, ne fussent-ils plaisir à personne. » Cela lui gagnait le peuple.

<sup>2</sup> TENZ., 293.

<sup>3</sup> ENL., 21, 156.

L'ouvrage est intitulé : *Anslegung und Deutung des heiligen Vater unsers durch den Ehrwürdigen und Hochgelehrten Herren M. Luthern, der heiligen Schrift Doktorn, Einsiedler Reformirter Augustiner Ordens, in Sachsen Vikarius, zu Wittenberg im 1517 Jahr geprediget in der Fasten von seiner Schüler einem zusammengesetzt, 1518.*

Un certain nombre d'expressions, de tournures particulières, des comparaisons subtiles trahissent dans cet ouvrage la main d'un étranger. — Dans la même année, Luther en fit paraître une nouvelle édition authentique « pour les simples laïques ».

Ce petit livre d'édification est plein des mêmes pensées que l'*Explication des Psaumes*. Luther y combat les imaginations grossières ou superstitieuses, la prière mécanique lourde et froide. Des lèvres, il la fait descendre dans le cœur. Il enseigne à la fois la misère de l'homme et la grâce :

« Dès que l'homme commence à dire : « Notre Père qui es « aux cieux », et qu'il prie des lèvres et du cœur, il confesse qu'il a un père, et que ce père est au ciel, et que lui-même est un pauvre pécheur abandonné dans sa misère. »

Ce livre, dans sa simplicité, redit aussi les préoccupations et les tristesses du moment, la ruine du clergé, l'influence funeste de l'indulgence, l'abâtardissement de l'enseignement général. — Luther, attristé du présent, regrette, avec les mystiques, les temps heureux de la première Église.

Sa réputation avait tellement grandi grâce à ces travaux, à ces livres inspirés d'une piété si touchante, que les hommes les plus distingués recherchaient déjà son amitié.

Un prince, le duc Georges de Saxe, désira le voir et l'invita à venir prêcher à Dresde, où il tenait sa cour <sup>1</sup>. Ce duc Georges était un homme d'un caractère droit, mais violent,

<sup>1</sup> Le récit est de Fabricius (*Orig. sax.*, VII, 889) et n'est pas contemporain. On le trouve dans Seckendorf, I, 23. Quelques modernes, Köstlin entre autres, doutent non de la prédication de Luther à Dresde, mais de l'invitation du duc et des détails rapportés par Fabricius. Plitt place le voyage à Dresde en décembre 1517; Köstlin, en juillet 1518, par conséquent après l'affaire des indulgences. D'après ce dernier, la lettre que Luther écrit à Spalatin sur la mauvaise réception qu'Emser lui fit (de W., I, 85) serait de l'année 1519. — La raison qui nous fait maintenir pour le voyage la date de juillet 1517 est que la dispute dont Luther parle roule uniquement sur Aristote et saint Thomas. Il semble que si ses thèses sur l'indulgence avaient déjà été affichées, elles eussent été l'unique objet de la querelle.

intraitable. Il aimait, comme son parent l'Électeur, à s'occuper de questions religieuses. Homme pieux, rigide, il souffrait des abus, de la démoralisation du clergé, et ne rêvait que réformes et changements; mais il ne comprenait que les réformes de mœurs et d'institutions. Toutes les pensées de Luther, ses combats intérieurs, ses réformes doctrinales lui étaient restés complètement étrangers. Quand il connut la doctrine nouvelle, elle lui fut odieuse.

« Vraiment, dit plus tard Cochläus, si Luther attaquait les abus qui règnent dans l'Église et la papauté, le duc Georges y prêterait les mains comme pas un prince de l'empire. Mais comme il ne touche à aucun abus, et qu'il attaque, qu'il renverse les premiers articles de la foi chrétienne tels que la sainte Messe, les sept Sacrements, la vie régulière, les antiques cérémonies, etc., le duc Georges ne lui fait point de tort en le traitant de parjure, d'apostat, d'hérétique sans honneur; car vraiment c'est ce qu'il est, et les autorités civiles et ecclésiastiques l'ont reconnu et condamné pour tel. »

On parlait beaucoup de Luther à la cour du duc; l'Université de Leipzig lui était hostile, et déjà on l'accusait, avec tous ceux de Wittenberg, « de mettre en avant des nouveautés ». — D'un autre côté, Staupitz le recommandait chaudement. Le duc Georges, qui aimait entendre de bons prédicateurs, lui envoya donc une invitation, et Luther se rendit à Dresde « à une heure peu propice, et sous une mauvaise étoile ».

Il prêcha le dimanche soir 25 juillet, jour de la Saint-Jacques, devant le duc et la cour, dans la chapelle du vieux château. Prenant pour texte l'histoire de la mère des fils de Zébédée, qui demande à Jésus, pour ceux-ci, les deux places d'honneur dans son règne, il censura les prières insensées, les désirs égoïstes, il montra ce que doit être la prière chrétienne et parla avec une chaleur toute particulière de sa chère doctrine de la grâce, de la certitude, de l'assurance du salut pour celui qui saisit les mérites du Christ. Il dit que les

vrais disciples de Jésus sont ceux qui croient à sa Parole; que la foi, en tuant en nous le sentiment de notre justice propre, bannit la crainte du cœur et fait cesser toute angoisse.

L'effet qu'il produisit fut considérable; il excita beaucoup d'amour et beaucoup de haine. On parla longtemps à Dresde de ce discours; on l'appelait « le sermon du moine ». Au lit de mort du duc Georges, deux de ses gentilshommes, dit-on, le lui rappelèrent.

Le soir de cette prédication, le prince à table demanda à une dame de la cour, Barbe de Sale, ce qu'elle en pensait : — Celle-ci répondit quelle bénissait Dieu d'avoir entendu un pareil discours, qu'elle voulait désormais vivre et mourir dans cette doctrine et dans cette espérance, et qu'elle mourrait heureuse s'il lui était donné de l'entendre encore une fois.

Le duc, courroucé, l'arrêta et lui dit ces paroles qu'il répéta plusieurs fois : « Pour moi, je donnerais beaucoup d'argent pour n'avoir pas entendu ce sermon. Une pareille doctrine ne peut que donner aux gens une fausse sécurité et leur enlever toute crainte <sup>1</sup>. »

Dès ce jour, il hait et l'homme et la doctrine, et il résolut d'en empêcher l'introduction dans ses États, bien que lui-même se sentît attiré par un secret instinct.

En 1537, son fils aîné, le prince Jean, étant à l'article de la mort, il lui parla en ces termes : « Il ne vous faut regarder qu'à Jésus seul, le Sauveur du monde, oublier toutes vos œuvres et l'intercession des saints. » — La femme du jeune prince lui ayant demandé pourquoi il ne permettait pas qu'on prêchât cette doctrine dans le pays, il lui répondit : « Ma chère fille, il ne faut l'enseigner qu'aux mourants, pour leur consolation. Car si le peuple savait qu'on n'est sauvé que par Christ seul, il n'aurait plus de frein et ne voudrait plus faire aucune bonne œuvre. »

Réponse naïve qui nous montre quels étonnements profonds

<sup>1</sup> « Diese lehre mache die Leute nur sicher und ruchlos. » (HILSCHER, *Etwas zur Kirch. histor.*)

la doctrine de la grâce excitait chez les esprits les plus fermes. — La foi tue les œuvres, enlève l'obéissance, appelle toutes les libertés et toutes les licences! Voilà ce qu'entrevoyaient les hommes préoccupés des mœurs publiques et de l'autorité de l'Église. Ils ajoutaient : « La foule n'est pas mûre pour une doctrine si haute. » — L'objection n'a point péri. Le catholicisme tout entier s'en est emparé dans ses luttes contre le protestantisme.

Il y avait à la cour de Dresde un homme que la Providence destinait à jouer un certain rôle dans la vie de Luther. Cet homme était Jérôme Emser, chapelain, secrétaire intime et favori du duc. Souabe de naissance, de noble famille (né en 1504), Emser s'était attaché au duc qui avait fait les frais de son doctorat. Dégoûté de la scolastique, il s'était adonné à la jurisprudence et frayait avec les « poètes ». Hutten, Érasme, Lange et d'autres humanistes distingués étaient de sa connaissance. — Mais du poète il n'avait que la vanité; et dans la querelle de Reuchlin, son cœur fut tout entier avec les Dominicains.

Emser invita Luther, Lange et le prieur à souper avec quelques docteurs de Leipzig<sup>1</sup>.

Les *Magistri nostri* en présence de « l'hérétique » perdirent contenance et l'injurèrent. On disputa à tort et à travers sur Aristote et saint Thomas. Luther, blessé de l'inconvenance, pensa qu'Emser lui avait tendu un piège, et se hâta de fuir cette ville où ses doctrines avaient rencontré un si mauvais accueil. Le parti des Dominicains y demeura tout-puissant, et des moines fanatiques, aux mœurs grossières et paresseuses, que le duc Georges avait peine à réprimer, continuèrent à régir l'Université et à répandre autour d'eux la haine des nouveautés<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> DE W., 1, 84.

<sup>2</sup> Emser s'excusa plus tard du mauvais accueil que Luther avait reçu dans sa maison. — Les professeurs de Leipzig et les moines de Dresde lui reprochaient son ignorance et son orgueil. « Il ne sait pas même le latin », disaient-ils. DE W., 1, 88.

## CHAPITRE VII.

THÈSES DE GÜNTHER. L'AUGUSTINISME ET LA SCOLASTIQUE.

Septembre 1517.

Luther répondit aux médisances de ses ennemis en formulant ses principes et en les accentuant. L'occasion lui fut offerte par un jeune savant, François Günther, de Nordhausen, promu sous son décanat au baccalauréat biblique (le 4 septembre 1516). Il écrivit pour ce jeune homme quatre-vingt-dix-neuf thèses dont il présida lui-même la soutenance. — Plus pressant, plus décidé que dans celles de Feldkirchen, il embrasse la doctrine de la grâce dans son ensemble, l'augustinisme dans sa rigueur, et combat sans nul ménagement le pélagianisme scolastique et Aristote, l'idole de l'école <sup>1</sup> :

4. L'homme semblable à un arbre pourri ne peut vouloir et faire que le mal.

5. Il est faux de dire que la volonté est libre de se décider pour le bien ou pour le mal. La volonté n'est pas libre; elle est servie.

7. Sans la grâce de Dieu, elle ne choisit que le mal.

8. Il ne s'ensuit pas qu'elle soit naturellement mauvaise, que le mal soit sa nature, comme le pensent les manichéens.

13. On conclut mal en prétendant que l'homme plongé dans l'erreur, aimant la créature par-dessus toutes choses, peut conséquemment aimer Dieu aussi.

<sup>1</sup> Op. v. a. 1, 313 ss.

16. Je conclus au contraire : l'homme pécheur aime la créature ; par conséquent il lui est impossible d'aimer Dieu.

17. L'homme pécheur ne peut naturellement vouloir que Dieu soit Dieu. Il désirerait au contraire qu'il ne fût pas, et que lui-même fût Dieu.

18. Aimer Dieu naturellement par-dessus tout est une pure fiction, une chimère.

20. L'amour de Dieu n'est pas naturel, il est l'effet de la grâce permanente.

21. Il n'y a dans la nature que concupiscence et éloignement de Dieu.

29. L'excellente, l'infailible, l'unique préparation à la grâce, c'est l'élection et la prédestination éternelle de Dieu.

30. De la part de l'homme, il n'y a pas d'autre préparation que l'impassibilité, ou la révolte contre la grâce.

38. La vertu morale n'est rien qu'orgueil ou tristesse, c'est-à-dire péché.

39. Nous ne sommes pas les maîtres de nos actions, mais les esclaves, du commencement à la fin.

40. Nous ne devenons pas justes en faisant ce qui est juste ; mais devenus justes, nous accomplissons la justice.

41. L'éthique presque tout entière d'Aristote est la plus grande adversaire de la grâce.

42. C'est une erreur de dire que l'opinion d'Aristote sur le salut n'est pas contre la doctrine catholique.

43. C'est une erreur de dire que sans Aristote on ne saurait être théologien.

45. C'est une hérésie de prétendre qu'un théologien qui n'est pas logicien est un hérétique.

47. La forme syllogistique n'entend rien aux choses de Dieu.

49. Si par le raisonnement syllogistique on pouvait parvenir à la connaissance des choses divines, l'article de la Trinité serait non cru, mais prouvé.



50. Aristote tout entier est à l'égard de la théologie comme les ténèbres à l'égard de la lumière.

55. La grâce de Dieu ne consiste pas en une chose stérile ; elle est un esprit vivant, noble, fécond.

67. La justice des pharisiens consiste à ne pas commettre au dehors des meurtres, des adultères, etc.

68. La justice, qui vient de la grâce, consiste à n'avoir ni convoitise ni colère.

72. La loi et la volonté, sans la grâce de Dieu, sont deux adversaires irréconciliables.

96. Aimer Dieu, c'est se haïr soi-même et ne connaître rien que lui seul.

99. Dans toutes ces choses nous n'avons rien voulu dire, et nous croyons n'avoir rien dit qui ne soit conforme à l'Église catholique et aux docteurs de l'Église.

Cette doctrine, quelle que fût l'imperfection de la formule, plus inspirée peut-être de saint Augustin que de saint Paul, avait été vécue avant que d'être enseignée. Elle avait le mérite immense de marquer au péché son caractère tragique, de redonner à l'homme le sentiment de sa misère. On sent sous chacune de ces thèses un grand souffle de moralité. Sa haine profonde contre la scolastique et contre Aristote vient de ce qu'il ne trouve chez eux qu'affaiblissement du sens moral ; et contre un enseignement qui à ses yeux tue la moralité et rabaisse la justice de Dieu, il n'a pas cru aller trop loin en embrassant la doctrine de la grâce dans toutes ses conséquences et toute sa rigueur.

Le jour même de la dispute, il écrivit à Lange, anxieux de savoir ce qu'on pensait à Erfurt de ses « paradoxes ». Il le prie de sonder l'opinion des hommes distingués de l'Université, il offre d'aller lui-même à Erfurt et de les discuter avec eux,

ne voulant pas être accusé de murmurer sa doctrine dans le secret<sup>1</sup>.

Quelques jours après, il les envoie aussi à Scheurl, à Nuremberg. « Ce sont des paradoxes; plusieurs les nomment *Kakistodoxes*; communiquez-les au savant et très-intelligent docteur Eck, afin que je sache comment il les juge<sup>2</sup>. » — Eck alors, comme Emser, appartenait à la tendance humaniste; et si quelques dissentiments avaient déjà éclaté, ces dissentiments n'avaient pas altéré entre eux les rapports de bonne confraternité.

Jamais coup plus rude, blessure plus vive ne fut portée au pélagianisme et à la doctrine scolastique. L'étonnement était général; ses amis eux-mêmes avaient peine à le suivre et à le comprendre<sup>3</sup>. — Heureux de posséder une certitude, il brûle de la communiquer aux autres; Wittenberg est devenu pour lui un champ trop étroit. Aussi loin que porte sa voix, il appelle les jeunes au combat; à chaque disciple qu'il instruit, il souffle son esprit, ne demandant qu'à déshonorer Aristote et à « lui susciter le plus d'ennemis possible<sup>4</sup> ».

Il était, du reste, en fort bons termes avec les humanistes et les « poètes », personnellement uni à quelques-uns d'entre eux depuis son séjour à l'Université d'Erfurt, et sans se mêler aux combats que ceux-ci livraient avec une joyeuse passion contre le monde des sophistes, il applaudissait de grand cœur à leurs efforts. Lors du procès envenimé que les théologiens de Cologne faisaient à Reuchlin, il ne cacha ni ses ardentes sympathies pour « cet innocent et ce docte persécuté », ni son mépris pour ses adversaires, « ces inquisiteurs qui coulent le moucheron et avalent le chameau, persécutant les bons alors que les places et les rues de Jérusalem sont pleines d'ini-

<sup>1</sup> DE W., 1, 63.

<sup>2</sup> DE W., 1, 60, 100.

<sup>3</sup> DE W., 1, 71.

<sup>4</sup> DE W., 1, 59.

quités ». Il n'approuvait point, toutefois, la guerre de pamphlets qu'on faisait à l'obscurantisme. Ce genre répugnait à son esprit religieux. Si porté qu'il fût par tempérament à la plaisanterie, même grossière, il n'admettait pas la frivolité dans les choses de Dieu. Déjà à cette époque (1516 et 1517) Érasme lui causait des appréhensions.

« Plus je le lis, écrit-il à Lange, plus ma sympathie pour lui décroît. J'aime le voir, il est vrai, attaquer avec autant de constance que d'érudition l'ignorance invétérée de nos moines et de nos prêtres; mais je crains bien qu'il n'enseigne pas suffisamment Christ et la grâce de Dieu. Il est en ces choses plus ignorant que Lefebvre d'Étaples; l'humain l'emporte en lui sur le divin. C'est malgré moi que je le juge ainsi. Je ne le fais que pour vous avertir de le lire avec circonspection, car les temps où nous vivons sont pleins de périls, et je m'aperçois qu'il ne suffit pas de savoir le grec et l'hébreu pour être un vrai chrétien... Je garde bien secret ce jugement, afin de ne pas apporter une force à ses ennemis. Dieu aussi se fera connaître à lui, en son temps. » (1<sup>er</sup> mars 1517 <sup>1</sup>.)

Avant d'entreprendre le récit des événements qui vont suivre, il est bon de chercher à fixer les traits alors dominants de cette grande individualité.

Jamais homme n'a été jugé plus diversement. On a pu l'exalter et le dénigrer à l'infini. On peut dire aussi : jamais homme n'a possédé une telle plénitude de sentiments, de pensées, de dispositions diverses. Tour à tour mystique et dialecticien, écrivain délicat, orateur populaire, avec des grâces d'enfant ou de femme, des grossièretés d'artisan et d'homme du peuple, gai jusqu'à l'excès, triste jusqu'au désespoir, timide et hardi, soumis à l'Église, à la discipline,

<sup>1</sup> DE W., 1, 8, 13, 52.

audacieux dans ses rêves de réforme, accablé de doutes et rempli de certitude; poussant chacun de ces caractères jusqu'à son point extrême, de telle sorte qu'on pourrait supposer que chacun d'eux lui constitue une nature particulière; un être puissant, indéfinissable, attrayant et surtout bien vivant, se laissant difficilement ramener à l'unité, ou mieux, dont l'unité était une grande et irrésistible passion pour Dieu. — Avec cela, un tempérament ardent, un corps maladif, tout nerf et tout sang, lui causant des défaillances et des souffrances infinies.

Depuis le jour où il débuta à l'Université, son activité fut considérable; dès qu'il fut chargé de l'inspection des couvents, il n'eut plus de repos. — Au milieu de tant de travaux divers, il n'abandonna aucun de ses exercices monastiques. Il s'enfermait pour dire ses heures négligées, priait jour et nuit, oubliait de manger et de dormir, et tombait dans des états extatiques.

L'ancienne mélancolie n'avait pas disparu complètement, la mystique la nourrissait en l'adoucissant. — Au plus fort de ses combats et de ses succès, alors que son nom commençait à rayonner, il écrit à Lange :

« Dites aux Pères et aux Frères de prier pour moi, misérable, qui décline tandis que nos meilleurs Frères grandissent de jour en jour, tellement que cette parole s'accomplit : « Il faut qu'ils croissent et que je diminue. »

Dans la même année, au prieur de Leitzkau : « Je vous en conjure, priez le Seigneur pour moi; car je vous le confesse, ma vie s'approche de jour en jour du royaume des morts; chaque jour j'empire et je deviens plus misérable. » Il signe : M. Luther, le fils d'Adam banni. Plusieurs de ses lettres sont datées « du coin de mon couvent; de mon désert », *ex eremo*<sup>1</sup> ».

Par moments aussi une pensée poignante lui traversait le

<sup>1</sup> WALCH., XXII, 2276. — DE W., I, 58, 64.

cœur et le faisait soupirer après la mort. Qu'était-ce? Peut-être le sentiment de sa solitude, de l'abîme qui sourdement se creusait entre ses croyances et celles de l'Église?

Voilà les notes douloureuses que de temps à autre on surprend dans sa correspondance, moments de défaillance dans une vie toute pleine d'actions et de pensées. — Ses lettres à l'ordinaire sont comme une continuation de ses travaux. Sérieuses, pénétrantes, elles abordent vivement toutes les questions débattues, et sont un calque fidèle des luttes de l'époque et des émotions multiples de ce grand réveil des esprits.

Parfois aussi son cœur s'ouvre à la joie. Il a le franc rire de l'enfant du peuple, il aime les plaisanteries et n'y cherche pas finesse; il assiste aux repas de corps et y apporte son sel. Un jour, il invite à sa table Spalatin et quelques amis. « N'oubliez pas, écrit-il à Spalatin, de nous apporter du vin; souvenez-vous que vous venez du château au couvent, et non du couvent au château. »

A Scheurl qui lui envoie de Nuremberg quelques exemplaires des écrits de Staupitz : « J'aime mieux dire des folies que de me taire. Quant à l'argent des exemplaires vendus, selon votre désir je l'ai donné aux pauvres, c'est-à-dire à moi-même et aux Frères, car je n'en connais pas de plus pauvres que moi. »

A Wittenberg, il avait eu l'heureuse fortune de convaincre ses adversaires, de les gagner à sa cause et de se les attacher par les liens de l'amitié. Amsdorf, Carlstadt, le juriste Jérôme Schurf, Spalatin, hommes très-personnels, avaient été séduits par le charme intérieur qui lui était propre aussi bien que par la puissance de son intelligence.

A ce cercle, à ce foyer de science, de piété, aboutissaient toutes les questions du jour, politique, religion, réformes, travaux. Les esprits s'enflammaient, il en était l'âme, et en recevait lui-même une forte impulsion, quelque chose de jeune, de vivant.

De Wittenberg ses lettres allaient partout, et son esprit

remuait les autres Universités, Erfurt par exemple, et aussi Nuremberg la grande ville impériale<sup>1</sup>. Nuremberg était alors la reine des cités allemandes, riche, intelligente, puissante. Le commerce, les arts, l'industrie y florissaient; les mathématiques, l'astronomie y étaient cultivées; les tendances libérales du temps, l'humanisme et la poésie y avaient des représentants distingués, la mystique même y comptait des adhérents. Là vivaient Pirckheimer, l'apologiste de Reuchlin, un des meilleurs théologiens de ce temps; Albert Dürer, le grand peintre; Hans Sachs, le poète populaire qui le premier chanta « le rossignol de Wittenberg ». Luther, enthousiasmé des grandeurs de cette ville, appelait Nuremberg « l'œil et l'oreille de l'Allemagne, la ville qui brille parmi les autres cités comme le soleil parmi les étoiles ». L'appui qu'elle prêta à la Réforme fut d'un poids considérable.

Il y avait dans toute sa personne une puissance magique pleine de séduction. Irascible, violent, il entraînait néanmoins et gagnait les cœurs, non à sa cause seulement, mais à sa personne.

A cette heure, où son âme s'épanouissait en une exaltation mystique, il plaisait infiniment. Pollich, Staupitz, l'Électeur, ses collègues avaient tous été captivés par ce quelque chose de fort et de doux qui se révélait en lui. Quelles que fussent les voix intérieures et les prophéties du dehors qui lui annonçaient de grandes destinées, il avait peur de la louange, et fuyait la renommée.

A Scheurl, qui lui avait écrit une lettre flatteuse, il répond (janvier 1517) :

« Votre lettre m'a attristé autant que réjoui. Rien ne pouvait m'être plus agréable que de vous entendre louer Staupitz ou plutôt Christ dans son instrument; car nulle chose ne m'est plus douce que la voix de Christ prêchée, entendue,

<sup>1</sup> DE W., I, 55.

comprise et devenue vivante. Mais aussi vous ne pouviez rien m'écrire de plus désagréable que ces vains éloges dont vous me comblez tout en recherchant mon amitié.

« Je ne veux pas que vous deveniez mon ami ; car s'il est vrai que les amis ont tout en commun, mon amitié ne vous donnera point de gloire, mais du péril. Si vous devez partager ce qui m'appartient en propre, vous n'en deviendrez que plus riche en péché, en folie, en honte. Vous dites sans doute une chose que j'ai entendue aussi avec crainte et tremblement de la bouche de mon père Staupitz, que vous admirez Christ en moi. Mais n'est-ce pas le comble de l'orgueil de s'imaginer qu'on est l'habitation de Jésus-Christ ! Cette vie est si misérable que ce sont nos amis qui, par la force même de leur attachement, nous font le plus de tort ; car plus nous sommes en faveur auprès des hommes, plus la faveur de Dieu se retire de nous. Il veut seul être notre ami, ou il ne l'est point. L'amour des hommes est un péril deux fois plus grand que leur haine. Je suis loin de mépriser votre bienveillance ; mais il faut que je pense à moi. Vous avez agi comme un chrétien qui ne doit mépriser personne que lui-même ; pour moi, je dois vous imiter et me mépriser. Car estimer les autres à cause de leur science, de leurs vertus, de leur sainteté, de leur renommée, n'est point le fait d'un chrétien. C'est ce que font aussi les païens. Le chrétien aime les pauvres, les insensés, les pécheurs. Ce qui est grand aux yeux des hommes est abominable aux yeux de Dieu. Ne me grandissez pas devant Jésus-Christ, je vous en prie, si vous voulez être mon ami, et ne me louez ni en ma présence, ni en présence d'autres personnes. Pensez-vous que Christ doit être loué en moi ? nommez-le-lui seul, car sa cause ne peut, par moi, que recevoir honte et dommage <sup>1</sup>. »

Dès son entrée à Wittenberg, des sentiments de bienveillance d'un côté, de respect plein de liberté de l'autre s'éta-

<sup>1</sup> DE W., I, 49.

blirent entre l'Électeur et lui, sans que ces sentiments aboutissent jamais à des rapports personnels.

Frédéric aimait les bons sermons, lisait la Sainte Écriture, avait de hautes pensées sur la foi. « La cause de la foi, répétait-il, doit avoir la pureté de l'œil. Je n'ai jamais pu comprendre, disait-il à Spalatin, que nous ayons un libre arbitre. Le Seigneur ne dit-il pas lui-même : Sans moi vous ne pouvez rien faire <sup>1</sup> ! »

Ne serait-ce pas un écho des doctrines de Staupitz et de Luther ?

Il aimait son Université de Wittenberg et laissait à ses docteurs leur entière liberté.

Bien que Luther eût souvent froissé dans ses prédications ses sentiments de prédilection, son amour pour les reliques, il le tenait en une estime singulière, parlait de lui avec éloge. Spalatin transmettait à son ami les témoignages de sa bienveillance.

« Vous m'écrivez que le prince parle souvent de moi avec éloge. Je ne m'en réjouis nullement ; mais je prie Dieu de l'élever d'autant qu'il daigne s'abaisser jusqu'à moi. Je ne suis pas digne qu'un homme, qu'un grand prince se souvienne de moi. Je sais que ceux qui pensent le plus mal de moi me sont le plus utiles. Néanmoins, rapportez au prince l'expression de ma gratitude, bien que je ne désire être loué ni par vous ni par aucun homme. Car la louange des hommes est vaine ; il n'y a de vrai que la louange de Dieu. Certes, ceux qui nous louent ne doivent pas être blâmés ; mais ils louent plus les hommes que Dieu, à qui seul appartient la louange et l'honneur. Amen <sup>2</sup>. »

De temps à autre le prince lui envoyait quelque léger cadeau, du drap pour un habit. Luther remerciait le « Pater » Jacob, son confesseur, avec humilité et effusion <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Samml. verm. Nachr. zur sächsischen Gesch.*, V, 14. — Jürgens I, 3, 348.

<sup>2</sup> *De W.*, I, 45.

<sup>3</sup> *De W.*, I, 24, 53.





## LIVRE III

### DES THÈSES SUR L'INDULGENCE

A LA DIÈTE D'AUGSBOURG

1517-1518

---

#### CHAPITRE PREMIER.

##### L'INDULGENCE<sup>1</sup>.

Il est facile de se faire illusion sur l'état réel des choses au commencement du seizième siècle. Les beaux-arts qui fleurissent, les sciences qui s'éveillent, le monde qui s'agite présentent à l'esprit de trompeuses apparences. La décomposition néanmoins est partout, en haut comme en bas; tout semble marcher à sa fin. L'Italie corrompue jusqu'à la moelle, la France épuisée par la guerre de Cent ans, l'Allemagne barbare encore et livrée à l'anarchie, tel est le spectacle que nous offre l'Europe chrétienne.

Depuis un siècle, on n'entend plus que plaintes et lamentations. Pas une voix qui ne demande la réforme des abus. Conciles, princes, moines, savants, papes et cardinaux, tous sont d'accord. La Réforme, c'est le mot sacré de cette époque, c'est le cri de détresse d'un monde qui ne veut pas mourir.

<sup>1</sup> GIESELER, *Kirchengeschichte*. — JÜRGENS, II. — KÖSTLIN, I.

L'histoire de ce siècle n'est que le perpétuel récit des mêmes désirs et des mêmes avortements. Toutes les tentatives échouent les unes après les autres.

Le salut si impatiemment attendu, préparé par tant de ferments, surgit là où seulement il pouvait naître : d'un réveil soudain, irrésistible, de la conscience publique.

L'occasion en fut le trafic des indulgences, l'instrument fut l'homme dont nous venons de suivre et d'étudier les magnifiques développements.

On a beaucoup écrit sur les indulgences. Les écrivains protestants ne tarissent pas sur l'énormité du scandale : tous les auteurs catholiques en confessent les abus. Les uns et les autres s'accordent pour voir ici le commencement de la Réforme et la cause du schisme qui divise encore l'Église chrétienne. L'indulgence ne fut néanmoins que le symptôme le plus saisissant de l'universelle décomposition. Ici le peuple touchait du doigt la ruine de l'Église.

Les indulgences étaient, dans l'origine, de simples adoucissements aux pénitences publiques. Elles aboutissent, au quinzième siècle, à la scandaleuse simonie dont nous allons avoir le spectacle, par cette loi inhérente à la nature des choses, qui fait que les dogmes s'élèvent ou s'abaissent avec le niveau général des esprits et la moralité des peuples.

Nous voyons déjà aux sixième et septième siècles les peines ecclésiastiques rachetées par des aumônes ou des œuvres pies, telles qu'érections de chapelles, donations faites aux églises, pèlerinages, etc. Qui ne reconnaîtrait ici l'influence des mœurs germaniques ? C'est le système des compositions d'argent, la législation barbare qui pénètre les institutions chrétiennes.

La doctrine de l'Indulgence se lie intimement à celle de la Pénitence. Toutes deux se développent parallèlement. Quand prévalut la célèbre maxime : « *Fit per confessionem*

*veniale quod criminale erat in operatione, seu mortale*<sup>1</sup> », c'est-à-dire : quand le prêtre eut acquis la puissance de transformer par l'absolution les peines éternelles en châtiments temporaires, dont le rachat pouvait s'opérer par de bonnes œuvres, les indulgences acquièrent une importance nouvelle.

La théorie est simple : au pécheur qui, le cœur contrit, confesse son péché, le prêtre donne l'absolution. La peine éternelle qu'il mérite se transforme, par le grâce de Dieu, en une peine temporelle quelconque : jeûne, aumônes, prières, souffrances, œuvres longues et difficiles. Eh bien, cette peine elle-même, qui dans l'ordre doit frapper l'âme pénitente, ici-bas ou dans le Purgatoire, l'Église peut l'indulgencier encore, aux conditions qui lui plait d'imposer.

Les Croisades leur donnèrent un immense essor. Alors apparurent pour la première fois les indulgences générales ou plénières, *indulgentiæ plenariæ*, c'est-à-dire le pardon des péchés à ceux qui prenaient la croix et portaient pour la Terre Sainte.

Les théologiens du treizième siècle, Alexandre de Hales, Albert le Grand, formulèrent la doctrine. Saint Thomas d'Aquin la compléta en la précisant<sup>2</sup>.

Le *Thesaurus supererogationis perfectorum* fut la plus féconde invention de ce temps. On imagina un trésor spirituel inépuisable formé des mérites de Christ et des bonnes œuvres surabondantes des saints, trésor infini de grâces remis à l'Église et confié à ses chefs pour en faire part à tous les membres du corps de Christ selon leurs besoins. C'était un

<sup>1</sup> *De vera et falsa pœnitentia*. (Douzième siècle.)

<sup>2</sup> ALEX. HALES, *Summa*. IV. — ALBERT. MAGNUS, *Sent.* liv. IV. — THOMAS. AQUINUS, *Suppl. tert. post. Summ.* — Urbain II (2<sup>e</sup> canon du concile de Clermont) déclare : « *Quicumque pro sola devotione, non pro honoris vel pecuniæ adeptione, ad liberandam ecclesiam Dei Jerusalem profectus fuerit, iter illud pro omni pœnitentia reputatur.* »

EGÈNE III (*Epist. ad Ludovic. R. Gall.* 114 s.) : « *Qui tam sanctum iter devote suscepit et perfecit, sive ibidem mortuus fuerit, de omnibus peccatis suis, de quibus corde contrito et humiliato confessionem suscepit, absolutionem obtineat.* » (MASSI, t. XX, p. 816; XXI, 627.)

superflu de grâces et de pardons, surpassant de beaucoup les péchés des hommes, et dont la puissance bienfaisante atteint les morts qui expient au Purgatoire, aussi bien que les vivants. Cette conception si grandiose qu'elle soit de l'Église romaine enveloppant à la fois le ciel et la terre dans une solidarité de péchés et de mérites, nous révèle le réel abaissement de la vie et de la pensée chrétiennes. Ici l'on touche du doigt la décadence de l'esprit. Sentiments et doctrines, tout se matérialise, et le monde divin n'est plus qu'un reflet de la terre<sup>1</sup>.

Quelques théologiens luttèrent en vain contre l'entraînement général. Le sentiment populaire l'emporta. La papauté reconnut là le signe de sa puissance, et les indulgences générales enveloppèrent le monde entier par l'établissement du jubilé séculaire. Boniface VIII en 1300, Clément VI en 1350, solennisèrent la doctrine. La mine d'or était trouvée; les jubilé furent rapprochés; toute guerre où la papauté était engagée devint le prétexte d'indulgences nouvelles. Il n'y eut plus de limite à l'arbitraire<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> SAINT THOMAS (*Summa*, P. III in suppl. qui 25-29) : « *Ratio quare valere possint (indulgentiæ) est unitas corporis mystici, in qua multi in operibus pœnitentiæ supererogaverunt ad mensuram debitorum suorum... Ea autem, quæ sunt alicujus multitudinis communia, distribuuntur singulis de multitudine secundum arbitrium ejus, qui multitudini præest* » (Quæst. 25, art. 1 et art. 2.) « *Causa remissionis pœnæ in indulgentiis non est nisi abundantia meritorum ecclesiæ, quæ se habet sufficienter ad totam pœnam expiandam. Indulgentiæ simplicitèr tantum valent, quantum prædicantur; modo ex parte dantis sit auctoritas, et ex parte recipientis caritas, et ex parte causæ pietas, quæ comprehendit honorem Dei et proximi utilitatem.* »

La doctrine de l'Indulgence n'a jamais été nettement définie par les conciles ou par les papes. Les docteurs du moyen âge ne sont pas tous d'accord. On demande : Jusqu'où s'étend-elle ? Quel droit l'Église a-t-elle sur le Purgatoire ? Les peines de l'autre vie sont-elles remises par son intercession, etc. ? — Les populations grossières ne distinguaient pas entre l'absolution des péchés et la remise des peines temporaires.

<sup>2</sup> Boniface VIII publia le grand jubilé de 1300, et une indulgence plénière pour ceux qui feraient le pèlerinage de Rome : « *Non solum plenam et largiorem, imo plenissimam omnium veniam peccatorum.* » (*Extrav. comm.* l. V, t. 9, c. 1.)

CLÉMENT VI (*Extravag. comm.* V, tit. 9, cap. 11) définit l'indulgence comme étant le *Thesaurum militanti ecclesiæ acquisitum... infinitum, per beatum*

C'est à juste titre qu'on a appelé les indulgences « la grande loterie des papes ». C'était, en effet, une féconde institution politique, et dans ces siècles où tout est irrégulier, une puissance d'une incalculable portée. Par elles l'argent arrivait aux caisses publiques. Elles seules fournissaient le moyen de recueillir des fonds au milieu de la misère générale. Riches et pauvres donnaient; le mendiant lui-même achetait son indulgence.

C'était l'universel impôt, la source aux mille ramifications où chacun puisait, depuis le Pape jusqu'aux moindres confréries. Les princes y donnaient la main, partageaient avec les légats. Ainsi lors de l'indulgence du jubilé de 1500, publiée par Alexandre VI, l'empereur d'Allemagne s'en réserva l'administration, et des fonds perçus, ne remit au Pape que le tiers, gardant le reste pour sa guerre contre le Turc.

Les papes, souverains en Europe, guerroient pour le domaine de l'Église et l'extension du pouvoir temporel. Mêlés à toutes les entreprises, ils entretiennent des relations diplomatiques avec tous les États. Ajoutez à cela le luxe de l'Italie, les arts renaissants, le goût et l'amour des grandes choses. Pour subvenir à tant de besoins divers, il eût fallu les finances de l'Europe entière. On fit argent de tout : taxes de chancelleries, annates, dîmes, achats de pallium, dispenses, etc., etc. Mais les besoins étaient immenses, et les anciennes sources de revenus, insuffisantes. L'indulgence seule était capable de combler le gouffre et de solder l'éternel déficit.

L'Église d'Orient ferma ses portes. Un pape ayant publié

*Petrum, cœli clavigerum, ejusque successores suos in terris vicarios... fidelibus salubriter dispensandum, nunc pro totali nunc pro partiali remissioni pœnæ temporalis pro peccatis debita, tam generaliter; quam specialiter (prout cum Deo expedire cognoscerent) vere pœnitentibus et confessis misericorditer applicandum.*

Innocent III, en 1208, dans la guerre contre les Albigeois. (V. GIESELER, *Kirchengeschichte*, II, 1, 4.)

une indulgence pour la protection de la Morée, les Grecs furent sourds à son appel et répondirent par des moqueries. La France ne s'y prêta jamais qu'avec une extrême circonspection. L'Allemagne au contraire, rude et croyante, paya pour tous. A Rome, on en riait, témoin ce mot d'un camérier d'Innocent III : « Dieu ne veut pas que le pécheur périsse, mais qu'il paye. » On y appelait plaisamment les sommes qu'on en tirait : « *les péchés des Allemands*. » On l'exploita si bien qu'elle en demeura épuisée. La plainte était générale, menaçante souvent ; mais longue fut la patience<sup>1</sup>.

Jules II et son successeur Léon X la lassèrent enfin ; aussi dépassèrent-ils toutes les bornes, et jamais on ne vit trafic plus scandaleux des choses saintes. L'éternel prétexte était la croisade contre les Turcs<sup>2</sup>, auquel vint s'ajouter la construction de l'église de Saint-Pierre à Rome ; mais l'argent servait à tout.

Jules II ne recula devant rien : ni la honte, ni le scandale ne l'arrêtèrent. Il affirma les indulgences et en fit une affaire de banque. L'administration en fut confiée à des commis-saires particuliers, qui prirent à leurs gages des hommes du plus bas étage. Ceux-ci, munis des pleins pouvoirs pontifi-caux, se partagèrent les provinces et vendirent partout la sainte denrée, émouvant les populations par des prédica-tions étranges et une vie pleine de faste<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Griets contre l'indulgence, à la diète de Francfort (1457), de Nuremberg (1460), de Worms (1521), de Nuremberg (1522).

<sup>2</sup> Indulgences pour la guerre contre les Turcs : 1453, 1457, 1463, 1489. Le nonce Raymond, pendant vingt ans, exploita le nord de l'Allemagne. Puis vint le jubilé de 1500 ; puis en 1504. Jules II publia une indulgence plé-nière contre les Russes et les Tartares ; et l'on ne cessa de l'exploiter jusqu'en 1517.

<sup>3</sup> Jules II posa en 1506 les fondations de Saint-Pierre à Rome et publia à cette occasion des indulgences plénières qu'il étendit, en 1507 et en 1512, à tous les péchés, même à celui d'hérésie et aux crimes condamnés dans la bulle « *Cœna sacræ* ». Défense fut faite aux Ordinaires d'y mettre opposition, sous peine d'excommunication et d'une amende de 500 ducats. L'indulgence était applicable aux vivants et aux morts. — Le plus ancien diplôme d'indulgence pour l'érection de la basilique de Saint-Pierre qui ait

L'homme qu'on avait choisi pour l'exploitation du nord de l'Allemagne, de la Suède et du Danemark, était un Milanais nommé Arcimbold. Il avait le titre de protonotaire et de référendaire apostolique. C'était un homme habile, entreprenant; mêlé aux affaires de Suède, il pécha en eau trouble. Un navire plein de butin qu'il envoyait vendre en Allemagne fut arrêté en mer près de Gothland par les ordres du roi Christiern II. Dans ce pauvre pays, il récolta des millions (plus d'un million de ducats), et il affichait le luxe et le faste d'un prince.

Il n'est pas possible de savoir même approximativement tout l'argent que la papauté tira ainsi de l'Allemagne. La connivence des princes fit de cette mesure une cruelle tyrannie. Les protestations furent nombreuses : on imposa silence aux voix trop hardies. Les diètes de Nuremberg et de Francfort firent entendre de vives remontrances, essayèrent de limiter la vente des indulgences, menaçèrent même de rompre avec le Saint-Siège. Plusieurs princes séculiers se plaignirent à l'empereur Maximilien, demandèrent assistance contre l'avidité romaine. Celui-ci prit en main la cause commune; mais ayant besoin du Pape, il céda bientôt et recommanda vivement Arcimbold et sa caisse. Tous ces princes allemands avaient un éternel besoin d'argent : on les admettait au partage, et ils se taisaient.

été conservé est de 1513. LÖSCHER, dans ses *Acta reformat.*, I, 368, en donne une copie.



## CHAPITRE II.

### TETZEL <sup>1</sup>.

Si décriée que fût l'indulgence, c'est à elle que Léon X demanda les fonds nécessaires à ses énormes dépenses. Les profusions d'une cour fastueuse, les encouragements qu'il donnait aux arts et aux sciences, son goût pour les grandes représentations, ses guerres et ses entreprises politiques, l'établissement de sa famille et son népotisme dévoraient des sommes fabuleuses, que l'indulgence seule pouvait fournir<sup>2</sup>.

Pour que l'indulgence rendit tout ce qu'elle pouvait donner, Léon X en organisa fortement l'administration, qu'il essaya d'étendre à toute l'Europe. Un Franciscain, Christophe de Forli, fut commissionné pour l'Autriche et la

<sup>1</sup> VOGEL, *Das Leben des päpst. Gnadenpredigers und Ablasskrämers, Joh. Tetzel, 1717.* — HOFMANN, *Lebensbeschreibung des Ablasspredigers, D. J. Tetzel, 1846.* — LÖSCHER, *Acta ref.* — JÜRGENS. — RANKE.

<sup>2</sup> GUICCARDINI (*Historia s. temporis*, lib. XIII, p. 297) prétend qu'il a pris sur l'indulgence la dot de sa sœur mariée au prince Cibo. Le fait n'est pas prouvé. On ne peut nier toutefois que la famille de ce pape puisait largement à cette source. On a une quittance de 100,000 livres de son neveu Lorenzo. Elle porte que cette somme lui a été remise sur les deniers collectés pour la guerre du Turc. (V. RANKE, I, p. 236.)

L'indulgence servait aussi à l'achat des manuscrits dont il enrichit la bibliothèque du Vatican. Deux lettres de lui à ce sujet nous ont été conservées : la première du 26 nov. 1517, l'autre du 1<sup>er</sup> déc. 1517. (V. SCHNIDT, *Einleitung zur Brandenburgischen Kirchen und Reformations Geschichte.*)

Les fêtes qu'il donna lors du mariage de Julien de Médicis lui coûtèrent 150,000 ducats. — Lors de son entrevue à Bologne avec François I<sup>er</sup>, il fit don à celui-ci d'une croix en diamants de 15,000 ducats, et combla sa cour de cadeaux. Sa guerre pour la conquête du duché d'Urbino lui coûta un million de couronnes.

Suisse; le cardinal Campejo fut chargé de l'Angleterre; Arcimbold eut pour sa part les provinces du Rhin, la Belgique, la Bavière, la Westphalie, la Souabe, etc. (1514). Mais bientôt après (1517), un grand prince, l'archevêque Albert de Mayence, en accepta ou plutôt en demanda l'administration pour une partie notable de l'Allemagne.

Albert, archevêque de Magdebourg, administrateur du diocèse d'Halberstadt, archevêque et prince-électeur de Mayence, archichancelier de l'empire, primat de Germanie, né margrave de Brandebourg, frère du margrave régnant Joachim I<sup>er</sup>, était la plus brillante étoile de cette constellation de princes qui se partageaient l'Allemagne. Ami des lumières, protecteur de tous les talents, il avait fait de Mayence une moderne Athènes. Reuchlin, Érasme, Ulrich de Hutten avaient trouvé assistance auprès de lui. C'était, en outre, un grand fauteur d'intrigues; il avait le génie des cabales, et avec d'assez minces revenus, un goût effréné de luxe et de dissipation. Pour le moment, il se trouvait obéré. Nommé en 1514 à l'archevêché de Mayence, il avait dû payer comptant une partie du prix de son pallium, et avait, à cet effet, emprunté trente mille couronnes à l'opulente maison des Fugger, les banquiers des rois, une des puissances du siècle, qui, de leur ville d'Augsbourg, influait sur les destinées des empires <sup>1</sup>.

L'occasion de se refaire était bonne; il la saisit au vol. Il avait d'ailleurs sous la main un homme admirable en ces sortes de choses, et qui, sous Arcimbold, avait fait ses preuves. Cet homme était un Dominicain nommé Jean Tetzcl.

Tetzcl, dont le nom est désormais lié à l'histoire de la Réforme, était un aventurier, apte aux choses hasardeuses, connaissant les masses. Son vrai nom est Jean Diez. Il était

<sup>1</sup> RANKE, I, 106. — Trois vacances successives avaient eu lieu dans l'archevêché de Mayence: en 1505, 1508 et 1513. Plus de 90,000 ducats avaient été payés par le diocèse. On était épuisé. Albert paya 10,000 ducats comptant.

fils d'un orfèvre et né à Leipzig vers 1454 <sup>1</sup>. Il fit dans cette ville ses études, fut promu au baccalauréat philosophique, entra en 1489 dans l'Ordre de Saint-Dominique, y reçut la prêtrise, et dès lors se consacra à la prédication des indulgences. Le métier était bon et convenait à son tempérament. Il n'en eut jamais d'autre, jusqu'à sa mort. Servant tour à tour Arcimbold, les chevaliers de l'Ordre Teutonique, qui avaient obtenu de lever des indulgences pour une expédition contre les Russes et les Tartares, puis les princes de la maison de Saxe, il avait parcouru toute l'Allemagne du Nord, et avait, dans ses diverses missions, obtenu de très-beaux succès d'argent.

Ses mœurs, du reste, étaient scandaleuses. Un jour, à Inspruck, on allait lui faire un mauvais parti pour une honteuse affaire d'adultère, et le précipiter dans l'Inn <sup>2</sup>. L'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, intercédâ en sa faveur auprès de l'empereur Maximilien, et obtint que sa peine fût commuée en une détention perpétuelle à Leipzig.

Sa captivité ne fut pas longue : grâce à de puissantes interventions, il fut bientôt délivré, à condition qu'il irait à Rome implorer le pardon de ses crimes. C'est alors qu'il entra en pourparlers avec le prince-archevêque de Mayence, et qu'il lui proposa une vente nouvelle d'indulgences. Sa proposition fut promptement agréée. Tetzel partit pour Rome avec une lettre de recommandation d'Albert. Léon X lui donna l'absolution, le nomma sous-commissaire d'Arcimbold, et l'éleva

<sup>1</sup> La date de la naissance de Tetzel est incertaine. On la place entre 1450 et 1460. Il naquit à Leipzig, et non à Pirna, comme l'indique Seckendorf.

De 1502 à 1504, il prêcha l'indulgence du jubilé à Nuremberg, Zwickau, Leipzig, Magdebourg, Halle, Cologne. — De 1504 à 1507, dans le Brandebourg, la Prusse, la Silésie, en qualité de commissaire de l'Ordre Teutonique. En 1508, à Erfurt. De 1505 à 1510, dans les cantons d'Annaberg et de Zwickau. En 1513, il prêcha l'indulgence pour l'érection du pont et de la chapelle de Torgau, en faveur des princes de Saxe.

<sup>2</sup> Selon le témoignage de Mathésius et de Luther, il fut convaincu d'avoir eu deux enfants d'une femme mariée.

à la dignité d'inquisiteur apostolique <sup>1</sup>. Le Pape consentit aussi à toutes les exigences du prince et lui octroya la moitié des sommes à percevoir. Il eut bien aussi l'intention de contrôler les opérations, et chargea de ce soin le gardien des Capucins de Mayence; mais celui-ci déclina la commission <sup>2</sup>. D'un autre côté, la maison Fugger, pour s'assurer le retour de sa créance, plaça à côté du commissaire apostolique un de ses commis pour vérifier les recettes.

Telle fut la source impure et l'organisation de ce honteux trafic qui bientôt allait soulever la conscience publique.

Tetzel eût désiré débiter par la Saxe; mais les princes de ce pays y mirent obstacle, plus sans doute par jalousie que par amour pour leurs sujets. La Saxe était épuisée; en 1507, Tetzel, opérant pour leur compte, avait vendu dans la seule petite ville de Freiberg pour plus de deux mille ducats d'indulgences. Albert livra donc ses propres États, les évêchés de Mayence, d'Halberstadt, de Magdebourg, d'Anhalt, la marche de Brandebourg. Il avait fait rédiger une instruction longue et minutieuse, dans laquelle on marquait les pouvoirs des commissaires et l'on exaltait les vertus de l'indulgence. Il faut avoir cette instruction sous les yeux pour saisir au vif ce grand scandale.

L'archevêque y enjoint d'abord aux commissaires de rechercher avant tout la gloire de Dieu, le salut des âmes, l'honneur du Saint-Siège, l'OEuvre de Saint-Pierre à Rome, de mener une vie honnête, d'éviter les mauvais lieux et de ne point faire tourner l'indulgence à leur profit personnel. Il en fixe la durée à huit ans, suspend durant ces années toute

<sup>1</sup> Déjà en 1509 le général des Dominicains, Thomas de Vio, l'avait nommé inquisiteur.

<sup>2</sup> Après le refus du gardien des Capucins de Mayence, Tetzel accourut à Halle, où résidait l'archevêque, et fut nommé sous-commissaire général.

autre indulgence, et menace des peines les plus sévères ceux qui la mépriseraient ou s'opposeraient à sa distribution. Les grâces qu'elle confère sont immenses.

C'est d'abord la rémission complète de tous les crimes, le parfait retour à la paix de Dieu, la délivrance du Purgatoire (grande indulgence). Nul trésor au monde ne saurait la payer; néanmoins on n'exige que la contrition du cœur et une confession, ou du moins l'intention de se confesser en temps opportun, la récitation de cinq *Pater* et *Ave* et une visite aux sept autels de l'église. « Si celui qui implore cette grande indulgence est malade et alité, qu'on établisse dans sa chambre un autel, ou qu'on lui porte une image sainte devant laquelle il puisse réciter ses oraisons. » — Quant au prix, chacun doit consulter son cœur; une taxe est difficile à établir. Toutefois l'Instruction en établit une qui va du prince à l'artisan, mais dont l'application est laissée au jugement des sous-commisaires. Ceux-ci sont invités à y mettre du zèle et du savoir-faire, sans toutefois oublier que le royaume de Dieu doit s'ouvrir aux pauvres aussi bien qu'aux riches.

La seconde grâce consiste en un billet de confession qui donne le droit de choisir à volonté un confesseur qui absolve à l'article de la mort de toutes les peines canoniques et de tous les crimes. Elle décharge en outre de tous les vœux et les remplace par de bonnes œuvres.

La troisième consiste dans la participation à tous les biens et à toutes les grâces de l'Église : prières, suffrages, pèlerinages, stations aux églises de Rome, etc. Elle relève des vœux de chasteté, d'obéissance. La contrition n'est point nécessaire pour l'obtention de cette grâce. Il suffit de l'acheter.

La quatrième délivre les âmes du Purgatoire. Ici encore la repentance et la confession ne sont pas nécessaires. Puis vient toute une série de grâces de moindre valeur. Ici le simoniaque lui-même peut obtenir l'impunité, à condition de payer une année des revenus de sa charge.

L'Instruction contient quarante pages in-4° en un texte

très-serré. Tous les états, toutes les conditions, tous les cas possibles y sont énumérés. Elle se termine par les précautions à prendre contre l'infidélité des sous-commissaires. Celui qui achète une indulgence doit déposer lui-même son argent dans la caisse; s'il le donne de la main à la main, l'indulgence est nulle. La caisse doit avoir trois clefs, l'une remise au sous-commissaire, la seconde à un trésorier commis à cet effet, la troisième à l'autorité séculière ou ecclésiastique du lieu. La caisse ne doit être ouverte qu'en présence d'un notaire et de témoins, etc., etc.<sup>1</sup>.

Cette Instruction devait rester secrète. Tetzels en fit un extrait, y ajouta des développements oratoires de sa façon, et une taxe des péchés d'après laquelle la sodomie était taxée à douze ducats, la sorcellerie à six, le sacrilège à sept, le parricide à quatre; et il publia le tout avec les armes et le sceau de l'archevêque, à la première page.

« Que le peuple, y disait-il, sache que Rome est ici. Cette église est l'église de Saint-Pierre. Dieu et Saint-Pierre vous appellent. Pour le salut de vos âmes et de ceux que vous pleurez, disposez-vous à recevoir une grâce si grande. Ne tardez pas, car nul ne sait l'heure à laquelle le Fils de l'homme viendra. »

« Ceux qui murmurent ou qui méprisent cette indulgence, ceux qui, ouvertement ou en secret, y mettent obstacle sont, par ce fait, excommuniés par Notre Saint-Père le Pape Léon X, et voués à l'indignation du Dieu tout-puissant et des apôtres Pierre et Paul. Le Pape ou son commissaire peuvent seuls les absoudre de ce crime. C'est pourquoi *cavete ne ponatis os in cælum*. »

« Vénérable Seigneur, je vous prie d'exhorter le peuple,

<sup>1</sup> RANKE, I, 207. — GIESELER, *Kirchen. Gesch.*, III, 1, 21. — *Summaria Instructio Sacerdotum ad prædicandas Indulgentias*. — V. VON DER HARDT, *Historia litteraria Reformationis*, t. IV, p. 14 ss., qui l'a publiée le premier. — V. aussi LÖSCHER, *Acta reformationis*, t. I, p. 415. — En allemand, dans WALCH, XV, p. 418.

soumis à votre juridiction, à ne pas négliger une grâce si grande pour son salut...

« Pourquoi ne pleurez-vous pas sur vos péchés? pourquoi ne les confessez-vous pas aux très-saints vicaires de notre seigneur le Pape? Ne prendrez-vous pas exemple sur saint Laurent, qui, pour l'amour de Dieu, donna tous les trésors qu'il possédait et livra son corps pour être brûlé? Ne prendrez-vous pas exemple sur saint Barthélemi, sur saint Étienne et sur tous les saints qui, pour le salut de leur âme, s'offrirent à la mort la plus cruelle? Ce que vous refusez, hélas! ce ne sont pas des trésors infinis, mais une simple aumône. Eux ont livré leur corps aux tourments; vous, au contraire, livrez les vôtres aux joies et aux délices. Prêtres, nobles, marchands, femmes, jeunes filles, jeunes gens, vieillards, vous refusez d'entrer à votre église qui est aujourd'hui l'église de saint Pierre, de visiter cette croix très-sainte élevée pour vous, qui vous appelle et crie après vous! Vous avez honte de prendre un cierge et de rendre visite à cette croix, et vous ne rougissez pas d'aller au cabaret; vous avez honte d'aborder les confesseurs apostoliques, mais non d'aller à la danse!

« Songe que tu es placé sur une mer furieuse, au milieu des orages et des périls, et que tu ignores si tu parviendras au port du salut. Sache que tout ce qui est humain tient à un fil, et que la vie est un combat. Combattons donc comme saint Laurent et tous les autres saints, pour le salut de notre âme et non pour notre corps qui est aujourd'hui et qui ne sera plus demain : aujourd'hui sain, demain infirme; aujourd'hui vivant, demain dans la mort! Sache que tout homme contrit et confessé qui, suivant l'avis de son confesseur, aura déposé son aumône dans cette caisse, recevra la rémission de tous ses péchés. Pourquoi ne vous pressez-vous pas? Courez donc au salut de votre âme. Cherchez le salut avec autant de sollicitude que les biens temporels qui jour et nuit occupent vos pensées. Cherchez le Seigneur tandis qu'il est proche, invoquez-le tandis qu'il se trouve. « Travaillez, dit saint Jean,

« pendant qu'il est jour; car la nuit vient dans laquelle per-  
« sonne ne peut plus rien faire. »

« N'entendez-vous pas la voix des morts et celle de vos  
parents qui vous crient : « Ayez pitié de nous, ayez pitié de  
« nous, car la main de Dieu nous a touchés! Nous souffrons  
« les peines et les tourments les plus durs. Une légère aumône  
« nous en délivrerait, et vous ne le voulez pas! » Ouvrez vos  
oreilles, entendez le père qui dit à son fils, la mère qui dit à  
sa fille : « Nous vous avons enfantés, nourris, élevés; nous  
« vous avons laissé nos biens terrestres. Cœurs durs et cruels,  
« vous pourriez nous délivrer si aisément, et vous ne le voulez  
« pas! Vous nous laissez dans ces flammes, vous nous empê-  
« chez d'arriver à la gloire promise! »

« Vous pouvez avoir aussi des lettres de confession (*confes-  
sionales*) par la vertu desquelles vous obtenez pour la vie et  
pour la mort, et dans tous les cas non réservés, la pleine  
rémission de tous vos péchés. O vous qui avez fait des vœux,  
vous usuriers, vous ravisseurs, homicides, criminels! le temps  
est venu d'écouter la voix de Dieu qui ne veut pas que le  
pécheur périsse, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Jérusa-  
lem, Jérusalem, retourne à ton Dieu! Et vous, adversaires,  
médisans, vous qui vous opposez à cette affaire, qui que  
vous soyez, vous êtes hors de la communion de l'Église. Ni  
les messes, ni les sermons, ni les prières, ni les sacrements,  
ni les intercessions ne sauront vous aider. Ni vos champs, ni  
vos vignes, ni vos arbres, ni vos troupeaux ne porteront leurs  
fruits : *Vina et spiritualia arida et sicca fiunt, ut exempla  
adduci possint*. Ne tardez donc pas. Convertissez-vous à moi  
de tout votre cœur et prenez la médecine dont parle la  
Sapience. « Le Tout-Puissant a tiré la médecine de la terre,  
« et l'homme avisé ne la méprise point. »

« Vénérable Frère, je vous prie d'adresser en mon nom à  
vos brebis ces paroles qui les portent à ouvrir les yeux de leur  
intelligence et à considérer la grandeur des grâces qu'elles en  
recevront à l'avenir et que déjà elles peuvent recevoir. Bien-



heureux sont les yeux qui voient de telles choses ! Voilà des sauf-conduits, grâce auxquels vous pouvez traverser cette vallée de larmes, naviguer sur cette mer furieuse du monde où tant de périls, tant de tempêtes, tant de naufrages sont à craindre, et arriver à la belle patrie du Paradis.

« Sachez que la vie d'ici-bas est un combat. Nous avons à lutter contre notre chair, le monde et le diable qui sans cesse s'efforce de perdre notre âme. Notre mère nous a conçus dans le péché. Ah ! ne sommes-nous pas enveloppés dans un tel réseau de péchés, qu'il est difficile, impossible même, d'arriver au port du salut sans un secours divin ? Car ce n'est pas par les œuvres de notre justice que Dieu nous sauve, mais par sa sainte miséricorde. C'est pourquoi revêtons-nous des armes de Dieu. Prenez donc ces sauf-conduits du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par la vertu desquels vous rachèterez votre âme de la main de l'ennemi, et pleins de sécurité, sous la réserve de la contrition et de la confession, vous arriverez au règne de la félicité, sans avoir à souffrir aucune peine du Purgatoire.

« Sachez que dans ces lettres sont imprimés et gravés tous les instruments de la passion du Christ. Sachez que pour chaque péché mortel il faut, à la suite de la confession et de la contrition, faire pénitence pendant sept ans, soit dans cette vie, soit au Purgatoire. Combien de péchés mortels ne commettez-vous pas en un jour, en une semaine, en un mois, en une année, dans tout le cours de votre vie ? Vos péchés sont presque infinis, et ils vous préparent une peine infinie dans les tourments du Purgatoire. Eh bien, par ces lettres confessionnelles, vous pouvez, en une seule fois, recevoir la pleine rémission de toutes vos peines encourues, à l'exception toutefois des quatre cas réservés au siège apostolique. Ensuite, vous pourrez, à toutes les époques de votre vie, quand il vous plaira de vous confesser, recevoir encore une rémission toute semblable ; puis, à l'article de la mort, rémission entière de toutes les peines et de tous les péchés, puis la participation

à tous les mérites équivalents qui se font dans l'Église militante et dans ses membres. Ne savez-vous pas que lorsqu'un homme veut entreprendre un voyage à Rome ou en quelque dangereux pays, il remet son argent à la banque, donne pour cela le cinq, le six ou le dix pour cent, et, sur une simple lettre du banquier, touche la somme consignée au lieu qu'il indique? Et vous ne voulez pas donner le quart d'un florin pour cette lettre dont la vertu ne vous procure sans doute pas de l'argent, mais conduira votre âme immortelle sans danger dans la patrie céleste? C'est pourquoi je vous conseille, je vous conjure, et comme étant votre pasteur, je vous commande, etc., etc. <sup>1</sup> ».

On n'avait rien négligé pour donner à la vente toute l'autorité et tout l'éclat possibles <sup>2</sup>. Tetzels, en outre, avait le génie de la mise en scène et de la parade. Accompagné de dignes acolytes, le magister Christian Baumhauer de Nuremberg, le prieur des Dominicains de Leipzig, Bartholomæus Rauh, et d'une suite de valets, entouré d'un imposant cortège, il envoyait un message aux autorités de la ville à laquelle il se rendait, et leur faisait annoncer que la grâce de Dieu et celle du Saint-Père étaient à leurs portes. La foule accourait. Le clergé, les moines, les enfants des écoles avec leurs pédagogues, la municipalité elle-même venaient à sa rencontre, en procession, bannières en tête, cierges allumés; et l'envoyé de Dieu faisait son entrée solennelle au son des cloches et aux acclamations enthousiastes de la population. En avant du cortège marchait un homme portant sur un coussin de velours recouvert d'un drap d'or la bulle de l'indulgence. On arrivait ainsi à l'église parée pour la circonstance et pleine d'encens; on dressait près de l'autel une grande croix rouge à laquelle était

<sup>1</sup> HOFMANN, *Lebensbeschreibung des Ablasspredigers Dr J. Tetzels*.

<sup>2</sup> Tetzels touchait par mois quatre-vingts florins pour lui-même, dix pour sa suite.

suspendue la bannière du Pape; et tout à côté, la caisse. Tetzcl alors montait en chaire et commençait sa harangue<sup>1</sup>.

Son éloquence tenait à la fois du moine et du charlatan. Sa longue et pâle figure, sa voix forte faisaient impression sur les masses, qu'il fanatisait par d'incroyables sorties. Cet homme sensuel et poltron avait en chaire une audace et une impudence extrêmes. Tour à tour il arrachait des larmes, semait l'épouvante dans les cœurs, ou amusait son auditoire par d'impossibles bouffonneries.

Ses contemporains nous ont laissé quelques spécimens étranges de sa prédication<sup>2</sup>.

« Je possède, disait-il, un pouvoir supérieur à celui de saint Pierre, avec lequel je ne voudrais pas partager mon butin, car j'ai sauvé plus d'âmes par mes indulgences! Le Seigneur Jésus-Christ a abandonné toute sa puissance au Pape; il ne s'occupe plus du gouvernement de l'Église; jusqu'au dernier jour, c'est le Pape qui gouverne par ses commissaires, et le Pape, mes amis, a plus de pouvoir que les apôtres, les anges, les saints, que la Sainte Vierge elle-même, car tous ceux-là sont au-dessous du Seigneur Jésus-Christ, tandis que le Pape est son égal...

« Ne savez-vous donc pas que l'église de Saint-Pierre, que le Pape veut relever, contient les corps des saints apôtres Pierre et Paul, et ceux d'une multitude de martyrs? Ces corps saints, à cause de l'état délabré de l'édifice, sont... ah! quelle horreur!... continuellement battus, inondés, souillés, déshonorés, réduits en pourriture par la pluie, par la grêle. Chrétiens, mes chers frères, ces cendres sacrées resteront-elles plus longtemps dans la boue et l'opprobre? Non, non, vous ne le souffrirez pas! »

Après le sermon, qui généralement se terminait par ces mots pressants : « *Impone! impone!* » Tetzcl donnait lecture des

<sup>1</sup> MYCONIUS, *Lettre à Paul Ebner*, dans LÖSCHER et dans son *Hist. Ref.*, p. 15 ss.

<sup>2</sup> HOFMANN, 123, 126.

pleins pouvoirs apostoliques, dans lesquels lui-même était appelé, ô dérision ! prédicateur de la grâce. Puis il descendait de la chaire, et venait se placer devant la caisse.

Les fidèles s'avançaient alors, confessaient leurs péchés, payaient et recevaient leur lettre d'indulgence.

Quelques-unes de ces lettres ont été conservées. Elles sont écrites sur parchemin, ornées de dessins grossiers propres à exciter l'imagination, représentant un Dominicain portant la croix, ou la main de Jésus-Christ, percée d'un clou. En voici la teneur ordinaire :

« Misereatur tui, etc. Dominus noster Jesus Christus per merita suæ sanctissimæ passionis te absolvat, et ego autoritate ejusdem et beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus et sanctissimi domini nostri Papæ tibi concessa et in hac parte mihi commissa te absolvo, primo ab omnibus censuris ecclesiasticis per te quomodolibet incurcis, deinde ab omnibus peccatis, delictis et excessibus tuis hactenus per te commissis quantumcunque enormibus, etiam sedi apostolicæ reservatis, in quantum claves sanctæ matris ecclesiæ se extendunt, remitto tibi per plenariam indulgentiam omnem pœnam in purgatorio pro præmissis tibi debitam, et restituo te sanctis sacramentis ecclesiæ et unitati fidelium ac innocentie et puritati, in qua eras, quando baptizatus fuisti, ita quod tibi decedenti clausæ sint partæ pœnarum et sint apertæ januæ paradisi deliciarum, quod, si non morieris, salva sit ista gratia quando alias fueris in mortis articulo.

« In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. Amen.

« FR. JOHANNES TETZEL

« *Subcommiss. m. p. scripsit* <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Peu de formules ont été conservées. La haine les a détruites. — LÖSCHEN (tome I, p. 325 ss.) a recueilli les différentes lettres et diplômes d'indulgences depuis l'année 1457. — Le plus ancien diplôme pour l'édification de la basilique de Saint-Pierre, que nous possédions, est de Jules II et daté de 1513. — V. pour les détails Op. v. a., t. II.

Tetzel s'en allait ainsi de ville en ville, de bourgade en bourgade, prêchant, menaçant, remplissant ses coffres, volant sa propre caisse, et traînant après lui une suite de sacripants avec lesquels il faisait orgie. Ses acolytes dépassaient, s'il est possible, son impudence. On raconte de Bartholomæus Rauh, par exemple, qu'aussitôt qu'il avait planté sa croix dans une église, il s'écriait : « Je vois le sang de Jésus découler de la croix. Pareille chose ne s'est pas vue depuis la crucifixion <sup>1</sup>. » Ni lui, ni Tetzel, ni personne, en prêchant l'indulgence, ne parlaient de repentance. L'Église, par eux, vendait à tous l'impunité. Délits et crimes, meurtres, homicides, on pouvait tout racheter pour de l'argent. Nul ne se souciait des conditions canoniques de la pénitence et de la confession qui jadis en tempéraient l'abus. C'était le grand marché des consciences populaires <sup>2</sup>.

On raconte de Tetzel des choses qui seraient incroyables, si elles n'étaient attestées par des hommes dignes de foi, des bouffonneries colossales.

A Zwickau, par exemple, après un séjour fructueux, quelques prêtres l'invitent à un repas d'adieux. Il veut payer la dépense; mais la caisse est fermée, tout est emballé. « Qu'importe ! dit-il à ses amis, ne vous mettez point en peine. » Le lendemain, la grosse cloche se fait entendre, le peuple arrive en foule à l'église, Tetzel monte en chaire. Il raconte que prêt à partir et passant la nuit dernière par le cimetière, il a entendu une pauvre âme lui crier en gémissant : « Ayez pitié de moi et délivrez-moi de l'angoisse brûlante où je suis. » « Je suis donc resté un jour de plus, ajoute-t-il, pour engager

<sup>1</sup> Ce fait est rapporté par le prince Anhalt Dessau dans la préface de ses sermons contre les faux prophètes : « Je l'ai entendu », dit-il. (*Opera Georgii Pr. Anh.*, p. 48.)

<sup>2</sup> Il est évident que les commissaires de l'indulgence ont passé toutes les bornes et sont allés bien au delà de leurs instructions. Tout le monde le savait. — La nation allemande a fait entendre ses griefs à la diète de Mayence; Léon X y répond en publiant une bulle qui étend l'indulgence à l'Italie, aux îles de la Méditerranée, à la Hongrie, à l'Antriche, à la Pologne et à la Bohême. JÜRGENS, III, 456.

les chrétiens à la compassion et les solliciter de délivrer cette pauvre âme misérable. Je vais tout le premier donner l'exemple; et maudit soit celui qui refuse de coopérer à cette œuvre de salut. » Chacun, ému de pitié, donna. Le tour était fait, et le soir un splendide repas terminait cet acte sacrilège<sup>1</sup>.

Les anecdotes abondent, ridicules, blasphématoires. Il y a là toute une lamentable comédie dans laquelle le religieux bouffon apparaît tour à tour trompeur et trompé. Le résultat fut tel qu'on peut l'imaginer. Les masses populaires en restèrent démoralisées, les pouvoirs réguliers tombèrent dans le mépris<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Le fait est rapporté dans les *Chroniques de Schmidt*, p. 380. — SECKENDORF, 1, § 12, p. 25. — LÖSCHER, *Ref. Act.*, 404.

<sup>2</sup> L'ironie populaire s'est donné amplement carrière. Il existe toute une Odyssée Tetzélienne : l'histoire de Saint-Juvenalis; la plume de l'archange échangée en charbon; les mines d'Anaberg; Tetzl battu; le mineur de Schneeberg, etc., etc. — Les écrivains catholiques ne nient point. Fabroni, le biographe de Léon X, dit : « On a honte de rapporter ce que Tetzl faisoit et disoit. » V. JÜRGENS, III.

WOLFGANG MUSCULUS, dans ses *Loci communes*, rapporte un trait dont il fut témoin, et qui nous montre jusqu'à quel point les consciences avaient été bouleversées par cet odieux trafic.

La femme d'un cordonnier d'Hagenau avait acheté, en 1517, contre la volonté de son mari, une lettre d'indulgence. Bientôt après elle mourut. Le mari, contrairement à la coutume de l'Eglise, ne fit pas dire de messe pour le repos de son âme. Le curé alors l'accusa d'être un contempteur de la religion, et un homme sans pitié qui laissait souffrir sa femme dans les flammes du Purgatoire. Le juge somma le cordonnier de comparaître devant son tribunal. Celui-ci vint, portant en poche la lettre d'indulgence.

— Votre femme est-elle morte? lui demanda le juge. — Oui, répondit-il. — Qu'avez-vous fait pour elle? — J'ai mis son corps en terre et recommandé son âme à Dieu. — N'avez-vous point fait dire une messe pour le repos de son âme? — Non, c'était inutile, car elle est montée tout droit au ciel. — D'où le savez-vous? — J'en ai la preuve certaine. — Quelle preuve? Le cordonnier alors tire de sa poche l'indulgence qui promettait à sa femme de ne pas passer à sa mort par le Purgatoire, mais d'aller directement au ciel. Après que le juge et le curé, qui était présent, eurent lu cette lettre, l'accusé prit la parole et dit : — Jugez vous-mêmes, vénérables seigneurs, si une messe particulière est encore nécessaire à ma femme; si M. le curé pense qu'elle est nécessaire, ma femme a été trompée par le Pape. Si au contraire le Pape ne l'a point trompée, c'est alors le curé qui me trompe pour m'arracher mon argent. (W. MUSCULI *Loci communes*, p. 362.)

Il se formait alors dans la petite noblesse un parti nombreux, résolu, dont on ne parvenait pas toujours à étouffer la voix, et qui n'attendait qu'une occasion pour laisser éclater son mépris et sa haine. Des prêtres aussi, du haut de la chaire, avertissaient le peuple et faisaient entendre des plaintes amères.

Ainsi à Cologne même un Franciscain s'écrie : « N'est-ce pas une chose étrange que pour être sauvé il faille aujourd'hui de l'argent ? Malheur donc à nous Minorites qui n'avons pas la permission d'en avoir ! » — A Ulm, un curé nommé Kraft dénonça publiquement Tetzl à ses paroissiens :

« Voici un oiseau chanteur qui cherche à vous prendre votre argent dans la poche. Ne le croyez pas. Christ seul est votre indulgence et votre rédemption. Seul il a payé pour vos péchés. »

En haut, les classes éclairées méprisaient ; en bas, la nation affolée, ruinée, était déjà toute prête à la jacquerie.

### CHAPITRE III.

#### LUTHER ET LES INDULGENCES<sup>1</sup>.

C'est en 1516 que Luther entendit pour la première fois parler de Tetzl et de ses scandales. Il se trouvait alors en tournée de visite à Grimma avec son père Staupitz et Wenceslas Link. On se souvient de sa fameuse parole : « Je ferai un trou à son tambour. »

Il ne donna pas de suite à son projet; mais dès ce jour la pensée qu'une grande impiété se commettait impunément dans l'Église, ne le quitta plus. Comme c'était le peuple que séduisait la grossière éloquence de Tetzl, c'est au peuple aussi qu'il s'adressa, et plusieurs des sermons qu'il prêcha dans les années 1516 et 1517 portent des traces visibles du sentiment douloureux dont, au milieu même de ses autres travaux, il était sans cesse préoccupé.

Ses premières attaques sont timides. On sent qu'il ménage, qu'il doute, qu'il est incertain. Il s'en prend moins à l'indulgence elle-même qu'aux abus les plus criants. Mais où commence l'abus? où placer la limite entre ce qui est juste et ce qui est une cause de scandale? Tout est encore pour lui obscurité.

« L'indulgence, dit-il dans un sermon prêché à l'église paroissiale de Wittenberg<sup>2</sup>, doit être reçue avec vénération; car elle consiste dans les mérites du Christ et des saints;

<sup>1</sup> LÖSCHER, *Act.*, 1. — *Oper.*, I, 280 ss. — WALCH, *Luthers', Werke*, t. XXVIII. — VON DER HARDT, *Hist. ref. litt.* IV. — SPIEKER. — JÜRGENS. — SEIDEMANN, etc.

<sup>2</sup> Sermon prononcé le dixième dimanche de la Trinité, sans doute dans



mais elle est devenue un instrument d'avarice, on l'a mise au service de Mammon. Les commissaires recherchent moins le salut des âmes que l'argent. Le peuple croit qu'il est sauvé aussitôt qu'il achète une indulgence, et on le laisse dans cette épouvantable incertitude. Délivrent-elles du feu du Purgatoire? Qui saurait le dire? Le Pape, dans ce cas, serait bien cruel de ne pas donner gratuitement aux pauvres âmes ce qu'il leur vend. Ne distribuez au moins les indulgences qu'aux âmes repentantes. Mais celles-ci en ont-elles besoin? Qui le sait? Prenez garde qu'elles ne deviennent une source de fausse sécurité et de paresse spirituelle. »

Quelque temps après, il parla avec plus d'assurance et de vivacité :

« Cette énorme distribution d'indulgences n'engendre qu'une justice d'esclaves. Grâce à elles, ce n'est pas le péché que le peuple apprend à redouter, mais le châtiment seul du péché. S'il ne craignait ce châtiment, nul ne s'en soucierait, les donnât-on pour rien. Ne vaudrait-il pas mieux l'exhorter à aimer la peine et à accepter la croix? Oh! que je voudrais mentir en disant que les indulgences ne portent ce nom que parce que *indulgere* est synonyme de *permittere*, de sorte qu'indulgence signifie licence de pécher et mépris de la croix de Christ! — Oh! que les périls de ce siècle sont grands! O prêtres qui dormez! O ténèbres plus grandes que celles d'Égypte! Quelle incroyable sécurité au milieu de si grands maux !<sup>1</sup> »

Dès lors cette pensée l'obsède, et sans cesse il y revient dans ses prédications. Il y voit le malheur et la plaie de l'Église; il jette un cri d'alarme. « Dieu veuille, par sa grâce, inspirer à nos évêques la volonté de retirer ces indulgences! » Mais sa parole ne trouva point d'écho.

l'église paroissiale de Wittenberg, alors qu'il expliquait les dix commandements.

<sup>1</sup> Sermon prêché le jour de saint Matthias, 1517. — Sermon sur l'Oraison dominicale, vers Pâques 1517.

Cependant Tetzel, poursuivant ses opérations, mais n'osant pénétrer en Saxe, était venu s'établir aux frontières de ce pays, à Jutterbock. Là, comme partout, la foule accourait, et de Wittenberg même on allait acheter des indulgences. Des pénitents vinrent se confesser à Luther, et, le billet de Tetzel à la main, réclamèrent hautement l'absolution. Luther leur répondit par ce passage des Saintes Écritures : « Vous périrez tous si vous ne vous amendez pas ! » Et il refusa de les absoudre. Les malheureux se plainquirent à Tetzel du mépris que le moine augustin avait pour ses pardons. Celui-ci monta en chaire, fulmina contre l'hérétique, le menaça de l'inquisition. Puis, afin d'inspirer la terreur à son adversaire, il fit allumer un bûcher sur la place du marché de Jutterbock, voulant indiquer par là le sort réservé à ceux qui avaient l'audace de s'opposer au Saint des saints, et à l'indulgence.

Mais laissons parler Luther.

« A cette époque, dit-il, j'étais un jeune docteur fraîchement émoulu, ardent et tout épris de la Sainte Écriture. Voyant que de Wittenberg une foule de gens couraient après les indulgences, à Jutterbock, à Zerbst et en d'autres lieux ; et aussi vrai que Christ m'a racheté, ne sachant alors pas mieux que d'autres en quoi consistait l'indulgence, je commençai à prêcher gentiment qu'il y avait quelque chose de meilleur et de plus assuré que d'acheter des pardons. J'avais déjà fait un sermon sur ce sujet au château, et m'étais rendu un mauvais service auprès du duc Frédéric, qui tenait beaucoup aux privilèges de son église <sup>1</sup>.

« Sur ces entrefaites, on m'informe que Tetzel a prêché d'affreux, d'épouvantables blasphèmes. Il a reçu, disait-il, un tel pouvoir du Pape, qu'il pourrait même absoudre un homme qui aurait violé la Sainte Vierge Marie, mère de Dieu, pourvu que celui-ci déposât dans sa caisse la somme néces-

<sup>1</sup> Dans l'écrit contre Hans Wurst. Erl. 26, 51. — Même récit dans sa préface de la première partie de ses écrits latins. Walch. 14, 430.

saire<sup>1</sup>. Il ajoutait : « La croix rouge des indulgences, avec les  
 « armes du Pape, a la même puissance que la croix de Christ.  
 « Je ne voudrais pas changer de place avec saint Pierre, car il  
 « ne possède pas de grâce plus grande, de pouvoir plus étendu  
 « que moi. J'ai sauvé plus d'âmes par mes indulgences que  
 « lui par sa prédication. C'est par la vertu des indulgences  
 « que l'homme est réconcilié avec Dieu. Si quelqu'un achète  
 « une indulgence pour une âme du Purgatoire, au moment  
 « où la pièce d'argent tombe et résonne dans la caisse, l'âme  
 « s'échappe et va au ciel... » — Voilà les choses horribles qu'il  
 débitait, et il n'était question que d'argent. Je ne savais pas  
 à qui toutes ces sommes revenaient, lorsque parut un petit  
 livre magnifiquement orné des armes de l'archevêque de  
 Magdebourg, dans lequel on recommandait aux commis-  
 saires de prêcher quelques-uns de ces articles. On sut alors  
 que l'archevêque Albert avait pris à gages Tetzels, parce que  
 celui-ci était un grand déclamateur. Albert avait été élu  
 archevêque de Mayence, à la condition qu'il payerait lui-  
 même son pallium, car les trois derniers évêques, Berthold,  
 Jacobus et Briel, étaient morts à peu d'intervalle, et l'évêché  
 ne pouvait plus payer la somme de vingt-cinq à trente mille  
 florins que coûtait le pallium; car c'est à ce prix que le  
 Saint-Père, à Rome, vend quelques bâtons de cire qui valent  
 à peine six deniers.

« La maison Fugger prêta à l'évêque l'argent pour l'acqui-  
 sition de son pallium, et celui-ci ne trouva pas de meilleur  
 moyen pour rembourser cette somme que de la prendre  
 dans la poche du pauvre monde. Il lâcha donc sur le pays ce  
 coupeur de bourses, qui fit si bien que l'argent afflua dans sa  
 caisse. Tetzels n'eut garde de s'oublier. Le Pape conserva

<sup>1</sup> Tetzels a nié avoir dit ce blasphème, dans sa lettre du 31 janvier 1518 à Miltitz. — Néanmoins il l'a écrit dans sa cent troisième thèse contre Luther : « Si quis per impossibile Dei genetricem semper virginem violasset, quod eundem indulgentiarum vigore absolvere possent, luce clarius est. » (Löschner, p. 513.) — V. SREIDEMANN, *Erläuterungen z. Ref.*, I ss.

néanmoins sa part dans cette vilaine affaire ; car la moitié des sommes perçues devait lui revenir pour la construction de la basilique de Saint-Pierre.

« A cette époque, je le répète, j'ignorais toutes ces circonstances. J'écrivis une lettre à l'évêque de Magdebourg, lui envoyant mes propositions ; je le suppliai de retenir Tetzl, de l'empêcher de prêcher de pareilles inconvenances qui scandalisaient le monde ; je lui dis que son devoir d'archevêque l'exigeait. Je puis encore montrer cette lettre ; mais il ne me répondit pas. Je m'adressai en même temps à mon ordinaire, l'évêque de Brandebourg, qui était très-gracieux pour moi. Celui-ci me répondit que j'attaquais le pouvoir de l'Église, que je n'y recueillerais que des peines, et il me conseilla de me tenir tranquille. Sans doute tous deux pensaient que le Pape était bien trop puissant pour un misérable mendiant comme moi. »

Il s'adressa à d'autres évêques encore, notamment à ceux de Meissen, de Mersebourg et de Nauenbourg. Bien qu'aucun d'eux ne daignât lui répondre, il n'en ressort pas moins que sa première pensée fut pour l'autorité légitime <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Jérôme Scultetus (Schultz), évêque de Brandebourg, inspecteur de l'Université de Wittenberg, était un homme bien intentionné ; mais faible. — Jean de Salhausen, évêque de Meissen. — Le prince Adolphe de Anhalt, évêque de Mersebourg. — Le duc Philippe de Bavière, évêque de Nauenbourg.

Luther dit lui-même : « Monni privatim aliquos magnates ecclesiarum. » (Dz W., I, 120.) Sa première lettre à l'archevêque de Mayence n'a point été conservée. Jürgens pense qu'il n'en écrivit pas d'autre que celle qui accompagnait l'envoi de ses thèses ; celle-ci en effet ne fait pas mention d'une première.

## CHAPITRE IV.

### LES THÈSES.

L'indulgence avait été vendue avec trop d'éclat et de scandale pour qu'il fût désormais possible de faire le silence autour d'elle. La préoccupation était générale. C'était la grande affaire du moment, et les évêques, par timidité ou par insouciance, furent seuls à se taire.

Poussé, pressé par des amis, par des inconnus même qui l'assiégeaient de leurs lettres, Luther résolut d'en finir et de soumettre à une dispute académique la question tout entière. Il espérait aussi par là forcer l'Église à préciser et à déclarer sa doctrine.

Sans se rendre bien compte de la doctrine elle-même, il éprouvait une répulsion souveraine contre cet abaissement inouï de la conscience et de la morale chrétiennes. Sa franche nature, ses convictions si lentement et si chèrement acquises, répugnaient à ce grossier matérialisme. « Ils ne nous ont rien laissé de la pénitence, écrit-il à Staupitz, rien que de sèches satisfactions extérieures...<sup>1</sup>. Et justement alors que mon cœur brûlait de semblables pensées, éclatent tout à coup les trompettes qui annoncent l'indulgence et le pardon des péchés. Ne voulant pas soutenir une chose si insensée, j'ai résolu de l'attaquer avec mesure, et appuyé sur l'autorité de tous les docteurs et de l'Église elle-même, de jeter le doute sur leurs enseignements. »

<sup>1</sup> DE W., 1, 117.

La fête de la Toussaint était une grande solennité pour l'église de Wittenberg. Pendant quatre jours de suite on exposait les saintes reliques. Un immense concours d'étrangers, de pèlerins, attirés par les promesses d'indulgences, par la beauté de la cérémonie et l'éclat de la fête, y affluait chaque année.

Luther, résolu à une démarche décisive, monte en chaire la veille de la fête et prêche à cette multitude assemblée. Une grande pensée l'agitait. Néanmoins il n'en laisse rien percer. Son discours, au ton très-modéré et très-doux, roula presque tout entier sur la pénitence. Commentant le beau texte de la conversion de Zachée, il montra que l'âme qui possède Christ tient toutes les autres choses pour néant, que les seuls sentiments qui plaisent à Dieu sont les dispositions d'un cœur humilié et contrit, que ces belles fêtes de l'Eglise ne sont que l'image de cette fête intérieure qui prépare une belle place au Christ, que toutes ces vaines pompes, tout cet éclat n'est qu'un piège pour les âmes qui ne vont pas au delà, et que par toutes les fables qu'on débite, on ne fait que séduire, égarer les âmes.

« On s'attend, ajoute-t-il, à ce que je parle des indulgences. J'en veux parler, puisque ses pompes sont à notre porte; j'en veux parler pour vous avertir des périls qui vous menacent; mais je proteste avant toutes choses que je reconnais combien les intentions du Pape sont droites. » — Il aborde alors la doctrine de la pénitence, sur laquelle les indulgences s'appuient. Il montre au peuple que la vraie pénitence est la contrition intérieure; que les satisfactions et la confession sacramentelle n'en sont que les signes extérieurs; que loin de fuir la peine et le châtiment, le vrai pénitent doit les rechercher et les aimer. « Voyez dit-il, quelle chose dangereuse est la prédication des indulgences, puisqu'elle enseigne, contrairement à la grâce, à fuir le châtiment. N'est-ce pas l'erreur prédite par l'Apôtre? » — Tout est

dans ce ton calme et solennel. L'émotion fut grande<sup>1</sup>.

Après le sermon, à midi, le 31 octobre 1517, il afficha solennellement à la porte principale de l'église du château de Wittenberg quatre-vingt-quinze thèses théologiques sur la puissance des indulgences, s'offrant à les soutenir dans une discussion publique ou par écrit. Ni lui ni personne ne prévit les immenses conséquences qui devaient découler de cet acte.

Voici les thèses<sup>2</sup> :

« Par amour pour la vérité et dans le but de la préciser, les thèses suivantes seront soutenues à Wittenberg, sous la présidence du Révérend Père Martin Luther, ermite Augustin, maître ès arts, docteur et lecteur de la S. Théologie. Celui-ci prie ceux qui, étant absents, ne pourraient discuter avec lui, de vouloir bien le faire par lettres. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen. »

1. En disant : Faites pénitence, notre Maître et Seigneur Jésus-Christ a voulu que la vie entière des fidèles fût une pénitence.

2. Cette parole ne peut pas s'entendre du sacrement de la pénitence, tel qu'il est administré par le prêtre, c'est-à-dire de la confession et de la satisfaction.

3. Toutefois elle ne signifie pas non plus la seule pénitence intérieure; celle-ci est nulle, si elle ne produit pas au dehors toutes sortes de mortifications de la chair.

4. C'est pourquoi la peine dure aussi longtemps que dure la haine de soi-même, la vraie pénitence intérieure, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée dans le royaume des cieux.

<sup>1</sup> Köstlin, dans la deuxième édition de sa *Vie de Luther*, pense à tort, je crois, que ce sermon aurait été prêché déjà en 1516.

<sup>2</sup> Les thèses étaient imprimées sur quatre feuilles in-4° et d'un seul côté, sur deux colonnes, sans numéros d'ordre. Von der Hardt en a eu un exemplaire ou un autographe. La Bibliothèque de Berlin possède deux exemplaires de la deuxième édition de l'année 1517. — La protestation jointe aux thèses a été ajoutée plus tard. V. JÜRGENS, III, 478 ss. VON DER HARDT, *Hist. ref. lit.*, IV, p. 16 ss. HOFMANN, *Tetzel*, p. 83. — Op. I, 279 ss.

5. Le Pape ne veut et ne peut remettre d'autres peines que celles qu'il a imposées lui-même de sa propre autorité ou par l'autorité des canons.

6. Le Pape ne peut remettre aucune peine autrement qu'en déclarant et en confirmant que Dieu l'a remise; à moins qu'il ne s'agisse des cas à lui réservés. Celui qui méprise son pouvoir dans ces cas particuliers, reste dans son péché.

7. Dieu ne remet la coulpe à personne sans l'humilier, l'abaisser devant un prêtre, son représentant.

8. Les canons pénitentiels ne s'appliquent qu'aux vivants; et d'après eux, rien ne doit être imposé aux morts.

9. Voilà pourquoi le Pape agit selon le Saint-Esprit en exceptant toujours dans ses décrets l'article de la mort et celui de la nécessité.

10. Les prêtres qui, à l'article de la mort, réservent pour le Purgatoire les canons pénitentiels, agissent mal et d'une façon inintelligente.

11. La transformation des peines canoniques en peines du Purgatoire est une ivraie semée certainement pendant que les évêques dormaient.

12. Jadis les peines canoniques étaient imposées non après, mais avant l'absolution, comme une épreuve de la véritable contrition.

13. La mort délie de tout : les mourants sont déjà morts aux lois canoniques, et celles-ci ne les atteignent plus.

14. Une piété incomplète, un amour imparfait donnent nécessairement une grande crainte au mourant. Plus l'amour est petit, plus grande est la terreur.

15. Cette crainte, cette épouvante suffit déjà, sans parler des autres peines, à constituer la peine du Purgatoire, car elle approche le plus de l'horreur du désespoir.

16. Il semble qu'entre l'Enfer, le Purgatoire et le Ciel il y ait la même différence qu'entre le désespoir, le désespoir prochain et la sécurité.



17. Il semble que chez les âmes du Purgatoire l'amour doive grandir à mesure que l'horreur diminue.

18. Il ne paraît pas qu'on puisse prouver par des raisons, ou par les Écritures, que les âmes du Purgatoire soient hors d'état de rien mériter ou de croître dans la charité.

19. Il n'est pas prouvé non plus que toutes les âmes du Purgatoire soient parfaitement assurées de leur béatitude, bien que nous-mêmes nous en ayons une entière assurance.

20. Donc, par la rémission plénière de toutes les peines, le Pape n'entend parler que de celles qu'il a imposées lui-même, et non de toutes les peines en général.

21. C'est pourquoi les prédicateurs des indulgences se trompent quand ils disent que les indulgences du Pape délivrent l'homme de toutes les peines et le sauvent.

22. Car le Pape ne saurait remettre aux âmes du Purgatoire d'autres peines que celles qu'elles auraient dû souffrir dans cette vie en vertu des canons.

23. Si la remise entière de toutes les peines peut jamais être accordée, ce ne saurait être qu'en faveur des plus parfaits, c'est-à-dire du très-petit nombre.

24. Ainsi cette magnifique et universelle promesse de la rémission de toutes les peines accordée à tous sans distinction, trompe nécessairement la majeure partie du peuple.

25. Le même pouvoir que le Pape peut avoir en général, sur le Purgatoire, chaque évêque le possède en particulier dans son diocèse, chaque pasteur dans sa paroisse.

26. Le Pape fait très-bien de ne pas donner aux âmes le pardon en vertu du pouvoir des clefs qu'il n'a point, mais de le donner par mode de suffrage.

27. Ils prêchent des inventions humaines, ceux qui prétendent qu'aussitôt que l'argent résonne dans leur caisse, l'âme s'envole du Purgatoire.

28. Ce qui est certain, c'est qu'aussitôt que l'argent résonne, l'avarice et la rapacité grandissent. Quant au suf-

frage de l'Eglise, il dépend uniquement de la bonne volonté de Dieu.

29. Qui sait si toutes les âmes du Purgatoire désirent être délivrées, témoin ce qu'on rapporte de saint Séverin et de saint Paschal?

30. Nul n'est certain de la vérité de sa contrition; encore moins peut-on l'être de l'entière rémission.

31. Il est aussi rare de trouver un homme qui achète une vraie indulgence qu'un homme vraiment pénitent.

32. Ils seront éternellement damnés avec ceux qui les enseignent, ceux qui pensent que des lettres d'indulgences leur assurent le salut.

33. On ne saurait trop se garder de ces hommes qui disent que les indulgences du Pape sont le don inestimable de Dieu par lequel l'homme est réconcilié avec lui.

34. Car ces grâces des indulgences ne s'appliquent qu'aux peines de la satisfaction sacramentelle établies par les hommes.

35. Ils prêchent une doctrine antichrétienne, ceux qui enseignent que pour le rachat des âmes du Purgatoire ou pour obtenir un billet de confession, la contrition n'est point nécessaire.

36. Tout chrétien vraiment contrit a droit à la rémission entière de la peine et du péché, même sans lettres d'indulgences.

37. Tout vrai chrétien, vivant ou mort, participe à tous les biens de Christ et de l'Eglise, par la grâce de Dieu, et sans lettres d'indulgences.

38. Néanmoins il ne faut pas mépriser la grâce que le Pape dispense; car elle est, comme je l'ai dit, une déclaration du pardon de Dieu.

39. C'est une chose extraordinairement difficile, même pour les plus habiles théologiens, d'exalter en même temps devant le peuple la puissance des indulgences et la nécessité de la contrition.

40. La vraie contrition recherche et aime les peines; l'indulgence, par sa largeur, en débarrasse, et, à l'occasion, les fait haïr.

41. Il faut prêcher avec prudence les indulgences du Pape, afin que le peuple ne vienne pas à s'imaginer qu'elles sont préférables aux autres bonnes œuvres de la charité.

42. Il faut enseigner aux chrétiens que, dans l'intention du Pape, l'achat des indulgences ne saurait être comparé en une aucune manière aux œuvres de miséricorde.

43. Il faut enseigner aux chrétiens que celui qui donne aux pauvres ou prête aux nécessiteux fait mieux que s'il achetait des indulgences.

44. Car par l'exercice même de la charité, la charité grandit et l'homme devient meilleur. Les indulgences au contraire n'améliorent pas : elles ne font qu'affranchir de la peine.

45. Il faut enseigner aux chrétiens que celui qui voyant son prochain dans l'indigence, le délaisse pour acheter des indulgences, ne s'achète pas l'indulgence du Pape, mais l'indignation de Dieu.

46. Il faut enseigner aux chrétiens qu'à moins d'avoir des richesses superflues, leur devoir est d'appliquer ce qu'ils ont aux besoins de leur maison plutôt que de le prodiguer à l'achat des indulgences.

47. Il faut enseigner aux chrétiens que l'achat des indulgences est une chose libre, non commandée.

48. Il faut enseigner aux chrétiens que le Pape ayant plus besoin de prières que d'argent demande, en distribuant ses indulgences, plutôt de ferventes prières que de l'argent.

49. Il faut enseigner aux chrétiens que les indulgences du Pape sont bonnes, s'ils ne s'y confient pas, mais des plus funestes, si par elles ils perdent la crainte de Dieu.

50. Il faut enseigner aux chrétiens que si le Pape connaissait les exactions des prédicateurs d'indulgences, il préférerait voir la basilique de Saint-Pierre réduite en cendres

plutôt qu'édifiée avec la chair, le sang, les os de ses brebis.

51. Il faut enseigner aux chrétiens que le Pape, fidèle à son devoir, distribuerait tout son bien et vendrait au besoin l'église de Saint-Pierre pour la plupart de ceux auxquels certains prédicateurs d'indulgences enlèvent leur argent.

52. Il est chimérique de se confier aux indulgences pour le salut, quand même le commissaire du Pape ou le Pape lui-même y mettraient leur âme en gage.

53. Ce sont des ennemis de Christ et du Pape, ceux qui, à cause de la prédication des indulgences, interdisent dans les autres églises la prédication de la Parole de Dieu.

54. C'est faire injure à la Parole de Dieu que d'employer dans un sermon autant et même plus de temps à prêcher les indulgences qu'à annoncer cette Parole.

55. Voici quelle doit être nécessairement la pensée du Pape : si l'on accorde aux indulgences qui sont moindres, une cloche, un honneur, une cérémonie, il faut célébrer l'Évangile qui est plus grand, avec cent cloches, cent honneurs, cent cérémonies.

56. Les trésors de l'Église, d'où le Pape tire ses indulgences, ne sont ni suffisamment définis, ni assez connus du peuple chrétien.

57. Ces trésors ne sont certes pas des biens temporels; car loin de distribuer des biens temporels, les prédicateurs des indulgences en amassent plutôt.

58. Ce ne sont pas non plus les mérites de Christ et des saints; car ceux-ci, sans le Pape, mettent la grâce dans l'homme intérieur, et la croix, la mort, l'enfer dans l'homme extérieur.

59. Saint Laurent a dit que les trésors de l'Église sont ses pauvres. En cela il a parlé le langage de son époque.

60. Nous disons sans témérité que ces trésors, ce sont les clefs données à l'Église par les mérites de Christ.

61. Il est clair en effet que pour la remise des peines et des cas réservés, le pouvoir du Pape est suffisant.

62. Le véritable trésor de l'Église, c'est le très-saint Évangile de la gloire et de la grâce de Dieu.

63. Mais ce trésor est avec raison un objet de haine; car par lui les premiers deviennent les derniers.

64. Le trésor des indulgences est avec raison recherché; car par lui les derniers deviennent les premiers.

65. Les trésors de l'Évangile sont des filets au moyen desquels on péchait jadis des hommes adonnés aux richesses.

66. Les trésors des indulgences sont des filets avec lesquels on pêche maintenant les richesses des hommes.

67. Les indulgences dont les prédicateurs vantent et exaltent les mérites, ont le très-grand mérite de rapporter de l'argent.

68. Les grâces qu'elles donnent sont misérables si on les compare à la grâce de Dieu et à la pitié de la croix.

69. Le devoir des évêques et des pasteurs est d'admettre avec respect les commissaires des indulgences apostoliques.

70. Mais c'est bien plus encore leur devoir d'ouvrir leurs yeux et leurs oreilles, afin que ceux-ci ne prêchent pas leurs rêves à la place des ordres du Pape.

71. Maudit soit celui qui parle contre la vérité des indulgences apostoliques.

72. Mais béni soit celui qui s'inquiète de la licence et des paroles impudentes des prédicateurs d'indulgences.

73. De même que le Pape excommunie justement ceux qui machinent contre ses indulgences,

74. Il entend à plus forte raison excommunier ceux qui, sous prétexte de défendre les indulgences, machinent contre la sainte charité et contre la vérité.

75. C'est du délire que d'exalter les indulgences du Pape jusqu'à prétendre qu'elles délieraient un homme qui par impossible aurait violé la mère de Dieu.

76. Nous prétendons au contraire que, pour ce qui est de la coulpe, les indulgences ne peuvent pas même remettre le moindre des péchés véniels.

77. Dire que saint Pierre, s'il était pape de nos jours, ne saurait donner des grâces plus grandes, c'est blasphémer contre saint Pierre et contre le Pape.

78. Nous disons au contraire que lui ou n'importe quel pape possède des grâces plus hautes, savoir : l'Évangile, les vertus, le don des guérisons, etc. (d'après *I Cor.*, 12).

79. Dire que la croix ornée des armes du Pape égale la croix de Christ, c'est un blasphème.

80. Les évêques, les pasteurs, les théologiens qui laissent prononcer de telles paroles devant le peuple, en rendront compte.

81. Cette prédication imprudente des indulgences rend bien difficile, aux hommes même les plus doctes, de défendre l'honneur du Pape contre les calomnies ou même contre les questions insidieuses des laïques.

82. Pourquoi, disent-ils, pourquoi le Pape ne délivre-t-il pas d'un seul coup toutes les âmes du Purgatoire, pour le plus juste des motifs, par sainte charité, par compassion pour leurs souffrances, tandis qu'il en délivre à l'infini pour le motif le plus futile, pour un argent indigne, pour la construction de sa basilique?

83. Pourquoi laisse-t-il subsister les services et les anniversaires des morts? pourquoi ne rend-il pas ou ne permet-il pas qu'on reprenne les fondations établies en leur faveur, puisqu'il n'est pas juste de prier pour des rachetés?

84. Et encore : quelle est cette nouvelle sainteté de Dieu et du Pape que, pour de l'argent, ils donnent à un impie, à un ennemi le pouvoir de délivrer une âme pieuse et aimée de Dieu, tandis qu'ils refusent de délivrer cette âme pieuse et aimée, par compassion pour ses souffrances, par amour, et gratuitement?

85. Et encore : pourquoi les canons pénitentiels abrogés de droit et éteints par la mort se rachètent-ils encore pour de l'argent, par la vente d'une indulgence, comme s'ils étaient encore en vigueur?

86. Encore : pourquoi le Pape n'édifie-t-il pas la basilique de Saint-Pierre de ses propres deniers, plutôt qu'avec l'argent des pauvres fidèles, puisque ses richesses sont aujourd'hui plus grandes que celles de l'homme le plus opulent?

87. Encore : pourquoi le Pape remet-il les péchés ou rend-il participants de sa grâce ceux qui par une contrition parfaite ont déjà obtenu une rémission plénière et la complète participation à ces grâces?

88. Encore : ne serait-il pas d'un plus grand avantage pour l'Eglise, si le Pape, au lieu de distribuer une seule fois ses indulgences et ses grâces, les distribuait cent fois par jour et à tout fidèle?

89. C'est pourquoi si par les indulgences le Pape cherche plus le salut des âmes que de l'argent, pourquoi suspend-il les lettres d'indulgences qu'il a données autrefois, puisque celles-ci ont même efficacité?

90. Vouloir soumettre par la violence ces arguments captieux des laïques, au lieu de les réfuter par de bonnes raisons, c'est exposer l'Eglise et le Pape à la risée des ennemis, et c'est rendre les chrétiens malheureux.

91. Si, par contre, on avait prêché les indulgences selon l'esprit et le sentiment du Pape, il serait facile de répondre à toutes ces objections : elles n'auraient pas même été faites.

92. Qu'ils disparaissent donc tous, ces prophètes qui disent au peuple de Christ : « Paix, paix » ; et il n'y a point de paix.

93. Bien venus au contraire les prophètes qui disent au peuple de Christ : « Croix, croix » ; et il n'y a pas de croix !

94. Il faut exhorter les chrétiens à s'appliquer à suivre Christ leur chef, à travers les peines, la mort et l'Enfer,

95. Et à entrer au ciel par beaucoup de tribulations, plutôt que de se reposer sur la sécurité d'une fausse paix.  
MDXVII.

---

Le jour même où il afficha ses thèses, Luther écrivit à l'archevêque de Mayence la lettre suivante <sup>1</sup> :

*« Au Très-Révérénd Père en Christ et sérénissime prince Albert, archevêque et primat de Magdebourg et de Mayence, margrave de Brandebourg, mon gracieux et redoutable seigneur et archevêque en Christ ».*

### JÉSUS.

« Que la grâce, que tout ce qui est en elle et par elle, vous soit donné. Pardonnez-moi, Très-Révérénd Père en Christ, sérénissime prince, à moi qui suis la lie des hommes, si j'ai conçu le téméraire dessein d'écrire cette lettre à votre grandeur (*ad culmen tuæ sublimitatis*). Le seigneur Jésus m'est témoin que pénétré de ma pauvreté et de mon néant, j'ai longtemps reculé devant ce devoir que j'accomplis aujourd'hui, le front humilié (*perfricta fronte*), et que me commande la fidélité que je dois à votre révérence paternelle. Que Votre Altesse daigne jeter les yeux sur moi qui ne suis que poussière, et comprendre le vœu que je forme pour elle.

« Sous le nom de Votre Grandeur, on colporte partout des indulgences du Pape pour l'édification de l'église de Saint-Pierre.

« Je n'accuse pas les clameurs de ceux qui les prêchent (car je ne les ai pas entendus), mais je m'afflige des fausses imaginations du peuple. Partout, en effet, les âmes malheureuses se persuadent que pour avoir une assurance certaine du salut, il leur suffit d'acheter des lettres d'indulgences. Ils disent qu'à l'instant où ils déposent leur argent dans la caisse,

<sup>1</sup> DE W., I, 67.

<sup>2</sup> Plusieurs auteurs, Kahnis entre autres (p. 198), pensent que cette lettre ne fut pas la première que Luther adressa à l'archevêque Albert. Il est impossible, disent-ils, qu'Albert ne soit pas l'un de ces « magnats » auxquels il fit appel (V. p. 193). — On a pourtant bien l'impression que celle-ci est la première.



les âmes s'envolent du Purgatoire ; qu'il n'y a pas de péché si grand qu'elles ne puissent remettre, lors même, ajoutent-ils, qu'un homme aurait violé la mère de Dieu. Ils prétendent en outre qu'elles affranchissent de toute peine et de toute coulpe.

« O grand Dieu ! c'est ainsi que les âmes placées sous votre houlette reçoivent un enseignement de mort, et que vous aurez à rendre d'elles un compte sévère dont chaque jour augmente la gravité ! C'est pourquoi je n'ai pu me taire plus longtemps sur ces choses. Il est impossible qu'un évêque donne aux hommes une pareille assurance de leur salut, puisque la grâce infinie même de Dieu ne saurait la leur donner. Aussi l'apôtre nous exhorte-t-il à travailler à notre salut avec crainte et tremblement. Le juste lui-même, dit saint Pierre, ne se sauve que difficilement. Le chemin qui mène à la vie est tellement étroit que, par la bouche des prophètes Amos et Zacharie, Dieu nomme ceux qui doivent être sauvés « des tisons retirés du feu », et que Notre-Seigneur Jésus-Christ proclame partout la difficulté du salut.

« Pourquoi donc les prédicateurs d'indulgences, par leurs fables et leurs promesses mensongères, enlèvent-ils toute crainte au peuple et lui enseignent-ils la sécurité ? Les indulgences ne sont d'aucune utilité pour le salut ou la sainteté ; elles ne font qu'affranchir des peines extérieures imposées en vertu des canons.

« Les œuvres de piété et de charité sont infiniment plus utiles que les indulgences ; néanmoins, ils ne les prêchent ni avec un tel éclat, ni avec un aussi grand zèle. Au contraire, ils les laissent à cause de leurs indulgences. Le principal, l'unique devoir des évêques est pourtant d'enseigner au peuple l'Évangile et la charité. Christ ne commande nulle part de prêcher les indulgences. Quelle situation périlleuse, effrayante, que celle d'un évêque qui couvrirait la voix de l'Évangile par les bruyantes clameurs des indulgences et ne permettrait au peuple que d'entendre celles-ci ! Christ ne leur dirait-il pas : « Vous coulez le moucheron et vous avalez le chameau. »

« Dans cette instruction des commissaires publiée sous le nom de Votre Grâce, on ajoute, sans doute, ô Révérend Père, à votre insu et contre votre volonté, que l'indulgence est cette grâce incomparable qui réconcilie l'homme avec son Dieu, qui anéantit toutes les peines du Purgatoire, et qu'à ceux qui veulent délivrer les âmes et obtenir des dispenses la contrition même n'est pas nécessaire.

« Maintenant, ô Révérend évêque et prince sérénissime, que puis-je faire sinon supplier Votre Grâce de jeter les yeux sur cette affaire, d'y apporter votre sollicitude paternelle, de faire disparaître cette instruction, d'imposer un autre mode aux prédicateurs des indulgences, de peur que quelqu'un ne s'élève contre eux et contre leurs instructions, et ne les confonde tous deux, à la honte de Votre Altesse Sérénissime. J'en suis vraiment épouvanté, et je crains que cela n'arrive si l'on n'y remédie promptement.

« Je supplie Votre Grâce d'agréer avec une âme de prince et d'évêque, c'est-à-dire avec bienveillance et mansuétude, cet humble mais fidèle service que je lui rends d'un cœur entièrement dévoué; car moi aussi je suis une brebis de votre troupeau. Que le Seigneur Jésus garde Votre Révérence pour l'éternité. Amen.

« De Wittenberg, la veille de la Toussaint, année 1517.

« S'il plait à Votre Révérence d'examiner les propositions que je lui envoie, elle comprendra combien sont douteuses ces indulgences qu'on répand avec une si grande assurance.

« Je suis de Votre Grâce

« F. MARTIN LUTHER. »

Voilà quel fut le premier acte public de cette grande révolution religieuse qui changea la destinée des peuples de l'Europe et entraîna le christianisme dans une période nouvelle de son développement.

Au premier abord, ces propositions paraissent incertaines, embarrassées. Il est visible que sur maintes questions dog-

matiques, sur le Purgatoire et la nature même de l'indulgence, Luther est irrésolu, et qu'il veut simplement éveiller un doute, faire appel à la discussion. D'autres, sur ces sujets, avaient parlé avant lui et plus décidément.

Mais si l'on regarde plus au fond des choses, on est frappé du caractère d'audace et de témérité qu'elles révèlent, témérité d'autant plus grande qu'elle était naïve, inébranlablement consciencieuse et décidée à aller jusqu'à la vérité clairement aperçue et définie.

En effet, à quoi se réduit cette indulgence dont la prédication remplit toute la chrétienté? A si peu de chose que ce qu'il en garde n'a plus ni valeur ni vertu.

Cette dispense des peines imposées par l'Église elle-même, et dans un but de discipline, n'assure point au pécheur la rémission de ses fautes; et voilà toute la fausse sécurité du siècle qui s'écroule, la base de la superstition populaire qui chancelle! Car ce que le peuple lui demande, ce qui partout l'affole, ce que les prédicateurs eux-mêmes exaltent dans leurs discours, c'est précisément le pardon, la remise de tous les châtimens célestes. Tetzl ne se donnait-il pas au monde comme le prédicateur de la grâce? — Tout cela tombe comme une immorale superstition, et en même temps tarit la source des immenses revenus de la papauté.

Moindres que la prédication de la croix (th. 68), moindres que l'annonce de l'Évangile, que l'amour du prochain, que le plus petit acte de charité, que l'accomplissement des simples devoirs domestiques, non-seulement les indulgences ne donnent pas le salut, mais elles deviennent un danger pour celui qui s'y confie. A quoi donc servent-elles? On le cherche en vain, tandis qu'on n'aperçoit que trop leur funeste influence. En effet, elles ôtent au peuple tout désir de repentance, elles font haïr les châtimens célestes, détournent du véritable trésor de l'Église qui est l'Évangile, et jettent le mépris sur la religion chrétienne<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Incertitude et mainte contradiction. Ainsi il demande la mortification de la chair (3) comme preuve de la mortification intérieure. « Dieu ne par-

Malgré le pieux subterfuge qui lui fait écarter la personne du Pape, il ébranle la puissance de ce dernier et la limite aux choses de ce monde, il lui ravit le Ciel et l'Enfer, il lui ôte sa tiare et le rabaisse au rôle de simple pasteur des âmes.

« La puissance que le Pape a sur le Purgatoire dans toute l'Église, tout évêque, dit-il, la possède dans son diocèse, tout pasteur dans sa paroisse. »

Sans doute, ces pensées nous apparaissent ici comme des éclairs au milieu de beaucoup d'obscurités. Il était loin encore d'en prévoir les conséquences nécessaires, fatales, qu'il en tira plus tard. Il fallut pour cela le temps, la lutte, la haine de ses ennemis et le lent travail de sa propre méditation.

Le reste est un reflet vigoureux de la théologie qu'il avait prêchée jusqu'alors : la religion intime substituée aux vaines pratiques, la repentance de l'âme entière mise au-dessus des vulgaires pénitences, la doctrine de la grâce opposée à celle des œuvres, l'émancipation des esprits, le retour au christianisme des apôtres ; en un mot, tous les principes de la réformation de l'Église.

Bien que ces thèses soient rédigées à la manière des scolastiques, dans la forme sèche et pédante de l'École, elles respirent l'enthousiasme, la douleur, l'amertume, la colère dont son âme débordait. Sans qu'il l'ait écrit nulle part, le mot de révolution s'y lit à chaque ligne.

donne qu'à celui qu'il humilie sous son vicaire (7, 61, 38). » — « Le pardon du Pape est la révélation du pardon divin. Maudit soit celui qui parle contre l'indulgence (71). »

*Deux lumières :* 1) La repentance n'est plus un mécanisme sous la puissance du prêtre, mais un sentiment intime qui jette le désespoir dans la vie. 2) Le vrai trésor de l'Église est l'Évangile de grâce.

## CHAPITRE V.

### DISCOURS SUR L'INDULGENCE ET LA GRACE.

Le lendemain, jour fixé pour la discussion des thèses, personne ne se présenta pour les attaquer. L'effet qu'elles avaient produit était immense, inattendu. La foule des pèlerins qui était venue à la fête contempler les saintes reliques et gagner des pardons, laissa l'indulgence et emporta les thèses du Frère Martin. On les traduisit en allemand; quinze jours après elles circulèrent dans toute l'Allemagne, et « au bout d'un mois dans toute la chrétienté ». « Les anges eux-mêmes, dit emphatiquement Myconius, semblaient avoir fait l'office de courriers pour les mettre sous les yeux de tout le monde <sup>1</sup>. »

Un homme enfin avait osé faire ce que tout le monde désirait en secret; le feu qui depuis si longtemps couvait sous la cendre éclata soudain. Dès ce jour la question religieuse fut posée dans toutes les consciences, et l'Église, l'Évangile, livrés à la discussion. Dès ce jour commença la grande lutte des esprits qui se poursuit encore et qui est loin d'être arrivée à son terme.

Il y eut partout un mouvement inouï de surprise et d'étonnement <sup>2</sup>. Le peuple, les petits, de jeunes enthousiastes ses disciples, ses admirateurs (Myconius, Spalatin, Justus Jonas, J. Lange, Melanchthon), quelques moines dans les clot-

<sup>1</sup> ERL., 26, 52. MYCON., 23.

<sup>2</sup> DE W., 1, 108.

tres, des inconnus applaudirent. C'était la délivrance attendue depuis si longtemps. Luther était le cygne prophétisé par Jean Huss. Un vieil humaniste de Münster, Rodolphe de Lange, s'écrie : « Voici le temps où les ténèbres seront chassées et où l'on nous rendra la pure doctrine dans l'Église, la pure latinité dans les écoles. »

Un moine original, le docteur Fleck, celui-là même qui avait prêché le sermon de dédicace à l'ouverture de l'Université de Wittenberg et qui, jouant sur les mots, avait prophétisé que le monde viendrait chercher la science à cette montagne de sagesse (*Weissenberg, Wittenberg*), lut avidement les thèses et joyeux s'écria : « Ho ! ho ! Il le fera vraiment ; il est venu, celui que nous attendons ! » — Puis il écrivit à Luther : « Poursuivez vaillamment ; Dieu est avec vous, et tous ceux qui gémissent dans la captivité de Babylone vous accompagnent de leurs prières <sup>1</sup>. »

Mais dans le premier moment, la clameur des ennemis dominait tout. Ce qui tenait à Rome ou vivait des abus, les évêques, les hommes en place, les docteurs, les Dominicains, ceux qui comptaient dans le monde, en un mot, manifestaient hautement, les uns leur indignation, les autres leurs craintes. Les amis de Luther tremblaient pour lui, pour eux. Il fut seul un instant. Tous voyaient le danger, tous comprenaient la grandeur du coup qu'il portait à la hiérarchie de l'Église, et prévoyaient sa chute <sup>2</sup>.

« Mon cher Frère Martin, disait un vieux moine de Hexter, en Westphalie, si tu peux renverser le Purgatoire et la vente des indulgences, tu es vraiment un grand homme. »

Le célèbre historien hambourgeois Albert Krantz, se faisant lire les thèses quelques jours avant sa mort, dit mélan-

<sup>1</sup> MATHES., 2. — TZL., I, 209. — LÜSCHER, II, 2. Luther reconnaissant dit de lui : « J'aime le docteur Fleck, car il a été pour moi un homme plein de consolation. Il m'a écrit aussitôt que j'ai eu publié mes thèses. » V. sur FLECK, FLACIUS, *Catal. test.*, I, 899.

<sup>2</sup> Carlstadt lui-même pensait qu'il était allé trop loin. T. R., 2, 418.

coliquement : « Tu as raison, mon cher Frère Martin, mais tu n'y changeras rien. Va dans ta cellule et crie : Seigneur, aie pitié de moi <sup>1</sup>. »

A Wittenberg même, le prieur et le sous-prieur du couvent, troublés par l'éclat du scandale, vinrent à lui : « Vous exposez notre Ordre à la honte ; déjà les Frères Prêcheurs jubilent. — Mes Pères, répondit Luther, si cette affaire n'est pas de Dieu, elle tombera bientôt ; si elle est de lui, laissez faire. »

Grande était l'appréhension. Que voulez-vous faire ? lui disait-on. — On ne le souffrira pas, ajoutait son ami Jérôme Schurf, le légiste. — « Peut-être, répond-il, faudra-t-il bien qu'on le souffre <sup>2</sup> ! »

Ses anciens amis d'Erfurt, ses maîtres se plaignent amèrement et menacent : « Vous auriez dû demander conseil avant d'agir. » Luther alors répond à Lange, qui s'était fait l'écho de leurs plaintes :

« Il ne faut pas qu'ils s'attendent à ce que je sois assez humble, je veux dire assez hypocrite, pour leur demander leur avis et leur permission chaque fois que j'ai dessein de publier quelque chose. Ce que je fais ne doit point se décider par le conseil et l'impulsion des hommes, mais par le conseil de Dieu. Si cette œuvre est de Dieu, qui l'empêchera ? Si elle n'est pas de lui, qui la soutiendra ? Non ma volonté, non la vôtre, non la nôtre ; mais que ta volonté soit faite, ô Père qui es dans les cieux. Amen <sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Albert Krantz mourut le 7 décembre 1517. — Érasme au plus fort de sa lutte avec Luther fit cet aveu remarquable : « Quand Luther, dit-il, commença cette affaire, tout le monde fut unanime à lui prêter son appui ; car il avait entrepris une chose excellente en combattant les coutumes et les abus des Universités et de l'Église, abus si grands qu'aucun homme honorable ne pouvait plus les tolérer. » — Il est certain qu'un grand parti populaire et libéral soutint Luther ; mais il n'en reste pas moins évident que dans les premières heures de cette grande lutte il fut seul, et abandonné de tous.

<sup>2</sup> LAUT., 18. T. R., 2, 421. 4, 388. COL., 3, 175. V. TENTZEL et LÖSCHER.

<sup>3</sup> DE W., I, 72.

Malgré ses fermes réponses, il était effrayé du silence et de la désapprobation des hommes sur lesquels il comptait. Sans doute, il s'attendait aux clameurs des prédicateurs d'indulgences et des violents adversaires de Reuchlin, mais il espérait l'appui des savants, des humanistes et de quelques évêques pieux<sup>1</sup>. Il n'avait nulle idée que l'Église presque entière dût lui marquer son mécontentement. Malade, se croyant voué à une mort prochaine, tour à tour accablé et plein d'exaltation, il accepta la singulière et dangereuse situation qui lui était faite, en se disant : « Telle est la volonté de Dieu. » Il signait alors les lettres qu'il écrivait à ses amis : « *Martinus Eleutherius* », l'affranchi, en même temps le pauvre serviteur de Jésus-Christ, « *imo doulos et captivus nimis* »<sup>2</sup>.

La conscience, le sentiment du devoir, l'indignation furent les seuls mobiles qui le poussèrent à rédiger ses thèses ; mais comme elles n'atteignaient pas le peuple inhabile à saisir les développements scolastiques de sa pensée, il écrivit à l'adresse de ce dernier son *Discours*, devenu si célèbre, sur *l'Indulgence et la Grâce*<sup>3</sup>.

Ce discours lu, colporté par toute l'Allemagne, souleva comme les thèses une grande clameur en même temps qu'une grande admiration. La forme en était pourtant fort modérée, le ton plus calme que dans les thèses, les précautions très-grandes. Pour le fond, ce sont les mêmes pensées, les mêmes doutes, les mêmes plaintes :

<sup>1</sup> L'archevêque Albert communiqua la lettre, les thèses et les sermons de Luther aux théologiens de Mayence et demanda à ses conseillers s'il n'y avait pas lieu de procéder contre « le moine impertinent de Wittenberg ». Il blâmait en même temps les excès commis dans la publication des indulgences. L'affaire n'eut point de suite.

<sup>2</sup> DE W., I, 73.

<sup>3</sup> OP., v. a. I, 452.

Il est impossible de décider si le *Sermo. von Ablass und Gnade* a été publié avant ou après les thèses. Il a été souvent réimprimé ; mais on ne possède pas l'édition de 1517. Luther en parle dans une lettre de novembre 1517. (DE W., I, 70-71.) — Tetzel ne le connut qu'en 1518 et le brûla à Francfort.



« Qu'est-ce que l'indulgence?

« Est-ce la remise des peines imposées par Dieu lui-même? Non, Dieu ne demande à l'âme pécheresse que de s'amender et de se repentir. Il nous remet gratuitement tous nos péchés par un don merveilleux de sa miséricorde.

« Est-ce la remise des châtiments par lesquels Dieu parle à nos cœurs, nous appelle à lui, éprouve notre foi? Non; qui donc oserait remettre une telle peine? qui donc, loin d'en désirer la délivrance, n'est pas heureux de la subir?

« Délivre-t-elle les âmes du Purgatoire? Qui le sait? Il est plus sûr de prier pour les âmes des trépassés.

« Qu'est-ce donc que l'indulgence? — C'est la remise des peines imposées dans la confession, des pénitences difficiles, des œuvres saintes et miséricordieuses; c'est une concession faite à la faiblesse humaine, aux âmes lâches qui reculent devant l'accomplissement des œuvres pénibles mais salutaires de la pénitence. Gardez donc votre argent pour des choses plus saintes. N'avez-vous pas des misères autour de vous et des occasions plus pressantes d'exercer votre miséricorde et votre esprit de sacrifice? Au reste, ces hommes qui exaltent la vertu des indulgences cherchent plus votre bourse que le salut de vos âmes. »

Ce petit livre, moitié pamphlet, moitié sermon, écrit dans la langue du peuple, pénétra dans un monde déjà tout préparé pour la réforme, dans le monde de la bourgeoisie. Luther, plutôt par instinct que par calcul, cherchait là, dès le premier jour, un appui qui ne devait pas lui manquer. Obéissant à un impérieux besoin de sa situation, il transportait les luttes religieuses et ecclésiastiques des salles des Universités, où ne se débattait que la formule, à l'atelier de l'artisan, au comptoir du marchand, au château du noble.

Vraiment il était bien seul; ses amis n'avaient pas même été consultés. Surpris, ils se plaignirent et furent consternés. Néanmoins cette solitude n'était qu'apparente et momentanée; car mille intérêts et toutes les forces jeunes et vives

de la nation allaient bientôt le soutenir et faire autour de sa personne un rempart inattaquable. Avec lui, et sans qu'il s'en doutât, étaient tous les hommes qui soupiraient après une réforme et qui souffraient des abus; avec lui, les politiques qui cherchaient à délivrer le pays des prétentions romaines et à relever contre la puissance de l'Église les droits séculiers; avec lui tout ce grand peuple d'humanistes et d'amis des lumières qui depuis vingt ans luttait contre l'obscurantisme; avec lui, tous les ennemis de la scolastique et des Dominicains, tout ce qui de près ou de loin appartenait à l'Ordre des Augustins; avec lui, l'Université de Wittenberg, la jeunesse formée à cette école, tout un parti qui bientôt allait sortir de son indécision, mais dont personne, et lui moins que tout autre, ne pouvait alors soupçonner la force.

Les ennemis de la Réforme ont parlé et parlent encore d'une connivence entre les chefs de l'Ordre et Luther, d'une jalousie de moines au sujet de la vente des indulgences, d'une secrète envie de l'Université de Wittenberg. Luther, selon d'autres, aurait été poussé à cette périlleuse démarche par l'électeur de Saxe, qui désirait exercer une vengeance sur l'archevêque Albert de Mayence. Pour ceux qui ont suivi, dans les pages qui précèdent, le développement lent et régulier de la conscience religieuse du réformateur et la marche fatale des événements que nous avons rapportés, ces accusations, qu'on n'a d'ailleurs jamais appuyées de preuves historiques, tombent d'elles-mêmes et méritent à peine d'être mentionnées. Aujourd'hui nul homme doué du sens historique n'attribuera jamais une cause misérable ou impure à la plus grande révolution religieuse des temps modernes <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La fable selon laquelle il aurait été poussé par ses supérieurs à attaquer Tetzl est une invention de J. Cochläus, dans son *Commentaire De Actis et scriptis Martini Lutheri*, publié en 1549 après la mort de Luther. Nul de ses adversaires n'a soulevé cette accusation pendant sa vie; aucun écrivain du temps n'en parle. Depuis Cochläus, les écrivains catholiques l'ont constamment répétée. Ainsi Maimbourg dit : « Ce fut cet homme que le

On a aussi beaucoup surfait le rôle que l'électeur Frédéric de Saxe aurait joué dans cette affaire. Frédéric était un homme habile et prudent. Opposé à la vente des indulgences par des motifs purement financiers, l'esprit ouvert aux doctrines nouvelles, très-attaché à Luther bien qu'il n'ait eu jusqu'alors aucun rapport personnel avec lui, applaudissant à ses succès et heureux de l'éclat qu'il jetait sur son Université de Wittenberg, il sympathisait à toutes ses tentatives de réforme et avait conçu de grandes espérances de lui. Mais eut-il connaissance du projet de Luther? l'a-t-il poussé à publier ses thèses? Ses ennemis l'ont prétendu; ils ont dit qu'il cherchait par là à nuire à l'archevêque Albert; le bruit en a couru de son vivant, l'année même de la publication des thèses. L'audace de Luther confondait tous les esprits, et l'on ne savait l'expliquer que par la connivence du prince. Luther, aussitôt qu'il eut connaissance de cette accusation, nia résolument, et à plusieurs reprises, toute participation de l'Électeur, et on peut l'en croire<sup>1</sup>.

vicaire général des Augustins lâcha contre les Dominicains. » Bossuet : « Mais qui ne sait la publication des indulgences de Léon X et la jalousie des Augustins contre les Jacobins qu'on leur avait préférés en cette occasion? Qui ne sait que Luther, docteur Augustin, choisi pour maintenir l'honneur de son Ordre, attaqua les abus que plusieurs faisaient des indulgences et les excès qu'on en prêchait? » (Var. l. I, 6.)

La lettre de Luther à Staupitz, en éclairant leur position réciproque, anéantit à elle seule cette accusation. Quant à ce qui regarde la jalousie des Augustins, les écrivains protestants font valoir que jamais ceux-ci ne furent chargés de la prédication de l'indulgence; que depuis 1420 jusqu'en 1517, un seul Augustin, Jean Paltz, en reçut la commission; que Luther ignorait que les Dominicains en fussent chargés; que d'ailleurs la prédication des indulgences était si décriée que les Franciscains cherchèrent à s'en débarrasser, etc. Voir Joh. Pet. Fischer (*Diss. historico-ecclesiastica de Luthero contra indulgentiarum nundinationes haudquaquam per invidiam disputante*, 1749. Göttingen).

<sup>1</sup> « Je n'ai pas voulu que mes thèses vinssent entre les mains de notre illustre Prince ou de quelque courtisan avant que ceux qui se croient visés par elles les eussent reçues, afin que ceux-ci ne supposent pas que je les ai écrites sur l'ordre ou avec l'assentiment du Prince contre l'évêque de Magdebourg; et pourtant c'est ce que beaucoup de personnes croient aujourd'hui. Vous pouvez bien penser qu'elles ont été publiées à l'insu du duc Frédéric. » (De W., I, 76.)

« J'éprouve la peine la plus vive à la pensée que ces sophistes et d'autres

Si le rêve de l'Électeur que rapporte Antonius Musa est véridique, il témoigne simplement des grandes préoccupations de ce prince <sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, Frédéric, à cette époque,

avec eux répandent partout leurs méchantes inventions et ne cessent de dire que tout ce que je fais a été inspiré par notre Sérénissime Prince, en haine de l'archevêque de Magdebourg. Dites-moi, je vous prie, ce qu'il y a à faire. Faut-il le faire savoir au Prince? Je souffre cruellement de le voir mettre en suspicion à cause de moi, et je frémis à la pensée d'être la cause d'une querelle entre de si grands princes. »

V. SECKEND., p. 27, 28.

<sup>1</sup> Voici le rêve de l'Électeur :

« M'étant mis au lit hier soir, fatigué et abattu, je m'endormis bientôt après ma prière, et je reposai doucement environ deux heures et demie. M'étant alors réveillé, j'eus jusqu'à minuit toutes sortes de pensées. Je réfléchissais comment je voulais fêter tous les Saints, je priais pour les pauvres âmes du Purgatoire, et je demandais à Dieu de me conduire, moi, mes conseils et mon peuple, selon la vérité. Je m'endormis de nouveau; et alors je rêvai que le Dieu tout-puissant m'envoyait un moine qui était le fils véritable de l'apôtre saint Paul. Tous les saints l'accompagnaient d'après l'ordre de Dieu, afin de lui rendre témoignage auprès de moi et de déclarer qu'il ne venait point machiner quelque fraude, mais que tout ce qu'il faisait était selon la volonté de Dieu. Ils me demandèrent de vouloir bien permettre gracieusement qu'il écrivit quelque chose à la porte de l'église du château de Wittenberg, ce que j'accordai par l'organe du chancelier. Là-dessus le moine s'y rendit et se mit à écrire : il le fit en si grosses lettres que je pouvais de Schweinitz lire ce qu'il écrivait. La plume dont il se servait était si grande, que l'extrémité atteignait jusqu'à Rome; elle y perceait les oreilles d'un lion qui y était couché, et faisait chanceler sur la tête du Pape la triple couronne. Tous les cardinaux et les princes, accourant en toute hâte, s'efforçaient de la soutenir. Moi-même et vous mon frère, nous voulions aider aussi : j'étendis le bras; mais en ce moment je me réveillai le bras en l'air, tout épouvanté et fort en colère contre ce moine qui ne savait pas mieux gouverner sa plume. Je me remis un peu... ce n'était qu'un songe. — J'étais encore à moitié endormi, et je fermai de nouveau les yeux. Le rêve recommença. Le lion, toujours inquiété par la plume, se mit à rugir de toutes ses forces, en sorte que toute la ville de Rome et tous les États du Saint-Empire accoururent, s'informant de ce que c'était. Le Pape demanda qu'on s'opposât à ce moine et s'adressa surtout à moi, parce que c'était dans mon pays qu'il se trouvait. Je me réveillai encore, je récitai « Notre Père », je demandai à Dieu de préserver Sa Sainteté, et je me rendormis de nouveau... Alors je rêvai que tous les princes de l'Empire, et nous avec eux, accouraient à Rome, et s'efforçaient les uns après les autres de rompre cette plume; mais plus on faisait d'efforts, plus elle se roidissait; elle craquait comme si elle eût été de fer : nous nous lassâmes enfin. Je fis alors demander au moine (car j'étais tantôt à Rome et tantôt à Wittenberg) d'où il tenait cette plume et pourquoi elle était si forte. » La plume, répondit-il, a appar-

fut très-réservé, n'expliqua pas ses sentiments personnels, mais laissa entrevoir que tout en redoutant les suites de cette affaire, il n'en était pas mécontent au fond. Telle fut du reste toujours sa ligne de conduite. Sans défendre ouvertement Luther, il ne l'abandonna pas à la haine de ses ennemis. On conçoit quelle force cet assentiment tacite donna à la cause du réformateur, car ce prince avait la confiance de toute l'Allemagne.

La cause de Luther était, après tout, celle de sa chère Université de Wittenberg. Par sagesse, par politique, par

« tenu à une vieille oie de Bohême (allusion à Jean Huss), âgée de cent ans. « Je la tiens d'un de mes anciens maîtres d'école. Quant à sa force, elle provient de ce qu'on ne peut pas lui ôter l'âme ou la moelle, et j'en suis moi-même tout étonné... » Tout à coup j'entendis un grand cri ; de la longue plume du moine étaient sorties un grand nombre d'autres plumes... Je me réveillai une troisième fois, il faisait jour. »

Ce rêve de l'Électeur doit avoir été rapporté par Antonius Musa, superintendant à Rochlitz, qui l'aurait entendu de la bouche même de Spalatin. Ni Spalatin, ni Mélanchthon, ni Luther n'en parlent. Musa mourut en 1547 ; et c'est en 1591 qu'il en est fait mention pour la première fois. Lors du jubilé de 1817, Vulpis (dans l'*Almanach de la Réformation*, p. 203) en a donné une copie, à ce qu'il assure, d'après un manuscrit original de la Bibliothèque de Weimar ; or le manuscrit que possède cette Bibliothèque est du dix-huitième siècle. Rien donc ne garantit l'authenticité de ce récit. (V. KÖSTLIN, I, p. 784.) — La vie entière de Luther est ainsi surchargée de superfétations légendaires dans le sens de l'apothéose aussi bien que dans celui du dénigrement. Les anciens auteurs ont rarement eu le sens critique ; les modernes y ont ajouté des broderies rhétoriques, de sorte qu'il est souvent fort difficile de la ramener à la simplicité et au vrai.

Quelques passages d'une lettre de Luther à l'Électeur nous montreront combien déjà à cette époque étaient cordiales les relations entre ces deux hommes, qui pourtant ne se parlèrent jamais de toute leur vie :

« Mon gracieux Seigneur et Prince, comme vous avez eu la bonté, par l'entremise de Hirsfelder, de me promettre un nouvel habit, je viens prier Votre Grâce de vouloir bien s'en souvenir ; je la prierai en outre de faire en sorte que, si c'est Pfeffinger (le conseiller du prince) qui doit comme de coutume être chargé de cette commission, celui-ci s'en acquitte autrement qu'avec de belles promesses. Il tisse admirablement de gracieuses paroles, mais avec elles on ne fait pas de drap. — J'ai appris aussi, mon gracieux Seigneur, par le prieur d'Erfurt, qui le tient du confesseur de Votre Altesse Sérénissime, que le docteur Staupitz, notre vénéré et digne père, serait tombé en disgrâce auprès de vous, à cause de je ne sais quel écrit. Quand il est venu ici, il a cherché Votre Altesse à Torgau, j'ai parlé à Sa Révérence, et lui ai

sympathie naturelle, l'Électeur se tint sur la réserve et laissa faire. Il aimait à redire le mot de Gamaliel : « Si cette affaire n'est pas de Dieu, elle tombera d'elle-même ; si elle est de Dieu, c'est en vain qu'on s'y oppose. » Quand la grande lutte s'engagea, on tenta à plusieurs reprises, mais vainement, de le faire changer d'opinion ; on n'épargna sur son âme ni les séductions, ni les menaces ; il demeura inébranlable dans sa modération : « Je préférerais, disait-il, quitter mon poste et prendre le bâton de mendiant plutôt que de rien entreprendre contre Dieu. »

dit combien me peinait la disgrâce dans laquelle il était tombé. De toutes les paroles qu'il m'a répondues, il résulte qu'il porte toujours Votre Altesse Sérénissime dans son cœur, que l'Électeur de Saxe est toujours son cher prince, etc. — Permettez-moi d'accomplir jusqu'au bout mon devoir de fidélité et de mériter mon habit de courtisan. J'ai appris que Votre Grâce, après la taille actuelle, songeait à en imposer une autre peut-être plus lourde encore. Veuillez, je vous en conjure, ne pas mépriser la prière d'un pauvre moine mendiant ; pour l'amour de Dieu ne le faites pas. Moi et tous ceux qui vous aiment, nous avons beaucoup souffert en voyant combien, dans ces derniers temps, la taille précédente a enlevé de faveur et d'estime à la bonne renommée de Votre Altesse. Dieu vous a donné une haute raison qui en ces choses voit sans doute beaucoup plus loin que moi et tous vos sujets ; mais il arrive aussi, et Dieu permet souvent, qu'une grande sagesse peut être enseignée par une plus petite, afin que nous ne nous appuyions jamais sur nous-mêmes, mais uniquement sur Notre Seigneur Dieu. » — (De W., I, 77. De novembre ou de décembre 1517 : ainsi un mois après les thèses.)

## CHAPITRE VI.

### DÉFENSE DE TETZEL<sup>1</sup>.

Tetzel se sentit frappé au cœur par les thèses de Luther. Sans perdre un instant, il quitta le théâtre de ses exploits et vint à Francfort-sur-l'Oder implorer l'aide d'un savant théologien qui avait été son maître et qui, par position, était l'adversaire naturel de l'Université de Wittenberg.

Ce théologien se nommait le docteur Conrad Wimpina<sup>2</sup>. Il avait jadis professé à Leipzig, puis coopéré à la fondation de l'Université de Wittenberg. Dépaycé au milieu des tendances libérales de cette école, il l'avait bientôt abandonnée et occupait depuis lors une place de professeur de théologie et de philosophie dans l'Université de Francfort, que l'archevêque de Mayence et son frère Joachim de Brandebourg avaient fondée dans un esprit hostile à ceux de Wittenberg.

<sup>1</sup> LÖSCHER, Op. 1. — VOGEL. — HOFMANN.

<sup>2</sup> Conrad Koch, de Buchen en Franconie, prit le nom de Wimpina, de la ville de Wimpfen où il avait étudié; il se nomme aussi C. ex Fagis, dictus Wimpina. Il mourut en 1531.

Voir les thèses dans LÖSCHER (*Reform. Act.* II, 104). — Bien que les thèses pour le doctorat ne furent soutenues que le 21 janvier 1518, les deux séries furent imprimées en 1517.

Wimpina en est-il l'auteur? Luther l'assure dans une lettre à J. Lange : « *Doctor Conradus Wimpina ab omnibus clamatur auctor illorum positionum, et certum habeo ita esse.* » (DE W., I, p. 99.) D'ailleurs Wimpina les fit entrer dans un livre intitulé : *Anacephalæosis Sectarum*, etc., qu'il publia en 1528.

Les auteurs catholiques qui essayent de réhabiliter Tetzel, Gröne (*Tetzel et Luther*), Janssen, etc., s'efforcent en vain d'enlever à Wimpina la paternité des antithèses.

C'était un homme éloquent et très-versé dans la scolastique. Il saisit ardemment l'occasion, prit en main la cause de Tetzel qui venait d'écrire une informe réfutation du *Discours de Luther sur la Grâce et l'Indulgence*,<sup>1</sup> et rédigea pour celui-ci deux séries de propositions ou de contre-thèses que le Frère dominicain devait soutenir pour l'obtention des grades de licencié et de docteur<sup>2</sup>.

Les premières thèses sont lourdes, embarrassées par des distinctions scolastiques. Incapable de s'élever à la notion de cette pénitence intérieure et incessante, vraie fleur de la vie chrétienne, si bien décrite par Luther, Wimpina ne sort pas des questions purement légales. — La pénitence, c'est le sacrement de la loi nouvelle, qui lie la chrétienté entière par ses satisfactions et ses peines imposées. Celles-ci atteignent le pécheur et dans cette vie et dans le Purgatoire. Comment celui qui les impose, le Vicaire de Jésus-Christ, n'aurait-il pas le pouvoir de les remettre par ses indulgences? — Les secondes sont de véritables thèses d'inquisiteur, violentes, injurieuses, mais très-habiles. Tetzel, en homme prudent, laissa sa propre personne et ses scandales de côté, et porta le débat sur le pouvoir et la majesté du Vicaire de Jésus-Christ. C'était un acte d'accusation en forme contre Luther. « A la lecture de ces thèses, disait-il dans sa préface, chacun pourra voir au premier aspect qui l'on doit tenir pour hérétique<sup>3</sup>, schismatique, téméraire, menteur, séditionnaire, injurieux et malsonnant. » Et il débute par cette proposition :

« Il faut enseigner aux chrétiens que le pouvoir du Pape dans l'Église est le pouvoir suprême, institué de Dieu lui-

<sup>1</sup> *Vorlegung, gemacht von Bruder J. Tetzel, Prediger-Ordens Ketzenmeister*, dans LOESCHER, I, p. 484.

<sup>2</sup> *Op.* I, 295 ss.

<sup>3</sup> « In quibus quisquis pro hæretico, schismatico, pertinaci, contumaci, erroneo, seditioso, malesonanti, temerario et injurioso censendus sit, primo intuitu plane videbitur. »



même. Ni les hommes, ni le monde entier ne sauraient le restreindre ou l'agrandir. Dieu seul le peut <sup>1</sup>. »

Le reste n'est que le commentaire menaçant de ce premier principe : « Le Pape est maître des conciles, infallible ; il est l'époux de l'Église universelle, décrétant le sens de l'Écriture, au-dessus même de celle-ci, puisque l'Église tient pour vérité beaucoup de choses qui ne sont point formellement enseignées dans le canon des Écritures. Qui l'attaque commet le crime de lèse-majesté, mérite l'excommunication et la mort. » L'accusation d'hérésie revient avec chaque thèse comme une note monotone, comme un coup de marteau, et le tout se termine par un appel au bras séculier : « *Bestia enim quæ montem tetigerit, lapidabitur.* »

Tetzel avait le goût de la représentation et de la pompe. Pour donner de l'éclat à la soutenance de ses thèses doctorales, il convoqua à Francfort une grande réunion académique. Tous les théologiens de la Marche y furent invités. La dispute eut lieu le 20 janvier 1518. La foule était considérable ; les couvents des environs y avaient envoyé plus de trois cents moines, le docteur Wimpina présidait la soutenance, et Tetzel espérait à la fois un grand succès et une imposante manifestation contre l'hérésie nouvelle. Tout marcha d'abord sans entrave, aux applaudissements de l'assemblée, quand un jeune homme, nommé Jean Knipstrow

<sup>1</sup> Th. 1. Docendi sunt christiani, ex quo in ecclesia potestas Papæ est suprema, et a solo Deo instituta, quod a nullo puro homine, nec a toto simul mundo potest restringi aut ampliari, sed a solo Deo.

9. Docendi sunt christiani, quod honori et auctoritati Papæ derogantes, maledictionis poenam ac læsæ majestatis crimen incurrunt.

11. Docendi sunt christiani, quod Papam deshonorantes ignominia temporalis, et quandoque etiam morte pessima ac confusione scandalosa puniuntur.

16. Docendi sunt christiani, quod ecclesia multa tenet ut veritates catholicas, quæ in canone Sacræ Scripturæ Veteris et Novi Testamenti in propria verborum forma minime continentur.

17. Docendi sunt christiani, quod ecclesia multa tenet ut catholicas veritates, quæ tamen sicut nec in canone Bibliæ, ita nec a doctoribus antiquioribus ponuntur.

se leva, prit la parole, et embarrassa si bien l'inquisiteur que celui-ci, confus, finit par se taire et abandonner la discussion à Wimpina.

Celui-ci, irrité par cette opposition inattendue, pressé par les arguments incisifs de son jeune adversaire, perdit contenance, se hâta de clore la discussion, et procéda à la promotion de Tetzel au doctorat théologique.

Les deux champions de Rome n'avaient recueilli en tout cela que beaucoup de ridicule ; mais ils surent se venger. Knipstrow fut arrêté, avec l'assentiment de l'évêque, et relégué dans un couvent de la basse Poméranie, d'où il ne parvint à s'enfuir qu'après cinq ans de captivité <sup>1</sup>.

Tetzel alors se ressouvint de son rôle d'inquisiteur. Pour frapper un grand coup et effrayer ses adversaires, il organisa une procession solennelle. A la tête d'un immense cortège de moines, il sortit de la ville ; et là, dans une chaire improvisée en plein air, il fulmina contre Luther. Un bâcher fut allumé, et il y jeta les thèses de Luther, le *Sermon sur l'Indulgence et la Grâce*, en prononçant l'anathème contre l'hérétique <sup>2</sup>. Mais ni lui ni Wimpina son maître ne recueillirent les fruits qu'ils espéraient de leurs violences. Tetzel, en butte au mépris et à la haine générale, quitta quelques jours après la ville et se réfugia dans les États du duc Georges. L'Université de Francfort se vit bientôt délaissée par les étudiants, qui affluèrent à Wittenberg.

<sup>1</sup> V. SECKENDORF (I. I, § XIII, note 6). J. Knipstrow, né à Sandow près de Haxelberg en 1497, avait fait ses premières études dans un couvent de la Silésie. Son abbé, qui l'affectionnait, l'envoya à l'Université de Francfort, où il étudia la théologie. Versé dans l'étude des langues et la Sainte Écriture, il avait été gagné aux idées de Luther par la lecture de ses thèses. Enfermé au couvent de Pyritz en basse Poméranie, il parvint à se procurer les écrits de Luther. Sa fuite eut lieu en 1523. Il se rendit à Stuttgart, puis à Stettin et à Stralsund. En 1535, il fut nommé superintendant et professeur de théologie à Greifswald, et il a beaucoup travaillé pour la cause du luthéranisme. Il mourut en 1556. (V. CRAMER, *Pommersche Kirchen Historie*, 3<sup>e</sup> v. xc. 40.)

<sup>2</sup> Gröne nie que Tetzel ait fait brûler les thèses de Luther. (V. JANSSEN, *G. d. d. V.*, 2, 77.)

Les thèses de Tetzel eurent là le même sort qu'à Francfort celles de Luther. Une jeunesse ardente s'en empara, maltraita le marchand qui les apportait, et dans sa folle joie les brûla aux applaudissements de la foule ameutée. Cela déplut à Luther, à qui répugnait tout acte de violence, et qui, sans doute, aurait aimé que cette affaire ne dépassât pas l'enceinte des académies <sup>1</sup>. Mais lui-même n'était pas homme à garder un silence prudent. Dans un écrit intitulé : *Liberté du Sermon sur l'Indulgence et la Grâce* <sup>2</sup>, il prit à corps Tetzel, ses thèses et sa réfutation avec tant de vivacité, de bon sens, de causticité, que le pauvre inquisiteur ne s'en releva pas. Tour à tour sérieux, ironique, véhément, avec sa grande arme de l'Écriture, il anéantit les arguments de son faible adversaire, s'amuse de son ignorance, de ses forfanteries, et pose avec netteté les bornes légitimes à la puissance du Pape exaltée par Tetzel jusqu'au ridicule.

« Non, dit-il, le Saint-Père n'a pas, comme le prétendent ses dangereux flatteurs, le pouvoir de faire le salut des hommes; car alors il ne faudrait plus parler de Christ. Il n'a pas le droit d'intervenir au jugement de Dieu. Sa puissance se borne à délier les péchés qui lui sont confessés. Il n'a pas non plus celui de lever les peines imposées par la justice de Dieu; car Dieu n'a pas dit à saint Pierre : « Ce que je lierai, tu le délieras; » mais : « Ce que tu délieras sera délié... » C'est pourquoi ceux qui disent que l'indulgence efface toutes les peines se trompent et nous trompent. Ils confondent le pouvoir de l'Église avec celui de Dieu. Par leurs belles inventions de *claves excellentiæ*, *claves autoritatis*, *claves ministeriales*, etc., ils ne tendent à rien moins qu'à vider nos

<sup>1</sup> DE W., I, 98, 109. ERL., 18, 210 ss. Luther, que l'on accusait, écrit à Jodocus Trutvetter : « Je m'étonne que vous ayez pu croire que j'aie fait brûler les thèses de Tetzel. Me supposez-vous assez privé de sens humain pour que moi, théologien et moine, j'aie fait une telle injure à un homme de cette importance? » (DE W., I, 109, mai 1518.)

<sup>2</sup> ERL., 27, 8 ss.

poches, à ouvrir les portes de l'Enfer et à nous fermer celles du Ciel. »

Aux accusations d'hérésie et d'apostasie, il répond simplement : « Que Dieu nous donne, à lui et à moi, sa grâce. »

Tetzel, dans sa *Réfutation du Sermon sur l'Indulgence*, s'était offert à l'épreuve du bâton et du feu, et il engageait Luther à en faire autant. Celui-ci lui réplique qu'il ferait mieux de s'engager à s'exposer au jus de la grappe et au feu qui apporte l'odeur d'une oie rôtie, ce à quoi il est mieux accoutumé. Puis, changeant de ton, il ajoute : « N'est-ce pas une chose repoussante de parler si légèrement du feu dévorant, de la mort, et d'en épouvanter les gens? Celui que n'effrayent pas les menaces que Dieu prononce contre les séducteurs, devrait se garder d'épouvanter les autres par de vaines et ridicules menaces. » — Tetzel en outre avait offert de s'en remettre au jugement du Pape. Luther s'y refuse, « la chose, dit-il, n'en valant pas la peine ». « Néanmoins, ajoute-t-il, avant peu je présenterai toute ma matière, et j'en dirai plus peut-être que cela ne leur serait agréable.

« Avec l'aide de Dieu, la vérité seule, et rien d'autre. »

## CHAPITRE VII.

### COLLOQUE DE HEIDELBERG<sup>1</sup>.

Rien n'étonne comme la rapidité avec laquelle le défi de Luther se répandit en Allemagne. Six mois après la publication des thèses, toutes les passions religieuses étaient soulevées; déjà des amitiés très-fortes, des admirations passionnées protégeaient le jeune docteur contre la haine de ses adversaires. Les moindres circonstances, d'ailleurs, servaient à répandre au loin les idées nouvelles.

En avril 1518, l'Ordre des Augustins avait une grande convocation dans la ville de Heidelberg<sup>2</sup>. Les amis de Luther le prient de ne point s'y rendre : les routes sont peu sûres, les Dominicains menacent; « avant un mois, disent-ils, l'hérétique sera brûlé »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> LÖSCHER, II, 1, 3 ss. — Op., I, 406 ss. — *Lettres à Spalatin*. — Henri ALTINGIUS, *Hist. eccl. de eccl. Pal.*, dans SECKENDORF, I, § 3. — BAUM, *Capito u. Butzer*, p. 96 ss.

<sup>2</sup> C'était la convocation triennale. Staupitz y fut réélu vicaire, et Luther céda sa place de vicaire de district à son ami Lange. (KOLBE, *August. Congreg.*, 313.)

<sup>3</sup> « Les prédicateurs d'indulgences tonnent contre moi du haut des chaires; il n'est pas d'injures et de menaces qu'ils ne m'adressent. Ils disent au peuple que dans quinze jours, ou au plus tard dans un mois, je serai brûlé... Plusieurs me conseillent de ne pas me rendre à Heidelberg, de peur qu'ils n'accomplissent par la ruse ce qu'ils n'ont pu faire par la violence. J'y irai pourtant par obéissance, et je ferai la route à pied. Ne m'attendez pas, car je ne me mettrai en route que le mercredi après Quasimodo. Notre prince, qui est cordialement disposé pour notre bonne théologie, me prend, moi et Carlstadt, sous sa protection. Il ne permettra pas qu'ils m'entraînent à Rome. Ils le savent bien, et c'est ce qui les scandalise. » (*Lettre à Lange*. DE W., 1, 98.)

Sans se laisser effrayer, il se met en route à pied, accompagné d'un seul Frère <sup>1</sup>. Partout il est reçu, fêté, comblé de félicitations. Des inconnus l'hébergent; à Würzburg, un évêque, Laurent de Bibra, à qui l'électeur de Saxe l'a recommandé, veille sur sa personne.

Des amis d'Erfurt, des Frères le rejoignent et font route avec lui. Il traverse ainsi l'Allemagne, de Wittenberg aux bords du Rhin; il sème en passant les germes de sa doctrine. Il arrive enfin à Heidelberg et loge avec Staupitz et Lange au couvent des Augustins.

Quand les affaires de l'Ordre, qui avaient amené la convocation générale, furent traitées, on organisa, selon la coutume, un colloque public, non dans les salles de l'Université, car les théologiens de Heidelberg restaient sur la réserve, mais au cloître même des Augustins.

Il y eut grand concours de docteurs, d'étudiants, de bourgeois, de moines et de courtisans. Luther avait préparé quarante thèses qu'il intitula hardiment *Paradoxa*, sur les grandes questions qui faisaient battre tous les cœurs : la chute et la grâce, la foi, la justification, les bonnes œuvres, Aristote et le libre arbitre <sup>2</sup>.

« Le Frère Martin Luther, docteur de la sainte théologie, présidera; Frère Léonard Beier, maître ès arts en philosophie, répondra. Au couvent des Augustins de la célèbre ville de Heidelberg, dans le local accoutumé, le sixième des calendes de mai. »

<sup>1</sup> Luther se mit en route le 11 avril.

A Judenbach, il rencontre le conseiller électoral Pfeffinger, qui l'accueille bien. Laurent de Bibra, évêque de Würzburg, lui offre un guide pour se rendre à Heidelberg. C'était un homme pieux et intelligent. Dès ce jour, il aima Luther, et quelque temps avant sa mort, qui arriva en 1519, il écrivit à l'Électeur : « N'abandonnez pas cet homme pieux, le docteur Martin, car il pourrait lui arriver malheur. »

<sup>2</sup> V. pour tout le récit : H. ALTINGH *Histor. eccl. de ecclesiis Palatinis*, 1728.

Le colloque s'ouvrit le 6 mai 1518. — Les paradoxes de Luther contiennent vingt-huit thèses sur la théologie et douze sur la philosophie. Elles se trouvent avec les *Probationes* dans LÖSCHER, II, 43 ss.

*Thèses théologiques.*

Dans une juste défiance de nous-mêmes et selon le précepte du Saint-Esprit : « Ne t'assure pas en ta propre sagesse », nous soumettons humblement ces paradoxes théologiques au jugement de tous ceux qui voudront bien assister à cette assemblée. Qu'ils décident s'ils sont bien ou mal tirés de saint Paul, cet organe choisi du Christ, et de saint Augustin, son plus fidèle interprète.

1. La loi de Dieu est la doctrine la plus salutaire de vie; elle ne peut néanmoins conduire l'homme à la justice; elle est plutôt un obstacle.

2. Les bonnes œuvres accomplies sous l'impulsion de la raison naturelle, quelque répétées qu'elles soient, le peuvent bien moins encore.

3. Les œuvres des hommes, quelque belles et bonnes qu'elles paraissent, ne sont néanmoins, selon toute apparence, que des péchés mortels.

4. Les œuvres de Dieu, quelque informes ou mauvaises qu'elles paraissent, sont néanmoins des vertus immortelles.

11. Il est impossible d'éviter l'orgueil, impossible d'avoir une vraie espérance, si dans toute œuvre on n'a pas la crainte de la damnation.

13. Le libre arbitre après la chute n'est plus qu'un nom; en faisant ce qui est en lui, l'homme pèche mortellement.

14. Le libre arbitre après la chute peut être une puissance passive pour le bien; mais il est toujours une puissance active pour le mal.

16. L'homme qui s'imagine de parvenir à la grâce en faisant ce qui est en lui, ajoute péché sur péché et devient doublement coupable.

17. Parler ainsi n'est pas jeter le désespoir dans les âmes, mais c'est les humilier et les pousser à rechercher la grâce de Christ.

18. Il est certain que l'homme doit entièrement désespérer de lui-même afin d'être rendu capable de recevoir la grâce de Christ.

19. Il n'est pas un vrai théologien, celui qui n'aperçoit les choses invisibles de Dieu que par les choses visibles que sa raison comprend.

20. Le vrai théologien est celui qui ne comprend au contraire les choses visibles de Dieu que par la passion et la croix.

21. Le théologien de la gloire appelle mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal; le théologien de la croix donne à tout son vrai nom.

22. La sagesse qui ne connaît des choses invisibles de Dieu que celles qui apparaissent dans ses œuvres, enfle, aveugle et endurecit.

23. Et la loi excite la colère de Dieu, tue, maudit, accuse, juge, condamne tout ce qui est sans Christ.

24. Pourtant cette sagesse n'est pas mauvaise, et la loi n'est pas à rejeter.

25. Le juste n'est pas celui qui fait beaucoup d'œuvres, mais celui qui, sans œuvres, croit beaucoup en Christ.

26. La loi dit : « Fais ceci » ; et jamais on ne le fait. La grâce dit : « Crois en celui-ci » ; et par cela seul toutes les œuvres abondent.

28. L'amour de Dieu ne trouve rien en nous, mais y crée ce qu'il aime.

### *Thèses philosophiques.*

29. Celui qui sans péril veut s'occuper de la philosophie d'Aristote doit d'abord devenir bien fou en Christ.

31. Il a été facile à Aristote de penser que le monde est éternel, lui qui prétend que l'âme de l'homme est mortelle.

34. Si Aristote avait reconnu la puissance absolue de Dieu,



il n'aurait jamais affirmé la matière subsistant par elle-même.

36. Aristote se moque du Dieu de Platon, dont la philosophie vaut pourtant mieux que la sienne.

37. Pythagore a ingénieusement enseigné la relation des nombres avec les choses, et Platon mieux encore la relation des idées.

38. La dispute d'Aristote contre le dire de Parménide n'est, pour parler en chrétien, qu'une dispute en l'air.

39. Si Anaxagore a enseigné, comme il paraît, que l'infini est dans la forme, il est le premier des philosophes, n'en déplaît à Aristote.

Munies d'arguments tirés de la Sainte Écriture et de saint Augustin, ces thèses, à cause même de leur forme très-paradoxe, causèrent une vive sensation, rendue plus grande encore par la douceur et l'aménité de Luther, dans la discussion publique. — Toutes les questions ecclésiastiques en avaient d'ailleurs été écartées. Nulle allusion à l'indulgence, aux scandales du jour. C'était un combat de pure théologie, et ce qui plaisait à ces jeunes docteurs, c'est que dans cette lutte, celui qui remportait la victoire, c'était saint Augustin, le patron vénéré de l'Ordre.

La discussion fut brillante, animée. Cinq docteurs en théologie donnaient la réplique, moitié craintifs, moitié séduits par le génie de Luther. L'un d'eux, plus vif, dépassa un instant la mesure. « Si les paysans vous entendaient, dit-il à Luther, ils vous lapideraient. » Et l'assemblée se prit à rire <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « MM. les docteurs ont accueilli volontiers ma disputation. Ils ont lutté avec moi avec tant de grâce que je les en aime de tout mon cœur. Car bien que ma théologie leur parût chose nouvelle, ils l'ont discutée avec beaucoup de force et de courtoisie, hormis le plus jeune d'entre eux, qui a fait rire toute l'assemblée en disant : « Si les paysans vous entendaient, en vérité ils vous lapideraient. » (DE W., I, 111. *Lettre à Spalatin*, 18 mai 1514.)

Des jeunes gens écoutaient ravis : Martin Bucer, Jean Brentz, Schnepf, Théobald Billicanus, toute une pépinière d'âmes ardentes qui font ici l'apprentissage de la doctrine de la grâce et vont bientôt en être les hérauts dans les provinces occidentales de l'Allemagne, en Suisse et même en France. Après chaque séance, ils cherchaient à avoir une entrevue particulière avec Luther, exposaient leurs doutes, s'instruisaient, s'inspiraient de son génie <sup>1</sup>.

L'admiration était générale. Bucer, qui fut bientôt après chapelain du comte palatin, protégé du célèbre Frantz de Sickingen, écrivait au savant Urbanus Rhegius, de Schlesstadt :

« Luther, durant la convocation de son Ordre, a présidé un savant colloque. Ses propositions ont dépassé l'attente générale, elles ont même semblé hérétiques. Ses réponses, sa patience respirent l'aménité. Il résout les objections, non avec la subtilité de Duns Scot, mais avec la pénétration de saint Paul. Ses réponses brèves, appuyées sur la Parole de Dieu, nous ont tous ravis. Il ressemble beaucoup à Érasme, mais il lui est supérieur en ce qu'il enseigne ouvertement des choses que celui-ci ne fait que montrer du doigt. »

Le Palatin, dans une lettre à l'électeur de Saxe, exprime la même admiration : « Luther, dit-il, a fait preuve d'un si grand talent dans le colloque qu'il a gagné la faveur de notre Université. »

Ce voyage eut un double succès : d'un côté, la théologie nouvelle, après ce triomphe retentissant, conquiert sa place dans les provinces du Rhin ; de l'autre, l'Ordre des Augustins, remué depuis plusieurs années par les efforts de ses chefs, inclina dès lors vers la Réforme. On était fier de Luther, on

<sup>1</sup> JEAN BRENTZ, maître en philosophie, un des premiers réformateurs de la Souabe.

ERHARD SCHNEPF, qui travailla à la réforme en Wurtemberg.

THÉODORE BILLICANUS, réformateur à Nördlingen.

MARTIN BUCER, Dominicain, humaniste distingué, puis réformateur à Strasbourg, joua dans la suite un rôle considérable.

veillait sur sa vie. Son retour s'opéra sous la conduite des Frères; chaque ville lui fournit une escorte d'amis jusqu'à Wittenberg, où il arriva sain et sauf le 13 mai.

Un seul nuage obscurcit les espérances qui commençaient à pénétrer dans son cœur. Erfurt, l'*alma mater*, la ville où il avait tant vécu, tant souffert, refusa d'adhérer à ses doctrines. Ses vieux maîtres Truttvetter et Usingen demeurèrent inébranlables. Lettres, entretiens particuliers, supplications, tout fut inutile. Ce dernier, revenant avec lui de Heidelberg, résista à toutes ses instances et ne lui montra qu'un visage chagrin. Ces vieux docteurs scolastiques étaient effrayés d'entendre leur élève leur exposer ouvertement que pour réformer l'Église il était nécessaire de remanier le droit canonique, les décrétales, la théologie, de changer les études, et de revenir aux Pères, à la Bible. Accepter cela, c'eût été pour eux renoncer à la vie.

« C'est, dit Luther, l'histoire de tous ceux qui ont vieilli dans des doctrines erronées. Le Christ a été rejeté des Juifs et s'est tourné vers les païens. Ainsi les vieilles têtes repoussent notre théologie, et nous nous tournons vers la jeunesse <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> « Ma théologie est un mortel poison pour ceux d'Erfurt. Le docteur d'Isenach, dans une lettre qu'il m'écrivit, condamne toutes mes thèses... J'ai fait tous mes efforts pour persuader en particulier le docteur Usingen, qui a fait la route avec moi; mais je ne sais si j'ai rien obtenu. Je l'ai laissé pensif et bien étonné. C'est une terrible chose que de se pétrifier dans de vieilles opinions. Par contre, tout autre est la disposition des moins âgés et celle de la jeunesse studieuse. J'ai le ferme espoir que, de même que Christ repoussé des Juifs s'est tourné vers les païens, la vraie théologie, qui repousse les vieux, attirera la jeunesse. » (DE W., I, 107, 110.)

## CHAPITRE VIII.

### LES RÉSOLUTIONS.

Luther, en publiant ses thèses, avait excité une tempête qu'il n'était plus le maître de contenir. Tout le parti dominicain criait à l'hérésie. Du haut des chaires, on l'anathématisait, on le menaçait des foudres de Rome. Ses thèses, par leur forme scolastique, rendaient incomplètement sa pensée : bien des doutes d'ailleurs se mêlaient à ses affirmations. C'est pourquoi il songea dès les premiers jours à publier une défense servant de commentaire et d'explication à son premier écrit. Ce travail eût paru encore dans l'année 1517 s'il n'avait cédé aux instances de son ordi-  
5  
naire, l'évêque de Brandebourg, qui lui avait dépêché l'abbé de Lénin en personne <sup>1</sup>, un homme considérable, le suppliant de renoncer à son projet afin de ne pas augmenter le scandale. Luther céda et répondit : « Mieux vaut obéir que de faire des miracles. » Mais sitôt que d'ardents adversaires, Prierias, Hochstraten, Eck, eurent pris la plume contre lui, il se décida à rompre le silence, et dès son retour de Heidelberg, à écrire sa défense <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> DE W., I, 71. L'évêque demandait en outre que le *Sermon sur l'Indulgence et la Grâce*, qui était imprimé, ne fût point mis en vente. Il est probable que Luther céda à ses instances, car on ne possède pas l'édition de 1517.

<sup>2</sup> DE W., I, 56, 58. Les *Résolutions*, envoyées en manuscrit au Pape, à l'évêque de Brandebourg et à Staupitz, ne furent imprimées qu'au commencement du mois d'août 1518.

*Resolutiones disputationum F. Martin Lutheri Augustiniani, de indul-*

La même fermeté, le même esprit, et, sur certains points, les mêmes irrésolutions que dans les thèses, se voient dans ce travail, dont le ton est fort calme et très-sérieux. Désireux de la paix, il fait toutes les concessions qui lui semblent possibles; il range ses thèses en deux catégories : celles dont la vérité lui semble certaine, et celles qui lui paraissent douteuses et au sujet desquelles il demande à être éclairé par une libre discussion.

Le point central de la lutte était sa doctrine de la pénitence : « Notre-Seigneur et maître Jésus-Christ, en disant : Faites pénitence, a voulu que la vie des croyants fût une pénitence continuelle. » C'est par elle qu'il battait en brèche l'indulgence, et qu'il arrachait l'âme au caprice des hommes; car c'est par elle que l'Eglise enchaînait les âmes en les plaçant de la naissance à la mort sous le joug du sacrement qui tour à tour lie et délie; c'est là aussi qu'étaient toute la force et la nouveauté de ses convictions. Luther, dans ses *Résolutions*, reprend cette grande doctrine et l'accentue avec plus de rigueur.

« *Hunc assero, et nihil dubito.* Christ est esprit et vie; il faut que la pénitence qu'il enseigne soit spirituelle et vraie, et non telle que peuvent la pratiquer les hypocrites qui se mortifient de jeûnes, prient aux coins des rues et font l'aumône en sonnant la trompette. Elle est le changement du cœur, la mortification douloureuse du vieil homme, toujours bonne, toujours nécessaire, portant avec elle des peines, des châtimens intérieurs et extérieurs, destinés à accomplir cette œuvre de mortification. Et c'est justement ces châtimens que l'indulgence a la prétention d'enlever. Immorale prétention. La pénitence qu'il enseigne, c'est celle qui convient à tous, au roi dans sa pourpre, au prêtre dans sa charge, aux princes dans leurs dignités, au moine dans ses observances, au mendiant dans sa pauvreté. C'est ainsi que

*gentiarum virtute, ab ipso earum auctore a pluribus mendis repurgata. Vitembergæ. — OPER., II, 122, 137 ss. — ERL., 27, 1 ss.*

Daniel et ses compagnons faisaient pénitence au milieu même de Babylone. Quant aux peines dont l'indulgence délie, qui peut dire en quoi elles consistent ? Est-ce la damnation ? Dieu seul maudit ou sauve. Qui donc oserait se mettre à sa place ? Sont-ce les souffrances volontaires, les pénitences intérieures, les mortifications, les châtiments divins qui ne frappent que pour bénir ? Qui donc voudrait en être délivré ? Sont-ce des peines qui survivraient au pardon ? Non ; en remettant le péché, Dieu remet aussi la peine. Il ne reste que les pénitences et les châtiments imposés par l'Église elle-même, et, certes, celle-ci peut en délier les pécheurs ; car ici l'autorité du Pape est souveraine ; mais là aussi s'arrête son pouvoir ; et vraiment pour l'obtention d'une telle dispense, le repentir même n'est pas nécessaire ; on peut être reconcilié avec l'Église sans l'être encore avec Dieu <sup>1</sup>. »

Passant de là à la grande question si controversée du pardon des péchés et de l'absolution, il s'efforce de l'arracher à l'arbitraire humain, le réservant à Dieu seul, et enlevant la force magique du sacrement qui change le cœur. D'un côté la grâce dans sa réalité infinie, de l'autre la foi d'une âme repentante à la vue de l'éternel amour, mais dont les bénédictions ne se mesurent pas à la misère et à l'incertitude de la repentance. Quel est dans ce drame divin le rôle de l'homme, le rôle du prêtre ? Celui-ci délie la conscience et console. Une âme pardonnée ne peut souvent croire à son pardon, tant son indignité lui paraît grande ; reçue en grâce, elle se suppose encore maudite : c'est alors qu'intervient l'Église, le prêtre qui lui fait entendre les paroles d'absolution et lui donne la certitude et le repos.

« Ainsi David eût péri dans l'angoisse de son remords si

<sup>1</sup> Tetzel et tous les adversaires de Luther prétendaient que l'indulgence plénière enlève toutes les peines et satisfactions, non-seulement celles imposées par le prêtre, mais celles imposées par Dieu. Il n'en reste, disaient-ils, que les peines *medicativa* et *præservativa* pour les péchés non repentis.

Nathan ne l'eût absous. — Grâce immense qui donne au pécheur repentant la certitude du pardon obtenu (*non rei, sed fidei certitudine*). Le pardon était là, devant l'absolution même; mais qu'il est difficile de croire à l'amour de Dieu! Ne faut-il pas qu'un mot du dehors, une parole chrétienne donnée avec la pleine assurance d'un droit, apporte à l'âme inquiète cette joyeuse certitude? Or ce droit de délier, ce n'est point le prêtre seul, ce sont les chrétiens qui le possèdent; car l'homme, quel qu'il soit, n'absout pas en vertu d'une puissance qui lui aurait été confiée, mais uniquement en faisant apparaître la réalité souveraine de la grâce. L'Église est ainsi une vaste association de promesses saintes et de certitudes divines auxquelles le cœur s'attache avec une foi inébranlable; car où manque la foi, toutes les absolutions sont vaines. » Chose remarquable! lui qui exalte tant la pénitence intérieure, ne fait pas dépendre d'elle l'assurance du salut. « Cette pénitence, dit-il, quelque grande qu'elle soit, est toujours imparfaite, et par conséquent impuissante à soustraire l'âme à son angoisse. Comme Jésus seul est fidèle, il n'y a que la foi en lui qui puisse donner une heureuse certitude. Attendre cette certitude de l'*opus operatum* du sacrement, c'est une hérésie, *horrendissima hæresis*. »

C'est ainsi que la doctrine de la grâce, ce centre de sa foi, de sa vie, de son opposition contre Rome, heurte et cherche à transformer la plupart des opinions reçues. De l'indulgence, il ne reste rien qu'une condescendance misérable pour la lâcheté des pécheurs. Les mérites de Christ (trésors de l'Église), c'est sa vie, sa charité infinie, tout cet ensemble de grâces et de vérités qui jaillit dans les cœurs par la prédication de l'Évangile et échappe à l'arbitraire des hommes, à l'arbitraire du Pape. Quant aux mérites des saints, quels peuvent-ils être? Les saints ne sont-ils pas comme nous des serviteurs inutiles? Un homme peut-il faire plus que son devoir? — Puis vient la question du Purgatoire. « L'existence

du Purgatoire, dit-il, est pour moi une chose certaine ». Mais il le conçoit autrement que l'Église. « Quelle est la condition des âmes qui s'y trouvent? quelles peines endurent-elles? qui saurait me le dire? Il est impossible que les peines canoniques s'étendent jusque-là. Celles-ci finissent avec la vie, comme les peines civiles. Non, les peines du Purgatoire doivent ressembler aux souffrances, aux tentations, au désespoir par lesquels passent ici bas les âmes pieuses; c'est par elles que Dieu les conduit à un plus grand amour et leur apprend à aimer sa volonté; mais combien tout cela est incertain! Puis quelle influence les vivants peuvent-ils avoir sur elles? Sans doute la prière de l'Église a une grande efficace; *nostrum est operari, Dei exaudire.* »

Toutes ces pensées ne sont au fond que des déductions logiques du grand principe matériel de la justification par la foi. — C'est de ce dogme central qu'il juge tout : croyances et institutions. Déjà apparaît aussi, mais entouré d'incertitudes, le principe formel de la Réformation, l'autorité des Écritures.

Luther cherchait encore à se faire illusion et reculait, timide, devant l'examen du principe d'autorité. Tout en posant la Sainte Écriture comme la source infaillible de la vérité, il cherche l'appui des Pères, des canons, des décrétales des papes, de l'Église romaine. Les points qu'il conteste n'ont pas, dit-il, été solennellement décidés. Il distingue néanmoins entre le Pape parlant en son propre nom et le Pape parlant conformément aux canons et aux conciles. Le Pape seul peut porter des sentences injustes; et, s'il faut s'y soumettre, ce n'est point à cause de cette parole : « Tout ce que tu lieras sera lié », mais à cause de cette autre : « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui la joue gauche. » — Il distingue même déjà entre la communion des saints et l'Église romaine. Le Pape est un bon et savant homme; mais Rome se rit de lui. L'Église de Rome est une Babylone. La véritable Église est la pauvre Église blessée



par ceux-là mêmes qui devraient la défendre, souffrant de toutes les tyrannies, mondanisée, livrée à la corruption.

« Nous ne faisons pas comme les Pickards, nous ne fuyons pas la pauvre Église malade, nous pleurons sur elle. » Il conclut que l'Église a besoin d'une réformation qui ne sera l'œuvre ni d'un homme, ni du Pape, ni des cardinaux, mais de la chrétienté entière. « Quand sera-ce? Celui-là seul le sait qui a créé le temps <sup>1</sup>. »

Cette sèche analyse ne saurait reproduire ni le mouvement, ni l'ampleur de cet écrit plein de séve, de charité chrétienne, où des convictions très-ardentes s'alliaient à une incontestable modération, à une grande pitié pour l'état actuel de l'Église.

Cette réponse, si digne et si loyale, Luther la destinait au Pape lui-même qu'il désirait faire juge de sa doctrine; mais avant de la lui faire parvenir, il l'envoya à l'évêque de Brandebourg, qui suivait toute cette affaire avec une extrême préoccupation <sup>2</sup>.

« Je supplie Votre Révérence, lui disait-il dans sa lettre d'envoi, de prendre la plume et de l'encre, d'effacer ou même de jeter au feu et de brûler tout ce qui peut lui déplaire. Je sais que Jésus-Christ n'a pas besoin de mon travail et de mes services, et qu'il saura bien, sans moi, annoncer à son Église de bonnes nouvelles. Non que les bulles et les menaces de mes ennemis m'épouvantent; bien au contraire. S'ils n'étaient pas si impudents et si éhontés, personne n'entendrait parler de moi; je me blottirais dans un coin et j'y étudierais seul pour moi-même. Si cette affaire n'est pas celle de Dieu, elle ne sera certes pas non plus la mienne, ni celle d'aucun homme, mais chose de néant. »

Nous ne savons quelle fut la réponse de l'évêque ni même

<sup>1</sup> Les sentiments de Luther sur la question de l'Église et de la puissance pontificale sont alors ceux que depuis fort longtemps professait l'Université de Paris.

<sup>2</sup> DE W., I, 112 ss.

s'il répondit. — Luther, du reste, ne pouvait plus garder le silence, tant grandissait la violence de ses accusateurs. Dix jours après (30 mai), il envoya ses *Resolutiones* à son cher Père Staupitz, en le priant de les faire parvenir au Pape. Les deux lettres, l'une à Staupitz, l'autre au Pontife lui-même, dont il accompagna cet envoi, jettent un jour si vif sur sa situation et l'état de son âme, que nous croyons devoir les donner intégralement. Voici sa lettre à Staupitz <sup>1</sup> :

« Je me souviens, ô vénérable Père, que dans vos entretiens si pleins de grâce et de vie, au moyen desquels le Seigneur Jésus me consolait d'une façon si merveilleuse, une parole revenait fréquemment sur vos lèvres; cette parole me causait une joie aussi vive que si elle fût descendue du ciel. La véritable repentance, disiez-vous, commence avec l'amour pour la justice de Dieu, et ce que l'on considère généralement comme en étant la fin et la perfection en est au contraire le principe. Combien nous nous apitoyions alors sur toutes ces pauvres âmes, auxquelles les confesseurs, ces géoliers des consciences, ne savent qu'imposer d'insupportables fardeaux !

« Cette parole avait pénétré dans mon âme comme la flèche acérée d'un homme puissant. Je me mis à la comparer avec les enseignements des Écritures, et voici, ô douceur ! de toutes les pages des Écritures, m'arrivaient en foule des expressions, des passages qui s'accordaient pleinement avec votre doctrine. Rien, dans toute l'Écriture, ne m'avait semblé plus amer que ce mot de pénitence, bien que je m'efforçasse d'avoir en présence de Dieu un cœur contrit et de lui témoigner l'expression d'un amour fictif et contraint. Dès lors je n'en trouvai point de plus doux à entendre. C'est ainsi que les commandements de Dieu deviennent aimables quand, laissant les livres, nous apprenons à les lire dans les blessures de notre doux Sauveur.

<sup>1</sup> De W., 1, 115 ss.

« Il arriva, dans la suite, que sous la bienfaisante direction de ces doctes hommes qui nous enseignent avec tant de zèle le grec et l'hébreu, je compris que le mot grec de *μετάνοια* étant formé de *μετά* et de *νοεῖν*, c'est-à-dire de *post* et de *mentem*, pénitence signifie résipiscence, intelligence de notre misère, connaissance de notre péché, connaissance qui n'est possible que grâce à un changement dans nos affections et notre amour. Tout cela s'accorde si bien avec les enseignements de saint Paul, que rien ne saurait, à mon sens, nous mieux donner la clef de sa théologie. Je continuai mes recherches et trouvai qu'on peut non-seulement dériver le mot *μετάνοια* de *post* et *mentem*, mais sans violence aucune de *trans* et *mentem*; de telle sorte qu'il signifierait une transformation dans nos affections et notre amour. Bien plus, il semble que ce mot n'indiquerait pas seulement la transformation elle-même, mais encore le mode selon lequel s'opère cette transformation, c'est-à-dire la grâce de Dieu...

« De là je fus amené à penser que ceux qui n'exaltent que les œuvres seules de la pénitence, confondant celle-ci avec de froides satisfactions et de fatigantes confessions, sont dans l'erreur, et ont été égarés par le mot latin *pœnitentia*, qui indique plutôt l'accomplissement d'une action que le changement du cœur, et ne rend nullement le sens du terme *μετάνοια*.

« Mon cœur était enflammé de toutes ces pensées, quand tout à coup éclata, retentit le bruit des trompettes qui annonçaient l'indulgence nouvelle et la rémission des péchés. Certes ces trompettes-là ne nous conviaient pas à la bonne guerre. Pas un mot de la vraie doctrine ! Ils exaltaient non la pénitence, non les œuvres satisfactoires qui en sont la moindre part, mais la remise même de ces œuvres. Jamais on n'entendit de pareilles glorification. Ce n'est pas tout : ils enseignaient des choses mensongères, impies, hérétiques, avec une telle autorité, je veux dire avec une telle audace, que tout homme qui osait souffler un seul mot contre eux,

devenait à l'instant même un hérétique voué au feu et à la damnation éternelle.

« Comme il m'était impossible d'arrêter court cette démente, je pris le parti de l'attaquer d'une façon modeste et de jeter le doute sur leurs doctrines, appuyé sur les sentiments de tous les docteurs et de l'Église entière, qui de tout temps a enseigné qu'il vaut mieux accomplir les satisfactions que d'en être délivré, c'est-à-dire que d'acheter des indulgences. J'en disputai donc, ou mieux, j'attirai sur ma tête tous les malheurs, autant du moins que cela est au pouvoir de ces hommes qui recherchent moins le salut des âmes que l'argent. C'est ainsi que ne pouvant renverser ce que j'ai dit, ils ont recours aux ruses les plus grossières et prétendent aujourd'hui que par mes thèses j'attaque le pouvoir du Souverain Pontife.

« Voilà la cause, ô Révérend Père, qui malheureusement me contraint à paraître en public, moi qui aimai toujours la retraite et qui préférerais contempler les belles et savantes luttes des beaux esprits de ce temps plutôt que de me donner en spectacle et de m'exposer à la moquerie.

« Mais voilà; il faut que la mauvaise herbe croisse parmi la bonne, que le noir soit tissé sur le blanc. Ce contraste donne plus d'éclat aux belles choses.

« C'est pourquoi je vous prie de vouloir bien faire parvenir ces misères au Souverain Pontife; elles me serviront d'avocat auprès de lui contre les méchantes accusations de mes adversaires. Ne pensez pas que je songe par là à vous exposer au danger que je cours. Non, ce que j'ai fait, je veux l'avoir fait seul, à mes risques et périls. Christ sait si cette affaire est la sienne ou la mienne; c'est lui qui tient dans sa main la langue du Pape et le cœur des rois; c'est lui qui sera mon juge et qui prononcera par l'organe du siège romain.

« Quant aux menaces de mes adversaires, je n'ai pas d'autre réponse à leur faire que ces paroles de Reuchlin :

« *Qui pauper est, nihil timet, nihil potest perdere.* » Je n'ai point de fortune et n'en désire pas. Si j'ai jamais eu quelque renommée, celui qui me l'a ravie, achève maintenant sa tâche. Il ne me reste que mon pauvre corps fatigué par des maux continuels. Si par ruse ou par violence, et pour la gloire de Dieu, ils le détruisent, ils ne feront qu'abrégier ma vie d'une heure ou de deux. Mon doux rédempteur et propitiateur, le Seigneur Jésus-Christ, me suffit; je le chanterai aussi longtemps que je vivrai. — Si quelqu'un refuse de chanter avec moi, qu'y puis-je? Qu'il hurle, s'il veut, mais lui seul. Que le Seigneur Jésus vous garde éternellement, mon très-doux Père. — Wittenberg, le jour de la Trinité, l'an 1518. »

Sa lettre à Léon X est dans le même ton, à la fois modeste et résolu :

« *Au Bienheureux Père Léon X, Souverain Pontife, Martin Luther, Augustin, salut éternel*<sup>1</sup>.

« J'apprends, Bienheureux Père, que de méchants bruits courent sur moi, que de faux amis m'ont fait un mauvais renom auprès de vous et de votre entourage. Ils me représentent comme un homme qui aurait entrepris d'attaquer le pouvoir des clefs et la dignité du Souverain Pontife. Ils m'appellent hérétique, apostat, perfide; ils m'accusent de mille ignominies. Mes oreilles en sont effrayées, ce que je vois m'épouvante. Je n'en garde pas moins une ferme assurance, je veux dire une conscience innocente et paisible. Tout cela n'est pas nouveau pour moi, car la calomnie est l'arme dont se sont déjà servies, dans notre pays, ces âmes honnêtes et véridiques, qui, se sentant coupables, s'efforcent de m'attribuer leur méchanceté et de faire oublier leur

<sup>1</sup> DE W., 1, 119 ss.

honte en me notant d'infamie. Mais je vous supplie, ô Bienheureux Père, d'écouter toute cette affaire, de la bouche d'un enfant et d'un homme inculte.

« Il n'y a pas fort longtemps qu'on a commencé à prêcher parmi nous l'indulgence apostolique du jubilé, et cela avec si peu de mesure que les prédicateurs qui en étaient chargés, pensant que grâce à la terreur qu'inspire votre nom, tout leur était permis, ont osé enseigner publiquement des choses impies et hérétiques, au grand scandale et au mépris de l'autorité ecclésiastique, comme si les décrets touchant les abus des questeurs ne les regardaient pas. Non contents de répandre leur poison par la parole, ils ont publié et répandu parmi le peuple des petits livres, qui, sans parler de l'avarice insatiable, inouïe, dont chaque page est imprégnée, ne font que confirmer leurs impiétés. Bien plus, ils ont obligé les confesseurs, sous la foi du serment, à inculquer sans relâche au peuple leurs détestables principes.

« Je dis la vérité : les livres existent; il leur est impossible de nier. Leur succès a été tel, les populations ont été tellement exaltées par les fausses espérances qu'ils lui donnaient, que, comme dit le prophète, ils leur ont arraché la peau sur les os. Quant à eux, ils mènent grasse et joyeuse vie.

« Leur unique moyen d'arrêter le scandale, c'est la terreur de votre nom, la menace du feu, l'accusation d'hérésie. La promptitude avec laquelle ils se servent de cette arme est vraiment incroyable; la plus légère opposition à leurs sentiments, à leurs mensonges, suffit pour en être menacé. Est-ce là arrêter le scandale? N'est-ce pas plutôt exercer une tyrannie manifeste, susciter des schismes et des soulèvements?

« Et en effet, partout, dans les tavernes, on colporte des inventions sur l'avarice des prêtres, on médit du pouvoir des clefs et du Souverain Pontife. Toute l'Allemagne en est témoin. Je ne vous cacherai point qu'à l'ouïe de telle chose mon cœur s'est échauffé, ou si vous aimez mieux, mon jeune

sang s'est enflammé pour l'honneur de Christ; mais je compris qu'il ne m'appartenait pas de rien faire et de rien décider par moi-même. C'est pourquoi je m'adressai en particulier à quelques prélats de l'Église. Quelques-uns m'accueillirent; d'autres se moquèrent de moi, d'autres interprétèrent mal mes intentions. La crainte de votre nom, la menace des censures les arrêta tous. Alors, comme il ne me restait plus d'autre moyen, je pensai que le meilleur parti à prendre était de leur faire une opposition mesurée en jetant un doute sur leurs doctrines, et en appelant la discussion sur elles. Dans cette intention, je publiai un ensemble de thèses et invitai les hommes les plus doctes, instruits en ces matières, à en disputer avec moi. C'est ce qu'atteste ma préface à ces thèses, préface que d'ailleurs mes adversaires connaissent bien.

« Voilà comment a commencé cet incendie qu'ils s'efforcent d'étendre dans le monde entier, et qu'ils m'accusent d'avoir seul allumé, moi qui par votre autorité apostolique, et en ma qualité de docteur en théologie, ai pourtant le droit de disputer publiquement dans toute haute école, selon l'usage de toutes les Universités chrétiennes, non-seulement sur les indulgences, mais sur des matières incomparablement plus hautes, telles que la puissance de Dieu, la grâce et la Rédemption. Mais ce déni de justice ne m'étonne pas de la part de gens qui, au mépris de votre autorité, mêlent les songes d'Aristote à leur théologie et n'avancent que des rêveries touchant la majesté de Dieu.

« Maintenant je ne puis m'expliquer par quel destin, par quel miracle, ces thèses, contrairement à ce qui se voit à l'ordinaire, se sont répandues dans le monde entier. Je ne les avais publiées que pour les nôtres, pour ce pays et dans une forme telle que je ne puis croire que tous les comprennent. Ce sont en effet des thèses écrites selon l'usage des écoles, d'une manière très-obscur et énigmatique. Si j'avais pu prévoir ce qui est arrivé, je les eusse, autant

qu'il eût dépendu de moi, rédigées assez clairement pour que chacun pût les entendre.

« Que faire maintenant ? Je ne puis me rétracter ; et pourtant je vois combien de colères j'ai attirées sur moi par cette publication. Ce n'est pas volontiers que je m'expose ainsi à un éclat plein de péril, à tant de jugements divers ; car je n'ai ni science, ni génie, ni expérience, surtout si je me compare à ces hommes habiles et doctes, l'honneur de notre époque, qui cultivent les lettres avec tant de génie que Cicéron lui-même, qui excella dans les lettres et dans l'art du gouvernement, se retirerait devant eux. C'est la nécessité seule qui force une pauvre oie à mêler son cri au chant des cygnes.

« C'est pourquoi, ô Saint-Père, pour répondre aux cris de plusieurs et pour apaiser, s'il est possible, mes adversaires, je me décide à publier cette explication de mes thèses. Je le fais surtout afin de m'abriter sous l'égide de votre nom. Par là, tout le monde verra avec quel esprit de simplicité et de droiture j'ai toujours respecté, honoré votre puissance ecclésiastique, l'autorité et la dignité des clefs. On y verra aussi combien les accusations de mes adversaires sont fausses et iniques. Car si j'étais tel qu'ils désirent que je sois ; si je n'avais pas, dans toute cette affaire, usé d'un droit légitime, jamais mon illustre seigneur, Frédéric, duc de Saxe, électeur de l'empire, ce prince dévoué plus que tout autre à la vérité catholique et apostolique, n'eût souffert cette peste dans son Université, et tous ces mattres habiles et si zélés pour la religion ne m'eussent pas toléré dans leur sein.

« Ces hommes perfides ne craignent donc pas de faire retomber sur le prince et sur l'Université la honte dont ils essayent de me couvrir ?

« C'est pourquoi, ô Bienheureux Père, je me jette aux pieds de votre Sainteté ; je me remets à vous avec tout ce que j'ai et tout ce que je suis. Donnez la vie, tuez, appelez, éloignez, approuvez, réprouvez comme il vous plaira. Votre



voix sera la voix de Christ parlant et agissant. Si j'ai mérité la mort, je ne refuse pas de mourir. La terre avec tout ce qui est en elle appartient au Seigneur béni aux siècles des siècles. Qu'il vous conserve éternellement. Amen. — Le jour de la Sainte Trinité, l'an 1518.

« Frère MARTIN LUTHER, Augustin. »

## CHAPITRE IX.

### PRIERIAS <sup>1</sup>.

Au delà des monts, on méprisait tout ce qui venait de la lourde et grossière Allemagne; et ce grand bruit de pensées, de discussions ardentes arrivait à peine jusque-là. On n'avait pas d'yeux pour le peuple barbare. Néanmoins le hasard voulut que de Rome même partît la première attaque contre les thèses de Luther. Un Dominicain de grande réputation, Sylvestre Mazzolini <sup>2</sup>, nommé aussi Prierias, du nom de sa patrie, maître du Sacré Palais, docteur en théologie, lut les thèses, sans doute en qualité de censeur, ou cédant peut-être à des excitations venues d'Allemagne, prit la plume, et, sans soupçonner le péril qu'il y avait à engager une lutte avec un homme tel que Luther, rédigea en quelques jours une lourde et maladroite réfutation des doctrines du moine saxon, dont il ne comprenait ni la force, ni l'importance.

Donnant à son écrit la forme légère et dégagée du dia-

<sup>1</sup> SECKENDORF. — RANKE, 1.

<sup>2</sup> Sylvester Mazzolini naquit à Prierio, en Italie, l'an 1460, et entra à l'âge de quinze ans dans l'Ordre des Dominicains. Le conseil de Venise l'appela à professer la théologie à l'Académie. En 1511, il fut appelé à Rome, où il enseigna la théologie de saint Thomas avec un certain éclat. Léon X le nomma maître du Sacré Palais. Il mourut en 1523. C'était un homme savant et disert. Il publia plusieurs ouvrages, entre autres un *Aurea Rosa*, ou recueil de sentences des Pères sur les évangiles des dimanches et des fêtes. Il écrivit son *Dialogue* contre Luther dans les derniers mois de 1517; au mois de janvier 1518, on en avait déjà connaissance en Allemagne, tandis que les thèses de Tetzel ne parurent qu'en avril ou en mai.

logue <sup>1</sup>, il le prenait de très-haut avec un adversaire qu'il avait le tort de trop dédaigner, et remplaçait les arguments absents par de magistrales admonestations. Absolument étranger aux grands mouvements du jour, il ne comprenait nullement le sérieux du débat, pensait tout simplement rompre une lance en faveur des antiques usages et de la papauté, ne cherchant dans tout cela qu'un nouvel honneur pour sa vieillesse.

« Je ne sais, disait-il dans sa préface adressée au pape Léon X, je ne sais si j'ai jamais plus de joie que lorsque j'accomplis quelque œuvre dans la contemplation de Votre Sainteté et avec l'assurance de votre faveur.

« Occupé de commentaires sur le premier chapitre du second livre de saint Thomas, ou mieux, tout plongé dans cette étude, mon unique pensée était de les perfectionner et de les livrer au public. Quelles que fussent les douceurs d'une pareille occupation, je me suis arraché à cette volupté, j'ai quitté mes études et mes contemplations, afin de m'opposer comme un bouclier contre je ne sais quel Martin Luther qui lève la tête contre la vérité et contre le Saint-Siège, et de combattre pour l'honneur et la majesté de ce Siège. J'ai passé trois jours à ce travail, et j'y ai mis tant de joie et de lucidité d'esprit que cet amour même m'apportait la vérité et me la faisait trouver sans peine.

« Je prie Votre Sainteté de vouloir bien, malgré tant de travaux et de soucis qui l'occupent, jeter un coup d'œil sur ces faibles élucubrations, et de corriger ou raturer dans son bienveillant jugement ce qui aurait été mal dit. Votre approbation me donnera une telle confiance, et m'armera d'un tel courage qu'à l'avenir je ne craindrai pas d'entrer en lutte avec Satan lui-même. Je suis, du reste, désireux de savoir si ce Martin a un nez de fer et une tête d'airain qui ne puisse être brisée. Quand il aura mis en plein jour ses principes,

<sup>1</sup> *Dialogus Reverendi Patris Fratris Sylvestri Prieriatis de potestate Papæ in Lutheri conclusiones*, 1517. LÖSCHER, 2, p. 13. Op. 1, 344 ss.

en défendant ce qu'il a avancé et en attaquant mes arguments, je lui opposerai, si Dieu le permet, quelque chose de plus grand et de plus accompli. »

Puis s'adressant à Luther, il ajoute : « Bien que depuis fort longtemps, mon cher Martin, j'ai perdu l'habitude des joutes littéraires, le grand âge ayant déjà glacé mes forces, je me suis senti excité par les paroles où, nouveau Darès, vous appelez de toutes parts les athlètes au combat, et j'ai résolu de rentrer dans la lice et de défendre contre vous le Saint-Siège apostolique et la vérité.

« Mais comme il ne m'a pas été donné de voir le livre où, selon ce qu'on rapporte, vous donnez vos raisons; comme vos thèses ne sont appuyées d'aucune preuve, et que les unes sont erronées, les autres ont une apparence de vérité, je ne veux me commettre avec vous que pour opposer la vérité à vos fausses allégations. Vous vous efforcerez alors d'exposer vos preuves. En parcourant et en examinant vos thèses, sous la forme d'un dialogue où nous serons tous deux interlocuteurs, j'apporterai avec l'aide du Dieu puissant une base à nos futurs combats. Portez-vous bien et revenez à de meilleurs sentiments. »

La faiblesse extrême des arguments contrastait avec le ton superbe et protecteur de l'écrit. Le bon Prierias, noyé dans l'étude de la philosophie de saint Thomas, passait à côté des difficultés, et à la doctrine profonde de Luther opposait des enfantillages et quelques distinctions scolastiques. Réfutant, par exemple, cette pensée de son adversaire que la vie doit être une incessante pénitence, il lui demande comment la pénitence peut subsister pendant l'acte du sommeil. Tout est à peu près de cette force <sup>1</sup>. Néanmoins, il est une chose qu'il

<sup>1</sup> Il oppose à la thèse 6 de Luther, « que le Pape ne délie qu'en annonçant le pardon de Dieu », la doctrine de saint Thomas sur la force du sacrement de Pénitence : « Sic patet, quod potestas clavium ordinatur aliquo modo ad remissionem culpæ, non sicut causans, sed sicut disponens ad eam. Unde, si ante absolutionem aliquis non fuisset perfecte dispositus ad gratiam susci-

a comprise, c'est que sous cette théologie nouvelle se cache une puissance ennemie des institutions ecclésiastiques, hostile à la papauté. Cet instinct naturel l'avertit du danger, comme il a déjà averti Wimpina et Tetzl; et, comme ceux-ci, il transporte avec habileté la lutte sur le terrain de la puissance ecclésiastique, et y entraîne son adversaire. — Luther, encore incertain, attaquait et ménageait en même temps le pouvoir ecclésiastique. Ses attaques ne sont que des mouvements d'une âme partagée entre la piété filiale et l'indignation; il en est encore au rêve d'une papauté purifiée et d'une restauration de l'Église dans le sens des derniers grands conciles. Prierias lui oppose une doctrine nette et arrêtée, la doctrine ultramontaine de l'infailibilité du Pape poussée jusqu'à la déité, doctrine qui, en Italie principalement, surnageait seule dans ce grand naufrage des croyances, suppléait à tout, et, à défaut d'une foi spirituelle, créait une puissance visible, palpable, à laquelle se rattachait l'esprit conservateur. — « Voici, dit-il en commençant sa réfutation, les principes qui me serviront à juger vos doctrines :

« Premier principe :

« L'Église universelle est essentiellement la réunion de tous les croyants en un culte divin. Virtuellement, c'est l'Église romaine, la tête de toutes les Églises, et le Souverain Pontife. L'Église romaine réside représentativement dans le collège des cardinaux, virtuellement dans le Souverain Pontife, qui est la tête de l'Église et comme un autre Christ.

« Second principe :

« Pas plus que l'Église universelle ou un vrai concile présidé par le Pape, ni l'Église romaine, ni le Pape ne peuvent errer dans la détermination de la doctrine et des mœurs, j'entends le Pape agissant comme tel et recherchant la vérité.

« Troisième principe :

piendam, in ipsa confessione et absolutione sacramentali gratiam consequeretur, si obicem non poneret. » (*Summa Suppl.*, p. 8. Quest. 18, art. 1.)

« Quiconque ne se soumet pas à la doctrine de l'Église romaine et du Souverain Pontife, comme à la règle infaillible de la foi, de laquelle la Sainte Écriture elle-même tire sa force et son autorité, est un hérétique.

« Quatrième principe :

« L'Église romaine peut décider en matière de foi et de mœurs, aussi bien par ses actes que par ses déclarations. Nulle différence entre ces deux choses, sinon que les paroles s'accommodent mieux que les actes. Aussi la tradition a-t-elle force de loi, parce que la volonté du prince s'exprime par les actes qu'il accomplit ou qu'il tolère. Conséquemment, de même qu'un homme qui s'attaque à la vérité des Écritures est un hérétique, celui qui s'en prend à la doctrine et aux actes de l'Église dans les choses qui regardent la foi et les œuvres, est un hérétique aussi.

« Corollaire :

« Celui qui dans l'affaire des indulgences prétend que l'Église romaine n'a pu faire ce qu'elle fait, est un hérétique<sup>1</sup>. »

C'est, on le voit, le même procédé de discussion que nous avons déjà signalé dans la réplique de Tetzl. Tous deux, inhabiles dans les luttes doctrinales, opposent à leur adversaire les droits et l'infailibilité de Rome, et cherchent à couvrir de la majesté pontificale le scandale de l'indulgence.

Était-ce habileté? était-ce ignorance? — Quoi qu'il en soit, la lutte, grâce à cette tactique, prenait un caractère nouveau, dangereux; et Luther, qui jusqu'alors ne songeait qu'à une réforme spirituelle, dans le domaine des croyances et de la vie chrétienne, allait bientôt se heurter contre la papauté elle-même et la hiérarchie ecclésiastique tout entière.

Quand, au mois de janvier déjà, il eut reçu à Wittenberg l'écrit de Prierias, il hésita sur ce qu'il y avait à faire et demanda conseil à ses amis. Ceux-ci opinaient pour qu'il ne

<sup>1</sup> SYLVESTRI *Dialogus*. Op., 1, 344 ss.

répondit pas, supposaient même que sous le nom de Sylvestre se cachait un des auteurs satiriques « des lettres des hommes obscurs », et ne voyaient dans ce factum qu'une mauvaise plaisanterie <sup>1</sup>. Mais lorsqu'on apprit quelques mois plus tard que ce même Sylvestre était nommé par le Pape juge dans l'affaire qui s'instruisait à Rome contre lui, on s'aperçut alors que la chose était plus sérieuse qu'on ne l'avait pensé <sup>2</sup>, et Luther, bien qu'il méprisât cette attaque, rédigea une courte réponse, qui ne parut cependant qu'au mois d'août <sup>3</sup>.

« J'admire, lui disait-il ironiquement, vos axiomes plus que je ne les entends. Laissez-moi, à mon tour, vous en poser d'autres qui, je l'espère, renverseront toute votre argumentation.

« Le premier est ce passage de saint Paul (*I Thess.*, v, 21) : « Éprouvez toutes choses et retenez ce qui est bon » ; et cet autre (*Gal.*, i, 8) : « Quand même un ange du ciel vous « annoncerait un autre Évangile que celui que vous avez « reçu, qu'il soit anathème. »

« Le second est cette parole de saint Augustin à saint Jérôme : « Je n'ai appris à estimer que les livres qu'on « appelle canoniques, et je crois qu'eux seuls sont infail- « libles. »

« Le troisième est cet ordre tiré des Clémentines : « Les « questeurs des indulgences ne doivent pas, dans leurs ensei-

<sup>1</sup> DE W., 1, 83, 86. — Il en fut d'abord effrayé. « Qu'arrivera-t-il de tout ceci? » pensa-t-il. (T. R., 2, 269, 4, 81. COL., 3, 176.)

<sup>2</sup> « Il ne paraît pas à nos amis que je doive répondre à Sylvestre; on pense parmi nous que sous son nom se cache quelque personnage « des hommes « obscurs », qui veut se moquer de lui par de telles inepties et m'exciter contre lui. » (DE W., 1, 87. *Lettre à Spalatin*, 14 janv. 1518.)

<sup>3</sup> *Ad dialogum Sylvestri Prieriatis Magistri Palatii de potestate Papæ Responsio F. Martini Lutheri Augustinensis*. LÖSCHER, 2, 390. Op., 2, 6 ss. Déjà au mois de septembre, on dut en faire une seconde édition : « Je n'en ai plus qu'un seul exemplaire. Melchior Lotther en imprime d'autres, tous ceux de la première édition ayant été vendus. Les Frères Dominicains les achètent tous et s'efforcent de les supprimer. » (*Lettre à Lange*, 9 sept. DE W., 1, 141.)

« gnements au peuple, outre-passer les instructions qu'ils ont reçues. »

Cela posé, il reprend une à une les thèses attaquées, expose avec lucidité ses doctrines sur la pénitence, la foi, les œuvres, la rémission des péchés, ses doutes touchant le Purgatoire et la puissance pontificale. Appuyé sur la Sainte Écriture qu'il connaissait à fond, et qu'il maniait avec habileté, se sentant en communion d'esprit avec les Pères de l'ancienne Église, notamment avec saint Augustin, il n'avait nulle peine à réduire à néant les arguments superficiels de son faible adversaire.

Très-modéré dans la forme, à certains égards respectueux, ne répondant aux menaces de Prierias que par une ironie souvent très-fine, il malmenait dans sa personne la théologie scolastique et saint Thomas, la grande autorité de l'École. A la puissance, à l'infailibilité que celui-ci attribue à la personne du Pape, il opposait l'infailibilité de l'Écriture Sainte et l'autorité de l'Église n'existant virtuellement qu'en Christ et représentée dans les conciles œcunémiques. Sylvestre lui avait jeté cette mauvaise insinuation :

« Si Luther avait reçu un bon évêché ou une indulgence pléniaire en faveur de son église, il glorifierait l'indulgence qu'il attaque. » Luther réplique : « Si je visais à un évêché, je tiendrais d'autres discours. Ne sais-je pas comment les évêchés et les prélatures s'obtiennent à Rome, où les enfants chantent dans les rues :

*« Denique nunc facta est rerum œdissima Roma! »*

Puis répondant à l'éternelle menace d'excommunication, qui était l'argument suprême de son adversaire, il ajouta :

« Ne menacez pas ainsi, mon Père ; Christ vit encore. Non-seulement il vit et il règne au ciel et même à Rome, malgré ce qui s'y fait. Si l'on m'injurie à cause de la vérité que je défends, j'en louerai le Seigneur. L'excommunication ne me séparera pas de l'Église, à laquelle m'unit la vérité. J'aime mieux être maudit et excommunié que béni et loué par



vous et ceux qui vous ressemblent, si vous persévérez dans vos pensées. Je n'ai rien à perdre, j'appartiens au Seigneur. Si je meurs, je meurs avec lui. Je ne suis pas un homme qu'on épouvante ainsi. »

Prierias garda longtemps le silence; on crut même qu'il ne répondrait pas, et qu'un docteur de Paris continuerait à sa place la lutte commencée si mal <sup>1</sup>; mais il avait été trop vivement blessé pour se taire, et l'année suivante il rentrait en lice avec une réplique qui n'était que la préface d'un grand ouvrage qu'il méditait et dont il donnait un abrégé <sup>2</sup>.

Prierias, ainsi que nous l'avons dit, n'avait vu dans toute cette affaire qu'une dispute de théologiens; et deux choses avaient blessé son âme de courtisan : le mépris que Luther affichait pour les maîtres vénérés de l'école, et sa manière hardie d'en user avec la cour de Rome et l'autorité du Pape. Sa courte réplique était telle qu'on pouvait l'attendre d'un dignitaire de la cour de Léon X, dédaigneuse, polie, protectrice. Il disait à Luther : « Vous n'opposez à mes arguments que cette éloquence qui séduit le peuple. Vous citez l'Écriture sans la comprendre; vous versez le mépris sur saint Thomas; mais avec lui c'est la vérité catholique que vous attaquez. Vous pensez me couvrir de ridicule en m'appelant thomiste. Qui donc ne s'honorerait d'être le disciple de celui qu'on a nommé le plus saint des docteurs et le plus docte des saints? Mais il ne faut pas s'étonner que vous vous en preniez à cette lumière du monde, vous qui ridiculisez même Aristote que la création tout entière admire. — Vous m'accusez d'hypocrisie parce que j'exalte le Pape; mais ce que j'en ai dit n'arrive pas même à la hauteur de ses mérites personnels. Vous m'accusez aussi d'am-

<sup>1</sup> Le Pape lui-même avait chargé un moine de Paris, nommé Cyprien, de répondre à sa place. V. DE W., 1, 345. — ENASMI *Epist.* xix, 71. « Sylvester Prierias meus tacet; alius autem Cyprianus, Frater Parisiensis, scribit contra me, mandato Papæ, sed invitus. » (*Lettre à Spalatin.*)

<sup>2</sup> Sa réponse a pour titre : *Replica F. Silvestri Prieriatis, Sacri Palatii apostolici Magistri, ad Martinum Lutherum Ordinis Eremitarum.* Op., 2, 68, 70.

bition. Dans ma jeunesse, j'ai refusé un évêché rapportant six cents ducats. Vous ajoutez que j'ai été excité contre vous par les quêteurs des indulgences. Je ne les connais même pas. Non, je n'ai point de haine contre vous ; je déteste vos hérésies. Puisque vous ne demandez qu'à vous soumettre au Pape et à la vérité, revenez donc à de meilleurs sentiments ; humiliez-vous, et je vous aiderai à sortir de la situation pénible où vous êtes. »

Telle est la substance de sa réponse. Mais ce qui était plus grave que ces vaines objurgations sous lesquelles se cachait la vanité blessée d'un vieillard, c'était l'opuscule dans lequel il résumait ses doctrines ultramontaines sur la puissance de la papauté <sup>1</sup>.

« L'Église militante, y disait-il, est une monarchie dont le Pape est le chef suprême, de droit divin, ayant le pouvoir de lier, de délier et de juger infailliblement dans les choses qui concernent la vie et la foi.

« L'Église catholique comprend le ciel et la terre. Ici-bas elle est une puissance visible, constituant la cinquième monarchie, héritière de celles des Assyriens, des Mèdes, des Grecs et des Romains, et de toutes la plus excellente.

« Le Pape n'est donc pas uniquement un prince spirituel, mais le premier prince temporel du monde et le représentant de Dieu. Sa primauté qu'il tient directement de Dieu n'est pas un simple honneur ou une dignité, mais une puissance temporelle, une juridiction terrestre.

« Le Pape est la tête de l'univers, il règne sur le monde

<sup>1</sup> On ne sait s'il le publia à la même époque. Il est possible qu'on en ait eu connaissance en Allemagne déjà dans l'année 1518, selon Löscher (*Ref. Act.*, 2, p. 435) ; mais tout porte à croire que Luther ne l'a vu qu'en 1520. C'est dans cette même année qu'il l'a publié lui-même sous le titre suivant : *Epitoma responsionis Sylvestri ad Martinum Lutherum, a Luthero edita cum epistolis et glossis, ad laudem et gloriam omnium hostium veritatis christianæ.* (Wittenberg.) L'ouvrage devait être intitulé : *De juridica et irrefragabili veritate Romanæ Ecclesiæ Romanique Pontificis, Liber tertius. Index quidem longissimus, sed brevissimum Epitoma.*

entier; païens, Juifs, hérétiques, tous doivent se soumettre à lui, et son pouvoir durera jusqu'à la fin du monde.

« Il est la source de toute juridiction et de toute puissance ecclésiastique. C'est à lui, non à l'Église, que les clefs appartiennent. Juge suprême, au-dessus des conciles qui ne tirent leur autorité que de lui, ses lois quelles qu'elles soient, acceptées ou non par les conciles, lient le monde. Il est le juge de tous, et personne ne le juge; personne ne le dépose, viendrait-il à conduire la foule aux portes de l'enfer. Il n'y a de recours contre lui que dans la prière. En appeler du Pape à un concile, c'est une hérésie. Il n'erre jamais comme Pape. Tous lui doivent obéissance sous peine de mort temporelle et éternelle. Seul, il décide des choses de la foi, et son pouvoir s'étend sur le Purgatoire, car il remet les peines que Dieu lui-même impose, etc., etc. »

Cette exaltation du Pape poussée jusqu'au lamanisme, jusqu'à la déification du vice même, cette doctrine dont le fond est le mépris de la nature humaine, était la doctrine reçue, consacrée à la cour romaine depuis les grands conciles. Prierias disait tout haut, imprudemment, ce que tous au fond pensaient. C'était la doctrine ultramontaine poussée à ses dernières et naturelles conséquences, et cette doctrine était ici exposée sans réticence, on pourrait dire avec une naïve impudeur.

Quand ce livre fut connu en Allemagne, tout était déjà bien changé, et dans les hommes et dans les choses. Luther n'était plus seul; un grand parti luttait avec lui. Pressé par ses adversaires, il avait marché en avant avec une étonnante audace. Plus sûr de ses doctrines, et aussi de sa force, la lutte l'avait armé; les outrages, les périls même de sa position l'avaient grandi. Condamné par la cour de Rome, il avait vu dans son cœur la pitié se changer en mépris. Cet écrit ne fit que le confirmer dans ces pensées. Ne le jugeant pas digne d'une réponse, pensant qu'il suffisait de le lire pour avoir horreur des doctrines qu'il contenait, il le

réimprima simplement, en y ajoutant une préface, un épilogue et quelques notes où éclataient ses sentiments de colère et d'indignation <sup>1</sup>.

« Voilà, disait-il, le livre plein de blasphèmes que ce malheureux homme, pour se venger sans doute de mes plaisanteries, vient de mettre au jour. Ne dirait-on pas que c'est Satan lui-même qui l'a écrit du milieu de l'enfer? Si c'est ainsi qu'on pense et qu'on enseigne à Rome avec l'assentiment du Pape et des cardinaux (ce dont toutefois je doute encore), je déclare ouvertement que l'Antechrist siège dans le temple de Dieu, et règne à Rome dans cette Babylone revêtue de pourpre, et que la cour romaine est devenue la synagogue de Satan.

« Que dirai-je? De tout pape, même impie, il nous fait un Dieu; l'autorité de l'Écriture Sainte, qui est la vertu même de Dieu, il la fait dépendre de cet homme, quelque impie qu'il soit, quand eux-mêmes sont forcés d'avouer que le Pape tire sa puissance de cette parole du Christ : « Tu es Pierre, » pais mes brebis... » Qui donc est l'Antechrist, si un tel pape ne l'est point? O Satan, Satan, combien de temps abuseras-tu encore, pour ton malheur, de la patience de ton Dieu?... À quoi bon répondre à de pareils blasphèmes et à des choses si insensées? La meilleure réfutation, c'est de les rendre publiques...

« Lisez, et lamentez-vous de ce que la gloire de l'Église de Rome est tombée si bas que celle-ci non seulement conçoit et entretient dans son sein ces hérésies, ces blasphèmes, ce poison d'enfer, mais le propage dans le monde entier. Qu'ils glorifient maintenant cette Église romaine que n'a jamais

<sup>1</sup> « Je vous envoie, mon Spalatin, ma lettre à Nuremberg, *cum Sylvestrina* Ἐπιτομή *quam ipse Epitoma vocat, homo Græcus, barbarus et latinocoquus...* Il semble qu'à Rome ils sont tous devenus fous, furieux, endurcis, sataniques. Voyez maintenant ce qu'on peut espérer d'elle, qui permet contre l'Église une telle abomination. Ces insensés m'accablent par la grandeur de leur monstrueuse folie. » (Juin 1520. Dg W., 1, 453.) — La réponse de Luther parut vers le 26 juin.

souillée une hérésie ! Ce Sylvestre à lui seul surpasse Arius, les manichéens, Pélage et tous les autres.

« Si c'est là ce que croit Rome, heureuse la Grèce, heureuse la Bohême, heureux tous ceux qui se sont séparés d'elle et sont sortis du milieu de cette Babylone ; malheur à ceux qui restent en communion avec elle ! Pour moi, si le Pape et les cardinaux n'imposent pas silence à cette voix de Satan et ne la forcent pas à se retracter, je déclare solennellement que je me sépare de cette église et que je la renie, parce que l'abomination est assise dans le lieu saint. Déjà toute foi y est éteinte, l'Évangile y est proscrit, le Christ en est banni, les mœurs y sont plus que païennes. Un seul espoir nous demeurerait, c'est que l'autorité des Saintes Écritures restait intacte, bien qu'on n'en eût nulle intelligence, et maintenant cette erreur satanique s'est emparée de la citadelle de Sion, de la tour de David, jusqu'alors inexpugnables.

« Va donc, Rome infortunée, perdue, blasphématrice. La colère de Dieu est enfin venue sur toi, comme tu l'as mérité, car tu n'as profité de tant de prières faites à ton sujet que pour empirer. Nous avons pansé les plaies de Babylone ; mais elle n'a point été guérie. Abandonnons-la donc, et qu'elle devienne l'habitation des dragons, des lémmes, des larves, des lamies. Que, fidele au nom qu'elle porte, elle soit l'éternelle Babel d'avarice, de perfidie, d'apostasie, d'impureté, de débauches, de vols, de simonies et de tous les vices, et un mot un nouveau Panthéon de toutes les impiétés. Adieu, lecteur, pardonne à ma douleur et compatis avec elle. »

Plus violent encore était l'épilogue. Cet homme excommunié de l'Église, et qui bientôt allait être mis au ban de l'empire, parle ici comme une puissance, menace et foudroie :

« Ce qui leur inspire ces doctrines, c'est la haine qu'ils ressentent pour un concile général et la peur incroyable qu'ils en ont.

« Ces romanistes, dans leur fureur insensée et leur esprit impie, ne demandent qu'une chose : la licence de tout oser,

l'impunité. Ces Nemrods, ces Ismaélites, ces sangsues, ces sybarites, ces sodomites, ces antechrists ne veulent point qu'un concile apporte un remède à la pauvre Église dévastée, ni qu'on pose une borne aux mensonges par lesquels ils séduisent le monde entier.

« Vraiment, si cette fureur continue, il n'y a plus, à mon avis, d'autre remède sinon que l'Empereur, les rois et les princes recourent aux armes contre cette peste de la terre et y mettent fin non par des paroles, mais par le fer... Si l'on punit les voleurs par l'emprisonnement, les meurtriers par le glaive, les hérétiques par le feu, pourquoi ne nous servirions-nous pas de toutes nos armes contre ces docteurs de perdition, ces cardinaux, ces papes; contre cette sentine de sodomie romaine, qui corrompt sans fin l'Église de Dieu, et ne nous laverions-nous pas les mains dans leur sang, si nous voulons nous sauver nous et les nôtres de cet incendie, le plus périlleux de tous ?

« O bienheureux chrétiens, où qu'ils soient, ceux qui ne vivent pas comme nous, infortunés, sous ce règne de l'antechrist romain ! »

Le Dominicain *Hochstraten*, l'inquisiteur de Cologne, l'ennemi de Reuchlin, saisit aussi l'occasion propice pour écrire contre Luther. Dans son *Apologie au Pape* contre Reuchlin, il signalait la nouvelle hérésie et demandait qu'on procédât contre elle par le glaive et par le bûcher. Luther répondit en quelques pages indignées (13 juillet 1518) :

« Va ton chemin, misérable meurtrier, qui as soif du sang de ton prochain, va et exerce ta fonction d'inquisiteur sur les carabes des fumiers, jusqu'à ce que tu aies appris ce que c'est que le péché, l'erreur, l'hérésie...

« Je suis joyeux d'être marqué d'hérésie par un homme de ton espèce. Ne m'appelle jamais ni chrétien, ni catholique, pour qu'on ne croie pas que tu mentes; décris-moi comme

un hérétique, afin que tes injures tournent à ma louange et qu'on dise : L'aveugle a voulu encore une fois parler des couleurs. Voilà ma réponse, homme de sang, ennemi de la vérité <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Scheda contra Hogstraten*. LÖSCHER, 2, 323. Op., 2, 294 ss.

## CHAPITRE X.

### LE DOCTEUR ECK <sup>1</sup>.

Un homme d'une tout autre portée que Sylvestre était entré en lice contre Luther. Cet homme était le docteur Eck, prochancelier de l'Université d'Ingolstadt, chanoine d'Eichstadt, inquisiteur pour la Bavière et la Franconie.

Versé dans la scolastique, instruit, éloquent, sympathique sinon aux tendances nouvelles, du moins à la cause de l'humanisme, il avait, bien que jeune encore, un renom de science et d'indépendance.

Quand Luther publia ses thèses, il les envoya à Scheurl, son ami de Nuremberg : « Faites-les parvenir, lui écrit-il, au docteur Eck. »

Des relations d'amitié s'étaient nouées entre ces deux hommes si peu faits pour se comprendre. Dans sa correspondance, Eck témoignait à Luther des sentiments de grande bienveillance et se posait en homme indépendant et libre de préjugés. Il l'approuvait, tout en faisant ses réserves; mais cette amitié fut de courte durée, et le docteur Eck eut le tort de la rompre d'une façon insidieuse. Cédant, comme il l'avoua plus tard, aux sollicitations de son évêque, mû peut-être par un secret sentiment d'envie, appartenant d'ailleurs à des pensées et à un monde entièrement opposés

<sup>1</sup> WIEDEMANN, *Dr J. Eck, Prof. der Theol. an der Univ. Ingolstadt, 1865.*  
— LÖSCHER, II, 62 ss. — JACER, *Andreas Bodenstein von Karlstadt.* — SEIDEMANN, *Die Leipziger Disputation.*



au mouvement inauguré à Wittenberg, il écrivit sous le nom d'*Obélisques* une réfutation des thèses principales de Luther. Cet écrit très-vif, amer, ne parut d'abord point au grand jour, mais circula en de nombreuses copies de main en main, et parvint ainsi à Luther par l'entremise de son ami W. Link. Celui-ci en ressentit une vraie douleur :

« Le docteur Eck vient d'écrire contre mes propositions. Ce qui me peine le plus, c'est qu'il m'est uni par une récente et grande amitié. Si je ne connaissais les embûches du diable, je m'étonnerais de voir des rapports si doux se changer en fureur sans qu'il m'en ait écrit un mot, sans qu'il m'ait averti, prévenu. Il me nomme dans ses *Obélisques* homme violent, bohémien, hérétique, séditeux, téméraire. J'ometts les injures plus légères, les accusations d'ignorance et d'ineptie, de mépris pour le Souverain Pontife <sup>1</sup>. »

Sa peine fut d'autant plus vive que le docteur Eck jouissait dans le monde des Universités d'une grande réputation. Un homme de cette importance prenant parti contre lui dans une affaire où tant de haines étaient déchaînées, et dans un moment où il tremblait déjà pour sa sécurité, lui enlevait nécessairement beaucoup de partisans et pouvait soulever contre lui une opposition plus redoutable que toutes celles qu'il avait rencontrées jusqu'alors. C'est ce qui arriva en effet. Eck d'ailleurs était dominicain; il subit sans doute la pression des siens, et fut entraîné plus loin que dans le principe il ne désirait aller.

Ces *Obélisques* n'étaient point une réfutation en règle, mais des notes concises, écrites en fort bonne latinité, dans lesquelles Eck signalait les *Errata*, les erreurs, les doctrines de Luther qui lui paraissaient ou fausses ou dangereuses.

Comme Prierias, Eck s'en prend tout d'abord à la doctrine sur la pénitence. Aucun de ces scolastiques ne parvient à saisir la notion de cette pénitence intérieure, mais incessante,

<sup>1</sup> DE W., 1, 100. Lettre à Sylvius Egranus, 24 mars 1518.

de cet état douloureux de l'âme qui a conscience de son péché et chez qui grandit la repentance à mesure que grandissent en elle la foi et la vie divine. Eck ne voit dans la pénitence que le sacrement ecclésiastique dans toute sa matérialité. Ce monde intérieur, cette théologie mystique lui échappe entièrement, et il n'a pour elle que le mépris de l'homme de science. Comme Prierias aussi, il comprend que Luther, par cette spiritualisation même, en faisant de la pénitence une chose intime, détruit le sacrement, arrache au prêtre, à l'Église, sa juridiction spirituelle, sa maîtrise sur les âmes. — Si la pénitence consiste en cette seule souffrance intime, que deviennent, et la confession au prêtre, et les satisfactions que celui-ci est en droit d'imposer aux âmes pénitentes? Vraiment cette doctrine nouvelle renversait toute juridiction ecclésiastique, puissance du clergé, usages de l'Église. La contradiction était radicale. Eck le pressentait sans en avoir pourtant une claire lumière; aussi sa réfutation resta-t-elle embarrassée. Ne saisissant pas la pensée mère de Luther, il l'attaque dans quelques détails, il lui oppose ses conceptions scolastiques, lui jette son dédain, l'accuse de soutenir le monde contre l'Église et d'abaisser l'autorité du Pape. Mieux que ses devanciers, il précise l'accusation : « C'est l'hérésie bohémienne ! » dit-il. Le mot était sanglant. Il resta.

Eck ayant appris combien on s'était ému à Wittenberg de son agression si inattendue, et que le docteur Carlstad se disposait à lui répondre, chercha à s'excuser auprès de celui-ci, rejetant sur son évêque le tort d'avoir donné de la publicité à des réflexions qu'il n'avait écrites que pour le secret de l'amitié.

« J'apprends, lui écrit-il, que vous et ceux de Wittenberg vous vous êtes émus des quelques réflexions que j'ai faites au sujet de la doctrine de notre ami commun; réflexions que j'ai écrites pour mon évêque seul, et que je ne pensais pas devoir jamais arriver à la connaissance des savants. Comment sont-elles sorties des mains de mon évêque et arrivées

à votre connaissance? Je l'ignore, et n'ai à ce sujet que des soupçons. Si j'avais pu prévoir ce qui est arrivé, je n'aurais pas écrit à la hâte, sans ordre, sans aide d'aucun livre, comme l'esprit me poussait. Vous savez que lorsqu'on écrit pour l'intimité, on parle plus librement qu'on ne le fait pour le public. C'est pourquoi je m'étonne que vous soyez si irrité contre moi qui vous suis tout dévoué. On dit que vous m'accusez d'avoir agi par esprit d'adulation. Vous ignorez donc qu'Eck ne se plie pas à la flatterie. Tous ceux qui me connaissent peuvent vous dire que je ne suis pas homme à jeter de vaines paroles d'adulation. Je le ferais d'autant moins que notre évêque (à ce que je pense, du moins) n'est point, pour certaines causes, très-porté en faveur des indulgences. On rapporte aussi que vous allez écrire une *Monomachie* contre moi. J'ai peine à le croire. Si telle est votre intention, je m'étonne que vous ne vous en preniez pas plutôt à vos voisins de Francfort et à cet inquisiteur qui répètent, écrivent, publient que Martin Luther cent fois erre, trompe, délire. Au nom de notre jeune amitié, laissez tomber cette affaire et passez l'éponge sur tout ce que vous avez médité d'écrire contre Eck innocent. Je n'ai jamais eu l'intention de blesser Luther. Mais si vous faites peu de cas de l'amitié de Eck, et si vous jugez qu'il a mal agi, je ne puis ni ne veux vous imposer des conditions; pourtant souvenez-vous qu'il est de votre devoir de me prévenir si vous avez l'intention de publier quelque chose contre moi. Si je me persuade d'être dans l'erreur, je l'avouerai en toute humilité; si au contraire je vous vois agressifs et violents, je m'efforcerai de me défendre, autant que la vérité me le permettra, assisté de mes maîtres et de mes amis les plus renommés pour leur science dans le monde chrétien. »

(D'Ingolstadt, 28 mai 1518<sup>1</sup>.)

<sup>1</sup> LÖSCHER, 2, 64.

L'excuse arrivait trop tard. Le bouillant Carlstadt avait déjà pris la plume et rédigé des thèses pour une dispute publique <sup>1</sup>.

Luther, tout blessé qu'il fût, ne désirait pas entrer en lice avec le docteur Eck; il ne se décida à répondre que sur les instances de ses amis. « J'aurais voulu, écrit-il à Sylvestre Aegranus (24 mai 1518), avaler en patience ce morceau digne de Cerbère; mes amis m'ont forcé de répondre : je le fais en particulier. »

Aux notes du docteur Eck il opposa donc d'autres notes qu'il intitula : *Astériskues* <sup>2</sup>.

« Elles jetteront assez d'éclat, dit-il, en jouant sur le mot, dans sa préface à Link, pour que Eck, si vous les lui faites parvenir, sente combien il est téméraire de condamner, surtout lorsqu'il s'agit de choses que l'on ne comprend pas, et combien il y a de perfidie à noircir ainsi un ami qui non-seulement n'était pas prévenu, mais s'attendait à toute autre chose. Tout homme est menteur, dit l'Écriture. Nous sommes hommes et nous resterons hommes. »

Puis il ajoute :

« Les *Obélisques* me rappellent ce vers d'Horace :

*Quid ferret hic dignum tanto promissor hiatus?*

« Dans tout ce chaos, on ne trouve rien qui soit tiré de la Sainte Écriture, rien des Pères, rien des canons. Des opinions, des songes scolastiques <sup>3</sup>; toute son argumentation n'est qu'une pétition de principes. »

Puis il relève et établit chacun des points contestés par son adversaire.

En parlant des sacrements, Eck avait dit : « Les sacrements de la loi nouvelle opèrent ce qu'ils signifient; et c'est en cela qu'ils diffèrent de ceux de l'ancienne alliance. » — « Non,

<sup>1</sup> LÖSCHER, 2, 66.

<sup>2</sup> Luther écrivit ses *Astériskues* en juin 1518, c'est-à-dire avant ses *Resolutiones*; mais elles ne furent imprimées que plus tard. Le titre est : *Asterici Lutheri adversus Obeliscos Eccii*. LÖSCHER, 333 ss. Op, 1, 410 ss.

<sup>3</sup> « Sed omnia scholasticissima, opiniosissima, etiamque somnia. »

répond Luther. Ils n'opèrent pas la grâce, mais ils supposent la foi. La foi marche avant le sacrement. Ce n'est pas le sacrement, c'est la foi qui justifie. Ainsi parle saint Augustin. »

« Eck, ce théologien obélistique, ne connaît que ce songe de Duns Scot d'après lequel les sacrements opèrent la grâce chez l'homme sans participation de celui-ci, pourvu qu'il n'y mette point d'obstacle. Doctrine horrible qui pervertit et détruit tous les sacrements de l'Église. »

Au matérialisme sacramentel, il oppose partout la spiritualité évangélique. Eck, dans la pénitence, ne voit que la satisfaction ; dans l'indulgence, que la remise de la peine ; dans le Purgatoire, que le lieu où ces peines s'expient ; dans les trésors de l'Église, que cette puissance qui enchaîne les âmes ou les délie matériellement. Luther s'élève au-dessus de cette sphère juridique et n'a souci que du péché, de l'éloignement de Dieu. Le trésor de l'Église, c'est l'Évangile ; sa puissance consiste dans ses moyens de grâce, etc.

Ce sont deux esprits qui se meuvent dans des mondes différents, et à de très-grandes distances l'un de l'autre. Luther entendait la philosophie scolastique et la croyait incapable de donner la vie. — Eck, scolastique, ne voyait dans l'augustinisme de l'école que des rêveries populaires, peu dignes de la science.

Luther avait été froissé des mauvais procédés de Eck et de la perfidie de ses insinuations.

« Je vis, dans une Université célèbre, au sein d'un Ordre approuvé ; je ne décide rien, je ne fais que soulever des questions. Pourquoi m'appelle-t-on hérétique ? C'est la persévérance dans l'erreur qui constitue l'hérésie. Je n'ai point non plus manqué de respect au Pape ; ce sont au contraire les flatteurs qui, par leurs mensonges, jettent le mépris sur sa majesté. Le Pape d'ailleurs est un homme faillible comme tous les autres. Dieu seul est la vérité et ne peut être trompé. Persuadez-moi donc par les textes de l'Écriture si vous tenez à me vaincre. »

## LIVRE IV

### DE LA DIÈTE D'AUGSBOURG

#### AUX GRANDS ÉCRITS RÉFORMATEURS

1519-1520

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### LA CITATION.

Les thèses de Luther avaient de bonne heure traversé les Alpes et pénétré à Rome. Là, comme ailleurs, on s'en était ému. Les hommes qui connaissaient l'Allemagne et étaient bien informés de l'état des esprits dans ce pays, demandaient qu'on prit de promptes mesures pour arrêter cette immense agitation. Léon X n'y avait vu qu'une querelle de savants. On connaît sa réponse à ceux qui le pressaient d'agir : « Ce Frère Martin est un bel esprit; il n'y a dans tout cela qu'une jalousie de moines <sup>1</sup>. »

Cependant la cour romaine se décida promptement; car déjà au commencement de février (1518), c'est-à-dire trois mois après la publication des thèses, le Pape, par l'intermédiaire du cardinal Bembo <sup>2</sup>, écrivait à Gabriel Venetus qu'il

<sup>1</sup> « C'est un Allemand ivre qui a écrit ces thèses; il se ravisera quand il sera à jeun. » T. R., 3, 197.

<sup>2</sup> BEMBUS, *Epist. nom. Leonis X script.* L. XVI, n° 18, p. 379.

appelait au généralat de l'Ordre des Augustins en remplacement d'Égidius de Viterbe, nommé récemment cardinal, et qui refusait cet honneur :

« Je vous enjoins de prendre immédiatement possession de cette charge. N'espérez pas qu'on accepte vos excuses ; et pour vous donner dès aujourd'hui l'occasion d'exercer une des fonctions les plus importantes de votre charge, je désire que vous vous occupiez d'un prêtre de votre Ordre nommé Martin Luther, qui, vous le savez sans doute, enseigne en Allemagne des nouveautés, prêche aux populations de nouveaux dogmes. Efforcez-vous de le faire renoncer, s'il est possible, à ses desseins, par l'autorité que vous tenez de la préfecture. Écrivez-lui ; faites-lui parler par des hommes doctes et probes que vous trouverez sans doute là en grand nombre, et qui s'efforceront d'apaiser cet homme. Si vous agissez promptement, il ne sera pas, je pense, difficile d'éteindre cette flamme. Il ne faut pas, en effet, de bien grands efforts pour arrêter dans ses commencements ce qui ne fait que surgir. Si vous différez, et que le mal prenne des forces, je crains que nous ne puissions, quand nous le voudrions, porter remède à cet incendie. Le mal, en effet, grandit, s'étend et acquiert chaque jour des forces nouvelles ; et rien n'est plus dangereux que le retard. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de vous donner des prescriptions détaillées. Votre vertu, votre religion, votre piété, votre science éminente vous diront facilement ce qu'il y a à faire. Je ne vous recommande qu'une seule chose, c'est de mettre tout votre zèle, toute votre diligence, toute votre âme à ce que nous arrivions à nos fins. Je vous le demande instamment, car vous avez l'autorité nécessaire, vous surpassez les autres en prudence et en science ; je vous le demande au nom des intérêts de la chose publique dont vous avez revêtu une magistrature, au nom surtout de mon amitié particulière qui compte tant sur vous, et au nom de la reconnaissance que vous me devez. »

Ces mesures étaient sages, mais Gabriel accomplit-il sa mission? en écrivit-il à Staupitz? fit-il parler à Luther? On l'ignore. Il est probable qu'il n'agit pas. Il ne fut élu général de l'Ordre des Augustins qu'en 1519; et la confirmation pontificale de son élection est du 5 juin 1519.

Si le cardinal Bembo, l'auteur de cette lettre, penchait vers la modération, d'autres personnages poussaient activement à des mesures de répression, et leur influence fut prépondérante <sup>1</sup>.

Déjà le 3 avril, le cardinal de Rovère écrivit à l'électeur de Saxe une lettre où la menace était à peine tempérée par les formes de la courtoisie romaine <sup>2</sup>. Une commission fut nommée pour terminer cette affaire; les juges choisis étaient l'évêque d'Ascoli, Jérôme de Genutiis (Genucci), et ce même Sylvestre Prierias, l'adversaire de Luther, qui l'un des premiers l'avait accusé d'hérésie. Cet homme était juge et partie dans son propre procès <sup>3</sup>. Un pareil choix disait assez ce qu'on attendait de Luther. Celui-ci reçut, le 7 août, une citation pour comparaître à Rome devant ses juges.

Un délai de soixante jours lui était accordé. Luther n'en fut point étonné. Les clameurs de ses ennemis étaient telles qu'il s'attendait aux choses les plus extrêmes. Il avait d'ailleurs devant lui l'exemple de Reuchlin.

L'Empereur Maximilien présidait la diète de l'Empire à Augsbourg. Les électeurs et les princes étaient réunis; on y traitait toutes les grandes affaires séculières et religieuses de l'Allemagne. Il semble qu'on eût choisi ce moment dans l'espérance d'en finir promptement avec le novateur.

Quand Luther reçut la citation, il était seul. Ses puissants

<sup>1</sup> Le parti des Dominicains, très-actif et très-influent à Rome.

<sup>2</sup> Lüscher, 2, 313. — Op., 2, 351 ss. L'Électeur ne reçut cette lettre que le 7 juillet. Il répondit le 5 août.

<sup>3</sup> Le Pape, dans son bref à Cajetan, ne nomme que Genucci; mais le nom de Sylvestre est dans la citation que reçut Luther. V. Op., 2, 355 et 401. Nous n'avons ni le texte ni la date certaine de la citation.



amis et ses protecteurs étaient à Augsbourg. Il tourna ses regards vers eux et vers son prince <sup>1</sup> :

« Cher Spalatin, c'est maintenant que j'ai besoin de vos bons offices. Il s'agit aussi de l'honneur de notre Université. Parlez à notre sérénissime prince et au docteur Pfeffinger, pour que le prince et Sa Majesté Impériale interviennent auprès du Pape, afin que ma cause soit jugée en Allemagne. J'en ai déjà écrit au prince. Les Frères Prêcheurs sont pleins de ruse et d'habileté; ils en veulent à ma vie... Il faut agir promptement; car on ne m'accorde qu'un bref délai, comme vous le verrez par cette abominable citation.

« Si vous m'aimez et si vous haïssez l'injustice, cherchez promptement conseil et assistance auprès de notre prince... Du reste, je vous en prie, ne vous attristez pas à cause de moi; le Seigneur changera cette épreuve en bénédiction. Je m'occupe de répondre maintenant au *Dialogue* de Sylvestre, si lourd, si rustre qu'il soit. Sitôt que ce travail sera terminé, je vous l'enverrai. Cet aimable homme est en même temps mon adversaire et mon juge, ainsi que vous le verrez par la citation. Au jour de la Saint-Cyriaque 1518. »

Quelques jours après, il écrit encore au même <sup>2</sup> :

« Le messenger que j'ai envoyé à notre sérénissime prince Frédéric n'est pas encore de retour; je ne sais pas encore ce qu'il fera dans ma cause. On me dit que le cardinal Cajetan a reçu du Pape la mission d'exciter contre moi l'inimitié de l'Empereur et du prince. Les papes eux-mêmes se sentent troublés dans leur conscience. La force de la vérité est vraiment grande et insupportable à ceux qui agissent dans les ténèbres. Pour moi, mon cher Spalatin, je n'ai, sachez-le, nulle crainte. Quand même ils me feraient hair de tous par leur hypocrisie ou leurs violences, j'ai dans mon cœur et ma conscience la certitude que ce que j'enseigne et ce qu'ils

<sup>1</sup> DE W., 1, 131.

<sup>2</sup> DE W., 1, 133.

repoussent, je l'ai reçu de Dieu. C'est à lui que je remets cette cause. S'il veut qu'elle tombe, eh bien ! qu'elle tombe. S'il veut la soutenir, à la bonne heure ! Que son nom soit sanctifié et béni éternellement. *Amen*.

« Je ne vois pas comment il me sera possible d'échapper à l'excommunication, si le prince ne me vient en aide. Et pourtant j'aimerais mieux supporter toute ma vie d'être excommunié plutôt que le voir soupçonner à cause de moi... Nos amis me donnent, dans leur sagesse et leur fidélité, le conseil de lui demander un sauf-conduit ; et s'il me le refuse, comme cela parait certain, j'aurai là une excuse suffisante pour ne pas comparaitre à Rome. Si vous obtenez de lui un ordre écrit qui me refuse ce sauf-conduit, et m'engage à entreprendre le voyage à mes risques et périls, vous me rendrez un éminent service. Mais il faut que cela se fasse promptement, car les délais s'avancent... Je gémis de ce que mon nom et mon affaire ont acquis une telle importance, et que de si grands princes s'inquiètent de moi, pauvre misérable... »

Il y a bien un peu de diplomatie dans cette lettre. Mais qu'on songe à l'imminence du péril, et l'on verra que le seul moyen d'y échapper était de suivre le conseil de ses amis, de se prévaloir du refus du prince. Luther à Rome, c'était la Réforme étouffée au berceau ; et il y tenait déjà plus qu'à sa vie. Si l'on veut avoir une idée de ses sentiments d'alors, il faut lire la lettre suivante qu'il écrit à la même époque à son Père spirituel, Staupitz <sup>1</sup> :

« Ne doutez pas, mon Révérend Père, que je ne conquière la liberté de sonder et d'expliquer la Parole de Dieu. Ni les comminations ni les menaces ne m'effrayent. J'endure, vous le savez, des souffrances intimes à côté desquelles les foudres passagères et terrestres de l'excommunication ne sont rien. Je voudrais pourtant honorer de tout mon cœur la puissance ecclésiastique. Si je dois être excommunié par un homme,

<sup>1</sup> DE W., 1, 138.

je ne crains qu'une chose, c'est que vous n'en soyez scandalisé, vous à qui Dieu, j'en suis certain, a donné un jugement sain et vrai de toute cette affaire.

« Vous lirez mes *Resolutiones* et mes réponses. Peut-être les trouverez-vous trop dures en quelques endroits, et seront-elles insupportables à nos romanistes. Si elles n'étaient déjà imprimées, je les adoucerais un peu. Mais si ce sophiste de Sylvestre continue la lutte, et m'accable de ses inepties, je ne plaisanterai plus, je donnerai libre cours à ma tête et à ma plume, et lui montrerai qu'il y a encore en Allemagne des gens qui comprennent l'astuce romaine. Plus il agira vite, mieux cela vaudra. Car voilà trop longtemps enfin que les Romains se moquent de nous, nous traitent d'imbéciles, et, non contents de ruser avec nous, nous jettent ouvertement le mépris à la face.

« Leur œuvre, c'est d'empêcher que le règne du Christ soit le règne de la vérité; car ils ne cessent de poursuivre celle-ci et de s'opposer à ce qu'on la connaisse et qu'on la pratique. Pour moi, je ne désire que d'être un membre de ce règne, sinon par une vie droite et pure, au moins de ma bouche et de mon cœur, autant qu'il m'est donné de connaître la vérité. Je vois aussi que le peuple soupire après la voix de Christ, son berger, et que la jeunesse a soif de la Parole de Dieu. L'étude du grec a commencé chez nous. Nous devenons tous des Grecs pour comprendre l'Écriture. Nous attendons un hébraïsant, et le prince s'en préoccupe.

« J'ai prêché à Wittenberg un sermon sur l'excommunication; certes le peuple sous l'oppression de l'official en a grand besoin. Tous nos juristes et nos théologiens le louent extrêmement. Mais les hommes qui m'épient ont cherché à en faire surgir un nouvel incendie en ramassant par-ci par-là des phrases de ce sermon qu'ils ont rédigées en articles perfides et colportées partout, afin d'exciter la haine contre moi. On a répandu cet écrit à Augsbourg, parmi les princes, et beaucoup se sont irrités contre moi.

« Voyez que de violences ! Autour de moi, tout est épines. Mais Christ vit, hier, aujourd'hui, éternellement. Ma conscience me rend témoignage que j'ai enseigné la vérité. Mais il suffit que j'annonce la vérité pour qu'on la haïsse. C'est comme dans le sein de Rebecca : il faut que les enfants s'y combattent, au péril même de la mère.

« Voilà, si j'ai fait imprimer ce sermon, c'est pour empêcher l'effet de ces articles perfides et expliquer ce qui aurait pu être mal compris. Priez pour moi, priez pour que dans cette épreuve je n'aie trop de joie et trop de hardiesse. Que Dieu ne leur rende pas le mal qu'ils me font. Ils ont sans doute aussi du zèle pour Dieu, mais un zèle plein d'ignorance, jusqu'à ce que Jésus-Christ les éclaire de notre lumière. Qu'il daigne vous conserver pour sa gloire et pour la gloire de son Église. Amen. Le jour de saint Égidius, 1518. »

Ce sermon sur l'excommunication dont il parle dans sa lettre (*Sermo de virtute excommunicationis*<sup>1</sup>), était un acte de hardiesse. Cité à Rome, averti par les clameurs de ses ennemis, prévoyant toutes les violences, l'excommunication, la mort peut-être, il avait envisagé de face ces dernières et redoutables extrémités; et, d'un seul coup, il en brisa la pointe. L'excommunication entrevue se changeait dans sa pensée en un martyre glorieux.

« Il y a, disait-il, deux sortes de communions : l'une, intérieure et spirituelle; l'autre, extérieure et matérielle. Une même foi, une même espérance, un même amour en Dieu, voilà la communion spirituelle. La participation aux sacrements, aux institutions de l'Église qui sont comme les symboles de cette foi, de cette espérance, de cet amour, constitue la communion extérieure.

« Nul homme ne peut introduire une âme dans la communion de Dieu. Lui seul a ce pouvoir. Nulle puissance

<sup>1</sup> *Sermo de virtute excommunicationis*, prêché à Wittenberg, juillet 1518. Op., 2, 306 ss.

humaine ne peut en expulser non plus. L'âme seule brise cette communion par le péché; car nul ne peut donner, nul ne peut ravir à une âme la foi, l'espérance et l'amour.

« L'excommunication injuste peut nous priver des sacrements, des prières publiques, de la sépulture chrétienne, mais elle ne saurait livrer une âme à Satan; car où restent la foi et l'espérance, là reste aussi la vraie communion et la participation à toutes les grâces de l'Église. »

Puis il s'élève contre l'opinion générale qui identifie l'excommunication ecclésiastique avec la damnation des âmes; opinion cruelle qui ôte des cœurs la pitié, qui change l'Église en une tyrannie, et jette les âmes dans le désespoir, « le dernier et le plus horrible des maux ». Il rappelle que le Fils de Dieu n'est pas venu dans le monde pour détruire, mais pour sauver; que par conséquent l'excommunication dans les mains de l'Église ne doit être qu'une verge sainte et maternelle, un ministère de douleur qui frappe et bannit, mais pour le salut des pauvres âmes, pour les arracher à l'enfer. Sans doute, une mère se trompe quelquefois dans ses corrections; ainsi fait l'Église. L'enfant ne méprise pas le châtiment injuste de sa mère. Ne méprisons donc pas les excommunications injustes, ne les redoutons pas non plus; car la peine n'est rien, il n'y a de funeste que le péché. Être excommunié injustement, c'est une gloire pour une âme, c'est une joie céleste. « Ils maudiront, dit le Psaume, et toi, tu béniras. » On exhumerait votre corps du sein de la terre, on jetterait votre cadavre à l'eau; qu'importe? Heureux celui qui meurt injustement excommunié. « Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice. »

Voilà comment il arrachait à l'Église son arme la plus redoutable! « La foi seule donne la vraie communion avec Jésus. L'incrédulité seule est capable d'en arracher une âme. Les tyrans ecclésiastiques peuvent bien tuer le corps; l'âme échappe à leur pouvoir. »

Ce sermon produisit une vive impression sur le peuple.

« Tout le monde s'étonne, écrit-il à Link (15 juillet 1518). On dit que jamais on n'a rien entendu de semblable. Nous nous attendons à ce que de nouveaux malheurs nous arrivent, à ce qu'un nouvel incendie s'allume; mais il faut qu'on s'irrite contre la vérité, c'est la marque de sa puissance. J'aurais voulu mettre ces choses en dispute; mais nos grands (*magnates*) s'en sont émus tellement que l'évêque de Brandebourg m'a fait dire d'y renoncer. J'obéis, après avoir consulté mes amis <sup>1</sup>. »

Il est facile de comprendre quelle action puissante cet homme, avec ses grandes pensées chrétiennes, sa mysticité et ses audaces spirituelles, exerçait autour de lui. — Ces audaces elles-mêmes partaient d'une âme tendre, pleine de sympathie.

Il y avait en lui cet admirable mélange d'intrépidité et de douceur qui fait les hommes forts, et une sympathie non feinte, toute naturelle et jaillissant de source pour tout ce qui était pauvre et faible. La religion, telle qu'il la comprenait, devenait une chose humaine et répondait aux besoins, aux soupirs des cœurs humbles. Ainsi au milieu même de cette tempête qui semblait devoir le perdre, il prêchait des sermons tout pénétrés d'onction et de vie intérieure. Il enseignait, par exemple, au peuple la vraie préparation au sacrement d'eucharistie <sup>2</sup>, la pénitence et la douleur intérieure : « Apportez à Dieu, disait-il, une âme vide et affamée. La meilleure disposition est de se sentir peu disposé, pauvre et misérable; car Christ n'appelle à lui que les pécheurs. Offrez-lui aussi un cœur doux (*cor dulce*) à l'égard de votre frère. Mais cela, Dieu seul peut le donner. » Aux âmes scrupuleuses à l'excès pour lesquelles la confession est un vrai martyre, il disait : « Pour vous approcher de Dieu, vous attendez d'être sans péché. Alors vous attendrez éternellement. Ne

<sup>1</sup> DE W., I, 130.

<sup>2</sup> *Sermo de digna præparatione cordis pro suscipiendo sacramento Eucharistiæ.*

connaissiez-vous pas cette parole : « Qui peut connaître ses « péchés? O Dieu ! n'entre pas en jugement avec moi. » Venez donc, mais venez avec foi. *Tantum enim accipies quantum credes te accepturum*. Il vous sera fait selon que vous aurez cru. » Aux faibles dans la foi, il disait : « Criez comme le père de l'enfant possédé : « Je crois, Seigneur, aide-moi dans mon « incrédulité. Me voici, ô mon Seigneur Jésus-Christ, vois « ma misère. Je suis pauvre, incapable, et pourtant si sec et « si indifférent que je ne soupire pas même après ta grâce. « Allume en moi, Seigneur, un saint désir et la foi en tes « promesses; ne t'offense pas, ô mon Dieu miséricordieux, « de ma triste incrédulité. » Puis il conclut en disant : « Christ « n'est pas le juge, mais le Sauveur. »

Tout cela est, on le voit, plein de la plus intime et la plus profonde consolation; mais en plaçant l'âme si directement en la présence de son Christ, il renversait tous les intermédiaires, arrachait le chrétien à toutes les tyrannies et à toutes les disciplines arbitraires. En édifiant même, il savait les bases de la hiérarchie, et ses sermons n'étaient pas moins révolutionnaires que ses actes<sup>1</sup>.

Tout autour de lui s'animait de son esprit. Il communiquait à ses amis son espérance et son courage. L'Université de Wittenberg sous cette forte influence devenait un foyer d'études et de vie. « Nous travaillons tous comme des fourmis, écrivait-il à Link. « Wittenberg, rapporte Myconius, qui jusqu'alors avait été une laide petite ville, presque un village avec ses pauvres maisons, voyait arriver avec surprise des gens de tous les pays qui venaient là pour entendre et pour étudier. »

Un homme d'une valeur immense venait de se réunir à ce groupe d'esprits jeunes et vaillants rangés autour de Luther. Il n'avait nulle apparence, mais il était puissant par la science

<sup>1</sup> Il nous reste encore de cette époque trois autres discours empreints des mêmes sentiments de douceur et d'onction, l'un intitulé : *Quomodo Christi passio sit consideranda*; les deux autres : *De triplici Justitia* et *De duplici Justitia*.

et la pensée. En lui, la Réformation commencée trouvait, si l'on peut dire ainsi, sa seconde âme. Cet homme était Mélanchthon, l'ami, le compagnon, le continuateur de Luther.

Reuchlin, dont il était le filleul, l'avait recommandé au prince et à l'Université, qui ne cherchait en lui qu'un bon gréciste. Le vieux lutteur l'avait, à son départ pour Wittenberg, accompagné de ces paroles prophétiques : « Sors de ton pays et de ta parenté, de la maison de ton père, et va dans le pays que je te montrerai. Je ferai grand ton nom et je te bénirai. (*Genèse*, XII.) Va, mon Philippe; tout mon espoir est en toi, tu es mon œuvre et ma consolation. »

Mélanchthon arriva à Wittenberg le 25 août, et quatre jours après il débuta dans le professorat par un discours sur l'amélioration des études de la jeunesse.

Luther charmé écrivit le lendemain à Spalatin : « Philippe Mélanchthon a fait un discours remarquablement savant et habile, au plaisir et à l'étonnement de tous. Vous n'avez donc plus à nous le recommander. Nous ne nous sommes pas longtemps arrêtés à son apparence extérieure. (Mélanchthon avait alors vingt-deux ans, et par son corps chétif ressemblait à un jeune garçon.) Nous sommes heureux de le posséder, et nous admirons ce qu'en lui nous avons obtenu. Voyez pour quel enseignement vous pouvez le recommander au prince. Si on le destine à l'enseignement du grec, je ne veux pas d'autre maître que lui <sup>1</sup>. » Et quelques jours après :

« Recommandez chaudement Philippe; c'est un Grec accompli, instruit à fond, et le plus aimable homme du monde. Les auditeurs affluent vers lui; nos théologiens, depuis le premier jusqu'au dernier, reçoivent de lui le goût de la langue grecque <sup>2</sup>. »

Ainsi débutait une amitié qui, sans jamais se démentir, devait faire la consolation du grand homme et adoucir sa véhémence naturelle.

<sup>1</sup> DE W., 1, 134.

<sup>2</sup> DE W., 1, 140.



## CHAPITRE II.

### LA DIÈTE D'AUGSBOURG<sup>1</sup>.

Les États de l'Allemagne étaient assemblés à Augsbourg. Deux grandes questions passionnaient les esprits : la succession éventuelle à l'Empire et la guerre contre le Turc.

L'empereur Maximilien avait pendant toute sa vie poursuivi l'agrandissement de sa maison. L'ardent désir de sa vieillesse était d'assurer à son petit-fils Charles, déjà roi d'Espagne et de Naples, la possession du trône impérial, en le faisant couronner roi des Romains. Ce rêve aimé rencontrant de grandes résistances en Allemagne, il rechercha naturellement l'appui de Rome.

De son côté, le Pape demandait la mise à exécution du décret du concile de Latran qui avait décidé l'imposition d'un dixième pour la guerre du Turc. Les victoires récentes de Sélim I<sup>er</sup>, les progrès incessants des Turcs en Asie, semblaient devoir rendre la chose facile. L'imagination du vieil empereur s'était échauffée à la pensée d'une dernière croisade, qui glorieusement terminerait son règne. L'Empire et la papauté, si longtemps désunis, étaient ici d'accord.

Le légat chargé d'appuyer l'Empereur et de soutenir les demandes du Pape était le célebre Dominicain Thomas de Vio de Gaète (cardinal Cajetan), qui, au concile de Latran,

<sup>1</sup> *Acta Augustana*, ou *Brevis Commemoratio rerum quæ Augustæ a 1518 peractis jam comitiis cum D. M. Lutheri, etc., sunt gestæ.* (Op., 2.) *Le Récit de Spalatin* dans LÖSCHER, II. — DE W., I, 182. — MYCONIUS. — RANKE. — PLITT. — KÖSTLIN. — KAHN. — SEIDEMANN (*Leipz. Disp.*)

avait porté à sa dernière limite la doctrine de l'absolutisme et de l'infailibilité papale. Son dévouement lui avait ouvert le chemin des honneurs. Nommé cardinal à la grande promotion que Léon X avait faite à son avènement, il était imbu de toutes les prétentions ultramontaines. Ses talents, sa grande situation, ses aptitudes théologiques (il était ardent disciple de saint Thomas), l'avaient désigné au choix du Pape pour cette légation, à la place du cardinal Farnèse, empêché par une maladie. Il avait pour mission de pousser à la guerre contre les Turcs l'empereur d'Allemagne, les rois de Suède et de Danemark, de ramener la Bohême hussite à l'obéissance et d'étouffer l'hérésie naissante de Luther.

Cajetan entra dans Augsbourg avec un faste royal, plein du sentiment de la curie romaine, qui place le représentant du Pape au-dessus de tous les rois. Il remit au prince Albert, archevêque de Mayence et de Magdebourg, le chapeau de cardinal, à l'Empereur la barrette bénite et l'épée, en témoignage de la faveur pontificale.

Dans un discours à la diète, il dépeignit les périls de la situation, fit appel à l'esprit chevaleresque de la nation, promettant à l'Empereur la conquête de Constantinople et de Jérusalem, l'Empire et l'Église s'étendant jusqu'aux extrémités du monde; puis il conclut, d'accord avec Maximilien, par une énorme demande de subsides.

Les États répondirent en renouvelant les griefs de la nation contre Rome : le pays est pillé; la guerre contre le Turc est un prétexte sous lequel se cache l'avidité romaine; le concordat est foulé aux pieds; les églises d'Allemagne sont la proie des courtisans romains, etc., etc.

Des écrits satiriques pleins de véhémence allaient plus loin encore dans leurs accusations : « C'est une ruse florentine pour voler l'argent de l'Allemagne; les Turcs qu'il faut combattre, disaient-ils, sont en Italie. »

L'Empereur ne fut pas plus heureux dans sa demande relative au couronnement de son petit-fils. Il rencontra une

résistance opiniâtre qui se personnifiait dans le plus sage et le plus écouté des princes allemands, l'électeur Frédéric de Saxe.

Les négociations n'aboutirent pas, et la diète se sépara sans que ni lui ni le Pape aient rien obtenu des États. Maximilien toutefois n'abandonna pas son rêve ; mais il mourut sans avoir pu le réaliser (12 janvier 1519) <sup>1</sup>.

Tandis que ces questions politiques se débattaient au premier plan, l'affaire de Luther suivait son cours, passionnant les esprits et subissant toutes les fluctuations de la politique. Cette « querelle de moines » avait réveillé, en même temps que les aspirations religieuses, les vieux instincts de liberté de la nation ; elle était devenue la préoccupation universelle.

Le dessein bien arrêté de l'électeur de Saxe était d'empêcher la comparution de Luther à Rome.

Pressé par ses conseillers intimes, Spalatin et Pfeffinger, persuadé d'ailleurs qu'en abandonnant Luther à ses ennemis, il livrait du même coup son université de Wittenberg et sa propre dignité, il fit d'actives démarches auprès de l'Empereur et du légat pour que l'affaire fût jugée en Allemagne. Spalatin écrivit, par son ordre, au ministre de l'Empereur, Jean Renner : « Je vous prie de faire des efforts auprès de l'Empereur pour qu'on laisse de côté la citation et qu'on remette cette cause entre les mains des évêques de Wurtzbourg, de Freysingen, et de quelque université impartiale. Le docteur Martin acceptera pour juges toutes les universités allemandes, à l'exception de celles d'Erfurt, de Leipzig et de Francfort-sur-l'Oder, qui ont pris envers lui une attitude suspecte <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> RANKE, 1, 326.

<sup>2</sup> WALCH, 15, 668.

L'Empereur, soit qu'il redoutât réellement l'extension des idées nouvelles, soit qu'il fût indisposé contre le prince Frédéric, s'était montré peu favorable à Luther. Il avait écrit, le 5 août, au Pape :

« Nous avons appris, il y a peu de jours, qu'un moine augustin nommé Martin Luther a publié des thèses, à la manière des scolastiques, sur les indulgences, et prêché des sermons sur cette matière et sur la puissance des excommunications ecclésiastiques, renfermant des opinions condamnables et hérétiques qui ont été relevées par un maître du sacré palais. Cette chose nous déplaît d'autant plus qu'on assure que ce moine persiste dans ses erreurs, et qu'il a su gagner des défenseurs et des patrons même parmi les grands.

« C'est à Votre Sainteté qu'il appartient d'arrêter toutes ces questions frivoles et inutiles, de proscrire toutes ces disputes de mots, ces artifices des sophistes qui font tant de mal à la chrétienté. » Puis il ajoutait que l'importance de la chose était telle qu'il était urgent d'y porter remède avant que le mal s'étendît davantage, qu'il approuverait tout ce que Sa Sainteté déciderait, et qu'il aurait soin de faire recevoir sa décision par toutes les provinces de l'Empire <sup>1</sup>.

C'était pourtant ce même prince qui en parlant à Pfeffinger, conseiller de l'Électeur, lui disait : « Gardez bien votre moine, on aura peut-être besoin de lui, ses thèses ne sont vraiment pas à mépriser ; il va donner du mal à la prétraille <sup>2</sup>. »

La position de l'Électeur était assez délicate. On l'accusait ouvertement de prendre le parti de Luther ; l'Empereur dans sa lettre le désignait assez clairement. Ses ennemis ne lui épargnaient ni les insinuations, ni les menaces. Il est certain qu'il en fut troublé, que tout en défendant Luther il désirait écarter de sa personne tout soupçon d'hérésie. Il écrivit donc

<sup>1</sup> Op. v. a. 2, 349.

<sup>2</sup> Köst., 206.

au cardinal Raphaël de Rovère : « Vous me verrez toujours soumis à la sainte Église catholique. Je n'ai jamais pris la défense des écrits ni des sermons du docteur M. Luther. Voilà ce que j'ai déclaré verbalement et par écrit au légat, le cardinal de Saint-Sixte, et au nonce pontifical Charles Miltitz. D'ailleurs, jamais, que je sache, le docteur Martin n'a refusé de comparaître avec un sauf-conduit devant des juges équitables, sages, non suspects, d'y défendre sa doctrine, et de se laisser instruire et convaincre par le témoignage de la Sainte Écriture.

« J'apprends qu'on lui donne pour juge l'archevêque électeur de Trèves, mon ami.

« Je suis convaincu qu'il comparaitra devant lui aussitôt qu'on lui en aura enjoint l'ordre et qu'on lui donnera un sauf-conduit ; de sorte que personne ne pourra faire retomber sur moi la responsabilité de cette affaire. Je souffrirais de voir à mon âge surgir des erreurs dans la sainte foi catholique, et plus encore si je m'en faisais le défenseur. Dieu veuille me préserver pur d'une telle impiété. » (5 août 1518 <sup>1</sup>.)

Ces juges non suspects, il les avait demandés au cardinal Cajetan, auquel, pendant la diète, il avait rendu visite. Celui-ci promit d'en écrire à Rome <sup>2</sup>. Le Pape ne les accorda pas, mais il enjoignit, par un bref au cardinal, de faire comparaître Luther devant lui et de terminer cette affaire en lui arrachant une rétractation de ses erreurs, ou en le retenant captif jusqu'à ce qu'il pût être examiné à Rome. Voici le bref daté du 23 août <sup>3</sup> :

« Ayant appris qu'un certain Martin Luther, professeur

<sup>1</sup> Op. v. a. 2, 351.

<sup>2</sup> « Le sérénissime prince m'écrit qu'il agit dans mon affaire, que le légat a écrit à Rome pour qu'elle fût examinée par une commission, et que je dois prendre patience. Je crois bien que l'excommunication n'arrivera pas. Mais tout ce monde me hait. » (*Lettre à J. Lange.*) « Displiceo autem multis, plurimis, plurimis. »

<sup>3</sup> Luther, à qui ce bref fut communiqué par Spalatin à Nuremberg, à son retour d'Augshourg, n'y voulut pas croire. « Il a, disait-il, été fabriqué en

de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, homme de sens réprouvé, a enseigné des doctrines hérétiques, opposées à ce que la sainte Église romaine tient pour vrai, a publié des propositions et des libelles, et, dans sa témérité, rejetant le joug de l'obéissance, sans consulter l'Église romaine, juge de la foi, a osé les répandre dans diverses parties de l'Allemagne, nous avons commis, voulant réprimer paternellement sa témérité, notre vénérable Frère, Jérôme, évêque d'Ascalon, auditeur général de la chambre apostolique, à l'effet de lui enjoindre sous certaines peines de comparaitre devant lui et de répondre touchant ces faits et la foi qu'il professe. Nous avons appris que Jérôme a publié contre ledit Martin un monitoire de cette nature.

« Mais il nous est revenu dernièrement que ledit Martin, abusant de notre bénignité, devenu plus audacieux, ajoutant le mal au mal, persistant avec obstination dans son hérésie, a publié depuis des Conclusions et d'autres écrits injurieux renfermant des opinions hérétiques et erronées, ce qui n'a pas peu ému notre cœur.

« C'est pourquoi, comme il est de notre devoir pastoral de nous opposer à ces actes, et d'empêcher que cette peste en grandissant n'infecte les âmes des simples, nous confiant tant à votre science particulière et à votre expérience, qu'en votre dévotion sincère à nous et à ce Saint-Siège, dont vous êtes un honorable membre, nous vous mandons par les présentes, puisque la chose est notoire et sans excuse, de faire comparaitre personnellement devant vous, sans délai et aussitôt les présentes reçues, ledit Martin déjà déclaré hérétique par notre auditeur Jérôme, d'invoquer pour cela le

Allemagne; il est impossible que Léon X ait fait une chose si monstrueuse. » De nos jours, HANKE (6, 62) et PLITT (1, 24) doutent de son authenticité, l'attribuent à une invention de Cajetan. Ils allèguent les mêmes motifs que Lut' er. « Il est impossible, disent-ils, que le Pape, avant que fût expiré le délai dans lequel il devait comparaitre à Rome, l'ait déclaré convaincu d'hérésie. » SEIDEMANN (DE W., 6, 599), KAHNIS et KÖSTLIN (p. 229) en admettent l'authenticité.

bras de notre très-cher frère en Christ, Maximilien, empereur élu des Romains, et des autres princes, communautés, universités et potentats, tant ecclésiastiques que séculiers, de l'Allemagne, pour le contraindre et le forcer de le retenir sous fidèle garde sitôt qu'il sera remis en votre pouvoir, jusqu'à ce que vous receviez des ordres nouveaux, et qu'il comparaisse devant vous et le siège apostolique.

« S'il vient à vous spontanément, implorant le pardon de sa témérité et donnant tous les signes d'une vraie repentance, nous vous accordons le pouvoir de le réintégrer bénignement dans l'unité de la sainte mère l'Église, qui ne ferme jamais son sein à celui qui revient à elle.

« Mais si, persévérant dans son opiniâtreté et méprisant le bras séculier, il ne se rend pas à votre discrétion, nous vous concédons également le pouvoir de le déclarer, lui, ses adhérents et ses sectateurs, hérétiques, excommuniés, anathématisés et maudits, d'en publier l'annonce publique dans toutes les parties de l'Allemagne, comme cela se faisait autrefois pour ceux qui étaient mis au ban, et d'exhorter tous les fidèles à se séparer d'eux.

« Et pour que cette maladie soit plus promptement et plus facilement extirpée, vous avertirez tous les prélats et autres personnes ecclésiastiques de tout Ordre, même des Ordres mendiants, ducs, marquis, comtes, barons, communautés, universités et puissances (à l'exception de l'empereur élu Maximilien); et vous les requerrerez au nom de notre autorité, sous peine d'excommunication et des autres peines ci-dessus, de saisir ledit Martin et ses adhérents, et de les livrer entre vos mains, s'ils désirent être tenus pour fidèles.

« Mais si, ce que nous ne pouvons croire, les princes, communes, universités, seigneurs ou quelqu'un d'entre eux reçoivent Martin ou ses adhérents et suivants, lui accordent assistance, conseil ou faveur, publiquement ou en secret, directement ou indirectement, par quel motif que ce soit, nous mettons toutes les villes, cités, terres et lieux où ledit Martin

aura été reçu sous l'interdit ecclésiastique, qui durera trois jours encore après son départ.

« Nous faisons savoir aux Ordres, princes, communes, universités, qu'outre les peines susdites, ils encourront, *ipso facto* les peines suivantes : quant à ce qui concerne les ecclésiastiques et les réguliers, ils seront dépouillés de leurs églises, monastères et autres bénéfices ecclésiastiques, déclarés inhabiles à en obtenir par la suite, dépossédés de leurs fiefs; et pour ce qui regarde les laïques, à l'exception de l'Empereur précité, ceux-ci seront marqués d'infamie, déclarés inhabiles à exercer tout acte légal, privés de la sépulture chrétienne, dépossédés des fiefs qu'ils auront obtenus soit de nous et du siège apostolique, soit de puissances séculières, pour autant qu'il n'auront pas obtempéré à votre appel et à vos exhortations, sans délai, sans exception, contradiction et réplique, et qu'ils n'auront pas refusé au susdit Martin leur conseil, secours, faveur et réception.

« Par contre, nous vous donnons par la teneur des présentes le pouvoir d'accorder à ceux qui obéiront, soit l'indulgence même plénière, soit encore une récompense particulière, etc., etc. <sup>1</sup>.

« Donné à Rome. Die xxiii Augusti.

« JACOBUS SADOLETUS : »

Luther était condamné avant d'avoir été entendu. On foulait aux pieds toutes les formes ordinaires de la procédure ecclésiastique; car ce bref était du 23 août, et Luther n'avait reçu la citation que le 8 du même mois; on n'avait pas même attendu que le délai de soixante jours qui lui avait été accordé, fût expiré. La forme violente à l'excès, le ton menaçant indiquent assez qu'on ne s'était pas fait à Rome une idée juste de l'état des choses en Allemagne. On espérait sans doute en finir d'un coup par un grand acte de rigueur.

En même temps que le Pape lançait ce bref, il écrivait à

<sup>1</sup> LÖSCHER, 2, 445.



l'électeur de Saxe une lettre destinée à ébranler ce prince et à le décider à livrer son protégé.

« Cher fils, lui disait-il, quand nous pensons à votre noble et louable race, à vous qui en êtes le chef et l'ornement; quand nous nous rappelons comment vous et vos ancêtres avez toujours désiré maintenir la foi chrétienne, l'honneur et la dignité du Saint-Siège, nous ne pouvons croire qu'un homme qui abandonne la foi puisse s'appuyer sur la faveur de Votre Altesse, et lâcher hardiment la bride à sa méchanceté. Cependant il nous est rapporté de toutes parts qu'un certain Frère Martin Luther, ermite de l'Ordre de Saint-Augustin, a oublié, comme enfant de malice et contempteur de Dieu, son habit et son Ordre qui consistent dans l'humilité et l'obéissance, et qu'il se vante de ne craindre ni l'autorité, ni la punition d'aucun homme, assuré qu'il est de votre faveur et de votre protection.

« Mais comme nous savons qu'il se trompe, nous avons trouvé bon d'écrire à Votre Altesse et de vous exhorter, selon le Seigneur, à veiller à l'honneur d'un prince aussi chrétien que vous, à vous défendre de ces calomnies, vous l'ornement, la gloire et la bonne odeur de votre noble race, et à vous garder non-seulement d'une faute aussi grave que celle qu'on vous impute, mais encore du soupçon même que la hardiesse insensée de ce Frère tend à faire planer sur vous.

« Comme nous avons appris par les rapports des hommes les plus savants et les plus pieux, en particulier par notre cher fils le maître du sacré palais, que ledit Martin ose affirmer et soutenir en public des doctrines impies et hérétiques, nous avons ordonné qu'il comparût devant nous pour en répondre, et nous avons commis à notre fils bien-aimé Thomas, cardinal prêtre de Saint-Sixte, notre légat *a latere*, homme très-versé dans la théologie et la philosophie, le soin d'examiner ce qu'il y a à faire.

« Nous vous exhortons donc au nom de votre noblesse, et nous vous mandons en vertu de la sainte obéissance que vous

nous devez, de venir en aide à la cause et à l'honneur de Dieu, et de remettre ledit Martin Luther au pouvoir et au jugement du Saint-Siège selon que le légat le requerra de vous. En agissant ainsi vous rendrez un service signalé à la fo catholicque; et cette marque de votre piété fera surtout honneur à votre nom. Oui, ce sera l'honneur de votre nom et le gage du salut de votre âme que personne aujourd'hui, ni dans les siècles futurs, ne puisse dire que la plus perniciousse des hérésies s'est élevée avec la faveur de votre noble maison, etc. <sup>1</sup>. »

L'émoi était grand à Wittenberg. Le prince parlait peu, négociait, attendait. Les amis de Luther supposaient sa perte prochaine et se désolaient, et l'on ne voyait plus d'issue que dans un secours d'en haut <sup>2</sup>.

« Le Seigneur ne nous abandonnera pas, écrivait Staupitz à Spalatin (7 septembre), lui qui a promis d'être en tiers là où deux hommes sont unis dans la piété... Prions... mais plus pour la vérité que pour la vie. Puis laissons agir Celui qui est le souverain de l'univers. Sachons souffrir et mourir pour la vérité... Exhortez votre gracieux prince à ne pas se laisser troubler le cœur par ces langues venimeuses qui en veulent à la vérité, à ne pas s'effrayer du rugissement du lion. Celui qui a pour bouclier la vérité divine peut s'appliquer ces paroles : « Il a commandé à ses anges de te porter « dans leurs mains afin que ton pied ne heurte pas contre une « pierre. Tu marcheras sur les lions et les aspics, tu fouleras « aux pieds les lionceaux et les dragons... » L'Électeur ne doit songer ni à lui, ni à Luther, ni à l'Ordre des Augustins, mais au seul moyen de faire apparaître la vérité et de dissiper les ténèbres. Mais il serait peut-être bon de trouver un lieu sûr

<sup>1</sup> ERL., 2, 352 ss.

<sup>2</sup> Le prédicateur de Bâle, Capito, ami de Luther, qui à cette époque réunissait tous les écrits de Luther pour les faire imprimer, lui écrit le 7 septembre de ne pas s'exposer si ouvertement à la fureur de ses ennemis, et de ne pas exciter le Pape. KÖSTL., 213.

d'où Luther pût parler librement... car la peste babylonienne, je dirais presque la peste romaine, exerce ses fureurs contre les hommes qui s'opposent aux scandaleux abus de ceux qui vendent Jésus-Christ et sa grâce pour de l'argent. »

Et quelques jours après, frappé de l'imminence du péril que courait son jeune ami, il le suppliait de fuir et de venir chercher un asile auprès de lui dans sa retraite de Saltzbourg.

« Il semble, lui disait-il, que le monde entier s'est soulevé contre la vérité. C'est la même haine qui a conduit Jésus au supplice, et je ne sais pas si tu dois attendre autre chose que la croix. Vraiment, ils vont bientôt décréter que nul sans la permission du Pape ne doit chercher dans l'Écriture la volonté du Christ. Tu as peu d'amis, hélas ! et ceux-ci même ne le sont qu'en secret, tant est grande la crainte que l'ennemi inspire. Mon opinion est que tu quittes Wittenberg, si l'Électeur y consent, et que tu viennes auprès de moi, afin qu'ensemble nous vivions et nous mourions. Abandonnés de tous, il faut que nous suivions Celui qui a été délaissé. Viens bientôt<sup>1</sup>. »

On mettait tout en œuvre pour conjurer le péril. L'Université de Wittenberg intervenait elle-même auprès du Pape, auprès du nonce apostolique Karl de Miltitz, « son protecteur et son patron ». Elle y nommait Luther « son membre le plus noble », elle se portait caution pour lui. Mais Luther avait reçu l'ordre de comparaître devant le légat, et il se disposa à obéir.

<sup>1</sup> Op., 2, 361 ss.

### CHAPITRE III.

#### LUTHER A AUGSBOURG.

Le courage de Luther grandissait avec le péril.

« Notre vicaire Jean Lange, qui se trouve actuellement ici, me dit que le comte Albert de Mansfeld l'a averti de ne point me laisser sortir de Wittenberg, car quelques grands m'attendent sur la route pour m'égorger ou me noyer. Je suis, selon la parole de Jérémie, l'homme de trouble et de divisions; je suis celui qui, par de nouvelles doctrines, remplit d'amertume l'âme des pharisiens. Je ne me connais pourtant d'autre crime que celui d'enseigner la plus pure théologie, et depuis longtemps je sais qu'il faut que je devienne scandale aux saints Juifs et folie aux sages Grecs.

« Non, je ne suis qu'un pauvre pécheur en Jésus-Christ qui peut-être me dit à moi aussi : « Je veux t'apprendre comment bien il faudra que tu souffres à cause de mon nom. » Sinon, pourquoi m'aurait-il mis au service de sa Parole comme un homme fort et invincible?... Sa volonté est sainte. Plus ils menacent, plus je suis joyeux. Ma femme et mes enfants sont pourvus; mes champs, ma maison et ma fortune sont soignés; mon nom et mon honneur sont en sûreté. Je n'ai plus que mon pauvre misérable corps; s'ils le tuent, ils ne feront qu'abrégier ma vie de quelques heures; mais l'âme, ils ne sauront la ravir. Je chante avec Reuchlin : « Qui est un pauvre ne craint rien, car il ne peut rien perdre... »

« Je sais que dès le commencement, quiconque veut porter dans le monde la Parole de Dieu doit être prêt à tout quit-

ter, à renoncer à tout, à souffrir la mort. S'il n'en était pas ainsi, cette parole ne serait pas la parole du salut. Achetée au prix d'une mort, c'est par beaucoup de morts qu'elle est annoncée, répandue; elle ne saurait être conservée ou rétablie que par la mort de plusieurs. Notre époux est un époux de sang. C'est pourquoi demandez au Seigneur Jésus de garder et de grandir le courage de son misérable serviteur <sup>1</sup>. »

Vers le milieu de septembre, accompagné d'un moine augustin, le Frère Léonhard, il partit pour Augsbourg, se confiant en la grâce de Dieu, et il fit la route à pied, suivi de quelques amis. Le 28, il arriva à Weimar, passa la nuit au couvent des Carmes, et le lendemain il célébra la messe et prêcha dans l'église du château sur ce texte : « Quiconque voudra être le plus grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur <sup>2</sup>. »

A son départ, le Frère économe du couvent, ému de compassion, lui dit : « Ah! cher docteur, les Italiens sont, par Dieu, des gens habiles; j'ai peur que vous ne puissiez soutenir votre cause devant eux. Ils vous brûleront. » — « Avec des orties, reprit Luther; avec le feu, ce serait par trop chaud. Cher ami, dites un *Pater* à notre Dieu qui est dans le ciel pour moi et pour son cher Fils Jésus-Christ, car ma cause est la sienne, afin qu'il me fasse miséricorde. S'il soutient sa cause, la mienne sera aussi soutenue; s'il l'abandonne, je ne saurais me défendre. C'est Lui qui en portera tout le déshonneur <sup>3</sup>. »

Le prince lui avait remis quelque argent pour son voyage. A Nuremberg, son ami Wenceslas Link lui donna un froc meilleur que celui qu'il portait, et partit avec lui. Le voyage fut triste; le corps était malade, et de sombres pensées l'obsédaient : « Il me faut mourir maintenant, le bûcher est

<sup>1</sup> *Luther à Link. DE W., 1, 129.*

<sup>2</sup> *Op., 1, 226 ss.*

<sup>3</sup> Le récit est de Myconius. D'après Ratzeberger (p. 50), Luther aurait prononcé ces paroles à Worms, dans le cloître de Reinhardtsbrunnen.

prêt. Ah! dans quelle honte je vais plonger mes pauvres parents ! »

Il arriva le 7 octobre à Augsbourg et vint loger au couvent des Augustins.

« Nous voici arrivés à Augsbourg, mon cher Spalatin. Je suis bien fatigué; je suis presque mort en route, ayant été atteint d'un violent mal d'estomac; enfin, je me sens mieux. C'est aujourd'hui le troisième jour de mon arrivée, et je n'ai point encore vu le très-honoré légat. Je lui ai pourtant envoyé dès le premier jour le docteur Wenceslas (Link), pour lui annoncer mon arrivée. En attendant, de bons amis s'emploient à me procurer un sauf-conduit de l'Empereur et du conseil de la ville. Tout le monde est pour moi plein d'attentions et de bonne volonté, à cause de notre sérénissime prince.

« Bien que le cardinal légat me promette ses bonnes grâces, ces chers amis ne consentent pas à ce que je me fie à lui; ils veulent qu'on agisse avec beaucoup de prudence, car ils savent que, en dépit des apparences, il est fort courroucé contre moi, et j'ai tout lieu de croire qu'ils ont raison.

« J'irai sans doute aujourd'hui chez lui, pour fixer ma première audience. Je ne sais trop ce qu'il en adviendra. Quelques-uns pensent qu'il est bon pour moi que le cardinal de Gurk soit absent; d'autres en disent autant de l'absence de l'Empereur, qui se trouve non loin d'ici et qu'on attend chaque jour. L'évêque d'Augsbourg n'est point ici non plus. J'ai soupé hier chez le docteur Conrad Peuttinger, que vous connaissez bien; il s'occupe activement de mon affaire, ainsi que ces autres messieurs les conseillers. Je ne sais vraiment si le très-honoré légat me redoute ou s'il me tend un piège.

« Hier, l'ambassadeur de Montferrat m'a fait dire de ne pas me rendre auprès du légat avant qu'il m'ait parlé. Il est enfin venu lui-même chez moi, envoyé et, à ce qu'on pense,

<sup>1</sup> Col., 2, 175.

bien chapitré par le légat. Il a cherché à agir sur moi, en me donnant, selon ses propres expressions, de sages avis.

« Je dois, a-t-il dit, chercher à gagner les bonnes grâces du « légat, revenir à l'Église, rétracter mes blasphèmes, suivre « l'exemple de l'abbé Joachim, qui, tout en enseignant des « hérésies, a agi de telle façon qu'il n'a pas été déclaré hérétique. » Enfin cet homme habile m'a conseillé de ne pas me défendre. « Voulez-vous, disait-il, lutter ensemble en champ « clos? » — Bref, c'est un Italien. J'ai répondu que si l'on me démontrait que j'ai émis des sentiments contraires à ceux qu'enseigne la sainte Église romaine, je serais mon propre juge et me rétracterais...

« Eh! eh! reprit-il, c'est donc un tournoi que vous voulez? » Puis il émit des opinions abominables; il prétendit ouvertement qu'on pouvait soutenir des propositions erronées, pourvu qu'elles rapportassent de l'argent, *bonam quaestam*, et qu'elles remplissent les coffres-forts. Il ajouta même : « Il n'est pas permis de mettre en discussion la puissance du « Pape; il faut au contraire le placer si haut que d'un signe il « puisse abolir même les choses qui regardent la foi. » Il ajouta beaucoup de choses dont je vous ferai le récit de bouche.

« J'ai renvoyé ce rusé Sinon si inconsidérément dressé par ses Grecs, et il est parti. Maintenant je flotte entre l'espérance et la crainte, car ce médiateur maladroit m'a fort réjoui...

« Le très-digne Père, notre vicaire, le docteur Jean Staupitz, m'écrit qu'il viendra certainement aussitôt qu'il aura appris mon arrivée. C'est pourquoi je lui ai envoyé le jour même le Frère Léonhard, pour l'avertir que je suis ici; et j'espère qu'il arrivera aujourd'hui...

« Saluez cordialement tous nos amis de Wittenberg; je leur souhaite d'être heureux, quel que soit le sort qui m'attend. Il est certain que si le légat use de violence et non de justice à mon égard, j'en appellerai à un futur concile.

« Nous savons que le Pape a envoyé à notre sérénissime prince la rose d'or qu'on a coutume de donner aux grands de qui on espère quelque chose, et qu'il lui donne l'assurance de ses sentiments les plus gracieux. Bref, l'Église romaine a une soif insatiable d'or; plus elle s'en gorge, plus la soif augmente <sup>1</sup>... »

Cet homme, que Luther appelle l'ambassadeur de Montferrat, se nommait Urbain de Serra Longa; il avait été ambassadeur du marquis de Montferrat, Guillaume IX, et il connaissait l'Allemagne, particulièrement la cour de Saxe. A la mort du marquis, il entra au service du cardinal Cajétan. Luther l'accuse avec raison de duplicité. Il est possible toutefois qu'il n'avait, aussi bien que le cardinal, en tout ceci qu'un désir : l'amener à une rétractation et terminer promptement cette affaire désagréable. Mais personne ne se fiait aux Italiens; ses amis Auerbach, Peuttinger, Langenmantel, conseillers d'Augsbourg, auxquels l'Électeur l'avait recommandé, les docteurs Rühel et Ph. de Feilitsch, conseillers du prince, s'opposèrent résolument à ce qu'il se rendit auprès du cardinal, avant qu'il eût obtenu un sauf-conduit de l'Empereur, qui chassait aux environs. « Puisque l'Électeur nous a écrit, lui dit Langenmantel, vous devez nous obéir et faire ce que nous vous recommandons <sup>2</sup>. »

Serra Longa revint encore, insista pour que Luther se rendit auprès du légat, qui, disait-il, l'attendait gracieusement et arrangerait son affaire. Luther se rejeta sur l'avis des conseillers, qui lui enjoignaient d'attendre un sauf-conduit. Cette réponse l'irrita <sup>3</sup>.

« Quoi! reprit-il, pensez-vous que l'Électeur prendra les armes pour vous défendre? — Je lui dis que je n'attendais nullement cela. — Où voulez-vous donc rester? — Sous le

<sup>1</sup> DE W., 1, 143 ss.

<sup>2</sup> W., 15, 675.

<sup>3</sup> Les Col. mettent ces paroles dans la bouche du cardinal lui-même, lors de la deuxième comparaison de Luther.



ciel, lui répondis-je. Puis il ajouta : — Si vous teniez le Pape et le cardinal en votre puissance, que feriez-vous d'eux? — Je leur rendrais tout l'honneur qui leur est dû. »

« Là-dessus, il se mordit le doigt à la manière italienne, en disant : — Ha, ha ! Puis il partit et ne revint plus <sup>1</sup>. »

La lettre suivante qu'il écrivit à Mélanchthon, dès le premier jour de son arrivée, achèvera de mettre en lumière l'esprit dont il était animé :

« Il n'y a rien ici de nouveau et rien d'extraordinaire, sinon que la ville entière est pleine du bruit de mon nom, et que tous désirent voir le nouvel Érostrate qui a allumé un si grand incendie.

« Agis en homme comme tu l'as fait jusqu'à présent, instruis diligemment la jeunesse. Pour moi, je vais, si Dieu le veut, m'immoler pour vous et pour elle. J'aime mieux mourir, et ce qui m'est infiniment douloureux, être à jamais privé de votre société si douce, plutôt que de rétracter ce que j'ai enseigné comme étant la vérité, et de donner occasion de ruiner les bonnes études, à ces hommes inintelligents, ennemis déclarés des sciences. L'Italie est plongée dans les ténèbres palpables de l'Égypte. Tous ils ignorent ce qu'est Jésus-Christ et le christianisme. Voilà pourtant les hommes que nous avons pour maîtres et régulateurs de la foi et des mœurs. La colère de Dieu dont parle le prophète est venue sur nous : « Je leur donnerai des jeunes gens pour « princes, et des enfants (*effeminati*) domineront sur eux. » Porte-toi bien, mon cher Philippe, et détourne la colère de Dieu par tes pures prières <sup>2</sup>. »

Enfin, le 11 octobre, l'Empereur accorda le sauf-conduit à la recommandation du conseil de la ville, et dès le lendemain Luther comparut devant le légat <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Rel. de Luther*, WALCH, 15, 674. Op., 1, 18. ERL., 64, 363.

<sup>2</sup> Dans cette même lettre il lui recommande pour professeur d'hébreu à Wittenberg, Jean Böschenstein, d'Ingolstadt. DE W., 1, 144.

<sup>3</sup> Le cardinal se plaignit plus tard à l'électeur de Saxe du peu de confiance

C'était un mardi. Il s'était fait accompagner de Jean Frosch, prieur des Carmes, dans le couvent duquel il s'était retiré pour ne plus compromettre son Ordre, de deux moines, du docteur Wenceslas Link et du Frère Léonhard. Urbain de Serra Longa et d'autres Italiens entouraient le cardinal.

Luther, obéissant à la recommandation qui lui avait été faite, se prosterna devant le cardinal, qui aussitôt l'invita gracieusement à se relever. Pendant ce temps, ses gens se pressèrent autour du pauvre moine, dont chacun voulait voir les traits; les courtisans et le nonce lui-même auguraient bien de son humilité<sup>1</sup>.

Quand il se fut relevé, voyant que personne ne disait mot, il pensa qu'on attendait qu'il parlât. Il prit donc résolûment la parole et dit :

« Très-digne Père, sur la citation de S. S. le Pape et sur l'ordre de mon gracieux seigneur l'électeur de Saxe, je comparais devant vous comme un fils soumis et obéissant de la sainte Église chrétienne; je reconnais avoir publié les thèses et les propositions qui sont en cause, je suis prêt à écouter en toute obéissance ce dont on m'accuse, et si je me suis trompé, à me laisser instruire selon la vérité<sup>2</sup>.

— Cher fils, lui répondit le légat, Sa Sainteté m'a ordonné dans son bref de traiter ces trois points avec vous : premièrement, il faut rétracter vos doctrines, vos thèses, vos sermons; secondement, cesser à l'avenir d'enseigner vos erreurs;

qu'on avait eu en lui. « Les conseillers de Sa Majesté Impériale ne voulaient le lui accorder que sur mon consentement. Je leur répondis : Faites comme il vous plaira, pourvu que mon nom ne soit pas mêlé à cette affaire. Cela m'a beaucoup surpris, car si Votre Altesse se fiait à moi, un sauf-conduit n'était pas nécessaire; si elle ne se fiait pas, il ne fallait pas me l'envoyer comme à un Père. » (*Ep. Caj.*, *Op.*, 2, 406.)

<sup>1</sup> « Tum accessi eum, supplex primo prolapsus in genua, secundo in terram decumbens, tertio plane prostratus, et ter jussus à cardinali surrexi humiliter. Hoc maxime illi placuit et spem fecit. » (*COL.*, 2, 174.)

<sup>2</sup> « Il s'excusa d'abord, écrit Cajetan, sur ce qu'il avait demandé un sauf-conduit impérial, alléguant le nombre de ses ennemis, etc.; puis il dit qu'il venait à nous pour recevoir de nous la vérité. » (*Ep. Caj.*)

et en troisième lieu, vous abstenir de tout ce qui pourrait troubler l'Église <sup>1</sup>. »

Il parlait d'une façon bienveillante et paternelle, lui disant qu'il voulait non entamer une discussion, non être son juge, mais terminer à l'amiable ce différend <sup>2</sup>.

Luther lui ayant répondu qu'il n'avait pas conscience d'avoir enseigné des erreurs, et le priant de vouloir bien lui indiquer en quoi il avait erré, le légat lui dit :

« Voici tout d'abord deux points sur lesquels vous devez vous rétracter : dans votre thèse cinquième, vous avez dit que ce ne sont point les mérites de Jésus-Christ qui constituent le trésor de l'indulgence, et dans votre septième, que la foi est nécessaire à quiconque s'approche du saint sacrement de la cène. »

Comme il était très-docte, et qu'il se flattait d'amener Luther à d'autres sentiments, il parla beaucoup, argumenta, et sur le premier point, c'est-à-dire les mérites de Jésus-Christ et l'indulgence, il cita une extravagante de Clément VI, qui établissait sa doctrine, et il lui reprocha de ne pas la connaître <sup>3</sup>.

Luther répondit que cette extravagante, il la connaissait fort bien, ainsi que celle du pape Sixte IV ; qu'il les avait lues

<sup>1</sup> « Je lui dis, avant tout, qu'il devait s'interroger d'après l'Écriture et les saints canons, et que si de lui-même il revenait à résipiscence et nous donnait l'assurance qu'il ne reviendrait pas à son vomissement, j'arrangerais l'affaire par l'autorité que je tenais de S. S. le pape Léon X. » (*Ep. Caj.*)

<sup>2</sup> « Satis clementer, dit Luther, ac prope reverentius, vir enim est omnibus aliis, quam hi Fratrum venatores robustissimi. » (*Acta D. M. L.*)

<sup>3</sup> « Nos hominem libentissime ac humanissime excepimus, paterneque complexi sumus. » (*Ep. Caj.*, p. 406.)

<sup>4</sup> « Je lui montrai ensuite paternellement que ses disputations et ses sermons attaquaient la doctrine apostolique, principalement au sujet des indulgences ; je lui citai l'*Extravagante* de Clément VI, apertement contraire à ce qu'il enseignait... Je fis valoir ensuite l'usage antique et général de l'Église romaine, je lui montrai aussi l'interprétation touchant la foi aux sacrements ; je l'avertis que son opinion n'était point saine, mais opposée à la Sainte Écriture et à la vraie doctrine de l'Église. Je ne sais trop ce qu'il me répondit de peu digne d'être relaté, au sujet de l'*Extravagante* ; puis il

toutes deux, mais qu'il les tenait en médiocre estime, parce qu'elles tordent la Sainte Écriture, et que ce n'est pas sur une si faible base qu'on pouvait appuyer une doctrine de cette importance.

Dès lors la discussion s'anima, Luther en appelant sans cesse aux Écritures, le cardinal à saint Thomas et aux scolastiques. Enfin celui-ci, fatigué, finit par lui dire :

« Le Pape a un pouvoir absolu sur toutes choses. — Sauf sur les Écritures, *salva Scriptura* », reprit Luther.

A ces mots, le légat se prit à rire. « *Salva Scriptura!* Mais ne savez-vous pas que le Pape est au-dessus des conciles, et que tout récemment il a repris et condamné le concile de Bâle ?

— Oui, mais l'Université de Paris en a appelé.

— Ceux de Paris en porteront la peine <sup>1</sup>. »

Luther ayant prononcé le nom de Gerson, le légat reprit : « Je ne veux rien savoir des gersonnistes. — Qui donc sont-ils ? Ah ! laissons cela. »

Et il passa au second point de la discussion, à cette proposition soutenue par Luther que la foi est nécessaire pour la réception du Saint Sacrement.

Le légat invoquait la vertu magique des sacrements, l'incertitude où un homme est de sa foi. « Votre doctrine, lui disait-il, est opposée à la Sainte Écriture et à l'Église romaine <sup>2</sup>. »

demanda un jour pour en délibérer, affirmant qu'il reviendrait. Je l'exhortai à rentrer en lui-même et le congédiai. » (*Ep. Caj., Op.*, l. 2, 406.)

« *Apertement contraire*, etc. » (*Ego contra, obscuram, ambiguum, impropiam.*) (*L. à l'Él.*)

« Voici ce que je répondis d'indigne : « Elle tord les Écritures, etc. »

<sup>1</sup> Ideo Cajetanus cardinalis Augusta eum singultu dixit : Noli illam : monarchiam optime constitutam ita discerpere. (*COL.*, 3, 258.)

<sup>2</sup> « Je lui répondis constamment que sur ce point je ne céderais point. Certes, ni aujourd'hui, ni dans l'éternité, je ne céderai. — Lui : Que tu veuilles ou non, il faut te rétracter aujourd'hui ; sinon à cause de ce seul article je condamnerai tout ce que tu as enseigné. — Et bien qu'il dit qu'il ne voulait suivre que l'Écriture et les canons, et non les opinions des docteurs, il ne put mettre en avant une seule syllabe de l'Écriture, bien que

Luther répondit en citant des textes de l'Écriture. Il défendit si fortement son opinion que le cardinal, peu en état de le convaincre d'erreur sur ce terrain nouveau pour lui de la Parole de Dieu, n'insista pas et revint à lui demander une rétractation pure et simple du premier article. — Il répondit enfin que sur la question de la foi, il n'avait pas le plus petit mot à rétracter; mais que sur l'autre, sur les mérites du Christ et de l'indulgence, il consentait volontiers à se laisser instruire.

« Nous parlâmes beaucoup, a dit Luther dans ses Actes, et d'une manière confuse, sur la pénitence, sur la grâce; nous ne tombâmes d'accord pour ainsi dire sur rien; toute question soulevée n'amenait qu'une contradiction nouvelle. Enfin voyant que rien ne sortait de ce débat, que nous abordions mille sujets sans les discuter à fond, et que vraiment nous ne faisions qu'extravaguer, d'autant plus que, tenant la place du Souverain Pontife, le légat ne voulait pas avoir l'air de céder, je lui demandais de me donner le temps d'y réfléchir <sup>1</sup>. »

Telle fut sa première entrevue avec le légat. Ces deux hommes, placés à une infinie distance l'un de l'autre, ne pouvaient guère se comprendre, l'un ne voyant dans tout ce débat qu'une affaire d'autorité, l'autre une affaire de conscience.

« Il siégeait là à la place du Pape, exigeait que je consentisse à tout ce qu'il disait, écoutait mes réponses en

de mon côté je l'en accablasse. Il releva, il est vrai, l'efficacité des sacrements; cette efficacité, je ne l'ai pas niée, et ses arguments ne m'atteignent point. » (*Luther à l'Élect. ER.*, 2, 413.)

<sup>1</sup> Indulgentiæ movebant plus quam materia illa fidei. (*L. à l'Él.*)

Cajetan n'était pas seulement le représentant de la curie, mais le plus zélé des thomistes. Sa mère enceinte rêva que saint Thomas en personne l'élevait et le conduisait au ciel. A seize ans, malgré l'opposition de sa famille, il était entré au couvent des Dominicains et prit le nom du saint (il s'appelait auparavant Jacques); il se pénétra de sa doctrine. Il entreprit de défendre la Somme pied à pied contre toutes les objections des scotistes (1547). — Luther lui déplaisait déjà à ce titre. Il ne voulait ni le silence ni une discussion. (*RANKE*, 306.)

ricanant, lors même que je lui citais la Sainte Écriture. Bref, la bonté paternelle, dont il avait promis à Votre Altesse d'user à mon égard, se borna à me demander une rétractation. Je vis que le moyen le plus sage était de lui répondre par écrit; car une réponse écrite laisse au moins aux opprimés la consolation que d'autres lisent et jugent aussi. »

Luther se retira après que le légat le lui eût permis. Le maître des cérémonies, un *magister noster*, dit Spalatin, qui avait assisté à cette entrevue et qui n'avait pu s'empêcher de l'interrompre fréquemment, l'accompagna jusqu'à la porte du logis, lui jetant à la tête des arguments monastiques, auxquels celui-ci répondit par un sarcasme.

Luther rentrant au couvent des Carmélites y trouva son Père Staupitz qui venait d'arriver. Le vieillard, déjà fatigué et désespérant de l'avenir, n'avait pas voulu abandonner son ami; sans illusion, il venait lui prêter l'autorité morale de son nom. — Luther lui avoua l'insuccès de son entrevue avec le cardinal, et Staupitz l'engagea à demander à celui-ci que les choses fussent traitées par écrit.

Le lendemain (mercredi 13 octobre), il revint chez le légat. Staupitz, trois conseillers auliques (le doyen de Trente, le docteur Peutinger et un autre dont il ne se rappelle pas le nom), et comme représentant de l'Électeur, le chevalier Philippe de Feilitzch, l'accompagnaient. Il amenait aussi des témoins et un notaire, en présence desquels il avait rédigé la protestation suivante :

« Moi, Frère Martin Luther, je déclare tout d'abord que ma volonté est d'écouter et de suivre la sainte Église romaine dans tous mes enseignements et dans toutes mes actions passées, présentes et à venir. Si j'ai pu dire ou faire des choses qui y soient contraires, je désire qu'on les tienne pour non avenues.

« Le très-révérend seigneur, cardinal de Saint-Sixte, m'ayant demandé et ayant exigé, selon le mandat qu'il assure avoir reçu du Pape, qu'au sujet de ma dispute sur les indulgences je fisse ces trois choses :

« Premièrement, rentrer en moi-même et rétracter mes erreurs;

« Secondement, donner l'assurance que je ne les enseignerai plus à l'avenir;

« Troisièmement, promettre de m'abstenir de tout ce qui pourrait troubler l'Église,

« Je réponds :

« Ayant disputé pour la recherche unique de la vérité, je n'ai pu en la cherchant abandonner celle-ci; je puis encore moins être forcé à une rétractation avant d'avoir été entendu et convaincu d'erreur. Je proteste aujourd'hui que je n'ai point conscience d'avoir rien dit qui fût contre la Sainte Écriture, les Pères de l'Église, les décrets des pontifes ou la droite raison. Toutes les doctrines que j'ai enseignées me paraissent aujourd'hui saines, vraies, catholiques.

« Pourtant je suis homme et sujet à l'erreur; c'est pourquoi je me suis soumis et me sou mets encore au jugement et à l'arbitrage légitime de la sainte Église et de tous ceux qui auraient sur ces matières des sentiments plus vrais.

« Par surcroît, je m'offre personnellement à donner ici ou ailleurs, même en public, raison de ce que j'ai avancé. Si cela ne plait pas au révérendissime seigneur le légat, je suis prêt ou à répondre par écrit aux objections qu'il voudra bien m'adresser, ou à recevoir le jugement et la sentence des doctes Universités de Bâle, Fribourg, Louvain et même de celle de Paris, la mère des études, réputée dès les temps antiques comme très-chrétienne et très-florissante pour la théologie. »

Le légat répondit en souriant qu'il n'avait pas besoin de cette protestation; et il se mit à l'exhorter de nouveau, l'en-

gageant à de meilleurs sentiments, à la saine raison, et à ne pas « regimber contre les aiguillons <sup>1</sup> ».

Luther reprit qu'il désirait répondre par écrit. « Nous avons assez bataillé en paroles. »

« J'admirai l'audace de cet homme. — Mon fils, lui dis-je <sup>2</sup>, je n'ai point bataillé avec vous et ne veux point batailler; mais je suis prêt, par égard pour l'illustre duc Frédéric, à vous écouter paternellement (sans disputer), à vous exhorter à revenir à la vérité, à vous réconcilier même, si vous le voulez, avec la sainte Église romaine et le Souverain Pontife <sup>3</sup>. »

« Comme si, remarque Luther, j'eusse été déclaré hérétique, apostat, hors de la commune de l'Église! »

Luther se tut. Alors Staupitz prit la parole et insista pour qu'il pût écrire sa réponse. Le légat rejeta la pensée d'une conférence publique, ne voulut s'engager à répondre, ni à discuter. De guerre lasse, il consentit enfin à recevoir une justification écrite, et leur donna congé pour le lendemain.

Le vendredi suivant <sup>4</sup>, il comparut pour la troisième fois devant le légat. Le chevalier Philippe de Feilitsch et le docteur Jean Rühel l'accompagnaient par ordre de l'Électeur. Il remit tout d'abord au légat sa réponse écrite sur les deux points en conteste. Cet écrit disait en substance :

« Vous avez opposé à ce que j'ai dit sur les mérites du Christ et de l'indulgence une *Extravagante* de Clément VI. Cette *Extravagante*, je la connaissais, je l'avais lue à l'époque où je publiais mes thèses; mais comme elle me paraissait tordre la Sainte Écriture, je la laissai de côté. Sans doute, nous devons accepter les décrétales des papes, comme étant la voix de saint Pierre, mais à cette con-

<sup>1</sup> *Caj. à l'Él.*, p. 407.

<sup>2</sup> Hoc verbum digludentum, mordicus apprehendit, et ridens, Fili mi, etc. (*Luther à l'Él.*)

<sup>3</sup> *Cajetan à l'Él.* (p. 407).

<sup>4</sup> Köstlin dit le jeudi 14 octobre.



dition seulement qu'elles ne soient pas opposées à la Sainte Écriture et aux précédentes décrétales. N'est-il pas vrai que plusieurs décrétales des papes ont été amendées, corrigées par leurs successeurs? Le Panormitain ne dit-il pas que, dans les choses de la foi, non-seulement un concile général est au-dessus du Pape, mais même tout croyant, s'il a pour lui des déclarations de l'Écriture et des raisons meilleures que celles du Pape? D'ailleurs, la voix de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'élève beaucoup au-dessus de toutes les voix d'hommes, quel que soit le nom qu'ils portent.

« Ce qui me froissait le plus dans cette décrétale, c'est qu'elle me semblait enseigner des doctrines tout à fait opposées à la vérité. Elle déclare, par exemple, que le mérite des saints est un trésor, tandis que toute l'Écriture Sainte témoigne, au contraire, que Dieu récompense bien plus richement que nous ne l'avons mérité.

« Saint Augustin, dans son premier livres des *Rétractations*, chapitre xv, ne dit-il pas aussi que l'Église chrétienne priera jusqu'à la fin du monde : « Pardonne-nous nos péchés. » Comment peut-elle donc distribuer des mérites qu'elle n'a pas? Le même Augustin (neuvième livre des *Confessions*) dit encore : « Malheur à l'homme le plus honorable et le plus « saint, si un jugement sans miséricorde devait être prononcé « sur lui. » « Seigneur, dit le psaume, n'entre point en jugement avec ton serviteur, car nul vivant n'est juste devant toi! »

« D'après cela, ce n'est point par leurs mérites, mais uniquement par la miséricorde de Dieu que les saints sont sauvés, ainsi que je l'ai établi compendieusement dans mes *Resolutions*.

« Ne serait-ce pas une folie, pour une décrétale d'un pape, une parole d'homme, douteuse, obscure, de délaisser, de repousser les plus clairs et les plus nombreux témoignages de la Sainte Écriture? J'affirme donc que les paroles de la Sainte Écriture qui déclarent que les mérites des saints ne sont ni assez nombreux ni suffisants, doivent être préférées aux

paroles des hommes qui disent que ces mêmes mérites sont, et trop nombreux, et trop grands; car le Pape n'est point au-dessus, mais au-dessous de la Parole de Dieu, selon cette déclaration de saint Paul aux Galates (I, 9) : « Quand même « un ange du ciel vous annoncerait un autre Évangile, qu'il « soit anathème! »

« Quant à ce qu'ajoute l'*Extravagante*, que ce trésor surrogatoire a été confié à saint Pierre, il n'y a nulle trace de cela ni dans l'Évangile, ni dans toute l'Écriture.

« Troublé par toutes ces choses, j'avais résolu de me taire et d'entendre sur ces points l'opinion d'autres hommes. Personne ne le faisant, je vais donc essayer de chercher un accord entre mes affirmations que je tiens pour vraies et la teneur de cette *Extravagante*. »

Luther essaye en effet cette preuve, et il s'en tire par d'habiles distinctions qui rappellent trop la manière des sophistes. Pour se concilier l'esprit du légat, il s'efforce de faire voir que son sentiment s'accorde avec les décrétales de Clément VI. En réalité, sa doctrine sur l'indulgence était tout l'opposé.

Abordant ensuite le second chef d'accusation, il dit :

« Le cardinal me reprend d'avoir enseigné, dans l'explication de ma septième thèse, que nul homme n'est justifié devant Dieu que par la foi; qu'ainsi, il faut nécessairement qu'il croie avec certitude, qu'il ne doute nullement qu'il obtienne sa grâce. Car s'il doute et reste dans l'incertitude, il n'est pas justifié, il repousse au contraire la grâce. — Cette théologie, dit-on, est nouvelle et erronée.

« Je réponds à cela : D'abord, c'est une vérité certaine que nul n'est juste que celui qui croit à Dieu. (*I Rom.*) « Le juste « vit de sa foi. » Partant, quiconque ne croit pas est déjà jugé et mort; c'est pourquoi la foi est toute la justice du juste et toute sa vie, c'est pourquoi toutes les œuvres du croyant sont vivantes, toutes celles de l'incrédule sont mortes, car un mauvais arbre ne peut porter de bons fruits.

« La foi, en second lieu, ne consiste en rien autre qu'à croire à la Parole et aux promesses de Dieu. Abraham crut à Dieu (*Rom.*, 14), et cela lui fut imputé à justice. La Parole de Dieu et la foi se supposent donc réciproquement; car sans Parole de Dieu la foi est impossible. »

Ces principes posés, il n'a pas de peine à démontrer que la foi est indispensable à la réception salutaire du Saint Sacrement. Il appuie sa preuve de passages bien choisis des Écritures, d'exemples pris dans les Évangiles (la femme chanaënne, les deux aveugles, le centenier de Capharnaüm, etc.), de témoignages de saint Bernard et de saint Augustin. Il est là sur son terrain de prédilection, bien maître du sujet, entraînant. Et il conclut en ces termes : « Telles sont les autorités qui m'ont dominé, conduit, entraîné, contraint à accepter cette doctrine. »

« C'est pourquoi, mon Révérend Père en Christ, je vous en supplie, vous à qui le ciel a départi de si grands et de si beaux dons, et surtout la force du jugement, daignez agir avec moi d'une façon clémente, prendre pitié de ma conscience, me donner des lumières qui me fassent comprendre les choses autrement, et ne pas me forcer à rétracter des doctrines que ma conscience me représente comme vraies. Lié par de si grandes autorités, puis-je dire autre chose que : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes? »

« Je prie aussi Votre Révérence paternelle d'intercéder pour moi auprès de N. S. P. Léon X, afin qu'il ne se laisse pas pousser à cet excès de rigueur, de jeter dans les ténèbres une âme qui ne cherche que la lumière, et toute prête à céder, à rétracter les doctrines dont on lui aura montré l'erreur. Je ne suis ni assez arrogant, ni assez amateur de vaine gloire pour avoir honte de rétracter ce que j'aurais mal dit; ma plus grande joie sera toujours de voir la vérité victorieuse. Seulement ne violentez pas ma conscience, car je crois, sans aucun doute, que tout ce que j'ai enseigné est conforme à la Sainte Écriture. Que le Seigneur

Jésus dirige et conserve à jamais Votre Révérence. *Amen* <sup>1</sup>. »

Le légat parcourut rapidement cet écrit. Il n'y vit qu'une attaque nouvelle contre les décrétales, le mépris de la puissance pontificale, d'impertinentes citations des Écritures, des obscurités sophistiques. Et le jetant dédaigneusement de côté, il exigea de nouveau une rétractation pure et simple.

« Alors, dit-il, il me fit un long discours tout plein de fables de saint Thomas, et croyait m'avoir vaincu, réduit au silence. J'essayai plusieurs fois de l'interrompre, mais il criait, il bourdonnait, il tonnait, me dominait de toute la force de sa parole.

« Enfin je me mis à crier aussi, et je dis : « Si vous pouvez « me montrer que cette *Extravagante* enseigne que le trésor « des indulgences est la même chose que les mérites du « Christ, eh bien, je consens à me rétracter. »

« A ces mots, il ne se contenta plus ; il se mit à rire fortement, saisit le livre, lut précipitamment et tout haletant la susdite *Extravagante* jusqu'à cette phrase : « Le Seigneur Jésus-Christ a acquis ce trésor par ses mérites. »

« — Très-vénéré Père, lui dis-je, que Votre Révérence daigne peser avec attention ce mot : « il a acquis. » Si Jésus par ses mérites a acquis un trésor, ses mérites ne sauraient être ce même trésor ; c'est ce qu'il a acquis, c'est-à-dire les clefs de l'Église. Ainsi mes conclusions sont vraies. »

Le légat, confus, et ne voulant point toutefois laisser voir sa confusion, passa violemment à d'autres choses. « Je l'arrêtai, tout en conservant le respect que je lui devais, et lui dis :

<sup>1</sup> « Il me présenta un long écrit dans lequel il attaquait follement l'*Extravagante* du Pape, n'épargnait pas même Sa Sainteté, qu'il accusait d'abuser de l'autorité de l'Écriture Sainte. Toute cette œuvre était pleine d'impertinentes citations des Écritures. » (*Caj. à l'Électeur*, p. 407.)

De son côté, Luther ne jugeait pas Cajetan avec plus d'indulgence :

« Il est peut-être, écrit-il à Carlstadt (le 14), un thomiste renommé, mais à coup sûr un théologien obscur, inintelligent, et tout aussi apte à être juge dans ces choses qu'un âne à jouer de la harpe. » — Il fit impression sur ses auditeurs ; car Rühel, qui y assistait, dit de lui : « C'est à notre avis un savant homme. »

Votre Révérence ne doit pourtant pas croire que nous autres Allemands, nous ne sachions pas la grammaire. Autre chose est être un trésor, autre chose acquérir un trésor.

« Alors il se mit à crier de nouveau : Rétracte-toi, ou va-t'en ; ne reviens à moi que pour te rétracter <sup>1</sup>. »

— Dans l'après-midi, le cardinal fit mander Staupitz, qui se rendit auprès de lui accompagné du docteur Link. Urbain de Montferrat assistait également à l'entretien. De part et d'autre on désirait un accord : le cardinal, pour son honneur et pour éteindre cet incendie qui commençait ; Staupitz, par amour pour la paix, par timidité, par obéissance à l'Église.

Cajetan parla d'abord d'une rétractation pure et simple.

« Amenez Luther à se rétracter, vous qui êtes son supérieur.

— Je lui ai conseillé, je lui conseille encore aujourd'hui, de se soumettre humblement à l'Église ; mais il est beaucoup plus ferré que moi dans les Écritures, et je ne puis lui répondre <sup>2</sup>. Faites-le comparaître encore devant vous ; il vous cédera plutôt qu'à moi ; car vous êtes ici à la place de S. S. le Pape.

— Non, je ne veux plus parler à cette bête, ni le revoir. Cet homme a des yeux profonds et de singulières spéculations dans la tête <sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> « Le cardinal, irrité, voulait me contraindre à me rétracter ; mais ces six lettres : *Revoca*, ne voulaient pas entrer en moi. Prosterné devant lui, je le suppliais. Lui criait : — Rétracte-toi. — Je ne veux point. — Où t'enfuieras-tu ? Je répondis : — Sous le ciel. — Penses-tu donc que pour toi le duc de Saxe fera la guerre contre le Pape ? — Il ne le doit pas. — Est-ce que le Pape se soucie de l'Allemagne ? Toujours prosterné, je me tus, prêt à fuir, mais décidé à ne pas me rétracter... » Et il ajoute : « On dit que ce Cajetan est pourtant devenu luthérien. » (Col., 2, 175.)

<sup>2</sup> Luther remarque : « C'était au-dessus de ses forces ; je lui répondis, moi, que c'était contre ma conscience. »

<sup>3</sup> Récit de Myconius.

« Je voulais, écrit-il à l'Électeur, traiter cette affaire de manière à faire cesser le scandale, sauvegardant l'honneur du siège apostolique, sans que la honte en rejaillît sur Luther. »

« Sans honte, remarque Luther, c'est-à-dire en me notant de cette éternelle infamie qui frappe ceux qui, par crainte des hommes, répudient leur conscience et renient la vérité! »

L'entretien fut long et devint amical; le cardinal s'exprima plusieurs fois en termes gracieux au sujet de Luther. On convint des articles qu'il devait rétracter. La formule, que nous n'avons pas, était sans doute plutôt un acte d'obéissance, de silence, qu'une rétractation véritable, à laquelle il ne fallait pas songer avec un homme aussi énergique<sup>1</sup>. Le lendemain, Luther, impatient, ne recevant point de nouvelles du cardinal, lui envoya une seconde fois le docteur Link, pour le prier d'agir avec bienveillance et dans un sentiment paternel. Le légat répondit à celui-ci qu'il se garderait de l'excommunier, qu'il attendrait de nouveaux ordres de Rome, où il avait envoyé la protestation écrite de Luther. « Si Luther, disait-il, consent à se rétracter sur l'article des indulgences, l'affaire sera terminée; car ses doctrines sur la foi nécessaire au sacrement de la cène se prêtent facilement à une interprétation favorable. — Il est fâcheux, dit Staupitz à Link, quand celui-ci leur fit part de cette conversation, il est fâcheux que vous n'ayez pas eu des témoins; car il

<sup>1</sup> Cajetan voulait assoupir l'affaire, pourvu que Luther promît de se soumettre au jugement qu'en porterait le Pape. Mais Luther n'offrit pas une telle soumission sans restriction (se voyant soutenu par l'électeur de Saxe). Il demandait qu'on imposât silence à ses adversaires aussi bien qu'à lui-même, ce que la cour de Rome ne voulut jamais lui accorder. (Sleidan.)

« Enfin il a été décidé que le légat m'enverra les points que je dois rétracter et ceux que je dois retenir. L'affaire en est là; mais je n'ai ni espoir, ni confiance au légat. Je travaille à mon appel, et je ne rétracterai pas une syllabe. Je publierai aussi la réponse que j'ai remise au légat, afin qu'il soit couvert de honte dans toute la chrétienté, s'il se sert de violence à mon égard, comme il a commencé à le faire. » 14 octobre. (L. à Spalatin.)

appert par ces paroles que la cour romaine est plus jalouse de l'argent que de la foi et du salut des âmes. »

Les négociations semblaient devoir aboutir, quand précipitamment Staupitz et Wenceslas Link quittèrent Augsbourg. Des bruits alarmants s'étaient répandus dans la ville : le cardinal avait reçu de Rome l'ordre de s'emparer de leur personne ; le général des Augustins, Gabriel Venetus, avait lancé un mandat d'arrestation contre Luther et ses adhérents. — Staupitz, dans l'espoir de sauver Luther de ce péril, songea un instant à l'envoyer rapidement en France, et à le placer sous la protection de l'Université de Paris ; mais il ne trouva pas l'argent nécessaire ; alors, se voyant à la veille d'être contraint lui-même d'agir contre son ami, il se décida à le délier de ses vœux d'obéissance, et s'enfuit à Nuremberg. « Telle fut, dit Luther, ma première excommunication <sup>1</sup>. »

Le légat fut atterré. — « J'étais plein d'espoir, dit-il dans sa lettre à l'Électeur ; les bases d'un accord étaient posées, lorsque le vicaire est parti. Ils n'ont pas même pris congé de moi. »

Luther demeura seul, attendant toute la journée du samedi et du dimanche un message du cardinal. Ce message ne venant pas, il se décida à lui envoyer par le prieur de Pomerau la lettre, témoignage de sa soumission, qu'il avait promis à ses amis d'écrire :

« Très-Révérend Père en Christ, je viens encore une fois, mais par écrit, supplier Votre Révérence de m'écouter avec indulgence. Notre révérend vicaire Staupitz, mon très-doux Père en Christ, m'a poussé à m'humilier et à renoncer à mon propre sens ; il m'a aussi donné l'assurance que Votre Révérence paternelle est entièrement disposée en ma faveur. Par cette nouvelle il m'a rempli de joie. Cet homme en effet m'est si cher et a un tel pouvoir sur moi, qu'il n'y a personne

<sup>1</sup> V. KOLDE, *Aug. Cong.*, 1, 11.

au monde à qui j'aime mieux obéir et me soumettre. Mon très-doux Frère M. Wenceslas Link, mon compagnon d'études et l'ami de ma jeunesse, s'est joint à lui pour me confirmer les mêmes choses. Bref, Votre Révérence n'eût pu choisir des médiateurs plus puissants et plus doux que ces deux hommes, qui ont tout pouvoir sur moi. Ce témoignage de votre humanité et de votre prudence me montre que, loin de désirer ma perte, c'est moi que vous cherchez, puisque vous pouvez me contraindre par votre seule autorité. C'est pourquoi ma crainte s'évanouit sensiblement; que dis-je? elle est déjà changée en amour singulier par Votre Révérence, en une vraie et filiale obéissance.

« Maintenant, j'avoue, Très-Révérend Père en Christ, ainsi que je l'ai déjà fait auparavant, que je n'ai pas, comme on le dit, assez de modestie, assez de douceur, assez de respect pour le nom du Souverain Pontife, et bien qu'on m'ait fortement provoqué, je comprends que mon devoir eût été de parler de ces choses avec plus de modestie, d'humilité et de vénération, de ne point répondre au fou selon sa folie, de peur de lui devenir semblable.

« Je m'en afflige sincèrement et j'en demande pardon. J'en donnerai connaissance au peuple, du haut de la chaire, comme je l'ai déjà fait souvent; je m'efforcerai de devenir autre, et de parler autrement, Dieu ayant compassion de moi. Bien plus, je suis tout disposé à donner la promesse de ne plus parler à l'avenir des indulgences, et de me taire, à condition qu'on impose, soit une autre manière d'en parler, soit le silence à ceux qui m'ont entraîné dans cette tragédie.

« Au reste, mon Révérend et déjà très-doux Père en Christ, pour ce qui regarde la vérité de ma doctrine, je voudrais de bon cœur, conformément à votre désir et à celui de mon vicaire, tout rétracter, si ma conscience me le permettait; mais nul ordre, nul conseil, nul désir de plaire à personne ne sauraient m'autoriser à dire et à faire quelque chose contre ma conscience. Ensuite les opinions de saint Thomas et



des autres docteurs n'ont pas assez de poids pour me satisfaire, car je les connaissais quand j'ai commencé cette affaire, je les avais lues et méditées, et elles ne m'ont pas paru appuyées sur un fondement assez solide. Il ne reste qu'une chose. Il faut que je sois vaincu par une autorité plus sûre ; il faut (si j'en suis digne) que j'entende la voix de l'Époux qui est l'Église, car celle-ci est certainement la voix de l'Époux.

« C'est pourquoi, je vous en supplie en toute humilité, que Votre Révérence paternelle daigne référer toute cette affaire à Notre Saint-Père Léon X, afin que l'Église prononce sur ces matières douteuses, et décide ce qu'il en faut repousser, ce qu'il faut en croire. Car je ne désire pas autre chose que de suivre l'Église ; mais à quoi servirait-il de me rétracter sur des matières incertaines et non déterminées ? sinon qu'on pourra m'objecter, avec raison, que j'ai assuré et rétracté légèrement ces choses. Que Votre Révérence daigne accueillir mon humble et respectueuse supplication. Je me recommande à sa clémence comme un fils soumis<sup>1</sup>.

« F. M. LUTHERUS, *Augustinus* <sup>1</sup>. »

Le cardinal reçut cette lettre, mais ne répondit pas. Pallavicini dit que, frappé par cette humilité inattendue, il attendait que le moine orgueilleux se détendît comme une bulle d'air qui crève. Cela est possible ; mais on peut dire aussi que Luther, tout en se confondant en humilité, ne cédait rien au fond.

Il attendit en vain jusqu'au mardi ; puis ce silence obstiné du cardinal lui inspira des craintes ainsi qu'à ses amis. On disait que Cajetan avait proféré des menaces. Enfin, craignant d'être arrêté, malgré le sauf-conduit de l'Empereur, il écrivit encore une nouvelle lettre au cardinal, remit à ses amis

<sup>1</sup> Op. 2, 393. Cajetan, parlant de cette lettre à l'électeur de Saxe, dit :

« Accepi interim Fratris Martini literas quibus petit fucatum veniam, non ideo vero revocat malidicta et scandala, quæ catholicæ ecclesiæ incussit. » (Op., 2.)

un appel au Pape qu'il venait de terminer, et s'échappa d'Augsbourg, le mardi 20 octobre.

Il disait dans sa lettre :

« Votre Révérence paternelle a pu voir et reconnaître suffisamment mon obéissance. Faible de corps, dénué de toute fortune, j'ai accompli ce lointain et difficile voyage à travers beaucoup de dangers, pour venir ici. Sur l'ordre de Notre Saint-Père Léon X, j'ai comparu devant Votre Éminence. Je me suis jeté aux pieds de Sa Sainteté, offrant, et ma personne, et mes écrits, persuadé que j'obtiendrais une parole soit de condamnation, soit d'approbation. Je ne crois pas m'être écarté de l'obéissance qui convient à un fils soumis de l'Église.

« Mais il m'est impossible de perdre en vain un plus long temps. L'argent me manque ; je n'ai été que trop à charge aux Pères Carmélites qui m'ont accueilli, d'autant plus que Votre Révérence m'a dit de vive voix de ne plus reparaitre devant elle, si je ne voulais pas me rétracter. J'ai indiqué, dans ma précédente lettre à Votre Révérence, la mesure dans laquelle je pouvais le faire.

« Je pars donc, cherchant un asile quelconque. J'ai pris la résolution, qui m'a été dictée aussi par des personnages plus considérables que moi, d'en appeler de Votre Révérence même, de Notre Saint-Père Léon X mal informé à lui-même mieux informé, et bien que je sache que cet appel plaira mieux à notre illustrissime Prince qu'une rétractation, je ne l'aurais pas fait de moi-même, parce que cet appel, pas plus qu'un jugement d'arbitres, ne me paraissait nécessaire, puisque j'ai tout remis au jugement de l'Église et n'attends que sa sentence. Que puis-je faire, que dois-je faire de plus ? Une comparution interrogatoire n'est pas nécessaire, puisque je n'attends qu'une parole de l'Église, et que loin de la combattre comme un adversaire, je ne cherche qu'à l'écouter en disciple soumis <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Luther dit plus tard : « Si le cardinal, à Augsbourg, m'avait traité plus doucement et avait accepté mes supplications, les choses ne seraient pas

« Ensuite je me persuade presque que toute cette affaire a été désagréable à Votre Révérence, et qu'ainsi mon appel ne vous déplaira pas. N'ayant pas mérité les censures ecclésiastiques, je n'ai point à les craindre, bien que, par la grâce de Dieu, je les redoute moins que l'erreur dans la foi et de mauvaises doctrines, sachant que les censures ne me nuisent pas, mais me servent au contraire si j'ai pour moi la foi et la vérité.

« C'est pourquoi je vous en conjure par les entrailles de Christ et la clémence insigne que vous avez eue pour moi, daignez reconnaître gracieusement l'obéissance complète que je vous ai rendue jusqu'ici, la recommander à la bienveillance de Notre Saint-Père le Pape, et prendre en bonne part, et mon départ, et mon appel, auxquels m'ont poussé la nécessité seule et l'autorité de mes amis. Voici en effet les paroles convaincantes qu'ils m'ont fait entendre : « Que  
« veux-tu rétracter? Veux-tu, par ta rétractation, statuer  
« pour nous un article de foi? Laisse l'Église condamner ce  
« qui est condamnable, et suis ses jugements; ce n'est pas à  
« elle à suivre le tien. » J'ai cédé à leur avis.

« Du couvent des Carmes, le jour de saint Luc l'évangéliste.

« Votre fils dévoué <sup>1</sup>. »

L'appel au Pape, qui avait pour but prochain d'empêcher le légat de prononcer un jugement, et auquel Luther avait pensé dès sa seconde comparution, était écrit dans la forme des actes authentiques, sous le sceau d'un notaire impérial, et l'attestation de témoins. Il y disait : Que la question des indulgences ayant été traitée d'une manière différente par plusieurs personnes, mais n'ayant jamais été décidée avec certitude, était par conséquent une de ces questions douteuses

venues si loin. Car à cette époque je connaissais encore fort peu les erreurs du Pape. S'il se fût tu, je me serais tu aussi. » (LUTH., 72.) — Il se trompe, Cajetan voyait mieux et plus loin que lui.

<sup>1</sup> Op., 2, 395 ss.

sur lesquelles il était libre aux théologiens de discuter; qu'il l'avait fait lui-même, après que de vains déclamateurs en avaient parlé sans discrétion et imaginé mille artifices pour piller le peuple. Qu'en disputant sur cette question, il l'avait fait sans prétendre rien décider, et uniquement dans le désir de connaître la vérité, et qu'il avait remis la décision de toute cette dispute au jugement du pape Léon et des docteurs. Que ses adversaires avaient inventé contre lui différentes calomnies, et l'avaient accusé auprès du Pape, qui avait remis la chose à l'évêque d'Ascoli et à Sylvestre Prierias. Que ceux-ci l'avaient fait citer à Rome; mais que tous les deux lui étaient suspects, ce dernier surtout étant juge et partie; que d'ailleurs personne ne doutait du danger qu'il aurait à courir s'il allait à Rome, et que son prince lui avait ordonné de rester. Pour ces raisons, il avait supplié l'électeur Frédéric d'obtenir que la connaissance de cette affaire se renvoyât en Allemagne, dans un lieu non suspect, et où il fût en sûreté contre les mauvais traitements, et que le jugement en fût remis à des gens de savoir et de capacité. Que le Pape en avait donc chargé le cardinal Cajetan, son légat, ce qu'il avait fait sans doute à la sollicitation de ses adversaires, qui étaient bien informés des dispositions de ce légat. Que, quoiqu'il eût grande raison de l'avoir pour suspect, il s'était fait un devoir de lui obéir. Que dès le premier entretien Cajetan lui ayant ordonné de rétracter ce qu'il avait enseigné, il lui avait répondu qu'il était prêt à rendre raison de ce qu'il avait avancé, ou dans une dispute, ou par écrit, et qu'il en soumettait la décision non-seulement aux Universités, mais encore au jugement de l'Église romaine. Que ce cardinal, sans être touché de ses offres, avait continué d'insister sur sa rétractation, et que ne pouvant l'obtenir, il l'avait menacé, lui et tous ceux qui adhéreraient à ses sentiments, de peines très-considérables. Qu'enfin, comme il se sentait fort blessé par ces sortes de procédés, il appelait pour ces raisons, autant qu'il était en lui, du Pape mal informé à Sa Sainteté

même mieux informée, et qu'il en faisait publiquement sa protestation.

L'appel fut-il remis au cardinal? — Celui-ci n'en parle pas dans sa lettre à l'Électeur, où il lui expose toute l'affaire à son point de vue. Il l'a connu pourtant, puisque deux jours après le départ de Luther, cet appel fut publiquement affiché à la porte du dôme d'Augsbourg. Le notaire intimidé s'y était refusé d'abord, mais il céda aux instances du licencié Frosch, et accomplit sa mission qui n'était pas sans péril.

Le départ de Luther s'accomplit dans le mystère. Ses amis le firent sortir de nuit par une poterne de la ville; un cheval l'attendait au dehors; il l'enfourcha, et, conduit par un guide sûr, il s'enfuit à toute bride et dans un assez ridicule équipage. Le premier soir, arrivant au gîte, il se laissa tomber sur la paille de l'écurie, harassé, brisé de fatigue <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La fuite de Luther est promptement devenue légendaire. Walch raconte que sur le mur d'une maison d'Augsbourg on voyait un homme peint, avec ces mots : « *Da, hinab!* » et la date 1540. On disait que c'était la figure du guide qui le fit échapper à ses ennemis, et que ce guide était un ange. Les papistes prétendaient au contraire que c'était Satan en personne. (WALCH, 15, 731.)

## CHAPITRE IV.

### RETOUR DE LUTHER.

« Mon très-digne et très-honoré Père, je suis arrivé en très-bonne santé le soir de la Toussaint à Wittenberg; personne ne m'attendait. Il m'est survenu depuis lors tant de choses pénibles que je me repens presque d'être venu ici. Que Dieu ait pitié de nous.

« Le prince s'est d'abord opposé à la publication de mes *Actes*, puis il a consenti, et on les imprime maintenant. Le très-honoré légat lui a écrit une longue lettre pleine d'injures contre moi, contre vous et ceux qu'il appelle mes compagnons. Il nous reproche d'être partis sans qu'il le sût, et il appelle cela une tromperie. Enfin, il l'engage à m'envoyer à Rome ou à me bannir de ses États, afin, dit-il, qu'il n'arrive pas qu'un moineillon jette sur lui le déshonneur. Il ajoute qu'on sera à même de terminer cette affaire à Rome, où il a rendu compte de ma mauvaise foi, et qu'il s'en lave les mains. Le prince m'a enjoint de lui envoyer ma réponse, afin qu'il puisse la joindre à la sienne et l'envoyer au légat. Je l'ai fait aussitôt, et je pense avoir bien répondu.

« Le prince auquel je donne du souci aimerait bien me voir ailleurs. Il m'a fait appeler à Lichtenberg, où j'ai eu à ce sujet une longue conférence avec Spalatin. J'ai répondu : « Quand l'excommunication viendra, je partirai. » Spalatin m'a déconseillé de partir maintenant pour la France. J'attends encore son conseil. Portez-vous bien, cher Père, et recommandez seulement à Dieu mon âme. Je vois qu'ils persistent à vou-

loir me détruire ; mais Christ persiste aussi à ne pas céder dans ma personne. Que sa volonté sainte et bénie se fasse. Priez pour moi <sup>1</sup>. »

Cette lettre, qui nous dépeint l'état des esprits à Wittenberg après la conférence d'Augsbourg, est pleine de tristesse et de résignation. On s'était généralement attendu à une tout autre issue, à des concessions réciproques, à un arrangement, et rien de ce qu'on avait espéré n'avait abouti. Ses amis, n'entrevoyant plus que des violences prochaines semblaient découragés ; Staupitz, retiré à Salzbourg, désespérait ; Spalatin, vacillant, négociait auprès du duc Frédéric, et celui-ci, mécontent, était irrésolu, ne voulant ni abandonner une cause qu'il croyait juste, ni courir les aventures où une pareille affaire pouvait l'engager. Quelques mois se passèrent ainsi dans la plus pénible incertitude <sup>2</sup>.

Aussitôt après le départ de Luther, le légat écrivit à l'électeur Frédéric une longue lettre <sup>3</sup>, dans laquelle il lui faisait le récit de leurs entrevues et lui demandait de sévir contre le moine insolent.

Il lui marquait que Luther lui avait témoigné assez peu de confiance pour demander un sauf-conduit ; qu'après de longues discussions, il lui avait conseillé avec une tendresse paternelle de revenir sur ses erreurs, et que, bien qu'il parût y persister avec opiniâtreté, il avait, lui légat, concerté avec Staupitz et quelques autres personnes une voie de conciliation qui mit également à couvert, et son honneur particulier, et la dignité de l'Église romaine ; qu'ayant déjà posé quelques fondements propres à y réunir, Staupitz d'abord, et Luther après lui, s'étaient retirés furtivement.

« Je puis vous affirmer, ajoutait-il, que si, dans ses thèses,

<sup>1</sup> DE W., 1, 195. 13 décembre 1518.

<sup>2</sup> Tout n'était pas désespérance. Le prieur du couvent des Carmes à Augsbourg, S. Frosch, gagné à la cause de Luther, était venu demander à Wittenberg le grade de docteur en théologie.

<sup>3</sup> La lettre, datée du 25 octobre, ne fut reçue que le 19 novembre.

le Frère Martin s'exprime d'une façon dubitative, dans ses sermons écrits, au contraire, il affirme très-positivement ses erreurs. Or, celles-ci sont en partie opposées à la doctrine du siège apostolique, en partie damnables. Votre Grâce peut m'en croire, je dis la vérité, et je l'affirme non par oui-dire, mais avec une connaissance certaine.

« En outre, je supplie Votre Grâce Sérénissime de songer à son honneur et à sa conscience, d'envoyer le Frère Martin à Rome ou de l'expulser de ses États, puisqu'il refuse de reconnaître son erreur par la voie paternelle qui lui est ouverte, et de se ranger au sentiment de l'Église universelle.

« Enfin, que Votre Grâce Sérénissime sache que cette dangereuse et pestilente affaire ne peut durer longtemps; maintenant que je m'en suis lavé les mains et que j'ai fait connaître ces faits à Notre Saint-Père, on va la poursuivre à Rome. »

Puis dans un post-scriptum, écrit de sa propre main, il ajoute :

« Je supplie encore une fois Votre Grâce Sérénissime de ne point se laisser tromper par ceux qui disent que les thèses du Frère Martin Luther ne contiennent rien de mauvais. Pour un misérable moine, n'imprimez pas une tache à votre gloire et à celle de vos ancêtres. »

Frédéric envoya cette lettre à Luther, et celui-ci fit aussitôt (le 19 mai) une réponse à la fois très-noble et très-forte. Prenant une à une toutes les accusations du légat, il disait :

Que s'il n'avait comparu devant lui qu'après avoir obtenu un sauf-conduit, il avait agi ainsi d'après les conseils impératifs de ses amis; que Cajetan l'ayant voulu obliger à rétracter ce qu'il avait écrit sur les indulgences et sur la nécessité de la foi pour approcher des sacrements, il n'eût pas fait grandes difficultés sur le premier point, mais qu'il n'y pouvait consentir à l'égard du second, parce que ce point est le fondement de notre salut. Il racontait ensuite tout ce qui s'était passé dans leurs entretiens, jour par jour, cela en termes rapides, émus. Il ajoutait :



« Je ne puis souffrir qu'il songe à faire du prince le plus sage et le plus habile un Pilate. Lorsque les Juifs eurent amené Christ devant Pilate, et que celui-ci leur demanda quelle accusation ils portaient contre lui et quel crime il avait commis, ils lui dirent : « Si ce n'était pas un malfaiteur, « nous ne te l'aurions pas livré. » C'est ainsi qu'agit le révérend seigneur légat en portant contre moi devant vous des accusations pleines de haine. — Qu'a fait le pauvre Frère? — « Croyez-moi, illustre prince, car je dis la vérité, non sur « un oui-dire, mais de science certaine. »

« A la place de Votre Grâce, je répondrais, moi : Faites-moi donc connaître cette science certaine, mettez-la par écrit, ne craignez pas la publicité et la lumière. Alors j'enverrai le Frère Martin à Rome; bien mieux, je le ferai saisir et mettre à mort. Ainsi j'aurai soin de mon honneur et de ma conscience, et je ne mettrai point de tache à ma gloire. Mais aussi longtemps que cette science fuit la lumière et ne se produit que par des affirmations, je ne puis me confier aux ténèbres, quand la lumière elle-même a à peine une clarté suffisante. Voilà ce que je répondrais, Sérénissime Prince; mais votre prudence n'a besoin ni de maître, ni de conseiller. »

Ensuite il demande à l'Électeur de juger lui-même s'il pouvait faire plus qu'il n'a fait en comparaisant devant le légat et en lui rendant raison de ses doctrines :

« Je ne crois avoir rien omis, rien que ces six lettres *revoca*. Que le légat, que le Souverain Pontife condamnent, enseignent, interprètent, soit; mais qu'ils ne se contentent pas de dire : « Tu as erré, tu as mal parlé. » Qu'ils montrent l'erreur, qu'ils montrent en quoi j'ai mal parlé, qu'ils donnent leurs raisons, qu'ils réfutent l'Écriture que j'ai citée. Qu'ils me redressent, comme ils se vantent de l'avoir fait de vive voix; qu'ils enseignent celui qui ne demande que d'être instruit et qui les conjure de le faire; qu'ils fassent, en un mot, ce qu'un Turc ne me refuserait pas. Aussitôt que je verrai qu'il faut comprendre ces choses autrement que je les

ai comprises, si je ne me rétracte pas, si je ne me condamne pas moi-même, ô Prince Sérénissime, que Votre Grâce soit la première à me frapper, à m'exiler; que les membres de notre académie se lèvent contre moi, que le ciel et la terre, que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même me jettent dans la perdition. Moi aussi je parle de science certaine et non sur l'opinion des autres; que ni mon Dieu, ni aucune de ses créatures ne me soient désormais propices si, convaincu, je refuse de suivre la vérité.

« Que Votre Grâce suive donc la voix de son honneur, de sa conscience, en ne m'envoyant pas à Rome. Personne n'a le droit d'exiger cela, puisqu'il est impossible que j'y sois en sûreté. Ils vous demandent tout simplement de livrer le sang d'un chrétien, et de commettre un meurtre... Ils ont à Rome du papier, des plumes, de l'encre, des scribes à l'infini; qu'ils mettent donc par écrit en quoi et pourquoi j'ai erré. Il leur coûtera moins de m'enseigner absent, que de m'attirer à Rome et de m'y tuer si odieusement.

« ...Mais que ne dois-je pas redouter, moi pauvre misérable moine, d'adversaires qui non-seulement ne craignent pas de vous accuser de toute cette affaire, vous, un prince du Saint-Empire et de si grand renom, mais qui encore vous menacent de je ne sais quel malheur si vous n'obéissez pas à leurs ordres?

« Eh bien! de peur qu'à mon sujet il ne vous arrive du mal, chose que je voudrais à tout prix éviter, je suis prêt à quitter vos États et à me rendre où la miséricorde de Dieu me conduira, m'abandonnant à sa volonté. Il ne faut pas qu'à mon sujet un homme quelconque, à plus forte raison Votre Grâce Sérénissime, puisse être exposé à la haine ou à un péril quelconque. C'est pourquoi, Illustrissime Prince, je salue humblement Votre Grâce et lui dis adieu avec simplicité, en l'assurant de ma reconnaissance éternelle pour tous les bienfaits dont elle m'a comblé. Partout où j'irai, je me souviendrai

de vous, et prierai pour votre bonheur et celui des vôtres <sup>1</sup> ».

L'Université de Wittenberg, dont il était la gloire, joignit ses instances aux siennes et appuya chaleureusement sa demande.

En envoyant cette lettre au prince par l'entremise de Spalatin, Luther priait celui-ci de s'assurer si l'Électeur n'écrirait pas au Pape pour que son affaire fût jugée en Allemagne par des commissaires.

« Je n'ai, lui disait-il, nul souci de moi, mais le sort de notre Université me touche. Quand on m'aura frappé, on s'en prendra à Carlstadt et à tout notre enseignement. » (19 novembre.)

« Au reste, lui écrivait-il encore (25 novembre), j'attends chaque jour les foudres de Rome; aussi je me prépare pour toutes choses, je me tiens prêt à partir comme Abraham sans savoir où aller, mais Dieu est partout. Néanmoins je laisserai derrière moi une lettre d'adieu. Pour vous, ayez encore le courage de lire la lettre d'un homme chassé et maudit. Portez-vous bien et priez pour moi <sup>2</sup>. »

Des bruits menaçants arrivaient de toutes parts. On parlait de violences, d'embûches, de tentatives de meurtre; on disait (et la chose était vraie) qu'un gentilhomme allemand, Karl de Miltitz, venait de partir de Rome, avec des brefs du Pape, dans le dessein de s'emparer de sa personne. Le prince gardait le silence : la publication des actes des conférences d'Augsbourg l'avait mécontenté. Luther alors, se sentant abandonné de tous, paya d'audace et fit imprimer cet appel au futur concile général qu'il méditait depuis la mauvaise issue des conférences <sup>3</sup>. Il eût désiré le tenir secret jusqu'au moment où viendraient les bulles d'excommunication; mais son imprimeur le mit en vente, et au bout de quelques jours il n'en resta plus un seul exemplaire.

<sup>1</sup> DE W., 1, 174 ss.

<sup>2</sup> DE W., 1, 188.

<sup>3</sup> Op., 2, 435 ss.

Luther déclare dans cet appel qu'il n'a point l'intention d'attaquer l'autorité du Pontife romain, ni de se séparer de l'Église; mais le Pape, qui est de la même condition que le reste des hommes, peut se tromper; saint Pierre s'écartant de la saine doctrine a été repris par saint Paul; et à celui qui n'a plus à attendre que la violence, il ne reste d'autre recours qu'un appel à l'Église.

Il dit ensuite comment, ayant été forcé par la trop grande dureté du cardinal Cajetan, il en avait appelé au Pape, dans l'humanité duquel il avait cru trouver quelques ressources, en promettant de tout faire après qu'on aurait fait disparaître l'erreur. Mais voyant qu'on a supprimé son appel et rejeté ses conditions, apprenant par la lettre du cardinal au prince Frédéric qu'il n'a à espérer du pape Léon ni secours, ni salut, forcé par une nécessité extrême, il en appelle du Pape au futur concile.

Cet appel à un concile général ne pouvait être aux yeux de Rome qu'un nouvel attentat.

Il semble qu'alors un grand vide se fit autour de lui<sup>1</sup>, et la pensée du départ s'empara tout à fait de son cœur. Il en parla même un jour en chaire et prit en quelque sorte congé de sa communauté. « Je suis, lui disait-il, un prédicateur bien incertain. Que de fois n'ai-je pas déjà dû vous quitter précipitamment! Si je dois le faire encore, je prends d'avance congé de vous dans le cas où nous ne nous verrions plus. Ne vous laissez pas effrayer des foudres du Pape; ne l'en rendez ni lui, ni personne responsable, remettez tout à Dieu<sup>2</sup>. »

On lit dans Walch un récit très-touchant de Bavarus qui a

<sup>1</sup> Le prince en fut blessé comme il l'avait été de la publication des Actes d'Augsbourg. Ne sachant trop comment le défendre désormais, il l'eût vu avec plaisir loin de ses États.

<sup>2</sup> Moins d'un an auparavant, l'Université de Paris en avait appelé du Pape à un futur concile pour le maintien des droits de l'Église gallicane. — Gerson et d'Ailly avait consacré ce droit. Luther se servit des formules de l'appel de ceux de Paris. V. GIESLER, *Kirchengeschichte* 2, 4, 204. Op., 2, 405 ss. LÖSCHER, 1, 354 ss. et 444.

tous les caractères de la véracité. « Pressé, dit-il, par les instances du prince, Luther se disposait à partir; ses frères lui firent un repas d'adieu; et lui, ne savait trop où diriger ses pas. Au milieu du repas arrive une lettre de Spalatin qui lui annonce que le prince s'étonne de ce qu'il n'est pas encore parti et le presse de hâter son départ. Cette nouvelle l'accabla de tristesse; il pensa alors qu'il était abandonné de tous. Mais il reprit courage et dit : « Père et mère m'abandonnent; « mais le Seigneur prend soin de moi. » Bientôt après arrive une autre lettre du même Spalatin qui lui disait de rester, dans le cas où il ne serait pas encore parti, parce que Miltitz avait parlé au prince et déclaré que l'affaire pourrait bien s'arranger au moyen d'une conférence ou d'un colloque. Dès que le prince entendit cette déclaration plus douce, il garda le docteur, qui est demeuré jusqu'à ce jour, 12 août 1536, à Wittenberg. »

« Si je n'avais reçu votre lettre, mon cher Spalatin, je serais parti; je suis encore prêt à tout. Nos gens s'inquiètent à mon sujet, et leurs appréhensions sont plus grandes que je ne puis les supporter. Plusieurs m'ont conseillé de me constituer prisonnier entre les mains du prince. Celui-ci me garderait et écrirait au légat qu'il retient ma personne en lieu sûr jusqu'au jour de ma comparution. Voyez si c'est là un bon conseil. Je suis entre les mains de Dieu et de mes amis.

« Il est certain qu'on croit que le prince et l'Université tiennent pour moi. Quelqu'un, qui certes ne ment point, m'a assuré dernièrement qu'à la cour de l'évêque de Brandebourg on demandait : — Sur qui s'appuie-t-il donc et sur qui compte-t-il? — L'un dit, sur Érasme, sur Fabricius et d'autres savants. — Non, dit l'Évêque, ces hommes ne peuvent rien contre le Pape; mais l'Université de Wittenberg et le duc de Saxe sont de tout autres appuis. — Je vois par là, avec chagrin, qu'on mêle les princes à cette affaire. Je voudrais certes qu'on eût peur de l'Université; mais ces soupçons qu'on a contre le prince me forceront à partir, bien que celui-ci

peut faire entendre qu'étant un laïque, il ne saurait juger de choses si importantes, d'autant plus qu'il voit qu'une université estimée dans l'Eglise n'est pas contre moi. Mais ce sont là des choses accessoires. Si je reste ici, je n'oserai plus ni parler, ni écrire comme je le voudrais. Si je pars, au contraire, je viderai mon cœur et j'exposerai ma vie pour Jésus-Christ <sup>1</sup>. »

Et il écrivait à Link, à Nuremberg : « Je vous envoie mes *Actes* <sup>2</sup>. Il sont plus vifs que le légat ne l'aurait supposé; des choses d'une bien autre importance m'occupent maintenant. Je ne sais d'où me viennent ces pensées. Ces messieurs de Rome pensent que cette affaire est bientôt à son terme; elle n'a, je crois, pas même commencé. Je vous enverrai mes élucubrations, et vous verrez si je juge bien en disant que le véritable Antechrist dont parle saint Paul règne à la cour de Rome. Je pense pouvoir démontrer qu'il est aujourd'hui pire que le Turc. Notre imprimeur a publié mon *Appel au prochain concile*, à mon insu et contre mon gré; mais la chose est faite. Je voulais le garder par devers moi; Dieu a voulu autrement. Ces aboyeurs crient partout contre moi, mais ils ne réussiront pas... J'attends mes meurtriers de Rome ou de quelque autre lieu. Je m'étonne que l'excommunication ne soit pas encore arrivée... Le zèle pour les études est tel ici qu'on y travaille comme dans une fourmilière. Le prince aurait d'abord bien désiré me voir loin; ensuite il a voulu que je restasse. Maintenant que j'ai publié les *Actes* et l'*Appel*, je ne sais ce qu'il pense; il en a empêché longtemps la publication; une fois publiés, il eût bien voulu les anéantir, mais ce n'était plus en mon pouvoir. Il

<sup>1</sup> DE W., 1, 189. 3 décembre 1518.

<sup>2</sup> DE W., 1, 192. Luther rédigea les *Actes* de son entrevue avec Cajetan dès son retour à Wittenberg; il y joignit ensuite le bref du Pape, du 23 août, dont il niait l'authenticité, et une très-vive réplique, ses deux dernières lettres à Cajetan, la lettre du 19 novembre à l'Électeur et son appel au Pape. *Acta Augustana*. Op., 2, 340 ss.

tient en ce moment un conseil à Iéna pour donner réponse au légat au sujet de l'argent des Turcs <sup>1</sup>. »

L'Électeur avait néanmoins montré dans cette affaire plus de résolution que Luther ne lui en avait supposé. Touché par la lettre qu'il avait reçue de lui, circonvenu par Spalatin, et le voyant soutenu par son Université de Wittenberg et par la faveur d'hommes considérables, il ne céda pas aux exigences du légat, répondit à celui-ci, le 8 décembre, qu'il se refusait décidément à le livrer.

« J'avais espéré, lui disait-il, qu'ayant, sur votre désir, envoyé Luther à Augsbourg, vous lui feriez un accueil paternel, loin d'exiger de lui une simple rétractation. J'entends dire par beaucoup d'hommes honorables et instruits que sa doctrine ne renferme rien d'hérétique, et que ceux qui l'attaquent cèdent à un motif d'intérêt.

« Si j'étais persuadé qu'on l'accusât avec raison, je n'aurais nul besoin d'être exhorté à faire mon devoir; car ma pensée a toujours été de faire ce que l'honneur et la conscience commandent à un prince chrétien. C'est pourquoi j'étais loin de m'attendre à ce que, selon que vous me l'annoncez, vous vous lavez les mains de cette affaire qui sera désormais poursuivie à Rome, et à la demande que vous me faites d'y envoyer Luther, ou de le bannir de mes États, puisque personne ne l'a encore convaincu du crime d'hérésie. Ne serait-ce pas en même temps frapper notre Université renommée par la science et la piété de ses membres?

« Luthers'offre à répondre de sa doctrine devant n'importe quelle Université, pourvu qu'il puisse y être en sûreté. Cette demande me paraît légitime. Avant de le frapper, il faut savoir en quoi il a erré. »

Le prince s'était visiblement ému des insinuations malhabiles

<sup>1</sup> Lui-même retouchait son *Explication du Notre Père pour les simples laïques*. « Je voudrais, dit-il dans la préface, rendre aussi un service à mes adversaires, car mon désir est d'être utile à tous et de ne nuire à personne. » *Erl.*, 21, 156.

du légat. Il en écrivit à son ambassadeur auprès de l'Empereur, Degenhardt Pffeffinger, avec une certaine amertume. « Je vous ai déjà plusieurs fois employé à cette affaire, lui disait-il; allez trouver l'Empereur, priez-le instamment de l'apaiser ou de la faire décider en Allemagne par des hommes impartiaux. Le docteur Martin offre de se rétracter si on lui montre où il a erré. Il ne peut le faire sans cela; tout homme impartial comprendra qu'il ne peut agir autrement. Voyez aussi ses conseillers, Jean Renner, Ziegler; rappelez à ce dernier qu'il nous a promis de faire ses efforts pour que Sa Majesté Impériale s'y intéresse gracieusement. Faites-moi connaître exactement ce que vous aurez fait et obtenu, afin que je puisse me diriger en conséquence. »

Quant à Luther, son assurance avait grandi depuis qu'il avait lu la réponse du prince à Cajetan, et une nuance d'orgueil se mêle à sa joie.

« Grand Dieu ! avec quelle joie ne l'ai-je pas lue et relue, cette lettre pour moi si pleine de consolations, et pourtant si polie, si discrète ! Mais je crains que les Italiens ne remarquent bientôt ce qui est derrière ; car ce sont des gens qui vont au fond des choses et regardent sous l'expression du visage ce qui est au fond du cœur. Au moins y verront-ils que loin d'être au bout de cette affaire, comme ils le supposaient, ils sont à peine au commencement... Remerciez pour moi le prince, témoignez-lui de ma joyeuse gratitude. N'est-ce pas une chose étonnante qu'un homme qui n'était hier qu'un pauvre moine mendiant s'adresse sans crainte aux princes les plus puissants, les fait parler, les menace, les adoucit, et finalement doit leur apprendre que l'autorité civile est établie de Dieu, et qu'on ne doit pas jeter leur honneur dans la boue ? car leur puissance ne vient pas des hommes. — Je suis fort réjoui de ce que le prince a montré dans toute cette affaire une impatience patiente et pleine de prudence. »

Cependant on avait été mécontent à Rome de la tournure



que prenait cette affaire ; on reprochait au cardinal Cajetan d'avoir manqué de souplesse ; et comme Luther avait souvent déclaré qu'il ne demandait qu'à être instruit et qu'il arguait de l'incertitude de la doctrine des indulgences, on pensa mettre un terme au débat au moyen d'une déclaration solennelle qui mettrait fin à toutes les incertitudes. Le Pape publia en conséquence une bulle (le 9 novembre 1518) dans laquelle il déclarait qu'étant le successeur de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ, il avait, selon la doctrine de l'Église romaine, maîtresse de toutes les autres, la puissance d'accorder les indulgences, utiles non-seulement aux vivants, mais encore aux morts qui sont dans le Purgatoire, et que tout le monde, sous peine d'excommunication, devait recevoir cette doctrine.

C'était étrangement méconnaître l'état des esprits en Allemagne. « Rien, à mon sens, dit Le Corraye, n'était plus imprudent dans les circonstances où se trouvait l'Église que cette conduite de Léon. Car après le scandale qu'avait occasionné la prédication des indulgences précédentes, que devait-on attendre de la publication de ces dernières qu'un plus grand soulèvement des esprits, en fournissant à Luther de nouvelles raisons pour combattre l'abus que faisait en ceci Léon de son pouvoir <sup>1</sup> ? »

Cette bulle fut envoyée à Cajetan pour être notifiée à toute l'Allemagne. Peut-être celui-ci l'avait-il même demandée. Il se transporta à Linz en Autriche, et le 13 décembre, c'est-à-dire un mois après, il l'afficha solennellement et l'envoya à tous les évêques de l'Allemagne, leur ordonnant, sous des peines sévères, de l'annoncer au peuple et de réclamer de tous une parfaite obéissance.

La cour de Rome, par cet acte, déclarait maintenir non-seulement le pouvoir du Pape dans sa plénitude, mais encore l'indulgence avec tous ses abus. Si Rome eût frappé les plus

<sup>1</sup> SLEIDAN, 1, avec notes de LE CORRAYE.

scandaleux de ces abus et cherché quelque voie de conciliation, les questions doctrinales qui s'agitaient au fond de ce grand procès eussent pu être ajournées ou réglées pacifiquement. — Après la publication de la bulle, toute espérance de voir Rome porter elle-même la main à des réformes urgentes s'évanouit.

## CHAPITRE V.

### NÉGOCIATIONS DE MILTITZ <sup>1</sup>.

Il y avait à Rome un gentilhomme saxon, nommé Charles de Miltitz, qui, par sa connaissance des affaires et sa situation particulière à l'égard de l'électeur de Saxe, semblait avoir les aptitudes nécessaires pour ramener la paix dans l'Église, en détachant de Luther les hautes sympathies principales qui, aux yeux de la cour pontificale, faisaient toute sa force. Miltitz était un homme jeune encore, spirituel, mondain, sans préjugés. Camérier et secrétaire particulier du Pape, il cherchait à plaire et y réussissait grâce à son esprit facile et à des manières très-libres. A Rome, il servait d'intermédiaire aux Allemands et leur rendait des services. Il paraît même que dès 1515, Frédéric l'avait chargé de lui obtenir la rose d'or que chaque année le Pape bénissait le dimanche *Lætare* et envoyait au prince qu'il voulait particulièrement distinguer.

Miltitz partit pour l'Allemagne, avec la rose d'or peu de temps auparavant si désirée; mais on se trompait d'heure : les pensées du prince avaient singulièrement changé. Miltitz avait mission d'arracher Luther aux mains qui le protégeaient et de l'amener à Rome. Il devait, dans ce but, se concerter avec le cardinal Cajetan, et sur le salut de son âme n'agir que d'accord avec lui; mais comme l'œuvre était délicate, on

<sup>1</sup> SEIDEMANN, *Karl von Miltitz, Eine chronologische Untersuchung zu besserem Verständnisse der Quellen*. 1844. — TENZEL, V, 1 et 2. — Op., 2, 435 ss. — LÖSCHER, 3.

paraît lui avoir laissé une assez grande latitude dans ses négociations. Il était muni de brefs du Pape, pour l'Électeur, pour le conseiller électoral Pfeffinger, pour Spalatin, le chanoine de Nuremberg Donat Grossius, pour les maîtres bourgeois de Wittenberg, et aussi de lettres particulières du cardinal Jules de Médicis.

Le Pape disait à l'Électeur qu'il envoyait Miltitz en Allemagne pour pousser à la guerre contre le Turc, pour lui remettre la rose d'or, pour terminer l'affaire de Martin Luther, « *cet enfant de Satan, ce fils de perdition* », et procéder contre ses adhérents. Il l'avertissait que sa gloire et celle de ses ancêtres pourraient être ternies par cette entreprise insensée; il le suppliait de bien peser devant Dieu la position qu'il allait prendre à cet égard et d'assister, par son suffrage, le commissaire pontifical dans l'accomplissement de son devoir.

Les autres brefs étaient d'égale teneur, moins les ménagements. Le Pape y invitait ces hommes influents à aider leur prince à arrêter l'horrible ténacité de Luther, à extirper l'ivraie de ses hérésies et à prêter main-forte à Miltitz dans l'exécution de son mandat<sup>1</sup>.

Celui-ci voyageait lentement. Ayant manqué le cardinal Cajetan qui était parti pour l'Autriche, il s'arrêta quelque temps en Bavière sur les terres du conseiller Pfeffinger, apprit à connaître l'état réel des esprits en Allemagne. Il vit la difficulté de l'entreprise dont on l'avait chargé, et pencha dès lors vers les moyens de douceur et de conciliation.

<sup>1</sup> Voir l'instruction et les brefs dans LÖSCHER, 2, 16, et dans la deuxième partie des *Cyprian's Urkunden*.

« Il apporta avec lui plus de soixante-dix brefs », dit Luther. (DE W., 1, 216-231.)

La rose d'or. « *Sacratissimam auream Rosam, a nobis chrismate sancto delibitam, odorifero que musco inspersam, cum benedictione apostolica (ut vetus est consuetudo), aliisque sacris adhibitis ceremoniis, consecratam, munusquippe dignissimum et magni mysterii.* » (Bref de Léon X. CYPRI., 2, 62.)

Miltitz arriva sur le territoire saxon vers la fin de décembre (le 26 ou le 27), et se rendit à Altenbourg auprès de Spalatin. Il avait invité Tetzel à s'y rendre; mais celui-ci, réfugié dans le couvent de Saint-Paul, à Leipzig, s'excusa, prétextant les dangers de la route. « Luther, disait-il dans sa lettre, a excité contre moi tous les hommes puissants, en Allemagne, en Bohême, en Hongrie, en Pologne. De tous côtés, on en veut à ma vie. » — Le provincial de son Ordre, Hermann Rab, écrivit dans le même sens, insistant sur les périls que le pauvre Frère avait attirés sur sa tête en luttant pour l'autorité pontificale.

Dès la première semaine de janvier (1519), une entrevue eut lieu entre Miltitz et Luther, par l'entremise de Spalatin. Le conseiller électoral Fabian de Feilitsch y assistait aussi. Luther, blessé par la hauteur du cardinal Cajetan, rencontrait en Miltitz un homme aimable, indifférent au fond à toutes ces questions religieuses, fort insinuant et d'un commerce très-facile. On ne lui demandait guère que des rétractions de pure forme; et comme tous ces hommes, pour des motifs divers, désiraient ardemment la paix, on n'eut pas de peine à l'y décider.

« Le seigneur Charles de Miltitz, écrit-il à l'Électeur<sup>1</sup>, m'a fait hier envisager la honte à laquelle j'expose l'Église romaine. Je me suis humblement engagé à faire mon possible pour y remédier. Je supplie Votre Grâce de vouloir bien examiner les résolutions auxquelles je me suis arrêté, car je voudrais bien faire quelque chose pour lui être agréable.

« Premièrement, je promettrais de me taire à l'avenir sur toutes ces matières, et de laisser cette affaire mourir de sa belle mort, à condition toutefois que mes adversaires se tairaient aussi. Si l'on continue à combattre, la lutte va grandir et deviendra vraiment sérieuse, car j'ai toutes mes muni-

<sup>1</sup> DE W., 1, 207. Sans doute le 8 janvier.

tions au complet. — Secondement, j'écirais à Sa Sainteté une lettre très-humble et très-soumise. Je lui confesserais ma trop grande vivacité, sans admettre pourtant que j'ai attaqué l'Église. Je lui montrerais la cause de cette lutte dans ces prédications blasphématoires auxquelles j'ai dû résister comme un fils fidèle de l'Église, prédications qui ont jeté sur elle tant de mépris et tant de scandale parmi le peuple. — Troisièmement, je publierais un écrit dans lequel j'exhorterais chacun à se soumettre à l'Église romaine, à lui obéir et à l'honorer; j'y dirais que je n'ai cherché moi-même que son honneur, et je confesserais que j'ai combattu pour la vérité avec trop de vivacité et peut-être d'une façon inopportune. — Quatrièmement, Spalatin, sur l'avis du seigneur Fabian de Feilitsch, a proposé de remettre l'affaire à Sa Révérence l'archevêque de Salzbourg<sup>1</sup>, qui s'entourerait d'hommes non suspects et dont j'accepterais la décision, à moins que je m'en tienne à mon précédent appel. — Mais je doute que le Pape accepte un juge. Pour moi, je n'accepterai pas non plus le jugement du Pape. — Si ce moyen ne réussit pas, la lutte se poursuivra : le Pape écrira le texte, et moi le commentaire. — Charles de Miltitz pense que ce que j'offre n'est pas suffisant, mais il n'exige pas de rétractation de ma part. Nous nous sommes séparés afin d'y réfléchir encore. Si Votre Grâce Sérénissime croit que je doive faire davantage, je La supplie de me le dire. Je ferai tout, je souffrirai tout plutôt que de continuer ce combat. Mais une rétractation n'amènera rien.

« De Votre Grâce Sérénissime

« Le très-humble chapelain,

« Docteur MARTINUS. »

L'accord s'établit facilement sur ces bases. Il fut résolu, d'abord, qu'on imposerait silence aux deux partis; secondement que Miltitz écrirait au Saint-Père, pour lui exposer le

<sup>1</sup> « *Vafro et irreligioso homini* », dit Seckendorf.

réel état des choses; qu'il lui demanderait de remettre toute l'affaire à un évêque instruit, qui indiquerait les doctrines erronées que Luther devrait rétracter.

Luther en s'y prêtant céda aux désirs, à la pression de ses amis, et comme à contre-cœur. « Que la volonté de Dieu soit faite, disait-il; le temps nous enseignera; le Seigneur règne; je donnerai le reste à l'heure propice <sup>1</sup>. »

Il ne se fiait nullement à la modération de Miltitz, derrière laquelle il entrevoyait un piège. « Karl de Miltitz a été dépêché auprès de notre prince, muni de plus de soixante-dix brefs, à l'effet de m'amener enchaîné et vivant à Rome, cette Jérusalem homicide; mais Dieu l'a frappé en chemin. En d'autres termes, comme il s'informait partout avec soin de l'opinion publique à mon égard, il a été effrayé du nombre de mes adhérents, et il a caché ses sentiments violents sous une feinte bienveillance... Après être convenus de remettre l'affaire entre les mains des évêques de Salzbourg et de Trèves, nous nous sommes séparés amicalement. Il m'a donné le baiser de Judas, et il pleurait en m'exhortant. J'ai feint aussi de ne pas comprendre ces larmes de crocodile. Les choses en sont là. J'ignore ce qu'ils feront à Rome. Miltitz m'a dit en outre que depuis cent ans, nulle affaire n'a donné tant d'émoi à la troupe oisive des cardinaux. Je m'en réjouis, et je remets tout entre les mains de Dieu <sup>2</sup>. »

Rien ne prouve que Miltitz ait eu l'arrière-pensée que lui reproche Luther. Il désirait plaire et réussir là où d'autres avaient échoué; il espérait, par beaucoup de modération, arrêter une affaire dont son caractère léger l'empêchait de voir la gravité. Dans le repas d'adieu qu'il donna à Luther, il lui disait : « O mon cher Martin, je pensais trouver en vous un théologien usé par l'âge et disputant, assis derrière son poêle; et voici, j'ai trouvé un homme jeune et fort, qu'avec une armée de vingt-cinq mille hommes je n'amè-

<sup>1</sup> L. à Spalatin. DE W., 1, 213.

<sup>2</sup> L. à Sylvius Egranus. DE W., 1, 215.

nerais pas hors d'Allemagne. » — En parlant ainsi, il était sincère; avec l'aide de ses amis allemands, il comptait obtenir un succès qui lui ferait grand honneur; et s'il fut déçu dans son attente, c'est que, homme frivole et presque étranger aux choses religieuses, il n'avait point qualité pour intervenir dans un si grave débat <sup>1</sup>.

Tetzel, le personnage le plus compromis dans les scandales de l'indulgence, fut sacrifié. Miltitz se rendit lui-même à Leipzig et le fit comparaître en sa présence. Il lui reprocha durement les abus de sa prédication, les méfaits dont il s'était rendu coupable, ses fourberies et les hontes de sa vie privée; il le rendit responsable de tous les troubles survenus en Allemagne et le menaça de l'excommunication du Pape <sup>2</sup>. — Le malheureux, déjà en butte aux colères de ses adversaires, fut anéanti par l'abandon et le mépris de ceux mêmes qui l'avaient si bien employé. Il languit quelques mois encore dans le couvent de Saint-Paul, où il avait trouvé un dernier asile, et il mourut dans l'été (4 juillet), misérable et chargé d'opprobre. — Luther, qui avait appris son triste état, le plaignit et lui envoya une lettre de consolation : « Ne vous tourmentez pas, lui disait-il; ce n'est pas vous qui êtes cause de cette affaire; l'enfant a bien un autre père que vous <sup>3</sup> ». « J'ai pitié de Tetzel, écrit-il vers le même temps à Spalatin. Sa honte ne nous élève pas, comme sa gloire ne nous aurait point abaissés <sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> Miltitz, en vrai Allemand, aimait à boire, et à table parlait fort légèrement de l'Église et de la cour romaine. Il se félicitait de n'avoir pas reçu la prêtrise, à une époque où il était si difficile à un ecclésiastique de vivre saintement. V. PALLAVICINI, t. XVIII, et SECKENDORF, t. 1, § 47.

<sup>2</sup> Voici ce qu'en dit Miltitz dans une lettre à D. Pfeffinger, du 22 janvier : « J'ai acquis pleine connaissance de ses impostures, de ses fourberies et d'autres forfaits encore dont je lui ai fait un portrait véridique et dont je l'ai convaincu par témoins. Il avait tous les mois quatre-vingts florins de gages et dix florins pour ses domestiques, son entretien avec celui de ses gens et de trois chevaux, sans compter ce qu'il a détourné. Puis il avait deux enfants. »

<sup>3</sup> DE W., 6, 18.

<sup>4</sup> DE W., 1, 223 (12 février). La lettre est perdue; on n'en a que le sens.



Dès le mois de mars, Luther, fidèle à ses engagements, écrivit au Pape une lettre peut-être trop humble et publia une brochure destinée à calmer par des demi-rétractations la tempête qu'il avait excitée dans l'Église.

Au Pape il disait <sup>1</sup> :

« Que dois-je faire, Très-Saint Père? Personne ne me conseille; il m'est impossible de supporter le poids de votre colère, et je ne sais comment y échapper. On attend de moi que je rétracte ma dissertation. Si ma rétractation pouvait amener ce qu'on désire, j'obéirais à cet ordre sans délai. Mais comme mes ennemis, en voulant réfuter et supprimer mes écrits, ont été cause qu'ils se sont répandus au delà de mon attente, et qu'ils ont fait des impressions trop profondes pour pouvoir être révoqués; comme d'ailleurs la nation allemande s'honore aujourd'hui de posséder tant de beaux esprits et de gens éclairés, en état de juger de cette affaire, une semblable rétractation n'aurait d'autre effet que de discréditer davantage l'Église romaine et soulèverait tout le monde contre elle. Ce sont mes adversaires, ô Très-Saint Père, qui ont fait le plus de tort et porté le plus rude coup à l'Église romaine, qui l'ont décriée et avilie en Allemagne, en prêchant des puérités absurdes, en couvrant du nom de Votre Sainteté leurs turpitudes et leur avarice.

« Je proteste devant Dieu et devant toutes ses créatures que je n'ai jamais eu le dessein, ni alors, ni aujourd'hui, d'attaquer ouvertement l'autorité de l'Église romaine, ni celle de Votre Sainteté, ou de l'ébranler artificieusement. Je confesse sans réticence que l'autorité de cette Église va au-dessus de tout, et qu'il n'y a rien ni dans le ciel, ni sur la terre, qui puisse lui être préféré, sinon Jésus-Christ seul, le Seigneur de toutes choses. Ainsi, que Votre Sainteté n'ajoute point de foi aux imposteurs qui osent parler autrement de Luther et le charger de fausses imputations.

<sup>1</sup> DE W., 1, 233. La lettre est du 3 mars et datée d'Altenbourg.

« Ce que je promets à Votre Sainteté, et la seule chose que je puisse faire dans cette cause, c'est d'abandonner désormais cette matière des indulgences et de garder un silence absolu, à condition toutefois que mes adversaires mettent fin à leurs vaines clameurs. J'ajoute que j'exhorterai le peuple, par un écrit particulier, à respecter l'Église romaine, à ne pas lui imputer leur impudence, à ne pas imiter la violence dont j'ai usé et abusé contre elle-même. Au reste, je n'ai cherché qu'une chose : empêcher que l'Église romaine, qui est notre mère, ne fût souillée d'une tache aussi honteuse que le gain deshonnête, et que le pauvre peuple ne fût la dupe d'une erreur, où l'on voulait le plonger en lui faisant croire que les indulgences étaient préférables à la charité. »

La brochure a pour titre : *Instruction du docteur Martin Luther au sujet de quelques doctrines que lui imputent ses adversaires*<sup>1</sup>. — Il y traite tour à tour de l'intercession des saints, du Purgatoire, de l'indulgence, des commandements de Dieu, des bonnes œuvres et de l'autorité de l'Église romaine ; en un mot, de tous les points sur lesquels on a pu suspecter sa doctrine.

« Les saints, dit-il, doivent être honorés et invoqués, car Dieu opère journellement des miracles sur leurs tombeaux et sur leurs reliques ; mais ne les invoquons pas dans un but charnel. Ils ne sont d'ailleurs que nos intercesseurs auprès de Dieu qui seul exauce.

« Quant au Purgatoire, il faut croire que les pauvres âmes y souffrent des douleurs infinies, et qu'il faut les aider de nos prières, de nos jeûnes, de nos aumônes. En quoi consiste leur peine ? est-ce une expiation, est-ce une souffrance qui les purifie ? Personne ne le sait. Quoi qu'il en soit, il est téméraire d'intervenir dans les jugements de Dieu.

« L'indulgence est la dispense de l'expiation qu'entraîne le péché. Elle est libre, volontaire, moindre que les bonnes

<sup>1</sup> LOESCHER, 3, 326.

œuvres. Voilà ce que le peuple doit savoir; et qu'il laisse les théologiens la définir et discourir sur ses vertus!

« Les commandements de Dieu sont au-dessus des commandements de l'Église, comme l'or est plus précieux que le chaume. Les commandements de l'Église ont leur valeur; mais ils deviennent un danger quand ils se substituent à l'accomplissement des commandements de Dieu. Il est au reste à désirer qu'un concile en diminue le nombre.

« Touchant les bonnes œuvres, il est certain que nul ne saurait faire le bien avant d'être touché de la grâce de Dieu. Les œuvres naissent de la foi comme le fruit naît de l'arbre. Désespérons de nous-mêmes et appuyons-nous uniquement sur la miséricorde de Dieu. Il n'y a de bon que ce qui sort d'une âme humiliée et croyante.

« Il faut honorer par-dessus tout l'Église romaine. Ses fautes ne nous donnent pas le droit de nous séparer d'elle, elle est l'Église des apôtres et des martyrs. Que les docteurs débattent entre eux les limites de sa puissance, cela ne concerne en rien le salut. »

Telles furent les concessions que Luther crut devoir faire à ses adversaires moins encore qu'à ses amis. Ceux-ci étaient craintifs et le pressaient d'aller à la limite extrême des atténuations. Spalatin lui-même le suppliait de donner à la cour de Rome des marques non équivoques de son respect.

« Je l'ai fait, lui répondit-il, et sans difficulté, puisque j'honore même la puissance que le Turc tient de Dieu. Que Rome me laisse l'Évangile, je lui abandonne volontiers le reste <sup>1</sup>. » — Il se reprocha plus tard d'avoir en cette occasion, par faiblesse humaine et manque de connaissance, sacrifié la vérité à l'amour de la paix; mais si grandes que fussent ses concessions, elles ne pouvaient plaire entièrement; car il ne modifiait rien à ses enseignements sur l'indulgence, les bonnes œuvres et l'autorité de l'Église. Quoi qu'il

<sup>1</sup> DE W., I, 235.

en soit, Miltitz en parut satisfait, et il espérait qu'à Rome on en apprécierait l'intention.

Dès le 12 janvier, celui-ci avait demandé d'accorder à l'archevêque-électeur, Richard de Trèves, d'être juge dans l'affaire, et de fixer l'époque de la comparution. Il avait aussi engagé le duc de Saxe à appuyer par une lettre personnelle son action auprès de la cour de Rome.

Cette lettre fut écrite, mais par prudence jamais envoyée. L'archevêque de Trèves, d'un autre côté, ne paraissait pas désireux de se compromettre. Il ajournait la comparution, d'abord au mois de mars, puis au mois de juin, après la diète. Miltitz et Cajetan, qui voulaient en finir, se rendirent ensemble près de lui à Coblenz pour le décider. Celui-ci en effet écrivit, sur leurs instances, à l'Électeur de lui envoyer Luther. Cajetan lui faisait dire que tout était oublié, pardonné. Miltitz, par contre, écrivait à l'Électeur de surseoir encore, jusqu'à ce qu'il eût pu lui remettre en personne la rose bénite et lui parler de Luther et d'autres choses importantes. — Frédéric répondit à l'archevêque que, partant pour la diète de Francfort, il le verrait là et s'entretiendrait avec lui de l'affaire. Luther, qui flairait un complot contre sa sûreté, répondit que le voyage n'était pas sûr pour lui, que l'archevêque ne l'avait pas personnellement convoqué, que le Pape n'avait pas encore approuvé les démarches de Miltitz.

Ni l'ardeur de Miltitz, ni la diplomatie de Cajetan ne parvinrent à vaincre l'inertie générale. Tous les esprits, du reste, étaient à d'autres pensées, car l'Allemagne passait par une grande crise politique.

L'empereur Maximilien était mort subitement le 17 janvier. Frédéric de Saxe était vicaire de l'Empire; la diète convoquée à Francfort lui offrait la couronne et, sur son refus, élisait Charles, roi d'Espagne, écartant François I<sup>er</sup>, roi de France, son compétiteur, que soutenait le pape Léon X. Dès que la question religieuse fut, grâce aux événements politiques, reléguée au second plan, les craintes s'évanouirent; on

commença, dit Luther, à mépriser l'excommunication; la considération dont jouissait le prince s'étendait sur ceux auxquels il accordait sa protection, et il y eut pour tous un moment de relâche.

Rome avait parlé; mais Miltitz, qui avait reçu le bref du Pape, bref daté du 29 mars 1519, avant qu'on eût eu connaissance de la lettre si humble de Luther, le garda pour lui, dans la crainte sans doute d'arrêter net des négociations qui lui semblaient devoir aboutir. Ce n'est que plus tard qu'il fut publié. Le Pape y appelait Luther son « très-cher fils »; il lui disait combien il était réjoui d'apprendre, par le rapport de Miltitz, que jamais il n'avait eu l'intention d'attaquer le Saint-Siège Apostolique, mais que poussé par certain prédicateur d'indulgences, il était allé trop loin, et qu'il eût déjà retracté ses erreurs s'il eût trouvé en Cajetan plus d'impartialité. — Il terminait en le citant derechef à Rome, où il ne devait attendre qu'indulgence et pardon; « car le Pape ne veut point la mort du pécheur ». — Cette assurance si grande ne peut s'expliquer que par quelque dépêche de Miltitz qui, prenant ses espérances pour des réalités, aurait montré Luther disposé à se rétracter et la malheureuse affaire arrivée à son terme.

Miltitz garda la lettre, attendant sans doute une occasion favorable; mais cette occasion ne vint pas.

## CHAPITRE VI.

### LE COLLOQUE DE LEIPZIG <sup>1</sup>.

Les préliminaires de paix que nous venons de rapporter avaient fait naître de grandes espérances. Peu d'hommes étaient allés au fond du débat, et personne sans doute n'avait alors conscience de l'irrémissible opposition que les doctrines nouvelles soulevaient contre l'Église romaine.

On pensait généralement que la modération et le silence d'un côté, le redressement des abus incriminés, de l'autre, apaiseraient les esprits et mettraient fin au conflit douloureux. Luther était entièrement disposé à cesser la lutte; il avait même refusé de répondre à une nouvelle attaque de Prierias. Il crut toujours (et il le redit à la fin de sa vie) que si le Pape fût entré résolument dans les voies de Miltitz, on eût évité la douleur d'une rupture et les grandes luttes qui en ont été la conséquence <sup>2</sup>; mais les choses de ce monde ont leur inexorable logique, et quand une passion s'est emparée des âmes, celui-là même qui l'a évoquée est impuissant à la retenir.

Ce fut le docteur Eck qui ramena Luther au combat; et cette fois les questions spéculatives sur la grâce et la liberté cédèrent le pas à d'autres plus prochaines et plus dange-

<sup>1</sup> MÉLANCTHON, *Epist. ad Jo. OEcolumpadum*. — MOSELLANUS, *Épître à Jules Pflug et à Bil. Pirkheimer*. — *Actes du Colloque* (dans LÖSCHER, 3, p. 29, 2 ss., et dans Op., 3, 18 ss., et WALCH, 15, 105 ss.). — SEIDEMANN, *Die Leipziger Disputation im Jahre 1519*. Dresden, 1843. — KÖSTLIN, 1, p. 242 ss.

<sup>2</sup> Pref. in op. 1. ERL., p. 21.

reuses. Eck le poussa à discuter la primauté de l'Église romaine, l'autorité pontificale, et l'amena ainsi à des déclarations publiques si nettes et si précises, que nul, dès lors, n'osa plus songer à la possibilité d'une conciliation.

Il y avait, depuis le voyage de Luther à Heidelberg, guerre de plume entre le docteur Eck et Carlstadt <sup>1</sup>.

Les deux champions, vains et désireux de gloire scolastique, après un long échange de brochures, brûlaient de mesurer leurs forces dans un tournoi public. Eck était passé maître en ces sortes de disputes académiques; il avait brillé dans de nombreux colloques aux Universités de Vienne et de Bologne; et quand Luther, alors qu'il comparaisait devant le légat à Augsbourg, fut chargé par Carlstadt de le convier à une dispute à Wittenberg, Eck trouva cette Université trop mesquine et proposa Cologne, Paris ou Rome. On s'en tint à Leipzig. En décembre 1518, les deux postulants adressèrent une supplique commune à la faculté de Leipzig, à l'effet d'obtenir l'autorisation de discuter publiquement devant elle sur les matières qui les divisaient. Luther demeurait en dehors du débat, le cardinal Cajetan ayant refusé de consentir à ce qu'il y prit part.

Eck, sans attendre la réponse des théologiens de Leipzig, se hâta de publier les douze thèses dont il voulait disputer avec Carlstadt, « le champion de Luther ».

Ces thèses ne portaient ni sur les sources de la foi chrétienne, ni sur les questions de la grâce et du libre arbitre sur lesquelles lui et Carlstadt étaient en désaccord, mais précisément sur les points délicats que Luther seul avait traités : la pénitence, l'indulgence, le trésor de l'Église, le purgatoire. Enfin la douzième marquait sa pensée d'entraîner son adversaire sur un terrain plein de périls pour lui, où fatalement il l'amènerait à s'opposer non à des doctrines

<sup>1</sup> Nous abrégeons les fastidieux détails des préliminaires du colloque. — SEIDEMANN les donne au complet, ainsi que la liste des écrits polémiques. — Voir aussi DE W., 1, 170, 216, 371.

reçues, mais à l'autorité même de l'Église romaine <sup>1</sup>.

« Nous nions, y disait-il, que l'Église romaine n'ait pas été élevée au-dessus des autres églises, au temps du pape Sylvestre <sup>2</sup>; et nous reconnaissons en tout temps celui qui occupe le siège de saint Pierre comme son successeur et le Vicaire de Jésus-Christ. »

Luther précisément avait, à plusieurs reprises <sup>3</sup>, exprimé cette opinion que la primauté du Pape était de date assez récente, au grand émoi de Carlstadt, qui voulait bien combattre les scolastiques, mais non le Pape. Il fut donc singulièrement irrité du procédé du docteur Eck. « C'est à moi qu'il en veut, écrit-il à Carlstadt, dans une lettre rendue publique <sup>4</sup>. J'avais espéré qu'on traiterait, dans ce colloque, de la grâce de Dieu, de l'humaine misère et de toutes les choses débattues entre vous; et voici qu'il en vient à ces folles questions des indulgences... Allons, homme fort, ceins ton épée sur ta cuisse. Puisque je n'ai pu te plaire comme médiateur, peut-être te plairai-je davantage comme antagoniste. Non pas que je me propose de te vaincre, mais parce qu'après tous les triomphes que tu as remportés en Pannonie, en Lombardie, en Bavière (si du moins nous devons t'en croire), je te fournirai l'occasion d'obtenir le nom de triomphateur de la Saxe et de la Misnie, en sorte que tu seras à jamais salué du titre glorieux d'Auguste, et que, parvenu au faite de la gloire, tu pourras alors te reposer, selon l'adage de ton maître : « Où il n'y a plus de matière, il n'y a plus de mouvement <sup>5</sup>. »

<sup>1</sup> Eck publia d'abord ces douze thèses; puis il en ajouta une autre encore sur le libre arbitre, qu'il intercala à la septième place. La douzième que nous citons ici devient donc la treizième. Il attribua cette omission à sa négligence.

<sup>2</sup> Sylvestre était pape au temps du concile de Nicée (314-335).

<sup>3</sup> Déjà dans ses *Resolutiones* de 1518, puis dans les conférences d'Augsbourg.

<sup>4</sup> Fin de janvier ou commencement de février.

<sup>5</sup> De W., 1, 240.



Eck répondit; Luther répliqua, opposant thèse à thèse : « C'est par de pitoyables décrétales des pontifes romains, composées il y a quatre cents ans et moins, que l'on prouve la primauté de l'Église de Rome; mais cette primauté a contre elle l'histoire digne de foi de onze cents années, les déclarations des Saintes Écritures, et les conclusions du concile de Nicée, le plus saint de tous les conciles. »

Un professeur de Leipzig, Jérôme Dungersheim de Ochsenfart, intervint au débat. C'était un vrai scolastique, entêté dans une science de mots, étranger aux études classiques. Il s'était rendu ridicule par la manière dont il avait défendu la légende de sainte Anne. Il irrita Luther et le poussa à de nouvelles recherches : « Le pouvoir des chefs n'appartient pas à saint Pierre seul, mais à tous les disciples, à l'Église catholique, à la communion des saints qui n'a d'autre chef que Jésus-Christ. La primauté du Pape est une primauté d'honneur, non de puissance.

« L'Église, avec ses grâces et sa puissance spirituelle, n'est ni à Rome, ni dans les évêques seulement, mais partout où se trouvent la Parole de Dieu, la foi, les sacrements, l'espérance et la charité. Là où la Parole de Dieu est annoncée, là est la vraie foi, et cette foi est la pierre que les portes de l'enfer n'ébranleront pas. — Ni le concile de Nicée, ni les premiers Pères, ni les anciennes communautés de l'Asie, de la Grèce et de l'Afrique n'ont été soumis à la puissance du Pape. Aujourd'hui même il y a en Orient de vrais chrétiens dont les évêques n'ont point été ordonnés par lui. Les décrets pontificaux qui attribuent au Pape la toute-puissance n'ont d'autre base qu'un rêve malsain de domination. Quelle que soit d'ailleurs cette puissance, elle est d'ordre humain, comme toutes les puissances de ce monde, *Domina mundi*, mais non d'ordre divin. »

Telles étaient les pensées qui germaient dans son âme, qu'il rédigeait dans des Résolutions sur les treize thèses, et qu'il se disposait à soutenir dans une discussion publique.

Tandis que Miltitz continuait ses négociations pacifiques, Luther, dégagé de ses promesses par l'inconcevable agression du docteur Eck, s'abandonne entièrement aux sentiments nouveaux qui l'agitent. « C'est désormais la lutte sans trêve. Qu'elle soit la bienvenue! Jusqu'ici nous n'avons fait que jouer; écrasons maintenant ces vipères et renversons la tyrannie romaine. — C'est le Seigneur qui m'entraîne, et je le suis. Je lis les décrets des papes pour me préparer à ce colloque, et je vous le dis à l'oreille : je me demande si le Pape ne serait pas l'Antechrist lui-même ou son apôtre; car par ces décrets il a crucifié le Christ, c'est-à-dire la vérité<sup>1</sup>. »

Ses amis sont tremblants. Carlstadt, Spalatin le conjurent de ne pas toucher à cette puissance de Rome; l'Électeur lui-même résiste.

« Dieu sait, lui répond Luther, que j'eusse été heureux d'en finir... mais il est visible qu'en m'attaquant, le docteur Eck ne cherche que la honte de votre Université de Wittenberg. Puis-je ne pas répondre et laisser insulter ainsi la vérité? Si Votre Grâce exige que je me taise, j'obéirai fidèlement; mais ma conscience ne supporte pas cet abandon de la vérité<sup>2</sup>. »

L'Électeur, enfin vaincu par ses instances, lui permit de prendre part au colloque; et Miltitz, à qui Luther avait remis ses thèses, n'y mit aucune opposition.

Cependant les théologiens de Leipzig n'avaient pas répondu favorablement à la demande du docteur Eck et de Carlstadt. Tout en étant avec Eck en communion de haine contre Luther et sa cause, ils craignaient le péril. L'Université de Leipzig, fondée après les grandes luttes hussites, était par nature et par situation hostile à toute nouveauté. Ses théologiens étaient en général de bons et gras chanoines plus

<sup>1</sup> DE W., 1, 217, 222, 230, 239, 243.

<sup>2</sup> DE W., 1, 236, 276.

occupés de leurs bénéfices que de l'étude de la Sainte Écriture. Leur indolence attristait le duc Georges, qui visait à la grandeur, à l'éclat. Celui-ci voyait avec peine le nombre des étudiants diminuer, et Wittenberg profiter de cette décadence ; il appela en vain des humanistes distingués, aucun d'eux ne vint. — Les professeurs avaient donc écrit en décembre à leur maître pour lui démontrer tous les inconvénients d'un colloque : « Cela jettera un mauvais jour sur notre Université ; cela vous mettra mal avec votre cousin l'électeur Frédéric. »

L'évêque de Mersebourg, chancelier de l'Université, faisait entendre les mêmes plaintes. « Pourquoi, disait-il, mettre en discussion ce que le Pape a condamné ? » — Le prince Georges, par contre, était tout feu pour le colloque. Il en attendait un peu de gloire pour son Université ; et comme il recherchait sincèrement la vérité, il ne comprenait pas qu'on se refusât à la discussion. Il écrivit dans ces sentiments à l'évêque de Mersebourg une lettre fort impertinente à l'égard de ses professeurs : « S'ils aimaient, lui disait-il, la vérité mieux que leur repos, ils devraient se réjouir. N'est-ce pas pour cela qu'ils sont si bien entretenus et reçoivent tant d'honneurs ? Ce sera pour eux un bon exercice, et s'ils s'y refusent, autant vaut mettre à leur place un enfant ou quelques vieilles femmes. Celles-ci du moins chanteraient et fileraient pour gagner leur nourriture. »

Ce duc Georges était loin d'être un homme ordinaire. Caractère anguleux, étroit et despote, il aimait la vérité avec passion, et il avait pour son temps et dans sa condition princière une culture d'esprit peu commune. Il était en relation avec les humanistes Érasme, Sadolet, etc., et s'entretenait volontiers de poésie et de théologie avec son docte secrétaire Emser. Comme il avait le cœur droit et beaucoup de conscience, il gémissait sur les désordres de l'Église et rêvait une réformation. Dans ce sens, ni les écrits de Luther, ni sa personne ne lui déplaisaient absolument ; mais sa doctrine

de la servitude morale le scandalisait, le dogme de la justification par la foi lui paraissait dangereux pour le peuple.

Néanmoins, quand il sut que Luther devait prendre part à la discussion, il hésita, il prit peur, il répondit d'abord négativement. Luther lui écrivit plusieurs fois, le supplia, « au nom de Dieu », de lui accorder cette grâce. Il finit par céder et envoya un sauf-conduit le 10 juin pour Carlstadt « et tous ceux qu'il amènerait avec lui ». Cela suffit à Luther, et il consentit à partir « sous l'aile de Carlstadt ». L'ouverture du colloque fut fixée au 27 juin.

Les agitations politiques du moment, si grandes qu'elles fussent, n'eurent pas la puissance de détourner la nation de cette lutte religieuse qui enflammait les esprits. Tandis que les princes négociaient à Augsbourg la succession de Maximilien, les savants, les prêtres, le peuple, se passionnaient et prenaient parti dans l'affaire de Luther. Les humanistes seuls essayaient d'en rire et s'évertuaient à ne voir en tout cela qu'une ridicule querelle de moines : « Jean Eck, écrivait Mosellanus à Érasme, ce roi des discoureurs tant gonflé d'orgueil, qui méprise les dieux comme le Socrate d'Aristophane, va combattre pour la vie, c'est-à-dire pour ses rêveries, contre Andréas Carlstadt, l'archidiaque de Wittenberg. Nos fous de théologiens seront juges entre eux. On se prépare avec ardeur. L'un amènera avec lui la faction augustinienne ; l'autre, le peuple des Frères Prêcheurs qu'on trouve partout où leur pain quotidien se trouve en péril. Noble couple de scotistes ! Voulez-vous savoir quelle sera l'issue de la bataille ? On criera, on se disputera à la grande joie des auditeurs, car je sais ce que les deux champions ont dans le ventre. Il y a de quoi donner à rire à dix Démocrites... »

Tetzel, près de mourir, en apprenant que le colloque était décidé, vit le péril et dit : « *Das walt der Teufel !* C'est le Diable qui y pousse ! »

<sup>1</sup> Mosellanus, tout sceptique qu'il fût, a fait un récit fort instructif du

Le docteur Eck arriva d'Ingolstadt à Leipzig le 21 (ou le 22) juin; il avait des lettres de recommandation de son prince et des Fugger d'Augsbourg, « les rois de la banque, *reges denariorum* », comme on appelait cette puissante famille<sup>1</sup>. Le duc Georges arrivé le même jour lui fit une amicale réception. Le lendemain, jour de la Fête-Dieu, il y eut grande procession dans la ville. Le docteur Eck y figura, magnifique, à côté des théologiens de la Faculté, montrant à tout le monde « qu'il ne redoutait point ceux de Wittenberg ».

Il plut dès l'abord : au duc parce qu'il était le champion de l'autorité, à l'Université parce qu'il défendait les choses anciennes, aux bourgeois, aux moines, au peuple, par sa belle prestance, ses mœurs faciles, qui n'étaient un secret pour personne. La ville le combla de fêtes, de plaisirs; et il en jouit en homme entendu<sup>2</sup>.

Les Wittenbergeois arrivèrent le vendredi (24 juin), dans de lourdes voitures découvertes. Ils entrèrent à Leipzig par la porte de Grimma. Deux cents étudiants armés de pics et de hallebardes les accompagnaient. Carlstadt marchait en tête; après lui, dans une autre voiture, suivaient le docteur Martin et Philippe. Il y avait aussi le jeune duc Barnim de Poméranie, alors recteur de l'Université de Wittenberg, Nicolas de Amsdorf, Jean Lange d'Erfurt, trois docteurs en droit et plusieurs autres hommes considérables. Arrivé près du cimetière de Saint-Paul, le char de Carlstadt se brisa, et le docteur tomba dans la boue, se blessa. Luther et « son fidèle Achate », Dominus Philippus Mélanchthon, passèrent devant. La foule vit un présage dans cet accident, et dit : « Le premier sera battu, l'autre sera vainqueur ».

colloque. Celui d'un jeune étudiant, Sébastien Froeschel, plus naïf, donne l'émotion du moment. Les lettres de Luther, de Mélanchthon et du docteur Eck précisent certains détails. — Voir aussi les *Actes*.

<sup>1</sup> Les relations de Eck avec les Fugger datent de 1515, époque où il avait soutenu à Bologne une discussion publique en faveur de l'usure, c'est-à-dire du prêt à intérêt.

<sup>2</sup> V. ERL., 25, p. 18, et WALCH, XV, p. 1456.

A l'heure même où ceux de Wittenberg entraient en ville, l'évêque de Mersebourg, dont rien n'avait pu fléchir les craintes, faisait afficher, aux portes des églises et de l'hôtel de ville, un mandement interdisant le colloque sous peine d'excommunication. Le duc entra dans une grande colère, et le bourgmestre fit arrêter l'homme qui sans sa permission avait posé les affiches.

On eut quelque peine à tomber d'accord sur les conditions du colloque. Carlstadt, appelé devant la commission que le duc avait établie à cet effet, exigea la présence de notaires qui tiendraient un procès-verbal authentique des discours et des actes. On y consentit, mais à condition qu'ils seraient revus par des arbitres théologiens avant d'être livrés à la publicité. Luther, qu'on n'avait pas consulté, se révolta contre une semblable prétention. Il voulait combattre publiquement, mais n'acceptait point d'arbitres. Qui donc jugera? Le Pape? Il le récuse. Les Universités? Elles lui sont toutes hostiles. Il déclare qu'il refuse la discussion. Ses amis le pressent. Il acquiesce enfin à ce qu'avait accepté Carlstadt, en écartant toutefois l'arbitrage du Pape et en faisant insérer dans le traité le souvenir de son appel à un libre concile. — Ces mille difficultés qu'on soulevait autour de sa personne le blessaient profondément. « Évitez au nom de Dieu dans votre discussion de scandaliser la jeunesse, avait dit le docteur Emser. — Laissez! répondit-il; cette affaire ne se fait point au nom de Dieu; elle ne finira point non plus en son nom. »

Le 27, dès l'aube, la ville entière était en fête, le tournoi allait commencer. Les théologiens, les conseillers de la ville, une foule de chevaliers, de prêtres, d'étrangers, se réunirent dans la grande salle de l'Université, où le docteur Simon Pistoris, professeur de jurisprudence, souhaita à tous la bienvenue dans un beau discours latin. — L'assemblée se rendit en bon ordre à l'église Saint-Thomas, les professeurs de Leipzig ayant chacun à sa droite un théologien de

Wittenberg; et l'on entendit dans un grand recueillement la messe du Saint-Esprit, une messe nouvelle arrangée à douze voix par le célèbre organiste Georges Rhau.

A neuf heures, le cortège se dirigea vers le château de la Pleissenbourg, que le duc Georges avait mis à la disposition de ses théologiens. Une foule immense et les bourgeois en armes, enseignes déployées, l'accompagnaient. Soixante-seize hommes devaient, pendant la durée du colloque, monter la garde à la Pleissenbourg et y maintenir l'ordre. — La salle n'était pas grande, mais magnifiquement drapée et couverte de riches tapis. Il y avait des tables pour les notaires, et pour les champions, deux chaires qui se faisaient vis-à-vis. Celle du docteur Eck portait comme emblème l'image de saint Georges; celle destinée à Luther, l'image de saint Martin. « Il faut, avait dit le duc, que ce Frère Martin combatte sous l'égide du dieu Mars. »

L'humaniste Petrus Schade Mosellanus avait écrit, sur l'ordre du duc, un discours d'ouverture, « *de ratione disputandi, præsertim in re theologica* ». Un jeune garçon, représentant « l'innocente théologie », devait le réciter. Celui-ci prit peur au dernier moment. Mosellanus, relevant d'une fièvre, malade encore, chétif de corps, le dit alors d'une voix sourde et monotone. Ce n'était du reste qu'une élégante et enfantine exhortation aux deux partis opposés, « à ne se proposer d'autre règle dans tout ce qu'ils diraient, que la gloire de Dieu, à ne pas chercher leur propre gloire et à ne pas se laisser dominer par leurs passions ». Mosellanus, homme érudit, savant gréciste, esprit élevé, n'allait pas au fond des questions qui allaient être discutées. — Le duc Georges, qui avait lu la pièce, s'étonnait naïvement de la sottise des théologiens qui avaient besoin de pareilles recommandations.

Le discours terminé, les musiciens entrèrent et chantèrent trois fois de suite le « *Veni, Sancte Spiritus* », toute l'assemblée s'étant mise à genoux. Puis un huissier se leva, et con-

voqua la réunion pour le même jour à deux heures après midi. « Chacun alors s'échappa pour le dîner. »

A deux heures, la séance fut ouverte. La salle était, comme le matin, pleine de spectateurs; le duc Georges était présent, et dès ce jour il fut très-assidu à la discussion, qu'il suivit avec la passion qu'il mettait à toutes choses. Eck et Carlstadt prirent possession de leurs chaires. Voici le portrait spirituel, assez méchant, que Mosellanus fait des deux champions :

« Eck est un homme d'une stature élevée, d'une ferme et forte corpulence. Sa voix pleine et tout allemande, plus dure que distincte, sort d'une puissante poitrine. C'est la voix d'un tragédien, ou mieux encore d'un crieur public. — Rien en lui ne rappelle cette grâce que Fabius et Cicéron réclament de l'orateur romain. Ses yeux, sa bouche, toute sa physionomie sont moins d'un théologien que d'un boucher ou d'un soldat. Sa force est dans l'excellence de sa mémoire; si son intelligence était égale, ce serait un homme parfait; mais il lui manque la promptitude et la sûreté du jugement, qualités que les autres dons de l'esprit ne sauraient jamais suppléer. De là vient que dans la discussion il entasse sans choix tant d'arguments, tant de témoignages de l'Écriture, tant de passages tirés des auteurs, et ne s'aperçoit pas combien la plupart de ces passages sont peu concluants, peu sûrs, sans rapport à la chose, de purs sophismes. Il ne cherche qu'à jeter de la poudre aux yeux de ses auditeurs éblouis par la richesse et la multitude de ses arguments, et il leur persuade ainsi qu'il l'emporte sur son adversaire. Ajoutez à cela une incroyable impudence. S'il se sent pris dans les lacs de son adversaire, il donne avec promptitude une autre tournure à la discussion, ou s'empare de l'opinion de ce dernier et attribue à celui-ci la sienne propre, qu'il se met à combattre.

« Carlstadt est au contraire de petite taille, avec un visage noirâtre et brûlé; sa voix est sourde et désagréable; sa



mémoire est plus faible; il discute évidemment pour la vérité, mais il est porté à la colère <sup>1</sup>. »

La question posée entre ces deux hommes était cette éternelle question du libre arbitre et de la grâce de Dieu, que Luther avait si bien débattue avec sa conscience troublée et tout éprise de la miséricorde divine. Quelle est la part de la volonté humaine dans l'accomplissement des bonnes œuvres? La volonté est essentiellement active, prétendait Eck, sans nier l'action simultanée de la grâce. — Les bonnes œuvres sont un fruit de la grâce, disait Carlstadt sans nier la part de la volonté. Carlstadt représentait la doctrine de saint Augustin; Eck, le sémipélagianisme de la scolastique, la doctrine reçue et autorisée. Tous deux firent montre de beaucoup d'érudition, de talent. Ils citaient à profusion les passages de l'Écriture, les sentences des Pères; et cela dura quatre jours, du 27 juin au 3 juillet (avec deux jours fériés), sans que jamais ni l'un ni l'autre n'entrât dans l'intimité même du sujet.

Carlstadt avait un grand fonds de connaissances, mais beaucoup de lenteur dans l'esprit et une mémoire plus faible que celle de son adversaire. Il avait à côté de lui ses livres qu'il consultait et dans lesquels il contrôlait toutes les citations qu'on lui opposait. Eck en fut choqué et réclama. « En Italie, dit-il, on dispute librement. » Les arbitres consultés lui donnèrent raison et enlevèrent les livres. Le pauvre homme, fort empêché, eut dès lors toutes les apparences de la défaite.

Eck, en effet, parlait avec toute l'autorité d'un homme qui tenait le succès. Prompt dans ses réparties, ironique, railleur, ayant dans toutes ses allures « quelque chose d'effronté et de féroce <sup>2</sup> », il affirmait et niait avec une égale

<sup>1</sup> Les *Actes* de la dispute dans LÖSCHER, III, p. 292 ss. ERL., III, p. 18 ss., pour Luther.

<sup>2</sup> *Bilibald Birkheimer*.

assurance, s'emparant des arguments de son adversaire et mettant le succès de son côté.

L'assemblée, fatiguée, énervée par cette longue discussion qui n'aboutissait point, était tantôt tumultueuse, tantôt languissante. Pendant le calme, les bons théologiens de Leipzig, assis à côté du docteur Eck, dormaient. « Il fallait, dit Froeschel, les réveiller quand venait l'heure des repas <sup>1</sup>. »

Chacun des deux partis s'attribua naturellement la victoire. Eck triompha insolemment. Ceux de Wittenberg furent plus modestes : « Nous nous en serions mal tirés, dit Amsdorf, si toute la dispute n'avait été écrite <sup>2</sup>. » Mélanchthon, qui assistait silencieux au colloque, aidant Carlstadt de ses conseils, écrit à son ami Æcolampade : « Nous avons employé toute une semaine à cette discussion. J'ai appris par ces hommes ce que les anciens entendaient par le nom de sophistes. Quel bruit ! quel incroyable tumulte ! Ne vous étonnez pas qu'il en sorte si peu de profit. L'Esprit aime le silence pour s'emparer de nos cœurs. Il ne se rencontre pas chez ceux qui recherchent l'honneur, mais chez ceux qui n'ont d'autre désir que de connaître et de posséder la vérité. L'épouse de Christ ne se tient pas dans les rues et les carrefours ; mais elle conduit son époux dans la maison de sa mère. »

La dispute allait prendre avec Luther une autre tournure. La question à débattre était brûlante : la primauté du Pape, l'autorité même de l'Église ! Singulier homme que ce duc Georges pour autoriser, pour encourager une discussion de cette nature !

Le 29 juin, le dimanche de saint Pierre et saint Paul, le duc Barnim de Poméranie avait engagé Luther à prêcher

<sup>1</sup> WALCH., v, p. 1430.

<sup>2</sup> LÖSCHER, III, p. 240.

au château, pour ceux de Wittenberg. Il y eut, malgré l'hostilité générale, une telle affluence que la chapelle se trouva trop étroite et qu'on dut préparer hâtivement la salle même des séances du colloque. Il prêcha sur l'évangile du jour (MATTH., XVI, 13-20), et il exposa avec une grande onction les deux grands points débattus, la grâce de Dieu et la puissance des clefs. Il montra d'abord comment l'âme arrivée à douter d'elle-même soupire après le Dieu vivant, se confie et s'abandonne à lui seul; comment cette foi du cœur devient le ressort qui donne l'impulsion à toutes nos bonnes œuvres. Puis il parla du pouvoir des clefs remis à saint Pierre, c'est-à-dire à l'Église tout entière dont il était le représentant, pour consoler les consciences troublées et leur donner une certitude de la miséricorde divine. — On lui sut mauvais gré de ce discours. Le duc Georges, étant absent, n'y assista pas. Son conseiller César Pflug, la tête de la commission du colloque, n'y vint pas non plus. « Le docteur Martin, dit-il, aurait bien dû garder son sermon pour Wittenberg. » On lui interdit dès lors toute prédication, et le docteur Eck monta plusieurs fois en chaire dans différentes églises de la ville, pour le réfuter et, si possible, effacer l'impression qu'il avait produite <sup>1</sup>.

La dispute entre Eck et Luther commença le 4 juillet, — le jour même où Tetzl mourait abandonné au couvent des Dominicains. — Luther avait à traiter une matière délicate devant un public hostile ou prévenu, en présence d'un adversaire qu'aucun scrupule n'arrêtait, et dont le plan con-

<sup>1</sup> DE W., I, 288.

« Luther a prêché en l'absence du prince un sermon hussite. — J'ai prêché aussitôt le dimanche de la visitation de la Vierge Marie, et le dimanche ensuite, devant un auditoire plus nombreux que je n'en ai jamais eu. J'ai excité le peuple contre ses erreurs, et je lui en ai donné le dégoût. »

(Eck à Hochstraten. LÖSCHER, III, 274.)

sistait à l'acculer à l'hérésie hussite, odieuse à cette Université allemande, odieuse surtout au duc Georges, qui avait une peur infinie des doctrines hérétiques dont on avait jadis accusé son grand-père Podiébrad, roi de Bohême. — Il le sentit vivement, et, avant d'entrer dans la discussion, il protesta que son respect pour le siège apostolique et l'Église romaine l'eût empêché de traiter cette question inutile et extraordinairement périlleuse, si elle ne lui eût été imposée par le docteur Eck. Sur quoi celui-ci répondit que, si périlleuse qu'elle fût, c'est Luther qui l'avait, le premier, soulevée dans ses travaux antérieurs.

Eck soutint avec une grande habileté et une érudition vaste, mais sans critique, la thèse ultramontaine de la primauté du Pape, de droit divin. « L'Église militante, disait-il, est l'image de l'Église triomphante. Celle-ci est une monarchie où tout s'élève hiérarchiquement jusqu'au seul chef qui est Dieu. Christ a établi un ordre semblable sur la terre, car ce que le Fils voit faire au ciel par le Père, il l'accomplit sur la terre. (JEAN, v, 19.) Toute son Église est donc soumise à un chef, et ce chef est le Pontife de Rome.

« Cette prééminence de l'Église de Rome, non de droit ecclésiastique, mais de droit divin, tous les Pères grecs et latins, saint Jérôme, saint Cyprien, saint Augustin, les conciles, l'Église des premiers temps l'ont unanimement reconnue, témoin les décrétales des Papes; l'Église entière n'est qu'un perpétuel témoignage de soumission à celui que le Christ a établi pour être son chef suprême ici-bas : « *Tu es Petrus.* » Personne n'a jamais contesté cette vérité de foi, sinon les hérétiques de tous les temps, et de nos jours les hussites, persuadés que le plus sûr moyen d'introduire dans l'Église leurs funestes erreurs, était de battre en brèche l'autorité du Souverain Pontife. »

Luther répondit qu'il n'avait jamais eu l'intention de contester l'autorité du Pape, mais qu'il refusait de reconnaître que cette autorité fût de droit divin. « La puissance de

l'Empereur n'est-elle pas incontestable? et pourtant personne n'assure que Jésus-Christ l'ait établie. — Saint Pierre n'a eu sur les autres disciples d'autre prééminence que celle qui vient de la dignité. Telle est aussi la primauté du Pape à l'égard des évêques.

« Certes l'Église a un chef; mais ce chef, c'est Jésus-Christ lui-même. N'a-t-il pas dit : « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde » ?

« L'Église vivait, alors qu'il n'y avait point encore de communauté romaine. Nous ne voyons pas que les anciens évêques aient reçu de Rome leur ordination; les plus anciens Pères ne connaissent pas cette primauté dont on nous parle; le concile de Nicée lui-même ne reconnaît l'autorité du Pape que sur son diocèse à lui; comment peut-elle alors être de droit divin?

« Les doctrines de l'Église, citées par le docteur Eck, les Pères latins eux-mêmes sont impuissants à l'établir. Saint Augustin n'applique-t-il pas cette déclaration de Jésus : « Tu es Pierre et sur cette pierre j'établirai mon Église », non à l'apôtre, mais à la foi qui anime celui-ci? — Quant aux décrétales qu'on m'oppose, elles sont inauthentiques. — Au reste, toutes ces autorités sont purement humaines : Pères, docteurs et conciles peuvent se tromper. Il y a au-dessus d'eux tous une autorité qui décide : c'est la Parole de Dieu. Entre saint Paul et saint Bernard, mon choix est fait; or il n'y a pas une seule déclaration de l'Écriture qui établisse que la primauté du Pape est d'ordre divin. Songez en outre qu'en faisant du Pape la tête de l'Église chrétienne, vous excluez de l'Église tout un peuple de chrétiens qui n'ont jamais reconnu son autorité. »

Les deux orateurs parlaient à tour de rôle, selon un ordre prescrit, Eck longuement, sûr de lui-même, comme un

homme rompu à toutes les finesses de la dialectique, éloquent par moments; Luther, plus vif, plus pénétrant, avec des allures impétueuses et charmantes à la fois, surprenant son adversaire par la promptitude de ses réparties et par la science admirable avec laquelle il maniait la Sainte Écriture. L'auditoire, malgré ses préventions, était sous le charme de sa parole. Voici comment Mosellanus le représente :

« Luther est de moyenne stature, et si maigre, si affaibli par l'étude et le souci, qu'on pourrait presque compter ses os. Il est dans la force de l'âge, et a une voix claire et pénétrante. Sa science et sa connaissance des Écritures sont admirables; il les a tout entières dans sa main. Il a du grec et de l'hébreu une connaissance suffisante pour tout interpréter, et avec cela une extraordinaire provision de choses et de mots. Ses manières sont affables, affectueuses; rien en lui de sombre ou de hautain. Il se fait à tout. En société, il est agréable, avec un air toujours tranquille et plein de sérénité, quelles que soient les menaces de ses adversaires. Il faut croire que ce n'est pas sans l'assistance de Dieu qu'il entreprend de si grandes choses. On lui reproche toutefois de reprendre ses adversaires avec plus de vivacité qu'il ne convient à un homme qui innove en théologie. »

Luther avait évidemment le dessus, quand la discussion, par une habile tactique du docteur Eck, prit enfin la tournure que dès le commencement celui-ci avait cherché à lui donner<sup>1</sup> :

« Dès les premiers temps de l'Église, dit-il en terminant une longue dissertation sur les Pères, tous les chrétiens ont unanimement et toujours admis que l'Église romaine tient sa primauté de Jésus-Christ, non d'un droit humain ou de l'assentiment du peuple.

« Néanmoins, parmi les erreurs pernicieuses et damnables de Wiclif, on lit cette phrase : « Il n'est point nécessaire

<sup>1</sup> Séance du dimanche 5 juin.

« pour le salut de croire que l'Église romaine prime les autres « églises. » Jean Huss ajoute : « Saint Pierre n'a jamais été ni « jadis ni aujourd'hui le chef de l'Église catholique. » J'avoue aussi que les Bohémiens, dans la défense si opiniâtre qu'ils ont faite de leurs hérésies, ont maintenu cette dangereuse doctrine et s'en sont fait une arme... Je demande pardon au vénérable Père, si je suis ennemi des Bohémiens, parce qu'ils sont ennemis de l'Église, et si la dispute actuelle me rappelle ces hérétiques, puisque cette proposition qu'il a émise, à savoir que l'autorité de l'Église romaine est de droit humain, est, selon mon faible jugement, si voisine des erreurs des hussites, que ceux-ci, à ce qu'on assure, en manifestent une grande joie. Voilà ce que j'avais à dire, et j'écouterai volontiers ce que le vénérable Père dira pour se justifier <sup>1</sup>. »

Le coup avait porté. Luther répondit :

« Le révérend docteur me calomnie en me représentant comme l'ami et le patron des hérétiques hussites, devant cette respectable assemblée. Que Dieu ne lui impute pas ce méfait. Jamais je n'ai aimé et n'aimerai le schisme. Les Bohémiens font mal en se séparant volontairement de notre unité, alors même qu'ils le feraient au nom d'un droit divin, car le droit divin suprême, c'est la charité et l'unité de l'esprit. Je n'ai prétendu établir qu'une seule chose, et je supplie tout chrétien pieux d'y bien réfléchir. N'est-ce pas une criante injustice que de repousser de l'Église, et de chasser du ciel où ils sont, tant de milliers de martyrs et de saints, qui, pendant quatorze cents ans, ont illustré l'Église grecque?... Enfin, puisque le Très-Révérend Père a tant d'animosité contre les Bohémiens, qu'il écrive contre eux ! Je m'étonne de trouver tant d'hommes qui les condamnent et les calomnient, et pas un seul qui, par amour fraternel, se donne la peine de réfuter leurs erreurs en sauvant l'honneur de l'Église romaine. »

« J'ai fait à Luther une bonne méchanceté. »

(Eck à G. Hauen et à Franz Burckard. WALCH., xv, 1461.)

Le même jour <sup>1</sup>, à la séance de l'après-midi, il prit de nouveau la parole en ces termes :

« Le révérend docteur a produit contre moi les noms de Wiclif et de Jean Huss. Je réponds comme précédemment : premièrement, je ne défends nullement le schisme des Bohémiens, mais l'Église grecque dans son existence de mille quatre cents ans. Qu'importe que les hussites soient pour ou contre elle? Jamais ni le Pontife romain ni ses adulateurs ne parviendront à chasser du ciel une telle légion de saints. Deuxièmement : il est certain que parmi les doctrines de Jean Huss et des Bohémiens il en est de foncièrement évangéliques et chrétiennes, que l'Église catholique ne saurait condamner. Telle est celle-ci : « Il n'y a qu'une seule Église universelle. » Qu'importe que des hypocrites condamnent cela? il n'en est pas moins vrai que l'Église tout entière prie : « Je crois au Saint-Esprit, la sainte Église universelle, la communion des saints. » Telle est cette autre encore : « Il n'est pas nécessaire au salut de croire que l'Église romaine prime les autres Églises. » Qu'importe que Wiclif ou Jean Huss aient dit cela? Je sais que Grégoire de Nazianze, Basile le Grand, Épiphane, Cyprien et un nombre infini d'évêques grecs n'ont pas cru à cette primauté, et sont sauvés néanmoins. Il n'appartient ni au Pape ni aux inquisiteurs de faire de nouveaux articles de foi. Ils n'ont qu'à juger selon la foi établie. »

À ces mots, il se fit un grand tumulte dans la salle. Luther, par sa hardiesse, venait de réveiller toutes les passions anti-hussites. Le duc Georges se leva de son siège, et les poings sur les hanches, il s'écria : « *Das walt die Sucht!* La peste l'étouffe <sup>2</sup>! »

Eck avait trouvé le point douloureux; il appuya.

« Le Révérend Père veut sauver son honneur en refusant d'être le protecteur des Bohémiens; je l'en laverai si ses

<sup>1</sup> Deuxième séance du 5 juillet, à deux heures.

<sup>2</sup> Relation de Fröschel, WALCH., xv, p. 1430.



actes répondaient à ses paroles. Toujours est-il qu'il appelle foncièrement chrétiennes les erreurs les plus venimeuses des hussites. — Il mêle ensemble les saints grecs et les misérables hérétiques, afin de pouvoir mieux défendre ceux-ci sous prétexte de défendre les premiers.

« N'est-ce pas un scandale pour les oreilles chrétiennes, de lui entendre dire touchant le concile de Constance, cette sainte assemblée où l'Église tout entière était représentée, que ce concile, en condamnant certains articles des hussites et de Wiclif, a condamné des doctrines évangéliques et chrétiennes? »

« — Cela n'est pas vrai, interrompit Luther; c'est un impudent mensonge. »

Il était effrayé de la tournure que prenait le débat. Sa pensée même était encore vacillante sur ce point de l'autorité en matière de foi. D'un côté, nulle autorité humaine, fût-ce celle d'un concile, ne lui paraissait pouvoir ébranler une vérité révélée dans la Sainte Écriture et devenue vivante dans sa conscience. De l'autre, il sentait que ces grandes assemblées de l'Église chrétienne n'avaient pu être abandonnées de l'Esprit. Il soutint néanmoins son opinion avec fermeté et ne recula pas devant les conséquences : « Que le Révérend Père, dit-il, prouve que jamais concile ne s'est trompé, n'a pu se tromper ! »

Eck ne fit pas la preuve. Il se borna à répondre : « Si vous croyez qu'un concile légitimement assemblé peut errer, vous êtes pour moi un païen et un publicain. »

Ce débat sur la primauté du Pape était solennel. Tandis que le docteur Eck, fidèle à ses principes ultramontains, exaltait l'autorité pontificale comme la pierre angulaire de l'Église chrétienne, Luther aboutissait à rejeter les unes après les autres toutes les autorités de l'Église du moyen âge : les Pères, les conciles, le Pape, et à ne reconnaître d'autre autorité en matière de foi que la sainte Parole de Dieu. — Il avait eu ce courage de proclamer comme chré-

tiennes, au sein d'une Université hostile, des doctrines qu'un concile général avait condamnées !

Du 8 au 13 juillet les deux champions disputèrent sur le Purgatoire, l'indulgence, la pénitence, l'absolution sacerdotale ; Carlstadt et Eck, le 14 et le 15, sur la part de l'homme dans l'appropriation du salut, sur les obstacles au bien. Mais après cette grande bataille sur la primauté du Pape, l'intérêt était épuisé, l'assemblée moins attentive. Eck fit à ses adversaires de grandes concessions. « Sans cette question qui nous a séparés, dit-il, j'eusse été facilement d'accord avec Luther. » Mais combien leur point de vue était opposé ! Tandis que le docteur Eck part constamment de la doctrine ecclésiastique pour déterminer le sens des Écritures, Luther plie tout, doctrines et traditions, sous l'autorité absolue de la Parole de Dieu.

Sur la question du Purgatoire, Eck entassait des citations prises de toutes parts, dans les livres apocryphes de l'Ancien Testament, chez les Pères de l'Église, sans ordre, sans critique. Luther les réfutait, ou lui montrait qu'elles avaient un tout autre sens que celui qu'il leur prêtait. Sans nier l'existence du Purgatoire, il prétendait simplement qu'il n'y en avait aucune preuve dans l'Écriture.

Eck défendit mollement la théorie des indulgences. Il s'appuyait sur une multitude d'autorités : la tradition depuis Grégoire le Grand, Boniface VIII et le jubilé ; les indulgences pour les croisades, les conciles de Vienne, de Lyon, de Constance, saint Thomas d'Aquin, Albert le Grand, et enfin un passage de l'Écriture. (ÉSAÏE, 61.)

Luther répondit qu'il ne suffisait pas d'apporter de nombreux témoignages, qu'il fallait au contraire les peser et les examiner avec soin : « Il faut juger les esprits, pour voir s'ils viennent de Dieu, et toutes les traditions de l'Église n'ont pas une égale valeur. »

Eck en était convaincu d'avancé. Il paraît même que dans une prédication il aurait dit : « Il ne faut pas mépriser l'indulgence ; il ne faut pas non plus s'y confier. » — « Si l'on eût toujours prêché ainsi, ajoute Luther en parlant de cette prédication, le monde n'aurait jamais entendu prononcer mon nom, et les commissaires des indulgences seraient morts de faim <sup>1</sup>. »

Cette question, du reste, n'en était plus une. On ne se demandait plus, à cette heure, si l'indulgence délie des peines divines ou des peines ecclésiastiques. La Réforme venait de faire un grand pas ; la question de l'autorité était posée désormais et ne pouvait plus être résolue par un compromis. — Luther termina sa discussion par ces mots : « Le révérend docteur me fait toujours la même réponse, comme un méchant harpiste frappe toujours la même corde. Je déplore de ne le voir pas plus pénétrer dans l'étude de l'Écriture qu'une araignée nageant sur la surface de l'eau. Il fuit la Parole de Dieu comme le Diable fuit la croix. »

La dispute entre Carlstadt et Eck fut promptement expédiée. Le duc Georges allait recevoir la visite du margrave Joachim de Brandebourg, qui revenait de la diète de Francfort, et il voulait le loger au château <sup>2</sup>. Le 15 (ou le 16), eut lieu la séance solennelle de clôture. Jean Lange de Lemberg fit un discours de remerciement dans lequel chacun des champions eut sa part d'éloges <sup>3</sup>. Le chœur dirigé par Georges Rhau chanta un magnifique *Te Deum*, et l'assemblée se sépara <sup>4</sup>.

On avait résolu d'envoyer les Actes du colloque aux deux Universités de Paris et d'Erfurt qu'on avait prises pour juges (à l'exclusion toutefois des Augustins et des Dominicains

<sup>1</sup> DE W., I, 297.

<sup>2</sup> V. SEIDEMANN, 59.

<sup>3</sup> *Encomium theologicæ disputationis*. WALCH., XV, 1344-1356. LÖSCHER, III, 230.

<sup>4</sup> Luther, paraît-il, était parti déjà.

d'Erfurt). — Luther avait en vain demandé qu'on adjoignît aux théologiens les membres des autres facultés. Ni l'une ni l'autre de ces facultés, d'ailleurs, ne répondit. Les Actes devinrent bientôt publics; des écrits nombreux répandirent partout ce qui s'était fait, et Luther trouva bientôt le juge à qui seul il se confiait : l'opinion publique <sup>1</sup>.

Quand on lit les Actes authentiques du colloque de Leipzig, tels qu'ils nous ont été conservés, sous une forme qui redonne quelque chose du mouvement, de l'éloquence même des orateurs, on en reçoit cette grande et forte impression, qui naît du spectacle de la lutte entre deux mondes dont l'un s'en va et dont l'autre n'a pas encore la pleine conscience de ce qu'il porte dans son sein. On comprend aussi l'agitation des esprits et l'ardente passion descendue jusque dans les masses. La foule, la jeunesse était avec Luther. Ceux au contraire qui tenaient pour l'ordre et l'autorité ancienne s'étaient rangés du côté du docteur Eck, et le considéraient comme le défenseur héroïque des croyances et des institutions menacées.

Une brillante assemblée d'hommes éminents se pressait aux séances. On y voyait chaque jour le duc Georges avec son fils aîné le duc Jean, le duc Barnim de Poméranie, le prince Georges d'Anhalt, âgé de douze ans, et qui s'éprit du génie de Luther, des abbés mitrés, des prêtres, les théologiens de Leipzig, qui s'endormaient doucement, attendant qu'on les réveillât pour se rendre à table, des moines, des étudiants. A côté des quatre notaires chargés de la rédac-

<sup>1</sup> Les théologiens de Paris, bien qu'ardents scolastiques, dédaignaient cette affaire. Eck les pressa en vain par l'intermédiaire de son ami Hochstraten. Ceux d'Erfurt eurent peur et gardèrent le silence. Luther avait dit d'eux : « J'espère qu'ils auront assez de prudence pour ne pas se mêler aux haines des autres. »

DE W., I, 327, 351, 372, 380.

tion authentique des Actes, trente jeunes gens écrivaient, prenaient des notes. — Tout ce monde s'échauffait au débat, soutenait de son approbation l'orateur aimé, murmurait contre l'adversaire. Parfois une plaisanterie déridait l'assemblée et allégeait les lourdes préoccupations de la grande lutte<sup>1</sup>.

Au dehors, plus grande encore était l'agitation. On avait peine à contenir la masse turbulente des étudiants. Ceux de Wittenberg, venus avec Luther pour lui faire une garde d'honneur, portaient la tête haute et se vengeaient à leur manière des avanies qu'on faisait à leur maître. On disputait dans toutes les hôtelleries, et parfois les deux partis en venaient aux mains. Pour maintenir la paix, on plaçait un homme armé au bout de la table où ils mangeaient.

« Voilà ce que j'ai vu, raconte l'honnête Sébastien Frœchel<sup>2</sup>, dans la maison même de l'imprimeur Herbipolis, où j'étais à table à côté du docteur Metzler de Breslau, qui revenait d'Italie et lisait le grec. Il y avait là aussi un magister Baumgärtner, qui, pendant longtemps, avait prêché avec Tetzl l'indulgence du Pape, et lui avait rendu de grands services. Ce Baumgärtner était tellement violent contre les Wittenbergeois que l'imprimeur Herbipolis fut obligé de placer en tête de la table un homme armé d'une hallebarde, pour maintenir la paix. Cela dura tout le temps que ceux de Wittenberg demeurèrent à Leipzig. Ce même Baumgärtner entra un jour en une si violente colère en disputant contre un noble au sujet de Luther, qu'il en rendit l'âme. J'ai aidé à le porter en terre. »

Les bruits les plus absurdes couraient sur Luther. Il arri-

<sup>1</sup> Le duc Georges amenait avec lui son fou. Le pauvre homme n'avait qu'un œil, et un jour on lui avait fait accroire qu'il s'agissait d'un mariage pour lui, que Luther parlait en sa faveur, et le docteur Eck contre lui. Irrité, il jette sur Eck des regards menaçants. Eck s'interrompt, ferme un œil et lui répond par une grimace. Rendu furieux par cette mauvaise plaisanterie, le fou l'injurie, et toute l'assemblée part d'un grand éclat de rire.

<sup>2</sup> LÖSCHER, III, 278.

vait parfois aux séances avec quelques fleurs dans la main; il portait au doigt un anneau doctoral en argent, contre l'usage qui exigeait un anneau d'or. Ses adversaires s'imaginèrent qu'il avait un anneau magique, et qu'il avait fait un pacte avec le Diable. On disait aussi qu'il était bohémien, né d'un commerce abominable avec le démon <sup>1</sup>.

Un jour qu'il était entré dans l'église de Saint-Paul, durant la dispute entre Eck et Carlstadt, les moines, avertis de sa présence, firent précipitamment disparaître les vases sacrés et l'hostie exposés sur l'autel, et portèrent le tout à la sacristie, dont ils fermèrent les portes. Ils craignaient que l'hérétique souillât leur Saint Sacrement par sa présence.

Les autorités de la ville et la bourgeoisie lui étaient franchement hostiles. C'est à peine si on lui rendit les honneurs accoutumés; les hommes même qui partageaient ses vues, se cachaient pour le visiter. « Nous avons vécu, dit Amsdorf, dans un monde malintentionné et dangereux, comme si nous eussions été au milieu de nos plus grands ennemis <sup>2</sup>. »

Le duc Georges fut plus civil. Après que la municipalité eut offert aux champions le vin d'honneur, il envoya un cerf à Eck, une biche à Carlstadt. Il les invita tous trois à sa table, avec Mélanchthon, et se conduisit fort honnêtement à l'égard de ceux de Wittenberg. « Qu'importe, disait-il à Luther et à Eck, que le Pape soit ce qu'il est, de droit divin ou de droit humain, il n'en reste pas moins le Pape <sup>3</sup> ! » Il appela même un jour Luther auprès de lui, parla longuement de ses écrits, de ses travaux : « Les Bohémiens, lui disait-il, fondent de grandes espérances sur vous. Votre écrit sur l'Oraison dominicale trouble les consciences; on ne sait plus comment prier. » — « Quant à moi, remarque Luther, je distinguai fort bien entre l'instrument et les musiciens qui en jouent. Quel dommage que ce prince qui parle si bien,

<sup>1</sup> COCHLEUS. (*Commentaria de actis et scriptis M. Lutheri*. Ed. Paris, p. 5.)

<sup>2</sup> WALCH., XV, 1407.

<sup>3</sup> DE W., I, 288.

quand il dit ce qui vient de lui, se laisse ainsi séduire et entraîner par des passions étrangères <sup>1</sup> ! »

Eck demeura quelques jours encore à Leipzig, triomphant au milieu de ses amis, en quête de plaisirs faciles, glorieux de la faveur particulière du prince qui l'invitait fréquemment à sa table, plus glorieux encore d'avoir vaincu deux champions tels que Luther et Carlstadt. On chercha vainement à le retenir à Leipzig en lui offrant une place de professeur. Cet homme infatigable, qui avait, pendant près d'un mois, lutté contre deux hommes comme Luther et Carlstadt, prit part encore à un tournoi théologique qu'on lui offrit dans une des salles de la Faculté, demanda à celle-ci un certificat authentique de sa victoire, accepta pour quelques jours l'hospitalité du duc Georges, dans son château d'Annaberg, et quitta enfin le pays, comblé d'honneurs et satisfait de lui-même <sup>2</sup>.

Luther, par contre, était mécontent et abattu. « On a mal disputé, disait-il; nous avons perdu notre temps <sup>3</sup>. » Et, bien qu'aux yeux des hommes instruits et capables de porter un jugement sur cette affaire, il ait remporté sur Eck un véritable succès <sup>4</sup>, il comprit que ce monde d'erreurs et d'abus auquel il avait déclaré la guerre était une grande puissance et ne lui céderait pas facilement la victoire.

Néanmoins, le grand principe de l'autorité souveraine des Écritures se dégagait dès lors plus nettement dans sa pensée. Il l'avait conquis avec peine, avec des obscurités et des réticences, mêlé à une tendre vénération pour l'Église du moyen âge. A Leipzig, la discussion l'amena à s'opposer résolument aux conciles, aux Papes, aux docteurs et aux Pères. — « Il n'y a pas d'autorité humaine qui puisse lier une âme. Dieu est

<sup>1</sup> DE W., I, 302, 212.

<sup>2</sup> « Quand un géomètre discute avec un géomètre, la dispute est bonne. J'aimais disputer avec Luther mieux qu'avec Carlstadt. Il comprenait, et quand la chose tournait contre lui, savait dissimuler. » (SEID., p. 80.)

<sup>3</sup> DE W., I, 287, 291.

<sup>4</sup> MOSELLANUS, LÖSCHER, III, p. 247.

la seule autorité. » Telle est la grande vérité dont il commençait à avoir conscience.

Les esprits doux et modérés n'en comprirent tout d'abord ni l'importance ni les résultats. Ils ne virent que le scandale et la passion du moment. « Il est impossible, disait Mosellanus, que le Saint-Esprit, cet esprit de paix, descende au milieu de tels combats ». Et Mélanchthon : « Tout cela n'a rien à faire avec Christ. Ces hommes qui font montre de tant d'esprit et d'érudition feraient mieux de rechercher la piété<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> SECK., I, 91.



## CHAPITRE VII.

### APRÈS LA DISPUTE DE LEIPZIG.

Ni le duc Georges, ni personne n'avait prévu les conséquences du colloque de Leipzig. Désormais nul accord n'était plus possible entre les deux parties adverses. Eck, irréconciliable, devint pour un temps le chef du parti conservateur, et travailla de toutes manières à susciter des ennemis à Luther et à le perdre dans l'opinion publique. Il ne réussit qu'à donner un élan nouveau à la réformation, et à le pousser dans la voie où son propre génie, ses lumières, ses passions aussi l'engageaient sans retour.

Luther n'eut dès lors plus de repos. De toutes parts, surgirent des adversaires; il leur tint tête à tous, vaillant, irrité, acerbe, sans ménagements.

Déjà à Leipzig, Eck avait essayé, sans succès, de le brouiller avec Carlstadt, en excitant les susceptibilités de ce dernier<sup>1</sup>.

A peine le colloque est-il terminé qu'il adresse à l'électeur Frédéric une lettre habile, douceuse, dans laquelle il s'efforce de montrer au prince les dangers où Luther l'expose, lui et son Université. « Je regrette, lui disait-il, de le voir, malgré son beau génie, entraîné vers de telles singularités; cette prétention de mieux comprendre le sens des Écritures que les Pères eux-mêmes, cette assurance avec

<sup>1</sup> DE W., I, 287. « Sije m'entendais avec Luther aussi bien qu'avec vous, la réconciliation serait faite. » — « *Est homo varius et subdolos omnia fieri promptus* », ajoute Luther.

laquelle il affirme que les doctrines de Huss et des Bohémiens, condamnées par un concile, sont néanmoins chrétiennes, sont scandaleuses et intolérables. » Il rappelle enfin la joie qu'en ont les hérétiques, et il lui donne le conseil de jeter au feu tous ses écrits<sup>1</sup>.

L'Électeur communiqua cette lettre à Carlstadt et à Luther, qui répondirent avec calme et maintinrent nettement leur point de vue : « Si les articles condamnés dans Huss sont hérétiques, alors il faut abandonner l'Évangile, saint Paul et saint Augustin. Avant d'en arriver là, je veux user de ma liberté chrétienne et dire : Un concile peut errer, et plus d'un a erré ; voilà ce qu'enseigne l'histoire. Mieux vaut suivre un laïque qui a pour lui l'Écriture, que le Pape ou un concile qui a l'Écriture contre lui<sup>2</sup>. »

Eck répondit longuement, renouvelant ses accusations et offrant à Luther une nouvelle dispute à Cologne, à Louvain, à Paris, etc.<sup>3</sup>.

Luther, on l'a vu, n'était point satisfait de la manière dont on avait discuté à Leipzig. Il prit le parti de refaire la discussion et publia sous le titre de *Résolutions*<sup>4</sup> un travail destiné à exposer, à compléter les points qu'il pouvait avoir faiblement défendus : sa doctrine de la foi justificante, des bonnes œuvres et du péché qui les souille, etc.

Il oppose avec précision l'autorité de l'Écriture à celle de l'Église : « Les conciles se sont trompés, et, ajoute-t-il, dans les questions les plus importantes pour la foi. L'Église est-elle délaissée de l'Esprit de Dieu ? Non, car l'Église, ce n'est ni le Pape ni tel ou tel concile. L'Église enfante la foi, a dit saint Augustin ; cela est vrai, mais non par l'action d'une autorité quelconque, uniquement par l'opération du Saint-

<sup>1</sup> LÖSCHER, III, p. 604.

<sup>2</sup> DE W., I, 307, 315.

<sup>3</sup> LÖSCHER, III, p. 626.

<sup>4</sup> *Resolutiones Lutheri super propositionibus suis Lipsiæ disputatis 1519.* ERL, III, p. 223, fin d'août.

V. DE W., I, 287, 302, 328.

Esprit dans les cœurs. L'Église elle-même est « une créature de Dieu », non au-dessus de lui, mais soumise et subordonnée. Cette opinion que la foi à l'Évangile doit naître de la foi à l'Église, et qui soumet l'autorité de l'Évangile à celle du Pape, est perverse et hérétique. Lucifer n'a tenté que de se rendre l'égal de Dieu; ici c'est le Pape qui s'élève au-dessus de lui. » — Ainsi toutes les autorités humaines tombent une à une, pour faire place à la seule autorité véritable : la Parole de Dieu, le message du salut ! — Et ici, même, il distingue entre la Parole de Dieu et l'Écriture dont celle-ci est l'expression. Il revendique le droit de la critique concernant les textes. Déjà, à Leipzig, il avait, à la grande surprise du docteur Eck et des théologiens de l'école, rejeté du canon le livre des Macchabées. Dans cet écrit, il jette un doute sur l'épître de saint Jacques, que ses adversaires lui opposaient contre sa doctrine de la foi justifiante.

« Le style de cette épître, dit-il, est loin d'avoir la majesté apostolique et ne peut aucunement être comparé à celui de saint Paul. » — Est-il inconséquent en parlant ainsi? Va-t-il, après avoir rejeté toute autorité humaine en matière de foi, repousser celle des Écritures et aboutir au sens individuel? Non; la vérité qu'il a trouvée dans les documents certains de la révélation apostolique devient entre ses mains comme une pierre de touche, au moyen de laquelle il compare, accepte ou repousse tout le reste.

Quant à la primauté du droit divin du Pape, il reproduit simplement ce qu'il avait exposé dans la discussion; et il ajoute : « C'est un nouveau dogme. — Enfin, dit-il, je deviens chaque jour plus fier en voyant que mon nom tombe de plus en plus dans le mépris, car la vérité, c'est-à-dire Jésus-Christ, doit grandir, et moi je dois diminuer. Je ne me réjouis pas plus de la voix de l'épouse et de l'époux que je ne redoute le bruit et les cris des joyeux convives. Je suis certain que nos ennemis ne font pas d'eux-mêmes le mal, c'est pourquoi je ne les hais point. Béhémoth, le père du men-

songe, voudrait m'enlacer dans ses ténèbres et anéantir la vérité dans le royaume de Dieu. Mais Celui qui est en nous est plus puissant que celui qui règne dans le monde. S'il nous conduit, l'ennemi ne nous peut rien. Amen. »

Cet écrit est précédé, comme préface, d'une lettre adressée à Spalatin, dans laquelle il fait le récit de la dispute, prend corps à corps le docteur Eck en termes excessifs, violents, et venge ses amis, Carlstadt et Mélanchthon, des insinuations du docteur d'Ingolstadt.

Eck, de son côté, n'était pas resté oisif. Il avait envoyé à Rome le récit de sa victoire, demandant qu'on procédât promptement à la condamnation de l'hérétique et qu'on poussât les Universités d'Erfurt et de Paris à rendre leur jugement <sup>1</sup>.

Les Franciscains de la stricte observance, dans une convocation tenue à Juterbogk, au mois d'avril, avaient relevé un certain nombre d'hérésies dans ses écrits et en avaient envoyé la liste, avec leurs condoléances, à l'évêque de Brandebourg <sup>2</sup>. « Il déchire, disaient-ils, la tunique de Jésus-Christ, l'unité de l'Église. » Luther leur avait fait (le 15 mai) une verte réponse. Il leur disait qu'il n'était pas juste de décrier un homme avant de l'avoir fraternellement exhorté, qu'il espérait qu'ils reviendraient sur leur démarche irréflechie, et que, puisque leur Ordre se pique de mépriser la science, ils eussent agi avec plus de discernement en ne se mêlant point à des choses qu'ils ne comprenaient pas.

Eck alors vint à leur aide, examina leurs thèses, y ajoutant ses commentaires, et dénaturant fort habilement la pensée de Luther <sup>3</sup>.

L'évêque les reçut et se hâta de les répandre dans son diocèse. — Luther leur fit une réponse accablante pour le

<sup>1</sup> *Lettre de Crotus*. HUT., I, 108.

<sup>2</sup> LÖSCHER, III, p. 144.

<sup>3</sup> Par exemple : « Les bonnes œuvres sont dangereuses. Les Bohémiens sont meilleurs chrétiens que nous », etc.

docteur Eck<sup>1</sup>, « cet homme au front d'airain qui, poussé par un insatiable désir de gloire, affirme tour à tour les propositions les plus contraires, et se croit tout permis quand il s'agit de nuire ». Le provincial des Franciscains lui envoya une députation de Frères pour arrêter la publication ; il était trop tard ; le livre avait déjà paru.

Un autre adversaire, un ancien ami, Jérôme Emser, était entré en lice.

Emser, professeur de droit canonique, secrétaire du duc Georges, poète et théologien à ses heures, avait eu avec Luther quelques relations d'amitié. Luther le soupçonnait d'être, auprès de son prince, l'inspirateur des méfiances dont il avait eu à se plaindre. A Leipzig, il avait pris parti pour Eck, et maintenant il intervenait dans la lutte, sans qu'on pût deviner s'il se posait en ami ou en ennemi.

Il écrivit (le 13 août) à Jean Zack, docteur en droit, administrateur de l'église catholique à Prague et prévôt de Leitmeritz, une lettre dans laquelle il semblait prendre la défense de Luther contre les accusations du docteur Eck<sup>2</sup>. — « Les Bohémiens, lui disait-il, se réjouissent peut-être de n'être plus seuls dans leur opposition contre Rome, et de rencontrer au sein même de l'Église catholique un homme qui les défend par la science avec laquelle, seul, il trouve le sens caché de l'Écriture. Leur joie est telle que, pendant le colloque, ils ont institué, à son intention, des prières publiques. Luther est à plaindre s'il se confie à de semblables prières. Mais c'est à tort qu'ils veulent faire de lui un hussite. Luther a tout fait pour écarter de lui ce soupçon. Quand Eck, par plaisanterie ou dans une intention sérieuse, l'a représenté comme le patron des Bohémiens, il a repoussé fortement l'accusation et a condamné le schisme. Cet homme d'une si grande érudition a fait évanouir toutes les espé-

<sup>1</sup> *Contra malignum J. Eccii judicium super aliquot articula fratribus quibusdam ei impositis M. Lutheri defensio*. LÖSCHER, III, 856.

<sup>2</sup> LÖSCHER, III, 660.

rances qu'ils avaient conçues de lui, en déclarant que rien au monde ne pouvait le séparer de la communion de Jésus-Christ et de son Église. — Si l'on objecte qu'il a reconnu comme vraies certaines doctrines de Jean Huss, on peut répondre que c'est le propre des hérétiques de mêler le vrai au faux, et qu'ils sont condamnés, non pour la vérité qu'ils confessent, mais pour l'erreur qu'ils enseignent. Quant à son opinion sur la primauté du Pape, la discussion sur ce point n'est pastermnée, et Luther, mieux enseigné, peut revenir sur son opinion première; n'est-ce pas d'ailleurs, selon lui, la volonté de Dieu, qu'on obéisse au siège romain, alors même que ce siège ne serait que d'institution humaine? etc., etc. »

La forme de cet écrit était très-douce, très-insinuante, amicale même à l'égard de la personne de Luther. On eût dit qu'Emser n'avait d'autre but que d'atténuer les opinions de son adversaire et d'empêcher qu'on en exagérât la portée dans des intentions de schisme. Voulait-il tout uniment empêcher une alliance entre Luther et les Bohémiens, en montrant à ceux-ci combien Luther était éloigné de leur doctrine? — Cette douceur était au fond une perfidie. Emser l'a nié en vain. Luther ne s'y trompa point; il connaissait de longue date la haine que lui portait ce défenseur cauteleux; il lui répondit avec une verve, une amertume, un mépris inimaginables :

« *Ad Aegoceratem Emseranum Martini Lutheri additio.* » Au bouc Emser : — Emser avait fait graver en tête de son écrit les armes de sa famille, dont il était très-fier : un bouc dressé sur les pieds de derrière et frappant de la tête, avec cette épigraphe : *Arma Hyeronimi Emseri.*

« Accusé par le docteur Eck d'hérésie hussite, défendu par un adversaire plus ardent encore, je repousse l'éloge de ce dernier comme un baiser de Judas. — Malheureux que je suis; si j'accepte d'être lavé par vous, j'ai contre moi le

<sup>1</sup> ENL., 4, 3, et LÖSCHER, III, 668.

docteur Eck; si je refuse vos éloges, je demeure le patron des Bohémiens. — Je n'approuve point leur schisme, mais j'approuve ce qu'ils ont contre vous : Christ, les sacrements, l'Écriture, l'horreur de la mondanité, de la fausseté, du luxe des prêtres; et je suis heureux de savoir que mes doctrines leur plaisent. — Voilà, je perds mon temps et ma peine à discuter ces misérables doctrines de l'indulgence et de la primauté du Pape, choses qui n'ont nul rapport avec la foi et le salut. Quel siècle malheureux celui où nous vivons! Qu'il me serait doux de me taire avec les débonnaires! Mais Dieu m'aidera à répondre à tant d'inimitiés. Je veux les aimer tous et ne craindre personne. »

Emser, blessé, répondit, laissant percer sa haine <sup>1</sup> : « La théologie de Luther est une théologie cynique; cet homme, doué de si grands talents, est pris de rage. Son animosité contre le Pape vient de ce que l'indulgence n'a rien rapporté à lui et aux siens. » Luther ne répliqua point.

En même temps qu'Emser, ce même théologien de Leipzig, Dungersheim de Ochsenfart, qui avait, avant le colloque, rompu une lance en faveur de la primauté du Pape, revint à la charge, et attaqua Luther dans un écrit aussi faible que les précédents. Luther reconnut encore la main de Eck, et refusa le combat. « Pourquoi, lui répondit-il, abuser ainsi de ma patience? Ne crains-tu pas qu'elle ne se change en colère? Je suis un homme comme toi, avec cette différence toutefois que n'ayant rien à faire, tu mords par derrière, tandis que moi, accablé de travaux, attaqué par tout le monde, mordu par ces loups affamés, je dois néanmoins garder quelque modération. Je t'écris cela pour que tu reconnaises que je désire la paix. Si elle est impossible, que la volonté de Dieu s'accomplisse. »

<sup>1</sup> *A venatione lutheriana Aegoceratis assertio.* LÖSCHER, III, 646, ss.

Eck, l'inspirateur de tous ces combats de plume, et qui cherchait à soulever le monde entier contre Luther, ne restait pas oisif. — Aux *Résolutions* de celui-ci, il opposait une *Expurgation*. Il s'ensuivit un échange de pamphlets. Des amis de Luther, Lazarus Spengler, syndic de la ville de Nuremberg, OEcolampade, le futur réformateur de Bâle, le patricien de Nuremberg, Bilibald Pirkheimer, entrèrent dans la lutte. Eck, discuté, bafoué dans des satires spirituelles et mordantes, y perdit une partie de sa grande réputation, et enfin s'en alla à Rome demander le salaire de ses services et la condamnation de Luther <sup>1</sup>.

Chose singulière! Au milieu même de ces disputes, malgré l'irritation croissante des adversaires et le progrès que Luther faisait chaque jour dans le sens d'une irréconciliable inimitié contre l'Église romaine, Miltitz, le négociateur si souvent malheureux, continuait d'opérer, d'agir, d'écrire, de travailler à la résolution de son rêve.

Le moment lui parut propice pour remettre à l'électeur Frédéric la rose d'or si longtemps attendue. Quand il arriva à Altenbourg chargé du précieux joyau, le duc n'y était plus; il s'était lassé de tant d'attermoiemens, et il n'attachait plus à la faveur pontificale qu'une importance fort médiocre. Quelques commissaires reçurent pour lui la rose, et l'on donna à Miltitz, pour le remercier de ses peines, deux cents florins et un emploi de conseiller pour trois ans, avec un revenu de cent florins. Celui-ci en réclama deux cents de plus à cause de ses nombreux voyages, et on les lui accorda.

Évidemment personne ne le prenait plus sérieux. Il avait, à plusieurs occasions, blessé l'Électeur par des paroles imprudentes dont il était coutumier. Il se vantait, par exemple, d'être un peu son parent. Passant à Dresde pour se rendre à Altenbourg, persuadé de son prochain succès, il

<sup>1</sup> V. SEIDEMANN, p. 80.

« *Eccius Romanus est impetraturus contra me abyssos abyssorum.* » DE W., I, 421.



s'était écrié : « Maintenant, Luther est entre mes mains <sup>1</sup>. » Il avait dû faire des excuses qu'on avait accueillies ; mais tout cela lui avait nui, et la considération dont il jouissait avait beaucoup baissé.

Une nouvelle entrevue avec Luther, « l'ami patiemment attendu », eut lieu le 9 octobre à Liebenwerda ; celui-ci se déclara toujours disposé à comparaître devant l'archevêque de Trèves, ainsi qu'il l'avait promis à Altenbourg. Miltitz exigeait que cette comparution fût immédiate ; il le pressait de partir avec lui ; il exposait par lettres à l'Électeur combien étaient grands les dangers d'une plus longue temporisation. « On travaille à Rome contre Luther, des évêques ont écrit à Sa Sainteté et aggravé l'affaire. On parle de censures et d'interdit contre Votre Grâce et ses pays. Si on remet l'affaire à d'autres personnes, on se saisira de Luther par la force, etc. »

Luther, ennuyé plus qu'ébranlé, voulait en finir. « Si le prince y consent et si l'archevêque m'appelle, j'irai, écrit-il à Spalatin. Ah ! s'il n'y avait avec moi ce petit peuple de Dieu pour qui j'ai craint, je voudrais tomber entre leurs mains et apaiser leur fureur <sup>2</sup>. »

L'Électeur s'y opposa. Ses conseillers écrivirent à Miltitz qu'il avait tort de se laisser exciter contre Luther ; qu'il aurait dû s'opposer aux attaques de Eck, des Franciscains et de tant d'autres ; que Luther devait songer à défendre son honneur ; que, quant à sa comparution devant l'archevêque de Trèves, on n'avait encore reçu pour lui ni citation ni sauf-conduit.

L'Électeur s'en tint à sa première pensée d'amener Luther avec lui à la prochaine diète. — L'archevêque de son côté n'avait nul désir de se mêler d'une affaire dont il voyait tous les dangers et qui lui répugnait d'autant plus qu'il était animé envers Luther de sentiments assez affectueux. — Mais la convocation de la diète impériale était ajournée, et l'incendie allumé par Luther s'étendit au loin.

<sup>1</sup> DE W., I, 328, 345.

<sup>2</sup> DE W., I, 375.

## CHAPITRE VIII.

### AMIS ET ENNEMIS <sup>1</sup>.

La dispute de Leipzig, par la solennité même dont on l'avait entourée, donna le branle au mouvement luthérien. De toutes parts surgirent des amis pour le propager, des ennemis pour le combattre, et le monde religieux se trouva bientôt divisé en deux camps irréconciliables.

D'un côté, la jeunesse, la science nouvelle avec les âmes ardentes et mystiques; de l'autre, les Universités, l'ancienne scolastique, les dignitaires de l'Église, les hommes qui tenaient le pouvoir, et, avec eux, ce monde ridiculisé des moines, des prêcheurs de miracles, les *magistri nostri* tant bafoués depuis le commencement du siècle.

Les Universités voyaient en Luther l'hérésie et l'esprit de révolte; et néanmoins, elles furent timides dans l'attaque, soit que son nom devenu une puissance leur imposât, soit qu'elles eussent la conscience de leur faiblesse spirituelle.

Erfurt, qui devait rendre le jugement arbitral, n'osa le faire <sup>2</sup>. Le membre le plus ardent de sa Faculté de théologie, Trutvetter, qui n'avait jamais pardonné à Luther ses attaques contre la scolastique, venait de mourir <sup>3</sup>. Peut-être le chagrin avait-il abrégé ses jours. Lui mort, personne n'osa engager la lutte.

<sup>1</sup> *Lettres*, I, Op., IV.

KAMPFSCHULTE, *Erfurt* II. — HUTT. I. — Baum, *Capito, Butser*. — PLITT (sur Érasme, *Zeitschr. f. Luth. Theol.* 1866.) — KÖSTLIN, I, 280 ss., p. 479

<sup>2</sup> DE W., I, 327, 351, 372, 380, 405.

<sup>3</sup> DE W., I, 373.

L'Université de Leipzig, que son prince avait en vain essayé de galvaniser, resta muette, mais irritée et jalouse. Quelques-uns de ses membres prirent, il est vrai, la plume contre Luther. Ils tombèrent sous le ridicule; les étudiants désertèrent en masse et vinrent grossir à Wittenberg les rangs déjà serrés de ses disciples. Leipzig ne s'en releva point.

Le docteur Eck, qui n'avait pas réussi à soulever Ingolstadt, eut plus de succès à Cologne et à Louvain.

La Faculté de Cologne, sous l'inspiration de Hoogstraten, l'adversaire du célèbre Reuchlin, s'empara d'un recueil des écrits de Luther, imprimé à Bâle, en tira un certain nombre de propositions qu'elle censura publiquement <sup>1</sup>, en déclarant que ces écrits devaient être brûlés et leur auteur condamné à la rétractation. — La Faculté de Louvain, obéissant à la même impulsion, adhéra à la censure par un acte public du 7 novembre. Elle fit mieux encore, elle le fit parvenir au cardinal Hadrien, évêque de Tortose, qui, avant d'être précepteur de l'empereur Charles-Quint, avait professé à Louvain, et qui depuis devint pape <sup>2</sup>.

Celui-ci leur répondit amicalement que les thèses citées de Luther étaient si grossières et si manifestement hérétiques, qu'il ne comprenait pas qu'un théologien eût pu les émettre.

Une foule de jeunes gens qui avaient entendu Luther à Leipzig furent gagnés à sa cause par le charme et la puissance de sa parole. Quelques-uns le suivirent et devinrent ses amis; entre autres : Mosellanus, Simon Pistoris, Stromer Auerbach, Jean Poliander. Ce dernier était venu d'Ingolstadt avec Eck, dont il était le secrétaire. Gagné aux idées nouvelles, il prêcha l'Évangile à Leipzig, à Würtzbourg, à Nuremberg, puis à Kœnigsberg, où il devint l'apôtre de ces régions situées alors à l'extrême limite de la civilisation. Il a laissé de très-beaux cantiques : « *Nun lob mein Seel den Herren.* » — « *Fröhlich wollen wir singen, etc.* ».

<sup>1</sup> 31 août 1519.

<sup>2</sup> LÖSCHER, III, 848. — WALCH., XV, 1589.

Jean Cellarius, qui professait l'hébreu à Leipzig, se démit de ses fonctions et suivit Luther à Wittenberg. Il prêcha plus tard à Francfort-sur-le-Mein et à Dresde.

Georges Rhau, le célèbre « cantor » qui avait écrit la messe et le *Te Deum* du colloque, abandonna sa place d'organiste et se fit imprimeur à Wittenberg, pour répandre les écrits du réformateur.

Le jeune prince Georges d'Anhalt étudiait alors à l'Université de Leipzig. Assidu avec son oncle, le duc Georges, aux séances du colloque, il se sentit vivement attiré vers Luther. Le duc Georges, qui l'aimait, chercha en vain à le retenir. Guidé par sa pieuse mère, il étudia dans la suite les écrits de Luther et se déclara partisan de sa doctrine.

Convaincu, il voulut à son tour convaincre son oncle : « Ah ! lui répondit celui-ci, je suis comme ces vieux chiens qu'il n'est plus possible d'instruire. »

Parmi ces ardents et ces jeunes qui, par leur science et leur enthousiasme, décuplaient les forces de Luther, il faut mettre au premier rang Mélanchthon.

Il avait suivi son ami au colloque, y avait pris une part active par ses conseils. Ce « petit homme », ainsi que l'appelait le duc Georges, avait le premier compris la portée de la thèse de Luther sur la primauté du Pape, et ne s'en était nullement effrayé. Il raconta le tout dans une charmante lettre à son ami O'Ecolampade, de Bâle, ne ménageant guère le docteur Eck. Celui-ci se fâcha contre ce « grammairien », qui sans doute savait admirablement le grec et le latin, mais n'était pas homme avec lequel on pût discuter des questions de théologie. Mélanchthon, dans sa réponse, lui fit voir qu'il s'y entendait à merveille <sup>1</sup>.

« Le jugement de Mélanchthon, écrivait Luther à Spalatin, est mille fois supérieur à celui de Eck ; j'ai une si haute estime pour lui que je ne crains point de modifier mes opi-

<sup>1</sup> *Corp. Ref.*, I, 87, 98, 108. — *DE W.*, I, 290, 305.

nions pour les conformer aux siennes. J'honore en lui un chef-d'œuvre de mon Dieu. »

Il s'adonna dès lors à l'étude constante de la théologie, fit un cours sur l'épître de saint Paul aux Romains, et c'est de ce cours que sont nés ses célèbres « *Loci theologici* », la première exposition scientifique de la nouvelle théologie évangélique. En septembre de la même année, il fut promu au grade de bachelier, et s'en tint là, quant aux dignités scientifiques. Une des thèses qu'il soutint, à cette occasion, est remarquable. « Ce n'est pas une hérésie que de nier la transsubstantiation. » — « C'est une hardiesse, dit Luther, mais elle est vraie. Mélanchthon fera de plus grandes choses que beaucoup de Luther réunis. C'est un puissant adversaire de Satan et de la scolastique. Ce petit Grec me surpasse dans la théologie. » — Reuchlin, dont il était le neveu, essaya, dans l'année suivante, de l'attirer à Ingolstadt, où Eck offrait de se réconcilier avec lui. Il refusa, et s'attacha pour la vie à Luther et à l'Université de Wittenberg.

Avec Mélanchton, c'était le camp des humanistes qui passait du côté de la Réforme. Ceux-là même qui, au début, n'avaient vu comme Mosellanus, dans les combats de Luther, qu'une querelle de moines, se sentirent attirés vers cet homme qui luttait comme eux contre la barbarie, pour la lumière, la culture et la liberté. Quelques-uns même, Euricius Cordus, Eoban Hesse, Justus Jonas, etc., quittèrent leurs études pour se consacrer à la théologie nouvelle. Il y eut à cette heure un accord heureux entre ces deux esprits, qui, poursuivant un but bien différent, s'entendaient néanmoins pour délivrer l'esprit humain de ses ténèbres. On se rappela qu'à Erfurt, Luther étudiant avait appartenu, par son bon vouloir du moins, au groupe des poètes. Crotus lui écrivit d'Italie de charmantes lettres et renoua l'ancienne amitié; on saluait en lui l'adversaire de Rome, l'homme fort qui combattait pour la lumière et la liberté.

Luther était flatté de ce précieux concours; il voyait qu'il

lui donnait une force infinie dans l'opinion publique, et, sans rien atténuer de ses doctrines sur la grâce et le libre arbitre qui leur étaient antipathiques, sans cacher l'impression pénible qu'il éprouvait en voyant sa cause défendue dans des écrits satiriques et des pasquinades, il chercha par toutes sortes d'avances à les gagner.

Nous avons de lui deux lettres de cette époque, l'une adressée à Reuchlin, l'autre à Érasme.

Ces lettres, celle à Érasme surtout, sont très-humbles, trop humbles peut-être pour un homme qui avait déjà livré de si grands combats et qui avait le sentiment de sa valeur et de la grandeur de son œuvre. « O Érasme, disait-il, quel est l'homme dont vous n'occupez pas la pensée? quel est le cœur sur lequel vous ne réglez pas? N'est-ce pas de ma part une témérité d'aborder franchement, moi pauvre inconnu, un homme tel que vous? Ma jeunesse s'est passée à l'étude des sophistes, et je ne connais point l'art de composer une lettre digne de vous. Je ne suis qu'un pauvre petit frère en Christ, plein de respect et d'admiration pour votre génie », etc., etc. <sup>1</sup>.

Cette admiration était réelle sans doute; et celui à qui les plus grands princes de la terre adressaient des flatтерies devait la trouver toute naturelle; néanmoins Luther ne se faisait au fond guère d'illusion sur la valeur théologique du grand homme tant adulé, et à ses intimes il ne cachait point sa pensée.

Érasme répondit avec autant d'affection que de prudence, louant les intentions, recommandant la modération. Il eût préféré demeurer en dehors d'une lutte qui répugnait à son génie et à ses habitudes. Il craignait d'y perdre son repos. On disait de lui : « Érasme a pondu l'œuf, et Luther l'a couvé » ; et cette solidarité compromettante avec ce violent l'effrayait. Mais l'oracle du temps devait parler; le monde savant, les

<sup>1</sup> DE W., I, 247.

princes voulaient connaître son opinion. Il parla donc, écrivit à l'électeur de Saxe, à Mélanchthon, à l'archevêque de Mayence, et, un peu à la manière des sphinx, loua Luther, blâma ses adversaires<sup>1</sup>. Sa parole, toute pleine de réticences qu'elle fût, entraîna les timides; toute la troupe des humanistes acclama le nouveau prophète, le nouvel Élie, l'Hercule envoyé pour nettoyer les écuries d'Augias<sup>2</sup>. Sa réputation s'étendit par delà les frontières de l'Allemagne; ses écrits réimprimés par Frobenius, de Bâle, se répandaient partout. On les demandait en France, à Paris surtout, en Angleterre, dans le Brabant, en Espagne, en Italie.

Les hussistes eux-mêmes avaient désiré connaître ses écrits. Emser ne mentait pas en disant qu'on priait pour Luther en Bohême. Quelque temps après la dispute de Leipzig, d'eux ecclésiastiques, le docteur Wenceslas Rosdaloski, prieur du collège Saint-Charles, et le docteur Jean Poduschka, prédicateur de la cathédrale, à Prague, lui adressèrent des lettres de félicitation<sup>3</sup>.

« Il y a en Bohême, lui disait Poduschka, nombre de croyants qui jour et nuit te soutiennent de leurs prières. Tu es le seul en Allemagne qui enseignes ce qu'il faut enseigner : la loi de Christ et la pure doctrine des Pères. Dieu t'a établi pour être le gardien de son peuple. Fais luire ta lumière. Il faut dans ce temps de faux christianisme et de faux prophètes, que tu sois haï comme hérétique. Demeure fidèle à toi-même; ne te laisse pas ressaisir par les antechrists. »

Rosdalowski lui envoyait le livre de Jean Huss sur l'Église. « Ce que jadis Huss a été en Bohême, lui disait-il, tu l'es maintenant en Saxe. »

Luther reçut hardiment ce message. Il avait soutenu à Leipzig des doctrines qu'un concile avait condamnées et qui

<sup>1</sup> LÖSCHER, III, p. 112. E. à Fréd. de Saxe, Erl., II, p. 454.

<sup>2</sup> KAMPSCHULTE, II, p. 27 ss.

<sup>3</sup> Les lettres sont du 16 et 17 juillet. Luther les reçut le 3 octobre par l'intermédiaire de Spalatin. LÖSCHER, III, 649.

avaient envoyé Jean Huss au bûcher; il n'eut point peur de cette alliance compromettante, et donna ses œuvres aux théologiens hérétiques. Mélanchthon et les amis de Wittenberg s'associèrent à cet acte de hardiesse, en rédigeant avec lui la réponse « en beau latin » qu'on fit parvenir aux hussites <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Op., IV, 78.



## CHAPITRE IX.

### L'ENSEIGNEMENT ET L'ÉDIFICATION.

« On étudie le grec et l'hébreu avec assez de bonheur dans votre université de Wittenberg. Les lettres y fleurissent, la théologie du Christ triomphe, et les opinions humaines lui cèdent le pas; c'est ainsi que tout prospère sous vos auspices. » Voilà ce que Luther disait à l'électeur Frédéric en lui dédiant ses travaux sur les Psaumes.

Wittenberg, en effet, était une fourmilière pleine d'émulation et de jeune activité. Les étudiants y affluaient : on en compte 232 en 1517, 458 en 1519, et 579 en 1520<sup>1</sup>.

Luther commentait, dans ses cours, l'épître de saint Paul aux Galates et les Psaumes; il approfondissait la doctrine chrétienne, prêchait, consolait, tenait une correspondance étendue : travail de toutes les heures, facile et ardent dans les directions les plus variées, dans les tons les plus divers. Son génie impétueux, altier, grossier même dans la polémique, se plie ici à d'autres exigences. Les petits livres qu'il compose au milieu des irritantes discussions sont pleins de douceur et d'enseignements limpides. La forme en est souvent incorrecte, le style prolixe, mais puissant. « Mes pensées m'entraînent, disait-il; je ne les cherche pas, elles s'offrent à moi d'elles-mêmes, j'ai peine à les retenir toutes. »

*Le Commentaire sur l'Épître de saint Paul aux Galates*

<sup>1</sup> Les premiers professeurs d'hébreu furent Böschenstein, de Louvain, et Matthæus Adrian, qui ne demeurèrent pas longtemps. — Un imprimeur de Bâle, Melchior Lotter, vint s'y établir et y apporta des caractères grecs.

parut en septembre 1519. Cet ouvrage était le résumé de ses cours, depuis l'année 1516; il l'aimait particulièrement et lui donna plus tard encore, en 1535, une forme plus étendue.

Le commentaire tout entier est un exposé de la grâce et de la foi justifiante :

« Mon cœur n'est plein que d'un seul désir : croire à mon doux Seigneur Jésus-Christ. Puissent toutes mes pensées naitre là et y aboutir ! J'ai beaucoup enseigné et beaucoup écrit sur ce grand sujet ; et néanmoins je sens que je n'ai fait qu'effleurer ce mystère de sagesse infinie, ineffable, et que de cette mine si riche, inépuisable, je n'ai tiré que quelques parcelles d'or. »

Luther y montre, avec saint Paul, l'abtme qui sépare la justice intérieure de cette justice extérieure qui paraît dans les œuvres, la nécessité de la grâce pour donner la vie à la créature pécheresse, et la puissance de la foi qui seule est capable de saisir les dons de Dieu. Il reedit la joie et la liberté qui naissent de cette foi, la charité, la vie nouvelle qui en découlent. Cette vie n'est point le repos mais une perpétuelle transformation, du vice à la vertu, d'une vertu infime à une vertu plus haute, d'une clarté à une autre plus splendide, etc. <sup>1</sup>.

Les amis furent émerveillés de cette œuvre. Martin Bucer la lut en une nuit. Mélanchthon, dans une préface qu'il y fit, l'appelle : « le fil d'Ariane destiné à nous garder dans le labyrinthe de la science biblique. »

Le *Commentaire sur les Psaumes* <sup>2</sup> (*Operationes in Psalmos*) est de la même époque et empreint du même esprit. Il y travaillait avec beaucoup de suite, mais avec peine, à cause des difficultés linguistiques. « On ne saurait croire, dit-il, quel travail m'a souvent donné un seul verset. » L'impres-

<sup>1</sup> GAL., I, 3 ss. — LÖSCHER, III, 930. — La traduction allemande de Bugenhagen parut en 1525. — SECK., I, 137. — *Corp. Ref.*, I, 121 ss.

<sup>2</sup> Op. ex. XIV. — DE W., I, 240, 279, 340, 555, 565.

sion en fut longue aussi. A son départ pour la diète de Worms, vingt et un psaumes seulement avaient paru.

L'ouvrage était dédié à l'électeur de Saxe. « Le bon et très-vénéré Père Staupitz m'a conté que dans une conversation qu'il eut un jour avec vous, au sujet des prédicateurs, vous lui dîtes que tous les sermons où l'on ne fait appel qu'à la science et à la tradition des hommes, sont froids et impuissants à persuader, car à des arguments de raison on peut toujours répondre par d'autres qui renversent les premiers. L'Écriture, au contraire, ajoutiez-vous, est, à elle seule, si sainte et d'une telle majesté qu'elle opère même sans notre concours. Elle met à néant toutes les inventions humaines et nous force à dire : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ; il n'enseigne pas comme les docteurs de la loi et les pharisiens, mais comme quelqu'un qui a puissance. » Et comme Staupitz reconnaissait la vérité de ces réflexions, vous lui prîtes la main en lui disant : « Promettez-moi de rester toujours dans ces sentiments. » Cette histoire m'a fait vous aimer de tout mon cœur, etc. »

« Ce livre des Psaumes n'est pas semblable aux autres livres de la Sainte Écriture. Les autres nous enseignent en nous exhortant et en nous montrant les exemples du bien ; celui-ci, au contraire, nous montre comment nous parvenons à suivre le précepte et à imiter l'exemple. Ce n'est que prières et louanges de Dieu. Nous ne sommes que de pauvres enfants ignorants, ne sachant pas ce qu'il faut demander à Dieu ni comment il faut le prier. Ici, le Saint-Esprit vient à notre aide, nous dicte les paroles qu'il nous faut prononcer et la manière dont il faut nous adresser à lui. »

Luther prêchait en même temps « aux simples et aux enfants », chaque jour, sur les commandements de Dieu, l'Oraison dominicale, le premier livre de Moïse, l'Évangile selon saint Matthieu. Il publia quelques-uns de ses sermons ; ses amis, plus souvent, prenaient les devants et imprimaient

sans qu'il le sût; et ces petits écrits pleins de séve chrétienne, dont l'unique but était « d'évangéliser les pauvres, de délier les consciences angoissées », pénétraient partout, dans les chaumières, dans les châteaux, et y apportaient « le nouvel Évangile ».

C'est ainsi que parurent, coup sur coup, au temps même où ses adversaires ne lui laissaient nul repos, ses sermons sur le mariage, la double justice, les saintes souffrances de Jésus-Christ, les processions, la prière, le jeûne, l'usure, la préparation à la mort, le sacrement de la pénitence, le baptême, le saint corps de Christ, l'excommunication, les bonnes œuvres, l'explication de l'Oraison dominicale, etc., etc.<sup>1</sup>; inspirations d'un génie puissant et doux, qui jettent au sein du peuple les bases religieuses de la réformation. Dans cette foule d'écrits également remarquables, il convient d'en signaler plus particulièrement quelques-uns :

*Les Consolations aux âmes chargées et travaillées*<sup>2</sup>. — Le livre est adressé au prince Frédéric malade et troublé. — « Toutes les fois qu'un homme souffre, Jésus souffre en lui. » Il passe en revue le cortège de maux qui assombrissent la vie : la maladie, les soucis, l'inimitié des hommes, la crainte qui épouvante la conscience, la mort. A chacune de ces souffrances, à la place de ces « quatorze saints consolateurs » qu'invoquait alors la superstition populaire, il oppose un remède divin, la fidélité à la Parole de Dieu, la possession de la vérité, l'espérance, « ce don que Dieu envoie aux hommes afin que dans l'incertitude qui enveloppe toutes les choses de ce monde, ils ne désespèrent pas », la communion des saints ici-bas et dans le ciel, enfin Jésus-Christ, le vainqueur de toutes les puissances funestes, de la mort et de

<sup>1</sup> ERL., 16, 150 ss., 158, 11, 151. — Op., II, 322; III, 410. — ERL., 20, 290. — Op., III, 391. — Op. ex., 12, 219. — ERL., 20, 89 ss.

<sup>2</sup> *Tessaradecas consolatoria pro laborantibus et oneratis*. — Traduit en allemand dans l'année même, par Spalatin. Op., IV, 84 ss. DE W., I, 336, 378. — *Dédicace à l'Electeur*. DE W., I, 409 ss.

l'enfer, qui nous soutient dans nos combats, et nous dérobe à nos misères en nous élevant jusqu'à lui.

Érasme affectionnait ce petit livre si onctueux. Quatre ans plus tard, alors qu'il était déjà séparé de Luther, il le recommandait encore à l'évêque de Bâle. « Il l'a trouvé accueil même auprès de ses plus grands adversaires, disait-il. Probablement Luther l'a écrit avant qu'il fût enveloppé dans ses combats <sup>1</sup>. » Érasme se trompait. Luther l'écrivait au milieu même de sa lutte contre Emser. Rejeté par l'Église, menacé de l'excommunication, il ne laisse percer ses craintes et l'amertume de sa situation qu'en embrassant d'une foi plus vive l'Église invisible, la communion des saints, qu'il oppose désormais à l'Église de Rome.

Le sermon sur la *Préparation à la mort* <sup>2</sup> est dans le même ton et dans la même simplicité. La pensée de la mort le visitait souvent; parfois il désirait mourir et il s'en épouvantait, quand il venait à réfléchir sur la prédestination de Dieu qui décrète, dans son éternité, le salut ou la damnation de l'homme. « C'est une ruse du diable, qui nous effraye et nous pousse à la haine de Dieu. Ne vous arrêtez pas à cette horrible pensée; mais regardez à Christ qui semble délaissé de Dieu et damné. C'est en lui que l'enfer est vaincu, votre incertaine prédestination devient certaine ici; croyez que c'est pour vous que toutes ces choses se sont accomplies; cherchez-vous en Christ, et vous vous trouverez éternellement en lui. »

Le sermon sur le très-saint sacrement du vrai corps de Christ <sup>3</sup>. (Déc. 1519). — On sait ce que l'Église avait fait des sacrements : une discipline, une œuvre extérieure. Luther dès ses premières études cherche le trésor caché et comme enfoui sous le rite sacerdotal. Il vient en aide aux

<sup>1</sup> ÉRASME, *Epist.*, 816.

<sup>2</sup> ERL., 24, 253, — DE W., I, 385, 342.

<sup>3</sup> *Ein sermon von den hochwürdigen Sacrament des heiligen wahren Leichnams Christi, und von den Brüderschaften.* — ERL., XXVII, 25 ss.

consciences troublées, comme l'a été la sienne, et leur enseigne à trouver la paix dans le sacrement, dans cette Parole de Christ qui délie le pécheur, et que tout croyant peut faire entendre à son frère. Le sacrement de la Cène, c'est la sainte et céleste communion des âmes. C'est Christ qui se donne tout entier, avec ses grâces, avec le monde des élus et des saints; c'est comme un abaissement du ciel sur la terre, en même temps que la pauvre créature pécheresse jette sur son Sauveur ses misères et ses iniquités. « Dépose en prenant ce signe, ta peine et tes péchés sur Celui qui vient à toi. » Ici s'évanouissent toutes les angoisses et l'épouvante de la mort, ici le cœur est fort et joyeux. Ici l'âme apprend non-seulement à déposer son fardeau sur Jésus, mais elle lui apporte encore les misères des autres hommes, auxquels elle est unie dans une communion de douleur et de compassion. C'est le repas de l'amour ineffable, où les cœurs, en rencontrant Dieu, viennent s'unir et s'aimer. En se donnant à nous, Jésus nous transforme à son image, nous devenons son corps et son sang; il détruit en nous le péché et nous sanctifie.

Pour qui la communion? Pour les faibles autant que pour les forts, pour ceux qui souffrent du monde, du péché, du diable et de leur propre chair; pour les hommes de désir et de foi. Laissez les subtilités et les folles questions. Christ est là, dans sa chair et dans son sang, voilà l'essentiel; ne vous troublez pas de ne pas savoir comment il y est. Fortifiez votre foi, croyez simplement, et vous saurez alors quel céleste repas Dieu vous a préparé sur cet autel.

Toutes ces pensées sont les assises du dogme tel qu'il le développera plus tard. La Cène, telle qu'il la conçoit, n'est plus la messe; c'est la communion des âmes avec Christ, non-seulement dans ses souffrances, mais dans sa gloire; c'est un don de Dieu, non un don de l'homme, et qui n'exige que la foi, mais l'exige impérieusement. L'*opus operatum*, c'est-à-dire l'opinion que le sacrement opère par lui-même, indépendamment de la disposition de celui qui le reçoit,

tombe devant cette doctrine en vertu de laquelle la foi et le don du cœur en sont les indispensables conditions. — Le dogme de la transsubstantiation, le sacrifice de la messe sont passés sous silence, comme ayant peu de rapports avec la vraie signification de la sainte Cène. La communion sous une seule espèce y est condamnée : « Il serait bon, dit-il, qu'un concile rétablît la communion sous les deux espèces. »

Spalatin, qui avait lu avec bonheur ce sermon et un autre sur le baptême, dit à Luther : « Écrivez-nous encore sur les autres sacrements de l'Église. » — « Non, répondit-il, que personne ne s'y attende, à moins qu'on ne me montre le moyen de les soutenir par l'Écriture sainte. Il n'y a plus pour moi de sacrements que ceux qui renferment une promesse divine. Un jour je parlerai de toutes les imaginations dont on a entouré les soi-disant sept sacrements. »

Le *Sermon sur les bonnes œuvres*, dédié au prince Jean, frère de l'Électeur, « pour les petits et les pauvres laïques ignorants ». — Cet écrit, inspiré par un grand amour du peuple, prit les proportions d'un livre. « C'est ce que j'ai écrit de mieux », disait-il alors. On peut dire, en effet, qu'il renferme la première exposition large et pourtant très-détaillée de la morale évangélique, telle que le protestantisme l'a conçue en opposition avec la morale catholique. A l'obéissance et au mérite des œuvres, ces grands ressorts de la morale catholique, Luther substitue la foi. — C'est de la foi que découle la vie : par elle tout est bien, même ce qu'il y a de plus misérable ; sans elle, au contraire, tout est péché, même les œuvres les plus admirables. A la sainteté monastique dont l'idéal est le jeûne, la prière, l'aumône, le renoncement douloureux, il oppose une sainteté nouvelle, l'accomplissement des devoirs journaliers de la vie. Il n'y a de bonnes œuvres que celles que Dieu commande ; et tout ce que les hommes ont inventé pour s'élever au dessus de ces devoirs vulgaires, accessibles à tous, n'est que vanité et mensonge.

## CHAPITRE X.

### LES ADVERSAIRES.

Le sermon sur le très-saint sacrement de la Cène, cette lumineuse exposition de la foi évangélique sur un des points capitaux de la doctrine chrétienne, blessa les esprits, non par les nouveautés qu'il enseignait, mais parce qu'il semblait, en recommandant la célébration de la sainte Cène sous les deux espèces, justifier l'hérésie abhorrée des hussites. On en fut irrité à Leipzig; des bruits injurieux circulèrent dès lors touchant la naissance de Luther. On y disait que, d'après le témoignage de son propre père, il était né à Prague, au centre même de la Bohême, qu'il y avait été élevé dans la doctrine de Wiclif <sup>1</sup>. Le duc Georges, qui déjà à l'époque du colloque lui avait demandé de répondre aux accusations d'hérésie qu'on portait contre lui, fut cette fois blessé au vif <sup>2</sup>. Il se fit l'écho de toutes ces récriminations et écrivit à son cousin l'électeur de Saxe, pour conjurer celui-ci de mettre un terme aux audaces de cet homme dangereux. « C'est, lui disait-il, un livre plein d'hérésies et de scandales. On dirait qu'il vient de Prague. Luther s'est mis en rapport avec ceux de Bohême, la secte s'est accrue de plus de six mille âmes depuis lors. N'est-il pas du devoir de l'Électeur, comme prince chrétien, d'aviser à cette grave affaire et de prendre

<sup>1</sup> Ce bruit de la naissance de Luther en Bohême prit une telle consistance, qu'il se vit obligé de donner des détails précis sur sa parenté, dans une lettre à Spalatin. DE W., I, 390.

<sup>2</sup> V. la lettre qu'il lui écrit en 1526. WALCH., XIX, 614.



des mesures pour garantir ses États d'un mauvais renom d'hérésie, et la chrétienté du péril qui la menace <sup>1</sup> ? »

Frédéric répondit avec sa circonspection accoutumée « que jamais il n'avait eu la pensée de se faire le champion des idées de Luther, que néanmoins des hommes intelligents et pieux tenaient ses doctrines en grande estime ; que toute l'affaire était soumise à l'examen de juges désignés, et que, n'ayant jamais eu le dessein de défendre l'hérésie, il verrait avec peine celle-ci pénétrer dans ses États et dans ceux de son cousin » .

Néanmoins on avait pris l'alarme à la cour de l'Électeur. De toutes parts arrivaient des plaintes, des avertissements ; on s'effrayait des proportions que prenait cette lutte. Spalatin reçut et accepta la mission de modérer son ami, de le retenir sur la pente où il glissait. Il lui dépeignit les dangers auxquels il exposait, lui, son prince, sa cause. « Ne pouvez-vous, lui disait-il, enseigner notre sainte doctrine sans blesser les princes de l'Église et faire une réforme pacifique ? » Inutiles efforts ! Ni l'amitié ni les considérations de la prudence humaine n'eurent prise sur sa volonté inflexible d'aller jusqu'au bout de la vérité et d'accomplir ce qu'il entendait être l'œuvre de Dieu.

« Je ne vous comprends vraiment pas, lui répondit-il ; je me suis remis tout entier entre les mains du Seigneur ; que sa volonté se fasse donc ! L'ai-je prié de me faire docteur ? S'il m'a choisi, il y pourvoira ; s'il s'en repent, il peut m'anéantir. Cette tribulation ne m'épouvante nullement ; elle enfle, au contraire, avec une incroyable puissance, toutes les voiles de mon cœur. Je n'ai souci que d'une chose, c'est que Dieu ait pitié de moi, dans ce qui se passe entre moi et lui ! Quant à ce qui regarde les hommes, prions et demeurons en repos. Car que peuvent-ils me faire ? Me tuer ? Ont-ils la puissance de me réveiller de la mort et de me tuer une seconde

<sup>1</sup> Lettre du 27 déc. — LÖSCHER, III, 920.

fois? Me déshonorer comme hérétique? Jésus-Christ a été condamné comme un homme inique et un séducteur. Quand je contemple sa Passion, je m'indigne qu'aux regards de tant d'hommes distingués, mon épreuve paraisse être de quelque valeur. Ne voyez-vous pas que nous sommes désaccoutumés de la souffrance, et que nous ne comprenons plus la vie chrétienne? Qu'ils s'élèvent donc contre moi, je ne ferai que rire de leur fureur. Ma devise est maintenant : Ne crains plus personne, et méprise toute chose. Si je n'avais peur d'englober le Prince dans cette affaire, je publierais une apologie pleine d'assurance, dans laquelle je me plairais à provoquer ces Erinnydes et à me moquer de la fureur stupide dont ils sont animés contre moi <sup>1</sup>. »

Et quelques jours plus tard :

« Que voulez-vous? La parole de Dieu ne peut être enseignée sans tumulte, sans scandale et sans danger. Elle est d'une infinie majesté; elle opère des choses admirables. Ceci est la guerre du Seigneur; et lui n'est point venu apporter la paix au monde. Toi qui penses que Jésus-Christ s'empare du monde d'une manière douce et suave, ne vois-tu pas qu'il a combattu en répandant son propre sang, et que tous les martyrs ont fait de même? Imprudent! j'ai prêché et enseigné jusqu'ici toutes les doctrines de Jean Huss! Jean Staupitz a fait comme moi. Bref, nous sommes tous hussites sans le savoir, saint Paul et saint Augustin tout autant que nous. Chose admirable, nous en sommes tous venus là, sans guide et sans docteur de Bohême. Je reste confondu à la pensée de ce terrible jugement de Dieu sur les hommes, qui a permis que la vérité évangélique la plus éclatante ait été, depuis plus de cent ans, ouvertement condamnée et livrée au bûcher. Malheur à la terre <sup>2</sup>! »

Néanmoins, cédant aux désirs unanimes de ses amis, il

<sup>1</sup> DE W., I, 389 (11 janvier 1520).

<sup>2</sup> DE W., I, 424. — Cette lettre est vraisemblablement des premiers jours de février 1520.

consentit à quelques démarches qu'ils lui conseillaient instamment. Tout d'abord il publia dans le courant même du mois de janvier une *Explication touchant certains articles du sermon sur le Saint Sacrement*<sup>1</sup>, moins dans le but de se justifier que pour faire ressortir avec un singulier mépris la conduite perfide de ses adversaires.

« Ces hommes, qui en veulent à ma vie, m'ont poursuivi jusqu'ici sans avoir même une apparence de raison. Aujourd'hui que j'ai déclaré qu'on pourrait donner à qui le désire la communion sous les deux espèces, ils pensent me tenir. Il est pris ! s'écrient-ils. Eh non ; Christ est là. Fort de son appui, je pourrais mépriser leurs cris et n'en pas tenir plus de compte que du grognement d'un porc ; mais le peuple a besoin d'être enseigné. — Je n'ai point dit qu'un évêque a l'autorité de changer à son gré l'administration de la sainte Cène. Ce pouvoir n'appartient qu'à un concile. Aussi les Bohémiens, en agissant d'eux-mêmes contre l'autorité de l'Église, sont-ils schismatiques, non hérétiques. Ils ont oublié que si tout est permis, tout n'est pas édifiant. Au lieu de les condamner, ne pourrait-on pas les instruire, étudier ensemble ce point difficile, dans un sentiment de paix et de rapprochement mutuel ? — On m'accuse d'avoir eu des relations avec eux. Je voudrais en avoir avec tous les hérétiques, les visiter chez eux, les ramener à l'obéissance, non par des menaces et des injures, mais par des raisons.

« Ils disent en outre que je suis né en Bohême et que j'ai été élevé à Prague. Voici ma réponse :

« Il est un noble et beau pays situé dans l'évêché de Halberstadt et dans le duché de Saxe ; c'est le comté de Mansfeld. Là, tous mes gracieux seigneurs, les comtes Gonthier, Ernest, Hoyer, Gebhard, Albrecht, nous connaissent personnellement, mon père et moi. Je suis né à Eisleben, j'ai été élevé à Mansfeld, instruit à Magdebourg et à Eisenach. Je

<sup>1</sup> ERL., XXVII, 71.

suis devenu magister et moine augustin à Erfurt, puis docteur à Wittenberg; et Dresden est la ville la plus rapprochée de la Bohême où je sois jamais allé! »

En même temps il rédigea une courte et très-digne protestation en latin et en allemand, dans laquelle il repoussait, les accusations d'hérésie et de schisme dont on le poursuivait, et mettait en lumière l'acharnement de ses adversaires. Il envoya ce petit écrit au nouvel empereur Charles-Quint qui résidait encore à Madrid, et il se hasarda à lui écrire directement<sup>1</sup>. La lettre est semblable à toutes celles qu'il adressait aux grands de la terre, humble de forme, lettre d'un moine à un roi, mais au fond très-ferme et très-courageuse. Il lui disait, entre autres choses, que les princes de ce monde, à l'exemple du roi du ciel, doivent jeter les yeux sur les petits et les pauvres. « Je me jette aux pieds de Votre Majesté Impériale, indigne et misérable, mais représentant une grande cause. » Puis il expliquait comment, depuis trois années, en butte à la haine de ses adversaires, exposé à tous les périls, il avait souvent demandé en vain qu'on l'instruisît de ses torts. « Ils ne cherchent qu'à me détruire, et avec moi l'Évangile. Il m'a donc paru juste, à l'exemple de saint Athanase, de m'adresser enfin à Votre Majesté Impériale. Je La supplie de me prendre gracieusement sous ses ailes, non pas moi, mais la sainte cause de la vérité. Le glaive n'a-t-il pas été remis entre vos mains pour punir les méchants et soutenir les bons? Je vous demande protection jusqu'au jour où je puisse rendre compte de mes actes. Si je suis trouvé impie ou hérétique, je ne demande certes pas d'être défendu. Que ma cause soit juste ou qu'elle soit injuste, on ne saurait me condamner sans m'entendre et me convaincre. »

L'Empereur reçut la lettre, sans doute, mais il n'y répondit pas.

<sup>1</sup> ERL., XXIV, 9 ss. — Op. V, 5 ss. — DE W., I, 239 ss. — ERL., XXIV, 12, a, d'après Tenzel, un autre texte qui paraît à Köstlin être le premier jet de la Protestation à l'Empereur.

Il fit enfin, sur les mêmes instances, une démarche analogue auprès de l'archevêque Albert de Mayence et de l'évêque de Mersebourg qu'on lui disait être très-montés contre lui. Il écrivit à tous deux une belle lettre respectueuse, pour les supplier de ne pas écouter ses accusateurs<sup>1</sup> secrets et de vouloir bien étudier eux-mêmes la question. « Le Seigneur m'est témoin que je n'ai rien voulu enseigner qui ne fût conforme à la vérité évangélique. Si l'on me montre en quoi consiste mon erreur, je ne me refuse nullement à la rétracter. »

Les deux prélats répondirent avec beaucoup de courtoisie : l'archevêque de Mayence disait qu'il regrettait de n'avoir pas encore lu ses écrits; l'évêque de Mersebourg lui témoignait son vif désir de s'entretenir avec lui de choses d'une telle importance. Tous deux lui recommandaient la douceur et la modération. — « On dirait vraiment que je me complais dans la tempête. A ces bien portants qui savent si bien conseiller les malades, il faut répondre avec Térence : *Tu si hic stes, aliter sentias.* » — Le ton de ces lettres, la réserve dans laquelle se tenaient ces grandes autorités de l'Eglise d'Allemagne, lui plurent fort. Cette réserve contrastait avec les clameurs de ses ennemis<sup>2</sup>.

Sur ces entrefaites, un nouvel adversaire était entré en lice, et celui-ci n'était rien moins que l'évêque fort considéré de Meissen, Jean de Schleinitz. Le prélat, effrayé de l'hérésie hussite qu'il entrevoyait dans le sermon sur le Saint Sacrement de la Cène, publia un mandement contre Luther. Dans cet acte authentique il accusait ce dernier d'enseigner, touchant l'administration de la Cène, une doctrine formellement repoussée par le dernier concile de Latran; il enjoignait à tous ses pasteurs de prêcher au peuple que le Sei-

<sup>1</sup> « *Epistolæ ad Episcopos missæ sunt elegantissimis scriptæ characteribus manu Johannis Schwerdfeger; expecto responsum.* » (DE W., I, 419.)

DE W., I, 398, 401, datées du 4 fév.

<sup>2</sup> WALCH., XV, 1644, 165, 2. — DE W., I, 423.

gneur Jésus-Christ se donne tout entier dans une seule espèce ; à tous d'arrêter cet écrit scandaleux et de le détruire. Ce mandement, daté du 24 janvier de la résidence épiscopale de Stolpe, revêtu du sceau de l'official, fut affiché à la porte de toutes les églises du diocèse.

Luther, surpris par cette attaque imprévue et d'autant plus dangereuse qu'elle venait de haut, eut recours à une ruse assez puérile. Il feignit de douter de l'authenticité de la pièce et de la considérer comme l'œuvre d'un faussaire ou d'un fou. « L'évêque est un homme trop savant et trop pieux pour avoir rédigé une pareille diatribe ; ce sont des langues venimeuses qui parlent sous son nom. Quel est leur but ? Uniquement de me diffamer. Malheur ! disent les simples, voilà le docteur Martin qui enseigne que Christ n'est pas tout entier sous chacune des deux espèces. Au feu l'hérétique !... Si vous tenez à votre réputation, n'essayez pas de me réfuter par des calomnies et par de pitoyables arguments ; faites de moi ce que vous avez voulu faire de Reuchlin. Car pour ceux qui n'ont ni la puissance de l'emporter sur la vérité ni la volonté de l'accepter, il n'y a qu'un moyen sûr de vaincre : le feu contre les livres, et la mort contre leurs auteurs. » Cette verte philippique est intitulée : *Réponse à l'écrit paru sous le sceau de l'official de Stolpe*<sup>1</sup> (11 février). — Quelque temps après, il publia une seconde réponse en latin, d'une forme plus modérée, sous ce titre :

*Ad schedulam inhibitionis sub nomine episcopi Misnensis editam super sermone de sacramento Eucharistiæ. D. Mart. Lutheri Aug. Responsio*<sup>2</sup>.

Cette dure réplique, toute pleine de hautaine ironie, souleva naturellement de nouvelles tempêtes. Miltitz, qui était alors à Stolpe, raconte plaisamment l'irritation de l'évêque, la colère de son official et les joyeuses exclamations du duc Georges, que l'intempérance de langage de Luther amusait

<sup>1</sup> ERL., XXVII, p. 77.

<sup>2</sup> Op., IV, 136 ss.

fort <sup>1</sup>. A la cour de l'électeur de Saxe, où l'évêque comptait beaucoup d'amis, on en fut vivement blessé. Spalatin se fit encore une fois l'écho de ces plaintes et de ces doléances, mais il perdit sa peine. Luther, excité par la multitude de ses adversaires, par la grandeur même du péril, par l'aveuglement, l'injustice et la méchanceté des accusations dont on cherchait à l'accabler, avait pris son parti du scandale et se livrait, joyeux, au génie redoutable qui l'entraînait. Il répondit à Spalatin :

« Ne vous ai-je pas dit autrefois qu'il ne faut pas vous imaginer que cette affaire ait commencé et se poursuive selon vos idées, selon les miennes ou celles de n'importe quel homme? Si elle est de Dieu, elle aura une bonne issue, quelles que soient nos pensées et nos prévisions. Toute ma crainte est d'agir, en cette occasion, selon les convenances des hommes et de me plier à leur goût. Si ma folie vous paraît dangereuse, votre prudence ne l'est-elle pas également? Une grande folie déplaît aux hommes, sans doute, mais une trop grande sagesse déplaît à Dieu; il a choisi les choses folles pour confondre les sages.

« La cause de l'Évangile, sachez-le bien, ne peut être plaidée sans exciter du tumulte, des scandales, et sans émouvoir les esprits. D'un glaive vous ne ferez pas une plume, de la guerre la paix. La Parole de Dieu est guerre, ruine, scandale, perte, poison; elle est, dit Amos, comme un ours sur le chemin, comme un lion dans la forêt, qui se lance contre les enfants d'Éphraïm <sup>2</sup>... C'est Dieu qui m'entraîne. Qu'il voie lui-même ce qu'il veut accomplir par moi! Ayez donc bon courage, et ne jugez pas selon les apparences. La foi est la persuasion de ce qui n'est point encore.

« Cher Spalatin, le fond de tout ce débat est bien différent

<sup>1</sup> TERTZ., I, 420.

<sup>2</sup> C'est en citant ce passage, et d'autres semblables, que Janssen (II, 86) reproche à Luther de n'avoir point reculé devant les moyens les plus violents et les excitations au meurtre contre Rome et les évêques.

de ce qu'il apparait. Pour moi, je ne cherche rien. C'est un autre, c'est Dieu qui cherche. Que cette cause l'emporte ou qu'elle tombe, je n'ai rien à y gagner, rien à y perdre. Voilà ma pensée tout entière.

« Toutefois je dois reconnaître que je suis plus vif qu'il n'est convenable. Puisqu'ils connaissent tous ma véhémence, pourquoi donc se plaisent-ils à exciter le dogue? Vous voyez par votre propre exemple combien il est difficile de modérer son style et sa vivacité naturelle. C'est à cause de cela qu'il m'a toujours répugné de paraître en public. Si grande que soit ma répugnance, j'y suis entraîné par la violence avec laquelle on m'attaque, moi et la Parole de Dieu. De telles indignités soulèveraient un cœur de pierre; elles peuvent donc bien m'émouvoir, moi qui suis vif et qui n'ai point une plume obtuse <sup>1</sup>. »

Enveloppé d'une meute d'adversaires, il rendait coup pour coup, sans remords, sans fléchir un seul instant, et presque joyeux des inimitiés que sa verve sarcastique autant que sa cause elle-même lui suscitait.

On se rappelle que les Universités de Cologne et de Louvain avaient condamné ses écrits comme impies, blasphématoires, contraires à la religion, et dignes du feu. Sitôt qu'il eut connaissance de ce factum injurieux <sup>2</sup>, vers le milieu de mars, il répondit en leur rappelant que leur conduite indigne dans l'affaire de Reuchlin eût dû leur enseigner à être plus circonspects; qu'il est plus expéditif de frapper une doctrine que de la réfuter; que des hommes illustres, Occam, Pic de la Mirandole, Laurent Valla, Érasme lui-même, ont été condamnés par des universités dont le jugement a été cassé par l'opinion publique. « Quant à mes livres, il est plus facile de les brûler que d'y répondre. Puisque

<sup>1</sup> DE W., I, 417.

<sup>2</sup> *Condemnatio doctrinalis librorum M. Lutheri per quosdam Magistros nostros Lovanienses et Colonienses facta. Responsio Lutherana ad eandem condemnationem.* Op., IV, 172 ss.



vous vous êtes engagés à les réfuter, faites-le donc. Jusque-là je ne me soucie pas plus de votre sentence de condamnation que des injures d'une femme ivre. »

Tandis qu'il était aux prises « avec les ânes de Cologne et de Louvain », un nouvel ennemi avait pris la plume contre lui, c'était un moine franciscain nommé Augustin de Alfeld ou Alveld. Professeur de théologie à l'Université de Leipzig, empêché longtemps par ceux de son Ordre, qui redoutaient sa nullité, il brûlait de se mesurer avec Luther. Ayant demandé à Miltiz une licence du Pape, il publia en latin un écrit sur le Saint-Siège apostolique et le droit divin de la papauté <sup>1</sup>.

Le pauvre homme ne disait que ce qu'avant lui avaient dit bien mieux Eck, Emser et Prierias : c'étaient les mêmes arguments tirés de cet ordre donné à saint Pierre par Jésus-Christ : « Pais mes brebis », de l'analogie entre la papauté et la souveraine sacrificature dans l'économie israélite, de cette considération philosophique, que tout corps doit posséder une tête, etc., etc. ; mais cela, dans un style à part, violent et ridicule à la fois. Il se vantait d'allier la raison du docteur Eck à la fougue de Luther ; il disait à ce dernier que le Cerbère redouté de tous avait enfin rencontré un chien qui savait non-seulement aboyer, mais mordre. — Luther en rit d'abord et ne pensa pas qu'il dût perdre son temps à réfuter ces rêveries. « Ces gens-là, disait-il, en m'attaquant, cherchent à se faire un nom ; ils s'accrochent à moi comme la boue à la roue d'un char. » Il chargea son *famulus*, Jean Lonicerus <sup>2</sup>, un jeune homme qui débutait, de répondre à « ce bœuf ; » mais quand il vit qu'Alveld avait traduit son

<sup>1</sup> *Super apostolica sede, an videlicet divino sit jure necne, anque pontifex qui Papa dici cæptus est, jure divino in ea præsidet, etc. 1520. TENTZEL, II, 157.*

<sup>2</sup> Jean Loniarus, bachelier en théologie, avait été élève de Luther, devint professeur d'hébreu à Marbourg et traduisit en latin plusieurs écrits de son maître. Il mourut en 1569.

écrit en langue allemande et qu'il avait ébranlé un certain nombre de personnes considérables, il se décida à répondre lui-même, et en quelques jours il écrivit, au courant de la plume, un de ses petits livres les plus vifs, les plus spirituels : *De la papauté à Rome, contre l'illustre romaniste de Leipzig*.

« De vaillants chevaliers, la lance au poing, Emser, Eck, Sylvestre, ceux de Louvain et de Cologne, se sont mis en campagne contre moi ; tous, en m'attaquant, veulent gagner leurs éperons et se faire un nom dans le monde, etc. — Je plaisante et je ris pour ne pas pleurer et pour que mon cœur ne se brise pas de douleur ; mais tu sais, ô mon Seigneur Jésus-Christ, combien je souffre de tous ces blasphèmes qui s'élèvent contre toi ! »

Après une courte et ironique préface, il aborde la question controversée : « La papauté est-elle de droit divin ? Quelle prétention folle ! Est-ce que tout ce qui est divin n'est point méprisé à Rome ? L'Église, dit Alveld, doit avoir une tête comme tout corps humain et toute société d'hommes. — De quel droit appliquez-vous aux choses divines des principes qui appartiennent aux choses humaines ? En raisonnant ainsi, n'arriverait-on pas à prouver que dans le royaume de Dieu il doit y avoir également des maisons et des villes ? D'ailleurs, le principe est-il vrai, même ici-bas ? N'y a-t-il pas des États, la Suisse par exemple, qui vivent fort bien, sans avoir à leur tête un chef visible ? L'Église n'est pas une communauté terrestre comme ces rêveurs se l'imaginent. C'est l'ensemble de tous les croyants sur la terre ; c'est la communion de tous ceux qui croient, espèrent et vivent en Jésus-Christ, communion purement spirituelle qui confesse un même Seigneur, une même foi, un même Christ. Mon royaume n'est pas de ce monde, a dit Jésus. A cette communion divine appartiennent tous les chrétiens, ceux d'Orient aussi bien que ceux qui reconnaissent l'autorité du Pape. Les marques de l'Église ne sont nullement extérieures ;

c'est le baptême, c'est l'Évangile, ce sont les sacrements. Si l'Église est cette institution que les yeux de la chair ne discernent point, elle ne saurait avoir pour chef que Jésus-Christ, puisque seul il peut créer la foi et la vie dans nos âmes. — Si un homme pouvait en être le chef, chaque fois que meurt un pape, l'Église serait orpheline. — Cette Église ne se confond nullement avec l'Église romaine. On peut appartenir à celle-ci sans être même chrétien; on peut en être détaché sans être hérétique. Elle est à l'Église sainte, invisible, universelle, ce que le corps est à l'âme.

« L'Église, dit-on, accomplit la synagogue, et le grand prêtre est la figure ou le type du Pape. Eh non! tout accomplissement est spirituel; et c'est Jésus-Christ qui accomplit les figures de l'Ancien Testament.

« On s'appuie sur ces paroles de Jésus à saint Pierre : « Tu es un roc, et sur ce roc j'édifierai mon église. » Le rocher dont Jésus parle n'est pas l'apôtre lui-même, mais la foi qu'il vient de confesser. On revendique pour le Pape le pouvoir des clefs. Ces clefs qui ouvrent le royaume des cieux, ce n'est point un pouvoir ecclésiastique, c'est la puissance de lier et de délier, d'absoudre et de consoler, et cette puissance a été donnée à tous les apôtres, sans exception.

« Certes je ne demande pas qu'on s'oppose à la puissance du Pape; je ne lutte ici que pour deux choses : ne déclarez pas hérétique un homme qui ne vit pas sous sa domination, et jugez d'après la Parole de Dieu tous les actes et toutes les prétentions des papes. — Injuriez, condamnez ma personne et ma vie, j'y consens volontiers; mais ne touchez point aux paroles de mon Seigneur Jésus-Christ ni à la vérité. Celle-ci, je la défends sans faire acception de personne. Dieu m'a donné pour cela le courage et la joie qu'on ne me ravira jamais <sup>1</sup>. »

Tout cela était nouveau et contrastait avec les enseigne-

<sup>1</sup> DE W., I, 445, 447 ss., 451, 553, 459.

ments de l'école. C'est la doctrine protestante de l'Église qui apparaît à la lumière, claire et précise pour la première fois. L'Église n'est point l'institution extérieure; elle est la communion des saints, sous l'inspiration de l'Esprit et sous la conduite de Jésus-Christ. Ses membres sont partout et de tous les pays; c'est la foi qui les lie les uns aux autres. Quant à l'Église romaine, l'Écriture ne la connaît pas, et tous les arguments par lesquels on cherche à établir la primauté du Pape n'ont aucune valeur.

A cette réponse Luther avait joint un écrit de Sylvestre Prierias, son ancien antagoniste<sup>1</sup>, sur la puissance et la primauté du Saint-Siège apostolique. Cet écrit poussait la doctrine de l'infailibilité du Pape à ses dernières conséquences. Il l'imprima tout entier, sans autre réfutation que quelques notes pleines d'ironie et de raison. Il termine par ces mots : « Si les princes, les évêques, les chrétiens, ne châtient pas un pape qui se laisse entraîner à un méfait, c'est qu'ils s'écartent des voies de la vérité et renient le Christ. Ils méritent alors tout autant que le Pape lui-même l'éternelle damnation<sup>2</sup>. »

Il y a loin de cette crainte respectueuse avec laquelle Luther attaquait les abus criants de l'indulgence, aux sentiments passionnés, aux idées, à la hardiesse qui caractérisent les écrits dont nous venons de parler. Le changement s'est accompli lentement, pas à pas, mais d'une manière fatale. Entraîné par des adversaires dont la plus grande habileté consistait à couvrir du manteau de l'autorité pontificale tous les abus et toutes les erreurs, sur le terrain dangereux de la puissance ecclésiastique, il s'irrite de voir que l'Église, cette mère respectée, tolère, encourage le mal; il croit d'abord à un malentendu, il pense qu'à Rome on est mal renseigné sur ces actes. Quand le doute ne lui est plus possible, une grande douleur le saisit; il se met à l'étude,

<sup>1</sup> *Brevissimum Epitoma.*

<sup>2</sup> DE W., I, 452, 454, 459.

il recherche avec anxiété les origines de cette puissance qui s'oppose à la réforme des abus. L'histoire des derniers conciles, la vie des papes, le droit canonique, les luttes des princes contre Rome, il veut tout savoir. Le livre de Laurent Valla sur la donation de Constantin, réédité par Ulric de Hutten, lui tombe sous la main. Ses dernières illusions s'évanouissent, le respect fait place au mépris; la papauté, c'est la puissance funeste qui lutte contre l'Évangile. « Bon Dieu! que de ténèbres à Rome et que d'ignominies! Par quel incompréhensible jugement de Dieu ces choses-là ont-elles pu se perpétuer à travers tant de siècles, et des mensonges si impudents ont-ils pu se transformer en lois et devenir même des articles de foi? Je commence à croire que le Pape est l'Antechrist que le monde attend. Vie, actes, paroles, décrets, tout en lui porte le cachet de l'Antechrist <sup>1</sup>. »

C'est dans cette conviction, lentement conçue, mais persistante, que Luther puisait toutes ses énergies et toutes ses colères pour la lutte accablante qu'il soutenait depuis deux ans. De là cette sûreté dans sa polémique, cette ironie, cette audace et le peu de souci qu'il prenait des craintes ou de l'abandon des siens. C'est le combat de Dieu qu'il livre, ses adversaires sont les ennemis de Dieu; il les frappe et les bafoue, à la manière des prophètes de l'Ancien Testament. Il n'a nul sentiment des nuances et ne fait entre eux nulle distinction; il foule à ses pieds toutes les convenances acceptées, et il traite un évêque comme un simple mortel. Admirable puissance qu'il doit à son tempérament aussi bien qu'à sa foi toute d'une pièce. Par là il entraîne le peuple qui reconnaît en lui un homme fort; par là aussi il blesse ses amis eux-mêmes qui gémissent de ses violences, mais qui le suivent néanmoins. Il les écoute, il s'attriste parfois de sa vivacité de langage, puis il dit : « C'est Dieu qui me pousse. » En effet, l'œuvre pour laquelle il se sentait élu n'était pas de

<sup>1</sup> DE W., I, 420.

celles qui s'accomplissent dans la douceur; et pour se faire entendre dans la tempête soulevée autour de lui, il fallait cette voix forte et brutale, ces pensées merveilleuses, cette imagination puissante, ces dons de l'esprit et du cœur, exquis, mais disparates, qui caractérisent son génie.

Cependant des nouvelles menaçantes de Rome commençaient à circuler en Allemagne. Le docteur Eck écrivait qu'il avait eu des entretiens avec le Pape et quelques cardinaux; que, grâce à ses démarches actives, on préparait une bulle dans laquelle quarante et une propositions de Luther seraient condamnées. — Un gentilhomme saxon, Valentin de Teutleben (Deitleben), chargé à Rome des intérêts de quelques princes allemands, avait fait savoir à l'Électeur qu'on y était exaspéré de l'audace de Luther et fort mécontent de la protection dont il l'entourait.

Le cardinal de Saint-Georges avait écrit dans le même sens, vantant le génie de Luther, condamnant sa doctrine. L'Électeur, inquiet, ne sachant que résoudre, communiqua ces deux lettres à Luther, qui répondit par l'entremise de son ami Spalatin<sup>1</sup> :

« J'ai lu ces lettres de Rome avec une grande douleur. Quelle inintelligence, quelle inimitié chez ces chefs de l'Église! quelle aberration de conscience et quelle confusion! Ils me condamnent, tout en avouant à la fois que j'ai du génie, de l'érudition, et qu'ils ne m'ont point lu. Je ne sais vraiment ce que je puis conseiller au prince. Vous savez vous-même combien ma cause est juste. Que de fois n'ai-je pas offert la paix et le silence à mes adversaires, demandé qu'on juge mes écrits! Qui ne sait que Eck ne poursuit qu'un

<sup>1</sup> La lettre de l'Électeur au cardinal Saint-Georges est perdue. Celle qu'il écrit à Teutleben est datée du 1<sup>er</sup> avril. Or la lettre de Luther à Spalatin, dans laquelle il répond à la communication de l'Électeur, est du 9 juillet. — Il doit y avoir erreur dans la première date, à moins qu'on admette avec Köstlin que l'électeur a répondu d'abord à Teutleben, et qu'il n'a demandé l'avis de Luther qu'après avoir reçu de nouvelles lettres de Rome.

but auprès du Pape : me perdre, moi et mon nom, et avec moi notre Université? Aujourd'hui que ces hommes voient que je leur ai divinement résisté, ils m'accusent d'une ambition insensée. Quelle gloire est-ce donc que je cherche, moi misérable qui ne désire que travailler loin de la foule dans le silence et l'obscurité? Qu'on m'enlève les charges que j'occupe, j'y consens; mais j'ai assez de péchés sur le cœur pour ne pas commettre cette faute irrémissible, d'être infidèle à ma vocation et de trahir par un silence impie la vérité et le salut de tant d'âmes. — Il me plait de toutes manières que notre illustre prince reste étranger à ma cause, comme il l'a été jusqu'à ce jour, et qu'il attende qu'on m'instruise ou qu'on me réfute. Il est impossible qu'il se pose en juge, ou en exécuter, avant qu'un jugement ait été produit contre moi<sup>1</sup>. »

L'émoi était grand à Wittenberg. Les amis de Luther se lamentaient. « On dit, écrivait Mélanchthon, que le Pape va l'excommunier; si Dieu ne vient à notre aide, c'en est fait de nous. » — On répandait des bruits absurdes, alarmants; on disait, entre autres choses, qu'un médecin qui possédait le pouvoir magique de se rendre invisible, avait offert à ses ennemis de le faire disparaître, de l'empoisonner. De plus, on était dans l'incertitude au sujet de l'Électeur. Voudra-t-il, pourra-t-il lui continuer une protection rendue si difficile par sa propre témérité? Il y eut des moments où Luther songea à quitter le pays et à se réfugier en Bohême; ses amis qui le savaient, s'en effrayaient; ses ennemis avaient l'espoir qu'il accomplirait ce dessein qui le perdait aux yeux de l'Allemagne.

L'Électeur, cependant, n'avait été nullement ébranlé par la lettre de Teutleben. Il se maintint, malgré les menaces au moyen desquelles on essayait de le détacher de Luther, dans son système de modération et de bienveillante attente, et répondit avec finesse et prudence :

<sup>1</sup> DE W., I, 461 ss.

« Je ne me suis jamais fait le défenseur des doctrines de Luther, bien qu'ici un grand nombre d'hommes instruits et intelligents les tiennent pour vraies et chrétiennes. Luther est libre de les défendre à ses risques et périls. Puisqu'il s'en est remis au jugement d'hommes compétents et élus pour cette affaire, je ne puis aller plus loin. Il s'est offert lui-même de quitter mes États, et il serait parti, si le légat du Pape n'était lui-même intervenu et ne l'eût empêché de se rendre dans un pays où il eût joui d'une plus grande liberté. — Je puis bien ajouter, à vous qui êtes un ami, que tout le monde ici pense que Luther eût volontiers gardé le silence, si le docteur Eck ne l'eût entraîné dans cette querelle contre la papauté. Nous avons aujourd'hui, en Allemagne, un grand nombre d'hommes instruits, habiles dans les sciences et les lettres, des laïques pieux versés dans l'étude de la Sainte Écriture. Ils craignent tous que, si Luther vient à être frappé sans examen, cette affaire ne s'envenime et ne puisse plus être apaisée.

« La doctrine qu'il enseigne est tellement enracinée dans les cœurs, que si l'on essaye non de la réfuter, mais de la détruire par la force, on n'aboutira qu'à des tempêtes et à un soulèvement des esprits, dont le Pape lui-même aura tout à souffrir. »

L'Électeur disait vrai : le courage de Luther, l'intrépidité avec laquelle il tenait tête à ses adversaires, lui avait acquis, dans toutes les classes de la société, des sympathies ardentes ; ses petits écrits lui avaient gagné le cœur du peuple, qui pressentait en lui un libérateur. — Déjà des prédicateurs, çà et là, prêchaient ouvertement ses doctrines ; la bourgeoisie instruite était fière de lui. Les humanistes d'Erfurt, Eoban Hess, Crotus, revenu d'Italie, et toute la jeunesse studieuse, se sentaient attirés à cet Évangile qu'il leur révélait sous une forme nouvelle et très-profonde <sup>1</sup>. « Nous voulons, lui

<sup>1</sup> Voir, sur cette conversion des jeunes humanistes aux doctrines de Luther, KAMPSCHULTE, II, 31 ss.



écrivait Eoban Hess, puiser avec vous la vérité divine à la source des Saintes Écritures et vaincre l'ennemi sous la conduite de Jésus-Christ notre chef <sup>1</sup>. »

« Nul doute pour moi, maintenant, disait Crotus, que tout mortel est justifié devant Dieu par la foi. Il suffit donc de s'écrier avec larmes : Seigneur, purifie-moi de mes fautes cachées ! »

<sup>1</sup> Hurr, I, 337 ss.

## LIVRE V

### DES GRANDS ÉCRITS RÉFORMATEURS

#### A LA FIN DE LA DIÈTE DE WORMS.

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### LA NOBLESSE ALLEMANDE <sup>1</sup>.

Quand l'Empereur d'Allemagne faisait son entrée solennelle à la diète des États, un cortège de princes et de rois l'accompagnait. A table, tous le servaient : l'un était échantson, l'autre panetier, et chacun accomplissait ses fonctions avec les marques de la soumission la plus profonde. En réalité, tous étaient indépendants et plus maîtres que l'Empereur. Celui-ci n'était que le président d'une confédération aristocratique, assez triste président s'il n'était pas de riche maison, n'ayant que le titre et l'honneur, et réduit pour vivre à piller le royaume.

Au reste, l'autorité de ces princes souverains, ecclésiastiques ou séculiers, n'allait guère que jusqu'où atteignait la puissance de leurs armes. Au-dessous d'eux, la vieille noblesse allemande maintenait vaillamment ses privilèges et ses droits de guerroyer. Les grandes guerres pendant lesquelles

<sup>1</sup> SPANGENBERG, *Adelspiegel*. — STRAUSS, *Ulrich von Hutten*. — ULLMANN, *Franz von Sickingen*, 1872. — RANKE.

s'étaient illustrés tant de chefs redoutables, chefs de bandes, aussi terribles aux villes et au commerce qu'à l'ennemi, le boiteux Selbitz, Gœtz de Berlichingen, l'homme à la main de fer, Georges de Fundsberg, Franz de Sickingen et tant d'autres, avaient exalté son orgueil et le sentiment de sa force, tout en l'appauvrissant. Du haut de ses donjons qu'habitait souvent la misère, elle contemplait d'un œil d'envie la richesse du clergé et la splendeur naissante des villes. Les satires du temps nous montrent le chevalier guenilleux, réduit aux expédients, rançonnant le long des routes le marchand des villes, et s'associant avec ses pareils, à la manière des loups, pour quelque mauvaise expédition. La grossièreté allemande, l'ivresse allemande étaient passées en proverbe chez tous les peuples de l'Europe : l'étranger ne comprenait bien que cette rudesse de mœurs, et il la méprisait. Sous cette rudesse néanmoins il y avait des vertus viriles, le sentiment de l'honneur national, l'amour de la patrie, des instincts élevés qui poussaient aux grandes actions, à l'héroïsme. La noblesse allemande avait été de bonne heure gagnée à l'esprit nouveau, au goût des sciences et des lettres ; elle souffrait plus que toute autre classe de la société de l'amoindrissement de la nation ; elle aspirait à son relèvement, et s'était fait une religion de sa haine contre l'ignorance et contre la tyrannie romaine, qu'elle accusait de tous les malheurs de la patrie.

Nul mieux que Ulrich de Hutten ne représente ce monde de la chevalerie allemande avec ses vices et ses vertus. Dans un petit corps c'était une âme indomptable. Esprit chevaleresque, passionné pour le droit, la liberté, l'honneur, la lumière, en quête de grandes actions, mais sans puissance effective, pauvre, de mœurs aventureuses et légères, il se portait avec une ardeur impétueuse vers toutes les causes qui lui paraissaient ou nobles ou persécutées. Soldat, poète, érudit, il combattait tour à tour par la parole et par l'épée. Jeune encore, il avait accompagné l'empereur Maximilien dans sa malheureuse campagne contre Venise. Plus tard il

avait couru sus au duc Ulrich de Wurtemberg, ameutant contre sa tyrannie les défenseurs du droit et de la liberté, et vengeant en même temps les injures de sa maison. Il eut même la joie de lui voir arracher son duché par la ligue de Souabe. Familier de l'archevêque de Mayence, puis du héros Sickingen, poursuivant dans des écrits pleins de verve les ennemis des lumières et par-dessus tout « l'iniquité romaine », il mena une existence agitée et aventureuse. Pour suivi, exilé, il finit par se réfugier en Suisse, traînant partout sa misère et sa maladie, « fanfaron chargé de misère et de gale, dit durement Erasme, ne cherchant qu'un nid où il pût s'arrêter et empruntant à tout le monde ». Il mourut misérable dans une île du lac de Zurich, et on lui fit cette épitaphe :

*Hic eques auratus jacet, oratorque disertus  
Huttenus, vates carmine et ense potens<sup>1</sup>.*

Ulrich de Hutten avait d'abord méconnu Luther. Dans l'affaire des indulgences il n'avait vu qu'une querelle de moines. « Qu'ils se mangent les uns les autres, avait-il dit : *Consumite et consumamini invicem.* » En 1519, Eoban Hess l'engagea à nouer des relations avec lui, mais il était alors à la cour de l'archevêque de Mayence, et par conséquent lié. A cette indifférence succédèrent bientôt des sentiments plus vifs, puis l'admiration. Quand il vit Luther entouré d'ennemis, menacé dans sa vie, à la veille d'être abandonné de ses protecteurs naturels, il s'émut et écrivit à Mélanchthon (20 février 1570) : « Le héros Sickingen, qui a délivré Reuchlin de ses odieux ennemis, invite Luther à se réfugier auprès de lui si le danger le presse et s'il ne trouve pas ailleurs de protection plus forte. Sickingen a l'espoir de gagner à sa cause le duc Ferdinand, frère de l'Empereur; avec lui il sera facile de tenir tête aux impies<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> V. STRAUSS, *Ulrich von Hutten*.

BOECKING, *Hutteni Op.*, I, 164-168.

<sup>2</sup> Cette lettre, datée de 1520, ne parut pas à son adresse. Hutten écrivit une seconde lettre de la même teneur, le 28 février.

Sickingen<sup>1</sup>, une des illustrations de ce temps, homme d'aventures, aux vertus héroïques, et dont l'Empereur lui-même respectait la puissance, avait fait de sa forteresse d'Ebernbourg le refuge des opprimés et des proscrits. Tous ceux qui luttèrent contre la tyrannie des princes, tous ceux qui souffraient pour la cause de la liberté de l'esprit, trouvaient auprès de lui assistance et protection. « C'est, disait Hutten, l'hôtel de la justice (*receptaculum æquitatis*). On y estime les chevaux et les chiens ; on y méprise la paresse et l'oisiveté ; on y juge le bien et le mal à leur valeur et chacun selon ses mérites. On y rend à Dieu l'honneur, et l'on est plein de respect et d'amour pour les hommes. Les vertus y sont cultivées, l'avarice et l'orgueil en sont bannis, le crime et l'infidélité n'y ont point accès. C'est là que les hommes sont vraiment libres, qu'ils méprisent l'argent, s'adonnent à la justice et se détournent des choses injustes. C'est là, dans cet hôtel de la justice, qu'on demeure fidèle à la foi jurée, qu'on honore la loyauté et qu'on défend l'innocence. »

Crotus, qui avait eu une entrevue avec Hutten à Bamberg, écrivit à Luther dans le même sens (28 avril) : « Vos ennemis cherchent à détacher de votre cause le prince Frédéric ; ils espèrent vous pousser à chercher un refuge chez les Bohémiens méprisés. Venez auprès de Sickingen ; là vous trouverez abri et protection. »

« Ne vous troublez pas, lui écrivait dans le même temps le chevalier Sylvestre de Schauenburg<sup>2</sup>, si les princes vous abandonnent ou vous menacent. Surtout ne vous réfugiez pas en Bohême. Nous sommes ici plus de cent chevaliers décidés à vous défendre jusqu'à la convocation d'une assemblée chrétienne où votre cause soit entendue. »

Ces lettres parvinrent à Luther à l'époque où son sermon

<sup>1</sup> V. ULMANN, *Franz von Sickingen*. — VORREITER, *Luther im Ringen mit den antichristlichen Principien der Revolution*.

<sup>2</sup> WALCH., XV, 1942. — Son fils étudiait à Wittenberg, et il lui avait déjà offert sa protection par lui. DE W., I, 448.

sur le Saint Sacrement de la Cène venait de scandaliser tant de ses anciens amis, où le bon vouloir de l'électeur Frédéric paraissait douteux, où Érasme venait d'assurer qu'il n'y avait pas à compter sur l'Empereur, « entouré de moines et de sophistes », où Mélanchthon avait perdu toute espérance<sup>1</sup>. Luther et Mélanchthon répondirent à Hutten et à Sickingen ; et, bien que leurs lettres ne nous soient pas parvenues, on peut inférer de la situation qu'ils entrèrent plus ou moins dans les vues de leurs nobles protecteurs.

Le 4 juin, Hutten écrivit directement à Luther :

« Réveille-toi, ô noble liberté... On dit que vous êtes excommunié et mis au ban. Oh ! que vous êtes heureux, Luther ! ô bienheureux homme ! C'est de vous que tous les cœurs pieux disent et chantent : « Ils se sont élevés contre « l'âme du juste, ils ont condamné le sang innocent ; mais le « Seigneur leur rendra selon leurs mérites et les exterminera. » (Ps. xciv.) Oui, Dieu fera cela, nous en avons une entière certitude... Mais prenez garde ; ne vous confiez pas à eux ; veillez sur vous. Quel malheur, quelle calamité pour la chrétienté entière si vous veniez à périr ! Car je suis persuadé que vous préférez la mort à une entente et à une paix avec eux... Eck, dit-on, revient de Rome comblé par le Pape de prébendes, de bénéfices, d'argent. Mais qu'importe que l'impie soit récompensé pour ses méfaits?... Il m'attaque aussi comme étant de connivence avec vous ; il dit vrai s'il entend par là que je suis bien avec vous dans tout ce que je comprends ; mais il ment en disant que nous avons fait un pacte ensemble. C'est pour flatter l'évêque de Rome qu'il le dit. Quel homme impudent et pervers ! On verra plus tard à lui rendre selon son iniquité. Soyez courageux, hardi, agissez sans crainte, ne faiblissez pas. Mais qu'ai-je besoin d'exhorter un homme tel que vous ? Je désire être à vos côtés, fidèle et joyeux, quoi qu'il arrive. Vous pouvez donc me confier sans

<sup>1</sup> DE W., I, 445, 451.

crainte vos projets. Ensemble nous établirons et nous défendrons la liberté de tous, ensemble nous délivrerons la patrie de tous les esclavages qui l'accablent <sup>1</sup>. »

Ces deux mots de patrie et de liberté, qui enflammaient le cœur de Hutten, ne laissaient point Luther insensible. Sentant qu'il avait derrière lui tout ce qui aspirait à la lumière et travaillait à la délivrance du pays, il comprit qu'il lui fallait désormais porter la lutte sur un terrain plus vaste, donner une voix retentissante aux plaintes, aux griefs séculaires de l'Allemagne entière, au mépris des malheureux, aux souffrances du peuple, attaquer la source même des abus et des « vilenies romaines », briser cette puissance odieuse de l'Italie qui pesait d'un poids si lourd sur les âmes, et convier le monde, c'est-à-dire toutes les autorités légitimes, à une réforme générale de la chrétienté.

Cette audacieuse pensée avait lentement germé dans son âme. Dès qu'il crut comprendre que le cœur du pays vibrât à l'unisson du sien, il n'hésita plus et se prépara au combat.

« Les dés sont jetés, écrit-il à Spalatin, je méprise Rome, et ses faveurs, et ses colères. Jamais je ne me réconcilierai avec eux. Qu'ils condamnent ou brûlent mes livres, à mon tour, à moins qu'il n'y ait plus de feu au monde, je condamnerai et brûlerai tout le droit papal, ce serpent à mille têtes des hérésies. Il faut en finir avec l'humilité <sup>2</sup>. »

« Il ne faut se servir ni du glaive ni de la violence pour défendre l'Évangile; voilà ce que j'ai répondu à cet homme (à Hutten). C'est par la parole que le monde a été vaincu; c'est par la parole que l'Église s'est maintenue, c'est par elle qu'elle doit être relevée. Ce n'est point la force, c'est la parole qui doit anéantir l'Antechrist. »

« Un jour, raconte Spangenberg, le docteur Luther se promenait à la campagne avec Lorentz Süß. Tout à coup, il s'agenouilla sur l'assise du char et pria assez longtemps dans

<sup>1</sup> HUTT., I, 355 ss. — BÖCKING, I, p. 355.

<sup>2</sup> DE W., I, 465.

un profond recueillement, se releva et dit : — Maintenant, mes canons sont chargés. — *Domine Pater*, qu'entendez-vous par là? — Donnez-moi la main, le coup portera. Je veux écrire un livre à la noblesse allemande ; si je la gagne à la cause de l'Évangile, vous verrez ce qui en adviendra <sup>1</sup>. »

Le livre parut au mois d'août. Il a pour titre : *A la noblesse chrétienne de la nation allemande touchant la réforme de la chrétienté*. En voici la substance <sup>2</sup> :

« Le temps du silence est passé, le temps de parler est venu, dit-il dans sa préface dédiée à son ami Amsdorf. J'ai rédigé quelques articles sur la réforme de la chrétienté, je l'adresse à la noblesse chrétienne de la nation allemande. Peut-être Dieu se servira-t-il des laïques pour sauver son Église, puisque le clergé, à qui une semblable mission convenait mieux, ne s'en soucie plus. On répondra qu'il est bien téméraire à un homme sans autorité de s'adresser aux puissances de ce monde, et d'agiter des passions de cette importance. Me blâme qui voudra, je dois à Dieu et au monde de faire encore cette folie.

« Tout le monde gémit sur les souffrances et les malheurs qui accablent la chrétienté, et particulièrement l'Allemagne ; et chacun demande s'il n'y a pas de remède à tant de maux ; mais jusqu'ici la ruse des hommes a fait avorter les meilleures résolutions. Nous sommes perdus si nous n'avons pour les combattre que la puissance des armes et l'habileté ; Dieu seul doit être notre appui.

« Les Romains ont élevé une triple muraille derrière laquelle ils se sont toujours retranchés. Nulle réforme n'a pu les y atteindre, et la chrétienté est misérablement déchuë.

« Quand on les menace de la puissance séculière, ils prétendent que celle-ci n'a aucun droit sur eux, car leur puissance est d'ordre spirituel.

« Quand on veut les frapper au moyen de la Sainte Écriture,

<sup>1</sup> SPANGENBERG, *Adelspiegel* II, fol. 33, 6.

<sup>2</sup> ERL., XXI, 274 ss.



ils répondent : Personne, sinon le Pape, n'a le droit d'interpréter celle-ci.

« Quand on les menace d'un concile, ils répliquent : Le Pape seul a le droit de le convoquer.

« C'est ainsi qu'ils nous ont volé les trois verges avec lesquelles on pourrait les châtier. Soufflons sur ces murs de paille et de papier, saisissons les verges chrétiennes et dévoilons leur ruse diabolique !

« *Première muraille.* Le Pape, les évêques, les prêtres, les moines appartiennent à l'ordre spirituel, disent-ils ; les princes, les artisans, les paysans appartiennent au monde. Eh non ! Tous les chrétiens ne sont-ils pas de l'ordre spirituel ? Y a-t-il entre eux d'autre différence que celle qui nait de la charge, du devoir ? L'onction, la tonsure peuvent bien faire un hypocrite ; le baptême seul fait le chrétien. Tous, nous sommes prêtres, sacrificateurs et rois ; tous nous avons les mêmes droits, mais non la même puissance. Si des frères, fils et héritiers d'un roi, se concertent pour conférer à l'un d'entre eux le droit d'administrer l'héritage commun, celui-ci dirige les affaires, mais les autres ne sont pas moins rois et égaux les uns aux autres. C'est ainsi que jadis les chrétiens choisissaient parmi la foule leurs évêques et leurs prêtres. L'état ecclésiastique ne doit être dans la chrétienté qu'une sainte fonction. Aussi longtemps qu'un prêtre est dans sa charge, il paît l'église. Le jour où il est démis de ses fonctions, il n'est plus qu'un paysan, un citoyen semblable à tous les autres, et tout ce qu'on a dit du caractère indélébile du prêtre n'est qu'une invention humaine.

« Si la charge seule distingue l'état ecclésiastique du reste du monde chrétien, il s'ensuit que la puissance séculière, que Dieu a établie pour punir les méchants et protéger les bons, doit s'étendre également sur tous. Saint Pierre n'a-t-il pas dit : « Soumettez-vous à tout ordre humain » ? Pourquoi jouiriez-vous plutôt que moi d'une indépendance absolue ? Un prêtre est assassiné. Voilà tout un pays mis à l'interdit ! Pour-

quoi ne fait-on pas de même pour le meurtre d'un paysan? Nul, dit le droit ecclésiastique, n'a le droit de révoquer un pape, alors même que celui-ci conduirait les âmes à leur perte éternelle. Satan seul a pu instituer un pareil privilège.

« *Seconde muraille.* Ils veulent être les maîtres de la Sainte Écriture; ils s'adjugent à eux seuls le droit de l'interpréter, bien qu'ils ne la connaissent point. Le Pape, disent-ils, quelle que soit sa piété ou son impiété, ne peut errer dans les choses de la foi. Or, nul texte n'appuie une semblable prétention. L'Écriture tout entière, qui nous convie à l'étude, la renverse. Si elle était fondée, les chrétiens n'auraient plus à dire : « Je crois la sainte Église chrétienne », mais : « Je crois le Pape qui est à Rome »; et l'Église serait ainsi absorbée dans une seule personne, erreur diabolique. Ne nous laissons donc pas ravir l'esprit de liberté; jugeons hardiment avec notre foi et notre intelligence de l'Écriture, tout ce qu'ils font et ce qu'ils ne font pas. Forçons-les de suivre non pas leurs caprices, mais le droit chemin. Si Dieu a parlé contre son prophète par la bouche d'une ânesse, pourquoi ne parlerait-il pas aussi contre le Pape, par la bouche d'un homme pieux?

« *Troisième muraille.* Les Romains prétendent qu'au Pape seul appartient le droit de convoquer un concile et d'en confirmer les décrets. Cette prétention n'a pas de fondement dans l'Écriture, elle ne s'appuie que sur des lois qu'eux-mêmes ont faites; or ces lois ne sauraient avoir de valeur qu'en tant qu'elles ne nuisent pas à la chrétienté et qu'elles ne sont pas opposées à la Parole de Dieu. Le concile de Jérusalem a été convoqué par tous les apôtres ensemble; celui de Nicée n'a été ni convoqué ni confirmé par l'évêque de Rome. Tout chrétien fidèle, dans l'urgence, doit y travailler; la puissance séculière est admirablement placée pour le convoquer. Quand un incendie éclate dans une ville, les citoyens laisseront-ils le feu exercer ses ravages, sous prétexte qu'ils n'ont pas vocation pour l'éteindre? Sachez-le, au

reste, il n'y a dans l'Église d'autre puissance que celle du bien. Si le Pape, ne voulant pas être réformé, lance ses foudres contre nous, excommunions-le, à notre tour, comme un homme insensé. Toute autorité qui s'oppose au bien de la chrétienté est l'autorité de l'Antechrist, et quand des miracles se feraient en sa faveur, nous les mépriserions, car l'Antechrist a aussi le pouvoir de faire des miracles par lesquels il trouble l'Église. »

Ces murs renversés, il aborde le long chapitre des abus ecclésiastiques (et la liste en est longue). Il les prend corps à corps, avec une éloquence passionnée, puissante d'ironie et de mépris, et une sûreté singulière d'informations. La plainte universelle, les griefs de la nation allemande prennent sous sa plume une forme incisive, pénétrante. Il signale tout d'abord le faste des papes, ces successeurs de saint Pierre, « plus mondains que le monde lui-même ». « Qu'ils laissent à l'Antechrist leur triple couronne d'orgueil, et qu'ils se contentent d'être les premiers par leurs lumières et leur sainteté! » Puis il dépeint ce peuple de cardinaux qui, après avoir épuisé l'Italie, s'abattent sur l'Allemagne, cette fourmilière d'hommes qui vivent des abus, écument la terre. Il relève toutes les pratiques au moyen desquelles l'argent s'en va à Rome : les annates, les commandes, les gloses au moyen desquelles on tourne les plus sages dispositions, l'amodiation des bénéfices et des prébendes, le trafic éhonté des choses saintes, la vente des évêchés, le commerce des biens ecclésiastiques, remis à la banque des Fugger, d'Augsbourg, etc.

« Il est à Rome une maison de commerce qu'on nomme l'office du Dataire. C'est là qu'on achète le droit d'être inique. Ici, avec de l'argent, l'usurier devient honnête homme, le bien volé, une innocente acquisition; l'ecclésiastique peut se marier, le moine abandonner son Ordre. Ici, les enfants d'une prostituée deviennent enfants légitimes, toute honte se change en dignité, le vice et l'infamie sont ennoblis et armés cheva-

liers. Tout est avarice et cupidité. Les lois ecclésiastiques ne sont que des chaînes dont chacun peut se délier au moyen de l'argent. Ici, le Diable lui-même devient saint. Ce que ni le ciel ni la terre ne peuvent faire, cette maison le fait. Les douanes du Rhin sont un bien pauvre trésor à côté de cette sainte maison. »

Si nombreux que soient ces abus, ils ne sont inguérissables que parce que personne n'y a mis la main avec résolution. L'œuvre de la Réforme est immense, Luther y convie tout le monde, la noblesse, les princes, l'Empereur, un concile. « Arrachez à la puissance tyrannique des Romains vos droits et vos bénéfices ecclésiastiques, empêchez les évêques de demander à Rome le Pallium, revenez aux décisions du concile de Nicée, n'accablez pas le Pape d'affaires qui peuvent être jugées sans lui; laissez-lui le loisir de s'appliquer à la prière et à l'étude; le Pape doit avoir le souci de la chrétienté tout entière, et non le souci des affaires temporelles. Mettez une limite aux accaparements des officialités qui n'ont à connaître que des choses qui concernent la foi et les bonnes mœurs, et rétablissez dans sa force la justice civile et le droit civil.

« Soyons maîtres chez nous; reprenons au Pape le droit d'investiture qu'il nous a dérobé! Souffrirons-nous ce que personne hors de notre pays ne veut tolérer? La supériorité que le Pape s'arroge sur l'Empereur, ce droit qu'il revendique, d'être au-dessus de tous les royaumes de ce monde, est une supériorité mensongère, produit d'un orgueil immense, diabolique; la donation de Constantin, une imposture; ses prétentions de pouvoir temporel sur Naples et la Sicile, la Marche d'Ancône, la Romagne, etc., sont injustes, ridicules, car tout ce qu'il possède ainsi est le fruit de la violence.

« Abolissez les pèlerinages à Rome, ces voyages détestables où les chrétiens vont apprendre le vice; abolissez tous les pèlerinages; ce sont des écoles de mendicité et de vie déréglée, dont l'unique mérite est de rapporter beaucoup d'argent à ceux qui les ont institués.

« Réformez les Ordres, diminuez le nombre des couvents, réduisez « ce grand peuple qui fait tant de vœux et en tient « si peu », cette puissance qu'on oppose au clergé séculier et aux évêques, ou, tout au moins, ramenez-les à ce qu'ils étaient autrefois, c'est-à-dire des écoles d'enseignement et de vie chrétienne.

« Abolissez le célibat des prêtres, ce scandale de la chrétienté, source de honte et de douleurs infinies, ou mieux, rétablissez les prêtres dans la liberté où Jésus-Christ les a mis : « Que l'évêque, dit saint Paul, soit mari d'une seule « femme. »

« Il se trouve une multitude de prêtres pieux auxquels il n'y a nul reproche à faire, sinon qu'ils ont noué une union coupable. Ces couples infortunés désirent, du plus profond de leur cœur, vivre et mourir ensemble dans la fidélité conjugale, et ils accepteraient volontiers la honte qui s'attache à leur état s'ils pouvaient le faire en conscience. — Mariez-vous donc, quoi qu'en pense le Pape ; le salut de vos âmes importe plus que l'obéissance à des lois arbitraires, violentes, que Dieu n'a point établies. Faites comme les enfants d'Israël qui déroberent aux Égyptiens leur salaire mérité ; faites comme le mercenaire qui prend à son maître injuste le gain de sa journée. Volez au Pape votre femme légitime et vos enfants ! »

Luther parle ensuite « des pauvres moines qui vivent dans les couvents », de ces êtres « de chair et de sang », martyrs d'une conscience troublée, puis des anniversaires, des messes pour les morts devenues « une affaire d'argent », des peines ecclésiastiques : interdits, excommunications, suspensions, irrégularités, aggravations, réaggravations, dépositions, fulminations, foudres, anathèmes, « choses qu'on devrait enfouir à douze pieds sous terre, afin que périssent leur nom et leur mémoire ». Il demande l'abolition des fêtes ou leur remise au dimanche. « Les évêques, sur ce point, sont devenus insensés ; ils ne se lassent point d'en inventer de nouvelles, l'une à

sainte Odille, l'autre à sainte Barbe, chacun suivant son aveugle dévotion. Ils agiraient mieux si, pour honorer les saints, de chaque jour férié ils faisaient un jour de travail. »

Puis viennent les pèlerinages aux lieux consacrés, les jeûnes, le culte des saints, la manie des béatifications, les œuvres singulières « qui substituent à la vraie foi de nouvelles et funestes superstitions », le commerce des choses saintes, les dispenses, les confréries, la mendicité. « Voilà, dit-il, une des réformes les plus urgentes. Pas un seul chrétien ne devrait mendier. Que chaque ville, que chaque village prenne soin de ses pauvres et défende aux mendiants étrangers, moines ou pèlerins, de mendier dans ses murs. Établissez partout des tuteurs de pauvres dont la charge consiste à s'enquérir et à porter remède; chassez ces pieux vagabonds qui rançonnent le pays. »

Puis il cherche les moyens de mettre un terme au schisme de la Bohême. « Il faut, dit-il, faire des concessions raisonnables. Jean Huss et Jérôme de Prague ont été brûlés à Constance parce qu'on a violé les saufs-conduits qu'on leur avait accordés; cet attentat explique l'animosité dont les Bohémiens sont animés contre nous. Il faut envoyer auprès d'eux des évêques pieux, des hommes raisonnables, non des inquisiteurs qui n'entendent rien aux choses de la foi. C'est par la parole et non par les bûchers qu'on doit convaincre les hérétiques. Ainsi faisaient les Pères. Dans l'art de soumettre par le feu, les bourreaux sont plus habiles que tous les docteurs du monde, et nulle science ici n'est nécessaire. Le plus fort l'emporte et brûle son adversaire. Il faut donc examiner cette affaire avec patience, accorder à ceux de Bohême le droit d'élire leur primat, et surtout ne point les contraindre à abolir la Cène sous les deux espèces, « puisque cette coutume n'est ni hérétique ni contre l'Évangile. »

Il trace ensuite à grands traits le programme d'une réforme radicale des Universités « ces écoles où l'on mène une vie déréglée, où l'on n'enseigne ni la Sainte Écriture, ni la foi,

où le païen Aristote règne en souverain, plus haut que le Christ » ; il recommande l'étude des langues, des sciences mathématiques, de l'histoire. « Tout ceci, dit-il, est d'une extrême importance, car les Universités sont les lieux où s'élève la jeunesse chrétienne, la partie la plus distinguée du peuple, et c'est d'elle que dépend l'avenir du christianisme. » Il laisse aux médecins le soin de réformer leur faculté ; il demande aux juristes de renverser « de fond en comble, depuis la première lettre jusqu'à la dernière », le droit ecclésiastique et particulièrement les décrétales, de laisser tomber, en partie du moins, le droit romain et de relever le droit coutumier. « Il semble qu'on devrait suivre les mœurs du pays plutôt que le droit romain, et ne recourir à celui-ci que dans une évidente nécessité. Plût à Dieu que, de même qu'il a ses habitudes et ses mœurs particulières, chaque pays eût une législation qui lui fût propre et qui se distinguât par sa brièveté ! Toutes ces législations compliquées sont un fardeau pour le monde et embarrassent les affaires plus qu'elles ne les facilitent. » — Quant à nos chers théologiens, ils se sont mis hors de toute peine, ils ont abandonné la Bible et lisent les sentences des Pères. Toute la réforme consiste à les ramener à l'étude de la Bible. « L'Écriture est la vigne où nous devons tous travailler. »

De là il passe à l'instruction du peuple : « Plût à Dieu que chaque localité eût une humble école, où garçons et petites filles viendraient, une heure par jour, entendre l'Évangile qu'on lirait en allemand et en latin ! Nous voyons dans l'histoire de sainte Agnès que tel était jadis le but des couvents d'hommes et de femmes. Tout enfant âgé de neuf ou dix ans ne devrait-il pas connaître l'Évangile ? »

Puis viennent des conseils sur les rapports de l'Empire allemand avec la papauté, des plaintes contre le luxe, l'usure, les vices du commerce et de la banque. « Il vaudrait mieux faire prospérer l'agriculture ; combien de terres stériles auxquelles l'homme n'a pas encore mis la main ? » Il dénonce

les vices régnants, l'ivrognerie, les excès de table, l'impureté, les débauches, etc., et il finit par ces paroles :

« Il est possible que j'aie parlé trop haut, que j'aie conseillé des choses qu'on trouvera impraticables, que j'aie attaqué tant d'injustices avec trop de violence; mais qu'y puis-je? Mon devoir était de parler, et j'aime mieux exciter la colère du monde que celle de Dieu. On ne peut au reste me prendre que la vie. Que mes ennemis écrivent contre moi; j'ai encore une chanson sur Rome, et si l'oreille leur tinte, je la leur chanterai sur le ton le plus élevé. Comprends-tu, Rome, ce que je veux dire? »

Cet écrit audacieux, qui redisait en un style passionné les plaintes de la nation allemande et mettait à nu la honte de sa servitude sous le joug italien, arrivait à l'heure propice. Luther avait enfin donné une voix aux colères qui s'agitaient confuses au sein de son pays. Il touche à peine aux questions de doctrine; ce qu'il veut, c'est pousser au mépris de la tyrannie romaine, chasser du sol allemand cette puissance odieuse qui l'écrase, soulever contre elle la société civile, donner à celle-ci la connaissance de ses droits, de ses devoirs, et ramener l'Église à ses conditions premières de puissance spirituelle. « A César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu <sup>1</sup>. »

Les anciens amis, Staupitz, Lange, Link, effrayés, le suppliaient de ne pas jeter dans le public « ce livre dangereux ».

« Il est trop tard, répondit Luther, quatre mille exemplaires sont sortis des presses et vendus <sup>2</sup>. Si j'ai péché, il n'y a plus de recours que dans la prière. Ici, à Wittenberg, tout le

<sup>1</sup> Le docteur J. Schurf, son ami, et un certain docteur Wick, qui avait été mêlé à Rome à l'affaire de Reuchlin, lui fournirent les éléments nécessaires à la confection de son écrit. (DE W., I, 465. — LAUT., 19.)

<sup>2</sup> Le livre fut réimprimé neuf fois dans la même année. En 1519, Melchior Lother le jeune avait transporté son imprimerie de Leipzig à Wittenberg. Les ouvrages de Luther sortis de ses presses étaient, quelques jours après, réimprimés à Leipzig, Erfurt, Francfort, Nuremberg, Augsbourg, Hagenau et Bâle.



monde est persuadé que Rome est le siège de l'Antechrist, contre lequel on peut tout se permettre. Je ne pousse du reste pas à la révolte, mais à ce qu'on assemble un concile. » Mélanchthon, qui dès les premiers jours avait connu les desseins de Luther, tremblait, mais n'osait y contredire. « C'est, disait-il, le doigt de Dieu qui le conduit. »

La noblesse, la bourgeoisie, le peuple le lurent avec une indicible joie. Il souleva l'Allemagne et lui donna conscience de sa force. Voilà, disait-on, un homme qui a le courage de parler ! Son parti grandit dès lors étonnamment.

Lui, comme toujours, était tranquille. « J'avoue que ce livre est violent et plein d'un esprit de liberté. Il platt à beaucoup de monde, il ne déplaît pas entièrement à notre cour. Peut-être suis-je le précurseur de Philippe et lui préparé-je la voie à l'exemple d'Élie, en épouvantant Israël et les Achabites <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> DE W., I, 477, 479.

## CHAPITRE II.

### LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

Dans le temps même où Luther, par son *Appel à la noblesse allemande*, soulevait les esprits contre les « vilénies romaines », il préparait un livre latin plus spéculatif, à l'adresse des théologiens et des hommes instruits, livre de grande science et d'une dialectique serrée, d'une allure plus calme, mais d'une portée plus haute, et pour le fond des choses, tout aussi véhément et tout aussi hautain. Ce livre, écrit au milieu des préoccupations les plus douloureuses, alors qu'on savait à Wittenberg que le docteur Eck avait obtenu du Pape la bulle qui l'excommunait, lui et ses adhérents, porte un titre expressif : *la Captivité de Babylone*<sup>1</sup>. L'Église est captive sous la tyrannie romaine; on lui a pris son âme en détournant de son sens une des plus grandes grâces de Dieu; on lui a ravi la pure notion du sacrement, et toutes les servitudes dans lesquelles elle gémit ne sont rien au prix de cette servitude spirituelle! — Quand on sut autour de lui qu'il avait l'intention de s'attaquer à ce grand dogme sur lequel reposait en définitive toute l'Église du moyen âge, on s'effraya. « C'est la guerre, lui disait-on, que vous voulez? — Eh oui, répondit-il, ce livre est une trompette de guerre qui sonne la charge contre l'Antechrist romain sous lequel toutes les âmes sont captives<sup>2</sup>. » Ce n'était

<sup>1</sup> *De Captivitate Babylonica præludium D. Martini Lutheri*. Oct. 1250. Dédié à son collègue et ami Tulich. Op., V, 13 ss.

<sup>2</sup> DE W., I, 484, 491.

du reste pas la première fois qu'il abordait ce sujet redoutable. Déjà dans son *Discours sur la Messe*<sup>1</sup> qu'il avait envoyé aux Frères de l'Ordre et à Staupitz, il avait dit : « Laissez tomber tout ce qui frappe les yeux et s'adresse à vos sens : pompe, chants, prières, gestes, et saisissez uniquement ces paroles de Christ : « Prenez, mangez, ceci est mon corps qui « est livré pour vous, pour la rémission de vos péchés. » Toute la messe est là. »

Le livre débute ainsi :

« Les mattres illustres qui tour à tour entrent en lice contre moi m'imposent un grand travail et me forcent, bon gré, mal gré, de devenir plus savant. Mon écrit sur les indulgences date de deux ans à peine, et aujourd'hui je regrette qu'il soit tel que je l'ai publié. A cette époque, ma superstition à l'égard de la tyrannie romaine était trop grande encore pour que mon esprit fût libre de toute incertitude. Il y avait une si grande unanimité à accepter les indulgences, qu'il me paraissait qu'on ne devait pas les rejeter d'une manière absolue. Il n'y a rien d'étonnant à cela, car alors j'étais le seul homme qui s'en occupât. Dans la suite, grâce à Sylvestre et aux autres frères qui mirent tant de zèle à les défendre, je compris qu'elles ne sont qu'une imposture au moyen de laquelle les courtisans romains s'appliquent à nous dépouiller de notre argent et à corrompre notre foi en Dieu. Aussi je conjure tous ceux qui possèdent mes livres de vouloir bien brûler tout ce que j'ai écrit sur les indulgences, et de remplacer le tout par cette phrase unique :

« Les indulgences sont une iniquité inventée par les courtisans de Rome. »

« Après Sylvestre sont venus Eck, Emser et leurs amis, qui m'ont instruit sur la primauté du Pape. Il ne faut point être ingrat envers des mattres si habiles. Je confesse donc avoir beaucoup appris à la lecture de leurs écrits ; car jadis, tout

<sup>1</sup> ERL., XXVII, 139 ss. — DE W., I, 475.

en niant que la papauté fût d'ordre divin, je lui reconnaissais pourtant un droit humain; mais quand j'eus entendu toutes les arguties au moyen desquelles ces insensés élèvent leur idole, mes yeux se sont dessillés, et aujourd'hui je tiens pour certain que la papauté est le royaume de Babylone et la puissance de Nemrod, le fort chasseur. C'est pourquoi, voulant que ma découverte serve à mes amis, je prie libraires et lecteurs de brûler tout ce que j'ai écrit sur Rome, et de le remplacer par cette phrase :

« La papauté est la grande chasse de l'évêque de Rome. »

Après quelques traits ironiques à l'adresse de ses adversaires imbéciles, Alveld le professeur de Leipzig, et un moine anonyme de Crémone, « toute cette boue qu'il a imprudemment remuée », Luther entre en matière, réduit les sacrements à trois : la Sainte Cène, le Baptême et la Pénitence, et dans une discussion savante, limpide, il s'applique à démontrer sa thèse, à savoir que Rome a faussé la nature de tous les sacrements et a fait de ces moyens de grâce des moyens de tyrannie.

« Rome nous a ravi le Saint Sacrement de la Cène de trois manières : en retirant au peuple l'usage du calice, en inventant son dogme de la transsubstantiation, en le transformant en un sacrifice pour les vivants et pour les morts.

« 1. Pourquoi Rome ne donne-t-elle pas la Cène comme Jésus-Christ l'a instituée? Est-ce pour les prêtres seuls qu'il a répandu son sang? L'ancienne Église ne communiait-elle pas sous les deux espèces? Qui donc est hérétique ici? Sont-ce les Bohémiens? Non, c'est Rome. On nous a donc pris l'essence même du sacrement, et nous n'en pouvons plus jouir que par la foi, comme jadis les confesseurs, au désert, étaient privés de toute communion. Endurons donc cette nouvelle tyrannie comme si nous étions captifs chez les Turcs, mais il ne faut pas que personne justifie la violence qui nous est faite.

« 2. Le dogme de la transsubstantiation, selon lequel le

pain et le vin disparaissent dans la Cène pour faire place à de purs accidents, conception scolastique tirée d'Aristote mal compris, repoussé par le cardinal d'Ailly, ne reposant ni sur l'Écriture Sainte qu'elle violente, ni sur rien de raisonnable, doit être écarté comme dangereux. Pourquoi le corps de Christ ne serait-il pas aussi bien dans la substance du pain que dans son accident? Voici, par exemple, deux substances bien différentes l'une de l'autre : le fer et le feu ; réunissez-les en fer rougi ; chaque partie devient fer et feu. Pourquoi le corps glorifié de Jésus-Christ ne saurait-il se trouver dans toutes les parties de la substance du pain? — Laissez donc la liberté aux esprits et ne faites pas d'une opinion, quelque plausible qu'elle soit, un article de foi.

« 3. La troisième captivité du sacrement consiste dans cet abus impie par lequel on a fait de la messe un sacrifice. La foi vraie au sacrement s'est éteinte ; il est devenu une source de trafics ; c'est de lui que sont nées ces innombrables institutions qui ne visent qu'à l'argent. Hélas ! il a pour lui le long usage et l'assentiment universel. Pour le détruire, il faudrait oublier tous les livres dont nous tirons notre instruction, changer la forme actuelle de l'Église, abolir les usages actuels, revenir à ceux d'autrefois.

« Écoutez d'abord tout ce que la dévotion des hommes a ajouté à la première et pure institution de ce sacrement. La messe est tout entière dans ces simples paroles : « Ceci est « mon corps livré pour vous, ceci est mon sang répandu pour « la rémission des péchés. » C'est un testament, une promesse de grâce et de vie, que la foi seule recherche et s'approprie. Pour y avoir notre part, il faut simplement y apporter notre misère et notre foi, et croire aux promesses plus encore qu'à notre indignité. Si la grâce de Dieu ne surpassait pas notre mérite, serait-elle encore la grâce? L'homme ne donne rien ; il reçoit tout. Quelle que soit la puissance de l'opinion qui fait de la messe un sacrifice, il faut opposer à cette opinion les paroles et l'exemple de Jésus-Christ. Oublier qu'elle est

une promesse et un testament, c'est perdre l'Évangile et toute espérance. Consciences troublées, âmes inquiètes qui portez le poids de votre péché, allez au seul remède à votre misère. Croyez d'une foi invincible au pardon gratuit, à la grâce imméritée qui se trouve ici. Sans cette foi, nulle œuvre, nul travail n'apaisera votre conscience. La paix se trouve dans la foi seule ; il n'y a plus de trouble et d'angoisse que pour l'incrédulité.

« Quant au Baptême, béni soit Dieu qui dans sa miséricorde a permis que ce sacrement ne fût pas dénaturé par le poison des doctrines humaines. Mais Satan, qui n'a pu le ravir aux enfants, est parvenu à en détruire la force chez les adultes. Tout le monde oublie la grâce du baptême, et cherche une autre voie pour monter au ciel. Dangereuse parole de saint Jérôme : « La pénitence est la planche qui nous reste dans « notre naufrage », parole mal comprise et mal appliquée, comme si le Baptême n'était pas pénitence ! On désespère de son baptême, on recourt à d'autres moyens de salut ; de là les innombrables fardeaux dont on nous charge : vœux, satisfactions, pénitences, pèlerinages, Ordres monastiques, etc. »

Luther recherche ensuite l'essence même du Baptême dans les paroles de l'Institution : « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé. » « Cette promesse de grâce s'étend sur la vie entière. Dieu est toujours prêt à nous l'appliquer au milieu de nos chutes et de nos transgressions ; la vraie repentance consiste à retourner à son Baptême, à en ressaisir les promesses, à s'y confier. La cérémonie du Baptême ne dure qu'un instant, son efficacité persiste jusque dans la mort et jusqu'à la résurrection, au dernier jour ; car aussi longtemps que nous vivons, nous ne faisons qu'accomplir le sens caché qu'il renferme : mourir et ressusciter. Nous mourons non-seulement en esprit, en renonçant aux péchés et aux vanités de ce monde, mais en nous détachant chaque jour de notre vie corporelle pour saisir la vie future. Le Baptême est le commencement de la vie ; il est le réel passage de la vie présente au Père éternel.

« Plus courte est la vie du baptisé, meilleure elle est ; plus elle est pénible, plus elle est parfaite. Les temps les plus heureux de l'Église sont ceux où ses martyrs périssaient, semblables à des brebis destinées à la tuerie ; car alors apparaissait en eux la vertu du Baptême, voilée aujourd'hui sous la multitude des œuvres et des doctrines humaines. La vie n'est donc que l'accomplissement perpétuel du Baptême. Libres de toutes choses, nous ne devons savoir que mourir et revivre ; c'est là que le chrétien trouve sa glorieuse liberté. Que chargez-vous de liens le chrétien qui se sent libre ? pourquoi tant de chaînes sur des consciences affranchies ? On a fait de l'Évangile un régime de servitude ; n'y donnons point notre consentement, réprouvons toutes ces dominations de mensonge qu'on nous impose ; portons ce joug comme une servitude d'Égypte ; souffrons comme on souffre l'injure, mais ne laissons pas asservir notre conscience dans une misérable captivité qui détruit les ressorts de l'âme.

« Quant aux vœux, cette servitude qui substitue à la vie de la foi la vie des œuvres imaginaires, ne pouvant les abolir, il faut en diminuer considérablement le nombre : enfants voués dès leur naissance à l'état ecclésiastique, vœux accomplis à un âge où l'on n'a pu comprendre la gravité des engagements, vœux sacrilèges qui jettent dans le désespoir ou qu'on transgresse en blessant sa conscience. N'est-ce point assez du vœu du Baptême ? Y a-t-il une vie supérieure à celle-ci ? Sans doute l'Esprit opère chez certaines personnes des œuvres particulières et leur impose la vie qui y correspond ; mais ces vocations sont personnelles et ne font point loi. L'homme spirituel seul est capable de faire un vœu et de le tenir ; mais l'homme spirituel a-t-il encore besoin de vœux ?

« La pénitence, à parler strictement, n'est point un sacrement, puisqu'elle n'a pas de signe ; mais la parole d'absolution prononcée sur le pécheur pénitent porte avec soi une grâce divine. Ce sacrement nous a été ravi comme les autres ; on a oublié les deux bases sur lesquelles il repose :

la miséricorde divine et la foi; on l'a changé en je ne sais quel ensemble de contritions et de satisfactions méritoires qui exaltent les mérites de l'homme; source de lucre et meurtre des consciences. »

Luther rejette ensuite tous les autres sacrements : ce sont de bonnes et salutaires institutions, dit-il; mais à aucune n'est attachée une grâce particulière.

« Le mariage existe hors de l'Église chrétienne; il ne porte pas avec soi une grâce particulière, mais il est une institution sainte dans laquelle est représentée le mystère de l'union de Christ avec son Église. Ici la tyrannie romaine s'est donné carrière. Qui donc leur a remis ce pouvoir impitoyable d'empêcher le mariage pour des causes futiles, de rompre les unions accomplies, de séparer ce que Dieu a joint? » Il passe en revue la longue liste des cas d'empêchement, les mille servitudes qui affaiblissent la sainteté du mariage; il réclame nettement, dans le cas de divorce pour cause d'adultère, la liberté de se remarier pour le conjoint lésé; il en parle tantôt avec assurance, tantôt avec circonspection, comme un homme qui a beaucoup étudié cette matière délicate, et il invite les hommes de bien et de science à s'occuper de ces questions pour y apporter les réformes nécessaires.

« Le sacrement de l'Ordre ne repose sur aucun texte de l'Écriture : l'Église l'a établi sans droit, car l'Église ne peut rien établir qui ne soit fondé sur la Parole de Dieu. Tous les chrétiens sont prêtres et également aptes à servir l'Église. La prêtrise n'est qu'une charge, le caractère indélébile, une imagination. L'extrême-onction s'appuie uniquement sur un passage de l'épître de saint Jacques; mais cette épître est-elle bien de lui? est-elle digne d'un apôtre? Un apôtre, en outre, a-t-il le droit d'établir un sacrement? Saint Jacques attend d'ailleurs de l'onction toute autre chose que l'Église.

« Tout cela, ajoute-t-il en terminant, déplaira à ceux qui jugent des sacrements selon le siège de Rome, non selon les Écritures. Puissent mes adversaires acquérir une saine intel-



ligence de ces choses ! On m'annonce qu'une bulle d'excommunication est lancée contre moi. Si cela est vrai, que ce livre soit la première partie de ma rétractation. J'en réserve une seconde à Rome telle qu'elle n'en aura jamais entendu de semblable.

*Hostis Herodes impie,  
Christum venire quid times ?  
Non arripit mortalia  
Qui regna dat cœlestia.*

« Pourquoi donc l'impie Hérode craint-il l'avènement du Christ ? Celui qui apporte le royaume des cieux ne cherche pas une domination terrestre. »

Ce livre eut une influence décisive sur la marche de la réformation. Il ébranlait les deux fortes assises de la domination romaine : l'autorité divine du prêtre et la magie du sacrement. Qu'est-ce que le sacerdoce ? Une charge dans l'Église, et tout fidèle est prêtre. Qu'est-ce que le sacrement ? Une grâce, mystérieuse sans doute, mais une grâce qui se confond avec la Parole de Dieu, et qui n'a de puissance salutaire que pour la foi. Les adversaires comprirent quelle en était la portée, et cherchèrent en vain à en arrêter la diffusion<sup>1</sup>. Le retentissement en fut long et durable. « Mon livre, disait Luther, a affolé les papistes ; ils auraient bien voulu l'avalier, mais l'hameçon leur est resté dans leur gorge<sup>2</sup>. » Les théologiens de Paris le condamnèrent, le comparant à l'Alcoran, et Henri VIII, roi d'Angleterre, en prit occasion d'écrire contre lui. On a fait la remarque que la plus grande partie des propositions condamnées par le concile de Trente ont été extraites de ce livre, qui, par sa forme paradoxale, se prêtait facilement à une interprétation dangereuse.

<sup>1</sup> « *Libellum de captivitate prohibitum esse nihil curo.* » DE W., I, 517.

<sup>2</sup> Dans son écrit contre le roi d'Angleterre.

## CHAPITRE III.

### LE LIVRE DE LA LIBERTÉ CHRÉTIENNE.

Tandis que Luther travaillait à son livre de la *Captivité de Babylone*, que la bulle qui l'excommunait avait été déjà lancée, que tant de passions enflammaient les esprits devenus irréconciliables, Miltitz, ce négociateur si souvent malheureux, par patriotisme et par intérêt personnel, persévérait dans ses tentatives d'apaisement. « Cette affaire n'est pas si noire que la prétraille la fait, écrivait-il à l'Électeur; j'ai la consolante espérance qu'il y a moyen encore d'obtenir du Pape une décision favorable, pourvu qu'on empêche Luther de publier un livre dangereux qu'il prépare contre Rome. » L'Électeur lassé répondit que le livre (la Lettre à la noblesse allemande) venait de paraître <sup>1</sup>.

A la même époque (28 août), l'Ordre des Augustins tenait une assemblée à Eisleben. Staupitz, que cette grande tempête épouvantait, s'y démettait de sa charge, et Wenceslas Link était élu à sa place. Miltitz se rendit au milieu d'eux, leur parla, les conjura d'enjoindre à Luther d'écrire au Pape une lettre dans laquelle il lui donnerait l'assurance que jamais il n'avait eu l'intention d'attaquer sa personne. Cela était puéril. Les Frères y consentirent sans peine, Staupitz et Link furent chargés du message, et Luther n'y fit aucune objection : « Je n'ai jamais eu affaire avec la personne

<sup>1</sup> DE W., I, 447. — TENTZEL, I, 434; II, 177.

du Pape. Quant au siège romain, j'y mettrai bien quelque sel, mais modérément<sup>1</sup>. »

La publication de la bulle d'excommunication en Allemagne, les colères qu'elle excita, le trouble dans lequel elle jeta les esprits, les violences du docteur Eck vinrent à la traverse des projets de Miltitz. Celui-ci, qui détestait le docteur Eck, tint bon néanmoins; et, dans une seconde entrevue qu'il eut avec Mélanchthon et avec Luther, le 11 octobre, à Lichtenberg, il supplia ce dernier de publier un écrit qu'il dédierait au Pape, avec une lettre dans laquelle il exposerait toute sa cause, et mettrait en lumière la conduite odieuse de ses adversaires; et pour qu'on ne pût le soupçonner d'avoir écrit sous l'impression de la crainte, il lui conseilla de dater cette lettre du 6 septembre, époque à laquelle la bulle n'avait point encore été publiée en Allemagne<sup>2</sup>. Miltitz espérait que le Pape mieux informé ouvrirait les yeux sur le danger de la situation, et ne serait pas fâché de retenir ou de modérer les effets de l'excommunication. Il comptait beaucoup aussi sur son influence personnelle, sur les démarches que l'Électeur pourrait faire auprès du Pape. Luther ne partageait nullement ces illusions; il consentit néanmoins à tout ce qu'on demandait de lui, et il écrivit, dans une heure de détente, outre une très-belle lettre au Pape, cet admirable petit livre de la *Liberté chrétienne*, une des œuvres les plus fines, les plus profondes de simplicité et de vie qui soient sorties de sa plume.

La lettre est celle d'un homme qui n'a plus ni crainte ni espoir, ferme, digne, respectueuse de la personne du Pape, méprisante pour les institutions et pour la cour romaine. En voici le résumé<sup>3</sup> :

<sup>1</sup> DE W., I, 483, 486. — Ce fut pour la dernière fois que Luther et Staupitz se virent. (KOLDE, *Aug. Cong.*, 328.)

<sup>2</sup> DE W., I, 491, 495. — SEIDEMANN, *Miltitz*, 31 ss. — TENTZEL, I, 444 ss.

<sup>3</sup> Op., IV, p. 266 ss.

« Si vos flatteurs impies m'ont contraint à en appeler de votre jugement à un concile futur, mon cœur ne s'est pas détourné de Votre Sainteté, et je n'ai cessé de demander à Dieu votre prospérité et celle de votre pontificat. Je ne sache pas avoir jamais parlé de Votre Sainteté qu'avec le plus profond respect. N'y aurait-il d'ailleurs pas folie à reprendre celui dont la renommée est si grande et si belle ? N'ai-je pas assez de mes propres péchés, sans chercher à ôter le fétu qui est dans l'œil de mon frère ? Il est vrai que j'ai attaqué avec violence des doctrines antichrétiennes, et que j'ai été vif à l'égard de mes adversaires, non quant à leur vie, mais à cause de leurs pernicious enseignements. Je ne puis m'en repentir. Jésus-Christ, saint Paul, les prophètes n'ont-ils pas agi de même ?... A quoi sert le sel, s'il ne mord pas ? à quoi le tranchant de l'épée, s'il ne coupe pas ? Il est écrit : « Maudit soit l'homme qui fait lâchement l'œuvre du Seigneur. »

« Je vous en supplie, ô Saint-Père, daignez écouter ma justification. Croyez que jamais je n'ai eu le dessein d'entreprendre rien de mauvais contre vous, et que j'ai eu à votre égard que des pensées excellentes ; croyez que je n'ai jamais eu de dispute avec personne, si ce n'est pour la Parole de Dieu. Je cède volontiers tout à tous ; mais je ne puis ni ne veux abandonner et trahir la Parole de Dieu. Qui pense autrement de moi, se trompe et ne me comprend pas.

« J'ai attaqué, il est vrai, la cour de Rome, dont ni vous ni personne ne niera la corruption plus grande que celle de Babylone ou de Sodome ; j'ai parlé avec horreur de son iniquité sans remède, et je me suis indigné de voir que, sous votre nom et sous le nom de l'Église romaine, on se joue ainsi du peuple. J'ai résisté et je résisterai aussi longtemps qu'un esprit de foi sera vivant en moi ; non que j'aie la moindre espérance de l'emporter contre la violence des flatteurs et d'amener quelque réforme dans cette Babylone où tout est confusion, mais pour remplir un devoir envers mes

frères, et pour en sauver, s'il est possible, quelques-uns de ce fléau.

« Vous n'ignorez certes pas que Rome, jadis la ville sainte, est devenue une caverne de voleurs, la sentine de tous les vices, le royaume du péché et de l'enfer, et qu'on n'imagine pas que si l'Antechrist venait, l'ignominie pût être plus grande.

« Vous êtes, ô Léon, comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel dans la fosse aux lions, comme Ézéchiël parmi les scorpions. Seul que pouvez-vous opposer à ces monstres ? Que peuvent avec vous trois ou quatre cardinaux qui joignent la science à la vertu ? Vous périrez par le poison avant même que d'avoir pu essayer quelque remède. C'en est fait de la curie romaine ; la colère de Dieu l'a atteinte, et sa fin est proche. Elle hait les conciles, elle a peur des réformes, elle refuse de modérer la fureur de son impiété ; elle accomplit la prophétie faite sur Babylone sa mère : « Nous avons pansé Babylone, et elle n'est point guérie, « abandonnons-la. » C'était à vous et à vos cardinaux d'y porter remède ; mais le malade rit du médecin, le char n'obéit plus aux rênes. Aussi, dans mon affection pour vous, je regrette, ô Léon, que vous ayez été élevé à la papauté en ces temps de malheur, vous qui étiez digne de l'être en de meilleurs jours. Rome n'est digne ni de vous ni de vos pareils ; il lui faudrait Satan lui-même, qui, certes, est plus le maître que vous dans cette Babylone.

« Plût à Dieu que, vous dépouillant de cette gloire qu'exaltent des hommes qui ne sont que vos ennemis, gloire dont la race de Judas Iscariote, le fils de perdition, peut seule se glorifier, vous puissiez l'échanger contre un modeste pastorat, ou vivre de votre héritage paternel ! Car à quoi servez-vous dans cette cour, si ce n'est à ce que les hommes les plus exécrables usent impunément de votre nom et de votre autorité pour ruiner les fortunes, perdre les âmes, multiplier les crimes, opprimer la foi, la vérité et toute l'Église de

Dieu ? O infortuné Léon qui siège sur le plus dangereux des trônes ! je vous dis la vérité parce que je vous veux du bien. Si saint Bernard avait compassion de son pape Eugène à une époque où Rome, si corrompue qu'elle fût, pouvait encore être relevée, quelle plainte ne ferons-nous pas sur vous, après qu'ont passé trois siècles de corruption et de vices !

« N'est-il pas vrai que, sous le vaste ciel, rien n'est plus corrompu, plus haïssable que la curie romaine ? Elle dépasse l'impiété des Turcs. Jadis elle était la porte du ciel ; elle est devenue la bouche de l'enfer, bouche que la colère de Dieu tient ouverte, de telle sorte qu'il ne nous reste d'autre ressource que d'empêcher les malheureux de tomber dans ce gouffre.

« Voilà, ô Léon, mon Père, pourquoi je me suis déchaîné contre ce siège de pestilence. Loin de m'élever contre votre personne, j'ai cru mériter votre reconnaissance, travailler pour votre salut en attaquant ardemment votre prison ou plutôt votre enfer. Tout ce qu'on peut faire pour jeter la confusion sur cette cour impie, se fait pour votre salut et celui de beaucoup d'autres. Lui faire toute sorte de mal, c'est s'acquitter de votre propre devoir ; l'exécrer, c'est glorifier Christ ; bref, c'est être chrétien que de n'être pas Romain. »

Luther dit ensuite comment il a été arraché à ses études silencieuses par l'orgueil du docteur Eck, ce grand adversaire de Jésus-Christ, cet esclave de Satan, ce flatteur du Pape. Il raconte ses luttes, son entrevue avec Cajetan, « qui ne lui a pas même permis le silence », les tentatives de Miltitz un instant arrêtées par la dispute de Leipzig, mais reprises maintenant avec l'assentiment des Pères de l'Ordre et celui du sérénissime prince électeur.

« Ces hommes excellents m'ont demandé d'exprimer ma vénération pour Votre Sainteté, d'excuser dans une humble lettre mon innocence et votre innocence. Ils pensent que l'affaire n'est point entièrement désespérée, si Léon X, dans sa bonté innée, veut bien la prendre en main.

« Je viens donc à vous, ô Saint-Père, et prosterné à vos pieds, je vous prie, si c'est possible, de mettre un frein à ces flatteurs, ennemis de la paix, qui simulent des sentiments qu'ils n'ont pas. Personne, à moins de vouloir aggraver cette affaire, ne peut exiger de moi une simple rétractation. Je ne puis non plus permettre qu'on impose une manière d'interpréter la Parole de Dieu, car il faut que la parole, cette source de toutes les libertés, soit libre elle-même. Cela excepté, il n'est rien que je ne sois disposé à faire et à souffrir. Je hais les contentions; je ne provoquerai personne, mais à mon tour je ne veux pas être provoqué. Si l'on m'excite, Christ est avec moi, et je ne demeurerai pas sans voix. D'un seul mot vous pouvez facilement appeler à vous cette affaire, exiger des deux parts le silence et la paix, et faire cesser toute dispute. Voilà ce que j'ai toujours désiré entendre de vous.

« O Léon, mon Père, n'écoutez pas ces Sirènes qui vous disent que vous n'êtes pas un homme, mais quelque chose comme un Dieu, et qui prétendent que vous pouvez tout ordonner et tout exiger. Non, vous êtes le serviteur des serviteurs, et de plus assis sur un siège des plus dangereux. Ne vous laissez pas tromper par ceux qui font de vous le maître du monde, qui refusent le nom de chrétien à tout ce qui ne plie pas sous votre autorité, qui étendent votre puissance sur le Ciel, le Purgatoire et l'Enfer. Ce sont vos ennemis qui disent cela pour perdre votre âme, selon ces paroles d'Ésaïe : « Mon peuple, ceux qui te disent bienheureux te trompent. » Ils errent, ceux qui vous élèvent au-dessus des conciles et de l'Église universelle; ils errent, ceux qui vous accordent à vous seul le droit d'interpréter l'Écriture. Tout ces hommes ne cherchent au fond qu'à affermir leurs impiétés sous l'autorité de votre nom dans l'Église. Hélas ! Satan, grâce à eux, n'a eu que trop de succès sous vos prédécesseurs. Ne croyez donc pas ceux qui vous exaltent, croyez ceux qui vous humilient...

« C'est sans doute une témérité de ma part de paraître enseigner celui qui enseigne tous les autres, et dont les puissances de ce monde reçoivent l'instruction. Je sais que Votre Sainteté, se trouvant à Rome au milieu d'un péril infini et comme battue par les vagues de la mer, a besoin de l'aide du plus humble frère, et j'accomplis mon devoir en me souvenant ainsi de vous.

« Enfin, pour ne pas paraître les mains vides devant Votre Sainteté, je vous offre et vous dédie ce petit traité, comme un gage de paix et de bon espoir. Vous y verrez à quelles études j'aimerais et pourrais me livrer, si ces méchants qui vous flattent m'en eussent laissé le loisir. C'est peu de choses si l'on regarde à la forme, mais c'est beaucoup si l'on regarde au contenu, car le sommaire de la vie chrétienne s'y trouve contenu. Je n'ai rien d'autre, dans ma pauvreté, à vous offrir; d'ailleurs, vous n'avez besoin que de dons spirituels. Aussi je me recommande à Votre Sainteté, et je prie Notre-Seigneur Jésus de la garder éternellement. Amen.

« Wittenberg, 1530, 6 septembre. »

Luther, en écrivant cette lettre, se trompait assurément sur le caractère de Léon X. Celui-ci, absorbé dans les calculs de sa politique, épris des arts et des sciences nouvelles, n'avait pas d'yeux pour voir les vices que lui signalait le moine saxon.

Le petit livre qu'il envoyait au Pape, comme témoignage de ses sentiments affectueux, était un de ces traités mystiques, comme il savait les écrire, plein de recueillement et d'onction; il l'avait intitulé le *Livre de la liberté chrétienne*.

« Le chrétien est un homme libre, maître de toutes choses; il n'est soumis à personne.



« Le chrétien est un serviteur plein d'obéissance; il se soumet à tous.

« Ces deux propositions contradictoires de liberté et d'assujettissement sont de saint Paul lui-même, qui les exprime en ces termes : « Bien que je sois libre à l'égard de tous, je me « suis assujetti à tous. Ne devez rien à personne, si ce n'est « de vous aimer. L'amour ne cherche qu'à servir et à se « soumettre à l'objet aimé. »

« L'homme est d'une double nature : spirituelle et charnelle, libre par l'âme, esclave par la chair.

« Ni la liberté ni la servitude de l'âme ne dépendent des choses sensibles. Rien de ce qui est extérieur ne fait un homme juste ou injuste, libre ou esclave. Que gagne l'âme à ce que le corps soit libre, à ce qu'il mange ou qu'il boive, à ce qu'il assouvisse tous ses désirs? Les impies, qui jouissent de ces choses, ne sont-ils pas les esclaves de leurs passions? Que perd-elle à ce que le corps soit captif, à ce qu'il souffre de la faim et de la soif, à ce qu'il endure les privations? Les justes ne souffrent-ils pas toutes ces misères? néanmoins dans leur conscience ils se sentent les plus libres de tous les hommes.

« Ni les œuvres, ni la piété extérieure, ni les saintes cérémonies ne sauraient rendre une âme pieuse et sainte. L'étude, la méditation, les spéculations de l'esprit n'ont pas plus de puissance sur elle. L'âme trouve uniquement sa liberté, sa justice dans la sainte Parole de Dieu, dans l'Évangile de Jésus-Christ. « Si le fils vous affranchit, vous serez « vraiment libres. »

« L'âme se passe de toutes choses excepté de la Parole de Dieu, sans laquelle tout le reste est inutile. Cette Parole est la joie, la vérité, la liberté, la sagesse, la félicité sans mesure. Tous les saints ont soupiré après elle, et quand Dieu veut donner aux hommes un signe éclatant de sa colère, il la leur retire. Cette Parole, c'est l'Évangile de Dieu qui s'est incarné dans la personne du Fils, qui a souffert et est ressuscité, et

qui sauve l'âme croyante; car nulle œuvre ne saurait rendre juste.

« La foi qui justifie nait dans les profondeurs de l'âme, au centre même de la vie; et c'est pour cela que seule elle peut effacer le péché, qui consiste non dans des actes isolés, mais dans l'incrédulité du cœur.

« La foi en Christ est un incomparable trésor; elle sauve de tous les maux, elle apporte avec soi la délivrance. Si telle est la vertu de la foi, à quoi servent donc la loi et les préceptes? Ils révèlent l'homme à lui-même, et, en le persuadant de son impuissance pour le bien, ils l'amènent à désespérer.

« L'âme qui, dans une foi assurée, saisit l'éternelle présence de Dieu, se pénètre d'elle, s'y absorbe, s'inonde de lumière et de vertu. Comme le fer s'échauffe au contact du feu, ainsi l'âme que la Parole divine pénètre, est transformée à l'image de Dieu. Ici l'œuvre est inutile, la loi n'est plus rien; l'âme est affranchie.

« Croire, c'est se confier pleinement, c'est accepter la volonté de Dieu et y acquiescer; c'est la plénitude de l'obéissance. La foi unit l'âme au Christ comme l'épouse à son époux, union divine de toutes la plus parfaite, et dont le mariage terrestre n'en donne qu'une faible image. Ce qui appartient à Christ, l'âme fidèle le possède et s'en glorifie. Ce qui appartient à l'âme, Christ le prend à lui et le fait sien.

« Admirable échange de vie et de salut d'une part, de mort et de condamnation d'autre part. Christ, en acceptant dans les saintes fiançailles de la foi les péchés, la mort, la condamnation de l'âme devenue son épouse, fait siennes toutes les misères de celle-ci, se substitue à elle, combat, meurt, descend aux enfers. Ni le péché, ni la mort, ni l'enfer ne peuvent l'accabler. C'est lui, au contraire, qui terrasse ces puissances mortelles et les anéantit; car sa justice est plus haute que tous les péchés du monde, sa vie plus forte que la mort; et l'enfer est vaincu par sa sainteté.

« Ainsi l'âme croyante, attachée à son divin époux par le

lien indestructible de sa foi, est affranchie de ses péchés, délivrée de la mort, garantie contre l'enfer ; car Christ l'a revêtue de son éternelle justice.

« Jésus-Christ possède une double dignité : il est roi et sacrificateur, et cette dignité, il la communique à l'âme son épouse, dont la puissance s'élève ainsi au-dessus de toutes choses. Cette puissance chrétienne est d'ordre spirituel et brille dans l'infirmité. Que le chrétien est donc grand ! roi, il est maître de la mort et de la vie ; prêtre, il peut tout sur Dieu qui exauce ses désirs et ses supplications.

« Mais si tout le monde est prêtre dans l'Église, comment distinguer le simple fidèle de l'ecclésiastique ? Nulle autre distinction que celle qui vient de la charge. Cette charge de dispenser le mystère de Dieu, qui incombe au prêtre, s'est changée en une puissance fastueuse, en une effrayante tyrannie. Par elle s'est perdue la connaissance de la grâce et de la foi, Christ lui-même est oublié, et à sa place il n'y a plus qu'une intolérable servitude d'œuvres et de lois humaines. Nous sommes devenus, selon l'expression de Jérémie, les esclaves des hommes les plus vils, qui mettent notre misère au service de leurs turpitudes et de leur volonté dépravée.

« A ceux qui s'offenseraient de ce qu'on vient de lire et qui diraient : Si la foi seule constitue notre justice, à quoi bon les œuvres ? reposons-nous sur elle et cessons d'agir ! je répondrai : Non, ce langage est impie. Ah ! si nous étions entièrement spirituels et parvenus à la perfection ! mais aussi longtemps que nous sommes dans cette chair, nous ne faisons qu'ébaucher ce que la vie future accomplira ; c'est pour cela que le chrétien est un serviteur et qu'il se soumet à tout. Pour autant qu'il est libre, il n'a point à accomplir d'œuvres ; pour autant qu'il est esclave, il est lié aux œuvres.

« L'homme intérieur vit au sein d'un monde mortel, dans un corps mortel qu'il doit gouverner. Ce corps, il faut le discipliner par les jeûnes, les veilles et les travaux, le soumettre à la puissance de l'esprit, le contraindre, car il est

rebelle, et le rendre conforme à l'homme intérieur. L'âme sanctifiée par la foi, remplie de l'amour de Dieu, veut aussi sanctifier le corps. Chacun peut apprendre par là dans quelle mesure il doit s'adonner aux jeûnes et aux veilles. Les œuvres sont nécessaires dans la limite où elles servent à éteindre les convoitises. Ceux qui en attendent autre chose et s'y confient, sont des insensés. Quelle insigne folie, quelle ignorance de la vie chrétienne d'espérer le salut des œuvres sans la foi !

« Les œuvres sont l'exercice même de la foi ; ce ne sont point les bonnes œuvres qui font l'homme bon ; c'est l'homme bon qui accomplit les œuvres bonnes ; en toutes choses, en tout art, tel est le maître, telle est l'œuvre. Loin de rejeter les bonnes œuvres, nous les glorifions ; ce que nous repoussons, c'est la pensée impie d'y chercher le salut. Nous prêchons aux hommes la Parole de Dieu dans sa plénitude : la loi et la grâce. La loi conduit à la pénitence ; mais en rester là, c'est blesser et ne pas guérir. La foi seule relève l'homme abattu et humilié.

« Quant aux œuvres à l'égard de notre prochain, il faut n'avoir qu'un but unique : le servir. Il faut qu'en acquérant les choses de la vie par notre travail, nous relevions le malheureux ; que le membre robuste assiste le membre faible ; que pleins de sollicitude mutuelle, nous portions les fardeaux les uns des autres, et qu'enfants de Dieu, nous accomplissions ainsi la loi de Christ.

« A l'exemple de Jésus-Christ qui s'est dépouillé, le chrétien revêt la forme de serviteur. Enrichi des dons de Dieu, il est pour ses frères ce que Dieu a été pour lui, il travaille à leur bonheur, à leur salut. Ce grand amour de Dieu, qui devient le mobile de son activité, rend l'âme libre, dévouée, insouciant de la reconnaissance des hommes ou de leur ingratitude ; elle donne et se donne sans calculer, comme Dieu le Père, qui fait lever son soleil sur les justes et sur les injustes. Il n'y a pour elle d'autre récompense que la joie du Christ dont elle est pénétrée.

« Qu'elle est belle, cette vie chrétienne ! libre par essence et soumise par amour et condescendance. Ainsi Marie, après la naissance de son Fils, accepte la purification de la loi, dont elle n'a pas besoin, pour ne point humilier les autres femmes ; ainsi saint Paul fait circoncire Timothée pour ne point scandaliser les faibles.

« Celui qui possède cette connaissance pourra facilement se conduire et éviter les périls au milieu de ces préceptes innombrables dont papes, évêques, prêtres, rois et magistrats nous chargent ; il les accomplira non parce qu'il les croit nécessaires, mais par respect. Si des tyrans exigent ces œuvres et me font violence, je m'y soumettrai ; et pour autant qu'elles ne sont pas contre Dieu, elles ne sauraient me nuire. Néanmoins, elles sont mauvaises en elles-mêmes si elles n'ont pas pour but de mortifier la chair ou de secourir le prochain.

« Il y a des hommes qui changeront toujours la liberté en licence, et la confondront avec le mépris pour les lois humaines. Il y en a d'autres qui, au contraire, cherchent leur salut dans l'obéissance à ces mêmes lois. Les uns et les autres sont également coupables en ce qu'ils négligent le nécessaire pour se préoccuper de choses misérables. Si un homme n'est point juste par cela seul qu'il s'applique aux œuvres et aux cérémonies religieuses, il ne faut pas croire qu'il le soit davantage par le fait de s'y soustraire ou de les mépriser.

« Les œuvres pies, qu'on exalte tant aujourd'hui qu'elles obscurcissent la foi, jouent dans la vie chrétienne le même rôle que ces échafaudages qu'élèvent les architectes pour la construction de leurs édifices. Sitôt que l'édifice est construit, ils disparaissent, mais sans eux on n'aurait pu bâtir. Loin de les mépriser, nous les estimons, mais nous repoussons l'opinion funeste qui voudrait faire d'elles un édifice permanent.

« Comme la nature humaine est portée à la superstition et prompt à chercher dans l'obéissance aux cérémonies qu'on

lui impose, des motifs de justification; comme le bon sens et la raison s'émoussent par l'exercice continuuel de toutes ces pratiques, il est impossible que l'homme s'élève par lui-même hors de cette servitude et arrive à la liberté de la foi.

« C'est pour cela qu'il faut que Dieu nous parle et nous conduise, qu'il nous rende dociles à sa voix et qu'il l'écrive dans nos cœurs. Si lui-même ne nous enseigne point cette sagesse mystérieuse et cachée, notre raison naturelle ne peut que la condamner et la tenir pour hérétique; elle en est scandalisée, elle l'appelle une folie.

« Dieu veuille exercer sur nous et sur nos adversaires sa miséricorde, nous enseigner sa volonté et se servir de nous pour la faire connaître à tous les peuples du monde. Qu'il soit béni aux siècles des siècles. Amen. »

Ce petit livre d'une sérénité que rien ne trouble, écrit pourtant au milieu des luttes et des déchirements de son âme, donnait à son œuvre réformatrice sa plus haute expression. Dans sa *Lettre à la noblesse allemande*, il conviait la chrétienté à briser les chaînes de la servitude romaine. Dans la *Captivité de Babylone*, il s'efforçait d'arracher les âmes à la tyrannie spirituelle. Ici, il dépeint la liberté joyeuse, la vie nouvelle, les rapports bénis de l'âme rachetée avec son Dieu Sauveur.

## CHAPITRE IV.

### LA BULLE.

Le docteur Eck, dès son arrivée à Rome (en janvier 1520), avait tout mis en œuvre pour l'accomplissement de ses projets<sup>1</sup>. En travaillant à la condamnation de Luther, il poursuivait sa propre vengeance. Il trouvait là un monde peu au fait des grands événements qui se passaient en Allemagne, plein de mépris pour le pays barbare, et qui en même temps suspectait ses intentions; un pape plus absorbé par sa politique que par les intérêts spirituels de l'Église, et peu enclin aux mesures extrêmes. Il ne perdit point courage et sut grouper, pour une action commune, tout ce qu'il y avait à Rome d'adversaires naturels de Luther. Avec lui, le cardinal Cajetan, qui n'avait point pardonné aux Allemands la pauvre réception qu'on lui avait faite, disait que si l'on ne traitait pas ce pays par le fer et le feu, il secouerait bientôt le joug de Rome. Prierias, le parti dominicain, les ennemis de Reuchlin déploraient ouvertement la trop grande débonnairété du Pape et prétendaient que si l'on eût eu recours autrefois à plus de fermeté, jamais Luther n'aurait osé ce qu'il a fait. Les théologiens de Cologne, de Louvain écrivaient, pressaient, assuraient à l'Église une éclatante victoire. Le banquier Fugger, le protecteur de Eck, promettait par son entremise l'appui des princes.

Des prélats distingués joignirent leurs plaintes à celles des

<sup>1</sup> RANKE, I, 437.

ennemis de Luther. Ils disaient qu'il était de la dignité du Saint-Siège de poursuivre enfin cet homme dangereux, que sans aucun doute le nouvel empereur soutiendrait l'autorité du chef de l'Église, que l'électeur de Saxe, dans sa prudence, céderait devant ces deux puissances réunies<sup>1</sup>.

L'intrigue fortement nouée réussit. Eck entra dans la familiarité de plusieurs cardinaux; il vit le Pape lui-même; il s'en vante du moins et se pose en personnage, dans une lettre à un ami où s'étale sa vanité : « Il était temps que j'arrivasse à Rome, car personne n'y soupçonnait les erreurs de Luther. Nous étions dernièrement réunis ensemble, le Pape, deux cardinaux, un docteur espagnol et moi; et nous avons eu une conférence de cinq heures. Hier j'étais encore auprès du Saint-Père, et demain j'y retournerai<sup>2</sup>. »

La congrégation chargée d'instruire le procès était divisée d'opinions; les juristes prétendaient qu'il n'était pas dans les usages de condamner un homme comme hérétique avant de l'avoir entendu; les théologiens répondaient que ses hérésies n'étaient que trop manifestes. Il y eut des séances orageuses; le cardinal Cajetan, malade, s'y faisait porter en litière; finalement le parti des violents l'emporta, et la condamnation fut décidée. Les modérés obtinrent néanmoins qu'on accorderait à Luther et à ses adhérents un délai de soixante jours pour se rétracter. Un bref du pape Léon X (9 juillet 1520) en avertit l'électeur de Saxe<sup>3</sup>. « Cet enfant de malice, cet homme furieux a renouvelé les erreurs depuis longtemps condamnées des Wicleffites, des Hussites et des Bohémiens; par sa désobéissance aux saints docteurs, aux conciles, aux décrets pontificaux, il a surpassé tous les hérétiques, séduit le peuple, déchiré les liens de la chasteté et de l'innocence, et fait

<sup>1</sup> Voir une relation singulière de ces intrigues, par un contemporain (1521), dans RIEDERER, *Nachrichten zur Kirchengelahrten und Büchergeschichte*, I, p. 179 ss.

<sup>2</sup> ERL., IV, p. 256 (*Epistola Joannis Eccii sedis Papisticæ Nuntii*, etc.)

<sup>3</sup> V. SARPI, *Hist. conc. Trid.*, I, 12. — PLANK, *Geschichte des prot. Lehrbegriffes*, I, 272.



alliance avec les Turcs. Longue a été notre patience. Maintenant il est temps d'appliquer un remède puissant, afin que cette brebis galeuse n'infecte point tout le troupeau <sup>1</sup>. »

La bulle qui excommunait Luther parut le 16 juin 1520; le cardinal Accolti, qui l'avait préparée, y avait mis la grâce et la magnificence d'une belle latinité. Elle commence par ces mots du Psaume :

« *Exsurge, Domine* <sup>2</sup>. Lève-toi, Seigneur, et sois juge dans ta cause; souviens-toi de l'opprobre dont les insensés t'accablent, incline ton oreille à nos supplications. Des renards sont entrés dans la vigne que tu avais plantée... Lève-toi, ô Pierre! défends la cause de la sainte Église romaine, mère de toutes les Églises et maîtresse de la foi, sanctifiée par ton propre sang. Lève-toi, Paul, qui l'as illuminée par tes enseignements et par un semblable martyre; car voici, un nouveau Porphyre, pareil à celui qui s'est élevé jadis contre les saints Apôtres, attaque aujourd'hui les saints Papes nos prédécesseurs et renverse ta doctrine. Lève-toi enfin, assemblée de tous les Saints; des hommes dont le père du mensonge a aveuglé l'esprit, sages à leurs propres yeux, ne recherchent qu'une vaine gloire, tordent et falsifient les Écritures...

« Ce que dans l'angoisse de notre cœur nous osons à peine dire, c'est que d'après le témoignage d'hommes dignes de foi, d'après le bruit public, et le témoignage de nos propres yeux, des erreurs innombrables se sont élevées : les unes condamnées naguère par les conciles et nos prédécesseurs, rappelant clairement l'hérésie des Grecs et des Bohémiens; les autres respectivement hérétiques ou erronées, scandaleuses, blessantes pour les oreilles chrétiennes, pleines de séduction pour les faibles... Ce qui augmente notre douleur, c'est que ces fausses doctrines ont été enseignées et répandues au sein de la nation allemande, pour laquelle nous et nos

<sup>1</sup> ERL., V, p. 10 ss. — *Bullarium*, ed. Coquelines, III, 3, p. 487.

<sup>2</sup> *Bullarium*, ed. Coquelines, III, 3, p. 487. Op., 4, p. 261 ss.

prédécesseurs avons toujours eu une affection si particulière, et qui a constamment donné des défenseurs à l'Église. Témoin : les anciennes lois rendues contre l'hérésie par les anciens empereurs, le sang des Allemands répandu contre les hussites, etc., etc. »

La bulle relève quarante et une propositions ou hérétiques, ou scandaleuses, ou impertinentes, qu'elle condamne en bloc. Ce sont d'abord les doctrines de Luther sur la grâce, le péché, la justification par la foi, non dans l'expression qu'il leur a donnée, mais dans les conséquences qu'il est possible d'en tirer. Elle vise principalement ses thèses sur le sacrement de la Pénitence et sur l'Indulgence, sur tout ce qui touche à la puissance de l'Église, à l'autorité des conciles, à la hiérarchie, à la papauté :

« Brûler les hérétiques est contre la volonté du Saint-Esprit.

« Le Purgatoire ne peut être prouvé par la Sainte Écriture.

« Les princes ecclésiastiques et les princes séculiers ne feraient pas mal de faire disparaître tous ces sacs de mendiants (les Ordres mendiants).

« Le Pape est un successeur de saint Pierre, mais non le vicaire de Jésus-Christ établi sur toutes les Églises du monde.

« Admirable adage : « Ne plus faire le mal, changer de vie, voilà la plus belle des pénitences. »

Toutes les citations tirées de ses écrits sont incomplètes, présentées d'une façon insidieuse, sans égard pour le contexte. Ainsi la 34<sup>e</sup> : « Faire la guerre aux Turcs, c'est combattre contre Dieu, qui nous châtiara par leur moyen », etc.

Elle fait défense, ensuite, à tous les évêques, patriarches, prêtres, ecclésiastiques, à toutes les puissances séculières, à tous les particuliers, de recevoir, de défendre, de propager les susdites doctrines sous peine de l'excommunication majeure. Puis enfin elle nomme la personne de Luther, condamne tous ses écrits et ses sermons, ordonne, sous les mêmes peines, de les livrer au feu.

« Bon Dieu, que n'avons-nous pas fait? quelle bonté paternelle ne lui avons-nous pas témoignée pour le détourner de semblables erreurs? Nous l'avons cité devant nous, désirant procéder avec douceur envers lui, nous l'avons supplié par notre légat et par nos lettres de s'en départir; nous lui avons demandé de venir sans crainte à nous, avec un sauf-conduit et sa subsistance assurée; nous avons fait tout ce que nous commandait une charité parfaite. Ah! s'il y eût consenti, il serait revenu à lui-même, il aurait reconnu son erreur... Nous lui aurions démontré clairement que les saints papes, nos prédécesseurs, qu'il calomnie si injustement, qu'il attaque et qu'il mord, n'ont jamais erré; car, comme le dit le prophète, il y a encore du baume en Galaad. (JÉR., VIII.) Mais il n'a fait que persévérer dans ses désobéissances; il a méprisé notre citation, ajoutant maux sur maux, il a poussé l'audace jusqu'à en appeler à un concile futur, cela contre la Constitution de Pie II et de Jules II, nos prédécesseurs, qui ont établi que ceux qui font un semblable appel doivent être punis comme hérétiques. »

Le Pape déclare ensuite que « cédant une fois de plus aux sentiments de miséricorde dont il est animé, et voulant sauver la brebis perdue, il lui tend encore la main. Qu'il renonce à prêcher, à enseigner, à écrire. Qu'il rétracte, avec ses adhérents, ses erreurs dans un délai de soixante jours après que la bulle aura été connue dans les diocèses de Brandebourg et de Misnie, et qu'il fasse parvenir au Pape sa rétractation dans un même délai. »

Suivent les peines, les interdits et les excommunications contre Luther et tous les siens, dans le cas où ils ne se rétracteraient pas, avec ordre de se saisir de leurs personnes et de les envoyer à Rome.

Ce n'était pas une chose facile de publier cette bulle en Allemagne, dans l'état de surexcitation où se trouvaient les esprits; il eût fallu, pour une pareille mission, un homme

habile et très-élevé par sa situation personnelle et son caractère. Chose singulière, et qui prouve ou une grande légèreté, ou un grand mépris pour la nation allemande, ce fut le docteur Eck lui-même que l'on choisit. Il s'était insinué dans les bonnes grâces du Pape, en lui dédiant un livre qui exaltait follement sa puissance; il avait montré dans toute cette affaire une persévérance que rien ne rebutait et que sa haine contre Luther aiguillonnait; on n'avait à Rome nulle estime pour lui, pas plus qu'en Allemagne; mais on comptait sur son zèle. « A ces ivrognes d'Allemands il sied bien d'envoyer un ivrogne<sup>1</sup>. » Ses pouvoirs étaient d'ailleurs limités; il ne devait agir que sur un certain monde; d'autres hommes plus considérables, Aléander et Caraccioli, étaient chargés du rôle diplomatique auprès des princes.

Marino Caraccioli, protonotaire apostolique, avait rempli avec succès plusieurs charges diplomatiques; il devait complimenter le nouvel empereur Charles-Quint, et agir sur son entourage pour l'extirpation de l'hérésie; il apportait la rose d'or à l'électeur Albert de Mayence, qu'il espérait amener à prendre des mesures sévères contre Ulhrich de Hutten, dont il avait été jusqu'alors le protecteur. Il connaissait bien les affaires d'Allemagne.

Jérôme Aléander, bibliothécaire pontifical, était célèbre par sa connaissance des langues anciennes; on le disait d'origine juive. « Je ne sais s'il a été baptisé, écrit Luther, mais à coup sûr il n'est point pharisien, car il ne croit pas à la résurrection des morts. » — Il avait professé à Paris du temps de Louis XII, puis était passé au service du pape Léon X, qui l'appréciait. Il avait des instructions secrètes pour nouer des alliances avec les princes allemands, et l'on comptait sur sa science pour agir sur les savants et sur les Universités. — Ces deux hommes furent élevés aux cardinalats sous Paul III.

<sup>1</sup> RIEDERER, *l. c.*

La réception qu'on fit à la bulle dans tous les lieux où avait pénétré l'esprit de Luther, montra combien l'autorité du Pape était profondément ébranlée. On ne vit guère en elle qu'une œuvre de vengeance particulière. Eck, en effet, s'était donné le méchant plaisir d'ajouter au nom condamné de Luther les noms de ses ennemis personnels : Carlstadt, Dolzig de Feldkirchen, le pasteur Egranus de Zwickau, l'humaniste Pirkheimer de Nuremberg, le greffier de cette même ville, Spengler et un chanoine d'Augsbourg, Bernard Adelman d'Adelmansfelden. L'Université de Wittenberg, à laquelle il l'envoya vers le milieu de septembre, en l'accompagnant d'une lettre dans laquelle il menaçait et s'excusait tour à tour, s'émut modérément de ses menaces, et, sans contester l'authenticité de la bulle, signala les vices de forme dans le mode de sa publication, et décida que dans une affaire d'une si grande importance et qui pouvait exciter des troubles dans la population, il était sage d'attendre l'avis des autorités publiques, et de s'en remettre à la décision de l'Électeur, des États de l'Empire et del'Empereur lui-même. Les évêchés de Meissen, de Mersebourg, de Bamberg se refusèrent à la publier ; à Zeitz, on suivit simplement l'exemple de Wittenberg <sup>1</sup>. L'Électeur était à Aix-la-Chapelle pour le couronnement de l'Empereur. Son frère le prince Jean et son neveu, Jean Frédéric, lui écrivirent pour le supplier de ne pas donner son appui à une mesure inique. A son retour, les légats Caraccioli et Aléander eurent avec lui <sup>2</sup> une entrevue à Cologne (4 nov.). Ils lui demandèrent nettement de faire brûler les livres de Luther, d'exécuter la sentence portée contre lui, ou tout au moins de l'arrêter et de le leur livrer. « Si l'on n'appuie l'Église, c'en sera bientôt fait de l'Empire germanique, lui dit Aléander ; les Grecs se sont jadis séparés de Rome, et dès lors ils ont perdu l'Empire. »

<sup>1</sup> L'official de Zeitz, le Dr Schmidberg, pour manifester ses sentiments, légua à Luther 100 florins et mourut quelque temps après.

<sup>2</sup> En présence des archevêques de Trente et de Trieste.

— L'Électeur dit qu'il ferait répondre par ses conseillers.

Le lendemain, il vit Érasme, en présence de Spalatin, et lui demanda ce qu'il pensait de la condamnation de Luther. Érasme balbutia d'abord, puis pressé par le prince qui avait les yeux grands ouverts sur lui, il finit par répondre :

« Luther a péché en deux points : il a touché à la couronne du Pape et au ventre des moines <sup>1</sup>. » Le prince n'oublia jamais ces paroles. — Il fut plus explicite encore avec Spalatin, qui l'avait accompagné chez son hôte le comte Nunar, et il rédigea en sa présence une série de propositions (*Axiomata*) que dans sa crainte il se hâta de lui redemander, et dans lesquelles il exposait : qu'il fallait chercher la cause de tous ces maux dans la haine pour la science et l'esprit tyrannique de certains hommes forts suspects <sup>2</sup>, et que Luther était dans son droit en réclamant une discussion de ses doctrines et des juges impartiaux <sup>3</sup>. Il n'en fallait pas plus à

<sup>1</sup> *Annales Reform.*, II, 15, 28.

<sup>2</sup> Op., V, 238 ss.

<sup>3</sup> Érasme, craintif, reprit ses *Axiomata* qui pouvaient le compromettre. Il a mis plus tard sa pensée dans un écrit anonyme (1521) intitulé : *Consilium hominis ex animo satisfactum cupientis et Romanæ sedis dignitati et Christiani orbis paci*, et qu'on a faussement attribué à Zwingle. Voici cet écrit :

« S'il est du devoir de tout chrétien d'honorer le Saint-Siège romain, celui-ci, à son tour, doit montrer qu'il a plus en vue le bien de l'Église que son intérêt particulier. C'est ce qu'il fera en cherchant à s'affermir non par la terreur qu'il inspire ou les récompenses qu'il promet, mais en s'implantant dans le cœur des hommes pieux. Tous les croyants doivent gémir de ce que, d'un côté, Luther a été poussé à des manifestations trop libres; le Pape, d'un autre côté, a un jugement trop dur. Il ne s'agit point de Luther, mais de la paix de l'Église. Toute cette calamité est venue de commencements mauvais. La cause profonde en est la haine des études classiques qu'on supposait dangereuses à la foi d'autorité. Quant à Luther, la plus grande part de faute doit incomber à ceux qui ont écrit sur l'indulgence et le pouvoir du Pape des choses intolérables aux yeux des hommes instruits et pieux, et qui l'ont excité. Sans avoir lu ses livres, on le décriait comme hérétique, Antechrist, schismatique. Personne ne l'a enseigné, bien que jusqu'à ce jour il se soit déclaré prêt à accepter toute discussion sur ses doctrines. L'Université de Paris avait été chargée de prononcer un jugement sur la dispute de Leipzig. Avant même que celle-ci se fût prononcée, les Universités de Cologne et de Louvain l'avaient condamné tout simplement; et elles ne sont pas même d'accord sur les articles qu'elles condamnent.

l'Électeur pour asseoir sa ligne de conduite; il fit donc aux légats par ses conseillers une réponse dont voici la substance :

« L'Électeur ne comprend pas bien ce que Sa Sainteté exige de lui. Il croit que jamais il ne s'est détourné des voies dignes de ses ancêtres et de lui-même, d'un prince du Saint-Empire romain et d'un fils soumis de l'Église. Il apprend par le bref qu'on lui a remis, qu'Aléander et Eck sont les nonces du Pape, et néanmoins que Eck pendant son absence a osé ajouter à la bulle d'autres noms à celui de Luther, ce qu'un nonce ne doit point faire. Il ne fait point cause commune avec Luther, et si celui-ci écrit contre le Pape comme il ne sied point à un théologien chrétien, il est loin de lui donner son approbation. Au reste, on a nommé, pour entendre

Puis les personnes qui ont conduit jusqu'ici toute cette affaire sont suspectes. Ni leur vie ni leurs doctrines ne sont telles que leur jugement puisse avoir quelque autorité. En supposant même que Luther soit hérétique, la façon dont on a agi envers lui ne mérite pas moins le blâme. Un parricide même n'est condamné qu'après qu'on a prouvé son crime. La bulle violente qu'on a lancée contre lui fait l'impression d'être l'œuvre de moines qui abusent de la douceur du Pape au profit de leurs intérêts particuliers. Plus on a souci de l'honneur du siège romain, plus on doit veiller à ce que rien ne sorte de lui qui lui nuise aux yeux des hommes de bien. Personne ne saurait nier que, dans l'universelle décomposition de toutes choses, la vie chrétienne est si éloignée de la pureté de la doctrine évangélique, que, de l'avis de tout le monde, une réforme publique, générale des lois et des mœurs est devenue nécessaire. Si, d'un côté, on ne doit pas travailler à cette réforme d'une manière inconsidérée, de l'autre il ne faut pas non plus arrêter inconsidérément ceux qui s'y appliquent dans une bonne intention, bien que trop librement. Il aurait donc fallu tout d'abord exhorter Luther fraternellement, puis le réfuter par de bonnes raisons et par le témoignage de l'Écriture. Ce n'est que dans le cas où il aurait refusé de venir à résipiscence qu'on eût pu agir sévèrement contre lui. A quoi sert-il maintenant de brûler ses livres, quand ses doctrines, que personne n'a réfutées, restent implantées dans le cœur des hommes? Les laïques aussi prononcent leur jugement dans cette affaire; et l'on peut dire que là, plus il y a d'hommes sincèrement adonnés à la vérité évangélique, moins il y a d'ennemis de Luther. De tels esprits demandent à être enseignés, non à être contraints. Ce sont des ânes, ceux qui se laissent contraindre; ce sont des tyrans, ceux qui contraignent. Des théologiens doivent enseigner avec douceur, s'abstenir d'injures et ne point demander le succès à des intrigues et à des machinations. Nous voyons que Luther se recommande auprès de tout le monde

sa défense et le juger, un commissaire pontifical, l'archevêque de Trèves, auquel il offre encore de se soumettre. Luther, d'après le jugement d'hommes instruits et pieux, a été jeté dans cette dispute contre sa volonté, par les attaques d'adversaires impies et calomnieux. Personne n'a prouvé encore que les livres de celui-ci soient dignes du feu. Quoi qu'il en soit, il saura toujours se conduire comme il convient à un prince chrétien. Mais la manière dont on conduit toute cette affaire lui est plus odieuse qu'il ne saurait dire, à lui et à tout son peuple. Il supplie donc d'entrer dans une tout autre voie, et de remettre l'affaire aux mains de juges honnêtes, non suspects, pieux, et, dans tous les cas, de ne pas brûler les livres de Luther sans avoir entendu sa justification. »

Les légats répliquèrent en vain que la mission de l'ar-

par la pureté de sa vie, et que par là il s'est implanté dans le cœur des hommes, particulièrement des Allemands. Chacun confesse qu'il est devenu meilleur par la lecture de ses livres, alors même que dans ces livres, telle ou telle chose peut déplaire. Nous connaissons au reste l'état des esprits en Allemagne. La Bohême, depuis nombre d'années, reste dans son obstination, et les contrées qui l'avoisinent ne sont pas éloignées de ses sentiments. Nous entendons journellement les plaintes de ceux qui disent ne pouvoir supporter plus longtemps le joug de Rome. Si l'on attaque cette situation d'une façon haineuse et violente, tout homme habile peut prédire les désordres qui s'ensuivront. Il semble que le monde, dégoûté des puérilités et des sophismes de la théologie, a soif de la doctrine évangélique puisée à sa source, et qu'il en enfoncera les portes si on ne les lui ouvre. Quand même tout ce qu'a écrit Luther déplairait, la théologie scolastique tout entière doit être renouvelée. Comme on a péché des deux parts, d'abord du côté de ces hommes qui, par leurs violences et leur haine, et dans leur intérêt particulier (chose qu'on ne saurait nullement reprocher à Luther), l'ont de plus en plus excité, il est nécessaire de remettre toute l'affaire entre les mains d'hommes qui ne soient point suspects. Sans doute il appartient au siège romain de connaître des choses de la foi, néanmoins il semble qu'il vaudrait mieux remettre l'affaire à d'autres. Ces arbitres devront être nommés par trois monarques élevés au-dessus de tout soupçon : l'empereur Charles, le roi d'Angleterre et le roi de Hongrie. Le jugement qu'ils porteraient sur Luther, après avoir lu soigneusement ses livres et l'avoir entendu, aurait force de loi. Luther certainement confessera volontiers ses erreurs et corrigera ses livres. Si, au contraire, il y persiste, alors on pourra recourir contre lui aux mesures extrêmes. Si ce projet n'est point accueilli, il n'y a plus qu'à s'en remettre à la décision d'un concile universel, que réclame d'ailleurs l'état misérable de l'Eglise. »



chevêque de Trèves était finie par le fait seul que le Pape avait tiré l'affaire à lui, et qu'on n'avait d'ailleurs nulle envie de se laver les mains dans le sang de Luther. Les conseillers s'en tinrent à leur première réponse, et l'Électeur ne trouva point le loisir de leur accorder une seconde entrevue<sup>1</sup>. — « Nous retrouverons bien un jour ce prince Frédéric, dit à Érasme le nonce Caraccioli; et Aléander : Le Pape a déjà jeté à terre des ducs et des comtes, il viendra bien à bout de trois grammairiens pouilleux<sup>2</sup>. »

Erfurt fit comme Wittenberg. Les professeurs considérèrent la bulle comme non avenue, prétextant qu'elle ne leur avait pas été remise dans la forme légale. Eck y vint en personne; des libraires la publièrent, mais les étudiants irrités en saisirent violemment les exemplaires et les jetèrent à l'eau : « C'est une bulle, qu'elle nage<sup>3</sup>. » On alla même jusqu'à afficher, sous le nom des professeurs de l'Université, une déclaration conçue dans des termes très-violents. « Nous, maîtres, bacheliers, docteurs en théologie, déclarons et confessons que tout ce que Luther a écrit jusqu'ici est la vérité. C'est pourquoi, vous tous, membres de cette Université, levez-vous, agissez courageusement pour la défense de la Parole de Dieu; déchirez la bulle si on tente de l'afficher<sup>4</sup>! »

A Leipzig, Eck ne fut pas plus heureux. Le conseil de la ville, sur l'injonction du duc Georges, lui fit don d'une coupe pleine d'argent, mais les étudiants le poursuivirent de huées, de chansons satiriques. De jeunes turbulents, venus de Wittenberg, augmentèrent le tumulte. Craintif, il se réfugia,

<sup>1</sup> La relation de ces entrevues fut rédigée par ordre du prince et envoyée à l'université de Wittenberg. Op., V, 243. (*Brevis Commemoratio rerum Coloniae Agrippinae gestis in causa Lutheri.*)

<sup>2</sup> V. DER HARDT, *Hist. liter. reformat.*, I, p. 169. — GIESELER, III, 1, 83.

<sup>3</sup> DE W., I, 519, 522.

<sup>4</sup> KAMPSCHULTE, XI, p. 38 ss. — Cet écrit, intitulé *Intimatio Erphurdiana pro Martino Luthero* (réimprimé par Riederer, Altorf, 1761), est attribué au recteur de l'Université, Platz. Plus probablement il émane des étudiants aux-mêmes.

comme Tetzels, dans le couvent de Saint-Paul, d'où il quitta hâtivement la ville, où un an auparavant il avait eu un si beau triomphe <sup>1</sup>.

Même réserve dans une partie de l'Allemagne du sud : les évêques d'Eichstädt et d'Augsbourg seuls publièrent la bulle, sans qu'on les y eût contraints. Le duc Wilhelm de Bavière lui-même en demanda le retrait. Tout le monde la considérait comme l'œuvre d'un parti ; les hommes les plus sincèrement attachés à l'ancien ordre de choses regrettaient qu'on eût entraîné la papauté dans une voie pleine de périls, et qu'on l'eût rendue solidaire de la cause de moines ignorants et orgueilleux <sup>2</sup>.

Néanmoins ce parti, si méprisé qu'il fût, était puissant par cela seul qu'il représentait aux yeux du monde les intérêts de l'Église menacés par la réforme. Il sut agir et effrayer les timides.

Louvain commença la croisade contre les livres de Luther et les brûla. Cologne fit de même aussitôt après le départ de l'électeur Frédéric. A Mayence, l'exécution eut lieu malgré l'attitude menaçante de la population. L'archevêque Albert, circonvenu par les légats, pressé par le Pape, accorda tout ce qu'on exigeait de lui, même le renvoi de Hutten, mais pour la forme seulement. Le duc Georges de Saxe, l'évêque de Mersebourg appuyaient de leur autorité toutes les mesures violentes. L'Empereur, qui était trop prudent pour s'aliéner une partie si notable de la nation allemande, avait gardé une attitude expectante : « Je ferai, avait-il dit, pour faire plaisir au Pape, ce qu'il fera pour me faire plaisir. Entendons d'abord ce qu'en pense notre père le prince Frédéric de Saxe <sup>3</sup>. » Néanmoins il donna l'ordre de brûler les écrits de Luther, dans les Pays-Bas, ses États héréditaires

Toutes ces mesures violentes jetèrent un effroi. Quelques-

<sup>1</sup> TENTZEL, I, p. 439, 453.

<sup>2</sup> PALLAVICINI, *Hist. conc. Trid.*, I, 29.

<sup>3</sup> PALLAVICINI, *Hist. conc. Trid.*, I, 24.

uns des hommes dont le docteur Eck avait si impudemment accolé les noms à celui de Luther, le chanoine Adelmann, les Nurembergeois Pirkheimer et Spengler, victimes des vengeances personnelles de l'irascible théologien, prirent peur, firent leur soumission, s'humilièrent, souffrirent toutes sortes de misères <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> RIEDERER, I, 319 ss., 438 ss. Plus tard, Spengler revint à ses anciens sentiments.

## CHAPITRE V.

### LUTHER ET LA BULLE.

Au milieu de ce monde livré à la terreur, Luther conservait une admirable tranquillité d'esprit. La pensée d'être un instrument entre les mains de Dieu s'était si fortement emparée de son âme, qu'il était inaccessible à toute autre crainte qu'à celle de ne pouvoir rendre un témoignage suffisant à la vérité. Ses lettres de cette époque sont pleines de force, de consolation pour les autres, de sécurité pour lui-même, puis finalement d'inébranlable résolution et de colère contre les hommes qu'il considère comme les ennemis de Dieu. Il entendit parler pour la première fois de la bulle au mois de septembre : « Je ne sais rien de Eck, si ce n'est qu'il est ici avec la bulle « *barbatum, bullatum, numatum.* » J'en rirai comme d'une bulle de savon. »

A un ami :

« Le Seigneur s'est fait de nouvelles batailles. Combattons le combat de Dieu. Prenez courage, soyez forts; si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Ce misérable instrument de Satan travaille maintenant à Leipzig, proclamant sa bulle au son de la trompette. Je ne sais encore ce qu'il y a à faire, et ne m'en tourmente point, certain que Celui qui règne dans le ciel et qui prend soin de toutes choses, a prévu ceci de toute éternité et lui donnera une issue heureuse. De quelque façon que tombe le sort, je ne m'en émouvrai pas. Qu'est-

ce que mourir pour la Parole, quand on sait que le Fils de Dieu est mort lui-même pour nous <sup>1</sup> ? »

(1<sup>er</sup> octobre 1820.)

A Spalatin :

« Je n'ai point écrit la lettre au Pape que Miltitz me demande; je ne l'écrirai point, maintenant qu'on dit que Eck est à Leipzig avec une bulle menaçante contre moi. On pense ici que je devrais demander au prince de m'obtenir un édit impérial défendant qu'on me condamne sans la Sainte Écriture, et qu'on brûle mes écrits. Voyez si cela est sage. Je m'en soucie peu, parce que je ne vois pas avec plaisir la diffusion de mes livres; je voudrais les voir disparaître tous ensemble, parce qu'ils sont confus et mal faits, bien que je désirasse que les choses qu'ils contiennent fussent connues de tout le monde. Mais tous ne sont pas capables de séparer l'or de la boue; il n'en est d'ailleurs nul besoin, puisqu'il existe de meilleurs livres, et la Sainte Écriture. Ce que je désirerais surtout, c'est que nous pussions multiplier les livres vivants, c'est-à-dire des hommes qui parlent et qui traduisent ces choses pour la foule... Voyez ce qui me vient d'Italie. Si notre prince voulait, je crois qu'on pourrait faire là une œuvre meilleure. Si le peuple d'Italie acceptait aussi ces doctrines, notre cause en serait plus forte. — On me dit à l'instant que Eck a été méprisé, maltraité à Leipzig. Il s'est réfugié au couvent des Dominicains; on prétend qu'il n'échappera pas et qu'il ne reverra pas Ingolstadt. Je ne voudrais pas sa mort, bien que je verrais avec joie ses desseins arrêtés. Que Dieu fasse ce qui est bon à ses yeux!... L'évêque de Mayence a ordonné qu'on brûlât les petits livres de Hutten... il attire de grands maux sur sa tête. Hutten attaque le Pontife romain, avec une grande puissance, par les armes et par l'esprit. Adrien <sup>2</sup>, saisi de je ne sais quelle rage,

<sup>1</sup> DE W., I, 490.

<sup>2</sup> Professeur d'hébreu à Wittenberg.

m'a attaqué violemment, cherchant sans doute une occasion de quitter. Le temps nous révélera la cause de sa fureur <sup>1</sup>. »

(3 octobre.)

« Enfin la bulle est arrivée. Je la méprise et l'attaquerai comme impie, mensongère, comme une œuvre de Eck. Elle condamne Christ lui-même, elle décide non que je serai entendu, mais que je me rétracterai. J'agirai contre elle, en écartant le nom du Pape, comme si c'était une bulle fausse, inauthentique, bien que je la croie vraie et faite par eux. O plutôt à Dieu que Charles fût un homme et qu'au nom de Jésus-Christ il attaquât ces satans ! Je ne crains rien pour moi : que la volonté de Dieu se fasse. Je ne sais non plus ce que le prince doit faire. Dissimuler me paraît le plus sage ; car à Leipzig et partout on a le plus grand mépris pour Eck et pour sa bulle. Je crains qu'en nous en occupant trop, nous ne leur donnions une trop grande importance. Je vous en enverrai un exemplaire, afin que vous voyiez de vos yeux les indignités romaines. S'ils ont la domination, c'en est fait de la foi et de l'Église.

« Je me réjouis du fond de mon cœur de souffrir des maux pour la meilleure des causes ; je ne suis vraiment pas digne d'une aussi sainte persécution. Je suis devenu beaucoup plus libre, et enfin j'ai la certitude que le Pape est l'Antechrist, et Rome, le siège de Satan. Érasme écrit que la cour de l'Empereur est livrée à la tyrannie des moines, et qu'il n'y a nul espoir à fonder sur Charles. Je ne m'en étonne point, car il est écrit : « Ne mettez point votre confiance aux princes et aux fils des hommes ; ils ne sauraient vous sauver. » Je pars dans une heure pour Lichtenberg, où je dois avoir une entrevue avec Miltitz. Le prince l'a voulu ; mais c'est contre le gré du Præceptor (Mélanchthon), qui redoute je ne sais quels grands périls. Portez-vous bien, priez pour moi. Je renouvellerai mon Appel, et je me dirigerai en toutes choses d'après le conseil des nôtres, bien que je préférasse laisser

<sup>1</sup> DE W., I, 491.

à la bulle son libre cours contre moi ; mais il faut aussi tenir compte de la raison des autres <sup>1</sup>. »

(11 octobre.)

« Nous sommes tombés d'accord, Miltitz et moi, que j'écrirai au Pape. Si ce que nous espérons arrive, à la bonne heure ! sinon, tout ce qui plaira au Seigneur sera bon <sup>2</sup>. »

(12-13 octobre.)

A Michel Marx, de l'Ordre de Clteaux, à Celle :

« J'ai fait ce que j'ai dû. Ce que j'ai reçu gratuitement, je le donne, au péril de ma vie, de ma renommée, de tout, même de mon âme... Ils verront en son temps quel est l'homme qu'ils chassent et persécutent. Mon livre de la *Captivité de Babylone* a été interdit. Qu'importe ? Le livre paru en Italie sous le nom de Thomas Rhadinus est d'Emser ; le style, la bave, tout l'indique. J'ai un tel mépris pour ces satans, que si l'on ne me retenait ici, j'irais à Rome me livrer à leur furie. Qu'importe qu'ils me tuent ? Hélas ! je ne suis pas digne de souffrir pour une aussi sainte cause <sup>3</sup>. »

(20 octobre.)

Au jeune prince Jean-Frédéric, duc de Saxe :

« Gracieux Seigneur, je suis tout à la fois heureux et indigne de votre bonne volonté à mon égard, de votre grâce, de votre amour pour la vérité. Que Dieu vous fortifie dans ces sentiments ! Ce que vous avez eu la bonté d'écrire à l'Électeur me donne l'espoir que Dieu maintiendra son Évangile. Malgré la bulle, je continuerai à prêcher, à enseigner et à écrire. On cherche à m'entraîner à Leipzig, grâce aux efforts du duc Georges et de l'évêque de Mersebourg, qui a contre moi une indicible amertume <sup>4</sup>. »

(30 octobre.)

<sup>1</sup> DE W., I, 495.

<sup>2</sup> DE W., I, 496.

<sup>3</sup> DE W., I, 516.

<sup>4</sup> DE W., I, 518.

A J. Greffendorf, à Weimar :

« Le duc Georges et l'évêque de Mersebourg, pénétrés d'une bile noire, ne cherchent que ma perte et la ruine de l'Université. Eck a demandé à l'Université d'Erfurt qu'on exécutât la bulle ; mais ils l'ont méprisée, disant qu'elle ne leur avait point été adressée dans la forme légale, etc. J'ai lu le bref apostolique, ou mieux apostatique, envoyé au duc Jean. Bon Dieu ! quel esprit de vertige dans tous ces hommes ! »

(30 octobre.)

A Spalatin :

« Je me réjouis de voir que vous avez cessé de mettre votre confiance dans les princes et les grands. Si l'Évangile était de telle nature que les grands de ce monde pussent le propager et le sauver, Dieu ne l'aurait pas remis entre les mains de pécheurs. Ce n'est point, ô mon Spalatin, l'affaire des princes et des Pontifes de ce siècle, de protéger la Parole de Dieu ; aussi ne leur demandé-je point leur assistance. Ils ont plutôt besoin d'être aidés contre le Seigneur et contre son Christ. ... Ceux qui s'offensent de ma violence se font une pauvre idée de la Parole de Dieu et rêvent je ne sais quelles pensées humaines... Si vous ne vous y opposiez, je remettrais toute cette affaire au Seigneur, et je ne ferais plus rien, sachant qu'il faut le laisser agir seul. J'ai publié mon *Antibulle* ; je vous l'envoie ; on l'imprime aussi en langue vulgaire. Ne vous laissez pas émouvoir par ceux qu'irritent mes emportements. J'ai été bref par indignation. Cette bulle satanique me bouleverse. Jamais, dès le commencement du monde, Satan n'a tenu un tel langage contre Dieu. Les terribles blasphèmes dont cette bulle est pleine dépassent mon imagination, et personne ne les voit ? Vraiment nous touchons à la fin du monde ; le règne de l'Ante-Christ va finir.

« Le duc Georges, avec ses sophistes et l'évêque de Merse-

• DE W., I, 519.



bourg, sont insensés dans leur haine... Je n'écrirai pas en particulier aux princes, mais je renouvellerai mon Appel, demandant l'adhésion de toute l'Allemagne, grands et petits; j'exposerai l'indignité de la chose, et j'en appellerai à la conscience de tous.

« Je ne ferai rien contre l'évêque de Mayence; mais je presserai le duc Georges et l'évêque, et dans mon *Antibulle* en langue vulgaire et par mes lettres; non que j'espère influencer leurs esprits, mais c'est pour leur montrer le péril où ils s'exposent et dégager ainsi ma conscience. — Il est, en effet, impossible que ceux qui favorisent cette bulle et ne la combattent pas soient sauvés. Adrien s'est posé comme mon ennemi, prétendant que j'enseigne que les bonnes œuvres n'ont aucune valeur; cet homme, ignorant des choses théologiques, m'a insulté. Il ira sans doute à Leipzig faire un pacte avec Eck. Que la volonté de Dieu soit faite <sup>1</sup>. »

(4 novembre.)

A Spalatin :

« Nous attendons votre retour, avec beaucoup de nouvelles et une qui ne l'est plus, c'est qu'il n'y a nul espoir à fonder sur la cour de l'Empereur. Je me réjouis de ce que Hutten s'est décidé! Ah! s'il avait pu intercepter Marino et Aléander!

« Le docteur Henri Smidberg est mort et m'a légué cent florins; quel plaisir de voir un mort condamner ces vivants impies! L'évêque de Vratisslas, le meilleur des évêques de ce siècle, vient de mourir dans les mêmes sentiments. »

(13 novembre.)

Puis l'idylle mêlée à tout ce drame : « Les noces de Philippe auront lieu à la Sainte-Catherine. Mes parents ont assisté avec mes sœurs aux noces de Philippe <sup>2</sup>. »

(29 novembre.)

<sup>1</sup> DE W., I, 520.

<sup>2</sup> DE W., I, 523.

Luther avait vu dès le premier jour où la bulle fut connue, qu'il n'y aurait plus d'accord possible entre lui et « le règne de l'Antechrist ». Fort de son droit, de sa foi, certain d'être suivi par le monde ardent de jeunesse et d'enthousiasme qu'il avait entraîné à sa suite, et de n'être point désavoué par les sages, il résolut de rompre les derniers liens qui l'unissaient encore à Rome, et de répondre désormais par des actes à l'injure qu'on lui faisait, à lui et à toute la chrétienté. Deux écrits parurent coup sur coup, véhéments, injurieux. Dans le premier, qui a pour titre : *De la nouvelle bulle et des nouveaux mensonges de Eck*<sup>1</sup>, il accuse Eck d'avoir, lui, auteur de tant de calomnies, fabriqué cette œuvre de mensonge dans laquelle on retrouve toutes les faussetés et toutes les ignominies qui parent ses écrits. « Cette bulle, dit-il, doit être l'œuvre d'un faussaire, car mon appel subsiste ; ma cause a été remise par le nonce Miltitz entre les mains de l'archevêque de Trèves, avec l'assentiment du prince Frédéric. Il est impossible que le Pape se moque à ce point de deux puissants princes. Puis, comment supposer que le Pape ait pu charger d'une telle mission le docteur Eck, mon ennemi personnel, dont la haine est sans mesure ? Est-ce que, dans les affaires de ce monde, les mêmes hommes peuvent être juges et parties ? Enfin nous n'avons vu jusqu'ici que des copies de la bulle ; et dans ce temps où l'on falsifie des brefs du Pape, on peut bien aussi publier de fausses bulles. Je n'y croirai que lorsque j'aurai vu la bulle elle-même avec le sceau et la signature. »

Il y croyait pourtant ; mais en feignant une incertitude qu'il n'avait point, il voulait marquer aux yeux de tous le mépris qu'il avait pour l'« œuvre blasphématoire »<sup>2</sup>.

Le second écrit, qui parut en latin au commencement de novembre, et en allemand quelques semaines après, porte

<sup>1</sup> *Von den neuen Eckischen Bullen und Lügen.* ERL., XXIV, 14 ss.

<sup>2</sup> DE W., I, 494.

ce titre : *Contre la bulle de l'Antechrist*<sup>1</sup>. — « Quel que soit l'auteur de cette bulle, dit Luther, elle n'est d'un bout à l'autre qu'un blasphème contre le Seigneur, et ne saurait être que l'œuvre de l'Antechrist.

« Pape Léon, cardinaux et vous tous qui avez à Rome quelque puissance, je vous accuse, et vous déclare ceci en plein visage : c'est que si cette bulle est bien de vous et si vous vous en reconnaissez les auteurs, moi, dans la pleine autorité d'un enfant de Dieu par le baptême et de cohéritier de Jésus-Christ, fondé sur le roc et ne craignant point les portes de l'enfer, je vous exhorte au nom du Seigneur à rentrer en vous-mêmes et à mettre un terme à ces blasphèmes. Si vous ne le faites point, sachez que moi et tous les serviteurs du Christ, nous considérons désormais votre siège comme le siège de l'Antechrist, auquel nous cessons d'être unis et soumis, et que nous maudissons comme la puissance ennemie de Jésus-Christ. En prononçant contre vous ce jugement, nous nous offrons de bon cœur à toutes vos censures, nous refusons votre absolution, nous nous offrons volontiers à la mort, joyeux d'être les victimes de votre sanguinaire tyrannie. Selon la puissance que nous donnent l'Esprit de Dieu et notre foi, nous vous condamnons, si vous persistez dans votre fureur, et nous vous livrons vous, votre bulle et toutes vos décrétales, à la destruction de la chair, afin qu'au jour du Seigneur votre âme soit sauvée avec la nôtre. Au nom de Jésus-Christ que vous persécutez. Amen. »

Puis il ajoute : « Où es-tu, excellent Empereur Charles? où êtes-vous, princes chrétiens? Vous vous êtes donnés à Christ par votre baptême, et vous supportez cette voix diabolique de l'Antechrist? Où êtes-vous, évêques, docteurs, vous tous qui confessez Jésus-Christ? Pourquoi vous taisez-vous devant ces actes monstrueux des papistes? La colère de

<sup>1</sup> Op., V, 132 ss. — ERL., XXIV, 35 ss. — DE W., I, 521.

Dieu est venue sur ces ennemis de la croix de Christ, qui, comme saint Paul le dit des Juifs, sont ennemis des hommes et s'opposent à la prédication de la vérité. »

La traduction allemande, écrite pour le peuple, laisse de côté cet appel au Pape, aux princes et aux évêques, et se termine par ces mots : « Si le Pape ne rétracte pas, ne retire pas cette bulle et ne condamne pas le docteur Eck avec ses complices, personne ne doit douter qu'il est l'ennemi de Dieu, le persécuteur de Christ, le destructeur de la chrétienté et le véritable Antechrist. Car jamais la foi chrétienne n'a été foulée aux pieds comme elle l'est dans cette bulle infernale. »

En même temps il renouvelait son *Appel à un libre concile du pape Léon et de son injuste violence* qu'il avait interjeté en 1518<sup>1</sup> :

« Attendu que l'appel d'une juridiction inférieure à une juridiction plus haute est un droit naturel, divin et humain, établi pour la protection des opprimés, et que nulle juridiction inférieure ne peut lier les mains à une juridiction supérieure ;

« Attendu qu'un concile général est positivement au-dessus du Pape, principalement dans les choses qui concernent la foi, et que le Pape n'a nullement le droit d'empêcher qu'on en appelle de sa juridiction à celle d'un concile, bien que Jules II et Pie II aient tenté d'y faire opposition par leurs décrets violents et insensés,

« Moi, Martin Luther, Augustin, docteur de la Sainte Écriture à Wittenberg, etc., par-devant notaire authentique, et en présence de témoins requis, etc.... je fais savoir par cet écrit que je persiste dans mon premier appel à un libre concile du Pape Léon :

« Premièrement, comme d'un juge arbitraire, inique, en ce qu'il m'a condamné sans m'avoir entendu et sans avoir indiqué la cause et le motif de ma condamnation.

<sup>1</sup> Op., V, 119 ss. — EnL., XXIV, 28 ss. — De W., I, 522, 526.

« Secondement, comme d'un hérétique obstiné, endurci, condamné par les Saintes Écritures, en ce qu'il m'ordonne de renier la foi chrétienne au sujet des sacrements.

« Troisièmement, comme d'un ennemi et d'un persécuteur de la Sainte Écriture, en ce qu'il met publiquement, insollement sa propre parole au-dessus de la Parole de Dieu.

« Quatrièmement, comme d'un contempteur et d'un blasphémateur de la sainte Église chrétienne, en ce qu'il attaque fausement, avec ses prédécesseurs Pie II et Jules II, l'autorité des conciles chrétiens, bien qu'il sache qu'alors même que le concile n'est pas réuni, ceux qui le composent, c'est-à-dire la communauté chrétienne, existent pourtant. Il en est du concile comme du saint-empire romain. On ne saurait nier son existence, alors même que les membres qui le composent, princes et seigneurs, ne sont pas réunis.

« Telles sont les accusations que par les présentes je m'engage publiquement à prouver.

« C'est pourquoi je supplie humblement Sa Sérénissime Majesté Charles, Empereur romain, les princes électeurs, comtes, seigneurs, chevaliers, nobles hommes, conseillers, villes et communes de la nation germanique, pour l'honneur de Dieu, la défense de l'Église chrétienne et de la foi, le maintien de la liberté des conciles, de me prêter appui, à moi et à mon appel, de s'opposer à la conduite antichrétienne du Pape, de ne point consentir à ses desseins violents, ou tout au moins de garder le silence, de ne point exécuter sa bulle antichrétienne, jusqu'au jour où après assignation, ma cause ayant été entendue par des juges impartiaux, j'aie été réfuté selon les principes de l'Écriture, etc. »

« *Maledicent illi  
Et tu benedices.* »

Poussé par ce génie singulier, audacieux, qui dans les moments décisifs faisait taire en lui toutes les voix de la sagesse et de la prudence humaines, qui, en le surprenant lui-

même, déconcertait ses amis, les blessait, et du même coup épouvantait ses adversaires, il se décida à un acte d'une témérité inouïe; il résolut de brûler publiquement la bulle, les décrets du Pape, les livres de ses ennemis, comme on avait brûlé les siens. Il avait, en brûlant les décrétales, pleine conscience des conséquences d'une action aussi aventureuse; il savait qu'il se séparait à jamais, non-seulement de l'autorité du Pape, mais du droit canonique qui régissait la chrétienté tout entière; que cette hardiesse du théologien effrayerait à Wittenberg même les juristes ses amis, qui n'avaient point cessé de considérer le droit canonique comme la source naturelle et le plus sûr appui de la législation. Lorsque, pour la première fois, au mois de juillet, il en exprima la pensée à Spalatin, celui-ci le pria de rester dans les limites de la modération, à cause de l'électeur Frédéric; mais quand ses livres eurent été brûlés à Mayence, avec l'assentiment de l'archevêque Albert, il n'hésita plus.

Le 10 décembre, il fit afficher un placard annonçant à la jeunesse académique que le lendemain à neuf heures du matin, « les décrétales antichrétiennes seraient brûlées »! A l'heure dite, une foule composée de docteurs, d'étudiants, de bourgeois, se rendit sur une place, devant la porte de l'Elster, auprès de l'hôpital. Un maître ès arts éleva un bûcher, Luther y déposa les décrétales, et on y mit le feu. Puis saisissant la bulle, il la jeta dans le brasier en prononçant à haute voix ces paroles : « Puisque tu as contristé le Saint du Seigneur, que le feu éternel te consume! » « *Quia tu conturbasti Sanctum Domini, ideoque te conturbet ignis æternus.* »

Cet acte accompli, il revint en ville suivi des docteurs et des maîtres. Les écoliers, foule ardente et indisciplinée, que déjà, dans une occasion récente, il avait eu peine à maîtriser<sup>1</sup>, toujours prête pour les manifestations tumultueuses,

<sup>1</sup> En juillet (1520), des rixes avaient eu lieu entre la police et les étudiants. Ceux-ci, se jugeant maltraités, portèrent leurs plaintes à l'Électeur, et

tueuses, restèrent, chantant et parodiant les cérémonies romaines. Les uns entonnaient un *Te Deum*, les autres un *De profundis* sur la mort des décrétales. Les scènes de tumulte se renouvelèrent dans l'après-midi; et tout ce qu'on put trouver de livres papistes, les écrits d'Ochsenfart, de Eck et d'Emser furent jetés au feu.

Le lendemain, à l'heure où il faisait son cours, Luther dit à ses auditeurs avec un très-grand sérieux : « Gardez-vous des lois et des statuts du Pape. Ce que nous avons fait hier n'est rien; c'est le Pape lui-même, c'est-à-dire le siège pontifical, qu'il faut brûler. Si vous ne détournez pas vos cœurs du règne du Pape, vous ne pourrez obtenir le salut de vos âmes. Ce règne est si différent de celui de Jésus-Christ, qu'il vaudrait mieux pour un homme vivre dans un désert que de lui appartenir. Quiconque a souci de son âme doit trembler de renier le Christ en tenant pour ce misérable Pape. Qui s'y oppose néanmoins, doit le faire au péril de sa vie. Pour moi, je préfère courir ce danger plutôt que de m'exposer à perdre mon âme par le silence. J'ai horreur de cette peste de Babylone, et de cette furie romaine. Voilà ce que j'annoncerai à mes frères aussi longtemps que je vivrai. S'il m'est impossible de lui résister, j'aurai au moins tout fait pour sauver les nôtres. Que d'autres fassent ce qu'ils pourront : il est temps de faire pénitence <sup>1</sup>. »

« J'ai d'abord tremblé et prié, écrit-il à Staupitz en lui annonçant ce qu'il venait de faire, mais aujourd'hui je suis heureux, et ne crois pas avoir, dans toute ma vie, ressenti une pareille joie <sup>2</sup>. »

Et à Spalatin, en style de proclamation : « Voici des nouvelles : L'an 1520, le 10 décembre, à la neuvième heure,

le recteur de l'Université les appuya. Luther irrité prit violemment parti contre eux, accusa le recteur de faiblesse, prêcha contre l'esprit de sédition : « C'est Satan qui, ne pouvant nous nuire du dehors, jette au milieu de nous son esprit. » (DE W., I, 466, 471, 484.)

<sup>1</sup> DE W., I, 466. — SECKEND., I, 114, 1, 542. Op., V, 252 ss.

<sup>2</sup> DE W., I, 541.

ont été brûlés à Wittenberg, vers la porte orientale, près de la Sainte-Croix, tous les livres du Pape : décrets, décrétales, Clémentines, Extravagantes et la nouvelle bulle de Léon X; puis la *Summa angelica*, le *Chrysoprasus* de Eck, tous les écrits du même auteur, ceux d'Emser et de quelques autres encore. Les papistes incendiaires verront par là qu'il ne faut pas grande vertu pour brûler, comme ils le font, les livres qu'ils ne peuvent réfuter <sup>1</sup>. »

Quelques jours après, pour faire connaître au monde et pour justifier cet acte, il publia un petit écrit intitulé : *Pourquoi les écrits du Pape et de ses disciples ont-ils été brûlés par le docteur Martin Luther* ?

« Moi, Martin Luther, docteur de la Sainte Écriture, moine Augustin, fais savoir à tous et à chacun, que le lundi après la Saint-Nicolas en l'année 1520, par ma volonté, mon conseil et ma participation, ont été brûlés les écrits du Pape de Rome et de quelques-uns de ses adhérents. Si quelqu'un, ainsi que je le prévois, étonné de cette action, demande en vertu de quel ordre ou pour quel motif j'ai fait cela, voici quelle est ma réponse :

« 1. C'est une ancienne coutume de brûler les livres pleins de méchanceté et de poison. Nous en avons un exemple au dix-neuvième chapitre des Actes des Apôtres, où, sur l'ordre de saint Paul, on en brûla pour plus de 5,000 deniers.

« 2. Je suis, bien qu'indigne, un chrétien baptisé, docteur juré de la Sainte Écriture, prédicateur de l'Évangile. Mon titre, mon état, mon serment, ma fonction me donnent le droit de m'opposer à tout enseignement antichrétien. Et bien que plusieurs auxquels incombe le même devoir, par inintelligence ou par une crainte coupable, n'ont pas osé faire une pareille chose, je ne pourrais, ayant la conscience éclairée par la grâce de Dieu et l'esprit courageux, me justifier devant Dieu si je me laissais retenir par leur exemple.

<sup>1</sup> Dr W., I, 532.

<sup>2</sup> Latin. Op., V, 252; en allemand, EAL., XXIV, 150 ss.



« 3. Je me serais néanmoins abstenu si je ne savais, par expérience, que non-seulement le Pape et ses séducteurs égarent le monde, mais qu'encore ils persistent dans leurs erreurs malgré toutes les exhortations qu'ils ont reçues, et qu'ils condamnent et brûlent aveuglément la doctrine évangélique.

« 4. Je ne crois pas non plus, à moins qu'on ne m'en fournisse la preuve positive, qu'ils agissent d'après les ordres directs et immédiats du pape Léon X. J'espère que ces livres que j'ai brûlés, bien qu'étant de ses prédécesseurs, n'ont pas même son approbation.

« 5. Puisqu'en brûlant mes livres, ils portent atteinte à la vérité, ils trompent le peuple et causent la ruine des âmes, pour sauver celles-ci, j'ai à mon tour brûlé leurs livres par un mouvement du Saint-Esprit, à ce que j'espère, et dans la conviction que je pourrais les amener à résipiscence. Que personne ne se laisse émouvoir par le nom et l'éclat de la papauté, le prestige du droit ecclésiastique, le long usage des livres que j'ai brûlés. Que chacun, au contraire, écoute ce que le Pape enseigne, qu'il lise ces doctrines abominables, et qu'alors il décide si c'est justement ou injustement que j'ai brûlé leurs livres. »

Après cet exorde, il reproduit une série de propositions tirées du droit ecclésiastique, qui lui paraissent dignes du feu :

« Le Pape n'est nullement obligé de se soumettre aux lois. — Le soleil est le symbole de la puissance spirituelle, la lune est le symbole de la puissance civile dans la chrétienté. — Le Pape n'est assujetti ni aux conciles ni à leurs décrets. — Le Pape a plein pouvoir au-dessus de tous les droits. — Personne n'a le droit de punir le Pape, celui-ci conduirait-il les âmes à Satan. — Après Dieu, le salut de toute la chrétienté dépend du Pape. — Nul sur la terre ne peut juger le Pape; lui, juge tous les hommes. — Le siège romain donne force à tous les droits; mais il n'est soumis à

aucun. — Le rocher sur lequel Christ édifie son Église, c'est le Saint-Siège romain. — Le pouvoir des clefs n'a été donné qu'au seul saint Pierre. — Christ a transmis sa charge de sacrificateur à saint Pierre. — Le Pape défend le mariage à tous les prêtres. — Nicolas III, dans sa décrétale, prétend que Christ, en conférant les clefs, a donné à saint Pierre et à ses successeurs la puissance céleste et la puissance terrestre. — Ils soutiennent mensongèrement que l'empereur Constantin leur a donné Rome et son territoire. — Ils se vantent d'être les héritiers de l'empire romain. — Le Pape peut déposer les rois, détruire les alliances, relever des vœux. — Il a seul le droit d'interpréter l'Écriture. — Il ne reçoit pas de l'Écriture son honneur; mais l'Écriture la reçoit de lui, etc. »

« Quand Jésus-Christ vint sur la terre, ceux qui entendaient sa parole, disaient : Quand le Christ viendra, pourra-t-il faire de plus grands miracles que n'en fait celui-ci? — Aujourd'hui on murmure : Quand l'Antechrist viendra, quel plus grand mal pourra-t-il faire que le Saint-Siège de Rome?... A tous ceux qui ont parlé ou écrit contre lui, le Pape n'a jamais répondu par des raisons ou des témoignages de l'Écriture; il n'a jamais eu recours qu'à la violence, à la ruse, demandant l'appui des rois et des princes, brûlant et tuant. La vérité et la justice aiment la lumière et se laissent volontiers juger; mais lui, il en a peur, il lui faut les ténèbres. Pour nous, nous haïssons les affaires ténébreuses, et nous aimons la lumière. »

*« Sicut fecerunt mihi, sic feci eis. »*

Après l'accomplissement de ces actes qui n'étaient au fond que des repréailles et qui s'adressaient plus aux passions de la foule qu'à la raison des sages, Luther, sur l'avis de ceux qui l'entouraient, de Spalatin, de l'Électeur lui-même, jugea nécessaire de faire une défense lumineuse des propositions que la bulle avait condamnées. Il se mit à l'œuvre,

et dès les premiers jours de janvier 1521, parut en latin et en allemand l'écrit intitulé : *Défense de toutes les propositions condamnées par la nouvelle bulle du Pape Léon X*<sup>1</sup>.

C'est aux doctes qu'il s'adresse, et en même temps aux laïques, ce peuple nouveau que Dieu oppose maintenant au monde des clercs qui repoussent son Évangile. Il passe en revue les propositions condamnées, les explique, en expose le sens véritable et chrétien, et loin d'en atténuer la pointe, il l'aiguisé encore. « J'ai été condamné pour avoir dit que l'indulgence rentre dans les questions indifférentes; je confesse mon erreur : l'indulgence perd les âmes; c'est une invention infernale. J'ai dit qu'au concile de Constance on a condamné quelques propositions de Huss qui étaient chrétiennes; je me rétracte : toutes l'étaient, et le Pape a condamné en lui le saint Évangile. » — Il revient aussi sur le dogme de la grâce. « Quoi, dit-il, la nature pourrait, sans la grâce, haïr le péché, l'éviter, s'en repentir, tandis que, même quand la grâce est venue, cette nature aime le péché, le recherche, le désire et ne cesse de combattre la grâce et de s'élever contre elle; ce dont tous les saints gémissent continuellement! Nulle de nos pensées n'est en notre puissance. Dieu est tout. Si l'on regarde en bas, tout paraît l'œuvre de l'arbitraire ou du hasard; si l'on regarde en haut, tout paraît nécessaire. »

Répondant aux reproches qu'on lui fait de se placer en face de l'Écriture et de mépriser les grandes autorités de l'Église, il dit :

« Pourquoi n'étudierait-on pas aujourd'hui l'Écriture comme au temps de la première Église? On n'avait alors ni Augustin, ni saint Thomas, ni d'autres autorités. Ceux-ci d'ailleurs ne sont-ils pas souvent en contradiction entre eux, et parfois ne violentent-ils pas le sens de l'Écriture? L'esprit

<sup>1</sup> *Assertio omnium articulorum Martini Lutheri per Bullam Leonis X novissimam damnatorum.* — Op., V, 156 ss. Cet écrit est dédié à Fabien de Feilitsch, qui mourut pendant l'impression. En allemand, *Erl.*, XXV, 53.

dans lequel l'Écriture a été rédigée est encore vivant en elle, et c'est avec cet esprit qu'on l'interprète. Il faut approfondir la Parole de Dieu, y penser jour et nuit; car la Parole elle-même illumine et donne la sagesse aux simples. »

Le texte allemand n'a pas ces pensées profondes, singulières sur la grâce; mais il redonne mieux la défense que Luther fait de lui-même :

« Ils m'accusent de me poser en docteur de tout le monde. N'est-ce pas eux qui m'ont fait sortir de mon obscurité en cherchant à s'élever par moi? Qui sait d'ailleurs si ce n'est pas Dieu qui m'a appelé, et si, en me méprisant, ce n'est pas Dieu qu'ils méprisent? Ne voyons-nous pas que Dieu n'a jamais choisi ses prophètes parmi les souverains sacrificateurs et les grands personnages? qu'il appelait au contraire des hommes du peuple, inconnus, méprisés? Les saints, dans tous les temps, ont dû reprendre les grands, les princes, les prêtres, les savants, et y mettre leur vie... Je ne prétends point être un prophète, mais je dis que ces violents qui me persécutent, doivent craindre de persécuter en moi un prophète... Si je ne suis point prophète, je suis néanmoins certain que la Parole de Dieu est avec moi et non avec eux; voilà pourquoi je les redoute si peu. Leurs persécutions, loin de m'effrayer, me réjouissent et redoublent ma confiance. D'ailleurs, ils ne peuvent rien que contre mon pauvre corps que je recommande à Dieu et à ses saints. »

## CHAPITRE VI.

### LA CITATION. — ÉCRITS DE LUTHER JUSQU'À SON DÉPART POUR WORMS <sup>1</sup>.

Le jeune empereur Charles-Quint, après un interrègne de six mois, avait été couronné à Aix-la-Chapelle. On connaît les péripéties de cette élection mémorable dont l'Europe entière devait éprouver les suites : la rivalité de François I<sup>er</sup>, roi de France, le rôle qu'y joua Léon X, les intrigues dans lesquelles furent enveloppés la plupart des princes de l'Allemagne, le choix qu'on fit de l'électeur Frédéric, son refus d'accepter la couronne impériale, son noble désintéressement, l'opinion qu'il fit prévaloir auprès de la diète, les craintes des princes allemands pour leurs privilèges, et les grandes espérances qu'on fondait de toutes parts sur un règne qui s'annonçait avec éclat.

Un des premiers actes d'administration que fit le jeune empereur, fut de convoquer à Worms une diète pour régler les affaires générales de l'empire. Les lettres de convocation portaient en outre que l'assemblée devait aviser aux moyens propres à arrêter les opinions nouvelles et dangereuses qui menaçaient de troubler la paix de l'Allemagne.

Tous les partis avaient essayé d'agir en cette occasion sur

<sup>1</sup> Op., VI. — ERL., LXIV. — T. R., IV. — COL., I. — WALCH., XV. — SPAL., Ann., XXXVIII. — COCHLÉUS. — ERIC., 180. — MATHES. — SELNECER. — LINGKE. — TENZ. — MYCONIUS. — RATZEBERGER. — SECKENDORF. — RANKE. — JÜRGENS. — BURKARDT, *Stud. u. Krit.*, 1869, p. 525. — KÖSTLIN, *Luthers Rede in Worms. Stud. u. Krit.*, 1875. — KOLDE, *Friederich der Weise*.

l'Empereur; les légats du Pape lui demandant uniquement d'assurer, par son autorité impériale, l'exécution de la bulle qui condamnait Luther et ses adhérents, en exerçant une pression sur les princes récalcitrants; l'électeur de Saxe insistant au contraire pour que cette affaire, dont toute l'Allemagne était émue, fût sérieusement examinée par l'Empereur et par la diète. C'est ainsi que les destinées de la réforme semblaient remises à l'arbitrage d'un jeune homme qui venait à peine d'atteindre sa vingt et unième année; mais ce jeune homme était déjà Charles-Quint. La raison politique devait être l'unique mobile de ses actes et de ses décisions.

S'il n'eût été qu'empereur d'Allemagne, de puissants motifs l'eussent poussé à favoriser un homme qui défendait avec tant de hardiesse les privilèges et les immunités pour lesquels l'Empire avait lutté si longtemps contre les Papes. Il n'avait pas oublié les intrigues de Léon lors de son élection, et il comprenait la nécessité d'une réforme dans les choses de la religion; mais sa rivalité avec François I<sup>er</sup>, et la prévision des graves événements qui s'annonçaient, lui faisaient un devoir de ménager le Pape, dont l'appui lui semblait indispensable à ses intérêts. Le sort de la Réforme allait donc dépendre des fluctuations et des nécessités de sa politique fort compliquée. Personnellement d'ailleurs il n'avait aucun goût pour elle. Élevé dans la pratique d'une religion formaliste, superstitieuse et de haute autorité, doué d'un caractère réfléchi, mélancolique, sans flamme de jeunesse et sans autre enthousiasme que celui de sa propre grandeur, il ne pouvait avoir qu'indifférence ou mépris pour cette piété vive, personnelle, nullement austère, bourgeoise, raisonneuse, dont il voyait en Allemagne les premières agitations, et qui pénétrait alors jusqu'en Espagne. Puis, comme chef d'un assemblage incohérent d'États divers, il ne pouvait que désirer le maintien de l'unité de foi et d'Église, seul point qui fût commun à tant de peuples que tout le reste séparait. L'ordre que d'ailleurs il venait de donner de brûler

les écrits de Luther dans les Pays-Bas, dont il était le souverain, devait dissiper les espérances que des hommes tels que Sickingen et Hutten avaient pu fonder sur lui.

Tout fut mis en œuvre pour l'amener à rendre un édit semblable pour les pays de l'Empire. Le nonce Aléander pressa, supplia, menaça, corrompit à prix d'argent les hommes de l'entourage de l'Empereur. Celui-ci, conseillé par un ministre d'une haute intelligence politique et d'une grande modération de vues, Guillaume de Croi, seigneur de Chièvres, qui malheureusement mourut pendant la diète, comptait se tenir dans les bornes de la prudence. Il ne voulait pas, pour plaire au Pape, mécontenter, au lendemain de son élection, des princes puissants dont il attendait encore des services, et soulever contre lui l'opinion de l'Allemagne ; il recula donc devant la mesure violente à laquelle on le conviait<sup>1</sup>.

D'un autre côté, l'électeur Frédéric, tenu au courant des menées d'Aléander, avait écrit au duc de Chièvres et au comte Henri de Nassau, leur demandant instamment d'amener l'Empereur à ne rien faire contre Luther avant d'avoir entendu celui-ci. Charles répondit lui-même qu'il laisserait volontiers tomber une affaire de laquelle tant de désordres pourraient naître, qu'il était par conséquent disposé à faire examiner Luther, pendant la diète, par des hommes doctes et prudents, qu'il veillerait à ce que nulle injure ne lui fût faite. Il engageait en outre l'Électeur à l'amener avec lui à Worms, et à lui prescrire de ne rien entreprendre contre le Pape, ni par paroles, ni par écrits. Les deux conseillers ajoutaient qu'ils avaient tout espoir qu'à Worms l'affaire serait apaisée et tomberait d'elle-même<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> V. sur Aléander à Worms : FRIEDRICH, *Abhandlungen der dritten classe der Bayr. Akad. der Wissenschaften. B. II.* III, p. 55 ss. (avec les rapports d'Aléander). — MUNTER, *Vermischte Beiträge zur Kirchengesch.*, p. 48. — WALTZ., *Wormser Reichstag, in den Forschungen z. deutschen Gesch. B.*, 8, s. 25. — RANKE.

<sup>2</sup> La lettre de l'Empereur, écrite d'Oppenheim le 28 nov., ne parvint à Frédéric que vers le milieu de décembre.

Frédéric entrevit un danger, et blessé de ce qu'on venait de brûler à Cologne les écrits de Luther, il répondit aussitôt : « que personnellement il n'a jamais eu l'intention de défendre les écrits de Luther, mais que, comme celui-ci s'est toujours offert à répondre de ses enseignements, il a simplement intercédé pour lui auprès de l'Empereur<sup>1</sup>; que depuis lors on avait brûlé ses livres à Cologne, à Mayence, sans ordre de l'Empereur, sans égard pour lui-même; que Luther a peut-être répondu imprudemment à ces actes; c'est pourquoi il supplie l'Empereur de lui épargner le soin de l'emmener avec lui à la diète<sup>2</sup> ».

Cette lettre était inutile. L'Empereur, cédant à de nouvelles instances d'Aléander, avait changé d'avis. Le 17 décembre, c'est-à-dire longtemps avant d'avoir reçu la réponse de Frédéric<sup>3</sup>, il lui écrivait de nouveau qu'ayant été informé que Luther était désormais sous le coup de l'excommunication, que tout ce qui l'approchait était frappé d'interdit, il l'engageait à ne le prendre avec lui qu'à la condition qu'il rétracterait tout ce qu'il avait écrit contre le Pape et se soumettrait au jugement de celui-ci, et à l'amener non à Worms, mais à Francfort ou en quelque lieu peu éloigné, ou mieux encore à le garder en Saxe jusqu'à ce qu'ils aient pu en conférer ensemble<sup>4</sup>.

Frédéric, à la réception de la première lettre de l'Empereur, avait chargé Spalatin de demander à Luther quelle résolution il prendrait dans le cas où il serait appelé à comparaître devant la diète. Celui-ci n'hésita pas un seul instant et répondit le même jour :

(24 décembre.)

« Si l'on m'appelle, je viendrai; si je ne puis m'y rendre

<sup>1</sup> Lettre de l'Él. aux conseillers, datée du 14 déc., celle à l'Empereur du 24 déc.

<sup>2</sup> SPALAT., *Annal.*, p. 18.

<sup>3</sup> Lettre de l'Empereur, du 17 déc., à de Worms.

<sup>4</sup> TENTZ., I, 480, ss. — SPAL., *Ann.*, p. 18.



en santé, je m'y ferai porter malade. Si César me cite, il ne faut point douter que c'est Dieu qui m'appelle. S'ils me font violence, chose très-vraisemblable, car ce n'est certes pas pour m'instruire qu'ils m'appellent, je remets ma cause entre les mains du Seigneur. Il vit et règne encore, Celui qui préserva les trois jeunes enfants dans la fournaise du Roi de Babylone. S'il ne veut pas me sauver, ma vie est peu de chose à côté de celle de Christ qui périt entouré d'ignominie et de scandale. Il ne saurait être ici question de péril ou de salut; ne considérons qu'une chose, c'est que nous n'exposions pas notre Évangile aux railleries des impies, et que nous ne donnions pas à nos adversaires la joie de nous reprocher de n'avoir point osé affirmer nos doctrines et répandre notre sang pour l'Évangile. Que la miséricorde de Christ détourne de nous une semblable honte, et de nos adversaires un tel sujet de gloire. *Amen.*

« S'il faut que les rois et les grands de la terre s'assemblent, s'unissent aux nations et s'élèvent contre le Seigneur et contre son Christ, l'Esprit dit aussi : « Heureux sont ceux qui se confient en lui. » Vraiment, le Seigneur se rira d'eux tous et les affolera. Nul ne saurait dire si l'Évangile et le salut de tous ont plus ou moins à gagner de ma mort que de ma vie; mais vous savez que la vérité de Dieu est une pierre de scandale placée pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël.

« N'ayons donc plus qu'un seul souci et un seul devoir, celui de prier Dieu que, pour soutenir l'impiété, l'empereur Charles ne souille pas les premiers actes de son règne en répandant mon sang ou celui d'un autre. J'aimerais mieux, comme je l'ai dit souvent, périr par les mains seules des Romains, et ne pas voir cet homme enveloppé avec les siens dans la même affaire. Vous savez quelles douleurs ont frappé l'empereur Sigismond après le meurtre de Jean Huss : il n'a plus prospéré dès lors; il est mort sans postérité; son fils, son petit-fils Ladislas moururent, et en une seule génération

son nom s'éteignit, etc. — Si pourtant il faut que je sois livré non-seulement aux mains des prêtres, mais à celles des peuples, que la volonté du Seigneur soit faite. *Amen.*

« Vous avez là toute ma pensée et tout mon conseil. Attendez tout de moi, hormis la fuite et la rétractation. Je ne veux point fuir, encore moins me rétracter. Que le Seigneur Jésus me soutienne dans cette résolution. Si je faisais l'un ou l'autre, ce serait au péril de la piété et du salut de plusieurs, etc. <sup>1</sup>. »

Quand il sut que l'Empereur était revenu sur sa détermination, il en ressentit une vive surprise <sup>2</sup> : « Je viens de lire la lettre nouvelle de l'Empereur qui retire sa première. Quelle espérance, je vous le demande, peut-on fonder sur des gens qui sentent et qui écrivent ainsi? César m'a appelé, puis il est revenu sur cet appel. Nous sommes enveloppés dans un tumulte indicible; c'est peut-être l'inondation prédite il y a vingt-quatre ans <sup>3</sup>. »

L'Électeur était arrivé le 5 janvier à Worms, accompagné de Spalatin et de son conseil; il vit l'Empereur, comprit à la fois ses dispositions chancelantes, les embûches que « les hommes au chapeau rouge » tendaient à Luther, et aussi les sympathies nombreuses, ardentes, que « la cause de l'Évangile » rencontrait d'autre part. Il crut qu'il n'était pas possible que l'on condamnât Luther sans l'avoir entendu, et il invita celui-ci à lui écrire une lettre qu'il pût montrer à l'Empereur et aux États. Luther la rédigea et la lui envoya le 25 janvier 1521 <sup>4</sup>.

« J'ai appris par Votre Grâce, lui disait-il, quelles sont à mon égard les dispositions de Sa Majesté Royale et Impériale, et je l'en remercie humblement. Je suis réjoui de cœur de ce que Sa Majesté veut bien examiner une cause qui n'est

<sup>1</sup> DE W., I, 534.

<sup>2</sup> L. à Spalatin. DE W., I, 544.

<sup>3</sup> L. à Link. DE W., I, 546.

<sup>4</sup> DE W., I, 548 et 550.

ni la mienne ni celle d'aucun particulier, mais celle de la chrétienté entière et de toute la nation allemande.

« C'est pourquoi, ainsi que je l'ai toujours offert et protesté, je m'engage humblement à faire ou à laisser tout ce qui est compatible avec Dieu et avec la dignité chrétienne, tout ce qui peut être exigé de moi par des raisons honnêtes, certaines et suffisantes, tirées de la très-sainte Écriture.

« Je supplie donc Votre Grâce de demander pour moi à Sa Majesté Impériale qu'elle daigne m'accorder la sécurité suffisante et un sauf-conduit contre toute violence qui pourrait m'être faite, et que j'ai tant de raison de redouter, et qu'elle remette cette cause entre les mains d'hommes érudits, prudents, non suspects, pieux, clers et séculiers, bien instruits dans les Écritures, ayant la connaissance des lois divines et humaines; qu'elle leur donne la mission de m'entendre promptement; qu'elle ne permette pas qu'on emploie la force contre moi avant que je n'aie été convaincu d'être un homme inique et impie; que Sa Majesté, comme le chef séculier de la sainte Église chrétienne, obtienne de mes adversaires, les défenseurs du siège romain, qu'ils cessent leurs attaques impies et insensées contre moi, en brûlant mes livres et en s'en prenant par leurs malignes et furieuses attaques à ma vie, ma dignité, mon honneur, mon salut et mon bonheur, alors que je n'ai été ni entendu ni convaincu; et si en défendant non ma personne qui n'est rien, mais la vérité évangélique et divine, j'ai pu faire ou puis encore être poussé à faire certains actes, qu'il daigne les excuser comme des actes nécessaires à ma défense et à la défense de la Parole de Dieu.

« Je suis donc prêt, si j'obtiens sécurité suffisante et sauf-conduit pour l'aller et le retour, à me rendre en toute obéissance à la diète impériale qui doit se tenir à Worms, à comparaître là devant des juges loyaux, doctes, probes et non suspects, et avec l'aide du Dieu tout-puissant, à exposer ma cause et à me justifier de telle sorte que tous reconnat-

tront que je n'ai rien fait et rien proposé jusqu'ici par une volonté téméraire, inconséquente, inordonnée, ou pour acquérir des biens et des honneurs de ce monde; mais tout ce que j'ai dit et enseigné, je l'ai fait selon ma conscience, mon serment et mon devoir, comme un docteur indigne de la Sainte Écriture, à la gloire de Dieu, pour le salut et la prospérité de l'Église catholique, le bien et l'avantage de la nation allemande, pour la destruction des abus dangereux et des superstitions, pour la délivrance du monde chrétien de toutes ces tyrannies innombrables, de ces blasphèmes, de ces hontes impies, qui pèsent sur nous.

« Que Votre Grâce, que Sa Majesté Impériale, daignent ouvrir les yeux sur l'état misérable de la chrétienté. C'est ce que demande, dans ses humbles prières à Dieu, votre tout dévoué et obéissant chapelain.

« Wittenberg, le jour de la conversion de saint Paul, août 1521. »

Cependant Aléander s'irritait des perpétuelles tergiversations de l'Empereur et de ses conseillers, et tenait parfois un langage menaçant : « Si ces Allemands, disait-il assez ouvertement, qui donnent si peu d'argent au Pape, renversent le joug de Rome, nous les ferons s'entre-déchirer les uns les autres, et périr dans leur propre sang <sup>1</sup>. »

Ce qu'il réclamait avant tout, c'est que Luther ne parût pas à la diète, et que celle-ci ne se fit point juge dans une cause déjà jugée; il demandait l'exécution pure et simple du jugement prononcé contre lui. Le Pape venait, au commencement de l'année, de lancer une nouvelle bulle : « *Decet Romanum pontificem* », dans laquelle il renouvelait la sentence d'excommunication et enjoignait à tous les prêtres de s'élever contre la redoutable hérésie. Il avait joint à cette bulle un bref à l'Empereur, dans lequel il priait instamment celui-ci d'en finir avec cette peste et de faire exécuter la sentence. Quelques immunités à son confesseur, quelques

<sup>1</sup> DE W., I, 556.

concessions au sujet de l'inquisition en Espagne, servaient de passe-port à cette pressante sollicitation. L'Empereur lassé, à moitié gagné, décida enfin que le bref serait lu à la diète et qu'on y entendrait les conclusions du nonce Aléander.

La lecture eut lieu le 13 février, mercredi des Cendres. Frédéric malade ou feignant une maladie n'y assista pas. Aléander parla éloquemment, longuement durant trois heures. Il discuta avec habileté les propositions de Luther, à ses yeux attentatoires à Dieu, aux anges, à l'Église, au Pape, à l'Empereur et à la puissance publique. Il insista sur ce point que Luther, en s'élevant contre les lois de l'Église et de l'Empire, renouvelait l'hérésie hussite, rappelait des enfers Huss et Jérôme de Prague, blasphémait contre le concile de Constance, méprisait tous les saints conciles, et tout en appelant du Pape à un concile futur, refusait de se soumettre à aucun. Il s'éleva ensuite avec indignation contre la pensée d'entendre la défense de cet homme condamné et de mêler des laïques à cette affaire. « L'Empereur lui-même ne sait-il pas qu'il n'a point à juger des choses de la foi ? » — Il conclut en adjurant l'Empereur et la diète de donner l'ordre de brûler les écrits de Luther. Quant à l'exécution du jugement contre sa personne, il n'en parla point.

L'impression que produisit le discours d'Aléander fut, paraît-il, considérable. En signalant le réveil de l'hérésie hussite et le mépris de Luther pour le concile de Constance, il avait touché un point particulièrement sensible aux Allemands ; et plusieurs princes, auxquels cependant Luther n'était pas antipathique, se sentirent ébranlés. L'Empereur fut très-ému de ce qu'il venait d'entendre. On raconte qu'après la séance, il déchira une lettre de Luther (probablement celle du 25 janvier), qu'il tenait à la main, et qu'il en jeta les morceaux à terre. Aléander la fit ramasser et l'envoya à Rome.

Il se passa alors un fait singulier, qui montre combien était grande l'incertitude des esprits, et combien cette affaire

pesait sur les consciences. Le confesseur de Charles-Quint, Glapio, un moine franciscain, qui avait toute la confiance et une partie des secrets de son maître, demanda à la suite de cette séance un entretien avec l'électeur Frédéric; celui-ci s'y refusa catégoriquement, mais chargea son chancelier, le docteur Brück (Pontanus), d'entendre ce que le moine avait à dire. Dans les longues et secrètes conférences qu'ils eurent ensemble, Glapio dit : « Je suis loin d'être ennemi de Luther; il y a dans ses précédents écrits des choses qui peuvent grandement édifier l'Église; son livre de la *Liberté chrétienne* témoigne d'un grand esprit et d'une belle âme; mais celui de la *Captivité de Babylone* m'a troublé. Je ne puis croire que Luther s'en reconnaisse l'auteur; ce n'est ni son style ni sa manière. Il devrait ou le renier ou dire qu'il l'a écrit dans un moment de colère contre ses adversaires. »

Il releva ensuite un certain nombre de propositions tirées de l'écrit intitulé : *Assertio articulorum*, etc., dont la rétraction lui paraissait nécessaire, et ses exagérations sur la puissance du Pape que tour à tour il appelle le vicaire de Jésus-Christ et l'Antechrist. S'il accorde ces points, le reste n'est rien et peut prendre un sens acceptable. « C'est ainsi que sa bonne marchandise, qui est presque arrivée au port, ne fera pas naufrage. » La plupart des adversaires de Luther ne l'ont point compris; et si lui-même revient sur ces points, il sera facile de modifier le jugement du Pape. Dans tous les cas, il est injuste de le frapper sans l'entendre; il faudrait remettre son affaire entre les mains d'hommes justes et impartiaux, pris en Allemagne, et lui, doit, en attendant, demeurer dans les États et sous la protection de son prince. Quant à l'Empereur, il résiste encore aux sollicitations des légats qui chaque jour, l'assiègent pour qu'il donne l'ordre d'exécuter la bulle; il n'a pas été insensible à quelques passages de la *Captivité de Babylone*, et il n'est point de l'avis d'Aléander, que l'Empereur n'a rien à voir aux choses

de la foi. Le meilleur serait donc de confier la cause à des hommes pieux, non suspects; Luther comparaitrait devant eux et promettrait de se soumettre à leur jugement et au Pape, etc <sup>1</sup>.

On s'est bien souvent demandé ce qui a pu dicter à Glapio une semblable démarche et un semblable langage. Les uns n'y ont vu qu'un piège concerté entre lui et les légats du Pape, car, disent-ils, en même temps qu'il agissait ainsi, il recevait les félicitations et les encouragements de la cour de Rome. D'autres, sans plus de vraisemblance, prétendent au contraire que, partisan secret de la Réforme, il agissait pour elle. « C'est, dit Érasme, un homme insondable; on pourrait vivre dix ans avec lui sans connaître le fond de sa pensée. » Le vrai est qu'il était ambitieux, et qu'il travaillait uniquement pour lui et pour son maître. Tous deux désiraient poser des bornes à la puissance illimitée du Pape; tous deux voulaient, avec les meilleurs esprits, une réforme générale de l'Église, et lui en particulier voyait dans Luther un admirable instrument de la politique impériale, et dans le mouvement dont il était l'auteur une puissance utile et bien-faisante si l'on parvenait à l'endiguer. Ses démarches n'eurent, au fond, d'autre but que de ramener la réforme à l'état d'une opposition semblable à celle des anciens conciles généraux. — Il devait naturellement échouer dans ses desseins : Frédéric refusa obstinément d'en parler à l'Empereur; et ces conférences du confesseur avec le chancelier Brück n'amenèrent aucun résultat. L'Empereur céda dès lors à la pression des nonces, et proposa à la diète un édit sévère qui condamnait au feu les écrits de Luther, et ordonnait qu'on se saisît de sa personne jusqu'à ce que son sort fût décidé par un jugement. La diète mit le projet en délibération.

Tandis qu'à Worms ces intrigues se croisaient et que tout

<sup>1</sup> FOERSTEMANN, *N. Urkundenbuch*, p. 56 ss. — MAURENBRECHER, *Studien und Skizzen zur Geschichte der Reformationszeit*.

ce monde, ami ou ennemi, s'agitait dans la passion et dans l'attente de ce qui allait arriver, Luther, tranquille à Wittenberg, accomplissait sa tâche de chaque jour, enseignait, écrivait, prêchait avec un suprême détachement. Il était instruit par Spalatin de tout ce qui se tramait contre lui <sup>1</sup>, et aussi des amitiés puissantes et des sympathies que sa cause menacée éveillait chez les âmes généreuses. Les évêques de Meissen et de Mersebourg, tout près de lui, avaient exécuté la sentence pontificale en jetant au feu « des charretées » de ses livres. Il n'en prit aucun souci et en plaisantait même. « Cette affaire, disait-il, n'est pas encore dans le nid des papistes. » Maudit par le Pape, il ne se sentait que plus libre ; il laissa ses exercices monastiques, ses heures, pour mieux se livrer au travail. De l'état de moine il ne garda plus que la demeure et l'habit <sup>2</sup>. Il avait d'ailleurs plus l'impression de l'immense colère qu'il avait soulevée en Allemagne contre la papauté, que celle du péril dont il était lui-même menacé. A Leipzig, à Torgau, à Magdebourg, on se riait ouvertement de la bulle ; à Wittenberg, les étudiants organisaient des mascarades où Pape et cardinaux étaient bafoués ; l'opinion publique irritée, méprisante pour Rome, le soutenait et l'affermissait dans son inébranlable résolution. « Il est bien juste, disait-il, de se moquer de cet ennemi de Christ, qui s'est moqué de tant de rois et de Christ lui-même <sup>3</sup>. »

Une peine néanmoins troublait cette tranquillité d'âme. Son « père » Staupitz, cédant à la crainte, délaissait la cause pour laquelle il avait le premier combattu. Depuis longtemps, le vieillard, peu fait pour ces luttes terribles, où son disciple était entré avec tant de vaillance, soupirait après le repos, incertain à la vue des commotions qui se préparaient et de cette

<sup>1</sup> « Spalatin m'écrit que l'Évangile trouve là tant de faveur qu'il ne pense pas qu'on me condamne sans m'entendre et sans me convaincre. » DE W., I, 556.

<sup>2</sup> DE W., I, 569.

<sup>3</sup> DE W., I, 561.



universelle tempête qui menaçait d'engloutir les institutions existantes ; il avait pris peur et s'était retiré. Déjà, en 1519, Luther lui écrivait : « Mon père, vous m'abandonnez trop ; j'ai été tout ce jour dans une profonde tristesse à votre sujet, comme l'enfant sevré pleure après sa mère. Je vous en conjure, louez le Seigneur à mon sujet, bien que je sois un pécheur. Je hais cette vie détestable ; j'ai peur de la mort, je suis vide de foi et tout plein d'autres dons que je ne désirerais nullement, Christ le sait, s'ils ne servaient à sa cause <sup>1</sup>. »

Staupitz avait cru échapper à la lutte en se démettant de sa charge de vicaire général et en se retirant à Salzbourg. L'archevêque Matthieu Lang, qui l'y avait attiré, ne l'y laissa pas tranquille ; il lui demanda de se déclarer positivement contre l'hérésie luthérienne. Le malheureux vieillard n'avait ni le courage de résister, ni la volonté d'abandonner la vérité. « Martin, écrivait-il à Link, a entrepris de grandes choses ; il agit avec un grand esprit ; c'est Dieu qui l'illumine. Moi, je ne suis qu'un enfant qui balbutie et se nourrit de lait. »

« O mon vénéré Père, lui répondait Luther, quand nous étions ensemble à Augsbourg, et que nous parlions de ma cause, vous me disiez alors : « Souviens-toi, frère, que tu as « commencé cette affaire au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » J'ai pris cette parole comme venant non de vous, mais du Seigneur lui-même, et je l'ai gardée fidèlement dans ma mémoire.

« Aujourd'hui je vous la rappelle et je vous dis : Vous aussi, souvenez-vous de la parole que vous avez prononcée. Ce n'est pas un jeu que cette affaire, c'est une chose bien sérieuse ; et comme vous l'avez dit : Si Dieu ne l'accomplit lui-même, nous n'y pouvons rien <sup>2</sup>. »

Staupitz ne sut point sortir des liens dont l'habile archevêque l'entourait : troublé, non convaincu, il consentit enfin

<sup>1</sup> DE W., I, 342.

<sup>2</sup> DE W., I, 541.

à ce qu'on exigeait de lui, et signa une manière de rétractation, dans laquelle il se soumettait au jugement du Pape.

Quand Luther l'apprit, son cœur saigna :

« J'ai appris avec douleur que le pape Léon vous a demandé de montrer en vous-même la croix que vous avez prêchée. Je ne voudrais pas que ce loup fût satisfait de tout ce que vous lui accordez. Il interprétera votre action comme si vous me reniez entièrement, moi et tout ce que j'ai fait, puisque vous déclarez vous soumettre à son jugement. Si Christ vous aime, qu'il vous force à revenir sur cet écrit, puisque dans cette bulle on condamne tout ce que vous avez enseigné, tout ce que vous avez expérimenté de la miséricorde de Dieu.

« Il ne me paraît pas qu'on puisse, sans offenser Dieu, prendre pour juge le pire ennemi du Christ et de sa grâce. Voilà ce que vous auriez dû affirmer; voilà ce que vous auriez dû répondre à cet impie. Car ce n'est plus le temps de craindre, c'est le temps de crier, aujourd'hui que Jésus-Christ est condamné, lacéré, blasphémé. Vous m'exhortez à l'humilité; à mon tour je vous exhorte à l'orgueil. Vous avez peut-être une trop grande humilité comme moi, un trop grand orgueil.

« Vraiment la chose est sérieuse. Nous voyons Christ souffrir. S'il y a eu un temps pour se taire et pour s'humilier, aujourd'hui que notre Sauveur qui s'est livré pour nous, est tourné en dérision dans le monde entier, je vous le demande, ne combattons-nous pas pour lui? ne mettrons-nous pas nos vies en jeu? Mon père! le péril est plus grand que quelques-uns ne le pensent! C'est ici que s'accomplit la parole de l'Évangile : *« Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon père. Qui aura honte de moi j'aurai honte de lui! »*

« On me trouve sans doute superbe, avare, adultère, homicide, ennemi du Pape, coupable de tous les crimes : mais il ne faut pas qu'on puisse m'accuser d'un silence impie, tandis

que mon Seigneur souffre et crie : « *Tout refuge me man-  
« quait, et personne ne pensait à ma vie. Je regardais à ma  
« droite, et il n'y avait personne qui me reconnût.* » (Ps. CXLII,  
6.) J'espère, en le confessant, être absous de tous mes péchés;  
c'est pourquoi j'élève avec confiance ma corne contre cet idole  
de Rome qui est le véritable Antechrist. La parole de Christ  
n'est point une parole de paix, c'est la parole de l'épée.

« Si j'ai cru vous écrire ces choses, c'est parce que je  
craignais fortement que vous n'essayiez de tenir le milieu entre  
Christ et le Pape, qui sont les deux contraires. Prions le  
Seigneur de détruire du souffle de sa bouche ce fils de  
perdition. Si vous ne voulez pas suivre, laissez-moi aller et  
être enlevé. (*Sine me ire et rapi.*) Je ne me tairai pas, je  
dirai à cet homme ses crimes.

« Rien ne m'a attristé comme votre soumission. Plutôt  
tout autre que Staupitz, ce héraut de la grâce et de la croix!  
Si vous l'aviez fait avant de connaître cette bulle ignomi-  
nieuse, j'en aurais moins de peine.

« Hutten et plusieurs autres écrivent courageusement  
pour moi, ils préparent à cette Babylone des cantiques qui  
la réjouiront peu. Notre prince agit selon sa coutume, pru-  
demment et fidèlement; sur son ordre je publie mes *Asser-  
tiones* dans les deux langues. Philippe vous salue, et il  
demande à Dieu qu'il vous augmente son Esprit<sup>1</sup>. »

Cette lettre pleine de tristesse, d'encouragement, de  
reproches, d'affection filiale, ne pouvait, hélas! que tour-  
menter le cœur du vieillard, à qui le courage manquait  
pour rompre l'esclavage dans lequel il était tombé.

De nombreux écrits, de valeur inégale, sortirent de sa  
plume pendant ces jours troublés. Son activité dévorante  
embrassait tout; et il mettait toute son âme à l'affaire la  
plus petite comme si elle l'eût seule occupé.

<sup>1</sup> DE W., I, 556 ss.

Comme on persécutait en divers lieux ceux qui lisaient ses livres et que des prêtres leur refusaient l'absolution, il écrivit, sur l'instigation de Spalatin, un petit livre intitulé : *Instruction pour ceux qui se confessent*<sup>1</sup>, etc., afin de donner courage aux timides :

« Si votre confesseur vous cite la bulle du Pape, répondez-lui que les hommes les plus pieux la méprisent, que les jugements du Pape sont chose fragile; s'il vous refuse l'absolution, contentez-vous de l'absolution intérieure que Dieu lui-même vous donne. Si le prêtre vous retranche de la communion, laissez prêtre, autel, sacrement, église, car la Parole de Dieu, que la bulle condamne, vaut mieux que tout cela. L'âme peut se passer de toutes choses, même des sacrements; car dans cet abandon, Christ, le souverain évêque, se communique lui-même en esprit; mais elle ne peut se passer de la Parole de Dieu. Confesseurs et prélats, ne faites pas violence au peuple, de peur qu'il ne se demande qui vous a donné cette puissance et quelle est la valeur de la confession auriculaire, etc. »

Des adversaires nombreux, infatigables, qui ne reculaient devant aucune injure, aucune calomnie, avaient saisi le moment où tout paraissait l'accabler, pour frapper l'hérétique : Emser, Murner, Catharin, Latomus de Louvain, Prierias lui-même, malgré son peu de succès d'autrefois, toute une foule obscure, sans esprit, à lourde et étroite érudition, s'était jetée sur ses doctrines, pour en signaler le venin. Ils les discutaient sans les comprendre, les dénaturaient, montraient toutes les saintes institutions en péril, la papauté menacée, l'Église ruinée, et ils poussaient à l'exécution de la bulle. Luther leur tint tête à tous, mais comme en se jouant, ironique et d'une verve puissante qui rappelle celle de Voltaire, avec des violences, des trivialités de langage, une fougue et une hardiesse de pensées inimaginables.

<sup>1</sup> ERL., XXIV, 202 ss.

Emser, dans les derniers mois de l'année 1520, avait fait paraître à Rome, sous le nom supposé de *Thomas Radinus*, un écrit latin intitulé : *Discours aux princes et aux peuples de l'Allemagne contre l'hérétique M. Luther, qui vilipende l'honneur de sa nation*. Mélanchthon lui répondit avec sa force accoutumée. Emser alors s'en prit à la Lettre à la noblesse allemande, dans un nouvel écrit, dont les premières feuilles imprimées furent immédiatement envoyées à Luther. Celui-ci, voyant derrière Emser le duc Georges, dont la haine infatigable le poursuivait à Worms, entra dans la lice et accabla son adversaire de ridicule et de mépris. Le titre seul de ces écrits montre suffisamment le ton auquel leur polémique était montée <sup>1</sup>.

Luther : *Au bouc de Leipzig*. — Emser : *Réplique furieuse au tureau de Wittenberg*. — Luther : *Réponse au bouc de Leipzig*. — Emser : *Contre le livre antichrétien de Luther à la noblesse allemande*. — Luther : *Réponse au livre antichrétien, archi-spirituel et archi-habile du bouc Emser*. — Ces pamphlets de Luther dans lesquels il montre ses adversaires transis de peur, gonflés de venin, Emser, après avoir renouvelé le vœu d'Annibal, marchant en guerre contre lui, avec sa grande lance et sa courte épée, fuyant devant la Sainte Écriture comme le diable devant la croix, sont dans l'esprit du temps, grossiers, mais puissants. Emser se débat en vain ; il accuse la violence de son adversaire. — « Ah ! lui, répond celui-ci, mon grand et joyeux courage vous fait mal au cœur. Pourquoi combattrais-je sérieusement ces têtes folles qui osent tout et ne sont capables de rien ? Comme Élie se moqua des prophètes de Baal, n'ai-je pas le droit de me moquer de ces hommes qui ont jeté le mépris sur la Parole de Dieu et sur ses œuvres ? Ils m'accusent d'apporter le trouble dans le monde. Oui, la Parole de Dieu apporte ici-bas un trouble béni ; elle fait du bruit et cause des divisions.

<sup>1</sup> ERL., XXVII, 200 ss.

C'est la lutte de la foi contre la fausse piété, ce sont les souffrances et les persécutions qui recommencent, c'est la vraie vie du peuple chrétien. »

Le débat au fond est sérieux. Emser défend contre Luther les coutumes, les traditions, les Pères, l'autorité souveraine du Pontife romain. Luther lui oppose l'autorité souveraine de l'Écriture, interprétée dans son sens naturel, sans figures et sans allégories, scientifiquement. A l'Église hiérarchique il substitue l'Église des saints, à la prêtrise la sacrificature universelle des chrétiens; puis il revient à son habituelle conclusion. Le siège de Rome est le siège de l'Antechrist: Quand le Pape n'aurait inventé que le célibat des prêtres, il serait déjà l'homme de péché et le fils de perdition, « *homo peccati et filius perditionis* », pour tous les vices auxquels cette institution a donné naissance. « Vous me reprochez, vous et Murner, de ne toucher qu'aux vices du clergé, d'avoir, oiseau, sali mon nid, d'épargner la noblesse et les puissances. Qui pourtant plus que moi a attaqué ces derniers? Je n'ai parlé du clergé que dans mon plus récent écrit, et encore n'ai-je pris à partie que la papauté et la cour de Rome. Je n'en suis point encore arrivé à m'occuper des vices publics; tout mon travail est dirigé contre les vices que vous, papistes, vous tenez pour vertus, contre les superstitions, indulgences, cérémonies, doctrines d'hommes que vous prenez pour la sainteté. Je combats pour la pure foi et j'arrache tous ces masques. Quand nous aurons sauvé la foi de vos mensonges diaboliques, alors il sera temps de parler des mœurs et de frapper le vice. »

Thomas Murner auquel Luther répond si ardemment dans sa dernière réplique à Emser était un moine franciscain, prédicateur, homme de lettres, dont les écrits satiriques, à la manière d'Érasme, contre les vices et les folies du clergé avaient eu beaucoup de succès. Comme tant d'autres, il essaya de gagner ses éperons en s'attaquant à Luther, écrivit contre lui plusieurs pamphlets, et une poésie satirique : *Comment le docteur Murner a conjuré la folie de*

*Luther.* (1522.) Des amis de Luther lui répondirent sur le même ton. Lui-même ne jugea pas à propos de se défendre contre de telles attaques.

Un adversaire plus sérieux, Ambroise Catharin (Lancelotto Politta), dominicain, disciple de saint Thomas d'Aquin, théologien bien vu à Rome, s'était élevé contre lui. Dans un écrit dédié à l'Empereur, et intitulé : *Apologie de la vérité catholique contre les doctrines impies et empoisonnées de M. Luther*, il avait, avec les mêmes arguments que ses devanciers, combattu les erreurs de doctrine, défendu, exalté la papauté, l'indulgence et l'église hiérarchique. Rien ne distinguait son œuvre que le fait de venir de Rome et de faire un appel à la justice de l'Empereur. Luther répondit à l'avenant<sup>1</sup>, comme il l'avait fait pour Emser; puis abandonnant ce terrain tant débattu de ses hérésies et de ses contradictions, il recherche dans les écrits de Daniel, dans l'Apocalypse et les épîtres de saint Paul, les preuves que le Pape est l'Antechrist, preuves singulières, mais qui frappaient les imaginations. Il commente les prophéties et leur donne une signification étrange, nouvelle, qu'elles ont longtemps gardée au sein de l'orthodoxie protestante. Ce royaume du mensonge qui doit se briser sans que nulle main d'homme le pousse, c'est la papauté; cet homme de péché, qui doit périr avec le retour du Christ, « au souffle de sa bouche », c'est le Pape. Il ne doit point périr par la main des laïques, main trop douce pour un tel châtiment; il est réservé à l'avènement du Christ. — Nulle force humaine ne doit être employée contre lui; les armes de Dieu sont seules puissantes. Sa grandeur actuelle est une preuve que la fin est proche. — Tout cela est écrit avec virulence, avec des anathèmes dignes de Pétrarque et de Dante. La papauté est vouée au mépris, à l'horreur du chrétien. S'en détacher, c'est sauver son âme. — Cet écrit, réimprimé plusieurs fois, causa en Allemagne

<sup>1</sup> Op., V, 286 ss.

une sensation profonde et augmenta, s'il est possible, la haine universelle contre la papauté.

« Le Pape est l'Antechrist », tel était désormais le mot d'ordre jeté aux passions de la foule ; et nul dans ce monde enflammé n'en doutait <sup>1</sup>. Le *Passional du Christ et de l'Antechrist*, avec les parlantes images de Lucas Cranach, frappait vivement l'imagination populaire. On y voyait dans une série de situations parallèles, d'un côté Jésus-Christ portant sa couronne d'épines, de l'autre le Pape avec sa triple couronne ; le Christ lavant les pieds de ses disciples, le Pape donnant les siens à baiser aux chrétiens, etc., etc., le tout accompagné de beaux passages bibliques qui rendaient l'image plus saisissante. Les grands eux-mêmes en étaient charmés, et le prince Jean Frédéric, qui savait que Luther en était l'auteur anonyme, disait à Spalatin combien il en était satisfait.

Luther, engagé dans ces luttes violentes autant par la violence de son tempérament que par les basses attaques de ses ennemis, déplorait parfois la trop grande vivacité de sa polémique. Aux amis qui lui parlaient de silence il disait : « Hercule n'avait qu'une seule Hydre à combattre. Il y en a dix qui m'attaquent. » A un autre, Conrad Pellican, gardien du couvent des Franciscains, il répondait plus simplement : « Vous avez raison, je le sens bien, mais je ne suis pas maître de moi. Je ne sais quel esprit m'entraîne, et pourtant, j'ai bien conscience de ne vouloir de mal à personne. Mais mes ennemis se jettent sur moi avec tant de fureur que je ne prends pas assez garde à Satan. Priez donc le Seigneur pour moi, afin que je ne dise et n'écrive que les choses qui lui plaisent et non ce qui plait à mes adversaires. » — Il ajoute : « Vous faites bien de prier pour moi ; tout cela m'éloigne des études sacrées ; ma vie est une croix. » — A son prince il faisait la même confession <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> ERL., LXIII, 240. — DE W., I, 571. — TENTZEL, II, 287. *Reproduction du Passional en 1874*, chez N. Hoffmann, à Leipzig.

<sup>2</sup> DE W., I, 568, 555, 564.



Et néanmoins, grâce à cette souplesse singulière de son génie si multiple, il poursuivait, au milieu de ses luttes exci-antes, en face du péril imminent qui planait sur sa vie, ces douces études intérieures qu'il aimait tant. Chaque jour il prêchait deux fois, sur la Genèse et sur l'Évangile selon saint Jean. Il publiait la *première partie de sa Postille*, recueil d'une beauté simple et édifiante, de méditations sur les Évangiles et les Éptres du jour, à l'usage des prédicateurs et des communautés<sup>1</sup>. Il s'était mis à cette œuvre sur les désirs de Spalatin et du prince Frédéric, qui aimait à le voir occupé à ces sortes de travaux. Lui aussi s'y plaisait infiniment, et à la pensée de sa vie si partagée, il disait (dans sa dédicace au prince)<sup>2</sup> : « Je suis comme le saint homme Néhémie, qui édifiait d'une main la maison de Dieu, tandis que de l'autre il tenait l'épée toujours prête au combat. » — Il travaillait aussi à son *Commentaire sur les Psaumes*, qui lui donnait infiniment de peine, ce dont il se plaint.

Mais le plus beau, le plus onctueux de ces écrits édifiants sortis de sa plume à cette époque terrible, c'est le *Magnificat*, ou l'explication du *Cantique de Marie*. (LUC, I, 46.) La douceur native de son âme y a passé tout entière; pas une note qui détonne; tout y est grâce et onction. Il la dédie au jeune prince Jean Frédéric, dont il avait reçu beaucoup d'encouragement. « Les princes, lui dit-il, qui si facilement abusent de leur puissance, y peuvent apprendre la crainte de Dieu<sup>3</sup>. » Il y parle avec amour du Dieu qui, de son trône éternel, prend soin des petits; il appelle, avec Marie, heureux l'homme qui, du fond de sa misère, met en lui sa confiance, connaît sa miséricorde et chante de joie à la pensée de sa charité. Il exalte la foi qui accepte tout, même l'obscurité, et qui toujours espère et aime. — L'ouvrage n'était pas terminé qu'il reçut l'ordre de comparaitre devant la diète.

<sup>1</sup> Mars, 1521. En latin. Elle ne comprend que les textes de l'Avent.

<sup>2</sup> ERL., II, 90.

<sup>3</sup> ERL., XLV, 211 ss. — DE W., I, 562, 567, 571, 574, 582.

La diète avait mis en délibération l'édit de l'Empereur qui terminait la procédure contre Luther par la simple exécution de la bulle. Les débats durèrent longtemps, jusqu'à la fin de février, tumultueux, passionnés. Les princes ne pouvaient pas ne pas entendre la grande voix de l'Allemagne qui protestait contre toute violence faite à son « prophète ». Les nonces, d'un autre côté, travaillaient les esprits, troublaient les consciences, promettaient, séduisaient. Eck lui-même écrivait directement à l'Empereur : « Jadis Charlemagne a courbé sous la croix le cœur des fiers Saxons ; notre grand Charles ne saurait consentir à ce que le Saxon Luther ravisse au monde sa foi. » Les esprits partagés, inquiets, n'arrivaient pas à conclure. « Le moine, écrit le délégué de Francfort, nous donne beaucoup de souci. Une partie de l'assemblée voudrait bien le mettre en croix ; il aura peine à leur échapper, mais il est probable qu'il ressuscitera le troisième jour. »

Enfin, dans les premiers jours de mars, on s'accorda pour représenter à l'Empereur les dangers de son édit trop sévère et pour rédiger une contre-proposition qu'on le suppliait d'agréer. « La nation allemande, lui disait-on, est arrivée à un tel état de surexcitation, que si l'édit est rendu, il y a péril de troubles et de séditions. Il est impossible de frapper Luther sans l'avoir entendu. Il faut donc l'appeler, lui donner un sauf-conduit, et le commettre à des hommes instruits, impartiaux. On n'entend point disputer avec lui, mais lui demander uniquement s'il persiste, ou non, dans les doctrines qu'il enseigne contrairement à la foi de nos pères ; s'il rétracte ces doctrines, on l'entendra sur les autres points et on y pourvoira ; s'il y persiste, les États ne sont point disposés à abandonner la vieille foi des Pères, et sans disputer avec lui, les princes aideront l'Empereur à prendre contre lui toutes les mesures nécessaires. »

Cette résolution montre bien, par le vague même des termes dans lesquels elle est conçue, l'incertitude générale

et la crainte qui dominait toute la situation. L'Empereur y donna son assentiment, croyant avoir assez fait pour le Pape et ne voulant pas blesser la diète. Ayant essayé d'obtenir d'elle un ordre immédiat de détruire les livres hérétiques de Luther et de procéder contre lui dans le cas probable où il se refuserait de se rendre à la citation qui allait lui être faite, ou de se rétracter, il éprouva un refus. La diète, fort impressionnable et très-montée contre Rome, le pria de surseoir à l'exécution du mandat impérial qu'il avait fait rédiger (le 10 mars), et d'imposer simplement le silence aux deux parties <sup>1</sup>.

L'Empereur à qui toute cette affaire était déplaisante, et qui n'éprouvait que de la répulsion contre l'hérétique, aurait désiré que le duc Frédéric se chargeât lui-même de l'appeler à Worms. Celui-ci s'y refusa, alléguant avec raison que la chose, concernant la diète et l'Empereur, n'était point de sa compétence. N'ayant pu obtenir que Luther fût entendu pour la défense de sa doctrine, il ne voulait pas assumer la responsabilité de ce qui pourrait lui advenir <sup>2</sup>. La citation parut le 6 mars. Voici le texte :

« Charles, par la grâce de Dieu élu Empereur romain, toujours auguste, etc., etc.

« Honorable, cher et pieux ! Nous et les États du Saint-Empire, ici assemblés, ayant résolu de faire une enquête touchant la doctrine et les livres que tu as publiés depuis peu de temps, nous t'avons donné, pour venir ici et retourner en lieu de sûreté, notre sauf-conduit, et celui de l'Empire, que nous t'envoyons ci-joint. Notre sincère désir est que tu te prépares aussitôt à ce voyage, afin que dans l'espace de vingt et un jours fixés dans notre sauf-conduit, tu te trouves certainement ici près de nous et que tu n'y manques pas. N'appréhende ni injustice ni violence. Nous voulons maintenir fermement notre sauf-conduit susdit, et nous

<sup>1</sup> FOERSTEMANN, p. 54, 57. — RATZ., XIII.

<sup>2</sup> TENTZ., 2, 211, I, 492.

nous attendons à ce que tu répondes à notre appel. Tu suivras en cela notre sérieux avis.

« Donné dans notre ville impériale de Worms, le sixième jour du mois de mars, l'an du Seigneur 1521 et le second de notre règne.

« CHARLES. »

« D'après l'ordre de mon seigneur l'Empereur, de propre main.

« Albert, cardinal de Mayence, archichancelier.

« Nicolas ZWYL. »

Le sauf-conduit portait sur l'adresse : « A l'honorable, notre cher et pieux docteur Martin Luther, de l'Ordre des Augustins. »

Les princes, par les États desquels Luther devait passer, l'électeur de Saxe, le duc Georges, le landgrave de Hesse lui envoyèrent également un sauf-conduit <sup>1</sup>.

Aléander fut blessé au vif de tant de concessions; il aurait voulu qu'on amenât sans bruit Luther à Worms et qu'on le tint à sa disposition, dans l'hôtel même où logeait l'Empereur.

Les États de la diète ayant soulagé leur conscience par cette demi-mesure, grâce à laquelle Luther pouvait être sauvé encore et servir à leurs desseins, reprirent contre Rome la longue énumération des griefs séculaires de la nation allemande. Charles, par la capitulation qu'il avait signée lors de son élection, s'était engagé à les appuyer et à travailler à la réforme des abus. Tous les princes rivalisèrent entre eux à qui dénoncerait avec le plus de force les injustices, les abus, les empiétements de la cour romaine. Ceux-là même qui volontiers sacrifiaient Luther sans scrupule, ne comptaient pas immoler au Pape les droits de la nation. Tous les anciens griefs furent repris; on en ajouta de nouveaux; le nombre s'en monta à cent. Ici nulle distinction entre les princes à

<sup>1</sup> FOERSTEM., 64.

tendance luthérienne et les catholiques. Toute la vieille haine nationale reparut; on voulait à tout prix des réformes; et, ouvertement aux oreilles du nonce, tous, jusqu'à l'Empereur, menaçaient d'un concile. Le duc Georges, cet ennemi personnel de Luther, se signala par la violence de son langage et l'énergie de ses réclamations<sup>1</sup> : « Tous les bénéfices sont tirés à Rome, on y fait commerce des choses saintes; les officialités vendent tout pour l'argent. Il faut mettre un terme aux tromperies des prédicateurs d'indulgences, en finir avec les scandales publics et les mauvaises mœurs du clergé, etc., etc. » Et ces mœurs, il les dépeint en un style plus âpre que celui de Luther. — « Il était pourtant autrefois des nôtres », disait de lui Aléander scandalisé. — Bref, la diète disait en un langage plus rude encore tout ce que Luther avait écrit dans ses livres *A la Noblesse allemande* et *la Captivité de Babylone*, tout ce qu'elle allait bientôt condamner en sa personne.

<sup>1</sup> FOERSTEMANN, 62 ss.

## CHAPITRE VII.

### LUTHER A WORMS.

Une lettre de Spalatin avait averti Luther de ce qui se passait à Worms. Après la conférence de Brück avec Glapion, il lui avait donné communication des articles qu'il devait rétracter et de tout ce qu'on exigerait de lui. Il répondit immédiatement (19 mars) :

« N'ayez aucun doute, je ne rétracterai rien. Je répondrai à l'empereur Charles que si c'est uniquement pour une palinodie qu'on m'appelle, je ne viendrai pas. S'il ne s'agit que de cela, ne pourrais-je pas tout aussi bien me rétracter ici ?

« Si c'est pour me faire mourir qu'il me demande, et s'il me traite comme un ennemi de l'Empire, alors je viendrai. Avec l'aide de Christ je ne fuirai pas et je n'abandonnerai pas la Parole dans le combat. Je suis assuré que ces hommes sanguinaires ne se reposeront pas avant de m'avoir tué, et pourtant j'aimerais que les papistes seuls fussent coupables de mon sang... Que la volonté de Dieu se fasse. Pour vous, persuadez ceux que vous pourrez, de ne point participer au conseil scélérat des méchants <sup>1</sup>. »

Et au duc Frédéric <sup>2</sup> :

« Mon gracieux prince... je suis prêt à honorer en toute humilité l'Église romaine, à ne rien mettre au-dessus d'elle, ni au ciel ni sur la terre, que Dieu seul et sa Parole. Je

<sup>1</sup> DE W., I, 574.

<sup>2</sup> DE W., I, 575. L. à l'Él., sans date, V. FOERSTEM., 44 ss.

rétracterai donc volontiers les articles dont on m'aura montré la fausseté; car il ne se peut pas faire que je rétracte tout d'un bloc.

« J'accepte volontiers de ne plus prêcher ni enseigner. Je m'en remets pour cela à la volonté de Dieu.

« Tout mon désir est d'avoir un juge impartial : par exemple le très-révérend en Dieu, archevêque de Trèves, ou de Salzbourg, ou Sa Grandeur l'évêque de Freisingen et de Nuremberg...

« Aujourd'hui l'Écriture et les anciens maîtres reviennent en honneur; dans tout le monde on ne demande plus ce qui est dit, mais pourquoi cela est dit. Si je me rétractais simplement, ma rétractation serait non-seulement incroyable aux yeux de tous, mais encore elle apparaîtrait comme une moquerie et serait un déshonneur pour l'Église romaine. Ce n'est point ma rétractation qui donnera de l'autorité à ce qu'elle dit et fait injustement. Je puis dire à Votre Grâce, en toute conscience, que, sans crainte du déshonneur, je me rétracterais volontiers si je pouvais trouver en moi l'erreur, et en eux, la vérité. Autrement mes lèvres diraient ce que mon cœur ne pense point, et ils en recueilleraient un triste avantage <sup>1</sup>. »

Huit jours après (26 mars) <sup>2</sup>, le mardi de la semaine sainte, le héraut impérial, Gaspard Sturm, surnommé l'*Allemagne*, apporta à Wittenberg la citation de l'Empereur. Comme elle ne parlait point de rétractation, Luther obéit. Le dimanche de Pâques, il envoya au prince Jean-Frédéric les pages imprimées du *Magnificat*; le lundi, à Link un épilogue à son livre contre Catharin, et le mardi 2 avril il se mit en route. Il avait juste le temps pour comparaître au jour fixé.

Chaque étape de ce voyage extraordinaire a son illustra-

<sup>1</sup> V. aussi les remarques sur les *Articles à rétracter*, que probablement il écrivit alors à Worms.

<sup>2</sup> Le 24 mars, d'après Walch (15, 21, 23). V. COL., II, 439; III, 180.—FOENST., 64.

tion : tout a été noté avec sollicitude ; chaque ville, chaque village par lequel il a passé, en a gardé quelque souvenir ou quelque légende. De Wittenberg à Worms, c'est-à-dire d'un bout de l'Allemagne à l'autre, ce fut une marche triomphale. Les relations que nous en ont laissées ses amis et ses adversaires (Cochlæus) témoignent de l'impression profonde que sa parole et ses combats avaient produite sur la nation.

Le conseil de la ville l'accompagna hors des murs de Wittenberg. Deux amis, Amsdorf son collègue, et un jeune gentilhomme poméranien nommé Pierre Swaven, ainsi qu'un Frère de l'Ordre, Jean Petzensteiner, qui, selon la règle, ne devait pas le quitter, avaient pris place à côté de lui sur un char recouvert d'une toile qui les protégeait contre la pluie et le soleil. Le héraut, Gaspard Sturm, précédait à cheval, suivi d'un domestique <sup>1</sup>.

A Leipzig, les magistrats lui présentèrent le vin d'honneur selon l'usage.

A Naumburg, le bourgmestre le reçut dans sa maison. Un prêtre lui montra un portrait de Savonarole : « Marchez, lui dit-il, hardiment (*mit breitem Fuss*) dans le chemin de la vérité, et Dieu sera avec vous. »

A Weimar, il apprit qu'on affichait partout le mandat impérial du 10 mars qui ordonnait la destruction de ses livres. Dès lors dans toutes les villes où il passa, il en eut le spectacle. Il en fut ému, car cet acte, qui ne lui annonçait que trop la mauvaise disposition de l'Empereur à son égard, était contraire au texte même de la citation. Il lui parut qu'on cherchait à l'effrayer et à empêcher sa comparution. « Monsieur le docteur, lui dit le héraut, voulez-vous continuer? — Oui, bien qu'on m'ait mis en interdit et qu'on

<sup>1</sup> Plusieurs auteurs ont prétendu que son frère Jacques faisait partie du voyage. Ils l'ont confondu avec le Frère de l'Ordre, Jean Petzensteiner. Son ami le juriste Schurf n'en était pas non plus. Il était à Worms avec l'Électeur.

V. les dissertations de Buckardt, dans les *Theol. Stud. u. Krit.*, 1869, p. 525, et de Köstlin, 1875, 4<sup>or</sup> cah



l'affiche dans toutes les villes, je persiste et m'en tiens au sauf-conduit de l'Empereur. »

A Erfurt, l'Université, dont il avait été l'élève, le recut avec de grandes démonstrations de joie. Il y avait là tous les hommes distingués que, jeune, il avait connus : Eoban Hess le poète, Crotus, Jonas, juriste et théologien, qui allait bientôt être appelé à Wittenberg ; Lange son ami, toute une société d'élite dévouée à sa cause, par la science commune à tous, et l'affection personnelle. — Ses vieux maîtres se tinrent à l'écart. Le recteur de l'Université (Crotus) vint le recevoir à la limite du territoire, suivi d'une foule d'étudiants, de cavaliers, de bourgeois et d'hommes du peuple. On lui fit une splendide réception ; les poètes le chantèrent en vers et en prose, l'enthousiasme était à son comble <sup>1</sup>.

Il passa le dimanche (7 avril) à Erfurt, monta en chair et prêcha sur le texte du jour (JEAN, XX, 19-23) un sermon qu'un auditeur mit par écrit et qui fut ensuite imprimé pour répondre aux accusations calomnieuses<sup>2</sup>. Il y parla uniquement de la manière dont un homme devient pieux et arrive à la vie éternelle, du néant des œuvres, de la puissance de la foi. Il dit comment les serviteurs de Dieu doivent annoncer sa Parole et paître ses brebis ; il s'éleva contre ceux dont toute la piété n'est qu'une servile obéissance aux commandements du Pape. A ceux qui objectent que ses opinions sont nouvelles, il répond : « Qu'importe qu'elles soient jeunes ou vieilles ! je veux la vérité seule, et c'est pour cela que je suis ici. » — Eoban Hess, qui était présent, compare son éloquence à celle de Démosthène et de saint Paul : « Quand il parlait de la vertu de la foi, de la vanité de toute œuvre humaine et du chemin du ciel fermé depuis tant de siècles, tous les cœurs se fondaient à sa parole comme la neige au printemps. »

Pendant son sermon, un grand bruit se fit entendre. La foule effrayée voulait fuir. Il la calma en disant : « C'est un

<sup>1</sup> KAMPSCH., *Erfurt*, II, 95 ss.

<sup>2</sup> ERL., XVII, 98 ss.

coup de Satan; je le connais, rassurez-vous. » Le lendemain de son départ, les étudiants envahirent les demeures des chanoines hostiles, jetèrent leurs meubles par les fenêtres, etc.<sup>1</sup>.

Il prêcha encore à Gotha et à Eisenach. Les populations accouraient de toutes parts pour le voir; le peuple voulait contempler cet homme fort, « l'homme miraculeux qui avait eu le courage de se lever contre le Pape et le monde qui tenait celui-ci pour un dieu ». On l'encourageait par des acclamations; d'autres lui prophétisaient le sort de Jean Huss. Il répondait à ceux-ci : « Quand même ils allumeraient entre Worms et Wittenberg un feu qui s'élèverait jusqu'au ciel, puisque je suis appelé, j'irai au nom du Seigneur et je me mettrai dans la bouche de Behemoth, entre ses grandes dents, confessant mon Christ et le laissant agir. »

A Eisenach, il tomba malade; on craignit pour sa vie, il fut saigné et dormit. Le lendemain, il partit pour Francfort, souffrant de violentes douleurs : « Je languis depuis Eisenach et souffre des douleurs comme je n'en ai jamais eu. Je comprends qu'on a affiché l'édit de l'Empereur pour me terrifier; mais Christ vit, et nous entrerons à Worms, malgré les portes de l'enfer. Je vous envoie un exemplaire de ma lettre à César<sup>2</sup>. »

A Francfort, il trouva un accueil plein d'égards. Arrivé le dimanche 14 avril, il visita l'école de Guillaume Nesen, qui élevait les fils des grandes familles de la ville, et il bénit ses élèves. Une vieille patricienne, Gilberte de Holzhausen, vint le trouver, lui baisa les mains et lui envoya du vin de Malvoisie. Il se reposa en faisant de la musique.

Ses amis de Worms, voyant qu'il allait bientôt arriver, tremblaient pour sa vie, et ne savaient s'ils ne devaient pas lui conseiller de renoncer à venir. Spalatin lui écrivit même, lui prophétisant le sort de Huss. Le chancelier Brück pensait au contraire que l'Empereur, quelles que fussent ses disposi-

<sup>1</sup> KAMPSCHUTTE, II, 106-123.

<sup>2</sup> L. à Spalatin. DE W., I, 586.

tions connues, n'oserait pas violer le sauf-conduit qu'il avait donné, que les princes ne le souffriraient pas; que d'ailleurs tous ses ennemis cherchaient à empêcher sa comparution.

Dans l'entourage même de l'Empereur on s'effrayait des conséquences qui pouvaient en résulter; son confesseur Glapio, renonçant difficilement à son premier projet, tenta une démarche personnelle. Il se rendit, accompagné du chambellan Paul de Armsdorf, auprès du chevalier Sickingen, à son château d'Ebernburg, où se trouvaient Hutten et le théologien Bucer. Il leur dit qu'il venait auprès d'eux, de son propre mouvement, sans que l'Empereur le sût (chose peu probable); qu'il désirait l'apaisement d'une lutte si redoutable, qu'il reconnaissait que Luther le premier avait ouvert les portes de la Sainte Écriture, qu'il craignait pour lui le sort inévitable qui l'attendait s'il entraît dans Worms; et il demanda qu'on lui facilitât une entrevue avec lui à Ebernburg. — Que voulait-il? tendre un piège à Luther et l'empêcher d'arriver à la diète dans la limite du terme fixé par le sauf-conduit? Luther l'a cru plus tard et l'a dit. Le coup lui paraissait monté par l'archevêque Albert de Mayence, et la plupart des auteurs protestants l'ont répété. Bien que ces deux démarches tentées à un moment décisif aient quelque chose de louche, il est difficile de croire que cet homme qui, après tout, avait aussi de hautes aspirations, ait obéi à un mobile aussi déloyal. Il est plus probable qu'il espérait, tout en sauvant Luther de la mort qu'il prévoyait, et en écartant sa personne, donner au mouvement anti-romain une direction légale et acceptable, faire en un mot bénéficier l'Empire de la réforme et pacifier en même temps les esprits. — Quoi qu'il en soit, il sut gagner à ses vues Sickingen, tous ceux qui l'entouraient, Hutten et aussi Spalatin. Bucer vint à Oppenheim, inviter Luther de la part de Sickingen à accepter l'entrevue.

Celui-ci fut inflexible. Il répondit à Spalatin : « J'irai à Worms, y eût-il dans cette ville autant de diables que de

tuiles sur les toits. Si Huss a été brûlé, la vérité ne l'a point été. » — A Bucer : « Si le confesseur de l'Empereur a quelque chose à me dire, il pourra le faire à Worms. » — Peu de temps avant sa mort, rappelant au souvenir de ses amis ces jours pour lui si terribles, il leur disait : « J'étais sans peur, je ne craignais rien, c'est ainsi que Dieu peut rendre un homme si insensé. Je ne sais si aujourd'hui je serais aussi joyeux <sup>1</sup>. »

Le 13 avril, qui était un mardi, vers dix heures du matin, il arriva à Worms. Il était assis, revêtu de son froc de moine, sur sa voiture découverte, ayant à ses côtés le Frère de l'Ordre, Amsdorf, et Pierre Swaven. Le héraut de l'Empire, dans le costume de sa charge, l'aigle sur la poitrine, le précédait à cheval. Derrière, Justin Jonas suivait avec un serviteur. Tout le long de la route une foule de cavaliers s'étaient groupés autour de lui et l'accompagnaient ; d'autres étaient venus de Worms à sa rencontre : c'étaient des nobles saxons, des amis du prince, des courtisans, des chevaliers. « Le grand hérésiarque, écrit Aléander, entra avec une suite de plus de cent chevaux. »

Quand le veilleur de la tour du Dôme sonna son arrivée, le peuple se précipita pour le voir. Plus de deux mille hommes se pressaient autour de lui, jusqu'à son hôtellerie. L'Empereur n'avait point eu, en entrant à Worms, une pareille ovation. On raconte que le bouffon du duc de Bavière était aussi venu à sa rencontre, un crucifix à la main comme pour des funérailles, et qu'il chantait à pleine voix : « *Advenisti desiderabilis, quem expectamus in tenebris.* »

On le logea dans une maison appartenant aux chevaliers de Malte, non loin de l'hôtel qu'habitait l'électeur Frédéric. Quand il descendit de voiture, il regarda, dit Aléander, tout autour de lui « de ses yeux de démon », et dit : « Dieu sera avec moi. » — Deux chevaliers de la cour du prince, le seigneur de Hirschfeld et Hans Schott, furent chargés de

<sup>1</sup> COL., I. — ERL., LXIV, 367 ss. — SPAL., *Annal.*, 38.

veiller sur sa personne. Son courage avait terrifié ses adversaires et redonna l'espérance aux siens. Une foule d'hommes de qualité, des prêtres aussi, le visitèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain (17) de fort bonne heure, le maréchal de l'Empire, Ulrich de Pappenheim, lui apporte l'ordre de comparaître dans la même journée, à quatre heures, devant l'Empereur et la diète.

Dans la matinée, il alla voir le chevalier Hans de Minkwitz, qui souffrait d'une grave maladie; il le confessa et lui donna la communion.

A quatre heures, Ulrich de Pappenheim et le héraut Gaspard Sturm vinrent le prendre à son hôtellerie; et comme une foule énorme encomrait les rues, ils le conduisirent à travers le jardin des chevaliers de Malte, et par des chemins détournés, au palais épiscopal où siégeait la diète, et où l'Empereur et son frère Ferdinand avaient leur logement. Des hommes montaient sur les toits des maisons pour le voir passer. — Il attendit jusqu'à six heures avant d'être introduit dans la salle des séances. Une tradition rapporte que durant cette attente le chevalier Georges de Frundsberg, un des illustres aventuriers du temps, lui frappa sur l'épaule, et lui dit : « Petit moine, petit moine, tu vas entrer dans une passe telle que ni moi ni bien des capitaines n'en avons jamais vu de pareille, dans la plus sanglante de nos batailles. Si ta cause est juste et si tu es sûr de ton affaire, poursuis au nom de Dieu, et ne crains rien, Dieu ne t'abandonnera pas <sup>1</sup>. »

A six heures, le maréchal l'introduisit. La diète était au complet : l'empereur Charles-Quint, son frère Ferdinand, six électeurs de l'Empire, vingt-quatre ducs, le duc d'Albe et ses deux fils, huit margraves, trente archevêques, évêques ou prélats, sept ambassadeurs, parmi lesquels ceux des rois de France et d'Angleterre, les députés de dix villes libres, le

<sup>1</sup> SPANGENBERG, *Adelspiegel*. L. II, 54.

nonce du Pape, un grand nombre de princes, de comtes et de barons, en tout deux cents personnages composaient cette illustre et imposante assemblée.

Pappenheim en introduisant Luther lui rappela qu'il ne devait pas prononcer une seule parole avant que d'être interrogé. Quelques juristes, parmi lesquels était son ami Jérôme Schurf, furent placés à côté de lui pour l'assister. L'official de l'évêque de Trèves, Jean de Eck, devait porter la parole au nom de l'Empereur <sup>1</sup>.

Jean de Eck, sur un signe de celui-ci, se leva et dit, à haute et intelligible voix, d'abord en latin, puis en allemand : « Martin Luther, Sa haute et invincible Majesté Impériale, d'après l'avis et le conseil des États du Saint-Empire romain, vous fait mander et citer devant son trône, pour vous interroger sur ces deux points : premièrement, si ces livres-ci ont été composés par vous. » — Eck, en parlant, désignait du doigt de nombreux volumes placés sur un banc. — « Secondement, voulez-vous rétracter ces livres et leur contenu, ou persistez-vous dans les choses que vous avez avancées? » Il ajouta quelques paroles encore pour lui montrer que les doctrines qu'il avait enseignées étaient dangereuses et pouvaient conduire le peuple au mécontentement et à la révolte. — Luther allait répondre, quand Jérôme Schurf l'arrêta et demanda : « Qu'on lise les titres des ouvrages! »

Eck les lut. Ils étaient tous de Luther, mais on y avait joint même ses livres de pure édification : le *Commentaire sur les Psaumes*, l'*Explication du Pater*, etc. C'est Aléander qui les avait réunis.

Luther alors prit la parole et répondit : « Touchant la première question qui m'est faite, je reconnais que les livres qui viennent d'être désignés sont de moi ; je ne puis les renier. Quant à la seconde, à savoir si je veux défendre ou rétracter le tout, attendu que c'est une question qui concerne la foi

<sup>1</sup> Il ne faut pas le confondre avec son homonyme le Dr Jean Eck.

et le salut des âmes, c'est-à-dire la Parole de Dieu, la plus grande chose qui soit sur la terre et dans le ciel, j'agisrais avec imprudence si je répondais sans réflexion. Je pourrais affirmer moins que la chose ne le demande, ou plus que la vérité ne l'exige, et par un jugement précipité, tomber sous cette sentence du Seigneur : « Quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père céleste. » C'est pourquoi je supplie très-humblement Votre Majesté Impériale de me donner le temps de la réflexion, afin que je puisse répondre à la susdite demande, sans détriment pour la Parole de Dieu et sans danger pour le salut de mon âme. »

Il prononça ces paroles d'un ton très-doux, d'une voix presque éteinte, qu'on entendait à peine. « Il paraissait effrayé et hors de lui », écrit le délégué de la ville de Francfort.

L'Empereur, ses conseillers et les États, après une courte délibération, consentirent à sa demande. Le chancelier Eck lui transmit en ces termes la résolution de la diète :

« Martin Luther, bien que, par le mandat de Sa Majesté Impériale, vous auriez pu savoir pour quelle cause vous avez été appelé ici, et que par conséquent vous ne méritez nullement d'avoir un sursis, Sa Majesté Impériale, par sa bonté innée, vous accorde néanmoins un jour pour réfléchir. Demain, à cette même heure, vous comparaitrez encore et vous donnerez votre réponse définitive, non par écrit, mais oralement. »

Il fut reconduit à son hôtel par le héraut. Sur son chemin, la foule se pressait curieuse, émue. Une voix s'écria : « Heureux les flancs qui t'ont porté ! » Les visites affluèrent dans la soirée. « Il paraît qu'on veut vous brûler, monsieur le docteur, lui disait-on; cela n'arrivera pas, ils périront tous plutôt. »

L'impression qu'il avait produite sur l'assemblée n'avait point été grande. Son maintien modeste, sa prudence avaient surpris tout le monde. Les Espagnols et les Italiens avaient haussé les épaules; plusieurs princes, pendant la courte délibération qui avait suivi son discours, avaient opiné pour qu'on finît tout de suite cette affaire. L'Empereur, mal dis-

posé à son égard, et qui avait eu longtemps les yeux fixés sur lui, se tourna vers ses courtisans et leur dit : « Ce ne sera jamais cet homme qui me fera devenir hérétique ; il est impossible que ce soit lui qui a écrit ces livres. » — Ses amis et l'Électeur n'étaient pas éloignés de désirer, de sa part, une rétractation partielle dans le genre de celle que Glapion avait indiquée avec tant d'insistance, et qui, aux yeux de tous les politiques, pouvait encore le sauver et sauver la Réforme.

Lui, n'y songea pas un seul instant. Ému par le spectacle nouveau d'une telle assemblée, effrayé par la grandeur de sa responsabilité, il était rentré au fond de sa conscience, inaccessible à toute autre voix qu'à celle qui lui paraissait être la voix de Dieu, sourd aux conseils de l'amitié craintive et à toute considération humaine. Le soir même, il écrivit à un conseiller impérial à Vienne, qui lui avait témoigné quelque bonté : « J'ai demandé et l'on m'a accordé un jour pour réfléchir. Mais je ne rétracterai pas une syllabe, si Jésus-Christ m'assiste<sup>1</sup>. »

Un document dont l'authenticité paraît certaine, une prière (comme il avait coutume d'en faire chaque soir à haute voix et qu'il paraît avoir dite alors), jette un grand jour sur l'état de son âme et sur les luttes intérieures dans lesquelles il se débattait :

« O Éternel ! Dieu tout-puissant ! quelle chose c'est donc que le monde ! comme il force les lèvres des hommes ! Comme leur confiance à Dieu est petite ! Que la chair est faible ! que le Diable est puissant ! combien il travaille par ses apôtres et les sages de ce monde ! Le monde marche dans le large chemin où s'en vont les impies, et n'a d'œil que pour ce qui est grand, puissant, magnifique. Si je regarde de ce côté, c'en est fait de moi ; la cloche est fondue, le jugement est prononcé. Ah Dieu, ah Dieu ! ô mon Dieu ! mon Dieu ! — Tiens-toi près de moi contre la raison et la sagesse de ce monde. Fais-le ; fais-le seul ! Tu dois le faire !

<sup>1</sup> DE W., I, 587.



Ce n'est point ma cause, c'est la tienne. Qu'est-ce que ma personne ici? qu'ai-je à faire, moi, avec ces grands seigneurs du monde? Que n'ai-je aussi des jours tranquilles, sans trouble? — C'est ta cause, Seigneur, ta cause juste, éternelle. Soutiens-moi, ô Dieu fidèle, éternel! Je ne m'appuie sur aucun homme. Tout cela n'est que vanité; tout ce qui est chair est chair, et tombe. O Dieu, ô Dieu, n'entends-tu pas? Mon Dieu, es-tu mort? Non, tu ne peux pas mourir; tu te caches seulement. Ne m'as-tu pas choisi? N'est-ce pas que jamais de ma vie je n'aurais pensé à m'élever contre de si puissants seigneurs? Ah Dieu, viens à mon aide au nom de ton cher fils Jésus-Christ, ma force, mon bouclier; fortifie-moi par ton Saint-Esprit. Seigneur, où te tiens-tu? Mon Dieu, où es-tu? Viens, viens, je suis prêt à y laisser ma vie, comme un agneau. Car cette cause est juste; c'est la tienne, et je ne veux pas me séparer de toi pour l'Éternité. Que cela soit décidé en ton nom; le monde ne pourra pourtant pas forcer ma conscience, quand même il serait plein de diables. Et si mon corps, ta création, l'ouvrage de tes mains, doit tomber en ruine, mon âme est à toi; elle t'appartient; elle demeurera à toi éternellement. *Amen.* O Dieu, soutiens-moi. *Amen*<sup>1</sup>. »

Il priait ainsi chaque soir à genoux. Cette fois, sa prière fut une agonie, mais il en sortit consolé et inébranlable. — Ce même soir, l'Empereur eut une conférence avec Aléander, son confesseur et le chancelier Eck; il donna à celui-ci ses ordres pour la séance du lendemain.

Le jeudi 18 avril, à l'heure accoutumée, Luther fut pour la seconde fois conduit au palais épiscopal. Les princes étaient fort occupés d'autres affaires; on le fit attendre jusqu'à six heures dans un couloir. L'envoyé d'Augsbourg, Peutingier, lui parla longtemps. Luther causa avec lui avec une grande liberté d'esprit; il lui demanda des nouvelles de sa femme et de ses enfants.

<sup>1</sup> ERL., LXIV, 289 ss.

On l'introduisit enfin. L'assemblée était plus nombreuse, inquiète, agitée. Il se tint debout en face de l'Empereur. Eck prit la parole en latin, puis en allemand, et lui posa les deux questions qu'il lui avait faites la veille. « Hier, ajouta-t-il, vous avez demandé un sursis qui maintenant est expiré. Vous n'y aviez nul droit, car vous n'ignoriez pas ce qui était exigé de vous. Les choses de la foi sont d'une telle certitude que chacun, en toute occasion, peut donner sur elles une réponse nette et certaine, à plus forte raison vous qui êtes un grand et savant docteur en théologie. Maintenant répondez enfin, sur l'injonction de l'Empereur dont vous venez d'éprouver la bonté. Voulez-vous défendre tous les livres que voici, livres que vous avez reconnus pour vôtres, ou voulez-vous en rétracter quelque chose ? »

Luther ne prit garde au ton dédaigneux de l'official, et, après avoir légèrement fléchi les genoux devant l'Empereur et l'assemblée, il prit la parole en latin d'une voix claire, tranquille, assez haute pour être entendue de tout le monde, avec une assurance ferme et modeste tout à la fois <sup>1</sup> :

« Sérénissime Empereur, illustres princes, gracieux seigneurs ! Au terme qui m'a été fixé hier, je comparais humblement devant vous, et je conjure, par les miséricordes de Dieu, Votre Majesté Impériale et Vos Altesses augustes d'écouter avec bonté une cause qui, je l'espère, est celle de la justice et de la vérité. Si par ignorance je ne donne pas à chacun le titre qui lui appartient, ou si je manque aux bienséances et aux usages reçus, pardonnez-le-moi, car j'ai vécu dans une cellule de moine, et non à la cour des princes. Je puis me rendre ce témoignage d'avoir jusqu'ici enseigné et écrit avec une entière simplicité d'esprit, et de n'avoir recherché

<sup>1</sup> En latin d'abord et non en allemand, d'après les récits de Spalatin et de Peutinger; en allemand d'après Seneccer.

« D'une voix hardie, intrépide, tout autre que la veille, dit l'envoyé de Francfort. — Du ton d'un suppliant, disent les Actes de Worms, modeste, sans cri, non sans un ferme courage et sans fierté. »

que l'honneur de Dieu et la pure instruction des chrétiens.

« Très-gracieux Empereur, gracieux princes Électeurs, princes et seigneurs! Touchant les deux articles qui m'ont été proposés hier, j'ai donné sur le premier une réponse claire et suffisante. Je la maintiens. Ces livres sont bien de moi, à moins toutefois que, par une fraude de mes adversaires ou une sagesse malhabile, on y ait changé quelque chose. Comme je dois répondre sur le second point, je prie humblement Votre Majesté et Vos Seigneuries de vouloir bien considérer que mes livres ne sont pas tous de la même sorte.

« Il en est certains où j'ai traité de la foi et des mœurs d'une manière si chaste et si pure, que mes adversaires eux-mêmes sont forcés de reconnaître qu'ils sont évangéliques et dignes d'être lus. La bulle du Pape, si dure qu'elle soit, reconnaît que quelques-uns sont innocents, bien que, par un jugement contradictoire, elle les condamne tous en bloc. Si je les rétractais, que ferais-je, sinon condamner la vérité qu'amis et ennemis confessent d'un commun accord?

« J'ai écrit, en outre, des livres contre la papauté et les doctrines des papistes qui, par leurs enseignements et leur vie, désolent le monde chrétien et ruinent les corps et les âmes. Car personne ne peut le nier ni le cacher; c'est l'expérience et la plainte universelles : les lois et les doctrines humaines des Papes enlacent misérablement et martyrisent les consciences; leur incroyable tyrannie engloutit les biens, la fortune de la chrétienté, particulièrement de la nation allemande. Ne disent-ils pas eux-mêmes que les lois et les enseignements du Pape qui seraient contraires à l'Évangile et aux doctrines des Pères, ne doivent pas être tenus pour erronés? — Si je rétractais ces livres, je ne ferais qu'affermir la tyrannie et ouvrir à l'iniquité les portes et les fenêtres, surtout si l'on pouvait dire que j'ai fait cela sur l'ordre de Sa Majesté Impériale et de tout l'Empire romain. Grand Dieu, je servirais alors de manteau à la méchanceté et à la tyrannie!

« La troisième classe de livres comprend ceux que j'ai

écrits contre certaines personnes privées qui s'étaient proposé de soutenir la tyrannie romaine et d'anéantir la doctrine divine que j'enseignais. Je confesse avoir été à leur égard plus vif qu'il ne convenait ; car je ne me donne pas pour un saint. Je ne défends pas non plus ma vie, mais la doctrine de Jésus-Christ. Néanmoins, je ne puis non plus rétracter ces livres, parce que par là, j'autoriserais la tyrannie et l'impiété.

« Mais je suis un homme et non pas Dieu. Je défendrai donc mes livres contre mes accusateurs, comme le Seigneur Jésus-Christ a défendu sa doctrine, alors qu'interrogé par le pontife Hanna touchant ses enseignements, et frappé au visage par un des serviteurs, il répondit : « Si j'ai mal parlé, « fais connaître ce que j'ai dit de mal ! » Si donc le Seigneur lui-même, qui savait qu'il ne pouvait errer, ne s'est point refusé à entendre même un méchant serviteur accuser sa doctrine, combien plus moi, qui ne suis qu'une pauvre et faillible créature, ne dois-je pas désirer et demander que chacun apporte son témoignage contre mes enseignements ?

« C'est pourquoi je conjure, par la miséricorde divine, Votre Majesté Impériale, Vous, sérénissimes princes ou qui que ce soit de haut ou de bas étage, d'apporter une preuve contre moi, de me convaincre de mon erreur et de me réfuter par les écrits des prophètes et des apôtres. Dès que j'aurai été convaincu, je rétracterai aussitôt toutes mes erreurs, et je serai le premier à jeter mes livres au feu. D'après cela, il est clair, je pense, que j'ai suffisamment réfléchi à la discorde, aux troubles, aux dangers qui pourraient naître de ma doctrine, et qu'on m'a rappelés hier avec tant de sévérité. Je dirai même : c'est pour moi une grande joie de voir que le trouble et la discorde s'élèvent au sujet de la Parole de Dieu. Telle est sa destinée ordinaire, car le Seigneur a dit : « Je ne suis pas venu « mettre la paix sur la terre, mais l'épée. Le fils s'élèvera contre son père, la fille contre sa mère. » Notre Dieu est admirable et terrible dans ses jugements. Prenez donc garde, en voulant amener la paix, par la persécution de la Parole de

Dieu, de faire descendre sur nous un déluge d'intolérables malheurs. Craignons que le règne de ce jeune et noble Empereur Charles, sur lequel, après Dieu, nous fondons tant d'espérances, ne débute malheureusement et ne se continue de même. Je pourrais vous apporter ici de nombreux exemples tirés des Saintes Écritures, vous parler de Pharaon, des rois de Babylone, des rois d'Israël qui se sont précipités dans les plus grands malheurs, alors que, par les desseins les plus habiles, ils pensaient pacifier et affermir leur empire. Car Dieu est là qui affole les sages dans leur sagesse, avant même que ceux-ci s'en aperçoivent; c'est pourquoi il faut le craindre avant tout. Si je parle ainsi, ce n'est point que de si grands princes aient besoin d'être enseignés et avertis, mais c'est parce que je ne peux pas me soustraire au devoir que je dois remplir envers mon pays. Je me recommande donc à Votre Majesté Impériale et à vos Altesses Sérénissimes, et je les supplie humblement de ne pas se laisser induire par mes adversaires à faire tomber sur moi leur disgrâce. — J'ai parlé. »

On lui demanda alors de répéter son discours en allemand. Debout au milieu de l'assemblée, pressé de toutes parts, il paraissait fatigué et incommodé par la chaleur. — « Si vous ne le pouvez, lui dit le seigneur de Thun, qui était placé à côté de lui, cela suffira. » — Il reprit néanmoins la parole, avec la même énergie.

Cette réponse n'était nullement celle qu'on attendait. Les princes et l'Empereur délibèrent ensemble pendant quelques instants; et, sur l'ordre de celui-ci, l'official de Trèves reprit et dit d'un ton très-sévère :

« Martin, vous avez parlé avec moins de discrétion qu'il ne seyait à votre personne, et dit des choses qui ne concernent nullement votre cause. Vous faites entre vos livres une vaine et inutile distinction. Si vous aviez simplement rétracté ceux de vos livres qui, principalement, renferment vos erreurs, Sa Majesté Impériale, sans aucun doute, n'eût pas permis qu'on touchât aux autres. Vous n'avez fait d'ailleurs

que réveiller des erreurs que le concile de Constance, avec toute la nation allemande, a déjà condamnées, et vous demandez qu'on vous persuade par la Sainte Écriture ! En cela, vous vous trompez, car à quoi bon une discussion nouvelle touchant des doctrines que, depuis plusieurs siècles, les conciles et l'Église ont condamnées ? Si toutes les fois qu'il arrive à un homme de contredire, en un point quelconque, la doctrine des conciles et de l'Église, il fallait discuter avec lui et le convaincre par la Sainte Écriture, nous n'aurions plus dans la chrétienté rien de stable et de sûr. C'est pourquoi Sa Majesté Impériale exige de vous une réponse simple et droite ; elle demande si, oui ou non, vous voulez défendre tout ce qui est de vous comme étant conforme à la doctrine catholique et chrétienne, ou si vous êtes prêt à vous rétracter ? »

Luther répondit aussitôt :

« Puisque Votre Majesté Impériale et Vos Seigneuries me demandent une réponse nette, je vais vous la donner sans cornes et sans dents. Non ; si l'on ne me convainc par les témoignages de l'Écriture ou par des raisons décisives, car je ne crois ni au Pape ni aux conciles seuls, puisqu'il est clair comme le jour qu'ils ont souvent erré et qu'ils se sont contredits. Je suis dominé par les Saintes Écritures que j'ai citées, et ma conscience est liée par la Parole de Dieu. — Je ne peux ni ne veux me rétracter en rien, car il est dangereux d'agir contre sa propre conscience. »

Quelques paroles furent encore échangées. Eck lui demanda, au nom de l'Empereur, si vraiment il pensait que les conciles peuvent errer. Luther persista dans son dire, « comme un roc ». « Il est évident que les conciles ont erré ; celui de Constance a décrété des choses absolument contraires à la Parole de Dieu. » — « C'est ce que vous ne prouverez jamais », répliqua Eck. — « Je le prouverai, et sur beaucoup de points ! »

L'Empereur, hors de lui par ce qu'il venait d'entendre, mit fin au dialogue et leva la séance. Luther, au milieu d'un

tumulte indescriptible, s'écria : « Me voici, je ne puis autrement. Que Dieu me soit en aide ! »

On le reconduisit à son hôtellerie avec le cérémonial accoutumé. Les Italiens et les Espagnols, nombreux dans la ville, l'accompagnaient de sifflets et de huées; les Allemands étaient fiers de leur homme. Le voyant emmener, ils demandaient si on le conduisait en prison. — « Non, dit Luther, ils m'accompagnent. » Pressé de toutes parts, il avait peine à avancer. Le duc Eric de Brunswick, un prince catholique, lui envoya alors une coupe d'argent pleine de bière d'Eimbeck pour se rafraîchir. — « Quel est, dit-il, le prince qui m'envoie cela? » — On le lui dit. Il prit la coupe, but et dit : « Comme le duc Eric s'est souvenu maintenant de moi, que Notre-Seigneur Jésus-Christ se souvienne aussi de lui à son heure dernière<sup>1</sup>. »

Vers huit heures, il arriva à son logis; une foule d'amis l'y attendaient, nobles, bourgeois, prêtres, heureux de son audace, tremblants pour lui. Quand il les vit, il leva les deux mains au ciel et s'écria : « J'ai passé! j'ai passé! (*Ich bin hindurch! ich bin hindurch!*) Ah! j'aurais mille têtes, que je les laisserais couper toutes plutôt que de me rétracter! »

L'électeur Frédéric était revenu profondément ému de la séance. Il emmena Spalatin dans son cabinet et lui dit avec l'accent de la surprise : « Ah! comme le Père Martinus a bien parlé en latin et en allemand devant l'Empereur, les princes et les États de l'Empire! Il est vraiment trop hardi pour moi<sup>2</sup>. »

Le lendemain matin, l'Empereur envoya à la diète un message rédigé en langue française et écrit de sa main, dans

<sup>1</sup> L'authenticité des dernières paroles de Luther a été attaquée par Burckardt (*Stud. u. Krit.*, 1869) et victorieusement établie par Köstlin (*Stud. u. Krit.*, 1869).

<sup>2</sup> SELNECCER, p. 118.

<sup>3</sup> RIEDERER, *Nachrichten*, c. IV, p. 96.

lequel il déclarait « qu'issu des Empereurs chrétiens d'Allemagne et des Rois catholiques d'Espagne, qui se sont illustrés pour la défense de la foi chrétienne, il a formé le dessein de maintenir tout ce que ses ancêtres ont établi, principalement au concile de Constance; que Luther seul, par son opinion particulière, se lève contre l'Église chrétienne entière, qu'on l'a trop ménagé jusqu'ici, que lui, est décidé à ne plus l'entendre, et que, conformément au sauf-conduit qui lui a été donné, il va le renvoyer à Wittenberg, puis procéder contre lui comme un hérétique obstiné<sup>1</sup> ».

La diète délibéra sur ce message dans une grande agitation. L'espoir d'une autre issue surnageait dans bien des cœurs; plusieurs des princes catholiques sentaient confusément qu'il y avait là une cause nationale. On pria donc l'Empereur de faire, par le moyen d'une commission particulière, encore une tentative auprès de Luther, pour l'amener à se départir de son opposition à l'Église et aux conciles. L'Empereur résista d'abord et finit par y consentir; mais il persista à prononcer contre lui l'interdit de l'Empire dans le cas où les négociations n'aboutiraient pas. L'archevêque de Trèves fut chargé de la convoquer pour le mercredi suivant (24 avril).

Durant ces jours, la foule ne cessait d'entourer son hôtellerie; la ville était agitée et pleine de rumeurs; chacun voulait connaître l'homme extraordinaire, et ne pouvait se rassasier de le voir. Des gens venaient de fort loin pour l'entrevoir un instant; les nobles et les princes, les plus grands personnages de l'Empire, le duc Guillaume de Brunswick, le landgrave Philippe de Hesse, etc., lui rendaient visite, et lui disaient leur admiration. Ce dernier (qui plus tard fut un des champions de la Réforme), jeune homme de dix-sept ans, hardi et léger, lui adressa un propos inconvenant : « Est-il vrai, monsieur le docteur, que vous enseignez qu'une femme

<sup>1</sup> FÖRSTEMANN, I, 25.



peut quitter son mari et en prendre un autre quand le premier est devenu vieux? » — « Non, Monseigneur, que Votre Altesse ne parle pas ainsi. » — Le prince lui prit la main et lui dit en le quittant brusquement : « Si vous avez raison, monsieur le docteur, que Dieu vous soit en aide. » — Des hommes de toutes conditions, des Juifs même venaient à lui pour lui poser des questions sur des points de doctrine <sup>1</sup>.

Les bruits les plus étranges circulaient dans la ville, et les hommes des deux partis, Espagnols et Allemands, étaient prêts à en venir aux mains. Les mêmes bruits se répandaient dans toute l'Allemagne. On parlait de pièges tendus à Luther, de la résolution que l'Empereur aurait prise, de ne pas tenir le sauf-conduit, des tentatives du nonce Aléander <sup>2</sup> pour se saisir de sa personne, de projets d'empoisonnement. On affichait des placards sur les édifices publics. L'un était plein de menaces contre Luther. Un autre, au contraire, portait que quatre cents nobles s'étaient juré entre eux de le défendre, qu'une troupe de 8,000 hommes était prête à entrer en campagne pour le droit et l'honneur, et allait attaquer l'archevêque Albert de Mayence. On y lisait les mots de guerre des paysans : *Bundschuh! Bundschuh!* On jetait jusque dans les appartements de l'Empereur des billets menaçants : « Malheur au pays dont le Roi est un enfant <sup>3</sup>! »

Non loin de Worms, Sickingen, dans sa forteresse où il trônait comme un roi, se faisait lire à table les écrits de Luther et jurait, quel que fût le péril, de ne pas abandonner

<sup>1</sup> SELNECCER, p. 109 ss. — Selneccer donne ses récits d'après G. Sturm, auprès de qui les visiteurs devaient s'inscrire.

<sup>2</sup> Le nonce Aléander tremblait pour sa vie, écrivait à Rome ses terreurs réelles ou feintes : « La noblesse dominée par Sickingen est prête à se soulever; Sickingen est roi, l'effroi de l'Allemagne; l'Empereur est à peine gardé », etc. Sa correspondance, dans Friederich (*der Reichstag zu Worms*. Travaux de la classe historique de l'Académie des sciences de Bavière, 1870).

<sup>3</sup> Les amis de Luther pensaient que ce placard était une manœuvre de ses ennemis pour rendre sa cause suspecte. Il est possible qu'il soit d'un ami de Hutten, Hermann von Busch, poète et guerrier, qui, à Worms, ne cachait point son indignation.

la vérité. Hutten, qui était son commensal, brûlait de livrer bataille aux « mauvais esprits ». Il lui écrivait des lettres enflammées :

« A l'invincible théologien, mon saint ami. — Combattez hardiment pour Jésus-Christ; ne cédez point devant le méchant; allez courageusement en avant. »

« Réveillez le don qui est en vous, et soyez certain que Celui en qui vous avez cru, vous gardera jusqu'au dernier jour. Moi aussi je combattrai avec vous, mais voici ce qui nous distingue. Je combats avec des armes charnelles, tandis que vous, plus parfait, vous luttez avec les armes divines. Je voudrais bien voir la mine de vos ennemis. Quels visages haineux, quels grincements de dents ! Je m'imagine les plus terribles choses. Mais j'espère que le temps est venu où le Dieu des armées va nettoyer sa vigne des sangliers (et d'un en particulier) qui la dévastent. » (14 avril, de Ebernburg.) — Et quelques jours après (20 avril) : « O Seigneur mon Dieu et mon Sauveur ! qu'entends-je ? quelle chose horrible ! La haine elle-même n'est rien à côté de leur haine furieuse. Consolez-vous, ô mon digne Père, et soyez intrépide. Ne vous laissez pas renverser. Qu'ils crient, qu'ils mugissent ; arrêtez-les du doigt, car cette cause n'est pas la vôtre, mais celle de Celui à qui le Seigneur a dit : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis à tes pieds, etc. »<sup>1</sup> »

Hutten, quelques jours avant la diète, avait écrit à l'Empereur une fort belle lettre hyperbolique, mais pleine de sens et de patriotisme :

(1<sup>er</sup> avril.)

« Très-Excellent Empereur, lui disait-il, vous êtes sur le point de nous perdre et vous-même avec nous. Que se propose-t-on dans cette affaire de Luther, si ce n'est de détruire notre liberté et d'abattre votre puissance ? Il n'y a

<sup>1</sup> V. KAPP., II, 445. Les lettres de Hutten à Luther et à l'Empereur, etc., dans WALCH., XV, 2192, 2195, 2208. — HUTTEN, II, 38 ss., 62 ss.

pas dans toute l'étendue de l'Empire un homme juste qui ne porte à cette affaire l'intérêt le plus vif. Les prêtres seuls s'élèvent contre lui, parce qu'il s'est opposé à leur puissance excessive, à leur luxe honteux, à leur vie dépravée, et qu'il a plaidé pour la doctrine du Christ, pour la liberté de la patrie et pour la sainteté des mœurs.

« O Empereur ! éloignez de votre présence ces orateurs de Rome, ces évêques, ces cardinaux qui veulent empêcher toute réforme. N'avez-vous pas remarqué la tristesse du peuple, en vous voyant, à votre arrivée, vous approcher du Rhin, entouré de ces gens à chapeau rouge... d'un troupeau de prêtres, et d'une cohorte de vaillants guerriers ?

« Ne livrez pas Votre Majesté souveraine à ceux qui veulent la fouler aux pieds ! Ayez pitié de nous ! N'entraînez pas dans votre ruine la nation tout entière !... Conduisez-nous au milieu des plus grands périls, dans le feu des batailles ; que toutes les nations conspirent contre nous, que toutes les armées nous assaillent, en sorte que nous puissions montrer ouvertement notre valeur, plutôt que d'être ainsi vaincus et asservis obscurément et en cachette comme des femmes, sans armes et sans combats... Ah ! nous espérons que ce serait vous qui nous délivreriez du joug des Romains, et qui renverseriez la tyrannie pontificale ! Dieu fasse que l'avenir vaille mieux que ces commencements !

« L'Allemagne tout entière tombe à vos genoux ; elle vous supplie avec larmes ; elle implore votre secours, votre compassion, votre fidélité ; et, par la sainte mémoire de ces Germains qui, lorsque le monde entier était soumis à Rome, ne baissèrent point la tête devant cette ville superbe, elle vous conjure de la sauver, de la rendre à elle-même, de la délivrer de l'esclavage, et de la venger de ses tyrans ! »

A dire vrai, tous ces plans de guerre n'avaient au fond pas grande portée. A Worms, les partisans du Pape riaient de Hutten. « C'est un chien qui jappe, disaient-ils ; mais il ne mord point. » Et quant à Sickingen, il était en passe

d'obtenir un grand commandement dans la guerre qui se préparait contre la France<sup>1</sup>.

La commission chargée par la diète des dernières tentatives de conciliation, était composée d'hommes considérables : l'électeur Joachim de Brandebourg, le duc Georges de Saxe, les évêques d'Augsbourg et de Brandebourg, le grand-maître de l'Ordre Teutonique, le comte Georges de Wertheim, le délégué d'Augsbourg Peutinger, et Boch, délégué de Strasbourg. L'archevêque prince électeur de Trèves Richard de Greifenklau la présidait. C'était un homme modéré, très-ami de l'électeur de Saxe, jouissant de beaucoup de considération, et désireux d'épargner Luther. C'est lui que ce dernier avait choisi pour juge lors des négociations de Miltitz. Ses amis Schurf, Amsdorf, Jonas et Spalatin furent admis à l'assister. Un juriste, le docteur Jérôme Vehus, chancelier du margrave de Bade, devait porter la parole au nom de la commission. La première séance se tint le mardi 4 avril à six heures du matin, à l'hôtel des chevaliers de l'Ordre Teutonique, Aléander ayant essayé sans succès de l'empêcher.

Vehus parla le premier avec une grande modération et d'une manière fort habile<sup>2</sup>. Il dit, en substance, à Luther, qu'on ne l'avait pas appelé pour disputer avec lui, mais que les princes de la diète, par charité chrétienne et par une grâce particulière qu'il avait obtenue de l'Empereur, voulaient encore l'avertir et l'exhorter fraternellement; que puis-

<sup>1</sup> De tous ces faits, Janssen tire la conclusion que Luther était un homme aux mains de la noblesse, et il cite à ce propos l'accusation que porte contre lui Muntzer : « Si à Worms tu a pu résister devant la diète de l'Empire, rends-en grâce à la noblesse allemande dont tu as rempli la bouche de miel. Elle espérait sans doute que, par tes prédications, tu lui ferais de magnifiques présents : des couvents, des prébendes. Si tu avais faibli alors, ils t'auraient égorgé. Voilà ce que chacun sait. » V. STROBEL, *Th. Muntzer*, 166. — JANSSEN, II, 163.

<sup>2</sup> V. SEID., *Dr Hier. Vehus*, dans la *Zeitsch. f. h. theol.*, 1852, p. 80 ss. — COCHLEUS.

qu'il demandait qu'on opposât des preuves et des témoignages contre ses doctrines, il en apportait de deux sortes : le témoignage de l'Église universelle et de ses conciles, et celui de sa propre conscience. Les conciles ont bien pu décréter des choses diverses, mais non des choses contradictoires. D'un autre côté, ajoutait-il, votre propre conscience doit vous dire que nul ne peut rien établir sur la seule autorité de son jugement individuel. Votre conscience doit aussi vous engager à redouter les scandales auxquels vos enseignements ont déjà donné lieu, particulièrement quand vous dites, dans votre livre de la *Liberté chrétienne*, que les chrétiens sont placés au-dessus de toutes les lois. Pensez aussi à vos autres écrits, dans lesquels il y a tant d'excellentes choses et où vous avez signalé à l'attention générale tant d'abus : voulez-vous qu'ils soient aussi condamnés en bloc avec les autres, ce qui ne manquera pas d'arriver ?

Luther exprima sa reconnaissance pour le bon vouloir qu'on lui portait, et dont ce discours était le témoignage. Il dit qu'il n'avait pas attaqué tous les conciles, mais seulement celui de Constance, qui avait condamné la Parole de Dieu en condamnant cette proposition de Jean Huss : « L'Église de Christ est la communauté des élus. » « Mieux vaut laisser sa vie que de renier une parole de Dieu claire et précise. Quant aux scandales, il est impossible de les éviter, dès qu'il s'agit des choses de la foi. On n'empêchera jamais que Christ ne soit une pierre de scandale. C'est pourquoi il ne faut pas accabler l'Église de doctrines humaines. Certes il faut obéir à l'autorité humaine, et ne point se fier à son propre jugement. Je le sais, mais il ne faut pas me contraindre à renier la Parole de Dieu. »

La commission le fit se retirer, délibéra un instant, puis, quand il fut réintroduit, lui demanda par Vehus s'il voulait soumettre ses écrits au jugement de l'Empereur et de la diète. — « J'y consens volontiers, mais à une condition, c'est que ma doctrine soit jugée selon la Sainte Écriture et qu'on

me reprenne d'après ses témoignages. L'apôtre saint Paul dit : « Examinez toute choses », et : « Quand un ange du Ciel vous enseignerait autre chose que ce que nous vous avons enseigné, qu'il soit anathème ! » Ne me demandez rien contre ma conscience. » — « Monsieur le docteur, lui dit alors l'électeur Joachim, si je vous comprends bien, vous ne voulez vous laisser instruire que par la Sainte Écriture ? » — « Oui, gracieux seigneur, ou par des raisons évidentes. »

Les membres de la commission se retirèrent et se rendirent à la diète. L'archevêque retint Luther, Schurf, Amsdorf, et fit appeler, pour une conférence particulière, l'official Eck et le théologien Cochlæus. Ce dernier, humaniste distingué de Francfort, avait dans les premiers temps embrassé la cause de Luther ; puis, tout à coup, sans qu'on en sache bien le motif, il s'éleva contre lui, écrivit à l'honneur du Pape un écrit violent contre « le nouveau Catilina », et se rendit à Worms, avec l'espérance de le combattre et de se signaler par son zèle. Ne pouvant le vaincre, il s'en fit l'historien, et c'est d'après son livre, plein d'accusations véhémentes et le plus souvent calomnieuses, que les écrivains catholiques ont jugé l'œuvre et la personne de Luther.

Cochlæus était là, dans la maison de l'archevêque, envoyé par Aléander. Celui-ci lui avait donné l'ordre d'écouter, de ne point s'engager dans une discussion, et de lui faire un rapport exact de ce qui se passait. La passion l'emporta sur la prudence, il ne se contenta point et disputa. L'entretien n'eut du reste aucun résultat. Le chancelier Eck soutint alors avec vivacité l'incompétence individuelle à l'égard des décrets des conciles et de l'Écriture, « cette mère de toutes les hérésies » ; il s'efforça en même temps de justifier par des preuves scripturaires la condamnation, par le concile de Constance, de la proposition de Jean Huss sur l'Église. On se sépara sans rien conclure.

Cochlæus, dans l'après-midi, vint trouver Luther à son hôtellerie, sous prétexte de rendre visite à Spalatin. Schurf,

Amsdorf et d'autres amis étaient présents. Tout en protestant de son affection, il se mit à discuter. Il suppliait Luther de réfléchir aux maux qu'il causait, de ne pas perdre des hommes tels que Mélanchthon et Jonas; il parla sur la transsubstantiation, le retranchement du calice aux laïques; il prit Luther à part, le conjura, puis, devant tous, lui proposa une dispute publique à condition qu'il renoncât à son sauf-conduit, « afin que les armes fussent égales ». Avant que Luther eût pu répondre à cette extravagante ou odieuse proposition, un des nobles qui se trouvaient là, indigné, se jeta sur lui et le mit à la porte. — Cochlæus, en rapportant plus tard cette scène et la conférence du matin, dit que Luther avait les yeux humides et qu'il pleurait. Cela est possible et bien dans la situation. Luther répondit que son éloquence à la Périclès n'aurait pu obtenir un tel résultat, et que Cochlæus, à Worms, s'était tout simplement couvert de ridicule<sup>1</sup>.

Cependant Vehus avait fait part à la diète de l'état des négociations. On était plein d'espérance; l'Empereur avait accordé un sursis de deux jours; les amis de Luther, l'Électeur pensaient qu'il devait faire quelques concessions; ils cherchaient un biais, et espéraient l'amener à accepter le jugement de la diète, en lui persuadant que ce jugement n'irait point contre la Parole de Dieu.

Le lendemain matin, en effet, l'archevêque réunit chez lui Vehus, Peutinger, Schurf, les seigneurs de Feilitsch et de Thun, ces derniers envoyés par l'électeur Frédéric, qui s'accordèrent pour demander à Luther une soumission pure et simple au jugement de la diète et de l'Empire, lui représentant que ses livres seraient examinés par des hommes impartiaux, et qu'il n'y avait nul danger à ce qu'on agît contrairement à la Sainte Écriture. Luther leur répondit : « Pouvez-vous me conseiller en conscience de me confier à l'Empe-

<sup>1</sup> COCHL., *Colloquium Cochlæi cum Luthero Wormatiæ habitum*. (Moguntizæ, 1540.)

ERL., XXXI, 302. — JEN., II, 599.

reur et à tant d'autres princes qui, naguère, m'ont condamné et ont brûlé mes livres? Maudit est celui qui s'abandonne aux hommes. » (JÉRÉMIE, XVII, 5.) — Ils le laissèrent quelques heures à lui-même, puis revinrent et, de guerre lasse, lui proposèrent de remettre l'affaire à un futur concile. C'était gagner du temps, vaincre peut-être, et, dans tous les cas, remettre à l'avenir incertain un jugement, qui n'arriverait peut-être jamais. Il y consentit, mais toujours à la même condition, en ajoutant qu'il désirait connaître les propositions tirées de ses livres, qu'on soumettrait à la décision du Concile.

L'archevêque, dès qu'il fut instruit de cet entretien, crut un instant l'accord établi, et voulait aller trouver l'Empereur; mais dès qu'il vit Luther, ses illusions tombèrent. Celui-ci lui déclara résolûment qu'il ne saurait renier en rien la Parole de Dieu. — « Donnez-moi un moyen d'arriver à une entente. » — « Je n'en connais pas d'autre, reprit Luther, que le conseil de Gamaliel : « Si la chose n'est pas de Dieu, dans deux ou trois ans elle tombera d'elle-même; si elle est de Dieu, personne ne l'arrêtera. » Voilà ce que l'Empereur et les États de la diète peuvent écrire au Pape. »

« Que ferez-vous si l'on extrait de vos écrits des propositions pour être présentées au Concile? » — « Mon gracieux seigneur, pourvu que ce ne soit pas les articles qui ont été condamnés par le concile de Constance? » — « Je crains bien que ce ne soient précisément ceux-là. » — « Alors, mon gracieux seigneur, je ne puis céder en rien; qu'il m'arrive comme il plaira à Dieu. » — L'entretien finit là. Luther pria l'archevêque de demander à l'Empereur l'autorisation de partir; et celui-ci, toujours affable, promit de la lui obtenir à l'heure même. Il prit congé de lui, et, en retournant à son hôtel, il alla voir le chevalier Hans de Minkwitz malade, le consola et lui dit : « Adieu, je pars demain. »

Tel est le résumé de ces mémorables et inutiles négociations dans lesquelles le bon sens, l'esprit politique, la raison, la bienveillance et le vif désir du bien échouèrent



devant l'obstination incompréhensible d'un homme. Luther se montra aussi inflexible à la prière qu'à la rigueur. Mais cette obstination, dont il donna plusieurs exemples dans sa vie, fut la vraie force et le salut de son œuvre. Il se sentait lié, il obéissait, par un instinct divin, à une vérité supérieure, qui dominait sa vie et le rendait sourd à toute humaine considération. Il posait, en face de la société et de l'Église, le droit imprescriptible de la conscience qui se confondait pour lui avec le droit de Dieu<sup>1</sup>.

Quelques heures après (vers six heures du soir), le chancelier Eck et un secrétaire intime de l'Empereur lui apportaient l'ordre du départ, conçu en ces termes : « Sa Majesté Impériale, les Électeurs, Princes et États de l'Empire vous ayant exhorté à la soumission à plusieurs reprises et de plusieurs manières, mais toujours en vain, l'Empereur, en sa qualité d'avocat et de défenseur de la foi catholique, se voit obligé de passer outre. Il vous ordonne de retourner chez vous, dans l'espace de vingt et un jours, et vous défend de troubler la paix publique sur la route, soit par des prédications, soit par des écrits. »

Luther répondit : « Il en est comme il a plu à Dieu ; que son saint nom soit béni ! Je remercie humblement et du fond de mon cœur Sa Majesté l'Empereur et les États de l'Empire, de ce qu'ils m'ont écouté avec bienveillance et de ce qu'ils m'ont maintenu leur sauf-conduit. Je resterai toujours soumis et obéissant à l'Empereur ; je suis prêt à tout souffrir pour lui et pour le royaume. Je ne fais qu'une seule réserve : que la Parole de Dieu reste libre, qu'on n'empêche pas de la prêcher et d'en rendre témoignage ! » — Les députés lui tendirent la main et sortirent.

L'Empereur tenait sa promesse, malgré toutes les sollicitations contraires. Il n'avait pas dépendu du nonce Aléander ni du parti espagnol qu'il ne violât sa parole ; et

<sup>1</sup> La résistance de L. est pour Janssen la preuve qu'il comptait sur l'appui révolutionnaire de la noblesse. (JANSSEN, II, 165.)

bien qu'on lui eût fait entendre à plusieurs reprises que nul n'est tenu à la foi jurée à un hérétique, il craignit de déshonorer le début de son règne par un parjure, de blesser la nation allemande dans ses sentiments de loyauté, et il maintint invariablement le sauf-conduit. Aléander, craignant que Luther ne trouvât asile en Bohême, écrivit à Rome pour qu'on fit des démarches comminatoires auprès du roi de Hongrie.

L'électeur Frédéric était consterné. Ne se faisant aucune illusion sur les dispositions de l'Empereur et sur le sort réservé à Luther, placé dans la terrible alternative d'exécuter lui-même une sentence inique sur l'homme qu'il aimait et qu'il regardait comme un prophète de Dieu, ou de désobéir publiquement à une loi de l'Empire, il ne savait que résoudre. « Si c'était une chose en mon pouvoir, écrit-il le 23 avril à son frère le duc Jean, je voudrais bien venir en aide à Luther. Il ne s'agit de rien moins que de le mettre au ban de l'Empire. Quiconque lui veut du bien est déclaré hérétique. Que Dieu dirige cette affaire. Certes, il n'abandonnera pas la cause juste. » — Puis il prit une résolution hardie, la seule capable de le sauver : celle de le faire disparaître. Quelques intimes, Spalatin, Philippe de Feilitsch, Frédéric de Thun, en eurent seuls connaissance. Ceux-ci en informèrent immédiatement Luther.

Le lendemain, vendredi 26 avril, à dix heures du matin, il prit congé de ses amis et des seigneurs qui étaient venus le voir, les bénit tous, et se mit en route avec la suite qui l'avait accompagné dans son voyage. Son départ se fit sans exciter l'attention de la foule qui ne s'y attendait pas. Le héraut Gaspard Sturm, qui devait lui remettre le sauf-conduit de l'Empereur, partit quelques heures après et le rejoignit à Oppenheim.

Le 28, il arriva à Francfort et écrivit de là à son ami le peintre Lucas Cranach, à Wittenberg :

« Je vous bénis et vous recommande à Dieu, mon cher compère Lucas. Je me laisse enfermer et cacher, je ne sais

moi-même où. Et bien que j'eusse préféré recevoir la mort de la main des tyrans et particulièrement de celle du furieux duc Georges de Saxe, je ne dois pas, pour un temps du moins, mépriser le conseil des gens de bien. On ne s'attendait pas à mon arrivée à Worms, et vous savez, par les défenses qui m'ont été faites, comme on a tenu le sauf-conduit à mon égard. Vous pensiez que l'Empereur réunirait ici quelque cinquante docteurs pour confondre loyalement le moine. Non, on n'a rien fait de tout cela. Voici comment les choses se sont passées : « — Ces livres sont-ils les tiens ? — 'Oui. — Veux-tu, oui ou non, les rétracter ? — Non. — Alors va-t'en. » — O Allemands aveugles, enfants qui vous laissez si misérablement tromper et berner par les Romanistes ! — Faites à votre chère femme, ma commère, mes salutations. Les Juifs chantent maintenant : Jo, Jo, Jo ! mais le jour de la Résurrection arrivera, et nous alors, nous chanterons : Alleluia ! Il faut pour un temps se taire et souffrir. « Bientôt vous ne me verrez plus, mais un peu de temps après, vous me reverrez », dit Jésus-Christ. J'espère qu'il en arrivera ainsi de nous... Je vous recommande tous à Dieu. Qu'il garde votre raison et votre foi en Christ contre les loups et les dragons romains <sup>1</sup>. »

Le même jour, il envoya, de Friedberg, une lettre latine à l'Empereur, dans laquelle il lui témoignait sa gratitude pour la bienveillance qu'il avait eue pour lui, et lui exposait les motifs qui ne lui avaient pas permis de se soumettre à sa volonté :

« Dieu, qui est le scrutateur des cœurs, m'est témoin que je suis prêt à obéir avec empressement à Votre Majesté, soit par ma vie, soit par ma mort, dans la gloire ou dans l'opprobre. Je m'y suis toujours offert et je m'y offre encore, n'en exceptant que la Parole de Dieu, par laquelle l'homme a la vie, et que les anges désirent voir à fond. Comme elle est au-dessus de toutes choses, il faut qu'elle soit libre

<sup>1</sup> SECK., I, 458. — SPAL., *Annal.*, p. 49 ss.

pour tous et jamais liée, comme saint Paul l'enseigne.....

« Dans les choses de ce monde qui n'ont rien de commun avec la Parole de Dieu et les biens éternels, nous nous devons une foi mutuelle, car ni leur possession ni leur perte ne touche au salut ; mais dans les choses éternelles, Dieu ne permet pas qu'un homme se soumette à un homme. Il entend que tous et toutes choses soient soumis à lui seul ; car seul il veut avoir la gloire de la vérité. « Il est la vérité même, et tout homme est menteur. » (*Rom., III.*) Cette foi, cette soumission particulière à lui seul, c'est le vrai culte, le véritable adoration ; et nulle créature n'y a droit. Se confier à un homme dans les choses du salut éternel, c'est rendre à la créature la gloire qui n'appartient qu'à Dieu <sup>1</sup>. »

En même temps il rédigeait en allemand une lettre dans des termes à peu près identiques aux États de la diète. Il remit l'une et l'autre à Gaspard Sturm, qui prit congé de lui et retourna à Worms.

Le 29, il arriva à Grünberg ; le 30, à Hersfeld, où il fut admirablement accueilli par le prince abbé du couvent des Bénédictins, Crato Meilius. Celui-ci envoya une escorte à sa rencontre, entra dans la ville avec lui, entouré de nombreux cavaliers. Le Sénat vint le recevoir à la porte, et on le logea dans l'appartement même de l'abbé. On lui demanda de prêcher le lendemain à cinq heures du matin. Craignant qu'il n'en advînt des suites fâcheuses pour l'abbé et pour la ville, il résista d'abord, puis céda à leurs vives instances, ne se sentant nullement lié par l'ordre qui lui avait été donné, et auquel il n'avait jamais consenti.

Le 2 mai au soir, il arriva à Eisenach, « sa chère ville ». Une partie de la population vint à sa rencontre. Il y prêcha, malgré les protestations que le curé crut devoir lui faire « à cause des tyrans qui oppriment l'Église <sup>2</sup> ». Il se sépara là de ses amis Schurf, Swaven, Jonas, qui continuèrent leur

<sup>1</sup> DE W., I, 589 ss. et 594 ss. — FORSTEM., 76 ss.

<sup>2</sup> DE W., II, 6.

route vers Gotha. Lui, se dirigea vers les montagnes de Thuringe, désirant visiter sa parenté de Möhra; il garda Amsdorf et le Frère Petzensteiner. Il logea à Möhra chez Heintz Luther, le frère de son père, visita ses amis d'enfance; et, le 4 mai, il se remit en route pour Gotha, accompagné de sa nombreuse parenté. Ceux-ci le quittèrent près d'Alstentein. Quand il fut arrivé, au delà d'Altenstein, à un endroit isolé, près des ruines d'une vieille église, une troupe de cavaliers armés se précipitèrent sur lui, entourèrent la voiture. Le Frère Petzensteiner s'enfuit tremblant, dans la direction de Waltershausen; le conducteur fut maltraité; Amsdorf, qui était dans le secret, feignit la résistance. Luther fut saisi, entraîné, promené par la forêt dans tous les sens jusqu'à la tombée de la nuit, et amené vers minuit au château de la Wartbourg, dont les portes se fermèrent sur lui.

Pendant que ces choses se passaient, on pressait à Worms la conclusion de ce long et funèbre procès. On n'osa pas même présenter à l'Empereur la lettre de Luther. Ce fut Aléander lui-même qui rédigea l'édit impérial qui allait le frapper. Ce même jour (8 mai), le Pape et l'Empereur signaient un traité d'alliance contre le roi de France. L'Empereur s'y engageait à combattre tous les ennemis du Saint-Siège.

La nouvelle de l'arrestation de Luther souleva dans toute l'Allemagne, à Worms même, une agitation profonde. Ses partisans, c'est-à-dire la masse de la population, crurent que les papistes l'avaient fait périr. Ceux-ci furent consternés. Aléander soupçonna la vérité. Il écrivit à Rome : « C'est le renard saxon qui l'a enlevé. » L'Empereur se tut; il suffisait à sa politique d'avoir montré au Pape ses intentions. Il tarda même à présenter à la diète l'homologation de l'édit.

L'électeur Frédéric, fort souffrant, et l'Électeur palatin quittèrent Worms avec la permission de l'Empereur; la plupart des membres des États partirent ensuite. Quand, le 25, l'Empereur, dans la séance d'adieu, communiqua l'édit,

il ne restait plus à la diète qu'un petit nombre de membres, la plupart du parti catholique. Il fut antidaté du 8 mai :

« Nous Charles, etc. Le Tout-Puissant Nous ayant confié, pour défendre sa sainte foi, plus de royaumes et de puissance qu'il n'en a jamais donné à aucun de nos prédécesseurs, Nous prétendons employer toutes nos forces à empêcher que quelque hérésie ne vienne souiller notre Saint-Empire.

« Le moine Augustin Martin Luther, bien qu'exhorté par Nous, s'est jeté comme un furieux sur la sainte Église, et a prétendu l'étouffer par des livres pleins de blasphèmes. Il a souillé d'une manière honteuse l'indestructible loi du saint mariage ; il s'est efforcé d'exciter les laïques à laver leurs mains dans le sang des prêtres, et, renversant toute obéissance, il n'a cessé d'exciter à la révolte, à la division, à la guerre, au meurtre, au vol, à l'incendie, et de travailler à ruiner complètement la foi des chrétiens... En un mot, et pour passer sous silence tant d'autres malices, cet être, qui n'est pas un homme, mais Satan lui-même sous la forme d'un homme et recouvert d'un capuchon de moine, a réuni en un bourbier puant toutes les hérésies les plus coupables des temps passés, et en a ajouté encore lui-même de nouvelles.

« Nous avons donc renvoyé de devant notre face ce Luther, que tous les hommes pieux et sensés tiennent pour un fou ou pour un possédé du diable, et entendons qu'après l'expiration de son sauf-conduit, on ait aussitôt recours à des moyens efficaces pour arrêter sa rage furieuse.

« C'est pourquoi, sous peine d'encourir les châtimens dus aux crimes de lèse-majesté, Nous vous défendons de loger ledit Luther dès que le terme fatal sera expiré, de le cacher, de le nourrir, de l'abreuver et de lui prêter par parole ou par œuvre, publiquement ou secrètement, aucune espèce de secours. Nous vous enjoignons de plus de le saisir ou faire saisir partout où vous le trouverez, de Nous l'amener sans aucun délai, ou de le retenir en toute sûreté, jusqu'à ce que

vous ayez appris de Nous comment vous devez agir à son égard, et que vous ayez reçu les rétributions dues à vos peines pour une œuvre si sainte.

« Quant à ses adhérents, vous les saisirez, vous les terrassez et vous confisquerez leurs biens.

« Quant à ses écrits, si la meilleure nourriture elle-même devient l'horreur de tous les hommes dès qu'il s'y mêle une goutte de poison, combien plus de tels livres, dans lesquels se trouve pour l'âme un venin mortel, doivent-ils être non-seulement rejetés, mais encore anéantis! Vous les brûlerez donc, ou les détruirez entièrement de quelque autre manière.

« Quant aux auteurs, poètes, imprimeurs, peintres, vendeurs ou acheteurs de placards, écrits ou peintures contre le Pape ou l'Église, vous les saisirez de corps et de bien, et les traiterez selon votre bon plaisir.

« Et si quelqu'un, quelle que soit sa dignité, osait agir en contradiction avec le décret de Notre Majesté Impériale, Nous ordonnons qu'il soit mis au ban de l'Empire.

« Que chacun se comporte d'après ceci <sup>1</sup>. »

La guerre entre Charles-Quint et François I<sup>er</sup> éclata bientôt après. Charles quitta l'Allemagne. D'autres soucis le détournèrent du soin de faire exécuter son édit.

<sup>1</sup> RANKE, XI, 50.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME PREMIER

	Pages.
PRÉFACE . . . . .	i
INTRODUCTION . . . . .	1

### LIVRE PREMIER

#### DE LA NAISSANCE DE LUTHER A SES DÉBUTS COMME PROFESSEUR A WITTENBERG

1483-1512

CHAP.	I. — Naissance de Luther, sa famille, son enfance . . . .	17
	II. — Les écoles de Magdebourg et d'Eisenach . . . . .	28
	III. — L'Université d'Erfurt . . . . .	34
	IV. — Le couvent d'Erfurt . . . . .	46
	V. — Staupitz . . . . .	61
	VI. — La renaissance des lettres. Appel de Luther à Wittenberg. . . . .	87
	VII. — Voyage à Rome . . . . .	94

### LIVRE II

#### DES DÉBUTS DE LUTHER A WITTENBERG AUX THÈSES SUR LES INDULGENCES

1512-1517

CHAP.	I. — Le doctorat. Premiers travaux. Leçons sur les Psaumes. . . . .	103
	II. — La mystique. . . . .	113
	III. — Les premiers sermons . . . . .	121
	IV. — Le vicariat . . . . .	131
	V. — Les thèses de Bernhard de Feldkirchen . . . . .	144
	VI. — Les psaumes pénitentiels. L'Oraison dominicale. Voyage à Dresden . . . . .	151
	VII. — Les thèses de Gunther. . . . .	158

### LIVRE III

#### DES THÈSES SUR L'INDULGENCE JUSQU'À LA DIÈTE D'AUGSBOURG

1517-1519

CHAP.	I. — L'Indulgence . . . . .	169
	II. — Tetzel . . . . .	176



	Pages.
CHAP. III. — Luther et les Indulgences . . . . .	191
IV. — Les thèses . . . . .	196
V. — Discours sur l'Indulgence et la grâce. . . . .	212
VI. — Défense de Tetzl . . . . .	222
VII. — Colloque de Heidelberg . . . . .	228
VIII. — Les Résolutions . . . . .	235
IX. — Prierias . . . . .	249
X. — Le docteur Eck . . . . .	263

## LIVRE IV

## DE LA DIÈTE D'AUGSBOURG AUX GRANDS ÉCRITS RÉFORMATEURS

1519-1520

CHAP. I. — La citation à Rome. . . . .	269
II. — La diète d'Augsbourg. . . . .	280
III. — Luther devant le cardinal Cajetan. . . . .	291
IV. — Retour de Luther. . . . .	317
V. — Négociations de Miltitz . . . . .	330
VI. — La dispute de Leipzig . . . . .	341
VII. — Après la dispute . . . . .	368
VIII. — Amis et ennemis . . . . .	377
IX. — L'enseignement et l'édification . . . . .	384
X. — Les adversaires . . . . .	391

## LIVRE V

## DES GRANDS ÉCRITS RÉFORMATEURS A LA FIN DE LA DIÈTE

DE WORMS

1520-1521

CHAP. I. — La noblesse allemande. . . . .	409
II. — La Captivité de Babylone . . . . .	425
III. — Le livre de la Liberté chrétienne. . . . .	433
IV. — La Bulle . . . . .	446
V. — Luther et la Bulle. . . . .	459
VI. — La citation. Divers écrits . . . . .	476
VII. — Luther à Worms . . . . .	501

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.





3 vol.

**THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE  
STAMPED BELOW**

---

**AN INITIAL FINE OF 25 CENTS**

**WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK  
ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO  
50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO \$1.00 ON THE  
SEVENTH DAY OVERDUE.**

Book Slip-20m-9,'60 (B3010s4)458



Call Number:

219947

Kuhn, F.  
Luther.

BR325  
K85  
v.1

Kuhn

BR325  
K85  
v.1

219947

